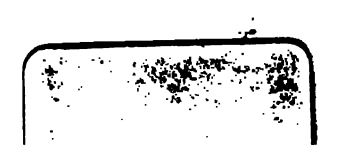
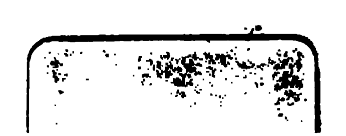


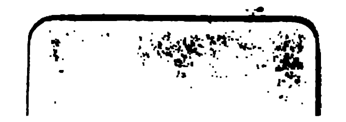

600079203R






600079203R





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

TOME VINGTIÈME

ÉDITION DÉFINITIVE

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1114

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

XX

ŒUVRES DIVERSES

PREMIÈRE PARTIE

CONTES ET NOUVELLES

DEUXIÈME PARTIE

ESSAIS ANALYTIQUES



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXX

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

En publiant les dix-neuf volumes qui précèdent, lesquels forment, pour ainsi dire, la partie monumentale de l'œuvre de Balzac, nous nous sommes astreints, comme nous le devions, à suivre de point en point le classement qu'avait adopté Balzac lui-même en faisant une dernière révision des ouvrages qui composent LA COMÉDIE HUMAINE. Ce classement définitif, d'où résultent quelques transpositions qu'on a, bien à tort, attribuées aux convenances des éditeurs, se trouve indiqué dans un précieux exemplaire que possède madame veuve de Balzac. Le même exemplaire porte, en outre, chose plus intéressante à dire, de nombreuses corrections et additions, toutes écrites de la main de l'auteur, et que nous avons religieusement introduites dans notre édition.

LA COMÉDIE HUMAINE a donc été réimprimée par nous telle que Balzac, d'après ses notes préparées de longue main, désirait qu'elle le fût. Tous les changements, toutes les variantes que l'on a pu remarquer, soit dans la disposition des œuvres, soit dans le texte, entre les éditions antérieures et la nôtre, nous étaient imposés par une volonté suprême. Nous l'avons respectée, cette volonté, au point que nous nous sommes abstenus de laisser apparaître un seul instant, dans cette série, la main des éditeurs, d'y joindre aucun avertissement ni aucune note. Beaucoup d'admirateurs du grand romancier nous avaient conseillé de restituer à chacune des œuvres de LA COMÉDIE HUMAINE les préfaces qui les accompagnaient dans les éditions primitives : nous n'avons pas cru pouvoir nous ranger à cet avis. Toutefois, ces curieuses préfaces ne seront point perdues pour l'histoire litté-

raire : nous nous réservons de leur donner place dans un des volumes qui vont suivre.

Au moment d'entreprendre la publication des *Œuvres diverses* de Balzac, c'est-à-dire de celles qui n'ont jamais été réunies en volumes, et dont un grand nombre, pour être remarquables à plus d'un titre, n'en sont pas moins oubliées ou peu connues, nous sentons toute la responsabilité qui pèse sur nous; et le soin que nous apportons à notre tâche s'en accroît d'autant plus. Au risque de nous voir reprocher quelques lacunes dans la collection de ces œuvres détachées, nous n'imprimerons rien ici qui ne soit notoirement émané de Balzac. Quant à l'ordre dans lequel nous les avons disposées, il nous était donné par la nature des compositions et par la date de leur publication originelle. Afin de nous prémunir le plus possible contre les erreurs, nous avons fait appel à des bibliophiles éclairés, à des amis de Balzac, aux membres de sa famille, à toutes les personnes enfin dont le concours pouvait nous être utile pour présenter dignement au public l'œuvre d'un des plus grands, des plus originaux et des plus féconds génies de notre siècle.

LES ÉDITEURS.

ŒUVRES DIVERSES

CONTES

ET

NOUVELLES

SOUVENIRS D'UN PARIA[1]

I

Il est des hommes dont la voie est tracée; du commencement à la fin, leur existence suit une ligne droite : ce qu'ils ont fait hier, ils le font aujourd'hui, ils le feront demain, ils le feront toujours. Telle est l'histoire de toutes les prédestinations sociales; et les enfants subissent la loi des ancêtres, parce que la société se complaît dans ses formes, parce qu'elle a fait des cases pour des individualités, et qu'il est des individualités pour lesquelles elle n'a point fait de cases.

Combien de races maudites ne compte-t-on pas sur la terre! Combien aussi de races privilégiées! Qui me révélera le principe de la noblesse, et m'apprendra sur quoi se fonde la réprobation? J'ai dû réfléchir à toutes ces choses; je les ai méditées, et, entre

1. Les pages qu'on va lire forment la part de collaboration de Balzac à un ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Révolution française*, par Sanson, exécuteur des arrêts criminels pendant la Révolution (2 vol. in-8°, Paris, 1830). L'introduction de ce livre, également écrite par Balzac, fut plus tard reprise par lui, et transportée, avec quelques modifications, dans les SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE. (Voir *un Épisode sous la Terreur.*)

l'honneur du monde et son infamie, ma pensée ne s'exerce jamais sans amertume.

Pauvre paria, pourquoi ta caste est-elle proscrite? pourquoi ta vertu même ne peut-elle te racheter de la souillure originelle? Tu es emprisonné dans l'opprobre de ta naissance, et tu t'enorgueillis de ton père, parce que ton père était honnête; et cette vénération filiale est un lien de plus, mais un lien qui t'est cher, un lien que tu ne romprais pas, lors même qu'il te serait permis de le faire. Où irais-tu? Que deviendrais-tu? Après toi traîneras-tu ta mère, tes frères, tes sœurs? les renieras-tu? Reste au milieu d'eux; ils t'aiment, ils te recherchent; les autres te repousseront : l'isolement, c'est la mort.

Partout, je crois, excepté à quelques milliers de lieues d'ici, sur les confins de la Chine, dans le voisinage de la grande muraille, les descendants de la tribu de Juda sont honnis et rejetés au sein des nations : pour eux, il n'y a point de bourgèoisie, la cité est contre eux; où le législateur les relève, le préjugé les ravale : la raison n'a qu'une voix, le préjugé en a mille. La majorité, ce sont les ténèbres; le petit nombre, c'est la lumière. Ce qu'il y a de mieux, c'est d'être content de soi et de n'être mécontent de personne; c'est tout ce que comporte la condition humaine; c'est plus que ne comporte la condition sociale; mais il suffit d'être en paix avec sa conscience.

Il n'est pas de contrée en Europe où le bohémien ne soit errant, vagabond et voué à l'opprobre; la philosophie l'invite à se fixer; le préjugé lui crie : « Marche et ne t'arrête pas. » Un jour, excédé de besoin et de fatigue, il se repose; mais il tue, et la loi le tue à son tour. Pourquoi le tue-t-elle? C'est qu'elle ne vient pas de la philosophie, et qu'elle retourne au préjugé.

La loi est le produit de la réflexion : elle a pour base des intérêts; mais souvent la pyramide est jetée sur la pointe et la base est renversée. Pour trouver la source du préjugé, il faut remonter au sentiment. Dans le principe des antipathies et des aversions, rarement il n'y a pas quelque chose de vrai. Aujourd'hui, qui nous apprendra à discerner ce qui est vrai de ce qui est faux? Le chirurgien qui, en vertu de la décision d'un conseil de médecins, retranche un membre gangrené, afin de préserver le corps, est

accueilli et fêté dans les cours. Il est appelé à la naissance des princes; on l'appelle aussi à leur mort; il est comblé de leurs faveurs, et dans les palais, où il porte la tête haute, il reçoit le salut des grands. Lui, sur qui ne pèse aucune responsabilité, n'est pas traité avec moins de distinction que les doctes dont il ne fait que suivre les avis. S'il n'a pas manqué d'adresse, il est irréprochable, et il n'est en horreur à personne quoiqu'il puisse manquer d'adresse; qu'il ait opéré bien ou mal, il ne va pas se cacher et on ne le fuit pas; et l'on ne s'écarte pas sur son passage pour éviter son contact. L'homme par qui justice est faite ne tient pas non plus la balance où se pèse ce qui doit être et ce qui doit n'être plus. On lui dit : « Prends le glaive, et, devant l'arbitre suprême, devant celui qui jugera les juges, ce n'est pas le fer qui rendra compte du sang versé. » Pourquoi l'agent qui accomplit la sentence ne revêt-il pas la toge? pourquoi ne s'avance-t-il pas paré d'hermine? C'est peut-être parce que le corps social est impérissable, et que la nécessité de détruire un de ses membres, non-seulement n'est pas évidente, mais encore ne saurait être démontrée; c'est sans doute que la nature, plus intelligente que la société, se révolte à l'anéantissement d'une existence réelle, au profit d'une abstraction; c'est que le corps social n'est pas palpable, qu'il n'est pas adhérent dans toutes ses parties, et que sa dissolution n'est pas une conséquence rigoureuse de la dépravation d'un des individus dont il se compose; c'est enfin parce que l'action de la justice ne retranche pas un membre, mais un corps, un organisme tout entier, et que, de tout temps, il a été écrit : *Homicide point ne seras, de fait ni de consentement.*

Au surplus, pour un méfait, quelque grave qu'il soit, le corps social n'est pas malade; il est seulement affligé, et la vindicte qui réclame meurtre pour meurtre ne lui offre qu'une bien triste consolation : un meurtre ne remédie à rien.

Élevé dans la foi catholique, je ne me suis jamais prosterné devant la table sainte pour y demander le pain de l'Eucharistie sans éprouver un horrible serrement de cœur. Je croyais aux sublimes vérités du christianisme, j'y croyais fermement; et pourtant je doutais de l'efficacité du pardon qui m'avait été accordé au tribunal de la pénitence; le prêtre m'assurait que la

miséricorde de Dieu est inépuisable, et, malgré ses paroles d'indulgence, il me semblait qu'il est des péchés que le prêtre ne peut pas remettre : il levait mes scrupules, et mes scrupules me revenaient déchirants comme des remords. Le commandement si mal gardé, *Homicide point ne seras,* était sans cesse présent à ma pensée; l'idée de la défense et de la violation me poursuivait partout; j'étais innocent d'intention, je déplorais même le *consentement;* mais il m'était ordonné d'accomplir le *fait,* et le fait s'accomplissait. Quand Pilate s'est lavé les mains et qu'il s'endort sur la sentence, je puis retourner contre lui ce qu'il disait au peuple : « C'est à vous d'y songer ; » mais, moi, je ne puis m'empêcher d'y songer aussi. Pilate dort parce qu'il est plus près de la loi; je veille parce que je suis plus près du glaive : pour lui, les nuits sont calmes, les miennes sont longues et agitées; à son réveil, il est entouré d'hommages, on lui apporte le tribut de la considération publique, il est vénéré jusqu'au pied du trône ; le soleil luit et m'éclaire, mais il me fait une solitude, et cette solitude est affreuse parce qu'elle est peuplée. On me voit et l'on frissonne ; je m'éloigne, je me réfugie au sein de l'obscurité, et l'obscurité qui m'environne est plus épouvantable encore; elle n'enserre que des terreurs, c'est la compagnie des morts; c'est ce monde de spectres que je porte en moi : je me fais peur à moi-même; j'entends des cris, des voix plaintives, les clameurs d'une multitude féroce, elle a soif du meurtre; une fièvre brûlante me parcourt, tout mon sang bouillonne, il me suffoque; les vociférations, les étourdissantes oscillations de la foule qui se presse me causent le vertige; mes nerfs se crispent et se tendent tour à tour; je détourne la tête, le meurtre est consommé; je tressaille, je m'affaisse, je sens sous moi défaillir mes jambes; et, quand je me retire accablé, quand j'endure les plus cruels tourments, ceux dont les regards demandaient à se repaître d'un fatal spectacle, ceux qui sont satisfaits et qu'aurait mécontentés la grâce, me renvoient les turpitudes des émotions qu'ils cherchaient : c'est moi qui suis abject, ma face est en exécration, et je lis sur un nuage rouge ces paroles de la damnation éternelle : *Maintenant donc, tu seras maudit même par la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir...* Je suis un objet d'effroi; le cheval, dès qu'il m'aperçoit, dresse l'oreille et hennit

comme à l'approche du loup cervier; le chien flaire mes vêtements et s'éloigne la queue basse, en poussant vers le ciel ces hurlements prolongés que l'habitant des campagnes regarde comme un présage sinistre. La nature entière est soulevée contre moi; j'apparais tel qu'un fléau, tel qu'une catastrophe que pressent cet instinct de conservation dont le créateur a pourvu tous les êtres. Je franchis un espace rempli de honte et de confusion. Enfin, je touche au terme de la course; ces mots : *Homicide point ne seras*, résonnent encore une fois; je me précipite dans ma demeure; mes enfants me tendent leurs bras; je repousse leurs caresses; leur sourire me consterne, il m'importune, il m'irrite, il m'empoisonne. Quelle douceur, pourtant! plus tard, ce sera le baume qu'ils verseront sur ma plaie; aujourd'hui, je ne le supporterais pas.

Il est au fond de ma retraite un asile mystérieux, une sorte de tombeau dont l'accès leur est interdit; là, je vais ensevelir un cadavre qui ne reprendra son âme que demain : demain, je veux n'avoir fait qu'un rêve pénible; cette veille qui assombrit tous mes jours, je veux l'avoir rêvée; autrement, je ne vivrais pas. Je veux douter de la vie, je veux douter de la mort. Suis-je ou ne suis-je pas? Et je vais jusqu'à m'abstraire pour n'avoir plus à gémir sur moi.

La pire de toutes les existences est celle où l'homme est réduit à un constant oubli de lui-même. Voilà l'état que la société m'a créé; malheureux état dont la réprobation se perpétue et plane héréditaire sur une lignée, comme la légitimité sur les dynasties royales. Serais-je donc le roi d'en bas? Mais alors quel intervalle immense sépare le roi d'en bas du roi d'en haut! Je tiens le sceptre de Thémis et n'ai point de trône dans son sanctuaire. La justice est honteuse de mes œuvres, et ne suis-je pas l'œuvre de la justice? Je flétris tout ce que je touche; ainsi que la tache d'huile, la flétrissure s'étend, et elle gagne de proche en proche et de génération en génération; elle descend aussi longtemps que le fil de la tradition ne s'est pas rompu. Ma main imprime l'infamie; c'est un châtiment personnel qu'elle inflige au nom de la loi. Mais la société a fait de l'infamie une lèpre contagieuse et incurable. La société ne sait ni punir ni se purifier; elle se venge, se salit, et c'est tout. Elle est impitoyable pour ma situation, bien

que ma situation résulte de ce qu'elle est sans raison et sans pitié. Ce n'est pas moi qui la rendrai à la commisération qu'elle n'a pas; mais, en lui montrant tout ce qu'il en coûte d'être le ministre de ses rigueurs, peut-être contribuerai-je à fortifier et à répandre la persuasion que ces rigueurs ne sont pas nécessaires.

Si l'exécuteur des jugements criminels est exécré, s'il est à la fois le plus universellement odieux et le plus à plaindre de tous les hommes, s'il n'a de semblables que parmi les siens, si l'opinion le rejette hors des rapports sociaux, c'est qu'infailliblement la pénalité ne peut être justifiée, c'est qu'elle atteint un but tout contraire à celui que le criminaliste se propose.

Le premier qui, pour trouver un agent de la colère publique, imagina de rendre impassible un être pensant, commit le plus monstrueux des attentats; il dégrada le chef-d'œuvre de la Création, il fit à Dieu le plus grand des outrages, puisqu'il choisit son image pour l'avilir. Infernale pensée qui institua l'homicide comme une profession, qui fonda pour le vengeur social la torture d'un suicide perpétuel, et le condamna à être toute sa vie traîné sur la claie!

J'ai plus de soixante ans; mon supplice a été long et douloureux, et cependant il s'augmente encore par la mortelle prévision du supplice de ceux qui viendront après moi. La religion de l'humanité triomphera trop tard. Avant la lamentable expérience de la révolution française, elle avait eu de courageux missionnaires; la Révolution a passé, et, des abîmes où elle est descendue, il n'est pas sorti une méditation immense; l'abus le plus large n'a pas été suffisant pour démontrer l'atrocité de l'usage; la peine de mort n'a pas été abolie : on a vu les unités sanglantes, mais on n'a pas additionné les nombres, et ce champ de deuil où sont tombées tant de victimes déplorables n'a pas été muré! La loi demande encore des sacrifices humains; elle sanctionne l'inamovible neutralité du sacrificateur, et, pour être protectrice, elle immole. Il ne m'est pas donné de connaître l'avenir; mais, si la mort prononcée contre des crimes atroces est jamais bannie de nos codes, quelle exagération politique osera la revendiquer comme une mesure de salut? En présence de ses juges, l'infortuné Louis ne cessa de protester de son innocence, et pourtant, dans l'espoir

de lui arracher des aveux ou la déclaration de ses complices, je parle ici le langage des accusateurs, l'acharnement, qui était à son comble, n'alla pas jusqu'à proposer de lui donner la question : que n'avait-il aussi renversé l'échafaud! Alors, son inviolabilité eût confondu toutes les attaques; alors, quiconque eût tenté d'imputer au monarque les arrière-pensées de la tyrannie, aurait succombé sous les traits foudroyants d'une dérision unanime. Quelle incroyable audace d'infamie n'aurait-il pas fallu dans cette occasion pour faire la motion de rétablir un châtiment abominable! Quel degré de scélératesse n'aurait-on pas attribué à celui qui se fût chargé d'une pareille initiative! A cette heure, où la Convention délibérait sur la peine à infliger au roi, je suppose, par exemple, que le représentant Bourbotte se fût levé, et que, motivant son opinion sur la gravité de la circonstance, il eût proclamé la nécessité de la peine de mort; si cette peine avait éte invoquée comme une exception, comme une dérogation unique à un système véritablement chrétien, adopté et promulgué par le prince, certes, au sein de l'Assemblée, et dans la France entière, il n'y aurait pas eu assez d'indignation pour réprouver une proposition de ce genre. La voix de Bourbotte aurait été couverte par des huées, et toute la modération de la philosophie n'aurait pu l'absoudre qu'en considérant sa démarche comme celle d'un insensé. Mais, hélas! Louis XVI, et personne plus que moi ne déplore qu'à cet égard il n'ait pas suivi la pente de son cœur, Louis XVI n'avait pas cédé à la seule inspiration qui, durant les orages accumulés, serait devenue sa sauvegarde.

Les sentiments que j'exprime aujourd'hui ont été invariables depuis que j'ai été capable de réfléchir : dans tout le cours de ma longue carrière, je me suis constamment retrouvé avec les mêmes vœux et la même conviction: il n'y a pas six mois que, pour les manifester, je profitai d'une rencontre bien extraordinaire.

J'étais à l'église de la Madeleine, dont un décret venait de changer tout récemment la destination. On commençait à déblayer le pourtour de l'édifice; comme je ne suis pas assez riche pour nourrir des chevaux à ne rien faire, j'avais mis les miens à la disposition d'un charretier qui était employé à cette opération. Il m'avait été rapporté que cet homme les traitait avec peu de mé-

nagements : voulant vérifier le fait par moi-même, et surtout sans être aperçu, je m'étais posté derrière une colonne, parmi les ruines de cette construction inachevée; une lecture, que je n'interrompais que pour jeter de temps en temps un coup d'œil sur l'endroit où les terrassiers effectuaient leurs travaux, me livrait à certaine illusion qui n'était pas sans charme : je m'oubliais dans un chapitre des *Nuits romaines*, et déjà je ne songeais plus à l'objet de ma course, lorsque je fus tiré de ma rêverie par un bruit de cavaliers qui s'arrêtèrent à l'entrée de l'enceinte de planches qui longe le boulevard. Bientôt je vis se diriger du côté où j'étais trois personnes qui marchaient précipitamment; elles causaient, et leur conversation paraissait des plus animées.

— Où donc est le chantier? disait le plus petit des trois, qui était aussi le plus pauvrement vêtu ; on m'a parlé d'encombrement et de carrières tout entières que l'on aurait transportées ici.

— Vous n'entendez pas les scies?

— Une, deux, trois, quatre, pas davantage; à quoi diable songent donc MM. les entrepreneurs? C'est une musique si douce pour les oreilles du peuple parisien!

— Le pain n'est jamais trop cher quand il y a de la pierre sur le chantier.

Pendant cet entretien, les interlocuteurs marchaient, et moi, par une curiosité bien naturelle, je les suivais parallèlement, en m'avançant avec précaution sur les bords du massif de granit qui supporte les fûts de la colonnade quadrangulaire.

— Voyez-vous, reprit le petit homme en abaissant sur les yeux son chapeau à larges bords, au moment de passer tout près d'un bloc énorme que des ouvriers essayaient de placer sur des rouleaux, ces gens-là ne savent pas s'y prendre; je gage qu'il n'y a pas un artilleur parmi eux. Parbleu! il faut que je leur donne une leçon.

— Vous pourriez vous blesser, observa le plus jeune des compagnons du petit homme.

— Ne crains rien, répliqua celui-ci, je me rappelle mes manœuvres de force.

— Nous ne souffrirons pas que vous exposiez des jours précieux.

— N'est-ce pas le temple de la Gloire qu'il s'agit d'élever? Tout le monde en France doit y mettre la main.

En achevant ces mots, le petit homme s'approcha des ouvriers.

— Eh bien, mes enfants, vous êtes embarrassés? Posez des madriers sur le sol, et diminuez le nombre de vos rouleaux; vous diminuerez le frottement. Et puis vous êtes mal distribués.

— Eh bien, avais-je raison? s'écria d'un ton de satisfaction, en portant militairement la main à son bonnet, l'un des ouvriers, qui avait une jambe de bois. — Je parie que monsieur a servi?

— C'est juste; et vous aussi, sans doute? dans quelle arme?

— Dans les canonniers, régiment du petit caporal!

— C'est comme moi; et vous êtes allé en Égypte?

— Dieu de Dieu! si j'y suis allé! J'ai vu Malte, Alexandrie, les Pyramides, la colonne de Pompée, le puits de Joseph et la maison de la sainte Vierge.

— C'est comme moi.

— Et j'ai perdu ma quille à Boulac; il y faisait chaud, savez-vous?

— L'empereur vous a probablement récompensé, mon brave?

— Oui, deux cent cinquante francs de pension; ce n'est pas le diable : avec cela, il faut piocher, quand on a femme et enfants.

— Sont-ce des garçons?

— Nous n'avons que faire de filles; des garçons, toujours des garçons! une fois qu'ils seront grands, ils feront comme leur père, ils serviront leur pays, et, s'il vient un boulet...

— Il vous faut demander la croix.

— Ah bien, oui, demander; et à qui donc?

— A l'empereur.

— A la bonne heure, si je n'avais pas un abatis de moins; car la croix est pour ceux qui peuvent encore se faire casser la gueule.

— Désabusez-vous, mon brave : il y a aussi des croix pour les invalides.

Le petit homme appuya singulièrement sur ces paroles; puis, se tournant vers un des deux personnages qui étaient avec lui :

— Alexandre, dit-il, prenez le nom de ce canonnier. Comment vous appelez-vous?

La question s'adressait à la jambe de bois.

— Jacques Foissac, de la Corrèze.

— Excellent département! des soldats et du fer! s'exclama l petit homme, qui s'empressa d'ajouter : J'ai quelque crédit auprè de Napoléon, il me connaît; venez demain à l'heure de la parade il y aura une distribution d'aigles de la Légion d'honneur à vingt cinq soldats mutilés de l'hôtel; vous vous mettrez sur les rangs et nous vous recommanderons.

— Grand merci, mon capitaine, mon colonel, mon général...

— C'est bien, c'est bien.

— Quelle obligation je vous aurai! Ah! je vous réponds qu'o ne mangera pas l'ordre. Faut-il me mettre en grande ou en petit tenue?

— Comme vous voudrez.

— C'est que c'est à votre commandement, mon maréchal; car tel que vous me voyez, j'ai conservé mon uniforme; il n'est pa neuf, par exemple.

— Il sent la poudre, n'est-ce pas?

— Oh! pour ça, oui; c'est une odeur que nous aimons tous. E le petit tondu, vous n'en dites rien; c'est celui-là qui l'aime! Vou lui parlerez pour moi; il se souviendra qu'il a bu dans ma gourd au milieu des sables du désert; oh! il avait b... soif!

— Il s'en souviendra, dit avec émotion le petit homme.

— Dame, c'est que tout le monde tirait la langue; on avait l pépie, moi comme les autres; mais je lui gardais ça, et, san Foissac...

— Il s'en souviendra, fut-il répété.

Après ce mot, prononcé avec une certaine énergie dans laquell je crus remarquer ce sentiment d'importunité qui résulte d'un reproche intérieur, le petit homme resta silencieux et dans l'attitude immobile d'une personne qui interroge sa mémoire. Il se tint ainsi l'espace d'une minute; puis, ayant brusquement jeté ses bras en arrière pour les croiser sur son dos :

— Allons! dit-il, messieurs, reprenons notre promenade et n'empêchons pas ces gens de travailler.

Il fit quelques pas, s'arrêta une seconde fois, chercha dans la poche de son gilet, et, en ayant retiré quelque chose qu'il respira,

il fit, d'un ton solennel, cette réflexion, qui me donna à penser :

— Vous l'avez entendu, messieurs; on prétend que l'empereur abandonne les militaires qui n'ont plus de sang à verser : c'est une opinion dangereuse, si elle venait à s'accréditer.

— Le temple de la Gloire est pour les morts, repartit le plus âgé des trois; il édifiera les vivants.

— Oui, mais quand? dans cinquante ans; peut-être jamais. L'argent ne manque pas; la Gloire a ses banquiers, l'Italie, l'Autriche, la Hollande, la Prusse. Cependant, les architectes n'en prennent qu'à leur aise; et, du train dont ils vont, il est à craindre que le temple décrété ne soit jamais que le projet d'une paroisse; au surplus, l'àvenir...

Je continuai d'être aux écoutes; mais en vain prêtai-je une oreille attentive; le vent, qui depuis un instant soufflait avec force, m'était devenu contraire; je ne saisissais plus que de loin en loin quelques monosyllabes, dont mon imagination essayait de former des phrases intéressantes, en interprétant jusqu'au mouvement des lèvres, que je distinguais parfaitement; mais il n'y avait pas de sens qu'elle pût y rattacher, et j'étais impatient de voir changer le lieu de cet entretien. Enfin, à ma grande satisfaction, les trois personnages se dirigèrent vers une sorte de hangar qui servait d'abri aux scieurs occupés à débiter le marbre des Vosges. Une main prévenante souleva le lambeau de toile grossière qui fermait l'entrée de cet atelier, et aussitôt le petit homme s'introduisit le premier; le lambeau retomba, je ne vis plus rien. Mais je m'approchai de nouveau sans être aperçu, et je pus recueillir le colloque qui s'établit alors par demandes et par réponses, tout aussi distinctement que si j'eusse été moi-même sous cette espèce de tente. A la voix douce, mais à la fois grave et imposante, je reconnus très-bien le questionneur.

— Combien êtes-vous ici?

— Six, et demain nous ne serons plus que trois.

— Diable! diable! je ne m'étonne pas de la lenteur. Les pyramides d'Égypte ont été construites avec des oignons; dans ce pays, il faut des monts d'or, et l'on ne fait rien. Nos architectes ne s'entendent qu'à démolir : c'est la bande noire; ils ont rasé les châteaux, ils s'enrichissent; ce sont des Crésus. — Et vous, mes

enfants, êtes-vous contents? avez-vous la poule au pot? combien gagnez-vous?

— C'est selon.

— Ah! je comprends, vous êtes à la tâche; en ce cas, combien pouvez-vous gagner?

— Sept francs, huit francs, et des fois jusqu'à dix, quand l'ouvrage est *bonne* et que le vin est cher.

— Dix francs, mais c'est fort beau; savez-vous que c'est la solde d'un chef de bataillon?

— Vous trouvez que c'est trop?

— Je ne dis pas cela; bien au contraire! il faut que la sueur soit payée; il faut que l'ouvrier puisse avoir une famille et de l'aisance quand il veut.

— Croyez, monsieur, que c'est un prix bien gagné. Je ne dors pas tout mon soûl; depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir! il n'y a pas à s'amuser, allez; c'est une chienne de vie : quand on aurait un peu de douceur... Toujours être assis et faire aller les bras, il faut un estomac de fer pour y tenir; et la poussière qu'on avale, c'est ça qui abrége les jours! Si c'était un effet de votre bonté de vous déranger un peu pour que je jette de l'eau sur ma scie?

A ce moment, je me sens frapper sur l'épaule; je me retourne, et mon visage rencontre celui d'un gros homme à moustaches, qui m'aborde en me sautant à la gorge et me posant sur la poitrine la pointe d'un poignard à la turque; en même temps, l'inconnu, dont l'accent était étranger, vomissait contre moi d'horribles imprécations et m'appelait assassin :

— Viens, suis-moi, disait-il; que coupe ton tête, si sultan veut.

Il m'entraînait, et, comme il était armé jusqu'aux dents, je n'avais garde de lui résister.

— Méchant il a tué sultan juste, reprenait-il : méchant il a péri; toi tuer maître à moi : toi périras!

J'avoue que j'étais épouvanté : on l'eût été à moins. Qu'avais-je fait? je n'avais rien à me reprocher; mais, dans notre déplorable profession, il n'est pas d'âme si forte qui puisse être exempte de terreurs soudaines; était-ce une vision, une ombre funèbre, des mânes courroucées? la proximité du *campo santo* de la monarchie

expirée me glaçait d'effroi : cependant, il faisait jour; mais l'événement était tellement imprévu, la situation si extraordinaire, que tout mon entendement en était absorbé, comme par une fatalité incompréhensible; je ne redoutais pas la mort, l'idée d'une vengeance humaine ne pouvait me venir; mais, sous la griffe de mon démon qui ne me lâchait pas, je tremblais d'être amené devant Dieu sans préparation; je m'abîmais dans le chaos horrible des pensées expiatoires qui m'assaillaient en foule. Durant ces angoisses sous lesquelles ma raison succombait, il se fit un mouvement qui me rendit à moi-même : des gens couraient, et non loin de moi les cris réitérés « C'est l'empereur! vive l'empereur! » s'élevaient dans les airs; désormais tout s'expliquait. J'étais de plain-pied sur le sol, sans que je pusse me rendre compte par quel chemin j'étais descendu de la plate-forme. J'arrivai en face du petit homme à l'instant où je m'y attendais le moins. Son sourire, que je remarquai, me parut d'un heureux présage; je vis dans ses yeux des éclairs de gaieté.

— Vous m'étourdissez, criait-il à ceux qui l'entouraient, c'est bon, c'est bon; en voilà assez; il y a cent napoléons pour vous, et j'arroserai le bouquet.

Les acclamations redoublaient. On ne faisait encore aucune attention à moi; cependant, je suis un prisonnier qu'il importe de montrer; ma présence au milieu des décombres cache probablement quelque mystère, quelque complot coupable; on me conduit au maître. A mon aspect, il tressaillit comme un cheval ombrageux, son front devint sombre; et, moi, j'étais calme, j'avais recouvré tout mon sang-froid; et la sécurité de ma conscience, j'en suis sûr, se peignait dans mes traits.

— Quel est cet homme? demanda l'empereur, pendant que j'étais encore à une assez grande distance de lui; sans doute quelque chouan, quelque séide envoyé par l'Angleterre. — Roustan, veille sur ton prisonnier.

— Il ne m'échappera pas. — Bouge pas, ou moi coupe tête!

Et, en me faisant cette terrible injonction, Roustan prit sous l'ample capote dont il était affublé un sabre de mamelouk qu'il brandit d'un air triomphant. Les officiers qui accompagnaient l'empereur s'empressèrent de me fouiller; c'était le prince

Alexandre Berthier et le grand maréchal du palais; ils ne trouvèrent sur moi rien qui pût motiver le moindre soupçon; le petit volume des *Nuits romaines* fut feuilleté, tourné et retourné dans tous les sens pour s'assurer s'il ne contenait pas quelque papier propre à fournir des indices. Je prévoyais qu'on allait me faire subir un interrogatoire dans les règles; j'avais déjà essayé de donner des explications; mais, chaque fois que je voulais ouvrir la bouche, le mamelouk me la fermait par un *Tais-toi, ou moi coupe tête!*

J'étais presque nu; l'empereur, convaincu que dans cet état je n'étais pas à craindre, vint à quatre pas de moi.

— Votre nom? me dit-il, avec toute la froideur calculée du puissant.

— Sanson.

Il fronça le sourcil en rentrant le cou dans les épaules; il fut visible que mon nom lui faisait une singulière impression.

— Que faisiez-vous au moment où je suis venu?

— Je lisais.

Il se dérida quelque peu, et un nuage de son front soucieux se dissipa.

— Qui êtes-vous? reprit-il.

— L'exécuteur des jugements criminels.

A ces mots, que je laissai tomber plutôt que je ne les prononçai, le major général, livré à une subite répugnance, jeta le livre dont il s'était emparé, et le grand maréchal du palais, qui était tout près de moi, recula avec un sentiment d'horreur. J'ignore ce qui se passait alors dans l'esprit du mamelouk, mais ses dispositions à mon égard n'étaient plus hostiles; je le vis sourire avec bienveillance et me contempler avec l'admiration d'un Asiatique.

L'empereur éprouvait une agitation convulsive qu'il s'efforçait en vain de dissimuler.

— J'ai touché les pestiférés à Jaffa..., murmurait-il à demi-voix.

Et puisque cette scène dans laquelle je me représente fut pour moi toute d'humiliation, je puis sans vanité rapporter que Sa Majesté me trouva une bonne figure.

— Ce vieillard a pourtant une physionomie qui annonce la bonté.

— Eh bien, Duroc, je crois qu'il vous a fait peur? — Qu'on le laisse libre, commanda-t-elle aussitôt à mon gardien.

Puis, se ravisant immédiatement :

— Écoutez, Sanson; depuis quand exercez-vous?

— Depuis 1778.

— Ainsi c'est vous qui, en 93...?

Il n'acheva pas, mais du geste il m'indiqua l'enclos où était situé l'ancien cimetière. Je me couvris la vue, et pris mon mouchoir pour essuyer mes larmes.

— Ah! c'est vous, reprit-il. Et s'il surgissait une nouvelle Convention, s'ils osaient...?

— Sire, répondis-je en faisant une inclination profonde, j'ai exécuté Louis XVI.

Quand je me relevai, je remarquai chez Sa Majesté des symptômes de terreur; son œil était fixe; et ses lèvres frémissaient comme celles d'un patient à sa dernière heure : l'empereur était pétrifié.

— Il nous guillotinerait tous! s'écria le prince de Neuchatel.

— Partons! dit Napoléon sorti de sa torpeur.

Et ils disparurent.

J'avais frappé fort; j'espérais beaucoup des réflexions qui naîtraient de la réponse que j'avais faite avec intention. Ce n'était pas seulement l'épée de Damoclès que j'avais suspendue sur le chef couronné de Napoléon, c'était ce glaive plus lourd attaché à un fil qui, pendant les troubles civils, peut se rompre sur la tête du premier venu et se renouer, toujours fragile. Je me flattais que, dans sa sagesse et dans les combinaisons d'un effroi salutaire, l'empereur se hâterait de briser ce fer tranchant, qu'en dépit de la philosophie et de la religion une législation de barbares a maintenu comme le sommaire du code et la clef de l'édifice social. Il me semblait impossible que le danger de perpétuer, avec une institution mortelle, l'emploi d'un homme qui peut être condamné à tuer le souverain, ne ressortît pas comme une conséquence de notre entrevue. Napoléon se retira en effet consterné; mais, dans une sphère d'activité où les impressions se succèdent et changent rapidement, il n'est d'inspirations efficaces que celles qui se convertissent sur-le-champ en résolutions. Je m'étais attendu à

lire dans *le Moniteur* un décret conçu en ces termes : *La peine de mort est irrévocablement abolie;* j'appris depuis que ma franchise n'avait eu qu'un résultat, celui de faire oublier la promotion des vingt-cinq invalides qui devaient être décorés le lendemain, ainsi que la promesse faite au brave Foissac, dont on devait tant se souvenir. Il vient de mourir sans avoir porté le ruban, et l'herbe pousse sur les marches du temple de la Gloire...

II

La raison publique n'ira jamais jusqu'à me supposer les sentiments que j'exprime. Je sais trop ce que le vulgaire pense des individus qui appartiennent à la même profession que moi : nous ou nos pères sommes tous des malfaiteurs graciés par la justice à la condition de devenir ses instruments, ou d'anciens bouchers qu'elle a tyranniquement arrachés à leur étal pour les contraindre à monter sur un échafaud. Ceci a pu être quelquefois sous le régime de la féodalité et du temps des justices seigneuriales; mais, depuis qu'en France la monarchie a cherché son appui dans une magistrature honorée et environnée de toutes parts de l'appareil des formes légales, les exécuteurs ont exercé leur état *en titre d'office :* anciennement, ils le tenaient directement du roi; leurs provisions étaient scellées du grand sceau; comme celles des autres officiers, elles ne s'obtenaient que d'après un bon et favorable rapport sur la personne des impétrants.

Autrefois, on croyait assez généralement que les provisions des exécuteurs étaient jetées à leurs pieds, qu'on les leur délivrait gratuitement, et qu'ils prêtaient leur serment à genoux, à peu près comme un criminel lorsqu'il faisait amende honorable ou qu'il recevait la remise de sa peine; on disait aussi que le salaire de leur emploi leur était lancé d'une façon insultante, et qu'ils faisaient afficher leurs filles lorsqu'ils voulaient les marier. Ce sont là autant d'erreurs populaires, dont la plupart subsistent encore.

Je puis affirmer, et nos anciennes ordonnances en font foi, que ces opinions flétrissantes n'avaient pas le moindre fondement; les

provisions étaient remises de la main à la main, et le magistrat de qui nous les tenions ne nous faisait pas l'outrage de couvrir la sienne d'un gant. Ces provisions n'étaient pas d'ailleurs un don, comme on l'a prétendu; tant s'en faut, le prix en était fort élevé : lorsque je fus reçu exécuteur de la ville, prévôté et vicomté de Paris, avant d'être pourvu, il me fallut verser dans les coffres du fisc une somme de six mille quarante-huit livres. Quant au serment, nous le prêtions debout, comme les autres fonctionnaires préposés à la garde et au maintien des lois du royaume.

Les formalités de notre réception ne différaient pas de celles de la réception du licencié en droit qui, en vertu d'une charge acquise, était appelé à s'asseoir sur les lis. Le serment n'était point prononcé sous la cheminée, entre les deux guichets, ou dans le cabinet du juge, mais dans l'enceinte du tribunal, en pleine audience; nous paraissions la tête découverte; mais, en présence de la justice, qui ne se découvre pas? Les pièces déposées devant le greffier étaient une *information* de vie et mœurs et un *certificat de catholicité;* il en donnait lecture, et ensuite nous étions admis sur les conclusions du ministère public.

L'humiliante cérémonie du payement telle qu'on l'a imaginée est une puérilité de la dernière invraisemblance; on nous donnait des gages : c'est ainsi que l'on appelait les sommes attribuées aux offices, même à ceux de la haute magistrature, et ces gages, ainsi que le montant des frais de chaque exécution, nous allions les toucher au domaine, où nous recevions les civilités que l'on peut attendre d'hommes instruits, et qui savent s'élever au-dessus des préjugés.

Certainement, le mépris dont il sera difficile de relever un état que l'humanité réprouve est, en grande partie, un héritage qui nous vient des exécuteurs féodaux chargés d'accomplir les vengeances et les iniquités de leurs abominables maîtres. Ce mépris, dont nous sommes les victimes, dut s'effacer un instant, lorsque la justice ne fut plus l'attentat d'un brigand assez lâche pour ne pas oser le consommer lui-même. La société dut accueillir comme des libérateurs véritables tous les membres dont se composait le cortége de la justice qui venait protéger le faible contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur; elle dut les fêter de sa longue attente, de ses

vœux exaucés, de ses larmes taries. Alors, les exécuteurs purent s'enorgueillir, ils purent s'aveugler sur la nature de leur mission; mais bientôt la société, plus éclairée, vit qu'elle aussi était cruelle; elle eut des scrupules, et, pour se décharger de sa honte, elle la rejeta tout entière sur le bras armé auquel elle devait sa sécurité. Nous fûmes les boucs que l'on envoya dans le désert; le mépris se réveilla par succession de temps, et les exécuteurs furent les derniers à s'en apercevoir; ceux qui employaient leur terrible ministère s'étaient appliqués à le leur déguiser, et déjà ils en étaient enveloppés, il les atteignait; de toutes parts il les environnait à leur insu, lorsqu'ils purent être frappés de ce qu'il y avait d'affreux dans leur situation. Il était trop tard pour qu'il dépendît d'eux de s'y soustraire en embrassant un autre état.

L'horreur du sang est toujours le symptôme d'une civilisation avancée; mais le passé est opiniâtre, il pèse sur les générations présentes, il les pourrit, il les gangrène, et l'effet de l'invasion des lumières demeure aussi incomplet que lent dans sa progression. Les résultats de la philosophie sont prévus, ils sont généralement désirés; des expériences partielles offrent des preuves irrécusables de leur bonté; mais, s'agit-il d'une application qui les étende et les consolide, on la rejette parce qu'ici-bas la première des influences est une force d'inertie : voilà pourquoi le mal se produit encore après que l'on a découvert les moyens infaillibles de l'extirper et d'arriver au mieux. Toute utopie, dès qu'elle est le rêve favori d'un siècle, devient la plus amère satire des persistances dont se révoltent les imaginations qu'elle satisfait. De notre temps, la persistance la plus odieuse est celle de la peine de mort, et, à cause d'elle, nous sommes abhorrés. La philosophie nous absout, ce n'est pas nous qu'elle accuse; cependant, le peuple qu'elle a policé, le peuple dont elle n'a qu'adouci les mœurs, le peuple ne voit que nous; incapable de remonter au principe, il s'arrête à ce qui est en face de lui et ne va pas au delà. Si du moins il rétablissait la chaîne dont l'exécuteur est le dernier anneau, il reconnaîtrait que les plus éclairés sont les seuls coupables.

Il est curieux de remarquer comment les opinions des hommes changent à mesure qu'ils se civilisent, et comme elles varient sui-

vant les époques et les pays. Le czar Pierre Ier abattait lui-même les têtes de ses sujets; en sa personne se confondent le juge et le justicier, et le justicier est vénéré parce qu'il est à la fois la tête qui condamne et le bras qui exécute la sentence.

Le dey d'Alger ne peut bien digérer s'il n'a fait après son dîner une promenade dans la campagne; il monte sur un des plus agiles coursiers de l'Arabie, il sort de son palais, il est en belle humeur, et l'on va voir des saillies de sa gaieté. — Pour qui sèmes-tu, malheureux paysan? sais-tu si tu récolteras? — Le dey, d'aussi loin qu'il peut l'apercevoir, lui fait un signe; le paysan a compris, il s'arrête, se redresse, tend le cou... Un éclair brille : c'est le sabre de Damas; rapide comme la foudre, le dey a passé, et le chef, séparé du tronc, a roulé dans la poussière; à un autre! Cette fois, il n'y a ni justice ni justicier : c'est le destin, c'est la fatalité, c'est un pur accident. Le dey rentre, on se prosterne, on baise la trace de ses pieds, on brûle des parfums devant lui, on l'encense, il n'y a pas plus d'hommages pour Dieu. Le monstre a fantaisie de son harem, il veut, et une jeune odalisque sur le sein de laquelle il repose se croit transportée au quatrième ciel; il s'endort; le tigre dort et on ne l'étouffe pas. Il s'éveille, les ambassadeurs des rois chrétiens assistent à son lever; bien plus, ils lui apportent des présents, et peut-être les princes l'appellent-ils leur cousin!

Dans l'origine, le droit de tuer dut être une des prérogatives de la souveraineté; dès qu'elle s'avisa de le déléguer, il y eut sur la terre une lueur de philanthropie. Cependant, l'exercice de ce droit honorait celui à qui il était dévolu, ou du moins il ne le déshonorait pas. Chez les Israélites, la partie qui avait gagné son procès exécutait elle-même le jugement rendu en sa faveur. Un meurtrier devait-il être mis à mort, la famille du défunt, des jeunes gens commis par le prince, le peuple même se disputaient l'honneur de cette tâche, parce qu'on regardait comme un bienfaiteur de la société celui qui la purgeait de ses fléaux.

Chez les Grecs, l'office d'exécuteur criminel procurait de la considération à celui qui en était revêtu. Aristote assimile cet office à la magistrature, et il lui assigne un rang des plus hauts dans la hiérarchie des fonctionnaires de l'État.

L'usage de laisser exécuter par les accusateurs les sentences qui

prononçaient des peines afflictives contre les accusés existait aussi chez les Romains; si par la suite cet usage fut abrogé, c'est parce que l'on avait remarqué que la partie exécutrice poussait quelquefois le ressentiment jusqu'à châtier le coupable avec passion et cruauté. Alors, on choisit pour les exécutions des officiers publics, auxquels on donna le titre de *licteurs*. La renonciation au droit de tuer, abandonnée d'abord par le souverain au peuple, et par le peuple à quelques individus, annonce toujours un adoucissement graduel de ses mœurs, et marque le second développement des idées philanthropiques chez une nation. La peine de mort y est encore maintenue comme une triste nécessité dont on ne sait pas s'affranchir; mais l'horreur du sang se fortifie, elle a gagné les masses, et les licteurs sont honorés pour les exciter à surmonter une répugnance que le plus grand nombre ne saurait vaincre. En Allemagne, avant que la fonction d'exécuteur eût été érigée en titre d'office, les juges accomplissaient eux-mêmes leur sentence; plus tard, ce ministère pénible fut imposé comme une corvée au plus jeune de la communauté ou du corps municipal; en Franconie, c'était le nouveau marié; à Reutlingen, ville impériale de la Souabe, c'était le moins ancien des conseillers; à Stedien, dans la Thuringe, c'était celui des habitants qui s'était établi le dernier dans l'endroit.

Adrien Beyer, de Francfort, nous apprend que, dans les grandes cités, lorsque l'exécuteur mourait, il s'ouvrait un concours pour le remplacer. La vacance était aussitôt publiée dans les universités. Les compétiteurs rassemblés, on leur amenait des moutons, et celui qui les décollait avec le plus d'habileté était immédiatement proclamé exécuteur en titre. On voyait alors de jeunes aspirants lancer en l'air, pour faire montre d'adresse, de petites pommes rouges qu'ils partageaient avec leur cimeterre du même coup qui abattait la tête de l'animal. Le vainqueur, couronné de lauriers et paré de rubans de diverses couleurs, était porté en triomphe jusqu'à sa demeure, qui était une espèce de fief; on l'y installait en grande pompe; la réception d'un chevalier ne se fût pas faite avec plus d'éclat ni de cérémonie; c'était une véritable investiture. Chaque matin, pendant neuf jours, le bourgmestre de l'endroit faisait attacher au-dessus de la porte de l'exécuteur un bouquet

de roses et de soucis;... le soir du neuvième jour, on revenait placer un dernier bouquet : il n'y avait plus que des soucis; celui qui le posait devait faire en sorte de ne pas être vu; autrement, il aurait pour le reste de ses jours appartenu corps et âme à l'exécuteur, qui serait devenu son seigneur et maître.

Le lendemain, on renouvelait les fourches patibulaires plantées devant le manoir. L'office de celui qui l'habitait était un des principaux de la cité; il conférait de grands priviléges, et la finance en était considérable. Quelquefois, la noblesse était une condition indispensable pour obtenir cette charge importante; d'autres fois, elle devenait un anoblissement, de même que chez nous la magistrature parlementaire.

En France, la profession d'exécuteur n'a pas toujours été regardée comme flétrissante. Denisart, dans son *Répertoire de Jurisprudence,* au mot Exécuteur, fait mention d'un compte fourni par le domaine en 1417, où se trouvent compris quarante-cinq sols parisis, payés à Étienne Lebré, qualifié *maître de la justice du roi notre sire,* tant pour avoir fait les frais nécessaires pour faire *bouillir* trois faux monnayeurs, que pour avoir ôté plusieurs chaînes étant aux poutres de la justice de Paris, et les avoir rapportées en son *hôtel.* La main de justice était dans les anciennes armoiries royales; elle existe dans le blason de l'empereur; la République une et indivisible avait des haches dans ses armes; ces haches se voyaient dans les faisceaux consulaires. Nous n'agissons donc que par procuration, cela est évident; mais le peuple ne sait pas interpréter ces indications, bien qu'elles soient très-claires; il s'acharne sur nous : c'est le chien qui mord le bâton au lieu de déchirer la main qui le fait mouvoir. Nous ne sommes pas odieux, mais nous sommes haïs, et nous le serons aussi longtemps qu'on ne *rendra pas à César ce qui appartient à César,* c'est-à-dire aussi longtemps qu'on n'incriminera pas la loi, infectée du principe meurtrier qui fait notre réprobation, parce qu'il est lui-même réprouvé.

En Angleterre, où les parents des condamnés assistent à l'exécution, les exécuteurs des jugements criminels sont considérés comme des citoyens notables; il ne résulte de leur état aucune incapacité d'occuper d'autres emplois; chacun se fait un plaisir de les recevoir, et ils ne sont redoutés que du coupable ou de celui dont

l'âme perverse se révolte à l'idée seule du châtiment qui peut l'atteindre. Le shérif, qui de sa baguette touche le patient; le shérif, qui donne le signal de l'attacher à la traverse, et qui, suivant le texte de la loi, serait obligé de l'attacher lui-même, à défaut d'exécuteur; le shérif, dis-je, peut être élu lord maire, et personne n'est élevé à cette dignité sans avoir été shérif. Ainsi, le premier magistrat de Londres, celui qui a pour un an la juridiction souveraine sur la ville, sur les faubourgs et sur la Tamise; celui devant qui se porte continuellement l'épée de justice: le citoyen sans la permission duquel le roi ne peut traverser la Cité, a exercé des fonctions de même nature que celles qui constituent chez nous une indignité sans fin. D'où vient cette différence entre les deux pays? Pour avoir la réponse à cette question, il suffit de savoir quels sont les spectacles de prédilection des Anglais : pour eux, le théâtre est sans attrait si la scène n'est ensanglantée; point de drame qui n'y soit une boucherie; la vue du carnage leur plaît. Les brumes de leur climat, les aliments qu'ils prennent, les boissons fermentées et les liqueurs fortes dont ils font excès, développent chez eux cette noire misanthropie, cette colère chronique, qui ne se soulage que par les souffrances d'autrui, ou par la destruction de quelque être vivant. Il leur faut des boxeurs qui luttent à mort, des combats de coqs, des chasses cruelles, des gibets en permanence : quiconque les satisfait sous ce rapport a des droits à leur estime et même à leur affection. Afin que la nation anglaise ne paraisse pas plus arriérée que ses voisins, les beaux esprits de la Grande-Bretagne peuvent tonner contre la peine de mort, et prétendre que la sensibilité de leurs concitoyens la repousse; mais, tant qu'un shérif pourra devenir lord maire, on ne me fera pas entendre qu'à Londres la peine de mort est dépopularisée.

Plus on médite sur cette peine, plus on acquiert la conviction qu'elle aboutit en définitive à la conséquence absurde d'un cercle vicieux. Au commencement, elle est un des attributs de la souveraineté; mais cet attribut la fatigue, elle ne s'en réserve plus que le symbole, et abandonne au peuple l'action qui compromet son décorum. Le peuple aussi s'humanise; alors, pour l'endurcir, on lui dit que Jéhovah demande des sacrifices, qu'il tient pour

agréable que l'homme lui immole l'homme, et que la victime est un holocauste. Cette croyance périt à son tour : le peuple n'imagine plus apaiser Dieu ou se le rendre propice en trempant ses mains dans le sang; il renaît aux suggestions sympathiques, aux émotions de la pitié, et, pour se délivrer comme l'a fait le souverain, avec l'autorisation de celui-ci, il désigne des sacrificateurs dont il dissipe les scrupules en leur inculquant, contrairement à son opinion, cette doctrine funeste, qu'ils sont le bras de Dieu, pour la plus grande gloire de Dieu et du roi. On calomnie la Divinité avec connaissance de cause : j'ai lu de tels blasphèmes chez des écrivains qui se vantent d'être royalistes et chrétiens. Toutes les fois que les articles d'une pénalité furent mis en délibération, ceux d'entre les criminalistes qui votèrent pour des rigueurs meurtrières durent être, j'en suis persuadé, ou des pusillanimes ou des hypocrites. Pendant qu'on élaborait les lois de notre code, j'eus l'honneur d'être mandé chez le prince archichancelier, afin de fournir des faits à l'appui des arguments pour ou contre la peine capitale; les faits que je rapportai tendaient tous à prouver qu'il y avait urgence de l'abroger; on me les contesta comme des résultats d'une fausse observation : ces messieurs avaient peut-être mieux vu que moi. Quoi qu'il en soit, j'ai retenu les objections de chacun d'eux, et, si jamais les particularités de cette séance, dans laquelle celui qui était sur la sellette joua certainement le plus beau rôle, viennent à être divulguées, on reconnaîtra, j'espère, que le jugement porté contre les hypocrites et les pusillanimes est par trop fondé.

Mais je reprends la série de mes idées. Le peuple a répudié le privilége de satisfaire par lui-même sa vindicte et celle du prince; les juges font deux parts de la justice : la première est celle qui conserve; la seconde, sans laquelle la première est vaine, détruit pour conserver; les conservateurs sont des représentants de Dieu, et, afin de légitimer l'existence de ceux qui détruisent, on leur attribue pareillement quelque chose de divin. Cependant, ces exterminateurs ne sont pas longtemps des anges de la mort, ce sont des Hercules auxquels on amène les monstres pieds et poings liés; bientôt tous les sentiments généreux se soulèvent contre eux, et, pour ne trouver que hideux ces hommes impitoyables, on les

relègue hors de l'humanité, on les écrase du poids de l'anathème social ; enfin, il n'est plus personne qui ne refuse de se soumettre à cet anathème. A ce moment, le besoin seul de racheter sa propre existence peut donner des exécuteurs pour une sentence de mort. En Espagne, en Italie, en Allemagne et quelquefois même en France, lorsque plusieurs coupables étaient condamnés au dernier supplice, souvent il n'y avait moyen de faire accomplir l'arrêt qu'en accordant la vie à celui qui voulait bien exécuter les autres. On voyait anciennement, sur une des places publiques de la ville de Gand, deux statues de bronze représentant le père et le fils convaincus du même crime, et le fils donnant la mort à son père. Dès que la justice est réduite à cette déshonorante extrémité, de permettre le parricide pour qu'un moindre attentat soit puni, c'est que la mort infligée comme punition est antipathique aux mœurs. Mais ce n'est pas encore là le plus haut degré de l'aversion qu'elle peut inspirer : on a vu un prince de Lithuanie, Witholde, être obligé, à défaut d'exécuteur, d'ordonner que le criminel se donnerait lui-même la mort... A ce point, le cercle vicieux devient manifeste. Le criminel se tuera-t-il ? Si le fardeau de l'existence lui est insupportable, peut-être. On sait que la dernière fonction des zinganis ou bohémiens en Moldavie est celle d'exécuteur. Le premier zingani qu'on rencontre est forcé de se prêter à ce triste ministère. Depuis dix ans, il n'y avait pas eu d'exécution dans ce pays, où les châtiments et les crimes sont fort rares, lorsqu'un viol suivi d'assassinat fut commis sur la personne d'une jeune fille. Le coupable était zingani, il fut condamné à être pendu ; son heure étant venue, il marchait au supplice entre deux fontalhes ou prévôts armés d'une hache ; dix ou douze curieux formaient le cortége, et l'on cherchait des yeux quelque zingani pour exécuter le jugement. Chemin faisant, on ne découvre qu'un misérable petit vieillard, d'autant plus impropre à exercer la fonction qu'on allait exiger de lui que l'assassin était un homme des plus vigoureux ; n'importe, le petit vieillard est sommé de remplir la tâche imposée à sa caste, il obéit. On arrive auprès d'un arbre qui doit servir de gibet ; un fontalhe pose devant le tronc une table destinée à tenir lieu d'échafaud ; le petit vieillard y monte en tirant à lui le patient ; il veut attacher à une branche la corde qui est passée autour du

cou de celui-ci, et, afin d'y parvenir, il se dresse sur ses jambes, et, après plusieurs tentatives, il réussit. Tout est disposé pour l'opération. Le petit vieillard se met aussitôt en devoir de soulever son robuste confrère le zingani; pour en venir à bout, il se tourne et retourne de cent manières : inutiles efforts. Enfin, le patient impatienté lui donne un soufflet et le jette par terre. Épouvantés de l'action, les fontalhes, les spectateurs et le petit vieillard s'enfuient. Il ne tiendrait qu'à l'assassin d'en faire autant; mais il est condamné et résigné à son sort. Sans prendre garde aux fuyards ni aux haches qu'ils ont abandonnées, et dont il pourrait faire un instrument de défense, il s'assure tranquillement si la corde est bien assujettie, la fixe par un nœud plus solide à une branche plus haute, renverse la table par un mouvement brusque de ses pieds, et se trouve parfaitement pendu.

Voilà l'exemple d'un criminel qui s'est fait justice; mais, de bonne foi, quand la peine de mort doit aboutir au suicide ou ne plus être infligée, comment ne pas reconnaître que les raisons alléguées pour la maintenir sont tout au plus spécieuses, puisque, en définitive, à considérer cette peine dans toutes les phases des impressions qu'elle produit, on termine à un retour absurde!

III

Il y a environ une trentaine d'années, quelques affaires m'appelèrent à Metz. Au retour de ce voyage, je m'arrêtai deux jours à Châlons-sur-Marne. Le régiment de Vermandois tenait alors garnison dans cette ville; un des soldats de ce corps venait d'être condamné comme déserteur; on allait le passer par les armes. Je suivis la troupe. En m'approchant des rangs, j'entendis plusieurs camarades du déserteur le plaindre, et s'apitoyer sur son sort : c'était, disaient-ils, un excellent sujet; tous s'accordaient à faire l'éloge de ses qualités; mais la discipline était inflexible. Le pauvre diable était fils d'un cultivateur. Des semestriers, en revenant de son pays, lui avaient appris que son père était malade, et il avait eu le tort de s'absenter pour aider sa mère à faire la moisson. Il avait bien demandé un congé, mais il lui avait été refusé avec

dureté, et un sentiment de piété filiale, auquel se joignait peu être quelque souvenir bien vif d'une cousine qu'il aimait, l'ava déterminé, suivant l'expression soldatesque, à prendre la permi sion sous la semelle de ses souliers. Tel était son crime; c'éta une licence qu'on eût pardonnée à un officier qui n'aurait p résister à la tentation d'une partie de chasse ou d'un bal c l'Opéra; tout au plus, à la seconde fois, lui eût-on ordonné c garder les arrêts dans sa chambre. Le malheureux soldat se trou vait sous le coup d'une récidive bien plus dangereuse, et le rapp d'une première infraction, à laquelle on assignait également d'h norables motifs, avait justifié l'arrêt de mort. Je voulus suivre cet victime jusqu'au champ de l'exécution.

Pierre Desbarres, autant que je puis me le remémorer, était nom de cet intéressant jeune homme; il était beau; ses camarad lui avaient donné le sobriquet de *Bel-Amour,* et, en le voya passer, toutes les filles de Châlons pleuraient; les mères ple raient aussi; les vieillards comme les jeunes gens étaient conste nés : la désolation était générale dans cette population, qui n'e pas très-considérable. En voyant couler tant de pleurs, je ne p non plus retenir mes larmes. Je n'avais pas cinquante ans alors.

— Vois-tu, ma sœur, disait une très-jeune fille à sa compag plus âgée, qui sanglotait tout près de moi; vois-tu ce grand to laid, avec sa mine renfrognée et ses culottes rouges? c'est le com mandant de place ; c'est lui qui a empêché de demander la grâ de Bel-Amour. Oh! bien sûr que le roi ne l'aurait pas refusée.

— Tu crois? repartit la sœur, qui à peine était en état d'art culer quelques paroles, tant elle avait le cœur gros.

— N'est-ce pas, monsieur, reprit la jeune fille aux blonds ch veux en levant sur moi deux grands yeux humides, et me tira par une des basques de mon habit, comme pour solliciter pl vivement mon attention : n'est-ce pas que le roi n'aurait pas refu la grâce de Bel-Amour?

— Le roi est bien bon, répondis-je.

— Il est bon, répéta la petite blonde.

Puis, se tournant vers sa sœur :

— Tu entends, Marguerite, il est bon.

Et plus elle insistait sur la bonté du roi, plus Marguerite s

désolait, plus elle sanglotait, plus ses larmes coulaient en abondance.

— Ah! monsieur, continua la plus jeune des sœurs, elle a bien raison de pleurer : si vous saviez! sans lui, sans ce bon jeune homme, au jour d'aujourd'hui elle ne vivrait pas.

— Que ne suis-je morte! s'écria Marguerite avec l'accent du désespoir.

En même temps, elle roulait sur ses doigts les longues mèches noires de sa chevelure, qu'elle s'efforçait d'arracher.

— Le roi est bon! il est bon! répétait-elle avec une sorte de rage.

Puis, en grinçant des dents, de ses mains crispées elle déchirait ses vêtements.

— Fais donc attention, Marguerite; que veux-tu que le monde pense de toi? Tiens, on nous regarde!... Ah! mon Dieu! mon Sauveur! grand saint Rémi! ayez compassion, elle en deviendra folle. Retournons-nous-en à la maison : viens, ma sœur, retournons-nous-en, nous dirons des prières.

— Jésus Maria, il va mourir!

— Écoute, j'ai une idée; tu sais la bonne Vierge qui est toute noire, elle a fait des miracles; nous ferons un vœu à Notre-Dame de Bon-Secours; j'allumerai un cierge devant elle, elle prendra pitié de nous : elle intercédera pour lui, et les fusils ne prendront pas feu.

— Laisse-moi, tu n'es qu'une enfant.

— Elle ne t'a pas sauvée, peut-être, quand tu étais en danger de périr? Je n'ai pas eu sitôt récité mon chapelet à sa dévotion, au bord de la rivière...

La petite blonde n'acheva pas. Depuis quelques instants, je remarquais une effrayante pâleur répandue sur les traits de Marguerite : tout à coup elle parut éprouver un frisson, sa tête se pencha; et, comme je reconnus dans ces signes les symptômes d'un évanouissement, je m'avançai à temps pour la recevoir dans mes bras.

Et la petite blonde jetait les hauts cris.

— Miséricorde, ma sœur est morte! Au secours! au secours! appelait-elle de toutes ses forces et d'une voix qui pénétrait les entrailles.

Mais personne ne venait; la foule qui s'écoulait tristement devant nous ne voyait et n'entendait rien : elle était trop occupée et trop profondément affligée de l'événement qui remplissait de deuil la petite ville.

Cependant, Marguerite était sans mouvement; son pouls était insensible; ses mains étaient froides; je ne sentais plus les battements de son cœur; j'étais fort embarrassé et je n'étais pas sans inquiétude. Enfin, vinrent à passer deux religieuses de la Visitation : à la vitesse de leur marche, je crus m'apercevoir qu'elles avaient hâte de fuir le funeste spectacle qui se préparait.

— Mes sœurs, leur criai-je, daignez vous arrêter, et m'aider à secourir une pauvre fille qui se meurt.

La plus vieille voulut continuer son chemin; mais l'autre, touchée de ma prière, et sans doute aussi de la bruyante douleur de la petite blonde, qui ne m'avait pas quitté et se lamentait toujours, l'entraîna par le cordon de son rosaire, et, lui montrant le petit crucifix qui pendait à l'extrémité :

— *Suivez Jésus,* lui dit-elle, *dans la voie qu'il nous a tracée.*

Ainsi, elle l'amena vers moi avec ces paroles d'une présence d'esprit toute chrétienne.

— Ah! monsieur, me dit-elle, que vous avez bien fait de nous appeler! — Eh quoi! sœur Marceline, vous ne remettez pas cette chère enfant?

— Ma foi, ma sœur, je ne présume pas seulement l'avoir jamais vue.

— Mettez donc vos lunettes.

Sœur Marceline, prenant à la lettre la recommandation, se mit en devoir de les chercher dans le pli de sa manche.

— Vous les chercherez demain; qu'avez-vous besoin de savoir qui c'est? Et puis c'est Marguerite Rollin.

— La fille d'Étienne Rollin, le collecteur des dîmes du couvent?

— Oui, oui. Dépêchez-vous de dénouer sa ceinture. Ne faudrait-il pas vous dire qui l'a pondue, qui l'a couvée? je vous répondrai après.

— Mon Dieu, sœur Marthe, comme vous êtes vive!

— Comme vous êtes lente!... Avez-vous des ciseaux sur vous?

— Les voilà.

— Donnez, donnez! Sainte Vierge Marie, ils lui ont mis un corps! C'est le corps qui l'étouffe; elle est volontiers comme dans un étau.

— Oh! coquetterie! perdition du monde! les parents feraient bien mieux...

— Vous débiterez votre sermon plus tard; l'essentiel, c'est de la soulager. Voyons, soutenez-la, que je la desserre.

Sœur Marthe, ayant déjà retiré les épingles du fichu, se disposait à l'enlever; mais, se ravisant tout à coup, et comme si elle s'apercevait pour la première fois que j'étais auprès d'elle :

— Mille pardons, monsieur, me dit-elle : nous vous remercions infiniment; mais vous êtes homme, et la décence ne permet pas...

— Je vous comprends, ma sœur, je vais me retirer.

— Vous ne nous gênez pas, et Dieu me préserve de songer à vous offenser; mais notre état... Et puis il faut ménager la pudeur de cette innocente créature.

Sur l'invitation de sœur Marthe, je m'éloignai. A peine j'avais fait quelques pas, j'entendis sur la place un roulement prolongé.

— Pauvre fille! dis-je alors en moi-même; elle se réveillera trop tôt!

Je me dirigeai sur le bruit du tambour, et, quand j'arrivai, on lisait au malheureux soldat la sentence de sa dégradation. Bel-Amour était grenadier : sa figure avait une expression de noblesse et de douceur, à laquelle se mêlait une teinte légère de cette mélancolie naïve qui est toujours l'annonce de la bonté de l'âme. Pendant la fatale cérémonie, il parut ferme et résolu; mais, quand le sergent se présenta pour lui arracher ses insignes, il tressaillit dans tous ses membres, et des larmes inondèrent son visage après que, du revers de ses épaulettes, on l'eût frappé sur l'une et l'autre joue, en signe de sa forfaiture à l'honneur.

— Marchons! dit-il en se relevant; car on l'avait fait mettre à genoux. Marchons, mes amis! aussi bien nous devons tous être pressés d'en finir.

Dans ce moment, un soldat se détacha du peloton de service, et alla droit au colonel, à qui il présenta les armes.

— Pourquoi as-tu quitté ton rang?

— Monsieur le marquis, j'ai une grâce à vous demander.

— Voyons, quoi? qu'est-ce? explique-toi.

— Si c'était un effet de votre bonté, mon colonel...

— Je n'en ai pas, de bonté, et n'ai pas de temps à perdre; que veux-tu?

— C'est que, monsieur le marquis, j'étais le camarade de lit de Bel-Amour, et que je souhaiterais être dispensé...

— Belle raison! parce que vous avez couché ensemble. Ce serait ton frère...

— Je n'aurai jamais le cœur... Tenez, c'est une fichue corvée.

— En voilà un qui s'avise d'être sensible; tu tireras, et j'aurai les yeux sur toi.

— Excusez, mon colonel; on voit bien que vous n'avez jamais eu de camarade de lit : je voudrais vous voir à ma place.

— Pas d'observation; qu'est-ce que ce malotru! A ton poste, et songe à faire ton devoir, ou je te ferai pourrir dans un cachot.

Le soldat regagna lentement son peloton, et le colonel, en agitant son épée, donna le signal du départ.

La troupe s'ébranla, et à peu de distance de la ville elle s'arrêta pour se ranger en bataille dans la plaine que traverse la route de Reims. Il y avait grande affluence en cet endroit, car bon nombre d'habitants y étaient venus, attirés par ce pressant intérêt de curiosité qui subsiste encore en dépit de la plus réelle affliction. De mémoire d'homme, on ne se rappelait pas avoir vu dans Châlons le terrible spectacle d'une exécution militaire. La confrérie des pénitents avait saisi cette occasion de gagner des indulgences; elle faisait partie du cortége, et suivait de chaque côté du chemin, en récitant à demi-voix les prières des agonisants et les psalmodies d'un *Miserere* dont le ton funèbre contrastait avec le bruyant éclat d'une musique guerrière. La confrérie était précédée de sa bannière de sinistre présage, et, en avant de ses files de spectres masqués et couverts de longues robes blanches, le condamné pouvait voir porter la serpillière destinée à envelopper sa dépouille et le cercueil dans lequel on le clouerait. On assure que plusieurs fois ses regards se fixèrent sur ces apprêts des funérailles d'un homme vivant, sans que l'on aperçût sur sa figure les traces de la plus légère émotion.

A quelques toises de la route, il y avait une croix de pierre, et

vis-à-vis un petit pré avec quelques ormeaux alentour : c'était là l'emplacement désigné. On le montra à Bel-Amour; alors, il remercia et embrassa avec effusion le chapelain du régiment, qui l'avait accompagné pour lui faire la recommandation de l'âme; il embrassa pareillement plusieurs de ses camarades, et, quand il en vint à Joseph Langlois, — celui qui avait demandé au colonel de le dispenser de la fatale corvée, — comme il le vit pâle et tremblant :

— Ne crains rien, lui dit-il, Bel-Amour saura mourir.

Et Langlois de reprendre aussitôt :

— Je n'aurai pas à me reprocher...

— C'est bon, interrompit Bel-Amour en lui serrant affectueusement la main, un mot suffit.

Puis, levant les yeux au ciel :

— O ma mère! ma mère! — Si tu donnes des nouvelles au pays, écris-leur que je me suis embarqué pour les colonies; que je suis allé bien loin, dans un autre monde. Ma pauvre mère, et mon père! ils en mourraient. Qu'ils n'apprennent jamais...

— Tais-toi donc; est-ce que j'irais leur dire...

— Aurez-vous bientôt fini, avec vos adieux? cria à ce moment l'officier qui commandait le peloton de service. — Langlois, à votre rang!

— Enfin c'est dit, il faut se séparer! en tout cas, ce n'est pas moi...

Et Langlois ne put achever.

— A votre rang, vous dis-je! lui cria une seconde fois l'officier.

Malgré cette injonction, il hésitait encore; mais l'officier le poussa brutalement par les épaules et le fit rentrer.

La musique jouait l'air de *Port-Mahon;* elle cessa tout à coup, les tambours firent un roulement et Bel-Amour fut remis à quatre fusiliers qui le conduisirent sur le pré. Là, il ôta son habit, et, pendant qu'on chargeait les armes, il se mit de lui-même en position de recevoir la mort. Il témoigna le désir de la voir venir; mais le bas officier, c'était le même qui l'avait dégradé, lui ayant fait observer que les ordonnances ne permettaient pas de le satisfaire sur ce point, il prit le mouchoir qu'on lui présentait, puis il l'attacha sur ses yeux.

— Maintenant que je suis prêt, ne me manquez pas, mes amis.

Et, posant une main sur sa poitrine :

— Là, dit-il, là!

Sitôt que le major placé à la droite du peloton eut abaissé sa canne qu'il tenait en l'air, il partit de l'assistance un cri si effroyable, qu'il couvrit le bruit de la détonation. Bel-Amour était tombé à la première décharge, aussi inanimé que s'il n'eût jamais vécu; mais, près de lui, et au pied d'un arbre sur lequel les plus alertes étaient montés pendant l'exécution, gisait le cadavre d'un enfant qui ne paraissait pas avoir plus d'une douzaine d'années.

— C'est le saisissement qui l'aura fait choir, disaient quelques personnes dans le groupe de celles accourues comme moi pour voir quelle pouvait être la cause de cet accident.

— Oui, oui, c'est cela. Il se sera donné peur, ajoutait-on en regardant la cime de l'orme; les enfants ont le diable au corps. Je vous demande un peu, se percher si haut!

Mais on ne tarda pas à remarquer que l'herbe était rougie; on essaya de placer l'enfant sur son séant, et l'on découvrit une plaie au-dessous du cœur. Le justaucorps était percé, le sang sortait à gros bouillons; ce ne fut qu'un cri :

— Mon Dieu! il y a quelqu'un qui a tiré en l'air. A qui donc cet enfant?

Et une voix répondit :

— C'est le fils d'Étienne Rollin, le collecteur des dîmes pour le couvent de la Visitation. Allez promptement querir le chirurgien de Vermandois.

Les plus agiles se détachèrent, et, quand ils revinrent avec le chirurgien, ils racontèrent qu'ils avaient vu un soldat qui frappait la terre de son fusil et le brisait en disant : « C'est moi qui l'ai tué! » que ses camarades l'avaient pris parce qu'il voulait se détruire, et qu'ils avaient entendu de leurs propres oreilles ces paroles du chef : « Veillez sur Langlois; qu'il ne se fasse pas de mal, c'est assez de deux. »

Le chirurgien du régiment de Vermandois sonda la blessure du fils d'Étienne Rollin; il en retira une balle, et déclara qu'il n'y avait pas de ressources, que le cœur était attaqué et que c'était un enfant de moins.

Alors, chacun plaignit Étienne Rollin et surtout la pauvre Marguerite, qui, dans la même journée, perdait son sauveur et son frère.

— Quel coup cela va lui porter! dit un de mes voisins qui soupçonnait probablement que j'étais un étranger : savez-vous, monsieur, qu'elle a une fière obligation au malheureux Bel-Amour? A la Noël prochaine, il y aura un an (elle doit s'en souvenir) qu'elle était à folâtrer avec plusieurs de ses amies sur la Marne, qui était prise par la gelée. Tout à coup, dans un endroit que recouvrait la neige, Marguerite s'enfonce et disparaît. Il n'y avait pas un garçon du pays qui voulût se risquer à aller la chercher; Bel-Amour ne fit pas tant de façons : il plongea à trois reprises sous la glace, et n'eut pas de cesse qu'il n'eût ramené Marguerite. C'était cela du courage! tous tant que nous étions, nous en fûmes ébahis d'admiration. Aujourd'hui, on le fait mourir, voilà la récompense. Oh! ses juges ne le porteront pas en paradis!... Vous avez vu comme il est regretté, et comme il a fini : il n'avait rien à se reprocher, celui-là. Dieu veuille avoir son âme et lui faire paix dans le ciel!

Le lendemain de cette exécution, je me mis en route pour Paris, et, dès mon arrivée, j'envoyai cent francs à la famille de Bel-Amour, qui dut s'étonner de ce secours qu'elle recevait d'une main inconnue. J'ignore ce que devint Langlois : on m'a dit qu'il avait été fusillé pour fait d'insubordination. Quant à Étienne Rollin, j'ai su depuis que le chagrin l'avait mis au tombeau : Marguerite devint folle et ne recouvra jamais la raison. Il ne resta de cette famille que le premier né d'Étienne Rollin, qui déplora longtemps la fatalité de son frère, dont aujourd'hui encore il conserve la chemise sanglante.

J'ai tracé le récit de ce tragique événement, parce qu'il n'en est pas qui puisse fournir matière à des réflexions plus démonstratives de l'inconséquence du préjugé sous lequel nous gémissons. Par quelle bizarrerie viendrait-on me noter d'infamie, moi exécuteur des jugements criminels rendus par les tribunaux, qui sont censés ne prononcer leurs arrêts qu'après avoir suffisamment et longuement éclairé leur religion, tandis que des soldats qui ont fait périr une multitude d'individus pour accomplir une justice expéditive et souvent inconsidérée ou despotique, sont aptes à recevoir

tous les grades militaires, à occuper tous les emplois civils, et à parvenir à tous les honneurs que le prince ou la patrie décernent?

Sauf la différence des justices, l'action n'est-elle pas la même de part et d'autre? Des deux côtés n'est-ce pas le coupable que l'on punit? Étrange contradiction, de flétrir l'homme qui exécute des jugements criminels émanés des tribunaux, et de donner le bâton de maréchal à celui qui a exécuté des jugements de mort rendus par un conseil de guerre! Les tribunaux, que l'on admette ou non le jury, sont institués pour réprimer les attentats contre la sûreté commune; il est aussi des crimes contre lesquels les conseils de guerre sévissent; mais ne sévissent-ils que contre des crimes? Est-ce un crime de ne pas se sentir le courage d'affronter le trépas en présence d'une batterie? Est-ce un crime à celui qui se meurt du besoin de revoir son clocher, de quitter momentanément son drapeau pour se dérober au marasme qui le consume? Quand un père ou une mère sont sur leur lit de mort, ou qu'ils sont en proie à la misère, est-ce un crime d'aller recueillir leur dernier soupir ou les soulager, contre le gré d'un chef à qui la discipline a appris à n'avoir plus ni père ni mère? Est-ce un crime de s'absenter pour revoir une maîtresse adorée, une épouse que l'on chérit? Est-ce un crime de repousser l'insulte par l'insulte, de suivre l'impulsion de sa colère contre la brutalité d'un caporal, ou tout autre mauvais traitement, n'importe de quelle part il vienne? Est-ce un crime de ne pouvoir résister au sommeil? L'officier de ronde surprend une sentinelle endormie; il lui plonge son épée dans le corps, et le lendemain, à l'ordre du jour, il reçoit des félicitations.

Un malheureux fantassin ne peut plus marcher parce qu'il est harassé de fatigue et que ses pieds ne sont qu'une plaie; son capitaine le tue, tout le monde marche et le capitaine avance; il est nommé chef de bataillon; on attache à sa boutonnière un signe d'honneur; les journaux publient sa prouesse, et l'auteur de *la Morale en action* consigne ce fait dans ses annales, pour le léguer en exemple aux générations futures. Le nom du meurtrier est anobli; dans cent ans, il comptera trois quartiers, et cette ancienneté vaudra peut-être des priviléges et des distinctions à ses petits-fils.

Des citoyens paisibles se rassemblent pour demander le règne

des lois et le renversement de l'arbitraire; ils viennent exposer leurs doléances ou exprimer leurs alarmes; on les mitraille, on les larde à coups de baïonnette. Qui dirige ce massacre? qui le commande? qui l'exécute? Le soldat qui ne tuera pas père et mère est réputé rebelle et traité comme tel; son capitaine est derrière lui le sabre levé jusqu'à ce qu'il ait tué père et mère. L'obéissance passive le place entre le parricide et le sacrifice de sa propre vie. Il tue parce qu'il lui est enjoint de tuer; femmes, enfants, vieillards, son plomb ne choisit pas. A la caserne, il y a eu une distribution d'eau-de-vie; en rentrant, il y aura une distribution d'épaulettes et une gratification proportionnée à la quantité de sang qui aura été versé. Celui qui, pour exécuter sa consigne, a tué à bout portant ou son frère ou le premier passant inoffensif est un homme sur qui l'on peut compter : on n'oubliera pas son dévouement, on s'en souviendra à toutes les promotions! Par cas fortuit, pour la satisfaction du public, est-on contraint de le blâmer, dans six mois on le comblera d'honneurs, et, si la terreur est devenue un besoin du pouvoir, on ira le chercher pour le mettre à la tête de la terreur. J'ai vu ainsi se fonder des fortunes et des renommées colossales : quand la tyrannie redoute la pudeur des tribunaux, à qui s'adresse-t-elle? aux soldats; le dernier rejeton des Condé n'a pas péri sous le glaive de l'exécuteur, et ses juges... ils sont rois.

Il est minuit! mes occupations ou mes plaisirs m'ont retenu hors de chez moi jusqu'à cette heure; je regagne tranquillement mon logis; mais, par malheur, j'ai une infirmité des plus graves, je suis sourd et muet; partant, je n'entends pas le *Qui vive?* ou le *Passe au large!* de la sentinelle; impitoyablement elle me couche en joue, et, si elle vise bien, je suis mort. Est-ce dans une place de guerre, assiégée par l'ennemi, sur un rempart où l'on puisse craindre une surprise, que la sentinelle est ainsi l'arbitre des citoyens? C'est dans la capitale, à Paris, au centre des arts et de la paix; dans une ville où il n'y a aucun danger pour la sentinelle, et où les nécessités du jour exigent pendant la nuit une continuelle circulation. Ainsi, entre autres innocents que le soldat peut tuer sans forme de procès, se trouvent les sourds et les muets, les gens préoccupés, les gens ivres, et quiconque ne marche pas contre le vent lorsque le vent souffle avec violence.

Aussi longtemps que le rêve du bon abbé de Saint-Pierre ne se sera pas réalisé, le licenciement des armées restera peut-être impossible. Je reconnais que les armées sont aujourd'hui un fléau qu'il faut supporter, et j'admets que tout ce qui se passe sur le champ de bataille est très-légitime : là seulement, le soldat est un guerrier, il combat pour la gloire ou pour la patrie, il cueille des palmes immortelles : il est vrai qu'on l'a lancé dans une arène où il y a plus d'avantage à se montrer brave que couard; il est à son corps défendant. Mais, s'il se défend avec intrépidité, on lui en sait gré; s'il attaque, on le proclame un héros. Cependant, tout ce qu'il acquiert ou peut acquérir de gloire par ses exploits suffit-il pour effacer la tache de mille autres actions dont sa profession le rend coutumier?

Il est encore une circonstance où il semble que l'on peut justifier jusqu'à un certain point l'usage meurtrier que le militaire fait de ses armes : c'est quand une contrée veut s'isoler de la contagion qui ravage une contrée voisine. Alors, on forme ce qu'on appelle un cordon sanitaire; dans ce cas, il est ordonné de tirer sur tout individu qui tentera de franchir la ligne. Mais cet ordre, de combien de crimes n'est-il pas le prétexte! Le fameux écuyer Joanny, revenant d'Espagne où régnait la fièvre jaune, se présente à la frontière avec une partie de sa troupe : les soldats présument qu'il a de l'or; ils ne lui signifient pas une mesure dont il n'est pas informé, ils le laissent venir à portée, et le fusillent à leur aise; au même instant, ils se jettent sur ses compagnons et sur lui, font une perquisition exacte de leurs valises, et s'emparent de tout ce qui est à leur convenance. Ils ne s'effrayent pas du contact; les quadruples n'ont pas la peste. Cet horrible assassinat serait resté ignoré comme tant d'autres du même genre; mais le paillasse de la troupe, qui n'avait été blessé que légèrement, eut le bon esprit de faire le mort jusqu'à la nuit; alors, profitant de l'obscurité, il se traîna comme il put jusqu'au premier bourg espagnol, où il dicta sa déclaration devant le corrégidor. Plus d'une fois, les gardes du cordon, instruits qu'un habitant porteur d'argent devait passer, l'ont attendu à l'affût comme le braconnier attend un gibier. L'habitant était tué par le dos; on le retournait, et, comme il n'y avait point de levée de corps, car aucune autorité n'aurait

voulu s'exposer aux atteintes de la fièvre jaune, l'impunité était assurée aux coupables.

Suivons les soldats sur le territoire ennemi : la discipline défend le viol, le vol, l'assassinat, le pillage; mais la discipline est lunatique, la discipline peut n'être que le caprice du général qui commande; tantôt elle est sévère à l'excès, tantôt elle est relâchée; le général punit de mort celui qui a dérobé une paire de souliers ou pris une poule sans en payer la valeur; mais le général fusille l'habitant qui lui déplaît ou n'est pas assez prompt à acquitter sa contribution; il reconnaît des espions à volonté; il extermine des insurgés en masse; un geste de lui, et le soldat fait sauter la cervelle qui est au bout de son canon; le général fait plus : la manche retroussée jusqu'au coude quand il est vigoureux, il abat lui-même les têtes proscrites, il occit les transfuges, et on l'a vu, pour jalonner sa route, la joncher de cadavres de prisonniers immolés froidement à chaque changement de direction.

En paix comme en guerre, le soldat tue impunément pour son honneur, et pourtant le châtiment qu'il inflige s'applique la plupart du temps à de simples fautes qu'une prétendue loi politique a qualifiées du nom de crimes. J'accorde que l'on ne puisse se passer de ces rigueurs; mais, si elles sont indispensables, elles n'en révoltent pas moins la sympathie humaine; et, si l'opprobre auquel on nous dévoue est une suite de cette sympathie révoltée, on devra convenir que parfois elle s'égare et s'abuse étrangement. La carrière des armes n'est-elle pas chez nous une des plus glorieuses? s'il y a infamie, est-elle moins réelle parce qu'elle se trouve disséminée? Je ne sache pas que, dans aucun pays, il y ait une loi qui absolve du meurtre quand il est commis par plusieurs ; mais le préjugé qui nous atteint n'a pas été délibéré; il est instinctif et tout de sentiment; il n'atteint pas le soldat, parce que le soldat, dans toutes ses variétés, depuis le général jusqu'au tambour, est un peuple à part. C'est un peuple jeté en dehors du mouvement de la civilisation, en dehors de la nature et de cette morale qui a pour siége le cœur humain. Aux rives du Mississipi, les Carangouas mangent les hommes, ils sont anthropophages, ce sont leurs mœurs. Qu'un chef de cette tribu vienne à Paris; à peine arrivé, on voudra le voir au château; le premier chambellan

le présentera à Sa Majesté impériale; toutes les feuilles publiques répéteront la harangue qu'il aura prononcée au moment de sa présentation, et les dames de la cour se demanderont entre elles :

— Avez-vous parlé au Carangoua? Le Carangoua vous a-t-il parlé?

Heureuses celles qui l'auront touché! plus heureuses cent fois celles à qui il aura fait don d'une de ses plumes!

Les soldats ne sont pas anthropophages; mais ils ont leurs mœurs, ensuite ils sont un peuple : c'est là le secret de la faveur qui les accueille; enfin ce peuple affronte des périls, il monte à la brèche. La multitude, partout éprise de la vaillance, lui prodigue les honneurs et les immunités; elle est éblouie, car les maréchaux sont chamarrés d'or; et il a été dit, je ne sais plus par qui, que dans chaque giberne de soldat il y a un brevet de maréchal.

Les exécuteurs criminels ont leurs mœurs, mais ils ne forment pas un peuple en dehors du peuple. Ils ne forment pas même une corporation; ce sont des individus isolés; rarement ils affrontent des périls, et ils n'ont point un costume éclatant. Le peintre David, qui a été premier peintre de la Révolution avant d'être premier peintre de Sa Majesté, avait proposé de leur en donner un; il me montra un jour le dessin qu'il en avait fait.

C'était le 20 avril 1793. Je le rencontrai comme il sortait du tribunal révolutionnaire, où l'on venait de condamner M. de Vaujour, ci-devant colonel du 3e régiment de dragons. Je me retirais; David vint à moi. Il tenait à la main un papier qu'il déroula en m'accostant.

— Eh bien, citoyen Sanson, me dit-il avec son bredouillage ordinaire, que pensez-vous de ce Romain?

L'usage de se tutoyer, sans se connaître, n'était pas encore général.

— Il est joliment dessiné; mais vous lui avez donné un air bien terrible.

— Sévère, voulez-vous dire. Vous ne voyez pas que c'est le vengeur du peuple?

— Qu'appelez-vous le vengeur?

— C'est le titre que prendront désormais les citoyens qui exercent les mêmes fonctions que vous.

— Et c'est là l'uniforme dont vous allez nous affubler?

— L'uniforme! dites donc le costume, *barbare!* je l'ai composé d'après l'antique; c'est du licteur tout pur, accommodé à la moderne, car quelque sans-culottes que nous soyons, vous ne vous arrangeriez pas d'une jaquette à l'écossaise.

— Et ces rubans rouges dont vous nous entortillez les jambes, qu'est-ce que cela signifie?

— Mon ami, c'est le cothurne...

— A la bonne heure, le cothurne; mais n'espérez pas que je veuille aller les jambes nues.

— Il le faudra bien, je le ferai décréter, le cothurne; on veut vous grandir, vous autres; on veut vous réhabiliter; vous n'y comprenez rien, vous ne sentez pas toute la dignité...

— Tenez, citoyen David, pas tant de dignité. Si vous parveniez à prouver qu'il y en a dans les fonctions que je remplis, je craindrais que trop de monde ne vînt à s'en mêler.

— Vous êtes modeste, citoyen Sanson; mais je veux que vous preniez dans la République le rang qui vous convient : songez bien que je ne dois pas en être pour mes recherches. Ce costume vous ira à merveille; vous le revêtirez : ce sera pour la première fournée d'aristocrates qui en vaudra la peine, et je vais de ce pas faire la motion...

— Gardez-vous-en bien! il ne nous serait plus permis de sortir; le peuple nous sait gré de nous cacher.

— Citoyen, vous paraîtrez à ces solennités le vengeur du peuple! celui qui cimente la liberté! Avant peu, soyez-en sûr, c'est un ministère qu'on vous enviera.

. . . .

Dans une fête en l'honneur de l'abolition de l'esclavage, deux exécuteurs armés de haches, et sans doute dans le costume imaginé par David, eurent le pas sur les membres de la commission révolutionnaire, qui se vantait de lancer sous la foudre les fauteurs et les complices de la révolte lyonnaise; et ce tableau, écrivaient à l'Assemblée les membres de cette commission, avait excité *les cris de la sensibilité et de la reconnaissance.* Quand le pouvoir n'est plus que la mort, il est trop juste que ceux qui donnent la mort soient comptés entre les premiers de la république : ceci est une

conséquence du système en vigueur. Cependant, à l'époque de la lutte entre le rigorisme du vieux régime et la philanthropie du nouveau, par quelle bizarre contradiction les partisans de la peine de mort furent-ils ceux qui insistèrent pour la perpétuité de notre infamie? Comment se fit-il aussi que leurs adversaires furent précisément ceux qui demandèrent la reconnaissance formelle de notre état civil? De toutes ces conséquences et inconséquences, il est peut-être une conclusion à tirer : c'est que notre position ne peut qu'être légitimée, en tant que la loi serait assez forte pour légitimer ce qui n'est plus dans les mœurs; mais qu'elle ne saurait être exaltée et préconisée sans qu'il en résulte pour nous une flétrissure plus grande, et, pour la société tout entière, des bouleversements et des maux incalculables.

Cette conviction, je l'eus de bonne heure; je le déclare ici, parce que je suis bien aise de faire savoir que j'ai envisagé ma situation sous toutes ses faces; que je m'en suis parfaitement pénétré, et que, n'ayant pu échapper à mon sort, j'ai dû chercher dans la pratique des vertus et des devoirs qui m'étaient permis les seuls moyens de m'honorer à mes propres yeux.

IV

En fouillant dans nos annales judiciaires, on trouve que, sous Louis XIII, un Sanson était exécuteur commissionné par le duc de Lorges, grand justicier du royaume, et qu'il s'était allié à l'ancienne famille des Férey, qui avait le *privilège* de mettre à mort les criminels dans le ressort de l'Ile-de-France. Mais il faut remonter plus avant dans la série de nos ancêtres, pour y découvrir l'origine de la fatalité héréditaire à laquelle j'ai vainement tenté de dérober mon existence. Le premier des Sanson qui ait voué son bras au châtiment des coupables, Pietro Sansoni, car il était Italien, fut jeté dans cette carrière de réprobation par des sentiments héroïques pour le siècle où il vécut, et par un concours de circonstances bien affreuses. Son histoire, qui s'est parmi nous conservée de père en fils, comme une tradition de vertu et de probité, serait un document précieux pour quiconque désire con-

naître à quel degré d'exaltation peuvent arriver les passions humaines. Peut-être un jour écrirai-je l'histoire de Pietro Sansoni. Depuis lui, plusieurs de ses descendants ont protesté contre une vocation horrible, qui n'était que dans leur destinée; l'un d'eux, à la vue du patient, faillit expirer de douleur au pied de l'échafaud. La peinture de ses déchirantes angoisses, et la terrible nécessité à laquelle il dut souscrire, m'ont souvent frappé d'une superstition dont, à l'heure qu'il est, je ne suis pas complétement délivré.

Mon père fit toute espèce de sacrifices afin de me mettre à même de rompre le ban dont il gémissait; pour moi, j'employai toutes mes forces à seconder son vœu, avec lequel mon aversion était d'accord. Je me suis présenté à toutes les issues; j'ai voulu successivement être médecin, prêtre, soldat; j'ai cherché sous de lointains climats, au delà des mers, l'oubli de mon nom et d'une survivance que je repoussais. Tant d'efforts et de vicissitudes n'ont abouti qu'à des tribulations : dans la lutte contre mon sort, il m'a fallu succomber.

Dans la plus déplorable des situations, j'ai résolu un problème qui, suivant moi, était d'une extrême difficulté. De temps immémorial, la réputation de Sanson était intacte sous le rapport de la probité; mais, malgré ce fait, qui à Paris était de notoriété publique, on nous laissait dans notre coin, et nous n'avions que peu ou point de relations. J'eus le bonheur de recevoir dans ma retraite l'élite de la société, des philosophes, des gens de lettres, des gens de robe, et jusqu'à des seigneurs de la cour : M. de L... MM. de M...-B..., de R..., de D..., et d'autres grands personnages me firent l'honneur de venir passer la soirée chez moi. Plus d'une fois en leur présence, je soulevai des questions d'une telle hardiesse philosophique, que le marquis de Rivarol, qui un jour prenait part à la discussion, me dit :

— Mon cher monsieur, si jamais vous faites imprimer vos opinions, je vous conseille d'écrire sur chaque feuillet : *Écrit et brûlé par la main du même.*

Si ces opinions eussent prévalu, que de maux auraient été épargnés à la France! Mais alors on était loin de prévoir que bientôt on me verrait monter au sommet d'une révolution, et que, de cette

hauteur, je dominerais tout ensemble la plaine, le marais, la montagne et les régions moyennes. .

J'ignore ce qu'il adviendra, après moi, de ces cahiers où je jette pêle-mêle mes réflexions et mes réminiscences; mais, s'il doivent trouver un lecteur, je pense que ces préliminaires, où se manifestent mes sentiments, et d'où ressort une profession de foi tout entière, l'aideront à surmonter ses répugnances, et lui donneront le courage de s'intéresser aux faits d'un récit qui peut être une grande leçon pour les législateurs de l'humanité.

Je naquis en 1740. Les souvenirs de ma première enfance sont pour moi pleins de charmes, mais ils n'existent plus que comme les traces légères d'une innocence dont les songes se sont promptement dissipés. Je me rappelle avec reconnaissance que ma mère, bien qu'elle fût d'une constitution faible et délicate, ne voulut pas qu'une mercenaire me donnât le sein. Elle trouva doux de me nourrir de son lait. A quatre ans, je fis une longue maladie, et, dès que je fus convalescent, on m'envoya à Montfermeil, dans l'espoir que l'air de la campagne achèverait de me rétablir. J'étais là chez de bons fermiers. Ils me témoignaient autant d'amitié que si j'eusse été leur fils : j'étais heureux. Un seul jour, j'éprouvai un désagrément auquel je fus bien sensible. Une belle dame visitait la ferme; en traversant la cour, où je jouais avec d'autres enfants, elle m'appela pour me faire des caresses; je m'avançai pour l'embrasser; mais une vieille femme, ayant passé près d'elle, lui dit à l'oreille quelque chose que je n'entendis pas, et elle me repoussa avec horreur. Dieu sait si je maudis la vieille femme! Comme le séjour de la campagne m'était favorable, et peut-être aussi comme mon père n'était pas fâché de me tenir éloigné de la maison, pour que j'eusse plus de liberté que dans la rue Beauregard, où il avait sa demeure, on ne fut pas pressé de me ramener à la ville. Cependant, j'y venais quelquefois aux époques des fêtes patronales de mes parents. Alors, la mère du fermier, la vieille Senart, m'accompagnait, et je leur apportais des fleurs. Une fois, c'était à la Saint-Louis, nous devions rendre le pain bénit dans l'église Bonne-Nouvelle; ma mère avait elle-même fait les gâteaux, on les porta à l'heure de la grand'messe, et je me faisais une joie d'y assister; mais, quand le bedeau fit circuler la corbeille, quelle ne fut pas

ma surprise de voir toutes les personnes à qui il offrait le pain bénit, non-seulement ne pas en prendre, mais même repousser la corbeille, comme avait fait la belle dame lorsque je m'étais avancé pour l'embrasser! Je ne m'expliquais pas quels étaient les motifs de ce dédain; cependant, je m'en sentis humilié.

A mesure que je grandissais, mes apparitions à la maison paternelle devenaient moins fréquentes. Elles cessèrent même tout à fait, voici à quelle occasion : c'était la veille de la fête de ma mère; je m'étais avisé d'entrer dans une remise dont j'avais trouvé la porte entr'ouverte; en me baissant pour ramasser une corde que j'avais aperçue sous un chariot, je sentis quelque chose de froid qui me passait sur la figure; je regardai : c'était un bras, et la corde tenait après. Je me sauvai en jetant un cri; mon père accourut tout effrayé, et ferma la remise avec humeur. Un instant après, je l'entendis se fâcher contre la personne qui l'avait laissée ouverte. Je ne devais retourner que le lendemain à Montfermeil, on me fit partir sur-le-champ, et, dès ce jour, on ne me ramena plus à Paris. Mon père et ma mère venaient me voir. Un dimanche, à la fin de l'automne, j'avais alors dix ans, ma mère était attendue pour dîner; elle arriva en effet; mais, après le repas, elle annonça qu'elle allait me mettre en pension : elle m'invita à faire mes adieux à mes petits camarades. Je pleurai à chaudes larmes, et je partis.

Je ne devais pas rester à Paris; on fit les apprêts de mon voyage, et, dès la matinée du troisième jour, il me fallut quitter la rue Beauregard. Ma mère me prit par la main; comme elle ne sortait jamais et qu'elle ne connaissait pas la ville, mon père marchait devant nous, se retournant de temps à autre pour voir si nous le suivions. Ma mère, ordinairement froide et silencieuse, me comblait de caresses tout le long du chemin; elle m'embrassait et elle pleurait; elle me recommandait de me bien conduire, de contenter mes maîtres et de profiter de leurs leçons; je me rappelle encore comme sa voix était émue, comme ses paroles étaient affectueuses et touchantes au moment de se séparer de moi pour la première fois : elle me prodiguait les noms les plus tendres et me disait que de moi seul dépendait tout son bonheur, qu'elle mourrait de chagrin si je ne répondais pas aux soins qu'on se don-

nait pour mon éducation, et si je devenais jamais un mauvais sujet.

Tout à coup mon père s'arrêta, il nous indiqua de la main une maison sous la porte de laquelle on attelait un carrosse, et, continuant sa route, il alla se placer à quelque distance. Ma mère entra, et, s'adressant au conducteur qui était occupé à faire ranger les malles et les effets des voyageurs, elle lui remit de l'argent pour payer ma dépense, en lui recommandant d'avoir bien soin de moi.

— Soyez, dit-il, sans inquiétude, madame, nous aurons toutes les attentions possibles pour le jeune gentilhomme.

Ma mère me prit alors dans ses bras en attendant le moment du départ, et elle me couvrit encore de baisers et de larmes. Une jeune dame qui devait être du voyage parut touchée de son affliction; elle vint à nous.

— C'est un cruel moment pour une mère, dit-elle, que celui où elle se sépare de son enfant; mais, quand c'est pour son bien, il faut se résigner. Monsieur votre fils a une figure heureuse et qui promet : je suis sûre qu'il ne vous donnera que de la satisfaction. — N'est-ce pas, mon petit ami? (Je baissais les yeux.) — Soyez tranquille, madame, je veillerai sur lui.

Ma mère balbutia quelques mots de remercîment, et, tout en m'embrassant, elle séparait mes cheveux dont les boucles étaient retombées sur mon front, et les rejetait en arrière pour qu'on pût mieux voir mon visage. Sans doute l'émotion que j'éprouvais en recevant toutes ces marques de tendresse donnait à mes traits une expression intéressante, car la jeune dame, en saluant ma mère avec un doux regard, se mit à me caresser et à m'embrasser à son tour.

Enfin la voix du conducteur nous apprit que l'instant du départ était arrivé. Ma mère me donna en sanglotant un dernier baiser, et m'aida à monter dans le carrosse, où la dame se plaça près de moi. On se mit en route; j'envoyais encore par la portière des baisers à ma pauvre mère désolée, qui était restée immobile sur le seuil de la porte, quand il me sembla voir mon père qui s'avançait vers elle; je voulus l'appeler et lui dire aussi adieu, mais il ne sembla pas m'apercevoir, et, la voiture ayant tourné dans une autre rue, ils disparurent tous deux à mes regards.

Ce fut alors mon tour de fondre en larmes; mais la dame se montra si empressée à me consoler, elle me dit tant de mots d'amitié, que mes pleurs s'arrêtèrent et que mon cœur se dégonfla. Cette bonne dame eut pour moi mille petits soins le long de la route; et je me les rappelle avec d'autant plus de plaisir que j'ai eu plus rarement occasion de recevoir des témoignages d'intérêt.

Ma protectrice n'allait pas jusqu'à Rouen; dès qu'elle nous eut quittés, personne ne s'occupa plus de moi. Enfin nous arrivâmes; le conducteur fit ses affaires, et, quand il les eut terminées :

— Allons, morbleu! me dit-il, dépêchons-nous, mon gentilhomme. J'ai promis à votre mère de vous remettre entre les mains de M. Hardy, et j'ai bien des courses à terminer dans la journée. En route!

Nous nous arrêtâmes devant une grande maison dont les fenêtres ne donnaient pas sur la rue, ce qui en rendait l'aspect assez triste. Mon guide sonna, on ouvrit une petite porte et nous entrâmes. Le conducteur demanda à parler à M. Hardy; on lui répondit qu'il était dans les classes et qu'il fallait attendre.

— Diable! dit-il, je vais vous laisser le petit bonhomme, il n'a plus besoin de moi : voici une lettre qu'il remettra lui-même à M. Hardy tout aussi bien que je pourrais le faire.

Il me présenta alors la lettre, et sortit au plus vite. Un domestique me fit entrer dans une grande salle où il me laissa seul en me recommandant de ne pas faire de bruit. J'étais un peu effarouché de cette situation nouvelle. Je m'approchai d'une fenêtre qui donnait sur une vaste cour alors vide et déserte. Le seul être vivant que j'y aperçusse était un enfant à peu près de mon âge, à genoux sur le seuil d'une porte, tenant un livre d'une main et de l'autre essuyant ses yeux. Je compris que c'était quelque écolier que l'on avait mis en pénitence, et cette vue n'avait rien de bien consolant pour moi. Enfin le domestique revint me chercher et me conduisit dans le cabinet de M. Hardy. Je lui présentai la lettre que mon conducteur m'avait remise, et je l'examinai à la dérobée pendant qu'il la lisait. Cette lettre paraissait l'occuper beaucoup; il la relut avec une grande attention, et il me sembla qu'elle l'intéressait en ma faveur, car une expression de bonté compatissante se peignait sur son visage.

— Eh bien, mon petit ami, me dit-il quand il eut achevé sa lecture, êtes-vous disposé à tenir tout ce qu'on me promet dans cette lettre? On y fait l'éloge de votre caractère, de votre docilité; si vous avez bonne envie d'apprendre, les leçons et l'instruction ne vous manqueront pas.

Encouragé par le ton de douceur avec lequel il me parlait, je lui promis de faire tous mes efforts pour mériter sa bienveillance.

— Pauvre enfant! dit-il en me frappant sur la joue, fatale destinée! Après tout, ce n'est pas sa faute; ici, du moins, un barbare préjugé ne l'atteindra pas. Allons, mon ami, ajouta-t-il, les classes vont finir pour aujourd'hui; vous devez être fatigué de la route, mais, à votre âge, on se délasse en jouant; allez faire connaissance avec vos nouveaux camarades; j'espère que vous ne vous ennuyerez pas. S'il vous survient quelques petits chagrins, ne manquez pas de m'en avertir; ayez toujours confiance en moi comme en votre meilleur ami.

Tout en me parlant ainsi, M. Hardy me conduisit dans la cour; une cloche sonna, des portes s'ouvrirent et donnèrent passage à des essaims d'enfants qui commencèrent leurs jeux. Leur joie pétulante, leurs cris, leurs éclats de rire m'excitèrent bientôt, et, au bout de quelques minutes, j'étais déjà de leur partie.

La première année que je passai dans la pension de M. Hardy n'amena rien de remarquable pour moi. Ma vie s'écoulait paisible et tranquille comme celle de mes camarades; j'avais assez de goût pour l'étude; mes professeurs étaient contents; M. Hardy me remettait lui-même tous les dimanches une petite somme qui devait servir aux plaisirs de la semaine, et j'en usais assez bien pour me faire des amis de la plupart de mes condisciples. Mais ce calme heureux ne devait pas être de longue durée.

Notre pension allait deux fois par semaine à la promenade, sous l'inspection d'un maître d'études. On choisissait, comme cela se pratique ordinairement, un terrain vague et abandonné hors de la ville, où les écoliers pussent se livrer à leurs jeux, sans danger et sans commettre de dégâts. Nous avions remarqué — car les enfants remarquent beaucoup plus qu'on ne croit — qu'un homme, déjà d'un âge avancé, ne manquait jamais de suivre la pension, et de se placer à quelque distance, comme pour nous observer.

Cet homme, qui marchait toujours seul, sans saluer personne, et qui semblait même prendre à tâche d'éviter tous les regards, n'était, du moins nous le pensions, ni le père ni le parent d'aucun des élèves. Son maintien triste et sombre, ses habitudes mystérieuses avaient attiré notre attention. Si un écolier ou un passant se dirigeait vers le lieu où il s'était arrêté, il s'éloignait lentement, et, après avoir fait quelques détours dans la campagne, il revenait se poster sous un arbre, un livre à la main, mais les yeux presque toujours fixés sur nous. Deux ou trois fois, le maître d'études, que sa présence avait fini par importuner, s'était mis à marcher droit à lui, dans le dessein de l'aborder et d'engager la conversation; mais alors celui-ci s'était retiré et n'avait plus reparu pendant le reste de notre promenade. Nos jeunes esprits étaient fort inquiets de ces apparitions singulières; elles faisaient le sujet de nos conversations, et formaient un texte sur lequel nous brodions les commentaires les plus étranges. Quoique cet homme ne nous eût jamais fait de mal et que même une sorte d'intérêt et de bienveillance se fît remarquer sur ses traits lorsque nous pouvions approcher assez de lui pour les distinguer, il nous inspirait une espèce de terreur sans cause et sans but, comme l'imagination aime souvent à s'en créer et que la raison ne saurait vaincre. Cet homme était triste et taciturne; ces deux caractères, si opposés à celui de notre âge, étaient sans doute les seuls motifs des contes absurdes que nous inventions à son sujet et dont nous finissions par nous effrayer nous-mêmes. Tout à coup le bruit se répand dans la pension que l'inconnu n'est autre que l'exécuteur des hautes œuvres de la justice de la ville; soit qu'il eût été reconnu par quelque parent auquel un élève avait fait confidence de son assiduité à nous suivre, soit que cela fût arrivé de toute autre manière, ce bruit était exact.

Cette découverte fit un effet prodigieux sur les jeunes cerveaux des pensionnaires; il restait à savoir quel motif pouvait porter M. Férey, c'était son nom, à rôder ainsi autour de nous; cette nouvelle question n'agita pas moins nos esprits inquiets, et leurs suppositions continuèrent d'aller leur train. Les plus inventifs des écoliers étaient ceux qui allaient passer les dimanches chez leurs parents; ils ne manquaient pas de rapporter à leur pension tout

ce qui avait été dit à ce sujet dans leurs familles. Le jour de sortie étant arrivé, nous remarquâmes que le maître d'études dirigeait notre promenade d'un autre côté.

— Ah! ah! dirent les pensionnaires, nous ne verrons donc pas Férey aujourd'hui?

— Messieurs, répondit le maître d'études, je sais que vous vous occupez beaucoup trop de cet homme, qui ne s'occupe guère de vous. Il est bien le maître de se promener où il lui plaît, et il est tout simple qu'il choisisse comme nous des endroits écartés et déserts. Voilà ce que vous auriez dû penser au lieu de vous forger des épouvantails.

En effet, deux ou trois dimanches se passèrent sans que notre singulier compagnon se présentât à nos regards. A cette époque, il arriva que le maître de pension, qui semblait me porter un intérêt tout particulier, me fit dire de monter dans son appartement : c'était pour me remettre un habillement neuf que ma mère m'avait envoyé, et pour m'engager en même temps à persister dans ma conduite. M. Hardy ajouta qu'il avait écrit à mes parents qu'il était fort content de moi, et que ceux-ci me comblaient à leur tour de louanges et de bénédictions. Fier de ces éloges et de ma nouvelle parure, je redescendis le cœur plein de joie, et je courus me revêtir des habits que je venais de recevoir.

C'était précisément un jeudi. Nous partîmes presque aussitôt pour la promenade. A peine arrivés à cet endroit, nous vîmes paraître M. Férey. A son aspect, un sentiment d'effroi s'empara de nos esprits, et nos jeux furent suspendus. Nous l'examinions avec anxiété; nous nous communiquions tout bas nos remarques et nos réflexions. Lui, l'air sombre et pensif, s'avançait vers nous lentement, et ses yeux semblaient chercher à reconnaître quelqu'un parmi les écoliers. Tous les pensionnaires reculaient devant lui, et se détournaient de son regard. Quel fut mon étonnement, ma terreur même, quand je vis cet homme, qui était devenu pour nous un sujet d'aversion, s'arrêter précisément en face de moi et me considérer des pieds à la tête! Mon cœur se serra, un frisson parcourut tous mes membres, lorsque je sentis que j'étais l'objet de son attention. J'essayai deux fois de le regarder à mon tour, il me sembla même surprendre sur ses traits un sourire étrange,

comme s'il me portait quelque intérêt secret qu'il craignait de trop laisser paraître; mais je n'eus pas la force de l'envisager en face, et mes regards retombèrent à terre malgré moi. Enfin il s'éloigna, et je respirai plus librement; mais je remarquai bientôt que les autres élèves affectaient de causer entre eux à voix basse, de me montrer au doigt, et de s'éloigner de moi.

— Comme il l'a regardé ! disaient-ils; sûrement il le connaît. C'est peut-être un de ses parents. Qui sait? son père même; il est arrivé parmi nous d'une façon assez singulière, personne ne l'accompagnait, et, depuis qu'il est chez M. Hardy, il ne sort jamais qu'avec la pension, il n'a personne chez qui il puisse aller en congé, personne qui vienne demander de ses nouvelles et s'informer de ses progrès.

Voilà quelles étaient les réflexions de mes condisciples, et, comme pour eux une supposition équivalait à une certitude, ils décidèrent que j'étais le fils de Férey; ils en furent bientôt persuadés, et dès lors mon existence ne fut plus supportable. Les écoliers m'abreuvaient de dégoûts et de mépris; les plus paresseux, les plus mauvais sujets, me faisaient expier par leurs injures le tort que j'avais de remplir exactement mes devoirs. Les parents ne tardèrent pas à se mettre de la partie. Ils ne voulaient pas qu'il fût dit que leurs enfants m'avaient eu pour camarade. M. Hardy eut beau les assurer que Férey n'était ni mon père ni mon parent, ils ne voulurent rien entendre, et exigèrent impérieusement mon renvoi. M. Hardy s'y refusa d'abord; cet homme, dont le souvenir me sera toujours cher, tâchait de me protéger, de me défendre; tous ses efforts furent inutiles.

Dans peu de temps, M. Hardy vit diminuer le nombre de ses pensionnaires, et, quel que fût l'intérêt qu'il me portait, pour ne pas compromettre davantage son établissement, il dut céder aux remontrances et aux reproches qui lui arrivaient de toutes parts. Il me fit donc venir encore une fois près de lui, et, avec un accent de bonté qui me toucha jusqu'au fond du cœur, il me parla ainsi :

— Mon ami, j'aurais voulu pouvoir vous garder longtemps près de moi; j'espérais que vous y seriez à l'abri des chagrins qui vous attendent dans le monde, et que du moins cette période de votre vie vous aurait offert par la suite des souvenirs exempts d'amer-

[illegible] Il n'a pas dépendu de moi qu'il n'en fût ainsi; mais une [illegible] fatalité a dérangé mes projets. Il ne m'appartient pas de soulever à vos yeux le voile qui couvre encore pour vous votre funeste position sociale; mais rappelez-vous, dans quelque situation que l'avenir vous place, qu'il est des vertus pour tous les états, et, par conséquent, des consolations pour tous les hommes. N'oubliez jamais que c'est de sa propre conscience que l'homme tire sa force, et que celui qui vit en paix avec lui-même est au-dessus de l'opinion des autres.

En achevant ces mots, M. Hardy m'embrassa; sa voix était altérée, une vive émotion le pénétrait, et me saisit à mon tour, bien que je ne comprisse pas tout ce qu'il y avait d'énigmatique dans ses paroles. Il me dit ensuite que je partirais le jour même pour Paris, où mes parents viendraient me prendre à mon arrivée. Pendant mon voyage, j'eus tout le temps de faire des réflexions, et, bien que je sortisse à peine de l'enfance, mes idées prirent un cours plus sérieux qu'il n'est ordinaire à cet âge.

Les derniers temps que j'avais passés à la pension, les mauvais traitements qu'il m'avait fallu supporter de la part de mes camarades, les bruits que l'on faisait courir sur mon compte et les humiliations qui en avaient été la suite, enfin mon renvoi, auquel M. Hardy avait été forcé de consentir malgré sa bienveillance pour moi; tout cela se présentait à la fois à mon esprit, et fournissait d'abondants sujets à mes tristes méditations. Je savais bien que Férey n'était pas mon père; mais que me voulait cet homme? quelle espèce d'intérêt pouvait-il prendre à moi? pourquoi cette assiduité à me suivre, à m'observer? car il était évident maintenant que c'était dans ce but qu'il avait accompagné nos promenades. Son air n'avait rien eu d'hostile; loin de là, il semblait plutôt me porter de l'affection, et c'était ce qui me désespérait. Je le maudissais cruellement, je l'accusais de tous mes chagrins, et je me promis bien de demander à mes parents l'explication de ce mystère aussitôt que je les verrais.

Ce n'était pas cependant sans une sorte de crainte que je formais cette résolution : je me rappelais diverses particularités qui m'avaient frappé pendant le peu de temps que j'avais passé dans la maison paternelle, et, avec un peu de bonne volonté, j'aurais



pu arriver à en former une masse de conjectures qui m'auraient mis sur la voie de la vérité; mais, loin de m'arrêter à ces pensées, je les rejetai avec une sorte d'horreur : mon père était si bon, si doux, ma mère si tendre, j'aurais cru leur faire une sanglante injure. D'ailleurs, la certitude que j'allais être instruit de ce qui me concernait calma mon agitation, et j'attendais assez patiemment la fin de mon voyage.

Cette fois, point de conducteur qui prît soin de moi, point de femme compatissante qui m'environnât de délicates attentions. Honteux de ce qui m'était arrivé chez M. Hardy, je tâchais d'éviter plutôt que d'attirer les regards; je m'estimais heureux que personne ne cherchât à troubler mes rêveries et ne m'adressât des questions indiscrètes auxquelles j'aurais eu peut-être beaucoup de peine à répondre. Je commençai dès lors à prendre l'habitude de me renfermer en moi-même, et, suivant les conseils de l'excellent M. Hardy, à chercher ma force et mes consolations dans mon cœur.

V

Ma mère m'attendait : je m'élançai dans ses bras en sortant du carrosse, et je fus étonné de sa tristesse. Je crus que mon renvoi de la pension en était la cause, et je craignais qu'elle ne m'imputât quelque tort; elle s'empressa de me rassurer.

— Sois tranquille, cher enfant, me dit-elle; M. Hardy nous a informés de tout : nous savons qu'il n'y a aucun reproche à te faire.

— Mais dites-moi donc, je vous prie, ce que j'ai fait à ce M. Férey, pour qu'il s'acharne ainsi à me persécuter?

— Ton père t'instruira de ce que tu demandes, mon fils; attends qu'il t'en parle.

Quelque chose de grave et de mélancolique dans la voix de ma mère, en prononçant ces mots, me frappa. Je ne savais que penser. Enfin nous arrivons.

— Eh bien, femme, s'écrie mon père en reconnaissant le bruit de ses pas, ramènes-tu notre Charles, notre cher enfant?

— Dieu soit loué! le voilà, ce pauvre fils, sans accident et en bonne santé.

Mon père, me posant une main sur l'épaule, me regarda fort attentivement; ma mère aussi m'examinait avec des yeux pleins de joie et de tendresse; tous deux s'applaudissaient de me trouver grand, bien portant : et, moi-même, j'étais heureux de me voir accueilli, fêté, caressé, comme si mon retour avait mis le comble à tous leurs vœux. Nous soupâmes gaiement. Pendant le repas, mon père me faisait raconter ce que j'avais appris à la pension; il paraissait content de mes progrès. Ma mère m'écoutait avec ravissement; elle se retira aussitôt que le repas fut terminé, et je restai seul avec mon père. Il y eut un moment de silence; je pressentais quelque grave explication; le soin avec lequel on avait détourné jusqu'alors la conversation du sujet qui m'occupait me semblait de mauvais augure. On eût dit que mon père lui-même redoutait d'entamer ce chapitre : il était pensif et plongé dans une méditation profonde; enfin il me tendit la main, m'attira vers lui, m'embrassa longtemps, et, me faisant signe de m'asseoir sur le siége que ma mère venait de quitter, il me dit :

— Tu n'es déjà plus un enfant, Charles, et bientôt, tu seras un homme : le moment est donc venu où je dois te faire connaître ce qui te concerne...

Il s'arrêta; il semblait chercher un biais pour arriver à ce qu'il n'osait aborder de front.

— M. Hardy nous a écrit, reprit-il : il nous a fait l'éloge de ta conduite et de ton assiduité. Cependant, il ne pouvait plus te garder près de lui...

Nouvelle pause; mon attention et mon anxiété redoublèrent.

— Il ne le pouvait plus! Toi-même, d'ailleurs, tu ne l'aurais pas désiré : en butte aux injures, aux mauvais traitements de tes camarades, dont la plupart ne te valaient pas..., n'avaient pas tes qualités ni tes moyens naturels. Ainsi sont faits les hommes, cher enfant; ils prodiguent aveuglément le blâme ou la louange, l'estime ou le mépris, sans songer que rien de ce qu'un homme n'a pu empêcher ne saurait lui être imputé à vertu ou à crime, et que c'est la volonté bonne ou mauvaise qui seule donne le droit de qualifier les actions. M. Férey, par exemple, dont un regard a suffi pour mettre en émoi toute la pension et pour causer ton renvoi, M. Férey est pourtant un des plus honnêtes et des

plus vertueux habitants de cette ville de Rouen. Sa probité est connue, sa bienfaisance et sa piété n'ont pas de bornes. Plus d'une fois il a exposé sa vie pour sauver ses semblables dans des incendies ou des inondations. Un seul acte de ce genre suffirait pour couvrir un autre de gloire, pour le rendre à jamais respectable aux yeux de ses concitoyens : et cependant, tu sais comme on le traite, comme on en parle. Y a-t-il là de la justice, de la raison?

Mon père paraissait attendre ma réponse; je gardai le silence. Il continua :

— Sa profession attire sur lui une réprobation générale. Il est obligé de verser le sang; mais il ne répand que le sang proscrit par la loi. Dans la société, on rencontre tous les jours des hommes qui, pour un mot, un geste, un regard, sont prêts à plonger le fer dans le sein de leurs compatriotes : et ces hommes ne sont ni méprisés ni haïs. Ils font parade du nombre de leurs assassinats; on ne refuse pas de presser leur main homicide; on applaudit aux récits de leurs terribles exploits. Tu vois, mon fils, combien sont vains et inconséquents les jugements des hommes!

— Sans doute, mon père; cependant, nous vivons au milieu d'eux, et il est bien pénible de se trouver en butte à leur mépris, à leurs outrages.

— Que l'offense retombe sur l'offenseur, si l'offensé n'est pas coupable! s'écria mon père. Quoi! mon bonheur, ma tranquillité, mon repos dépendront de la folie ou de la perversité des autres! La raison me dit que ce serait de ma part faiblesse et lâcheté. Et pourtant, je le sais, je l'avoue, moi-même, je ne puis toujours vaincre la tristesse que ces idées répandent sur moi.

— Sur vous, mon père! et en quoi vous touchent-elles?

— O Charles! ô mon fils! ma vie a été empoisonnée, il m'a fallu épuiser goutte à goutte le calice de la douleur; cependant, son amertume ne m'a jamais paru plus cruelle qu'en ce moment. Tu es mon fils, tu es mon sang; c'est moi qui t'ai donné la vie; c'est ta mère qui t'a enfanté au milieu des souffrances et des larmes; c'est en toi que nous avons placé toutes nos espérances, toute notre joie, tout notre amour; sans toi, nous n'aurions personne qui nous aime, et si tu allais ne plus nous aimer...

— Ah! mon père, loin de vous cette idée! ma reconnaissance et mon amour vous appartiennent.

— Eh bien, les fonctions que M. Férey remplit à Rouen,... à Paris, celui qui les remplit,... c'est ton père!

Je remarquai qu'il avait la figure altérée, de grosses larmes roulaient dans ses yeux; ses mains tremblantes et ouvertes étaient tournées vers moi. Je les saisis et les couvris de baisers. Il m'attira sur sa poitrine, et m'embrassa en sanglotant. Nos pleurs coulaient, mais les siens étaient de joie. Pour moi, ma tête était bouleversée; les émotions les plus contraires, les pensées les plus diverses se succédaient en moi avec trop de rapidité : je ne pouvais ni les débrouiller, ni les choisir, ni les rejeter; je n'étais que trouble et confusion.

Mon père se leva.

— Il est temps, me dit-il, d'aller te reposer : nous reprendrons demain cet entretien. Pense à l'amour de ton père et de ta mère, et dors en paix.

Une fois dans ma chambre, je voulus réfléchir sur ma position; ma jeune tête était trop fatiguée par toutes les impressions que j'avais reçues, et, comme malgré moi, je m'endormis. Mais mon sang agité ne me permit pas de jouir d'un sommeil paisible. Des rêves étranges me retraçaient les événements qui s'étaient succédé en si peu de temps. Mon père, M. Férey, M. Hardy, ma mère, mes condisciples passaient tour à tour devant mes yeux; puis des visions terribles, effrayantes, venaient m'assaillir. Enfin l'oppression que j'éprouvais augmenta à un tel point, que, poussant un cri de terreur, je m'éveillai, et j'ouvris les yeux.

Je vis mon père : il était assis près de mon lit. Une lampe brûlait sur la table, et répandait une clarté rouge et lugubre. Mon père n'avait pour tout vêtement qu'une simple robe de chambre; il me regardait d'un œil mélancolique.

— Eh quoi! lui dis-je en m'efforçant de sourire, vous n'êtes pas couché?...

— Crois-tu donc que je dorme à volonté? me dit-il d'une voix étouffée; sais-tu combien j'ai passé de nuits sans sommeil? J'étais venu ici pour me consoler par la vue de ton repos; et je t'ai trouvé agité et tremblant comme une feuille. Tu rêvais donc?

— Oh! oui, je faisais de bien vilains rêves.

— Et que rêvais-tu ?

— Je ne saurais vous le dire : il ne m'en reste qu'une impression vague et confuse; je ne pourrais rien en raconter.

Il secoua la tête, comme s'il se doutait qu'une autre raison m'empêchait de parler. Il prit ma main.

— Tu as la fièvre.

— Ce n'est rien, c'est la fatigue du voyage.

— Attends un peu, je vais revenir.

Il prit la lampe et sortit. Quelques minutes après, je le vis rentrer tenant une fiole et un verre dans lequel il y avait de l'eau. Il y versa quelques gouttes de la liqueur contenue dans la fiole, et me dit :

— Bois cette potion; elle calmera ton sang, et te fera dormir : je m'en suis servi souvent pour moi, et j'en connais les salutaires effets. Mais, ajouta-t-il pendant que je buvais, le corps humain s'habitue à tout. Tu as lu l'histoire de Mithridate, sur lequel les poisons les plus violents ne pouvaient plus agir : il en est de même des remèdes; un trop long usage leur fait perdre toute leur vertu.

Mon père prononça encore quelques paroles, et, avant qu'il eût achevé, je m'étais endormi du sommeil le plus profond.

Le lendemain, ma mère, me voyant triste et abattu, me prit à part.

— Écoute, Charles, me dit-elle : peut-être t'inquiètes-tu sur ton avenir; rassure-toi, mon ami; ton père est décidé depuis longtemps à te mettre à même de suivre une carrière honorable. C'était dans ce but qu'il t'avait envoyé à Rouen, chez M. Hardy; et nous avions chargé notre parent M. Férey de veiller sur toi de loin, de nous donner de tes nouvelles le plus souvent possible. Hélas! ces lettres, avec quel plaisir nous les lisions, et nous apprenions que tu te portais bien, que tu grandissais, que tu paraissais heureux! Il s'est trop bien acquitté de sa commission : si nous avions pu prévoir, nous nous serions encore privés de cette satisfaction; cela m'eût beaucoup coûté. Mais ce qui est fait est fait. Maintenant, ton père va s'occuper des moyens de continuer ton éducation. Efforce-toi de paraître moins sombre; ta tristesse déchirerait le

cœur de ton père et le mien : tu ne voudrais pas ajouter à nos chagrins, n'est-ce pas, mon ami ?

Je promis à ma mère tout ce qu'elle voulut. Et n'était-ce pas mon devoir le plus sacré? ne devais-je pas même trouver une secrète joie à le remplir?

Cependant, mon père me cherchait un précepteur; mais l'homme qui eût convenu à cet emploi, il ne le rencontrait pas, et, si quelqu'un se présentait, séduit par l'appât de l'or qu'il offrait, c'était toujours le dernier à qui il eût voulu confier le soin de mon éducation. Mon père néanmoins ne se rebutait pas; mais son air d'affliction me disait assez qu'il avait peu d'espoir de réussir; et, quoiqu'il me cachât avec soin le nombre de ses démarches et leur inutilité, je soupçonnais la vérité : je m'en affligeais, je m'en indignais tour à tour.

— Qu'ai-je donc fait, disais-je à part moi, pour qu'on ne veuille pas se charger de mon éducation? de quoi suis-je coupable? Tant d'autres ne se livrent à l'étude qu'avec répugnance; moi, je ne demande qu'à apprendre, et je ne trouve personne pour m'enseigner.

Je redoutais l'ignorance; car je comprenais que l'instruction seule pourrait me mettre en état de suivre une carrière de mon choix. Mais plus mes désirs étaient ardents, plus il semblait qu'une fatalité obstinée s'opposât à ce qu'ils fussent satisfaits. Mon père était à bout d'expédients, et, s'il s'occupait encore de découvrir un précepteur, c'était seulement pour n'avoir rien à se reprocher.

Un jour, une vieille femme, qui depuis longtemps n'avait de ressources que dans la charité de ma mère, vint la prier de vouloir bien faire quelque chose pour un pauvre malade qui se mourait de besoin, sur un grabat, dans un grenier à côté de son réduit.

— Hélas! ma bonne dame, disait la vieille, vous avez le cœur si compatissant; vous seriez touchée si vous voyiez l'état auquel la maladie et la misère ont réduit le pauvre cher homme : avec ça que ça n'est pas habitué, comme moi, à souffrir; ça a été bien élevé, puisque c'est un prêtre, et même un abbé.

— Un abbé? dit mon père qui écoutait la conversation.

— Oui, mon digne monsieur, un abbé, et un bien respectable. Oh Dieu! ce n'est pas celui-là qui fait des péchés; toujours prier du matin au soir; c'est du latin : eh bien, c'est égal, il y met tant d'onction, que, moi qui vous parle, il me fait pleurer.

— Du latin! il sait le latin? dit encore mon père.

— Il sait, ma foi, bien pis, puisqu'il dit comme ça que c'est à traduire une nouvelle Bible de l'hébreu qu'il s'est calciné le sang, et que son plus grand souci est de mourir sans pouvoir la faire imprimer.

— Mais n'a-t-il donc pas de parents?

— Oh! que si, qu'il en a, et des richards encore! mais, voyez-vous, ces parents-là ne veulent pas en entendre parler, parce qu'ils disent que c'est un déshonneur pour la famille d'y avoir quelqu'un de si pauvre, et plus tôt il sera mort, plus tôt ça sera fini.

— Il doit au moins recevoir des secours du clergé?

— Ah bien, oui, le clergé! ils lui en veulent bien trop; et parce qu'il a pris parti dans la querelle des jansénistes, il n'est plus bon à jeter aux chiens. Le pauvre cher homme est interdit, et il ne le serait pas, qu'il ne pourrait pas seulement servir la messe, tant le mal qui le ronge l'a rendu hideux et défiguré. Vous savez bien que l'Église ne veut que des prêtres bien portants, et qui aient tout ce qu'il faut pour faire un homme.

— Quelle sorte de maladie a-t-il?

— Ah! mon Dieu! ce n'est qu'une lèpre par tout son corps. Tant y a que, moi qui ne suis pas délicate, vu que je n'ai pas les moyens de ça, c'est tout au plus si j'ai le courage de le regarder; pourtant il a bien fallu que je me décide à lui donner assistance pour l'empêcher de mourir tout à fait. Avec une voisine, nous avons fait tout ce que nous avons pu; mais, quand j'ai vu ce matin que ça allait de pire en pire, j'ai dit : « Eh bien, si je parlais à madame Sanson, qui est si charitable, je suis sûre qu'elle ne refuserait pas du secours à un pauvre chrétien, qui est délaissé; » et je me suis enhardie jusqu'à venir vous déranger à son sujet.

— Vous avez bien fait, bonne femme, dit mon père; je vais moi-même voir l'état du malade, et s'il n'y aurait pas quelque espoir de le sauver.

— Ah! monsieur, dit la vieille, vous n'aurez jamais fait une

meilleure action, et pourtant vous en faites bien des bonnes tous les jours, comme tout le quartier le sait.

VI

Mon père sortit. A son retour, il nous apprit que l'état du malheureux abbé était réellement déplorable, et que la vieille n'avait rien exagéré.

— Je me suis décidé, ajouta-t-il, à faire transporter ici ce pauvre homme; il y sera mieux soigné, je ne négligerai rien pour le rétablir, et, s'il a quelque reconnaissance, eh bien, Charles trouvera en lui un précepteur.

En effet, l'abbé Grisel fut apporté et installé le même jour dans notre maison. Ainsi que l'avait dit mon père, la vieille n'avait pas été trop loin dans la description qu'elle avait faite de sa situation. Je n'avais jamais rien vu de plus affreux ni de plus repoussant. Le malheureux n'avait presque plus figure humaine.

Cependant, ma mère surmontait toute répugnance; elle le soignait elle-même, elle veillait à ce qu'il ne manquât de rien, et s'acquittait avec zèle des fonctions les plus pénibles du métier de garde-malade.

Au bout de quelques jours, l'abbé se trouva réellement mieux; mon père avait en médecine des connaissances assez profondes : les remèdes qu'il lui donna opérèrent de la manière la plus satisfaisante. Bientôt le malade put se lever; et, quoiqu'il ne fût guère moins hideux que le jour de son arrivée, mes parents l'engagèrent à se mettre à notre table et à manger avec nous. Peu à peu nous nous familiarisâmes avec sa laideur, et je m'accoutumai à lui parler sans ressentir trop de dégoût.

C'était un singulier homme que l'abbé Grisel. Il avait passé sa vie à s'occuper de la Bible et à travailler à une traduction de ce livre. Non-seulement il le savait par cœur, mais il ne pensait, il ne parlait qu'avec la Bible. Il avait compulsé, étudié des milliers de commentateurs des saintes Écritures, auxquelles il rapportait tout. Aussi, quand mon père lui demanda s'il voulait se charger de m'enseigner le latin, l'abbé fit une grimace qui le rendit encore

un peu plus effrayant. Mon père crut que c'était une expression de dédain; mais le brave homme d'abbé était trop ignorant des choses de ce monde pour que les préjugés pussent l'atteindre; une autre cause avait déterminé la contraction de ses muscles.

— Ainsi vous me refusez aussi, vous? lui dit tristement mon père.

— Moi! s'écria l'abbé, *Dieu est vivant* que je n'ai rien à vous refuser. Mais pourquoi inonder ce jeune esprit d'une eau insipide, quand nous pourrions l'abreuver du vin sans mélange de la parole divine?

Mon père, qui commençait à se faire au style biblique de son hôte, eut assez de peine à le convaincre qu'il me serait plus utile de connaître d'abord Virgile et Cicéron, sauf à m'initier plus tard aux mystères de la langue de David et de Salomon.

Me voilà donc à portée d'acquérir ce que j'avais tant désiré; mais qu'il fallait payer cher cette satisfaction! mon pauvre maître pouvait à juste titre s'appliquer, et il n'y manquait pas, ces paroles de Job :

« Ma chair est couverte de poussière et de vers, ma peau se crevasse et se dissout. »

J'évitais autant que possible de lever les yeux sur lui, et il faisait à mon application les honneurs de ma constance à fixer mes regards sur mon livre et mes papiers. Mes progrès étaient assez rapides, grâce aux soins de l'abbé, qui possédait une patience et une persévérance à toute épreuve; mais la vie que je menais me paraissait fort ennuyeuse. Nous passions les jours dans sa chambre, à travailler, et, après le repas, nous restions quelques heures à causer, ou plutôt à écouter le père Grisel, qui ne tarissait pas lorsqu'on avait entamé quelque sujet relatif aux coutumes ou aux dogmes du peuple juif.

Mon père lui demandait un soir quelques détails sur sa famille, et comment il se faisait que ses parents l'eussent ainsi abandonné.

— Après que Dieu m'eut visité, dit l'abbé, quand il m'eut écrasé sous un tourbillon de plaies, je leur écrivis, et je leur dis : « Voici, mes pieds ont été mis dans les ceps, mon corps s'en va par pièces comme du bois vermoulu, comme une robe que la teigne a rongée : ne soyez donc pas pour moi comme le torrent du désert

qui manque à celui qui le cherche, et que le voyageur croyait trouver sur son chemin, quand il n'a rencontré qu'un lit desséché. » Mais eux, enfants de Madian, me répondirent : « Nous avions un parent qui était sain et commode à voir; mais il n'est plus, et nous ne connaissons pas celui sur lequel nos yeux n'oseraient point s'arrêter. » Alors, je m'enveloppai dans ma douleur, je me couchai dans ma misère, et, jusqu'à ce que vous ayez été envoyé vers moi, je ne me levai plus.

En parlant ainsi, le pauvre abbé essuyait une larme qui coulait le long de ses paupières malades et sanglantes; mais bientôt, honteux de cette marque de faiblesse, il éleva la voix, et dit ces mots :

— « Je parlerai, et qu'il m'arrive ce qu'il pourra.

» Pourquoi déchirerais-je ma chair avec mes dents, et presserais-je mon âme entre mes mains ?

» Voilà, quand il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui, et je défendrais ma conduite en sa présence.

» Et il me délivrera; mais l'hypocrite ne paraîtra point devant lui.

» Éloigne ta main de moi, et que tes frayeurs ne m'épouvantent plus. Appelle-moi, et je répondrai : ou bien je parlerai, et tu répondras. »

En ce moment, un coup violent frappé à la porte me fit tressaillir. Mon père me parut vivement agité, ma mère ouvrit; je vis entrer un homme vêtu de noir qui posa sur la table un papier cacheté et scellé d'un large sceau : mon père prit le papier en frémissant, et, le mettant dans son sein sans l'ouvrir, il dit au porteur :

— C'est bien..., je savais... Cela suffit.

L'étranger se retira en silence; mon père était pâle, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front; ma mère semblait craindre d'ouvrir la bouche, et je les examinais tour à tour avec une *angoisseuse* curiosité; mais le père Grisel n'avait pas coutume de s'arrêter sitôt quand il trouvait occasion de s'appliquer quelque passage du livre de Job, qui formait son texte favori à cause de la ressemblance qu'il trouvait entre les souffrances du saint homme et les siennes.

Il continua donc en ces termes :

— « L'homme né de la femme est d'une vie courte, et plein d'ennui. »

— Hélas! dit ma mère, en me regardant tristement.

— « Il sort comme une fleur, et il est coupé. Il s'enfuit comme une ombre, et ne s'arrête point.

» Si l'arbre est coupé, il repousse encore, et il a des rejetons.

» Mais l'homme meurt, et perd toute sa force; il expire, et puis où est-il? »

— Assez! assez! dit mon père en mettant la main devant ses yeux :

L'abbé ne l'entendit pas.

— « Comme les eaux s'écoulent, et comme la rivière se tarit;

» Ainsi l'homme est couché à terre et ne se réveille pas. Ils ne se réveilleront point, et ne seront point réveillés jusqu'à ce qu'il n'y ait point de cieux.

» Aussi, que je voudrais être caché dans le sépulcre!... »

— Au nom du ciel, monsieur, dit mon père en se levant, et sa figure avait une expression si sombre, que j'en fus comme effrayé, au nom du ciel! dit-il, changez de discours, je vous en prie.

L'abbé le regarda avec un peu d'étonnement.

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit-il d'un ton doux; et cependant, je ne connais pas de sujet plus digne d'occuper l'attention de l'homme : ces belles paroles font toute ma consolation. Je sais bien que, pendant la vie, la chair peut souffrir, et que l'âme peut s'affliger; mais, quand vient le ministre de la mort...

A ces mots, mon père sortit en se cachant le visage; ma mère se leva et le suivit. Je restai seul avec l'abbé, qui parut, tout interdit de leur disparition. Il appuya son front sur ses mains, et réfléchit profondément pendant plusieurs minutes; puis tout à coup il s'écria :

— Insensé! ma langue a volé comme la flèche, et mon esprit s'est traîné avec des pieds de plomb. Mais j'irai, je lui dirai...

En ce moment, mon père rentra : il semblait avoir composé son maintien et son visage pour cacher l'émotion qu'il éprouvait.

— Charles, me dit-il, il est temps d'aller te reposer. Va, mon fils, et dors en paix.

Dors bien, dors en paix, étaient les mots avec lesquels il avait coutume de me congédier tous les soirs; et, chaque fois qu'il les prononçait, il y mettait malgré lui une expression singulière, bien propre à détruire l'effet de son affectueuse recommandation; dans sa bouche, ces paroles signifiaient : « Sois plus heureux que moi qui ne dors plus ! » Mais, cette fois, sa voix avait un accent encore plus sinistre. Je saluai mon précepteur, et je me retirai.

En montant à ma chambre, je vis à travers la porte entr'ouverte ma mère à genoux au pied de son lit, devant un christ qui était placé dans une sorte d'oratoire. Je fis un mouvement pour aller l'embrasser, mais elle se retourna au bruit de mes pas, et me fit un geste de la main pour m'engager à ne pas l'interrompre. Sa figure était baignée de larmes.

Je m'éloignai, fortement préoccupé de tout ce que j'avais vu. J'avais fait ma prière, et je venais de me mettre au lit, lorsque l'abbé rentra dans sa chambre, dont la mienne n'était séparée que par une mince cloison. Il n'était pas seul, mon père était avec lui.

— Je ne serai pas tranquille, disait l'abbé, tant que je n'aurai pas eu de vous l'assurance que vous ne m'en voulez pas, et que vous savez, si mes paroles vous ont affligé, que c'était sans intention de ma part. Je ne souffrirai pas que vous gardiez contre moi une pensée amère.

— Calmez-vous, monsieur, répondit mon père, et que cette idée ne vous trouble pas. Plût à Dieu qu'il n'y eût pas de fardeau plus pesant sur ma poitrine, et qu'au même prix je pusse acheter le sommeil pour cette nuit et pour celles qui vont la suivre.

— Il est écrit : « Ne t'inquiète point la nuit de ce que les peuples disparaissent de leur place; » Dieu ne laisse point vivre le méchant, et il fait justice aux affligés. Qui est-ce qui lui prescrira le chemin qu'il doit tenir, et qui lui dira : « Tu as fait une injustice ? »

— Ah ! mon cher père Grisel, ces consolations peuvent être bonnes, mais elles n'agissent pas sur moi.

— Il est écrit : « Seigneur, éloignez de moi ce calice; cependant, que votre volonté se fasse et non la mienne. »

— Je sais que la résignation aux ordres de la Providence est le meilleur moyen de supporter les afflictions de la vie; mais commanderai-je la résignation à mon cœur qui se soulève, à mes yeux qui se troublent, à mes nerfs qui frémissent?

— Quand Dieu a dit aux enfants d'Israël : « Vous entourerez la ville frappée d'interdit, et vous passerez au fil de l'épée les hommes, les femmes, les enfants et les animaux; » quand Saül fut rejeté pour avoir épargné le roi des Amalécites, pensez-vous qu'il donnât pour raison que son cœur avait été remué?

— Hélas! Dieu avait alors des prophètes qui parlaient en son nom. Leur parole était une parole divine. Qui aurait osé murmurer? Mais la loi nouvelle est plus douce, elle a horreur du sang. Vous êtes prêtre, les prières et les exhortations à la charité, à l'amour, à la clémence vont mieux à votre caractère. Cependant, je vous remercie de votre bonne volonté.

Mon père sortit en disant ces mots, et je l'entendis descendre lentement : il était clair maintenant à mes yeux qu'il devait le lendemain accomplir de nouveau l'œuvre fatale de son terrible ministère. Cette pensée me saisit comme si elle eût été pour moi étrange et inattendue; mon imagination me représentait l'exécution et ses plus affreux détails. Je voyais le patient..., le patient! Et, pendant cette nuit affreuse pour moi, quelles ne devaient pas être ses angoisses! Il vivait à cette heure, il sentait, il souffrait et demain!... Mon père ne prit aucun repos : il allait et venait dans le jardin, dans la cour, dans les corridors. Je ne pus non plus fermer l'œil.

Enfin le jour parut, je me jetai à bas du lit, et j'entrai chez mon précepteur. Je le trouvai à genoux sur son prie-Dieu, où il avait passé la nuit en prières. Je désirais et je craignais à la fois de rencontrer mon père; il était sorti. Il ne rentra pas de la journée. Ma mère parut quelques instants à l'heure des repas, elle plaça la nourriture sur la table, et se retira aussitôt sans prononcer une parole; un voile de deuil me semblait étendu sur toute la maison. L'abbé seul n'était changé en rien, ni dans sa voix ni dans ses manières. Il me fit mettre au travail comme de coutume; et, quoique je ne pusse pas lui dire un mot qui eût le sens commun, il ne m'en écoutait pas avec moins d'attention; il me reprenait

avec la même exactitude et aussi avec la même patience. Rien n'aurait pu faire soupçonner qu'il fût instruit de ce qui se passait ce jour-là.

Sur le soir, mon père revint : il passa rapidement devant moi; cependant, j'eus le temps de voir sa pâleur et l'égarement de ses yeux. Il entra dans sa chambre, où était déjà ma mère, et ne reparut plus. A l'heure accoutumée, l'abbé me fit coucher, et, le lendemain, tout dans notre demeure avait repris, au moins en apparence, son train habituel; mais mon esprit était inquiet et souffrant. Pour dissiper les sombres pensées, je me donnai à l'étude avec une nouvelle ardeur; je faisais des progrès, mais mon sang était enflammé; mes joues pâles, mes yeux cernés attestaient le dérangement de ma santé.

Mon père vit que j'avais besoin de distraction, et surtout d'exercice. Heureusement, le père Grisel était en état de sortir. L'emploi et la distribution de nos journées furent changés, et une partie en fut consacrée à des promenades. Au moment de sortir pour la première fois, je jetai un regard sur la figure de mon estimable précepteur, qui se disposait à m'accompagner. Jamais il ne m'avait paru si affreux! Il ne semblait pas s'en douter. Notre dessein était de gagner la porte la plus voisine pour respirer l'air pur des champs, mais mon guide s'égara; et, après avoir marché assez longtemps, nous aperçûmes devant nous les tréteaux des bateleurs de la foire Saint-Laurent. Un spectacle de ce genre était tout nouveau pour moi; je priai mon maître de me le laisser voir, et il y consentit sans difficulté. Mais à peine fûmes-nous dans la foule, que je me repentis de ma demande. Chaque personne qui levait les yeux sur le père Grisel les détournait aussitôt avec un geste d'horreur.

— Oh! le monstre! s'écriait-on.

— Est-il permis, disait un autre, qu'on n'enferme pas des êtres pareils, quand ce ne serait que par rapport aux femmes enceintes?

Le père Grisel n'entendait rien; mais, moi, j'entendais tout, et je me sentais comme humilié de l'avoir à mes côtés. Tout à coup il prononça ces mots, qui semblaient répondre à sa pensée :

— Il faut que je m'en assure.

Puis, se tournant vers moi, il me dit :

— Charles, nous voici près de l'église Saint-Laurent, je vais profiter de l'occasion pour consulter un livre qui doit se trouver à la sacristie. Attendez-moi à cette place, surtout ne vous écartez pas.

Je ne fus pas fâché de me trouver seul. Bientôt je me dirigeai vers une espèce d'échoppe sur le devant de laquelle, au bruit du fifre et du tambour, on commençait à fôrmer le cercle. Je courus pour arriver l'un des premiers : c'étaient des marionnettes qu'on faisait mouvoir. Les quolibets, les lazzis des dialogues, qui avaient encore toute la verye et la causticité italiennes, excitaient à la ronde les gros éclats de rire du parterre.

Le drame qui se représentait était d'une grande simplicité : le héros de la pièce, par une gradation fort bien observée, arrivait à commettre une demi-douzaine d'assassinats. Tous ses exploits étaient assaisonnés de plaisanteries burlesques qui faisaient les délices des spectateurs. Mais, pendant que l'assassin, assis sur les morts, chantait victoire, un nouvel acteur, vêtu d'une jaquette rouge, apporta une potence, qu'il vint planter sur le devant de la scène. A cette vue, le plaisir que j'avais éprouvé s'évanouit bien vite; et, quoique la gaieté redoublât, je cherchai à me retirer; mais les rangs s'étaient serrés derrière moi, et les rebuffades de ceux que je priais de me laisser passer me forcèrent à garder ma place.

— Restez donc tranquille, me disait-on; ne voyez-vous pas qu'on va le pendre? C'est le moment le plus intéressant.

— On va le pendre! on va le pendre! Voyons! voyons! s'écriaient les enfants.

Et tous de regarder avec une nouvelle avidité. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Le sacripant continuait ses lazzis jusque sous la potence; il ne savait ce que c'était; il voulait que l'homme en jaquette lui montrât comment devait s'y prendre le patient; et l'homme en jaquette ayant passé sa tête dans le nœud coulant, Polichinelle, car enfin il faut que je le nomme, se jeta sur lui, détacha la potence et le fit tourner en l'air, aux grandes acclamations de joie de la multitude. Pendant cette hilarité, je me sens frapper sur l'épaule. Je me retourne et je reconnais deux de mes camarades de pension.

— Ah ! ah ! te voilà, Charles; viens-tu donc ici apprendre ton métier ?

J'essaye de m'esquiver sans répondre; mais ces paroles avaient été entendues; deux mots d'explication m'avaient fait connaître, et chacun se reculait pour me livrer passage. Ceux qui venaient de rire aux éclats à la vue d'un gibet et d'applaudir à des jeux de mots sur la potence et la corde, semblaient redouter le contact d'un enfant de quatorze ans. On s'écartait devant moi; mais on me suivait, et mon cortége grossissait avec une effrayante rapidité. On m'examinait comme un louveteau sorti imprudemment de sa tanière. Je ne savais où aller pour me dérober à cette insultante curiosité; enfin je me rappelai l'abbé Grisel. Dans mon trouble, son souvenir était tout à fait sorti de ma mémoire. Je me dirigeai du côté où il m'avait laissé.

Le pauvre homme m'attendait depuis longtemps. Il était dans une inquiétude mortelle à mon sujet. Il fut tout effrayé de me voir arriver en courant, et poursuivi en quelque sorte. Je me jetai dans ses bras.

— Fuyons! fuyons! lui dis-je; suivez-moi au plus vite.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il, mon fils?

— Ils me connaissent! m'écriai-je avec l'accent du désespoir.

L'abbé, ne sachant où donner de la tête, m'entraîna avec lui dans l'église, et la foule respecta cet asile. Ce ne fut pas sans nous adresser pour adieu des huées et des injures. Le pauvre abbé était surtout l'objet des sarcasmes; les affronts qu'il essuyait me firent oublier les miens.

— Le malheureux, disais-je tout bas, en horreur à tout le monde, et pourtant si bon !

— Mon pauvre Charles, me dit-il en me serrant la main, ils sont bien injustes à votre égard! Mais il est écrit : « J'ai été en opprobre à mes voisins et en horreur à ceux de ma connaissance; ceux qui me voyaient dehors s'enfuyaient de moi. » C'est le grand roi David qui parle ainsi.

Nous traversâmes l'église. En passant devant le chœur, l'abbé s'agenouilla, et fit une courte prière. Je l'imitai avec ferveur. Lorsque je me relevai, je me sentis comme soulagé d'un poids immense; la colère, l'indignation, la rage qui un moment plus tôt

dévoraient mon cœur avaient fait place à une résignation parfaite.

Nous sortîmes de l'église sans être remarqués, et nous étions dans la rue Beauregard avant d'avoir prononcé un mot qui eût trait à notre mésaventure.

VII

De retour à la maison, je cachai soigneusement à mes parents la manière dont j'avais été reconnu, et ce qui s'en était suivi; mais je ne pus m'empêcher de dire en confidence à ma mère l'impression que la figure du père Grisel produisait sur tous ceux qui nous rencontraient. Ma mère et mon père se communiquèrent leurs réflexions à ce sujet, et le résultat de leur entretien fut que l'on appellerait un médecin pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de délivrer l'abbé de ses plaies, qui le rendaient si hideux. Un habile docteur fut consulté; il prescrivit des remèdes; le bon abbé, qui ne souffrait presque plus, se soumit au traitement, et bientôt il se vit réduit à garder le lit. Cependant, il ne cessait pas de s'occuper de mon instruction; il s'était même imposé depuis peu un surcroît de peine : il voulait me mettre en état de faire ma première communion. Le sentiment de sa fin prochaine, dont il m'entretenait, lui faisait désirer ardemment d'accomplir au plus vite cette tâche, qui était pour lui un devoir sacré. Il ne demandait au ciel d'autre grâce que de lui laisser assez de forces pour s'en acquitter. Sa prière fut entendue : au bout de deux mois, il dit à mon père que je pouvais me présenter à l'église sans crainte d'être refusé.

Mon père, qui remplissait avec zèle et exactitude tous ses devoirs de religion, parut fort satisfait de cette nouvelle. Dès le lendemain, il me mena à la paroisse. J'avoue que j'étais presque honteux de sortir avec lui. Cependant, le curé l'accueillit comme une personne pour laquelle on a beaucoup de considération.

— Ah! vous voilà, monsieur Sanson, lui dit-il. Il y a longtemps que vous ne m'avez fait le plaisir de venir me voir. J'ai encore à vous remercier des secours que vous m'avez envoyés cet hiver pour les pauvres de la paroisse. La saison a été bien rigoureuse,

et, sans quelques âmes charitables comme la vôtre, il y aurait eu bien des malheurs à déplorer.

— Je suis heureux, monsieur le curé, d'avoir pu contribuer pour ma part à les prévenir; mais vous ne me devez pas de remercîments pour une chose si simple.

— Si fait! si fait! les pauvres sont les enfants de l'Église, et il est juste que l'Église soit reconnaissante envers ceux qui nourrissent ses enfants. En soulageant le troupeau, c'est un véritable service que vous rendez au pasteur.

— Eh bien, monsieur le curé, je viens à mon tour vous demander une grâce.

Le curé parut un moment inquiet et surpris.

— De quoi s'agit-il, monsieur Sanson? Parlez.

— Vous voyez ce jeune garçon; c'est mon fils.

— Il a l'air fort raisonnable pour son âge.

— Je voudrais que vous eussiez la bonté de lui faire faire sa première communion.

— Mais c'est mon devoir, monsieur Sanson, et je suis ravi de voir que vous éleviez vos enfants comme il convient à un bon catholique. Ah çà! sait-il déjà quelque chose? lui avez-vous fait apprendre son catéchisme?

— J'ose croire que vous le trouverez assez instruit : un respectable abbé a bien voulu lui donner ses soins.

— Vraiment! Mais c'est fort bien fait. Et comment nommez-vous ce digne prêtre?

— L'abbé Grisel.

— Attendez donc! je connais ce nom-là, Grisel. Eh oui! c'est un homme qui a été frappé d'interdiction pour avoir avancé plusieurs propositions malsonnantes et toutes voisines de l'hérésie. Et c'est à un pareil homme que vous avez confié votre fils, monsieur Sanson! Savez-vous que c'est un tort grave? Êtes-vous sûr qu'il n'ait pas déjà infecté le cœur de son élève d'une doctrine pernicieuse?

— Avec votre permission, monsieur, je pense que, si l'abbé a eu le malheur d'encourir la censure de l'Église, il a trop d'honnêteté pour chercher à entraîner les autres dans ses erreurs.

— Eh ! monsieur, ces schismatiques sont si ardents à faire des prosélytes ! Je m'étonne que vous, homme prudent et bon catholique, ayez exposé votre fils à un semblable danger. Vous ne connaissiez donc pas le cas de l'abbé Grisel ?

— Je vous avoue que j'en étais instruit.

— Et vous l'avez souffert ?

— Je n'avais pas le choix.

— J'entends ! Mais il faut que j'examine un peu moi-même si la nourriture donnée à ce jeune esprit est pure et saine. — Approchez, mon enfant. Votre maître vous a parlé souvent, sans doute, du docteur Jansénius ; que vous en a-t-il dit ?

— C'est la première fois que j'entends ce nom, répondis-je timidement.

— Ah ! ah ! Eh bien, tâchez de l'oublier. Mais voyons si, en vous laissant ignorer la source, on ne vous a pas faire boire le poison.

Le curé m'adressa plusieurs questions sur *la grâce*, et j'eus le bonheur de ne faire que des réponses canoniques, jusqu'au moment où je fus obligé d'avouer que ces questions étaient au-dessus de ma portée.

— Allons ! allons ! dit-il en souriant, le péché par ignorance est celui qui se remet le plus facilement. Ainsi je ne vois pas d'inconvénient à accorder à votre fils ce que vous demandez. Mais un mot, s'il vous plaît : où est, que fait cet abbé Grisel ?

— Il est chez moi, monsieur le curé, atteint d'une maladie qui ne laisse plus d'espoir.

— Chez vous? et malade? Voilà un exemple des châtiments du ciel. Dieu a frappé celui que l'Église avait rejeté de son sein. Mais vous ne pouvez garder cet homme, un hérétique; y songez-vous !

— Eh ! monsieur, demain peut-être il ne sera plus, et je vous apporte de l'argent pour faire dire des prières à son intention.

— Donnez ! nous prierons pour qu'il se convertisse. Les bonnes œuvres, monsieur Sanson, effacent toutes les souillures. Cependant, il faut que vous vous engagiez à renvoyer votre hôte s'il persistait dans ses condamnables propositions.

Mon père promit, et nous sortîmes. Chemin faisant, je ne pus m'empêcher de lui reprocher d'avoir acquiescé aux exigences du curé.

Ce fut un samedi matin, comme on sonnait l'*Angelus*, que ma mère me conduisit à la paroisse ; il n'y avait encore personne. Nous nous plaçâmes dans une petite chapelle ; un prêtre y disait une messe basse. Ce fut lui qui me fit participer à la nourriture consacrée de la grande communauté des chrétiens. Ma mère lui offrit ensuite les dons d'usage, le cierge doré, le tissu de linge fin, quelques pièces d'argent, et nous nous retirâmes aussitôt.

Le lendemain, jour de Pâques, je retournai seul pour faire mes dévotions : l'église présentait un tout autre aspect. Les enfants de la paroisse étaient réunis pour la première communion ; je les vis parés de leurs plus beaux vêtements et entourés de toutes les pompes de la religion ; ils participaient à une solennité imposante, et, moi, on m'avait séparé du troupeau ; on avait eu l'air de dérober à la table sainte les miettes du pain de vie pour me les donner à la hâte et comme en cachette. Ce sacrement institué pour former un lien de fraternité entre tous les fidèles, on avait paru me l'accorder par grâce ; et, si j'avais été trouvé assez pur pour m'approcher de Dieu, je ne l'étais pas assez sans doute pour prendre part au banquet, pour m'asseoir au festin.

Ainsi donc, pour moi, nulle communauté, pas même à l'église ; nulle égalité, pas même devant Dieu ; nul espoir de fraternité, pas même comme chrétien chez les chrétiens. L'isolement, tel était mon lot, ou bien le mépris, la haine, l'outrage m'attendaient si j'osais franchir le cordon fatal dont on m'avait entouré, si j'essayais de trouver des hommes pour leur dire que, moi aussi, j'avais un cœur d'homme, un cœur fait pour la joie et pour la peine, prêt à partager l'une et l'autre. Ces réflexions m'attristèrent jusqu'aux larmes ; toutes mes idées religieuses furent un moment bouleversées. Quoi ! frappé de réprobation jusqu'au pied de l'autel ! Et que sera-ce donc hors du sanctuaire ? Quoi ! nulle espérance d'amitié, d'attachement, de réciprocité, de sympathie ! Quel crime ai-je donc déjà commis qui me dévoue ainsi à l'horreur de mes semblables ? Mon crime ? Je suis né..., et, par cela seul que je vis, je suis un objet d'opprobre, et rien ne pourra me délivrer de ce fatal héritage. Non, j'irai, je tairai mon nom, je serai utile, je ferai le bien ; ils seront obligés de rechercher celui qu'ils repoussent, d'environner d'estime celui qu'ils abreuvent d'affronts. Et

alors, oh! alors, j'élèverai la voix à mon tour. J'attaquerai le préjugé, je lutterai contre lui, sans repos, jusqu'à ce qu'il soit vaincu.

Telles étaient les idées que je roulais dans mon cerveau, avec l'ardeur de l'inexpérience et de la jeunesse, qui ne connaît ni les hommes ni les choses; qui d'un élan franchit tous les obstacles; qui bondit, se réjouit de sa force, et d'un regard de dédain dévore les distances.

Par une transition que je ne saurais m'expliquer, je passai de cette exaltation à un sentiment qui ressemblait fort à de la haine pour toute l'espèce humaine. De retour sous le toit paternel, j'y trouvai un spectacle bien propre à calmer mon agitation. L'abbé Grisel était à l'article de la mort. Mes parents se tenaient à ses côtés, dans l'attitude d'un recueillement respectueux. Quand il me vit entrer dans sa chambre, il cessa le discours qu'il était en train de leur adresser, et me dit, en quittant pour la première fois son langage figuré :

— Je t'attendais, mon fils; je craignais de partir avant de t'avoir dit adieu. Arrivé au moment le plus heureux de ma vie, au terme si longtemps désiré, j'éprouve une bien vive satisfaction à vous voir réunis autour de moi. Que notre séparation ne vous cause point de peine. Rappelé le premier de l'exil, je vais vers notre père commun, et vous ne tarderez pas à m'y rejoindre; car, là-haut, les années ne sont pas même des minutes : la plus longue vie n'est qu'un instant fugitif et insaisissable.

Ici, mon maître, fatigué, s'arrêta comme pour reprendre des forces. Pendant ce silence, je le contemplais avec étonnement, tant il était différent de ce que je l'avais vu. Ses plaies, entièrement cicatrisées, permettaient de distinguer la forme de ses traits qui devaient avoir été fort beaux; son teint livide s'était éclairci, ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé, les traces de ses souffrances étaient effacées, une joie inconnue animait cette figure si longtemps torturée par la douleur.

Après avoir jeté sur moi un regard plein de tendresse et de mélancolie, il reprit dans son style habituel :

— Et cependant, il sera long pour toi, le temps de l'épreuve; il labourera ton front avec une charrue de plomb; il secouera sur ta tête son aile neigeuse.

« Chaque matin et chaque soir, tu écouteras en vain si l'ange du Seigneur ne vient pas t'appeler de sa voix de miséricorde.

» Mais la vendange n'est pas mûre; la moisson n'est pas à son point. La serpe reste suspendue à la cabane du vigneron. Le moissonneur n'a pas pris sa faucille.

» Tu aspireras après la paix du tombeau. Tu diras à la fosse : « Tu es mon père, » et aux vers : « Vous êtes mes frères, » mais en vain.

» Car celui qui aime la vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. »

Le père Grisel nous tendit la main, que nous serrâmes tour à tour, et que nous couvrîmes de baisers. Alors, il fit un effort et dit encore :

— Malheureux ceux qui restent; mais qu'ils se consolent, car le jour de la délivrance est proche... Heureux ceux qui souffrent pendant la vie, car la mort viendra en habits de fête, avec une couronne de fiancée, et leur donnera le baiser de paix... Bénissez l'Éternel qui tire l'âme de sa prison... Seigneur Dieu, me voici!

En prononçant ces mots, le père Grisel, qui s'était un peu soulevé, laissa retomber sa tête; un léger souffle s'exhala de ses lèvres; il n'était plus!... Ses yeux brillaient encore; sa bouche était restée ouverte, aucun muscle de son visage ne s'était contracté; une sorte de sourire, une expression de bonheur était empreinte sur ses traits; mais l'âme s'était envolée; la vie avait fui. Nous n'avions plus devant nous qu'une matière froide et insensible.

Le père Grisel ne fut point mis en terre sainte; on le porta à Clamart, où la fosse destinée à le recevoir fut creusée dans l'emplacement réservé pour la sépulture des suppliciés, des suicides, et de tous ceux que, dans le langage d'alors, les bonnes gens appelaient les parpaillots ou les païens. Je suivis mon précepteur jusqu'à sa demeure dernière. Mon père était avec moi, et nous jetâmes chacun une pelletée de terre sur le cercueil. En nous retirant, j'entendis à plusieurs reprises mon père répéter ces mots :

— Il est bien heureux!

J'avais besoin de le croire pour me sentir soulagé; mais, une fois hors du cimetière, mes larmes coulèrent en abondance, et ma douleur devint du désespoir. Mon éducation était à peine com-

mencée, et la mort de l'homme que nous venions de perdre était pour moi le plus grand de tous les malheurs. Il emportait dans la tombe le complément du savoir dont je ne possédais que les premiers éléments. Six mois entiers je fus inconsolable. Mon père et ma mère partageaient mon chagrin : ils étaient à la fois affligés et contents de la sensibilité que je montrais. Je les vis souvent pleurer et me regarder d'un air qui exprimait plus que des regrets donnés à notre ami. Ma mère soupirait, mon père gémissait et parcourait la chambre à grands pas.

— Ah! s'écriait-il par intervalle, pourquoi avons-nous appelé le médecin! C'est un reproche que je me ferai éternellement.

Un soir, mon père lisait *le Mercure galant;* tout à coup il s'interrompit.

— Quel malheur! ô mon Charles!

Et il n'eut pas la force de continuer. Le livre échappa de ses mains; je le pris, et lus à haute voix :

— « ARRAS. Il vient de se passer ici un étrange événement. Hier, pour son début, le fils de l'exécuteur de notre ville devait pendre une jeune fille; dans la matinée, il avait dressé la potence; mais, au moment de faire justice, il n'arrive pas; on l'attend, on perd patience, on va le chercher; il était mort. On fait à ce sujet toute espèce de conjectures. »

— Sans doute, observa ma mère, il y avait sous jeu quelque amourette.

— Oh Dieu! me dit mon père, on ne sait pas ce qui t'est réservé; mais ne t'avise jamais de devenir amoureux.

— Ce cher innocent, qu'allez-vous lui dire?

— Il est bon de le prémunir, répliqua mon père. Tu n'ignores pas ce qui est arrivé à Henri Sanson.

— C'est vrai.

— Eh bien, aujourd'hui, je veux qu'il lise son histoire.

Mon père ouvrit aussitôt une grande armoire, et il en tira un rouleau de papier.

— Tiens, me dit-il, il l'a écrite lui-même.

Dès qu'il m'eut remis le manuscrit, je rentrai dans ma chambre, où je dévorai le récit suivant, dont j'ai abrégé quelques particularités, en conservant l'original comme un monument de famille :

VIII

MANUSCRIT DE HENRI SANSON

I

Dès ma plus tendre enfance, j'entendais dire autour de moi :

— Il y aura une exécution aujourd'hui!...

Quand je demandais où était mon père, on me répondait souvent :

— Il est allé à la place de Grève.

Le soir, quand j'écoutais la conversation, ces mots, prononcés par mon père, frappaient mon oreille :

— L'homme que j'ai roué hier. — La femme que j'ai pendue. — Celui que j'ai mis à la question, etc.

Comme j'étais un enfant, ces propos ne produisaient pas sur moi d'impression désagréable, car je n'y attachais aucune idée de douleur et de supplice; seulement, je concevais qu'il existait des hommes faits pour être roués ou pendus, absolument comme si, étant fils d'un officier, j'eusse compris qu'il devait y avoir des soldats destinés à mourir d'un boulet de canon.

Quand ma raison se développa, j'étais déjà naturellement préparé à considérer l'office de mon père comme une chose toute simple. J'appris de très-bonne heure que la loi m'imposait l'obligation de lui succéder, et ce devoir ne me fut pas présenté comme une peine sociale dont personne ne voulait se charger. Soit à cause de sa force corporelle, soit à cause de son caractère, mon père inspirait à toutes les personnes de sa maison un respect qui ressemblait beaucoup à de la crainte; et, pour ce qui me regarde, sa grosse voix me faisait souvent trembler. Je fus donc élevé dans une entière soumission aux ordres paternels, dans une ignorance complète du préjugé qui frappait notre office d'une sorte de réprobation, et dans la perspective de succéder un jour à mon père. Ma mère me donna quelque instruction et me procura des livres que je ne pensai plus à lire aussitôt que j'eus seize ans. Je jouissais d'une très-grande liberté. Enfin, ma mère fournissant avec libé-

ralité l'argent nécessaire à mes folies de jeune homme, j'atteignis fort agréablement à l'âge de vingt ans.

Sans trop me rendre compte du sentiment qui me portait à agir ainsi, je cachais assez soigneusement la profession de mon père, surtout depuis que des jeunes gens de mon âge m'avaient fait subir une espèce d'avanie dans le quartier que nous habitions.

Mon plus grand plaisir était d'aller voir la comédie à l'hôtel de Bourgogne, et je me pris de belle passion pour une actrice. Je gardai l'incognito chez elle. Comme elle était aimable, jolie et spirituelle, elle recevait beaucoup de seigneurs de la cour et de gens de la ville.

Ce fut là que je connus un peu le monde. Je m'aperçus, par comparaison, que j'étais d'une belle figure et bien fait. Je pris alors une très-bonne opinion de moi-même et j'eus la passion d'être bien mis, et, pour tout dire en un mot, de faire le seigneur. Je me figurais qu'il n'y aurait rien de plus facile à moi que de mener cette vie-là, même quand j'exercerais l'office de mon père.

L'actrice qui avait des bontés pour moi s'appelait Gogo. Elle remplissait de fort petits rôles, mais son esprit lui donnait une grande influence au théâtre. On la croyait généralement fille du bonhomme Guérin, qui faisait les confidents tragiques. La Gogo avait peut-être formé quelque projet d'établissement dans lequel j'entrais pour beaucoup, et cette arrière-pensée la conduisit à épier mes démarches. Elle s'enquit, sans m'en prévenir, de mon état, de ma famille, et, un matin, après avoir découvert la vérité, elle disparut. Personne n'a jamais su ce qu'elle était devenue. Cette aventure, qui me fit faire de sérieuses réflexions, termina la vie libertine à laquelle je m'étais adonné. Mon père commençait à parler de me résigner sa charge, et il exigeait que je songeasse aux obligations qu'elle m'imposerait. Je devins assez triste, et je ne pouvais écarter de mon cœur un sentiment d'effroi en pensant au jour où il me faudrait lui succéder.

Si je donne ces détails sur les événements de ma jeunesse, c'est que je les crois de nature à expliquer les circonstances qui accompagnèrent ma première exécution.

Je partis un matin de Paris pour aller voir jouer les eaux à Versailles. C'était le jour de la fête du roi. Ce merveilleux spectacle

avait lieu pour la cinquième fois depuis que les travaux du parc, du château et de l'orangerie étaient achevés. Je fus très-étonné de toute cette féerie, et trouvai qu'il ne fallait pas moins qu'un roi aussi grand que le nôtre et toutes les ressources de notre siècle pour produire tant de magnificence. Je ne saurais même exprimer le sentiment que j'éprouvai alors. Il faisait un temps admirable, le soleil dardait ses rayons en plein sur une foule immense qui ressemblait à une chape d'argent et d'or, tant les habits des hommes étaient somptueux. Je restai environ dix minutes devant la pièce de Latone sans pouvoir me rassasier de mon aise. Les jets d'eau étaient comme une pluie de perles et de diamants; et, à travers leurs ondées, les galons d'or et les agréments d'argent dont les vêtements étaient ornés éblouissaient les yeux. On ne savait vraiment pas si tant d'éclat venait de la terre ou du ciel. Jamais on ne s'était mis si richement pour plaire au roi; aussi dit-on que les voleurs firent de bonnes prises. Plus d'un bourgeois s'en alla sans sa bourse ou sa montre.

Au milieu de toute cette cohue, et à quelques pas de moi, j'aperçus une jeune fille qui devait exercer une grande influence sur ma destinée. Elle était sur la même marche que moi, en haut du grand escalier de marbre qui fait face à la pièce de Latone. Cinq ou six personnes seulement nous séparaient. La foule l'avait comme appuyée sur un vase en marbre blanc, nouvellement sculpté. Sa figure se trouvait placée précisément au milieu de ce vase, et l'ombre du rebord la mettait à l'abri du soleil. Loin de nuire à la figure de l'inconnue, la blancheur excessive du marbre en faisait ressortir les couleurs vives et animées. Les cheveux qui s'échappaient de sa fontange étaient noirs. Elle tenait la tête inclinée comme une personne qui souffre. Elle me parut triste. Ses yeux brillaient d'un feu sombre. Elle portait une robe verte assez simple. Je ne crois pas qu'elle fût très-remarquable par sa beauté, mais je lui trouvai un air que n'avaient point les autres femmes. Je ne saurais pas dire, même aujourd'hui, si je la désirais, si je fus attaché par le mystère empreint dans ses traits, ou par l'espoir d'en être aimé... Je ressentis comme un choc; et, malgré moi, je ne regardai plus que la jeune fille. Elle était pour moi toute la fête et tout Versailles.

Je serais sans doute retourné à Paris, et mon sentiment en serait resté là, si après quelques minutes elle ne m'eût pas regardé. Ce regard implorait bien certainement une protection humaine et trahissait un prochain désespoir. Il me sembla que je rencontrais en elle une créature trop malheureuse pour refuser de partager même mon sort.

Cette pensée jeta quelque baume sur mon cœur.

Les idées que j'avais acquises par le commerce de la Gogo faisaient mon malheur. En questionnant mon père, j'avais appris que ma mère était la fille d'un homme mort aux galères, et alors j'avais deviné l'isolement dans lequel les gens de notre profession devaient vivre. Une grande partie de mon chagrin venait de la perspective que m'offrait l'avenir. Le plus triste sujet de mes réflexions venait de la nécessité où je serais, un jour, de ne pouvoir prendre pour femme que la fille de quelque geôlier ou de quelque autre exécuteur de province, créatures sans mœurs, sans éducation et sans délicatesse; tandis que je sentais en moi de la délicatesse.

La Gogo avait pour mon malheur développé en moi des goûts et des sentiments de luxe et d'élégance que j'avais soigneusement cachés à mon père. Je ne croyais pas qu'on pût rencontrer deux fois une femme aussi douce, aussi bonne et aussi dévouée que l'était ma mère. Les affections qui rendaient mon pére heureux et qui apportaient des compensations à ses tristes devoirs me semblaient perdues pour moi. Aussi ce fut l'espérance d'être heureux avec l'inconnue qui me donna la hardiesse de la suivre. Je pris mon désir pour une réalité, et peut-être l'illusion me fit-elle trouver dans ses regards une secrète réponse aux pensées qui agitèrent mon âme.

Cette charmante jeune fille donnait le bras à une vieille femme, qui me parut appartenir à la dernière classe du peuple. Elles descendirent toutes deux l'escalier de marbre quand les eaux cessèrent de jouer. Alors, je coudoyai si bien ceux qui m'environnaient que j'arrivai promptement auprès d'elles. Lorsque nous nous trouvâmes dans la grande allée, la foule fut agitée par un mouvement si furieux, que la jeune personne resta seule et séparée de sa conductrice. Moi-même, j'étais à quelques pas de mon inconnue,

combattant pour ne pas être écrasé, et jouant des coudes et du corps. Des cris se faisaient entendre. Cette terrible presse provenait de l'approche du roi et de sa cour.

Grâce à ma force, j'arrivai jusqu'à la jeune fille, dont je ne perdais pas de vue la fontange verte, et je lui fis bientôt un rempart de mon corps. Elle était dans un danger si imminent d'être écrasée contre le grand socle carré d'un groupe de marbre, qu'elle accepta mon secours sans proférer une parole. Ses yeux annonçaient une sorte de résignation au sort qui l'attendait là; mais, quand elle me vit lui offrir mon bras et la dégager si courageusement de la place où elle allait peut-être périr, ses yeux étincelèrent en me regardant, puis une pâleur soudaine couvrit son visage. Je fendis la foule devant elle sans m'embarrasser des cris que je fis pousser à ceux sur lesquels je me jetais; l'inconnue me suivait; et en quelques minutes nous arrivâmes ainsi dans un lieu presque désert. Nous ne nous étions pas dit un seul mot. Nous restâmes quelques secondes aussi embarrassés l'un que l'autre; mais, lorsque je sentis que je pouvais paraître ridicule, je lui demandai fort respectueusement :

— Où voulez-vous, mademoiselle, que j'aie l'honneur de vous reconduire?

— Monsieur, je demeure à Versailles.

— Eh bien, permettez-moi de vous mener chez vous; car vous retrouveriez maintenant bien difficilement la vieille gouvernante avec laquelle vous étiez...

— C'est ma mère, dit-elle en me regardant fixement.

Cette réponse me fit plus de plaisir que de peine; car la pauvreté des vêtements de cette mère donnait de la force à mes espérances.

— Disposez donc de moi comme vous le voudrez..., m'écriai-je. Cherchons madame votre mère, restons ici, ou allons chez vous.

Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes au hasard à travers les allées des jardins, tantôt silencieux, tantôt nous disant de vagues paroles vides de sens et pleines d'expression. Nous marchions vers la foule ou nous nous en écartions, au gré des caprices de je ne sais quel sentiment secret qui nous animait. Parfois l'in-

connue semblait avoir autant envie de se confier à moi que moi à elle; mais bientôt la même honte qui me possédait changeait ses paroles de confiance en paroles sèchement polies. Tantôt unis comme un frère et une sœur, tantôt séparés comme deux ennemis qui passent à côté l'un de l'autre en se voyant et sans se voir, nos âmes imitaient les ondulations de l'immense foule qui s'agitait à cent pas au-dessus de nous.

L'inconnue ne m'avait pas même encore remercié du service que je venais de lui rendre en l'arrachant à une mort certaine. Nous étions devenus tout à fait muets, et ce silence nous liait peut-être plus l'un à l'autre que toutes les paroles possibles, quand son œil, aussi perçant que celui d'un oiseau de proie, et qui était attaché sur les groupes qui passaient devant nous, se fixa sur un point.

— Voici ma mère! s'écria-t-elle.

Puis elle quitta mon bras, me laissa, et courut avec rapidité vers la vieille femme.

Je demeurai confondu de l'impolitesse affectée avec laquelle elle abandonnait mon bras sans me regarder, ni m'adresser un seul mot de remercîment. Je la suivis. Elle se dirigea vers une grille qui offrait une sortie sur la route de Bretagne, et, quand je me trouvai près d'elle à la grille, sa mère vint à moi, et me dit secrètement :

— Ma fille et moi, monsieur, nous vous prions de ne pas nous suivre comme vous le faites.

Puis elles rentrèrent dans Versailles. La petite ne tourna qu'une seule fois la tête. Elle me vit immobile en dehors de la grille, sur le chemin. Je la contemplais marcher.

Je revins à Paris. Deux jours se passèrent, et, pendant tout ce temps, je ne fis que songer à l'inconnue. Le troisième jour, j'étais à Versailles. J'allai voir le vase auprès duquel je l'avais rencontrée, et je l'aperçus seule, devant le socle de marbre où elle avait manqué de périr... J'y courus. Elle leva les yeux, me reconnut, et s'en alla d'un pas précipité, mais je la rejoignis. Elle rougit beaucoup quand elle me vit près d'elle, car nous comprenions tous deux que nous avions pensé l'un à l'autre. Elle se tourna tout à coup vers moi, et, les larmes aux yeux, elle me dit :

— Je vous supplie, monsieur, de renoncer à moi. Je ne suis point une demoiselle, je suis une pauvre fille du commun. Vous

êtes homme de qualité, et je ne puis vous appartenir à aucun titre

— Je ne suis pas homme de qualité, répondis-je.

Elle laissa échapper un mouvement involontaire.

— Et c'est bien plutôt moi, dis-je en continuant, qui puis avoi besoin de votre pitié que vous de la mienne...

Je n'osai pas achever, je lui offris mon bras; elle le prit, et nou fîmes une délicieuse promenade. Ce jour-là, j'appris qu'elle s'ap pelait Marguerite, et je lui dis que je me nommais Henri. Nou convînmes de nous revoir dans deux jours. Les rendez-vous s succédèrent, et Marguerite fut bientôt convaincue que je l'aimai sincèrement.

Mais, au milieu de notre bonheur, il y avait une idée sombre un vide obscur et noir qui attirait sans cesse nos regards. J n'osais pas encore lui avouer qui j'étais. Elle semblait deviner qu je lui cachais un secret, et nous sentions l'un et l'autre une gên indéfinissable; car nos âmes s'entendaient déjà trop pour ne pa se chagriner de manquer de contact en un point. Quand je m crus assez certain de l'affection de Marguerite, je pris en quelqu sorte l'engagement de lui découvrir le mystère de ma vie.

Vers la fin du mois de septembre, un soir que nous revenions d voir travailler les ouvriers à Trianon, je fis asseoir Marguerite su un talus de gazon à peu de distance de la porte du parc. Nou restâmes un moment silencieux, occupés à regarder les eaux claire du grand canal, le ciel bleu, les herbes vertes et jaunes. J n'osais commencer une terrible confidence, et Marguerite m paraissait inquiète aussi. Elle avait été toute triste pendant cett longue promenade. Ses grands yeux noirs, fixés en apparence su la campagne, m'examinaient à la dérobée. Je l'imitais, et, par un convention tacite, nous nous contemplions alternativement; ma il y eut un moment où l'un de nous s'oublia, ce fut elle. Le regar profond que nous nous jetâmes décida de notre sort. Nos sou frances étaient intolérables.

— M'aimes-tu bien?... me demanda-t-elle hardiment.

— Oh oui!...

— M'aimerais-tu toujours si j'étais la fille d'un grand criminel

— Oui...

Elle s'enhardit.

— D'un homme qui serait aux galères?...

— Oui...

— D'un renégat?...

— Oui...

— D'un traître qui aurait vendu la France?...

J'hésitai.

— D'un exécuteur?...

Elle devint pâle comme la mort en prononçant ces deux mots.

— Mais ta naissance, Marguerite, t'ôte-t-elle une seule de tes vertus, de tes qualités?... lui dis-je.

Elle respira fortement, comme si un poids immense était enlevé de dessus son sein. Elle rougit beaucoup, baissa les yeux; je vis deux larmes rouler le long de ses joues, briller, tomber à terre, où elles se suspendirent comme deux gouttes de rosée à une herbe luisante. Puis elle releva la tête, la laissa aller sur mon épaule, et resta muette, heureuse.

— Je suis la fille de l'exécuteur de Versailles!... me dit-elle à l'oreille.

Puis, après avoir vu sur ma figure une expression d'amour, elle se jeta à genoux en s'écriant d'une voix céleste :

— Mon Dieu, il ne me repousse pas!...

— Te repousser, Marguerite!... répondis-je, et comment le pourrais-je? Je suis moi-même...

— Qui?... demanda-t-elle d'un son de voix effrayant.

— Le fils de celui de Paris.

Elle jeta un cri et se tordit les mains. Sa figure bouleversée exprima un horrible combat. Enfin elle me regarda.

— Pourquoi aurais-je moins de générosité que toi, Henri?... dit-elle.

Alors, pour la première fois, je la conduisis jusque chez elle. Pendant la route, nous nous entretînmes de tout ce que nous avions à faire pour obtenir l'aveu de nos parents et pour nous épouser. Je remarquai encore quelques nuages dans l'âme de Marguerite. Elle semblait conserver une arrière-pensée douloureuse, et je me promis bien de vérifier mes appréhensions.

Ce ne fut pas sans trembler que je parlai à mon père de mes amours et de l'intention où j'étais de me marier, s'il y consentait.

— Vous êtes bien jeune, me dit-il, pour entrer en ménage mais, si vous aimez cette fille, comme il nous faut des compensations dans notre état, je ne vois pas d'obstacle. Le maître de Versailles a été mon camarade, et il n'est pas sans avoir du bien Nous arrangerons les affaires ensemble. Cela me contraindra à vous résigner mon office plus tôt que je ne le croyais; mais, pour vous procurer un bon établissement, mon enfant, il n'y a rien que je ne fasse.

En effet, le dimanche suivant, mon père et ma mère se mirent en route pour Versailles avec moi. Nous étions dans un carrosse, et nous arrivâmes dans la rue de Satory, à la petite maison isolée dont je ne connaissais encore que les dehors.

— Ah! ah! c'est Monsieur de Paris!... s'écria un gros homme en voyant mon père. Soyez le bienvenu, notre ancien!... ajouta-t-il en l'aidant à descendre du carrosse.

— Jean! Coloquinte! cria-t-il à deux hommes qui parurent être ses valets, ouvrez la porte, mettez le carrosse sous le hangar et les chevaux à l'écurie. — Vous arrivez bien, monsieur le premier dit-il en donnant une poignée de main à mon père; demain, nous pendons deux hommes de la bande des *soldats!...* Tu me feras l'honneur d'officier.

— Cela va sans dire..., répliqua mon père. Nous resterons jusqu'à mardi chez toi; car nous avons à causer d'affaires sérieuses.

Marguerite était sur la première marche du perron et n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Je la vis pâlir et rougir. Ce ne fut pas sans une émotion profonde que je remarquai l'influence qu'elle exerçait sur son père. Elle en était en quelque sorte respectée. En effet, quand il se retourna et qu'il l'aperçut, il mit un doigt sur ses lèvres en regardant mon père, comme pour l'avertir de ne pas parler des choses du métier devant elle.

Je m'empressai de conduire ma mère auprès de Marguerite, et nous laissâmes les deux anciens amis se promener dans la cour en causant, sans doute, de nos intérêts. Ma mère trouva Marguerite charmante et lui témoigna beaucoup d'amitié.

Le soir même, nos deux familles furent d'accord, et, après le souper, l'on chanta des chansons du vieux temps. Nos accords furent en quelque sorte tacitement fêtés. Le père et la mère de

Marguerite paraissaient tout fiers de la perspective de m'avoir pour gendre.

Leur fille seule, parmi nous, conserva un air de dignité modeste qui, pour moi, initié dans les secrets de sa belle physionomie, était un voile de tristesse... Elle pensait peut-être au lendemain. J'avais deviné juste. Le lundi matin, elle ne se montra pas. Son père nous apprit que, les jours d'exécution, elle ne sortait jamais de la chambre.

Le soir, quand j'allai lui faire mes adieux, elle m'attira près d'elle, et d'une voix émue :

— Henri, me dit-elle, j'ai su que mon père était très-joyeux de savoir que tu succédais au tien dans sa charge; mais, si tu le remplaces... (Sa voix trembla.), je ne serai jamais ta femme...

Je voulus lui répondre, elle m'imposa silence par un de ces gestes impérieux qui vont si bien aux femmes qu'on aime, et je partis en proie au plus profond étonnement.

Quand j'instruisis mon père de cette difficulté, il haussa les épaules et s'écria :

— Idées de jeunes filles...; elles voudraient empêcher la terre de tourner...

Pendant le mois qui s'écoula depuis ce jour, Marguerite se montra plus aimante que je ne l'avais connue jusqu'alors; mais elle ne me reparla plus de l'arrêt qu'elle avait porté sur notre union. Je la croyais convertie, quand, un soir, la questionnant à ce sujet, je trouvai dans sa résolution quelque chose de si arrêté, que je ne pus douter de l'énergie de sa volonté.

Cependant, mon père s'était intrigué pour me transmettre son office. Nous approchions de cette journée fatale que j'ai entrepris de peindre, et, comme j'aimais trop Marguerite pour ne pas tenter un dernier effort, je lui fis dire que, si elle tenait à ma vie, elle devait venir dans le parc de Versailles à l'heure ordinaire de nos rendez-vous.

L'endroit le plus favorable à nos entretiens était au bout de la pièce d'eau de Neptune. Les arbres des bosquets voisins et ceux des charmilles ayant été les premiers plantés, étaient alors assez grands pour cacher les amants qui s'y rendaient. La route qui conduit à Trianon n'étant pas achevée, ce lieu demeurait presque

toujours solitaire, surtout pendant le dîner du roi. Avec quell impatience j'accourus à Versailles quand je reçus la réponse d Marguerite ! Je descendais le long *tapis vert* qui mène au gran bassin, et j'atteignais l'avant-dernier des vases de marbre qu décorent les allées latérales, lorsque je me sentis frapper su l'épaule par un homme qui me suivait sans que je m'en aperçusse Je me retournai vivement et je restai immobile en reconnaissan M. le grand prieur, Philippe de Vendôme.

— Mon garçon, me dit-il, je te baille cinquante pistoles si tu veux faire le guet pour moi. Aussitôt que tu verras venir quelqu'un tu tousseras..., ajouta-t-il, comme si, d'après ma tournure et me vêtements, il eût jugé que cette somme devait me déterminer à accepter son offre.

— Je vous remercie des cinquante pistoles, monseigneur, ré pondis-je respectueusement; mais, comme, à l'approche de la pre mière personne qui arrivera, j'aurai moi-même besoin de fuir vous serez naturellement averti...

— Ah ! ah ! répliqua-t-il.

Nous arrivâmes tous deux au bout du *tapis vert*.

Nous regardâmes ensemble le vaste fer à cheval sablé qui ter mine de ce côté les jardins de Versailles, et nous aperçûmes le deux personnes que nous y venions chercher. Je ne fis pas l moindre attention à la dame qui attendait le grand prieur, car j n'eus d'yeux que pour ma chère Marguerite. Elle était bien sim plement mise; mais elle avait un art de porter ses ajustement qui la faisait toujours prendre pour une demoiselle. Elle ne m parut jamais si fière et si imposante qu'en ce moment. Elle éta pâle comme si une peur lui eût subitement ravi ses couleurs.

— O mon cher Henri !... dit-elle d'une voix altérée, c'est don demain que mon sort se décide...

— Comment?... demandai-je en feignant d'être étonné.

— Ne me cache rien, reprit-elle en agitant sa tête blonde, mo père a parlé... Il m'a dit que, demain, tu...

— Non, non, Marguerite, répondis-je en la conduisant sur u banc voisin de la charmille, sur lequel nous nous assîmes; rie n'est encore décidé.

— Ton père s'attend-il à ta résistance?...

En me faisant cette question, Marguerite me regardait fixement, et je ne pus m'empêcher de rougir.

— Oh! dit-elle avec un son de voix profond, cher ami, tu ne sais pas mentir!...

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ainsi, reprit-elle, tu ne lui as pas parlé, tu n'as pas osé? Ainsi l'ascendant qu'il exerce sur ton esprit est plus fort que ton amour?...

Elle me pressa violemment la main.

— Eh bien, moi, dit-elle, j'aurais quitté père et mère pour te suivre au bout du monde!... J'eusse été ta servante, je t'obéirais en tout... Hélas! je ne te demande qu'une seule chose, et je ne puis l'obtenir..., Si je voulais l'impossible... mais je désire que ta main reste blanche... voilà tout. Si j'y mets tant d'insistance, Henri, crois bien que je me suis examinée... Je mourrais de douleur si je t'appartenais et que la main que j'aurais baisée...

Elle n'acheva pas.

— Vingt fois en me couchant le soir, reprit-elle, si ma pensée me faisait te voir, rentrant...

Elle s'arrêta encore et pâlit.

— Tu comprends..., dit-elle après une pause; eh bien, je sentirais ce que je viens de sentir..., un froid de mort... Fuyons!... ajouta-t-elle avec une sauvage énergie. Allons-nous-en loin de la France. Tu es fort, je suis courageuse, nous travaillerons... Au moins, notre pain ne sera trempé que de nos pleurs...

J'avais écouté Marguerite dans une immobilité comparable à celle de la statue auprès de laquelle nous étions. Jamais elle n'avait montré tant de chaleur. Je ne reconnaissais pas en elle cette modestie habituelle qui donnait tant de charmes à ses traits doux et délicats.

— Marguerite, lui dis-je, tu ne m'avais pas encore montré tant de répugnance; j'espérais emporter des paroles de consolation. A qui rêves-tu donc de te marier?... Quels sentiments as-tu donc pour ton père?... Aurais-tu moins d'indulgence pour ton mari?...

— Quelle différence entre les obligations que m'imposent ces deux sentiments!... s'écria-t-elle. Mais à quoi bon te cacher ma pensée?

Elle couvrit sa figure de ses deux mains et parut vouloir me dérober ainsi l'expression d'un sentiment terrible.

— Henri !...

Elle s'arrêta encore.

— Mon père m'épouvante. J'ai manqué périr le jour où j'ai compris son état, et il y a eu bien des moments où j'ai souhaité de n'être pas née... Me marier à un autre que toi ! reprit-elle. O Henri! toi! rien que toi!... Mais fais en sorte que ma vie soit possible, que je puisse te serrer dans mes bras sans effroi...

Nous nous tenions par la main, nous nous regardâmes, et ce moment fut un des plus délicieux de ma vie, le seul peut-être où j'aie senti mon cœur battre à l'aise et sans fardeau qui l'écrasât. Nos yeux errèrent sur la vaste nappe d'eau que le soleil faisait briller comme un miroir. L'onde était calme. Marguerite me montra le grand canal et me dit :

— Mourir là ou être ta femme!...

— Oh ! tu seras ma femme!... m'écriai-je en oubliant tout.

Elle me tendit la main, et j'osai l'embrasser sur la joue. Elle ne se fâcha pas, mais elle me dit :

— Ce sera le premier de tous... ou le dernier.

— Comme cette idée te tourmente!... m'écriai-je involontairement.

Nous restâmes silencieux.

En ce moment, j'entendis le grand prieur qui disait à la dame :

— Voyez comme ces deux jeunes gens-là s'aiment! Ils n'ont pas entre eux la tyrannie des idées de convention qui gouverne les cœurs. Ils ne vivent pas à la cour et il n'y a pas de préjugé qui les séparent; aussi, comme ils sont heureux!... Allons, laissez-vous fléchir...

Alors, j'eus la curiosité de regarder cette dame.

Je frissonnai presque en reconnaissant madame la duchesse de Cardonne, veuve du maréchal de Lamotte-Houdancourt.

— Eh! monseigneur, est-ce que ces gens-là connaissent l'honneur et les sentiments? répondit-elle en riant. Si le roi consent à ériger en duché-pairie votre terre de Moret, reprit-elle, car vous sentez que je ne voudrais pas perdre mon tabouret, et si le pape vous accorde...

En ce moment, Marguerite jeta un faible cri. Je la regardai; elle était devenue aussi rouge qu'une cerise.

Son père, arrivé là comme par sortilége, venait à nous. Je me retirai précipitamment, et je m'en allai par un étroit sentier pratiqué entre deux charmilles. Quand je crus être en sûreté, je m'arrêtai, et j'entendis, grâce à la force de la voix, les paroles suivantes :

— Voilà du propre, Marguerite! oser venir au parc pour y voir Henri. Qu'avez-vous donc de si secret à vous dire, que vous craigniez moins le public que ma maison?... Aux termes où nous en sommes, vous savez bien que vous ne devez recevoir les visites de ce jeune homme que chez moi! Est-ce décent à vous de vous montrer avec lui? Êtes-vous une grande dame pour vous conduire ainsi sans pudeur? Que cela ne vous arrive plus. Quand vous serez femme, vous agirez comme vous l'entendrez; mais, tant que vous serez fille, apprenez à obéir à votre père!... Allons, marchons... Vous savez bien à quoi vous m'exposez en me contraignant à venir vous chercher ici!...

A peine avait-il prononcé ces mots, qui rendirent Marguerite pâle, car c'était peut-être la première fois que son père avait occasion de la gronder, qu'un gardien des bosquets, vêtu de la livrée du roi et portant à la main une canne dont la poignée était d'argent, arriva jusqu'au père de Marguerite et lui dit d'une voix brutale :

— Que faites-vous ici?...

Il acheva même sa phrase par un gros juron.

— Vous savez bien, ajouta-t-il, qu'il vous est interdit d'entrer dans les jardins du roi... Je vais prévenir le gouverneur du château, qui parlera de vous au grand prévôt...

Le bonhomme pâlit et regarda sa fille. Puis, tirant sa bourse, il la présenta en cachette au gardien, qui la prit, et alors ce cerbère se radoucit; car il dit d'une voix moins irritée :

— Que je vous reprenne encore une fois ici, et il vous en cuira!... Allons, qu'on détale!... Marche, toi et ta fille!...

Je regardai Marguerite jusqu'à ce que je la perdisse de vue. Elle donnait le bras à son père, et deux fois elle tourna la tête pour me voir. Dans le lointain, sa taille indistincte, sa démarche,

sa coiffure, toute sa personne me produisirent une émotion ind(finissable. Il y avait de la tristesse dans ses mouvements. Bient(je ne la vis plus que comme un point en haut de l'allée par laquell elle s'en allait, et puis... elle disparut tout à fait. Je regardai trace de ses pieds, je revins m'asseoir sur le banc, je contempl l'eau claire du grand canal..., et je n'osais penser au lendemain.

De combien d'impressions et de souvenirs cette heure n a-t-el pas été la source pendant le reste de ma vie!...

II

L'espèce de résolution que Marguerite venait de me montre sa mélancolie calme et vraie, agirent à tel point sur moi penda le chemin, que l'idée de résister à mon père ne m'effraya plus.

En galopant sur la route, mes réflexions prirent de la force l unes par les autres, comme si le mouvement du cheval et m(agitation corporelle eussent contribué à me donner de l'énergi Je pensais que mon père pouvait bien exercer sa profession jusqu ce que mon frère Jacques fût en âge de lui succéder : il s'agiss de ma vie et de mon bonheur, et, comme la bonté de mon père ét aussi grande que sa violence, je m'attendais bien à exciter u terrible tempête; mais, après le premier moment de sa colère, pressentais en quelque sorte la réussite des arrangements (famille que je faisais à moi tout seul.

Je me souviens d'avoir parlé depuis Sèvres jusqu'à..., comme j'étais devant mon père. Il avait eu besoin de se faire un poi d'honneur de sa profession pour ne pas se mésestimer lui-mêm et j'avais bien deviné, aussitôt que j'eus réfléchi à notre positio que le point d'honneur était en lui l'endroit sensible, et alors commençais, pour éviter de le choquer et de commettre en quelq sorte un parricide moral, par lui dire que, depuis mon enfanc j'étais accoutumé à l'idée de lui succéder, que je n'aurais jama eu l'audace de résister à ses volontés, mais que Marguerite, (qui dépendaient ma vie et mon bonheur, préférait la mort à not union si je continuais, etc.

J'étais si éloquent tout seul, que je ne désespérai de rien.

Mais il était nuit quand j'arrivai à Paris; alors, je me couchai sans voir mon père. Je rêvai beaucoup de Marguerite : nous étions mariés et heureux, car j'avais réussi à la convaincre de la nécessité à laquelle je devais me soumettre. Ce songe me parut de bon augure.

Le matin, mon père entra dans ma chambre; il se frottait les mains en signe de contentement, et il me dit avec une sorte de gaieté :

— Eh bien, Henri, debout, mon garçon; levez-vous, paresseux; allez chez votre barbier et revenez promptement, car nous dînerons de bonne heure, afin que votre travail ne trouble pas votre digestion. C'est aujourd'hui que vous commencez. J'espère que vous me ferez honneur et que vous serez digne de votre maître.

A ces mots, je me levai, et je trouvai en moi un courage que je ne me connaissais pas et des idées tout autres que celles dont j'avais médité l'expression la veille, et je peignis la répugnance de Marguerite. Le souvenir de son geste, en me montrant le canal, m'arracha des larmes, et je dis à mon père qu'il s'agissait de la vie de ses deux enfants...

Il me regarda fixement, et ce regard me fit trembler : il était immobile et muet. Ses yeux avaient peint tant d'émotion, que je ne pouvais pas deviner sa réponse.

— Henri, me répondit-il, s'il dépendait de moi de changer votre destinée..., je n'hésiterais pas...

Ces paroles, prononcées d'une voix douce, calmèrent aussitôt la fougue de mon cœur. Cette bonté inattendue me surprit.

— Marguerite ne vous aime pas...

Je fis un signe d'incrédulité.

— Non, elle ne vous aime pas. Qu'est-ce que c'est qu'un amour semblable?... Une répugnance le détruit. Elle veut donc être princesse? Enfantillage! Cependant, je consentirais à tout... pour votre bonheur. Mais, mon fils, comment vous y prendrez-vous avec le Parlement?

— Le Parlement, mon père?... dis-je tout hébété.

— Oui, reprit-il en tirant un parchemin de sa poche, car voilà votre commission, scellée et signée. M. Du Tillet, greffier du Par-

lement, l'a envoyée hier au soir, pendant que vous étiez à Versailles...

J'éprouvai une angoisse indéfinissable. Je sentis une convulsion intérieure assez semblable à celle de la peur, et je restai muet, immobile, les yeux attachés sur le parchemin.

— Comment voulez-vous faire? me demanda-t-il. Vous êtes revêtu du pouvoir pour toute votre vie. C'est comme la royauté et la prêtrise, on ne peut plus s'en dépouiller. C'est vous, aujourd'hui, qui êtes *Monsieur de Paris*, et, moi, je ne suis plus rien.

Je m'assis en silence, car alors il me sembla que mes os s'amollissaient et que mon sang s'évaporait. Devant cette nécessité, je me résignai et j'embrassai mon père.

— Bien, mon fils, me dit-il en me serrant la main. Ah çà! mon enfant, ne mettez plus de poudre. Tant que, pour vous livrer à vos plaisirs, vous vous êtes déguisé, je n'ai rien dit. Aujourd'hui, Henri, vous enfreindriez la loi. J'ai pu souffrir que vous oubliassiez que j'étais votre père; mais, maintenant, n'oubliez pas qui vous êtes...

Il me regarda fixement, comme pour ajouter à la force de ses paroles, et il me laissa, après m'avoir remis le terrible parchemin.

Je sortis et je me dirigeai vers une boutique de perruquier où j'avais l'habitude d'aller me faire accommoder. Elle était dans un autre quartier que le nôtre, et il est facile de comprendre la raison qui, jusqu'alors, m'avait déterminé à agir ainsi.

Cette boutique était située rue Saint-Denis, un peu après le coin de la rue des Lombards, du côté du Châtelet. Le perruquier, nommé Vimontel, à laquelle elle appartenait, jouissait d'une grande renommée, mais il était soupçonné de faire plus d'un commerce.

La vieille maison de bois qu'il tenait à cens de l'archevêché se prêtait merveilleusement bien aux mystères de ses trafics avec les gens de qualité. Le petit bouge bâti sur la rue Saint-Denis ne se composait que de la boutique, d'un étage au-dessus et d'un grenier triangulaire, qui s'avançait de manière à garantir de la pluie le seuil de la porte. Vimontel, sa femme et ses apprentis demeuraient là.

Mais derrière ce logis assez profond était une petite cour sur laquelle l'arrière-boutique avait une issue.

Au fond de cette cour obscure, où le soleil ne pénétrait jamais, il existait un petit corps de logis également en bois. On montait dans les chambres par des galeries et par des escaliers extérieurs aussi noirs que la tête d'un nègre. Les poutres saillantes, les rampes et les portes étaient ornées de figures hideuses qui faisaient peur aux enfants.

Or, cette petite cour et ce bâtiment antique avaient une porte qui ouvrait sur la rue des Lombards.

Souvent, quand j'étais encore coquebin[1], je voyais les seigneurs, qui arrivaient se faire accommoder chez Vimontel, s'en aller par l'arrière-boutique et ne plus revenir. Puis, par la petite porte de la rue des Lombards, je voyais entrer force chaises à porteurs soigneusement fermées. Je me doutai bientôt d'où provenait la grande vogue et renommée de ce Vimontel. Je fus peu soigneux de profiter des occasions que j'aurais pu trouver de plaire à quelque haute dame en la surprenant. D'abord je fus longtemps heureux avec la Gogo; et, depuis notre séparation singulière, j'aimais Marguerite.

Mais je négligeai d'autant plus de m'initier dans les mystères de la petite porte de la rue des Lombards, qu'il était question de choses affreuses. On racontait des horreurs de M. le marquis de Seignelay, fils de M. de Colbert, et il s'en était fallu de bien peu que Vimontel ne passât par les mains de mon père. La protection secrète de quelques personnages le sauvait des dangers où l'entraînait sa complicité forcée dans les crimes des gens de cour.

Le hasard voulut qu'en passant par la rue des Lombards je fisse attention à la porte mystérieuse de Vimontel. Je m'aperçus qu'elle était entre-bâillée. Alors, plus par curiosité de jeune homme que par divertissement, je m'aventurai à travers un passage et je parvins dans l'arrière-boutique, où je ne trouvai personne. Vimontel et sa femme étaient tous deux occupés; car il y avait chez eux une grande affluence de monde. J'allais entrer quand j'entendis une conversation qui roulait évidemment sur moi, et, assez curieux de savoir ce qu'on en disait, je restai immobile.

Comme je regardais à travers le vitrage, il se fit derrière moi

1. *Coquebin* est une vieille expression qui servait jadis à désigner un jeune homme qui ne connaissait ni les femmes ni le monde. (*Note de l'éditeur des Mémoires.*)

un bruit assez semblable à celui que produit une femme en marchant. La porte secrète de la rue des Lombards s'était fermée vio lemment, et le frôlement d'une robe se fit entendre dans le silence Alors, je tournai la tête assez vivement, mais pas encore assez pou pouvoir examiner la leste inconnue. La soie d'une robe verte criai et flottait dans l'escalier qui conduisait aux chambres d'en haut A travers les gros barreaux ronds de cette vis antique, j'aperçu des pieds mignons que j'avais trop bien admirés la veille pour n pas être persuadé que l'inconnue devait être Marguerite. L'étoff de la robe était celle de son ajustement des fêtes.

Mon sang bouillonna tout à coup, et je m'assis dans un coi obscur, décidé à éclaircir ce mystère. Je crus entendre la personne entrer dans la soupente qui formait comme un entre-sol audessus de l'arrière-boutique. Bientôt l'inconnue se moucha, soupira pleura, marcha, alla ouvrir la croisée du côté de la cour et revin s'asseoir.

— Il y aura une exécution ce soir à quatre heures..., disait u marchand qui achevait de s'habiller. Les fenêtres seront chères à la Grève, car le brigand qui doit être rompu a commis assez d crimes pour que sa mort excite la curiosité.

— On a été bien longtemps avant de le prendre! s'écria Vimontel. Ça n'est pas pour rire que ses compagnons les marchands e la maréchaussée le nommaient Bat-la-route. Était-il agile, le sacripant!

— A propos, demanda un gentilhomme, a-t-on pu le faire parler?... A-t-il dénoncé ses camarades?...

— Bah! les juges y ont perdu leur latin! dit Vimontel.

— Tout n'est pas encore fini! répliqua un petit homme noir.

Ce personnage attira l'attention par la manière dont il prononça ces paroles. Il tranchait de l'important et paraissait jouir dans le quartier d'une certaine considération que lui avait acquise je ne sais quel emploi. Je l'avais vu quelquefois venir au Châtelet.

— Si vous saviez, ajouta-t-il, comme ces gens-là changent d'idées quand ils voient l'échafaud et les frères de la Merci! Et puis je gage qu'il subira encore ce matin la question extraordinaire!...

— Ah çà! disait dans un coin la mère Vimontel, voilà cinq à si

jours que je ne vois plus venir mon gentil petit brun, ce jeune homme de bonne mine. Il se sera battu en duel, ou il se sera envolé avec quelque belle dame au fond d'une province!... Il m'avait l'air d'un fier dénicheur de linottes... — Jean, ôte donc son peignoir de la case n° 123. Nous donnerons ce numéro-là à M. Verprin.

M. Verprin était le négociant, moitié juif, moitié arabe et un peu usurier, qui avait parlé le premier de la cherté des croisées.

— Bien obligé, mère Vimontel, dit-il à la femme du perruquier. Je m'en vais; car j'ai acheté un assez grand nombre de fenêtres, et il faut penser à ses petites affaires. Le cours est déjà à six livres la place. Si quelqu'un ici en voulait, je pourrais... Croyez-vous, dit-il tout bas au petit homme noir, qu'il y aura beaucoup de monde?

— Ah! s'il y aura du monde!... Les toits crèveront peut-être, car l'exécution sera faite par le fils du bourreau!... répondit le damné bavard; un beau jeune homme pour qui la Gogo s'est, dit-on, jetée dans un puits.

— La Gogo!... reprit le gentilhomme comme s'il recevait un coup.

— Bah! ce sont des menteries; je sais que le fils de l'exécuteur ne prend pas l'état de son père!... s'écria la Vimontel avec une chaleur qui excita ma curiosité.

— Voilà du plaisant, reprit le petit homme; j'ai rencontré hier l'huissier qui lui portait l'ordonnance de nomination.

Ces mots retentirent dans la boutique et dominèrent le brouhaha produit par les conversations des gens groupés qui attendaient leur tour. Alors, l'inconnue marcha précipitamment dans la soupente et arriva près de la fenêtre qui donnait sur la boutique. Saisissant cette occasion d'éclaicir mes soupçons, j'entrai brusquement dans la salle et je levai le nez; mais, au bruit que je fis, l'inconnue se rejeta probablement en arrière avec précipitation, car je ne pus apercevoir tout au plus que le haut de sa coiffure, et... c'était la fontange habituelle de Marguerite.

— Ah! vous voilà, coureur! me dit la Vimontel. Ah! venez çà, mon amoureux. — Eh! qu'a-t-il donc? s'est-il battu?... Il est plus blanc que de l'eau de savon... Est-il sombre ce matin!

— Mais par où donc êtes-vous entré? me demanda-t-elle à voix basse.

Je clignai des yeux de manière à éveiller sa curiosité; puis, lui saisissant le bras, je l'entraînai dans l'arrière-boutique.

— Dites donc, la mère, vous avez des linottes coiffées là-haut?

— Non, non, mon fils, répondit-elle d'un air mystérieux. Il n'y a que ma nièce, qui vient d'arriver ce matin.

— Elle est donc de Versailles, votre nièce?

La Vimontel pâlit à cette question; mais, grâce à l'obscurité de la boutique, elle put me cacher son trouble et me répondit :

— Est-ce que je sais d'où elle vient? Demander à une jeune fille d'où elle arrive, autant vouloir apprendre où va l'hirondelle.

— Je vais monter la voir, lui dis-je.

— Halte-là!... répliqua la vieille en se mettant entre moi et l'escalier. Mon cher seigneur, ma nièce est une fille sage et vertueuse... impossible! Demandez-moi plutôt une marquise, une femme de la cour! mais ma nièce!... elle vous tuerait.

A ces mots, j'entendis pousser les verrous de la porte de la soupente, et je compris que, quand même ce serait Marguerite, elle avait résolu de ne pas me voir.

— Allons, ma chère tante, dis-je en feignant de rire, accommodez-moi promptement, et faites-moi passer avant les autres, car je suis pressé. Vous alléguerez que je suis votre neveu.

Je rentrai et j'allai m'asseoir sur une chaise que je tournai vers le vitrage de l'arrière-boutique au lieu de me mettre au jour.

— Quelle drôle d'idée! s'écria la femme du perruquier.

Les rideaux de siamoise qui garnissaient les carreaux de la soupente se fermèrent.

— C'est Marguerite! m'écriai-je.

Je sentis la main de la maîtresse du logis trembler, et je la regardai de manière à la faire trembler; car je soupçonnais quelque mystère infâme.

— Ne nous perdez pas! me dit-elle à l'oreille. Si l'on savait que ma sœur est la femme de Monsieur de Versailles, nous serions ruinés...

Ces mots me rassurèrent.

— Mais comment Marguerite se trouve-t-elle ici?...

— Je ne sais, me répondit la Vimontel.

Malgré l'air assuré avec lequel elle prononça ces paroles, elle se mit à me regarder avec trop d'intérêt et de curiosité pour que je ne crusse pas que Marguerite lui avait fait quelque confidence.

— Elle est venue ce matin en cachette, reprit-elle à voix basse; car son père est un monsieur rigide qui ne la laisserait pas aller, mais il doit être toute la journée hors de chez lui. Néanmoins, elle va retourner ce soir à Versailles. Elle n'a jamais voulu nous dire l'objet de son voyage. D'où la connaissez-vous?

— Vous êtes bien hardie, mère Vimontel!

Elle se tut.

— Voulez-vous mettre votre belle perruque blonde ou seulement poudrée?

Je tressaillis involontairement de ce que j'allais dire. Il me semblait que Marguerite épiait ma réponse. Elle en connaissait aussi bien que moi toute l'importance, et je crus surprendre dans les yeux de la Vimontel une expression de sournoiserie qui me fit croire qu'elle s'en doutait aussi.

— Ni perruque ni poudre, répondis-je à voix basse; peignez-moi les cheveux, aplatissez-les, et, s'il y a quelque vestige de poudre, brossez-moi la tête.

— Oh! oh!... s'écria-t-elle gaiement, et en me jetant un de ces regards de vieille femme qui, malgré une fausse apparence de vérité, trahissent de la fourberie; c'est quelque déguisement! Vous voulez peut-être aller voir rompre Bat-la-route.

J'étais accommodé, je me levai. En cet instant, la Vimontel et moi, nous crûmes entendre un cri dans la soupente. Je sautai dans l'arrière-boutique, je montai à la soupente, et j'ébranlai fortement la porte de la chambre; mais elle était soigneusement fermée.

— Marguerite! Marguerite!

Pas de réponse.

— Ah! je vous supplie, monsieur, pas d'esclandre chez moi!... me dit la Vimontel effrayée de mon cri.

— Eh bien, que je sache au moins si elle m'aime toujours!

— Retirez-vous et j'entrerai.

Je me soumis à cette dure condition, et j'allai m'asseoir sur l'avant-dernière marche de l'escalier.

La Vimontel demanda doucement à sa nièce si elle était indisposée.

— Ma tante, répondit-elle d'une voix étouffée qui me fendit le cœur, je suis très-bien...

La Vimontel me fit signe de rester immobile, et, poussée par l'habitude qu'elle semblait avoir de s'intéresser aux peines des amants, elle dit d'une voix flûtée :

— Ouvre, ma petite chatte, ouvre, il n'est plus là !...

Marguerite, dont les pleurs retentissaient dans l'escalier sonore, laissa entrer sa tante, et la vieille agita sa main comme pour me dire de monter. J'arrivai au seuil de la porte sans avoir fait le moindre bruit.

— Ah ! ma tante, qu'importe ma vie ! mais le perdre, lui !... le perdre vivant !...

— Calme-toi, ma belle petite, ce sont des idées qui te passeront ! un homme est un homme !... trente mille livres par an font fermer les yeux sur bien des choses !...

Mais des torrents de pleurs, dont le bruit était couvert par le brouhaha de la boutique, interrompirent la Vimontel.

La porte était restée entre-bâillée, je me hasardai à la pousser un peu, et je me glissai dans cette petite cellule. Marguerite, assise auprès de la croisée qui donnait sur la cour, semblait guetter mon passage. Elle tourna la tête, me vit et jeta un cri.

— Ah ! ma tante, vous m'avez trompée !...

J'étais à ses pieds, mon air égaré l'effraya. Elle passa la main sur son front, porta son mouchoir à ses yeux; et tout à coup, comme quand le vent a soufflé sur les nuées d'orage qui noircissent le ciel, ses larmes se séchèrent, et une expression de sérénité ranima ce visage pâli. Elle sourit, se plut à caresser ma chevelure, et tout fut oublié.

— Tu es encore mon Henri !... dit-elle.

Elle prit ma main, elle la baisa.

— Cette main est encore pure... et ce baiser ne craint pas ceux de mes rivales !...

— Elle est folle !... dit la Vimontel.

— Oui, folle, reprit Marguerite, folle de lui ! — Henri, pourquoi

aimer à demi? Les hommes ont des destinées marquées... Poursuis ta carrière, nous serons heureux tous deux!

— Mais, repris-je, effrayé de l'accent particulier de sa voix et d'une tendresse si active, nous serons dans peu l'un à l'autre... Suis-je changé pour toi?...

— Oh! non! dit-elle en riant. Non, tu es toujours le même, et j'espère bien aussi être toujours la même pour toi! Bientôt nous ne nous quitterons plus!...

Elle m'embrassa sur les lèvres, je fus comme saisi par une émotion contre laquelle je n'étais pas en garde. Alors, Marguerite fit un léger bond, et disparut, sans que sa tante ni moi pussions nous opposer à son évasion. Je descendis avec la rapidité de l'éclair, j'atteignis la porte de la rue des Lombards par où elle avait dû sortir; car j'entendis le frémissement de sa robe dans la petite cour. J'aperçois sa robe flottant à un coin de la rue Saint-Denis; j'y cours, mais je ne la vois pas. Où la chercher? S'était-elle enfuie par la rue de la Ferronnerie, par la rue Courtalon, par la place Gastine, par la rue Saint-Denis, du côté de l'Apport-Paris ou du côté des charniers? Je courus partout, et je n'aperçus nulle part sa fontange ni sa robe verte.

— Elle a toujours été un peu *toquée*[1]! me dit la Vimontel quand je revins chez elle désolé.

— Il me semble avoir vu ce monsieur-là venir au Châtelet, disait le petit homme noir en parlant de moi.

— Je n'y suis jamais allé! m'écriai-je vivement.

A ces mots de mensonge, je sortis précipitamment et je pris le chemin de la maison.

Pendant la route, je me fis une multitude de raisonnements pour me persuader qu'il était fort heureux que Marguerite eût appris ma détermination. J'espérai que le lendemain, quand elle me verrait plus amoureux, plus tendre que la veille, ses terreurs se dissiperaient.

— Après tout, ce sont des idées de jeune fille! me disais-je.

Et mon cœur se trouva délivré de toutes ses craintes.

1. Être *toqué* est une ancienne expression populaire qui signifie avoir reçu un coup sur la tête. En d'autres termes, être timbré.

III

En rentrant au logis, je trouvai ma mère de très-mauvaise humeur. Le tailleur n'avait pas encore apporté mes habits, et je courais risque de paraître avec des vêtements qui n'eussent pas été convenables.

Cependant, un des deux valets de mon père revint bientôt de chez le tailleur, où il avait été envoyé, et affirma que, dans une heure au plus tard, mon justaucorps brun rouge et ma veste ronde seraient apportés.

Mon père avait deux aides. Dès cette matinée, ces hommes devenaient les complices nécessaires de ma vie publique. Aussi les examinai-je avec plus d'attention que je ne l'avais fait jusqu'alors.

L'un, c'était le plus âgé, s'appelait *Patience*. Il devait ce sobriquet à l'habitude qu'il avait contractée de dire ce mot aux condamnés, d'un air doux et humain qui contrastait singulièrement avec sa mine refrognée. Il était grand, mince, nerveux et très-pâle.

L'autre avait nom *Mercredi*. C'était un petit homme gros, court et jovial à l'excès. Il réussissait souvent mieux que les prêtres à consoler les malheureux criminels. Il avait même conquis une sorte de réputation parmi le bas peuple et les voleurs.

Je me souviens d'avoir vu mon père étonné de la présence d'esprit d'un homme qu'il avait roué. Ce voleur de grand chemin, qui appartenait à la bande des *Gentilshommes de la nuit*, affecta une grande présence d'esprit sur l'échafaud. Il dit en souriant, et un instant avant d'expirer, que, quand on voyait Mercredi, on perdait Patience.

De leur côté, ces deux valets me regardaient avec une sorte de curiosité depuis le matin. J'allais être leur maître, et ils semblaient se demander si j'étais bien capable de remplacer mon père. L'intérêt secret qu'ils me portaient me choquait. Ils avaient mis leurs habits les plus propres pour me faire honneur. Je connus plus tard les motifs de leur inquiétude. Afin de ne plus les voir et de ne pas arrêter ma pensée sur les services qu'ils allaient me rendre, je me mis en devoir de les imiter, car ils aidaient ma mère à

mettre le couvert. Il était onze heures, et le moment de dîner approchait.

— Eh bien, Henri, que fais-tu? dit ma mère. Oh! oh! veux-tu bien te tenir tranquille : les jours d'exécution, ton père restait calme.

— Oui, monsieur Henri, il faut se ménager!... dit Mercredi. Vous surtout, qui étrennez aujourd'hui.

— Vous nous régalez donc?... demandai-je à ma mère.

En effet, le linge était tout blanc, et je sentais venir de la cuisine une odeur qui annonçait quelque rôti d'importance.

— Eh bien, cela t'étonne?... N'entres-tu pas en fonction aujourd'hui?... Je ne sais pas ce qui te tourmente et pourquoi tu es si triste. Tu as du pain sur la planche pour toute ta vie. Je voudrais bien voir ton frère Jacques pourvu d'un bon office à Bordeaux ou à Lyon... Mais il n'a pas l'âge, et puis il y a tant d'intrigants!... Ton père me disait qu'il y avait trente postulants pour la charge de Melun.

On frappa à la porte en ce moment, et, Patience ayant été ouvrir, je reconnus le coureur de M. le duc de...

— Qu'y a-t-il de nouveau, mon garçon?... demanda Mercredi.

— Oh! monseigneur est pris par des fraîcheurs qui lui tiennent toute la cuisse gauche. Or, comme les médecins n'y peuvent rien, son intendant lui a conseillé de se frotter avec votre onguent... Je viens vous en demander, ajouta-t-il avec mystère.

Patience alla gravement à la cuisine, mais il revint promptement, et je l'entendis qui disait à ma mère :

— Madame, faut-il avoir du guignon! le pot à la friture est vide...

— Mon garçon, reprit Mercredi, qui devina tout, si tu veux la payer double, tu auras de la graisse toute chaude. Si tu peux la maintenir tiède..., ton maître est guéri...

Le laquais montra une dizaine de pièces d'or, et alors Mercredi, s'élançant dans la cuisine, revint avec un petit pot plein de graisse prise sous l'oie qui rôtissait.

Le chasseur s'en alla tout épouvanté, s'imaginant que nous étions des anthropophages.

— Tu auras là des gens bien dévoués, me dit ma mère en me

montrant les deux aides. Et honnêtes!... Ça ne prendrait pas un liard à un enfant.

— C'est là une fameuse branche de commerce!... s'écria Mercredi en poussant un grand éclat de rire. Faut-il qu'il y ait des gens assez bêtes pour croire à la graisse de pendu!... L'intendant de monseigneur s'imagine pourtant ne devoir qu'à notre friture la guérison de son mal d'oreilles.

— J'ai vu une année où nous avons fait cinq mille écus avec notre onguent. Nous avions deux cents écus dans notre tirelire, dit Patience. — T'en souviens-tu, Mercredi?

— C'est l'année de l'épidémie, où l'on crevait comme des mouches... Si je m'en souviens!... Dieu de Dieu!... Ce que c'est que l'idée!... Il y a eu plus de trente personnes qui ont été guéries parce qu'elles croyaient à la chose de l'onguent! — Ce qu'il y a de désagréable pour votre première affaire, monsieur Henri, dit-il en s'adressant à moi, c'est qu'elle ira en poste... Quand il y a de la roue, adieu le corps... Si c'était un pendu, vous auriez au moins trois cents livres de ce gaillard-là, et nous dix écus pour boire, car c'est un fier homme!... Auraient-ils du profit à disséquer une nature d'homme comme ça!... Nous l'avons questionné il y a quinze jours. Ah! il est joliment dur au mal...

— N'oubliez pas d'aller faire une bonne provision de graisse à la boucherie!... leur dit ma mère; car maintenant il faut que votre nouveau maître amasse du *sit nomen!...*

— Où est donc mon père? demandai-je.

— Ton père?... Belle question!... Il est au jardin, occupé à ses tulipes. La tête lui en tourne. Depuis ce matin, il jardine. Ton frère et ta sœur le font sans doute endêver, car ils courent toujours à travers ses plates-bandes.

En entrant dans le jardin qui attenait à la maison, j'y entendis des exclamations de joie. La gaieté que je voyais sur tous les visages me poursuivait comme un reproche.

— Qu'avez-vous donc, mon père? lui demandai-je en le voyant se frotter les mains.

— Ah! Henri, venez, regardez!... J'ai là une tulipe qui serait payée mille écus à Amsterdam. Est-elle belle!... Elle s'est épanouie ce matin. Quelles couleurs!... Je suis très-certain que ces nuances

là n'existent chez aucun amateur. M. de Caumartin resterait agenouillé pendant une heure à la contempler. Voyez!... Comme ce brun et ce rouge séparés par ces points jaunes font bien, et ce fond d'or, et cet émail, et ces filets orange! Quel chef-d'œuvre! C'est de l'orfévrerie vivante!... Mais ce n'est pas tout : voici sept renoncules qui viennent de fleurir pendant que je leur tournais le dos et que je bêchais mes rosiers. Sont-elles jolies!... Dieu! que les fleurs sont de belles choses! Tenez, Henri, je ne suis jamais si heureux qu'au moment où j'entends crier ces enfants, où je les vois courir après des papillons, et qu'en même temps ma vue embrasse tout ce petit peuple de fleurs, car ce sont des créatures... et puis, que je respire la bonne odeur de mon jardin. Est-on tranquille ici!... Ah! voilà une mauvaise herbe autour de cet iris... Dieu!...

— C'est une exécution!... dis-je quand mon père l'eut arrachée.

— Voulez-vous vous taire!... me répondit-il. Rien ici ne doit rappeler notre profession. Ici, je suis sous le ciel, entouré d'arbres, de fleurs, dans le silence et la paix. Ici, moi et votre mère, nous rentrons dans la nature...

— Oh! papa! le joli petit oiseau!... s'écria ma sœur en venant montrer un rossignol que Jacques avait pris.

— Bien joli!... dit mon père en le prenant et le laissant envoler. — Que je vous voie encore aller dénicher les oiseaux dans mes arbres!... s'écria-t-il en regardant Jacques avec sévérité... Quand on touche à un nid, la mère n'y revient plus. Je serais au désespoir si nos oiseaux s'en allaient : c'est la plus jolie musique qu'on puisse entendre le matin; ce sont nos amis... Ils se promènent sans crainte ici. Je leur donne du grain l'hiver, et ces bêtes m'aiment... Vous les aimerez aussi, Henri, quand vous serez arrivé à mon âge. Il y a surtout là, tenez, dans le dernier tilleul, à droite, un petit bouvreuil... Sa musique consolerait un damné!...

Je tressaillis involontairement, car cette pensée si simplement exprimée dévoilait un sentiment secret dans l'âme de mon père. Il n'avait jamais rien dit qui dépeignît plus fortement le chagrin qu'on éprouve à se sentir séparé du reste des hommes. Peut-être

était-ce parce qu'il cessait ses fonctions qu'il se souvenait de l'amertume dont il avait dû être pénétré à mon âge.

Nous marchions tous les quatre en silence. Mon frère et ma sœur allaient devant nous. Jacques avait une baguette à la main. Il rencontra un grand pavot sur la bordure de la plate-bande le long de laquelle nous nous promenions, et, selon l'habitude des enfants de son âge, il l'abattit. Mon père lui secoua rudement l'épaule.

— Que je vous voie couper la tête à mes fleurs! s'écria-t-il en colère, et je vous mets au pain et à l'eau pour quinze jours. — A-t-il des dispositions, ce gaillard-là!... dit mon père en murmurant.

Ma mère se montra en ce moment sur le seuil de la porte du jardin, et, nous faisant signe de venir :

— Le tailleur est là et le dîner est prêt.

— Allons pourvoir à la vie des saints, me dit mon père.

J'essayai mes habits.

— Mais cela vous va merveilleusement, Henri! Vous avez l'air d'un prince!

En achevant ces paroles, mon père me jeta un de ces regards profonds qui me faisaient tressaillir, car il me semblait qu'il eût deviné la torture que mes réflexions me faisaient souffrir. Depuis que j'avais quitté Marguerite, le souvenir de son air et de ses discours m'épouvantait.

— A table! à table! s'écria-t-il.

Je restai debout.

— Eh bien, Henri?... me dit ma mère.

— Mais je n'ai pas faim, répondis-je. Je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui rien ne me tente.

— A votre aise, Monsieur de Paris, me dit mon père. Cependant, si vous usez votre sensibilité sur les patients, que vous restera-t-il pour votre famille, votre femme et vos enfants?... Est-ce que vous n'avez jamais vu les chirurgiens quitter leur repas pour aller couper la jambe à un malade; les médecins, bourrés comme des canons, se lever au dessert et se rendre au lit d'un mourant pour lui appliquer des topiques, lui brûler du coton sur l'estomac, et eux ne pas sourciller? C'est pour leur bien, disent-ils. Les malades

n'en crient que plus fort, et les amputés n'en ont pas moins la jambe dans le plat... Eh bien, nous sommes les chirurgiens de la société..., voilà tout.

J'étais debout, appuyé sur le jambage de la cheminée. Je regardais le spectacle que me présentait cette salle joyeuse. Je n'avais jamais si fortement pensé au contraste que produisaient nos habitudes ordinaires et les scènes terribles où nous étions acteurs. Mon père était assis au bout de la table, seul. Ma mère occupait la première place sur le banc à droite, et moi celle du banc gauche. Ma sœur était assise à côté de ma mère, et mon frère auprès de moi. Il y avait un assez grand espace entre eux et les valets. Mercredi, Patience étaient à gauche, et un autre domestique et la cuisinière à droite. En ce moment, le souvenir de Marguerite faisant triompher des idées douces dans mon âme, je trouvai je ne sais quoi de patriarcal dans ce tableau. Mon père venait de dire le *Benedicite*. Chacun, agenouillé à sa place, avait prié Dieu. Puis ils s'étaient assis. Ils mangeaient, ils buvaient, ils causaient familièrement, et mon père découpait l'oie, et personne ne semblait songer que je devais découper un homme à coups de barre.

— Marguerite a raison, me disait ma jeune conscience, de ne pas accepter une vie pareille!

Puis, incapable de maîtriser le sentiment dont j'étais animé, je répondis ainsi aux observations de mon père :

— Mais si un homme avait trop de sensibilité pour pouvoir supporter les rudes travaux imposés au chirurgien de la société?... A-t-on jamais pensé que le supplice finit avec le criminel, et que l'homme de bien qui roue, qui pend, qui décapite, est une victime? Elle subit toutes les morts qu'elle donne.

Mon père ne répondit rien, mais il me lança un regard profond.

Les aides me contemplaient comme si j'avais parlé chinois.

En ce moment, on frappa assez rudement à la porte. La cuisinière, ayant été ouvrir, introduisit un huissier du Châtelet. Il apportait un ordre pour que j'eusse à me rendre à la prison. On avait ordonné qu'avant l'exécution le criminel serait appliqué à la question. On voulait faire une dernière tentative; car il paraissait, d'après ce que nous dit l'huissier, que l'on soupçonnait des ersonnes de Charenton d'être les complices de Bat-la-route,

et, tant qu'il vivrait, les magistrats espéraient obtenir des révélations.

— Voulez-vous boire un verre de vin et manger un morceau avec nous, maître Clapaud? dit mon père à l'huissier. Voilà du vin de Bourgogne envoyé par Monsieur de Dijon. Dame! Henri entre en fonctions... Asseyez-vous là, et buvez pendant que je vais donner quelques instructions à mon fils. Vous n'êtes pas si pressé.

— Mais M. Nonclair était à table et au dessert quand il m'a envoyé chercher; ainsi nous n'avons pas grand temps.

— Bah! entre la poire et la bouteille, on passe encore plus de temps qu'on ne croit.

L'huissier se mit à table, et mon père me fit signe de le suivre.

Alors, il me conduisit vers un cabinet dans lequel je n'étais jamais entré. Il en ferma soigneusement la porte et me regarda silencieusement. Son air était solennel. J'aperçus des instruments de torture, et, si je puis m'exprimer ainsi, tous les outils de notre état.

— Henri, me dit mon père, vous paraissez aujourd'hui en public pour la première fois. Songez à vous comporter avec honneur, et à ne pas vous fourvoyer dès le premier pas. Écoutez-moi, mon enfant... J'ai été jeune, et j'ai eu des idées décourageantes et des scrupules; mais je me suis bientôt considéré comme un instrument dont le bon Dieu se servait pour punir les coupables. Nous exécutons de bien hautes œuvres, car c'est entreprendre sur les droits de Dieu que de trancher avant le temps la vie d'un homme. Vous êtes le roi dans l'autre sens; car ce que le roi est sur le trône vous l'êtes sur l'échafaud : vous représentez la société entière... Enfin la judicature repose sur vous. Moi-même, aujourd'hui, je suis sous votre protection, Henri, car sans vous plus de royaume. Aussi vous avez une dignité et une conscience à écouter. Quand un criminel était repentant, j'avais toujours soin de lui donner le coup de grâce tout de suite. Il y a une manière d'appliquer la barre sur le cou qui tue à l'instant en épargnant les souffrances. Le reste alors est de spectacle pour le peuple. Aujourd'hui, vous avez à rouer, vous verrez ce que vous jugerez convenable de faire. — Monté sur l'échafaud, tenez-vous ferme, ne regardez personne, ne vous intimidez pas, et, si vous ne vous sentez pas le courage d'entendre les cris du

patient, mettez de la cire dans vos oreilles. C'est un moyen qui m'a très-bien servi la première fois que j'ai eu à rompre.

Mon père prit alors une barre de fer; et, me la présentant avec une sorte de respect :

— Voici la barre de la famille!... dit-il. Songez à cela, Henri! Elle est sans tache. Portez-la avec honneur. Soyez fort comme elle, insensible comme elle... sur l'échafaud; car, après..., on redevient homme.

Il me regarda. Des larmes mouillèrent ses yeux; il les essuya avec dépit.

— Nous ne sommes pas des tigres, après tout!...

Cette phrase détendit tous mes muscles; je me jetai dans les bras de mon père, car je sentis que nous nous comprenions, et nous nous embrassâmes.

— Du courage, me dit-il. Et Dieu vous garde d'avoir comme moi à brûler une jeune femme!...

Puis, changeant de conversation, il me fit remarquer un large cimeterre.

— Ce sabre est celui qui sert à décapiter les gens de qualité. Il a tranché la tête au maréchal de Biron, au comte de la Mole, à M. de Coconnas, au maréchal de Marillac, au prince de Chalais, et je m'en suis servi pour le marquis de Bouteville, de la maison de Montmorency. Retenez bien, Henri, que nous n'avons le droit de bander les yeux qu'aux seigneurs condamnés pour trahison envers l'État; car, du reste, ils ont le droit d'être décapités les yeux libres. Dans notre profession, la décapitation est ce qu'il y a de plus difficile; mais, quand vous pourrez prévoir une semblable affaire, vous vous essayerez sur des moutons, et, si vous parvenez à leur faire tomber assez proprement la tête, vous êtes sûr de vous bien tirer de l'exécution du gentilhomme. Voici, dit-il en continuant, les cuillers qui servent à fondre le plomb, les tenailles qu'on mèt à rougir... Là sont les fleurs de lis pour marquer. Enfin, ce volume manuscrit contient la jurisprudence et les usages de notre état. Il prévoit les cas les plus difficiles. Tout est là... C'est votre héritage, Henri... Du reste, je vous laisse deux hommes que j'ai formés. Patience et Mercredi sont adroits comme des singes et rusés comme des renards.

Comme il achevait ces paroles, les deux aides se montrèrent; ils regardèrent mon père d'une certaine façon, et, sur un signe qu'il leur fit, Mercredi prit sous son bras la barre avec laquelle je devais rompre le criminel.

— Ah çà! leur dit mon père, veillez à ce que tout marche au doigt et à l'œil, et que mon fils ne commence pas par quelque gaucherie.

Les deux aides hochèrent la tête d'une manière très-significative.

Nous rentrâmes dans la salle à manger, et l'huissier, élevant son verre, dit :

— Allons, buvons à la santé du nouvel exécuteur.

Les aides, l'huissier, mon frère, ma sœur, ma mère, tous choquèrent leurs verres, et mon père me força d'avaler un verre de vin qui me parut amer.

— Il faut boire un coup, Henri, cela vous donnera du cœur.

— Patience, et il vaudra son père!... dit l'aide à l'oreille de son camarade.

— Valoir son père!... reprit Mercredi à voix basse. Valoir un homme qui maniait la barre avec...

Il acheva sa phrase en agitant sa main droite avec une dextérité merveilleuse, puis il poussa un soupir.

— Je le souhaite!... ajouta-t-il.

— Allons, partons, s'écria l'huissier; car nous ne marcherons pas comme nous le voudrons. Les alentours du Châtelet sont déjà encombrés, et l'on ne peut plus passer sur le quai Pelletier...

— Allons, Henri..., me dit mon père.

— Cela me fait un effet!... s'écria ma mère. Ah! je voudrais le voir revenir. Pourvu qu'il ne lui arrive rien!

Elle m'embrassa avec une effusion de tendresse extraordinaire.

Nous partîmes, l'huissier, Mercredi, Patience et moi. Pendant la route, mes jambes tremblaient et je n'osais parler, de peur de laisser apercevoir l'altération de ma voix.

Arrivés au bout de la rue Saint-Denis, la foule était si considérable, que nous ne pouvions plus avancer. La populace allait et venait comme par flots; elle ondoyait. Patience, voyant cela, se mit devant moi et l'huissier; puis, élevant la fatale barre de manière

à ce qu'on la vît, et faisant le moulinet au-dessus de sa tête de manière à faire craindre d'en être touché :

— Place au bourreau !... s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Tout à coup la foule furieuse se fendit devant nous comme par miracle.

— Ne les tue pas, lui dit Mercredi; car on voudrait nous faire payer ces gueux-là plus chers qu'ils ne valent !...

— Ah ! ah ! c'est Mercredi !... crièrent plusieurs voix confuses.

— Bonjour, les amis; il paraît qu'il y a là de nos pratiques !

Mais l'on m'aperçut, et un chemin tracé par deux haies de gens pressés et effrayés me laissa parvenir jusqu'à la porte du Châtelet. Partout sur mon chemin, je fus accueilli par un silence effrayant. Ma figure pâle imposa peut-être à cette masse épouvantée, et, oserai-je le dire? je sentis que la terreur est un pouvoir; elle a sa majesté. J'eus un mouvement d'orgueil bien passager. Je régnais.

IV

La foule nous contraignit d'entrer au Châtelet par le lieu qu'on nommait la cour des *Pailleux*. C'était l'endroit où l'on mettait ceux des détenus pour dettes qui n'avaient pas le moyen de payer les chambres à pistole. Ils couchaient dans de petites cabanes garnies de paille. Je ne connaissais encore cet horrible spectacle que de nom.

Quand nous eûmes fait quelques pas, je fus presque suffoqué par l'odeur infecte qu'exhalait la petite cour carrée dans laquelle donnaient les cabanes et où se promenaient ces malheureux. Tous étaient déguenillés, sales, dégoûtants et flétris par la misère. Je ne crois pas que l'enfer présente un aspect aussi dégradant. Ces visages hâves et livides, marqués tous du sceau des passions, tourmentés par le désir de la liberté, errants et inoccupés, semblaient ne pas appartenir à des hommes.

Une sorte de gaieté délirante animait ces malheureux. Les uns jouaient aux dés, les autres se battaient, quelques-uns mangeaient, mais comme des bêtes féroces. Ils étaient doués d'une attention

miraculeuse pour apercevoir tout ce qui arrivait d'extraordinaire dans la vaste cage de pierre où ils passaient leur vie. Aussi le nom de l'huissier et le mien furent-ils, aussitôt que nous parûmes, répétés comme par des échos, mais avec des tons si sauvages et si discordants, que je tressaillis d'horreur : toutes ces figures diaboliques se dressèrent comme des spectres, et elles arrivèrent à nous par un mouvement de vagues. Je me hâtai de suivre l'huissier, qui, craignant les couteaux et la vengeance de plus d'un damné de cette troupe sombre, gagnait lestement le guichet. Nous arrivâmes enfin chez le concierge.

— Ah! ah! vous voilà, monsieur Henri? me dit sa fille; j'ai appris ce matin que vous remplaciez votre père... C'est donc décidé?...

Je bassai tristement la tête.

— Oh! que j'en suis contente! dit-elle en continuant, car alors nous nous verrons plus souvent, n'est-ce pas?...

L'accent de naïveté qui anima cette interrogation plus que polie me surprit. Quand je venais au Châtelet, ce qui était assez rare, j'avais l'habitude de rire et de badiner avec la fille du concierge, et je la traitais comme un enfant. Elle avait grandi sans que je m'en aperçusse. Alors, je la regardai plus attentivement que par le passé.

Ce qui me frappa tout d'abord dans cette jeune fille qui avait nom Catherine, ce fut un certain air avenant et joyeux, une franchise française, à la fois pleine d'étourderie et de cordialité ; involontairement je la comparai à Marguerite. L'une m'était apparue sombre et craintive au milieu des splendeurs de Versailles; l'autre se montrait riante et pour ainsi dire amoureuse en présence des misères du Châtelet.

Catherine était bien faite, svelte, blanche et jolie. Ses yeux, quoique bridés, avaient je ne sais quoi de lutin. Elle était supérieurement bien mise pour une fille de son état, et surtout très-bien chaussée. Comme je contemplais ses pieds avec étonnement à cause de leur petitesse :

— Si vous me voyez chaussée ainsi, c'est que je vais prendre ma leçon de danse. Mon père est si bon, il ne me refuse rien. Je sais toucher du clavecin. Oh! depuis que je ne vous ai vu, j'ai fait

des progrès. Je lis couramment et j'écris enfin. Je dessine même déjà assez bien pour faire le profil d'un prisonnier...

Ces paroles étaient prononcées comme des confidences. Elles se succédèrent comme des aveux ; mais rien n'était mystérieux; car il y a chez la jeune fille du peuple une sincérité, une confiance dont le laisser aller ne détruit même pas la modestie.

Elle n'eut pas besoin d'ajouter que tous ces efforts étaient faits pour me plaire, parce qu'elle imprima cette pensée secrète dans ses airs de tête, dans ses gestes, dans son accent, dans sa joie. Elle s'aperçut que je la regardais silencieusement, et alors elle baissa les yeux avec une froideur qui n'eut rien d'affecté; on voyait qu'elle parlait librement et qu'elle était toute vérité. Mais il aurait fallu être imbécile pour se méprendre à la rougeur subite qui colora ses joues quand nos yeux se rencontrèrent.

Elle se tut, et se tourna vers un petit homme maigre et bien habillé qui accordait une pochette.

En ce moment, le père Vadebout, concierge du Châtelet, arriva.

— Eh! eh! te voilà, mon garçon! me dit-il en me frappant dans la main avec cordialité. Eh bien, tu entres en charge aujourd'hui! Je t'en fais mon compliment. Tu as là une fameuse place, le plus bel office de tous ceux du royaume. Je ne sais pas comment ton père, mon ancien collègue, car j'ai été neuf ans à Strasbourg, moi!... je ne sais pas comment il a pu se décider à quitter. En vas-tu amasser, de cet argent!... Je suis sûr que ton père se faisait aux environs de vingt-cinq à trente mille livres par année. Jamais les corps ne se sont vendus si cher. Quand il me meurt un de mes hommes...

Il montra la cour des Pailleux par un geste d'insouciance indéfinissable.

— Je le vends encore, dit-il, cent cinquante, deux cents livres aux carabins... C'est une rage que le disséquement!... Avec cela que le Parlement a condamné deux élèves pour viol de tombe; cet arrêt-là va nous faire du bien, mon garçon : les moindres corps vont se vendre cent écus. — Comment trouves-tu Catherine?... me demanda-t-il brusquement en changeant de conversation.

— Charmante...

— Ah çà ! ne t'en vas donc pas!...

Et il me retint par le bras.

— Ton homme est entre les mains de Mercredi et de Patienc qui l'arrangent. Ils se disent des douceurs. M. Nonclair n'est p encore venu.

— Il est fier, M. Henri!... dit Catherine d'un air de reproch Je crois qu'il a la bouche cousue.

— Ta mère est malade..., dit le père Vadebout. Elle vient d se coucher, et tu ne peux pas prendre ta leçon aujourd'hui. — Allez-vous-en, monsieur Laflotte...

A ce nom, je regardai l'homme. Il suffisait de le voir pour con prendre qu'il était si infatué de son art, qu'il l'aurait enseigné à Peste, au Diable ou à la Mort.

— Tiens, pourquoi le renvoyer?... Je suis chaussée. Laisse-no aller dans le greffe?...

— Allez, dit le père Vadebout.

— Sans adieu, monsieur Henri!... s'écria Catherine en n regardant d'un air coquet et faisant une petite révérence.

— Est-elle gentille!... s'écria son père. Croirais-tu, Henri, qu parce qu'on sait que je lui donne cent mille livres de dot, un pr cureur au Chlet[1], comme ils disent, et un premier commis d fermes me l'ont demandée... Quelle horreur! Ils l'épouseraie pour la planter là... Je veux que ma Catherine soit heureuse. veux qu'elle ait pour mari un homme qui ne la méprise pas. veux boire un verre de vin avec mon gendre, moi... Ces homm noirs, cela cousinerait avec l'enfer pour un quart d'écu. Ils sente mon coffre-fort. Dame, Henri, ma place vaut la tienne... — O oh! motus! dit-il après avoir regardé au dehors; voilà M. Noncl et son greffier. A ton poste, mon enfant; la chambre à questionn tient au greffe; marche...

M. Nonclair se montra avec son greffier. Je le suivis, et no allâmes tous trois vers la fatale chambre où j'allais commenc mon office. Les croisées étaient garnies de hottes, afin que, quelque endroit de la prison où un curieux allât se placer, il fût impossible de voir les mystères de cette salle terrible. Le jo

1. *Chlet* était l'abréviation consacrée du mot Châtelet.

faible qui venait du haut des fenêtres tombait sur l'endroit où le patient était placé; car Patience et Mercredi l'avaient déjà disposé sur le chevalet.

C'était un fort bel homme, encore jeune, car il ne me parut pas avoir plus de trente-deux ans. Sa peau, blanche et douce, semblait annoncer qu'il n'appartenait pas à la dernière classe du peuple et qu'il sortait peut-être d'une bonne famille, ce qui n'était pas rare à cette époque. Sa figure se faisait remarquer par une expression de mélancolie qui me toucha. Il avait de fort beaux cheveux noirs. Son œil fier et flamboyant nous lançait des éclairs sardoniques. Il était calme. Mais, quand ses yeux tombaient sur les coins, sur le marteau, ou sur ses jambes, déjà serrées entre les planches de chêne, il souriait avec dédain. Jamais je ne vis de physionomie si belle et si puissante. C'était bien là un chef!... il semblait vouloir nous commander.

En face de lui, j'aperçus une table verte, devant laquelle le greffier alla s'asseoir. M. Nonclair resta debout et se promena de long en large. Mercredi, immobile et les bras croisés, se tint auprès de la fenêtre, prêt à m'aider au premier signe. Comme j'étais près de lui, il me poussa le coude, je le regardai; il me montra le criminel.

— Hein! ne vaut-il pas quarante pistoles comme un liard?... Dites-lui d'avouer, on ne le rompra pas!... et alors...

J'imposai silence aux calculs de Mercredi par un regard.

M. Nonclair fit deux ou trois tours dans la chambre en attendant que le protocole du procès-verbal fût dressé par son greffier; puis il dicta l'interrogation suivante :

« Et nous étant transporté au Châtelet, nous avons fait comparaître devant nous Joseph Pitrucci, dit Bat-la-route, ancien anspessade dans le régiment de Royal-Montferrat. Et, après lui avoir itérativement demandé de déclarer ses complices, nous l'avons fait, sur son refus, appliquer immédiatement à la question par l'exécuteur des hautes œuvres. »

— Allez!... me dit-il froidement.

Je regardai avec étonnement la figure sévère de ce magistrat;

elle avait un caractère de dureté naturelle fortifié peut-être par l'habitude de ces sortes de scènes.

— Est-ce que je deviendrai ainsi?... pensais-je.

— Qu'attendez-vous?... ajouta-t-il en me regardant.

On entendait facilement dans la pièce voisine la petite voix grêle de Laflotte, qui disait :

— Pliez, relevez-vous; pliez, relevez-vous... Bien cela!... Pliez plus bas, avec grâce; relevez-vous, plus de souplesse dans le jarret.

Je pris le marteau et j'enfonçai vigoureusement les premiers coins qui ne devaient serrer que faiblement les jambes et les bras du coupable. A mesure que les planches pressaient ses membres, son teint se colorait, et une tension extraordinaire de ses forces avait nécessairement lieu, à en juger par son regard qui devenait brillant, et par son front qui contractait la blancheur de l'albâtre. Il semblait penser à autre chose que sa souffrance.

Cependant, quand, sur l'ordre du juge, je vins à faire entrer les gros coins, Bat-la-route laissa échapper un signe. Je m'arrêtai, le juge s'approcha.

— Ah! ah! vous allez parler?... dit-il.

— Oui, monsieur!

Le juge, le greffier, et moi-même, nous restâmes autour de Pitrucci. Il leva la tête, sourit en regardant le juge, et dit :

— Je voulais seulement prier ce jeune homme — et il me montra — de frapper en mesure avec le monsieur qui joue du violon de l'autre côté. Excusez-moi, je suis Italien, et c'est pour mon oreille un supplice que de...

Alors, j'entendis, en effet, les sons de la pochette que le retentissement des coups de marteau étouffaient auparavant. J'admirai involontairement l'exaltation des sens de cet homme; car aucun de nous n'avait distingué les accents criards de la pochette de Laflotte.

— Je vais aller dire à mademoiselle Catherine de ne pas danser...

— Pourquoi?... répondit M. Nonclair. Si cela ne fait rien au patient...

— Au contraire, dit-il en interrompant le juge; cela m'amuse. Elle est jolie à croquer, cette petite!... Elle a un chant si gai, si

pur, qu'elle m'a souvent consolé, et, si M. le juge ne s'y opposait pas, je lui ferais un petit cadeau à la condition de fonder des messes pour mon âme...

— Vous êtes donc riche?... dit le juge.

— Le roi me ferait grâce si je lui donnais ce que je possède.

— Eh bien?... s'écria M. Nonclair.

— Je ne trahirai pas mes compagnons!... répondit le criminel d'une voix forte.

Ce fut son dernier cri; car, les coins ayant été tout à fait enfoncés pendant cette conversation, les membres de Pitrucci furent si horriblement pressés, qu'il tomba en défaillance.

— Quel homme il eût fait, dis-je, s'il avait été dans le bon chemin!

— Mon cher, répliqua aigrement M. Nonclair, vous n'êtes pas là pour moraliser!...

Il paraissait si mécontent de ne pouvoir pas arracher d'aveu à Bat-la-route, qu'il lui échappa de dire :

— Il faut le tenailler...

Mercredi s'empressa de dégager le plancher, et il porta le patient sur un lit de sangle tout préparé pour le recevoir. Puis il sortit, et ramena le chirurgien du Châtelet. L'interprète juré des souffrances humaines tâte le pouls du patient, examine les jambes, les bras, et déclare qu'il y aurait quelque danger de perdre la victime promise à l'échafaud si l'on continuait la question. Il prescrivit au moins une heure de repos.

Alors, je sortis avec Mercredi, et j'entrai dans le greffe voisin.

— Ah! Catherine, dis-je, comment pouvez-vous danser si près de l'endroit où se donne la torture!

Elle interrompit un pas qu'elle était en train de faire, et me regarda d'un air craintif. M. Laflotte garda imperturbablement sa pochette appuyée contre sa poitrine, et l'archet en l'air, prêt à marcher.

— Cela est donc mal? me demanda Catherine, sur la figure de laquelle une expression d'étonnement se manifesta.

— Votre cœur ne vous le dit pas? repris-je, stupéfait de rencontrer tant d'insensibilité chez une jeune fille si tendre en apparence. Êtes-vous donc de bronze?

Des larmes roulèrent dans ses yeux; mais elles se séchèrent tout à coup. Une réflexion soudaine répandit tour à tour sur sa physionomie une teinte sévère, une expression de gaieté. Puis elle me dit d'une voix douce :

— Venez...

Elle me prit par la main, me conduisit auprès de la fenêtre, et, me montrant la cour des Pailleux :

— Voici, reprit-elle, un millier de malheureux qui souffrent la question tous les jours...

Elle me désigna une autre partie du bâtiment.

— Là sont des criminels qui seront pendus ou rompus... Il y a douze ans que je suis ici. J'y loge, j'y mange, j'y bois et j'y dors. J'y suis venue toute petite, et j'y ai grandi. Où serais-je donc maintenant, monsieur Henri, si j'avais épousé toutes les douleurs qui ont usé ces barreaux et ces murs?... Aurais-je un cœur à offrir à celui que j'aime?... Il se serait flétri, usé. Je serais morte. Bien au contraire, quand je chante, les pailleux viennent m'écouter et se taisent. Ils paraissent contents. Personne ne me hait ici. Je plains les malheureux; mais, s'il fallait observer les convenances, autant vaudrait s'enterrer; on ne pourrait pas porter une bouchée de pain à sa bouche, se moucher, rire, dormir; car nous sommes entourés de gens qui meurent de faim, qui sont privés de leur liberté, qui veillent, ou attendent la mort.

— Avez-vous jamais vu une sœur de la charité dans un hôpital?... me demanda-t-elle après un moment de silence.

Je ne répondis pas.

Il y avait sur l'appui de la fenêtre une grosse mousse au sein de laquelle était venue une jolie petite fleur des champs. Les yeux de Catherine ayant été frappés par l'éclat des belles clochettes bleues, elle se mit à sourire, et, me montrant la fleur :

— Pourquoi est-ce là?...

Elle devint pensive, et, se tournant vers Laflotte :

— Allez-vous-en, monsieur Laflotte, dit-elle; je sens maintenant que je ne pourrais plus danser.

Le danseur fit une révérence et disparut.

— Comment ferez-vous pour rompre un homme tout vif?... me demanda-t-elle.

Je tressaillis. Elle me regarda avec intérêt, et je fis un geste pour lui demander de ne pas ajouter un mot. L'image de Marguerite, mes espérances d'amour, la vie, le jour, tout pâlit devant cette effroyable idée.

— Qu'avez-vous? me dit Catherine; vous changez!... Vous aurais-je fait de la peine?...

J'essayai de lui sourire.

— Vous êtes toute sagesse et toute raison!... lui répondis-je : notre âme est un mystère...

— Mon confesseur le dit, ajouta-t-elle.

Et nous rentrâmes dans la salle où était son père.

J'appris là que M. Nonclair ne comptait plus que sur l'aspect de la roue pour obtenir des révélations, et qu'il les attendrait à l'hôtel de ville. En ce moment, il était environ trois heures. Mercredi alla faire atteler le cheval à la charrette, et Patience me dit qu'il se rendait à la place de Grève pour voir si tout y était arrangé comme il faut.

L'aumônier de la prison passa par chez le père Vadebout. Sa vue me fit frissonner. Je sentis en moi quelque chose qui me disait que l'exécution n'aurait pas lieu. Était-ce une voix, un pressentiment, une vision? Je ne pourrais le dire aujourd'hui; mais, en pensant à la souffrance que je ressentis, mon sang se glace encore.

Quand trois heures et demie sonnèrent au Châtelet, nous entendîmes un bruissement immense produit par les cris de la populace qui attendait. L'officier de la maréchaussée vint me dire que le tombereau était à la porte, et qu'il croyait nécessaire de partir, parce que nous serions longtemps en chemin. Le greffier nous accompagna jusqu'à la porte du cachot, afin de me faire la remise du criminel.

Bat-la-route s'appuyait sur le prêtre, et Mercredi l'avait lié convenablement. Nous nous mîmes en route dans le corridor. Arrivé au guichet, je vis un piquet de cavaliers posté dans la cour. Je marchais en baissant les yeux et à côté de Mercredi, qui m'examinait avec inquiétude. Le criminel et son confesseur montèrent plus lestement que moi l'échelle courte qui servait d'escalier pour arriver au tombereau. Bat-la-route s'assit sur une banquette, entre Mercredi et le prêtre. Je devais être, selon l'étiquette, en avant,

seul, sur un autre banc. Nous n'avions encore là pour spec
que les gens de qualité et les dames de la ville, auxquels l
Vadebout vendait fort cher le droit de voir les criminels ch
Les prisonniers, montés les uns sur les autres, nous regar
aussi. Une jeune femme de la cour, supérieurement mise, n
pour le patient.

Mais, quand le conducteur eut fait faire quelques pas au c
que la charrette sortit de dessous la vieille arcade du Châte
que l'escadron de la maréchaussée, brandissant le sabre, de
place pour nous, le grand air me frappa et j'eus un éblouiss
qui m'empêcha de voir pendant tout le temps que nous m
traverser la rue Saint-Leufroi.

Quand nous tournâmes à côté de la prison, et que la ch
alla dans la rue de Gesvres, je me hasardai à lever les yeu
me trouvai comme dans un autre monde. Rien n'était à sa
dans Paris. Cette rue, qui m'avait paru si large, était de
étroite. C'était un océan de visages humains. Un rayon de
séparait la rue par moitié, comme une cloison d'or liquide
phane; mais cette clarté ne se reflétait nulle part, tant il
de chapeaux noirs. Je crus être en mer et entendre le m
ment des vagues.

— A bas les chapeaux! — Le voilà! — C'est lui!... — Oh
jeune!... — Le monstre!... — C'est bien le moins qu'on le
— En a-t-il fait! — Il brûlait les pieds. — Il écorchait tout
Le scélérat! — C'est un Italien. — A-t-il avoué? — Il a tué
cent personnes. — Il est joli garçon! — Est-il insolent! —
qu'il n'a pas peur! — Voyez-vous? — Comment! on va le m
— Un si beau jeune homme! — A bas les chapeaux! — Tie
Il n'avait pas volé son nom! — Maman, quel est celui qui v
rir? — Ça n'a pas d'âme, un homme comme ça! — Comm
tranquille! — A bas les chapeaux!... — On me vole. — Au
— Tenez-vous calme. — Oh! le monstre! — S'il y a un l
ira en enfer! — Quel brigand!...

Toutes ces exclamations nous arrivaient à la fois aux c
C'était comme toutes les notes d'un concert, une seule voi
posée de plusieurs milliers de voix! Mais un bourdon
puissant, semblable à une immense basse-taille, servait d'

pagnement à ce torrent d'injures, d'exclamations et d'interjections. Ce murmure de satisfaction éclatait partout, comme au théâtre aux beaux endroits d'une pièce. Il y avait plus de femmes que d'hommes.

— Assurément, pensais-je, ces gens-là sont plus barbares que moi, car rien ne les force à être ici !...

Mais ce tumulte terrestre, que nous sentions cesser à quelques pieds au-dessus de nos têtes, finit cependant par devenir si étourdissant pour moi, que je devins stupide. Ces vieilles maisons noires, ces têtes qui ondoyaient, ces fenêtres qui encadraient des têtes, et ce déluge de têtes qui encadraient les maisons, ce silence et ces voix, c'était une vision de l'enfer. Je compris bien qu'il fallait acquérir l'habitude de ce spectacle inouï. Mercredi n'avait seulement pas l'air d'y songer.

Quand nous débouchâmes sur le quai Pelletier, l'air froid de la rivière me donna quelque énergie; alors, je tournai la tête pour voir le patient, que moi seul ne voyais point. Il était calme. Il jetait des regards audacieux sur cette foule avide, et il ne manifestait point de frayeur.

A l'aspect de la grande croix placée sur le bord du quai de la Grève, et qui marquait l'endroit où l'échafaud était dressé, Bat-la-route dit à son confesseur :

— J'ai toujours exercé mon métier en honnête homme, mon père; je n'ai fait le mal qu'à mon corps défendant; et, si Dieu entend les imprécations de cette foule, il entendra peut-être d'autres voix moins sévères.

La charrette s'arrêta je ne sais devant quel obstacle, et en ce moment je vis sur le quai un grand homme sec, qui, lançant à Bat-la-route un coup d'œil expressif, n'en reçut pour toute réponse qu'un sourire d'ironie; et l'Italien montra, par une œillade, l'échafaud et la maréchaussée. Mais l'inconnu désigna du doigt à Bat-la-route les frères de la Merci qui étaient au pied de l'échafaud. Puis la charrette marcha, et ils ne purent plus se voir.

Rien ne peut rendre la sensation éprouvée par ceux qui dominent la place de Grève quand elle est noire de monde. J'avouerai que je sentis en moi comme une espèce de fièvre nerveuse qui me donna la force d'agir; puis je fondais quelque espoir sur les

signes de l'inconnu. Patience disposait la roue et les bancs su lesquels les membres de Bat-la-route devaient être rompus. E montant l'escalier, je chancelai, j'étais pâle, et le cœur me man qua. Je m'appuyai sur Mercredi. Quand j'ouvris les yeux, le patien était debout et descendait l'escalier...

Des cris que je pris pour des cris de joie étaient rugis par l foule.

— Il veut gagner du temps, me dit Patience.. Il a demandé aller à l'hôtel de ville.

— Je croyais qu'il avait sa grâce. Ainsi ces gens-là crient...

— Parce qu'on les fait attendre! me répondit Patience avec u sourire qui avait quelque chose d'infernal.

Il semblait mépriser cette assemblée de tigres à face humain et trouver dans leur joie une excuse à notre profession.

Les religieux restèrent autour de l'échafaud à prier, et u escouade du guet à cheval décrivait un cercle autour de la pla où j'allais commencer mon règne sans clémence. Bientôt le gre fier, protégé par deux hommes de la maréchaussée, sortit l'hôtel de ville et se dirigea vers l'échafaud.

— Ah! m'écriai-je, ce n'est pas pour aujourd'hui!...

Ma joie se changea en terreur. Bat-la-route me demandait. frissonnai. Quand nous arrivâmes à la salle où étaient le conseill et son greffier, l'Italien laissa échapper un sourire.

— Seriez-vous coupable?... me dit le prêtre. Il prétend qu'il peut parler qu'en votre présence.

Un mouvement d'horreur me fit tressaillir. Je rougis, et M. N clair m'ôta tout à coup le sang qui me montait au visage, par regard profond qu'il me lança. Un coup d'épée à travers le co ne m'aurait pas glacé davantage. Je marchai vers l'Italien.

— Eh quoi! m'avez-vous jamais connu?... lui demandai-je.

— Eh! eh! s'écria M. Nonclair.

Cette exclamation du juge me fit l'effet d'un grincement de s Un horrible silence s'établit.

Mercredi et Patience étaient pâles, et je compris tout l'inté qu'ils me portaient.

— Monsieur, me dit Bat-la-route avec un léger accent d'iro êtes-vous bien remis et disposé à faire votre office?...

— Oui, lui dis-je, puisque c'est mon devoir.

— Eh bien, monsieur, dit-il au juge avec un rire sardonique, si j'ai voulu gagner du temps, c'est que je me suis aperçu de la faiblesse de monsieur, et je ne veux pas qu'un homme comme moi (Il se leva avec fierté.) soit exécuté par une poule mouillée !...

Le juge resta déconcerté.

— Voilà un bon b.....! dit un des soldats.

J'avoue que je respirai plus librement. On se remit en marche. J'atteignais l'escalier de l'hôtel de ville quand Patience et Mercredi me présentèrent la barre. Elle était garnie de rubans et ornée d'un gros bouquet.

— Malheureux !... m'écriai-je en leur donnant ma bourse et foulant aux pieds les faveurs et les bouquets que j'arrachai.

C'était là le secret de leurs regards.

— Sera-t-il généreux ? voilà ce qu'ils se demandaient.

— Monsieur, cela se fait, me dit Bat-la-route avec sang-froid. C'est un dernier p....... que j'aurai le plaisir d'emporter dans l'autre monde.

Une effroyable salve d'applaudissements nous accueillit quand nous reparûmes.

— Allons, me dis-je après un court délai, voici l'instant de faire mon devoir !

Je levai la barre, elle tomba sur le bras du patient, et je sentis des gouttes de sang qui jaillirent sur ma figure.

— Hein ? vaudra-t-il son père ?

Ces paroles, adressées à Mercredi par Patience, furent tout ce que j'entendis au milieu du brouhaha ; le coup était si violent, que le bras de Bat-la-route fut brisé complétement.

Au moment où je fus inondé du sang humain que je répandais pour la première fois, le tympan de mon oreille fut comme déchiré par un cri, par un seul mot :

— Henri !...

Mon nom était prononcé par Marguerite. Je crois avoir levé les yeux et l'avoir vue sur l'échafaud. Elle se tenait debout. Elle était pâle comme une morte. Ses vêtements me semblèrent mouillés. Elle s'enfuit en fermant les yeux. Je tombai de toute ma hauteur.

V

Quand j'ouvris les yeux, je me trouvais tout habillé sur mon lit, dans ma chambre.

— Il a respiré !... s'écria ma mère avec un accent de joie et d'inquiétude qui acheva de me réveiller.

En regardant autour de moi, j'aperçus mon père assis sur une chaise : il avait les bras fortement croisés sur la poitrine, et son air était sombre. Ma sœur et mon frère me contemplaient avec anxiété. Patience attisait le feu, et Mercredi me frottait les tempes avec je ne sais quelle panacée.

— Voici Monsieur de Versailles !... dit la cuisinière en entr'ouvrant la porte.

Et le père de Marguerite entra sans cérémonie.

— Eh bien, dit-il, vous faites de belles choses, vous autres ! Voilà donc comme vous travaillez à Paris ?...

— Ah ! mon ami ! s'écria mon père d'une voix altérée.

Il se leva et alla serrer la main de son confrère.

— Je suis déshonoré ! déshonoré ! perdu !... Il n'y a que toi qui puisses nous sauver de là ! Fais-moi l'amitié d'exécuter ce malheureux... Qu'au moins la justice soit satisfaite !

— Le patient ?... s'écrièrent à la fois Patience et Mercredi.

— Eh bien ?... reprit mon père d'une voix terrible.

Les deux aides n'avaient pas encore osé tout avouer. Mercredi s'en chargea.

— Le patient ?... dit-il d'un ton de fausset. Eh bien, on s'effaroucherait à moins !... Il s'est envolé !...

La consternation fut à son comble.

— Ça n'est pas pour dire, reprit Mercredi, mais M. Henri a commencé par se montrer digne de son père. Il a, par Notre-Dame, enfoncé le coude de Bat-la-route à plus d'un pouce dans la rainure !...

Mon père et Monsieur de Versailles se regardèrent.

— « Bien ! » que je me dis. Mais voilà notre jeune maître qui tombe à la renverse sur Patience. « Voilà qui va mal ! » que je me

dis. Pendant que Patience veillait sur M. Henri, je veillais sur ce damné Bat-la-route, qui avait un œil sur la foule et un œil sur nous. Il se mit à chanter, à crier, à se démener comme un diable. Tout à coup voilà un « Oh! oh! oh! » qui commence du fond de la Grève, qui grossit, grossit, et qui devient le signal de la déroute. Toute cette masse s'agite comme une fourmilière. « Il y aura quelque chape-chute! » que je dis. En effet, voilà-t-il pas que, parmi les frères de la Merci, il y avait des gens de la confrérie de Saint-Jean le Décollé qui vous sautent tous sur la croupe des chevaux de la maréchaussée, et qui les font caracoler. « Sauvez-le! sauvez-le! sauvez-le! sauvez-vous!... » C'était un cri poussé par toutes les voix, et poussé si dru, que les oreilles nous en tintèrent, à Patience et à moi, comme le jour où nous étions près des canons qu'on tirait à la naissance du dauphin. J'entendais : « Donnez-lui votre robe! votre soutane! sauvez-le! délivrez-le! » Puis, malgré les caracolades des chevaux, la foule se pousse, se presse, et envahit tout. C'était comme une inondation. Les têtes allaient par flots. Quelle canaille! ils grognaient de ce qu'on ne le rompait pas, et maintenant ils voulaient le délivrer. Est-ce bête, du peuple!... travaillez donc pour le public quand il ne sait ce qu'il veut. Tout à coup trois hommes, dont un grand, sec, noir, tombent sur l'échafaud comme s'ils venaient des nues, et en deux tours de main ils auraient jeté Patience et notre maître par terre, sans deux frères de la Merci qui les ont reçus. Deux confrères de Saint-Jean le Décollé défaisaient la roue par en dessous. En trois minutes, Bat-la-route fut sur ses deux pieds. Il pousse son cri de guerre, et voilà une rumeur d'enfer. L'officier de la maréchaussée, occupé à charger bravement autour de l'échafaud tout le peuple qui foisonnait, voyant Bat-la-route debout, descend de cheval, monte l'escalier, et, pour ne pas laisser enfuir le patient, il essaye de l'empoigner courageusement. Mais le s... Bat-la-route saisit de sa main droite son bras gauche qui était sur la roue, et le f... par les yeux du lieutenant. En ce moment, l'échafaud, qu'on démolissait, croule. Je suis tombé, et, quand je me suis relevé, il n'y avait pas plus de Bat-la-route que de citrouille. C'était une confusion, un tumulte!... La foule, poussée dans tous les sens, allait et venait sans but. Enfin je cherchai l'échafaud et la roue. Il n'y avait

plus d'échafaud ni de roue : tout était démoli, détruit, emporté, confondu. Le guet, la maréchaussée arrivaient sur la place par les rues, et chassaient tout ce monde comme un troupeau. Si je m'en suis tiré, c'est grâce à mes poings. En traversant la rue des Coquilles, j'ai rencontré mon jeune maître porté par les frères de la Merci. Patience le croyait mort.

— Comme ça, s'écria le père de Marguerite, voilà déjà un échafaud, une roue et tout un équipage de flambé!...

— Oh! s'il n'y avait que cela de perdu!... répondit mon père au désespoir. Mais mon fils va être réprimandé par le grand prévôt, par la Ville, par le Châtelet, par le Parlement. On le punira! on le privera de son office! Laisser enfuir un patient!...

— Ah! il n'aura pas ma fille!... s'écria le père de Marguerite. Je l'ai donnée à Monsieur de Paris, et non pas à un homme sans cœur et sans état. — Voilà ce que c'est, reprit-il en regardant fixement mon père; vous avez laissé votre fils mettre le nez dans des livres, aller à la comédie, voir le monde, se faufiler avec des actrices, des seigneurs, des bourgeois; il a raisonné; il s'est gendarmé contre son état peut-être; il s'est dit qu'il aurait mieux valu être le fils du roi ou le bâtard d'une duchesse; il aura désiré n'être que l'enfant d'un bourgeois de Paris;... puis, au fait et au prendre, le jour où il s'agit de se mettre en charge, de gagner loyalement quarante ou cinquante mille livres par an, la barre lui échappe des mains!... Par saint Gibet! Monsieur de Paris, il faut morigéner ses enfants, et les conduire dans la bonne voie. On les amène à se moquer de nous par trop de douceur!...

— Parbleu! mon vieux, s'écria mon père en colère, c'est trop nous sermonner quand c'est ta fille qui est cause de tout ce grabuge-là!

— Ma fille?...

— Oui, elle ne voulait pas que Henri prît mon office... et je gagerais qu'elle est fourrée dans tout ceci. — Quand l'avez-vous vue? me demanda brusquement mon père.

— Sur l'échafaud de la Grève! répondis-je.

— Allons, notre maître bat la breloque!... dit Mercredi.

— Il est dans le délire... reprit ma mère en me tâtant le pouls.

— Non, Marguerite est venue à Paris chez sa tante Vimontel, aujourd'hui, repartis-je.

— Cela n'est pas possible!... s'écria le père de Marguerite. Je lui ai défendu, par-dessus toute autre chose, d'aller dans ce boucan-là.

Comme il achevait ces mots d'un ton qui annonçait une horrible colère, Patience entra, et me remit une lettre de Marguerite. Je l'ouvris précipitamment, et je lus :

« Je n'ai pas le droit de vous blâmer, Henri, de la détermination que vous avez prise. Maintenant que je suis plus recueillie, je reconnais que c'est à moi à me condamner. Est-ce force? est-ce faiblesse?... Dieu seul en décidera. Le bonheur que j'ai osé espérer ne m'appartenait sans doute pas. C'est déjà beaucoup que d'en avoir joui par la pensée pendant tout le temps que nous nous sommes aimés, en vivant dans l'ignorance de nous-mêmes. De quoi me plaindrai-je? N'ai-je pas épuisé toute une vie dans le moment où, après vous avoir déclaré qui j'étais, je ne me vis pas repoussée?... Je crus être dans le ciel. Malheureusement, mon illusion dura peu. Il était écrit là-haut que je ne pouvais pas fuir mon sort. Je sentais en moi quelque chose d'élevé, de pur, qui ne sympathisait pas avec la profession de mon père et la vôtre. Tel est le secret de cette tristesse qui, dès l'enfance, a troublé ma vie. Je veux emporter au ciel mon amour tel qu'il est né. Je ne veux pas avoir rougi sur cette terre de vous, Henri, de vous dont j'ai fait mon époux. Ne me blâmez pas du parti que je prends, et ne vous en affligez pas. Cela est tout simple. Mon corps aurait langui pendant plusieurs années, j'eusse souffert des maux inexprimables, je vous aurais même peut-être méprisé... J'ai pensé à tout cela, et j'ai voulu faire une économie de souffrance. Ce matin, je me suis confessée, et j'ai communié, de sorte que mon âme ne sera chargée que d'un seul péché; mais Dieu, j'espère, ne me punira pas d'avoir voulu aller à lui avant le temps. Mon confesseur m'a dit que toutes les pensées viennent de Dieu; j'imagine alors que la pensée qui m'occupe est un ordre qu'il me donne. C'est peut-être une offense que de la lui imputer, puisque j'ai entendu regarder cette action comme un crime. Alors, Henri, je compte sur votre amitié. Faites dire des messes pour le salut de mon âme,

d'une âme qui est à vous tout entière, et qui conservera votre image même dans le ciel, si Dieu le permet... »

Ce fut à cet endroit de la lettre que je jetai un cri perçant.

On fit entrer l'envoyé de Marguerite; c'était Jean, le valet de son père.

— Qu'est-il arrivé?... lui demanda-t-on.

— Mademoiselle Marguerite s'est noyée dans le grand canal du parc!...

— Quand donc? dis-je tout étonné.

— A quatre heures environ. Je me doutais de quelque chose, parce que je lui avais vu un air égaré. Malheureusement, je n'arrivai pas à temps. Elle a pensé à vous, monsieur Henri; car un piqueur du roi l'a entendue crier : « Henri! Henri! » en se jetant dans l'eau.

— Je le sais! répondis-je. Le cri est venu jusqu'à la Grève, et elle aussi.

Nous demeurâmes tous silencieux. Mon père n'osa rien dire à Monsieur de Versailles; car il était devenu blanc comme neige. Je me sentis transporté d'une fureur sans exemple. Je me levai brusquement.

— Où est la barre? où est le patient? Allons, Mercredi, je romprais un prince!... Je brûlerais Paris!... Je suis devenu ce que je dois être, insensible à tout!...

— Il n'y a plus de patient!... s'écria tristement Mercredi.

— Patience! dit le compagnon de Mercredi; un homme n'est pas comme une aiguille dans une botte de foin.

Nous entendîmes une voiture s'arrêter à la porte, et bientôt Catherine s'élança toute joyeuse dans la chambre.

— Soyez tranquilles!... dit-elle, mon père m'envoie vous dire que Bat-la-route a été repris, et il est à cette heure claquemuré dans son cachot. On lui panse le bras! — On disait que vous étiez blessé, monsieur Henri? me demanda-t-elle en rougissant.

Puis, voyant qu'elle était accueillie par un silence général :

— Rassurez-vous, dit-elle. M. Henri ne perdra pas sa place. Mon père prétend qu'il y a de la faute du guet, de la maréchaussée et des religieux, qui ont laissé venir avec eux de faux frères; de

manière que, quand tout le monde est coupable, on ne s'en prend à personne. Puis, comme les soldats ont arrêté à Bercy les complices de Bat-la-route, qui s'étaient entendus pour le délivrer s'il y avait moyen, il n'y a pas jusqu'à M. Nonclair qui ne soit content!...

— Allons, mon enfant, dit mon père en embrassant Catherine, vous réparez en ce moment bien du mal; il ne tiendra qu'à vous de faire le reste!...

Puis en trois mots ma mère instruisit Catherine. La jolie fille du geôlier me regarda d'un air de compassion.

— Pauvre monsieur Henri!... dit-elle à plusieurs reprises.

— A demain! dit mon père.

Je le compris, et je répétai :

— A demain!

. . . .

IX

L'histoire de Henri Sanson m'intéressait vivement, mais elle me livra à des réflexions bien tristes; il me semblait qu'à sa place je n'aurais jamais eu ce courage du désespoir, qui peut, en quelque sorte, tenir lieu de résignation. Je plaignais la pauvre Marguerite et je détestais presque mon aïeul, à qui j'en voulais d'avoir pu aussi promptement prendre son parti, lorsqu'on lui eut apporté la nouvelle qu'elle s'était noyée dans le grand canal. Je le détestais, et pourtant je l'avais encore en compassion.

— Il s'est soumis à la volonté paternelle, disais-je à part moi, et il aura tué son âme pour ne pas survivre à celle qu'il aimait : oh! bien sûr que cette sans-souci de Catherine qui le recherchait n'aura eu que son corps; c'était plus qu'elle ne méritait.

Je supposais qu'il avait fini par se marier avec la fille du geôlier, car c'était un dénoûment de cette nature que j'avais dû prévoir d'après les dernières paroles du récit.

Un jour, je voulus m'en éclaircir, je demandai à mon père ce qu'était devenue cette effrontée de Catherine, qui n'avait pas eu honte de se jeter à la tête de Henri Sanson.

— Qu'appelles-tu effrontée? me dit mon père; ménage te expressions, sais-tu bien de qui tu parles?

— Pardon, repris-je, mais je n'ai pas eu l'intention de vous dé plaire.

— Eh bien, que cela ne t'arrive plus... Ma mère! soupira-t-il elle était si bonne! oh Dieu! je la regretterai toujours.

Et, tandis qu'il prononçait ces mots, je vis une larme déborde sa paupière et tomber sur sa main tremblante.

— Mon père, lui dis-je, je vous ai affligé, mais je vous promet de ne plus vous citer son nom qu'avec respect.

— Je t'y engage; autrement, nous ne serions pas amis.

Nous étions alors auprès du feu; mon père se leva et se promen quelque temps sans rien dire; ma mère était sortie, et il ne rom pit le silence qu'à son retour.

— Eh bien, lui demanda-t-il, as-tu encore fait corvée aujour d'hui?

— Dieu merci, non; ils ont tous acquitté la redevance, tous excepté la marchande de vieux chiffons; mais le commerce va s mal, on est si gueux, les bourses sont plus que jamais resserrées personne ne vend, personne n'achète, personne ne fait faire du neuf, et, ma foi, quand le neuf ne va pas, le vieux manque.

— Oh! tu as bien raison, reprit mon père; nous sommes dan une crise difficile; entre nos seigneurs du Parlement, la cour e l'Église, véritablement, on ne sait sur quel pied danser. On en avait fini avec les convulsionnaires; à présent, ne voilà-t-il pas qu cela recommence avec leur bulle *Unigenitus!*

— Et ça durera.

— Cela ne durera que trop; tu verras que nous ne toucherons pas au terme tant que quelqu'un n'aura pas ouvert les yeux du roi

— En ce cas, le peuple n'est pas au bout de ses peines; et, d'ici là, il pourrait bien y avoir du grabuge.

— Je le crains plus que je ne le souhaite, car il y en a toujours qui payent les pots cassés.

— Le monde se révoltera. Si tu entendais comme on en dégoise à la Halle et partout. On dit que, si cela continue, il faudra qu'on se mange les uns les autres : tout est hors de prix; le pain es encore augmenté de deux liards; les œufs sont à six blancs; le

beurre, il n'y a pas moyen d'en approcher; le persil, pour six sous, on en a ce qui tiendrait dans la main d'une poule; je voulais te régaler de raie, mais c'est trop cher : il faut laisser ces morceaux-là aux chartreux. Les refus de sacrements, les molinistes, les jansénistes, les jésuites sont sur le tapis, dame, il faut voir!

— Ils devraient bien nous laisser tranquilles : ces querelles, c'est la ruine de la France.

— M. Martin l'épicier dit que c'est l'Angleterre et notre saint-père le pape qui les suscitent...

— M. Martin n'a peut-être pas tort, mais ce n'est pas ce qui m'inquiète; c'est le sort des ouvriers cet hiver qui m'effraye : comment feront-ils, les malheureux? on ne fait plus travailler, tout est mort. Ceux qui n'ont que leur peau, passe encore, mais ceux qui ont de la famille? et les pauvres font plus d'enfants que les riches. Que deviendront-ils sans pain, sans ouvrage, sans aumône? car il n'y a plus de charité : ils se regarderont le blanc des yeux.

— Oh! nous aurons un rude hiver; il y a plus de douze mille personnes sous les arcades, sous le pont Neuf; c'est comme une foire.

— Écoute, femme, combien as-tu touché aujourd'hui?

— Quatre-vingt-dix-sept livres douze sous six deniers.

— Nous donnerons deux louis aux indigents du quartier : soulager les nécessiteux, c'est diminuer le nombre des malavisés.

— Et du surplus, qu'en ferons-nous?

— Nous enverrons douze livres à l'abbé Maillard, afin qu'il dise des messes pour le repos de l'âme de notre mère Catherine... Tu te rappelles comme elle t'aimait, comme elle a pris soin de toi pendant tes couches.

— Je ne l'oublierai jamais; sans elle, Charles aurait été emporté par la coqueluche : a-t-elle passé des nuits blanches pour le veiller et lui donner le biberon!

— Mon Dieu, c'est ce qui l'a mise au tombeau.

En prononçant ces mots, mon père tournait sur moi son regard mélancoliquement expressif, dans lequel pouvait se lire un reproche affectueux.

— Tu vois, me dit-il, c'est elle qui t'a bercé, tu ne t'en sou-

viens pas ; elle t'a tenu sur ses genoux, elle n'avait des yeux que pour son Charlot.

— Elle le mangeait de caresses, reprit ma mère ; oh ! qu'elle serait heureuse de le voir aujourd'hui grand et bien appris comme il est !

— Grand et bien appris ! ne lui fourrez donc pas la vanité en tête, il n'y a rien de trop.

— C'est vrai, dis-je à mon père, le père Grisel n'aurait pas dû mourir sitôt.

— Enfin, il est mort, répliqua-t-il ; nous n'y pouvons rien... Dieu veuille le récompenser des maux qu'il a soufferts !

— Sainte Geneviève ! s'écria ma mère, si celui-là n'est pas en paradis, ce n'est pas faute d'avoir fait son purgatoire sur cette terre.

— Je veux aussi faire dire des messes à son intention ; j'y consacre douze livres, et puis douze autres livres pour soulager l'âme de l'infortunée Marguerite.

— Elle est sans doute bien en peine, son âme.

— Quel crève-cœur pour un père ! être réduit à faire traîner son enfant sur la claie.

— Eh quoi ! m'écriai-je, Marguerite fut traînée sur la claie ?

— Mon ami, c'est le sort des suicides, répondit mon père, c'est pour l'exemple. Bien plus, la sentence porte que le cadavre sera de part en part traversé d'un pieu à l'endroit de la poitrine.

— Et le père de Marguerite, repris-je, a pu présider à cette exécution ?

— Il le fallait bien.

— Comment ! observa ma mère, il a pu résister à un pareil spectacle ? Il a pu faire enfoncer un piquet dans le corps de sa fille ? Le père de M. Henri aurait dû lui rendre ce service.

— Je crois qu'il lui offrit de le remplacer ; mais, Henri s'étant mis à genoux pour le supplier de n'en rien faire, il trouva un prétexte, et rétracta son offre.

— Ce n'est pas l'embarras, c'était une vilaine commission pour l'un comme pour l'autre.

— Oh ! oui, répétai-je après ma mère, c'était une vilaine commission, et je suis bien certain que mon père n'aurait jamais le courage du père de Marguerite. Quelle dureté ! — N'est-ce pas, mon père, que vous ne pourriez pas...?

Mon père frémit; son visage prit un air sombre; il parut un istant me considérer avec le sentiment d'une douleur farouche, t, à deux reprises, je crus reconnaître, au mouvement de ses èvres, qu'il prononçait tout bas le nom de *Brutus*. Tout à coup, vint à moi, et, me pressant dans ses bras :

— Non, mon ami, me répondit-il enfin avec l'accent de la plus ive émotion, je ne le pourrais jamais!

Après cette scène où je vis éclater toute sa tendresse, mon père a'apprit que Henri ne s'était pas consolé aussi rapidement que je avais imaginé; qu'il en conserva au contraire toute sa vie un fond e tristesse, et que ma grand'mère, qui n'aspirait qu'à le rendre ieureux, eut toutes les peines du monde à le distraire.

— Marguerite, ajouta mon père, ne lui sortait pas de l'esprit; c'est our cela qu'il ne voulut jamais remettre les pieds à Versailles. Sur son lit de mort, au milieu des visions de l'agonie, c'était Marguerite qui lui apparaissait, comme elle lui avait apparu à la Grève, et il la nommait d'une voix expirante, ce qui était encore in chagrin pour ma pauvre mère.

Mon père semblait se complaire à me raconter ces particularités.

— Je vous reconnais bien là, lui dit ma mère : une fois que vous ivez entamé le chapitre de nos parents, il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

— Il faut bien que je l'entretienne des membres de sa famille, puisque vraisemblablement ils sont tout ce qu'il doit connaître du nonde.

— Allons, ne lui portez pas malheur, reprit ma mère; la vie est ongue, il est jeune, et, s'il plaît à Dieu, il aura la chance.

— Ne te figures-tu pas qu'il va devenir un grand seigneur, parce qu'il sait un peu de latin? j'en ai su aussi dans mon temps. Au reste, je souhaite qu'il s'élève; mais, s'il retombe, il aura comme moi le fief du pilori [1], et, comme toi, sa femme ira en toucher la

1. Les marchands qui étalaient au *carreau des halles*, sur l'emplacement où était situé le pilori, payaient une redevance annuelle à l'exécuteur de la prévôté et vicomté de Paris. Les paysans qui n'y venaient que les jours de marché acquittaient le tribut ou en argent ou en nature, ils mettaient à part ce que l'exécuteur avait droit d'exiger, et celui-ci ou ses gens s'en emparaient sans tou-

redevance. Au bout du compte, cela n'empêche pas d'être honnêt Qu'en dépit des édits et des ordonnances, on nous appelle bou reaux [1], qu'importe la dénomination? on peut faire son salut da tous les états. — Il n'y a pas quinze jours, poursuivit mon père, me trouvais au Châtelet; dans la chambre de la question, près moi, un avocat au parlement de Rennes s'entretenait avec not procureur général, M. Joly de Fleury : il fallait entendre avec qu attendrissement il parlait des vertus de Jacques Ganier, qui exercé dans cette ville, pendant une longue suite d'années, l'offi d'exécuteur. « Cet homme, disait-il, n'a jamais mis à mort un c minel sans avoir auparavant communié, pour expier en quelq sorte l'action qu'il allait commettre. Les magistrats du Parleme venaient jouer à la boule dans sa maison, située à l'une des de extrémités de la ville, vis-à-vis du Mail, et, quoiqu'il ne fût pas leur partie, ils ne lui témoignaient pas moins la plus grande estin

cher au reste. Les boulangers posaient sur la croûte supérieure le pain qui lui ét destiné. De là est venu l'usage de dire, quand on voit un pain renversé : « I tournez-le donc, *le bourreau n'aurait qu'à le prendre.* » Il y avait autrefois d Paris plusieurs piloris, tous inféodés au profit de l'exécuteur. Le pilori des hal était le plus connu de tous. C'était une construction octogone en maçonne surmontée d'une vaste lanterne en bois mobile sur un pivot. On exposait d cette lanterne les banqueroutiers frauduleux, et chaque spectateur avait le dr de les faire tourner. En 1515, Laurent Bazard, premier aide de l'exécuteur la haute justice, étant monté dans le pilori, les marchands tributaires qui avai à se plaindre de lui y mirent le feu, et il fut brûlé vif. Un boulanger nom Lostière fut pris et pendu comme l'un des auteurs de cet incendie. (*Note l'éditeur des Mémoires.*)

1. Un grand nombre d'arrêts des cours souveraines, dont deux du parlem de Rouen, 7 novembre 1681 et 7 juillet 1781; un du parlement de Paris, 17 un autre du 12 janvier 1787, et postérieurement une loi, font défenses t expresses de désigner sous la dénomination de *bourreaux* les exécuteurs des gements criminels. Quelques étymologistes prétendent que le mot bourreau celtique ou même gaulois; d'autres le font venir de l'italien *sbiro* ou *biro* (sbi plusieurs écrivains font remonter à l'an 1260 l'origine du nom de bourre D'après les *Olim* du parlement de Paris, registres formés par Jean de Montl greffier pour les premiers temps, ils ont pensé que ce nom n'était qu'une défi ration de celui d'un clerc nommé *Richard Borel,* et non *Bourette* ou *Bo* comme on l'a prétendu. Ce clerc possédait le fief de *Bellecombe,* à la charge lui de pendre les voleurs du canton. *Per servitium tale quod faciebat suspend latrones in fondo de Bellecombo.* Mais, comme il était ecclésiastique, et com l'Église a voulu quelquefois prouver qu'elle a horreur du sang, il faisait f les exécutions à ses frais par un laïque. Le roi lui devait les vivres tous

et le prenaient pour juge de tous les différends qu'occasionnaient le jeu. Ganier donnait aux pauvres tout l'excédant de son strict nécessaire. Sa mort fut pour eux une véritable calamité publique. Ils fondaient en larmes et parcouraient les rues en criant avec l'accent de la plus vive douleur : *Nous n'avons plus de père* [1]. » M. Joly de Fleury manifestait son étonnement d'une conduite aussi édifiante : « Vous êtes incrédule, lui dit l'avocat; il n'est pas un habitant de Rennes qui ne confirme ce que je vous rapporte de Jacques Ganier; voici bientôt dix ans qu'il est mort, et, aujourd'hui encore, le peuple fréquente son tombeau comme celui d'un saint. »

— Il serait plaisant, observa ma mère, que notre saint-père le pape voulût un jour le canoniser.

— Il en a canonisé qui ne le valaient pas; quand il n'y aurait que ce scélérat de saint Dominique.

jours de l'année, à cause de cette charge, qu'il était censé exercer lui-même malgré sa qualité. A peine Richard Borel eut-il été investi du fief de Bellecombe, qu'on s'habitua à l'appeler *le borel*, et à nommer *boreaux* tous ceux qui mettaient à mort les criminels. Ensuite on dit, par corruption du nom propre *Borel*, BOURREAU, les BOURREAUX. Cette dénomination n'était pas injurieuse alors, mais elle l'est devenue depuis le XVIe siècle.

Cette généalogie du mot *bourreau* est assez bien établie, mais elle n'est guère plus sûre que la filiation de la plupart de nos maisons nobles de France. D'ailleurs, tout cet échafaudage d'érudition tombe devant un fait; il est bien certain qu'en 1007, Odon ou Eudes Ier, duc de Bourgogne, et de la famille du roi de France, était surnommé *le Bourreau*, parce qu'il arrêtait les passants pour les dépouiller et qu'il les tuait ensuite. Que deviennent Richard Borel et le fief de Bellecombe? Il était plus simple de rechercher l'étymologie du mot bourreau dans celui de *borra*, piémontais, si, pour faire parade de plus de science, on a besoin d'une langue étrangère, sinon, dans celui de *bourre*, qui est un des plus anciens de la langue française, et sert à désigner un oiseau de proie, qui fait particulièrement la guerre aux oiseaux de nos basses-cours.

1. Les descendants de Jacques Ganier ont marché sur ses traces; ils ont continué à se montrer dignes de l'espèce de considération dont il jouissait. En 1801, un capitaine du régiment d'artillerie en garnison à Rennes ne crut pas se mésallier en épousant une demoiselle Ganier, fille de l'exécuteur alors en fonction. Cet officier ne fut point blâmé par ses camarades. Peu de temps après, il arriva que, pendant une exécution, le patient faisant résistance, et le public ayant été sommé de prêter assistance à la loi, un canonnier monta sur l'échafaud pour donner un coup de main au beau-père de son capitaine; ses camarades l'attendirent au retour, et, après avoir mis en lambeaux l'uniforme qu'ils lui reprochaient d'avoir déshonoré, ils le chassèrent à coups de pied. (*Note de l'auteur des Mémoires.*)

A ces mots, ma mère se posa un doigt sur la bouche, et fit d l'œil un signe pour indiquer que j'étais là.

— Oh! continua mon père en affectant cette satisfaction d'or gueil qu'il était loin de ressentir, car en mainte occasion je m'étai trop aperçu qu'il déplorait la fatalité de son existence, notre brav Ganier n'est pas le seul qui ait fait parler de lui : te rappelles-tu dit-il à ma mère, ce trait que je lisais un soir?

— Je ne m'en souviens pas.

— As-tu peu de mémoire! Je gage que Charles va s'en souvenir

Mon père m'autorisait à prendre la parole : je lui répondis qu'i s'agissait probablement de l'Espagnol qui se coupa la main.

— Bravo! s'écria mon père; c'est cela, l'Espagnol. Le roi l'anoblit parce que, plutôt que d'exécuter une sentence inique, d'un cou de son cimeterre il s'abattit le poignet[1]. Voilà une action sublime mais il n'est pas besoin d'aller en Espagne pour se convaincr que souvent l'humanité se trouve dans le cœur de l'homme qu'o croit le moins susceptible d'éprouver ce sentiment. Ce qui vien de se passer à Guingamp en est encore une preuve.

» Un vol avait été commis dans un moulin : quatre hommes soupçonnés d'être les auteurs de ce crime, sont arrêtés; on le juge et ils sont condamnés à être pendus. L'un d'eux, soit dan l'espoir de prolonger sa vie, soit par méchanceté, dénonce comm ses complices plusieurs personnes innocentes. Dans le nombr étaient deux jeunes filles, Marie et Élisabeth Lescop, petites mer cières qui couraient les foires de campagne; on les confronte a meunier et à toute sa famille; ces honnêtes gens déclarent qu'un seule femme était avec la bande des voleurs, et qu'ils ne la recon naissent pas dans celles qui leur sont présentées. Les filles Lesco protestent qu'elles ne sont pas coupables, le juge prétend qu'elle sont convaincues, et il prononce la sentence qui doit les envoyer a supplice avec quatre hommes impliqués dans la même accusatio

1. Nous n'avons lu nulle part le trait dont parle Sanson; peut-être confond une action avec une autre. Il existe une vieille chronique et une romance s un bourreau qui se coupa le poing plutôt que de frapper son père. Sepulveda r conte un trait semblable d'un Indien. Cette espèce d'héroïsme, dont un nègre récemment fourni l'exemple dans une de nos colonies, fait le sujet d'une d plus jolies pièces du *Théâtre de Clara Gazul*. (*Note de l'éditeur des Mémoires*

» Au moment d'être menés au gibet, deux des hommes, après avoir fait au confesseur l'aveu de leur crime, requièrent le juge rapporteur de recevoir leur testament de mort. Pour rendre hommage à la vérité, ils affirment que les deux jeunes filles sont étrangères au vol, dont eux seuls doivent porter la peine; mais le juge ne veut rien entendre; des témoins de ce refus barbare le conjurent de surseoir à l'exécution : il est inexorable. Cependant, ces témoins se flattent qu'en dévoilant cette odieuse et inconcevable résistance, ils forceront peut-être le juge à un retour sur lui-même : ils s'empressent de faire circuler dans le peuple la déclaration des deux condamnés. Déjà, peu de mois auparavant, l'implacable magistrat s'était attiré l'animadversion générale en s'acharnant à poursuivre un malheureux dont l'innocence lui était démontrée. On voit qu'il s'est promis de sacrifier de nouvelles victimes; on murmure tout haut; mais l'heure fatale a sonné, les patients sont extraits de la prison, ils s'avancent, et bientôt, malgré les clameurs de la foule indignée, les quatre hommes ont cessé de vivre; dans l'attente d'un contre-ordre, l'exécuteur suspend un instant son terrible ministère. Vaine précaution : un regard furieux lui reproche cette inaction, et il est obligé de se saisir de l'infortunée Marie. Il la hisse lentement; enfin, parvenu au terme, il la lance dans l'éternité : elle n'est plus! Un cri de douleur est poussé par la foule des assistants. Inaccessible au remords, le juge commande, par un signe, de mettre à mort Élisabeth Lescop. La consternation est à son comble, les sanglots étouffent les voix de cette foule éplorée; l'exécuteur lui-même est ému; cependant, on frémit en le voyant s'emparer d'Élisabeth. Déjà il lui fait monter l'échelle; mais, résolu à sauver cette fille, il lui dit à l'oreille de déclarer qu'elle est enceinte. Élisabeth, que l'aspect du cadavre de sa sœur a jeté dans une sorte de stupeur, ne voit et n'entend rien; l'exécuteur lui répète le conseil de supposer une grossesse; il n'obtient pas un mot, pas une syllabe. Alors, il lève la tête, et crie de manière à être entendu de la multitude :

» — Mais ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, c'est à ces messieurs (en montrant les confesseurs et les huissiers) qu'il faut déclarer que vous êtes grosse.

» Le stratagème a réussi, et le rapporteur, quoiqu'à regret, est

obligé de faire reconduire Élisabeth en prison. On dresse à la hâte un mémoire que l'on fait parvenir au roi; un sursis est accordé; le parlement de Bretagne, chargé de la révision du procès, met la condamnation à néant, et l'infortunée Élisabeth est acquittée.

Mon père était pénétré d'une si vive admiration pour la présence d'esprit de son confrère de Guingamp, qu'en racontant la délivrance d'Élisabeth il avait les larmes aux yeux. Je ne pus m'empêcher de lui dire que son confrère aurait bien dû s'aviser de l'expédient avant de pendre Marie.

— Il vaut mieux tard que jamais, me répliqua-t-il, et puis ce n'est pas cela : en agissant comme il a fait, l'exécuteur de Guingamp a pris beaucoup sur lui, il s'est véritablement mis dans son tort. L'homme propose et Dieu dispose; mais, mon fils, quoi qu'il advienne, retiens cette maxime, qui, en tout temps, doit être la règle de notre état : pour nous, les juges sont comme le pape, infaillibles; il nous est interdit d'entrer dans le fonds de l'affaire et prescrit de croire au bien jugé, quand même il n'en serait rien; c'est le secret du calme dont je puis encore jouir quelquefois; c'est une croyance, c'est une religion tout comme une autre; le bras ne doit pas s'immiscer dans ce que fait la tête; il n'y a que la foi qui nous sauve.

— Il n'est pas de plus grande vérité, observa ma mère.

— Aussi, Charles fera-t-il sagement de s'en pénétrer de bonne heure; nous tuons de père en fils, et pourtant nous ne sommes pas entièrement privés de cette tranquillité de l'âme sans laquelle la vie ne peut être que criminelle! A part la profession, tout Paris nous tient pour honnêtes gens, et l'on est généralement persuadé que, si le fils Sanson commettait une bassesse, son père lui-même serait le premier à en faire justice. Nous n'avons pas eu toujours notre résidence dans la rue Beauregard; dans un temps, nous restions à l'Estrapade, près de l'église Saint-Étienne du Mont. A cette époque, on ne parlait que de brigandages et de vols commis dans Paris. Le pont Neuf était notamment le quartier général des voleurs de manteaux. Les laquais, les gardes françaises et les archers prenaient part à ces nobles exploits. On est allé jusqu'à dire qu'un très-grand personnage ne rougissait pas de s'assimiler à ces détrousseurs de passants; ce qu'il y a de certain, c'est que

le comte de Harcourt, le marquis de Revel, le chevalier de Rieux et plusieurs autres seigneurs furent arrêtés en flagrant délit. Il est bien entendu qu'on les relâcha dès qu'ils se nommèrent. Au moment où la noblesse ne croyait pas que dérober fût déroger, il n'était pas surprenant que, sur le fait de la probité, le fils de l'exécuteur ne fût pas plus scrupuleux qu'un gentilhomme, et voulût aussi faire ses fredaines. Or, voici la nouvelle qui se répandit dans Paris; je crois même qu'elle fut consignée dans les gazettes; ce fut d'ailleurs, pendant six semaines, le bruit de toute la France : on ne s'entretenait pas d'autre chose [1].

» Le maître des hautes œuvres, Sanson, s'étant aperçu que son fils rentrait souvent à des heures indues, soupçonna qu'il se dérangeait, et conçut de vives inquiétudes au sujet de cette irrégularité; plusieurs fois, il avait suivi le jeune homme ou il avait fait épier ses démarches : jamais il n'était parvenu à éclaircir le mystère.

» D'habitude, le père Sanson faisait sa partie de piquet avec un vieux chevalier de Saint-Louis, qui venait tous les soirs lui tenir compagnie, et l'aider à tuer le temps au coin du feu. On jouait une prise de tabac, et, quand on avait suffisamment perdu, prisé, gagné, on serrait les cartes pour le lendemain, et l'on se séparait. Le chevalier, qui avait à traverser la Seine, regagnait tranquillement son logis, la rapière au côté, et le maître des hautes œuvres allait se coucher. Un soir, l'attrait des coups piquants, qui se succédaient avec rapidité, et sans doute aussi quelque contestation sur la règle, les ayant retenus en présence l'un de l'autre plus longtemps que de coutume, il se trouva qu'il était près de minuit lorsque le chevalier songea à se retirer. Étonné de ce qu'il était si tard, il prit

1. Les mémoires contemporains rapportent plusieurs espiègleries de ce genre. Dans ceux de M. L. C. D. R., on trouve ce passage : « Le hasard ayant voulu que je fisse coterie avec le comte de Harcourt, je me trouvai un jour engagé dans une débauche, où, après avoir bu jusqu'à l'excès, on proposa d'aller voler sur le pont Neuf. J'eus beau me défendre d'y aller, il fallut suivre. Le chevalier de Rieux et moi, nous montâmes sur le cheval de bronze; les autres guettaient les passants, et prirent cinq ou six manteaux. Mais un de ceux qui avaient été volés ayant été se plaindre, les archers vinrent et nos gens s'enfuirent; n'ayant pu en faire autant, je fus pris avec le chevalier, et l'on nous conduisit dans la prison du Châtelet. » Le juge trouva la plaisanterie excellente; les nobles voleurs furent élargis; un pauvre diable eût été pendu. (*Note de l'éditeur des Mémoires.*)

congé de son ami, qui, l'ayant accompagné jusqu'à la po
remonta aussitôt et courut à la chambre de son fils pour s'assı
s'il était de retour. Le jeune homme n'était pas encore revenu

» — Où est-il? que peut-il faire? hanterait-il les tripots?]
drait-il ses mœurs et sa santé avec de vilaines créatures? se sera
lié avec quelques demoiselles de l'Opéra ou avec de jeunes
gneurs qui l'entraîneraient dans leurs débauches? serait-il affili

» Le père Sanson ne sait qu'imaginer, mille pressentim
l'agitent... Enfin, il prend la résolution de veiller et de se t
aux écoutes jusqu'à ce que son fils soit rentré. Sur les deux heu
du matin, il distingue dans l'escalier les pas de quelqu'un
monte en prenant des précautions pour ne pas être entendu.
doute que ce ne soit son fils; il doit avoir besoin de repos, et
peut tarder à s'endormir; le père attend ce moment avec im
tience. Il est sur le palier à la porte de la chambre; bientôt
ronflements l'avertissent que son fils est plongé dans un prof
sommeil, la clef est restée sur la serrure, il entre, et, à la cl
d'une lanterne sourde, il aperçoit des vêtements en désordre. Il
rassemble, les emporte, et, revenant un instant après, il va d
au lit de son fils, qu'il secoue rudement par les épaules.

» — Quoi? quoi? qu'est-ce? Ce n'est pas moi, balbutie enc
à moitié endormi le jeune homme, dont les traits bouleversés
nifestent l'effroi d'une conscience qui n'est pas sans reproche.

» — Allons, monsieur! reprend le père Sanson, avec un acc
de sévérité sinistre.

» — Eh quoi, mon père?

» — Levez-vous, vous dis-je, vous vous frotterez les yeux ap

» Le jeune Sanson obéit, et cherche ses vêtements.

» — Mes habits, mes habits? demande-t-il; oh! je suis volé

» — Non, vous ne l'êtes pas.

» — Vous les avez pris, mon père?

» — Vous n'en avez plus besoin.

» — Ah! je suis perdu!

» — Oui, vous l'êtes : d'où proviennent ces objets?

» Il lui montre une bourse, une montre et des boucles d'arge

» Le jeune homme reste interdit.

» — Malheureux, continue le père, voilà donc le métier

vous faites! et vous vous attaquez à un vieillard, vous choisissez mon meilleur ami!

» — Le chevalier? Grand Dieu!

» — Sachez, monsieur, qu'il n'y a jamais eu de tache dans notre famille; jusqu'ici, le nom de Sanson est resté pur; vous seul...

» — Mon père! s'écrie le jeune homme en se couvrant le visage de ses mains.

» — Vous faites bien de vous cacher.

» — Ah! mon père, reprend-il avec un accent déchirant.

» — Vous avez l'audace d'invoquer votre père? vous n'êtes plus mon fils, je vous maudis!

» — Pardonnez!...

» — Que je vous pardonne; malheureux!

» — Je suis bien coupable, je le sais!

» — Oui, vous l'êtes.

» — C'est pour la première et la dernière fois.

» — Vous n'êtes pas sincère.

» — Quel serment vous ferai-je? par le baptême que j'ai reçu, par saint Louis, qui est mon patron, par Dieu, qui est au ciel, par tous les saints et saintes de son paradis, par mon sang!...

» — Assez, assez, monsieur l'hypocrite; je n'ai que faire de vos serments!

» — Sur la sainte hostie, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, je le jurerai, c'est la dernière fois.

» — Je le crois.

» Le ton lugubre et ironiquement solennel dont fut prononcé ce mot, fit tressaillir le jeune Sanson. C'était pitié de le voir trembler en même temps de froid et de peur; car, tandis qu'il gelait à pierre fendre, il était en chemise, les pieds nus sur le carreau comme un pauvre patient, et, dans le regard qui avait accompagné la parole de son père, il lui avait semblé lire une immuable et terrible résolution.

» — O mon bon ange! s'écriait-il, ne m'abandonnez pas, soyez-moi secourable, ayez compassion de mon repentir!

» — Vous vous repentez, monsieur, je désire que cela vous préserve de la damnation.

» — Vous ne me maudissez plus?

» — Non, mettez-vous à genoux.

» Il obéit à son père.

» — Vous n'ignorez pas quelle peine vous serait infligée, si vo[illegible] étiez traduit au Châtelet?

» Il ne répond pas.

» — Eh bien, comme je ne me soucie pas de vous voir mene[illegible] la Grève, et qu'il n'est aucun de nous qui ait péri par le fait [illegible] justice, je veux vous épargner cette honte, ainsi qu'à moi. Il [illegible] sera pas dit qu'un confrère ait mis la main sur vous.

» Le fils Sanson se roule à terre en s'arrachant les cheveux remplissant la maison de ses cris.

» — Grâce! grâce! répète-t-il.

» — Allons, monsieur, lui dit son père, ne faites pas l'enfa[illegible] on est homme quand on attaque sur la voie publique. Il est tr[illegible] heures; recommandez votre âme à Dieu : je vous accorde vi[illegible] minutes.

» Convaincu de l'inutilité de ses supplications, le jeune hom[illegible] se résigne à ne plus adresser de prières qu'au souverain juge. Il [illegible] met en oraison. Enfin, la vingtième minute expire. Le père, [illegible] était resté assis dans un des coins de la chambre, se lève préci[illegible] tamment; il vient à son fils, et lui met sous les yeux la mon[illegible] du chevalier :

» — Vous voyez, votre temps est venu. Monsieur, dites vo[illegible] *In manus*.

» Aussitôt, il tire de sa poche un pistolet, applique le bout [illegible] canon contre l'oreille du coupable, et lui fait sauter la cervelle.

» Dans la même nuit, il se rend à Versailles, demande à parle au roi, lui expose les motifs et les circonstances de son action, e revient avec des lettres de grâce qui lui sont données sous la condition de ne pas récidiver. Le lendemain, tout Paris sut que le maître des hautes œuvres avait tué son fils, et que le roi lui avait fait grâce; mais on ne connaissait pas encore les détails de cet événement. Le chevalier de Saint-Louis accourut tout en émoi chez son ami le maître des hautes œuvres, pour lui faire son compliment de condoléance. En entrant dans la maison, il fut surpris de voir qu'il y régnait un air de gaieté qui contrastait singulièrement avec sa tristesse. Le père Sanson, ordinairement sombre et

rêveur, avait un aspect presque jovial; le déjeuner était servi, et il se disposait à se mettre à table. Il se frottait les mains en contemplant une *tête roulée,* dans laquelle il brûlait d'essayer son couteau.

» — Sois le bienvenu, dit-il au chevalier, et, si tu veux faire comme nous, prends un siége.

» — Je n'ai pas le cœur à manger.

» — Et pourquoi donc? aurait-on supprimé un quartier de ta pension?

» — On ne m'a rien supprimé.

» — Eh bien, quelle raison as-tu pour te mettre à la diète?

» — Vous devez bien le savoir.

» — Serait-ce aujourd'hui vigile jeûne ou les Quatre-Temps? je ne le pense pas; je suis aussi bon catholique que toi, et je n'ai pas vu sur mon calendrier qu'il fallût faire abstinence.

» — Après ce qui vient de se passer, je ne conçois pas...

» — Et que ne conçois-tu pas? c'est le festin du *Requiem.* Que sert de s'affliger? on ne vit pas avec les morts. Allons, mon ami, une tranche de cette tête et un verre de vin par là-dessus.

» — Impossible.

» — Crains-tu que ce ne soit une hure sacrée, celle d'un pourceau de Saint-Antoine? sois tranquille, c'est le chef d'un vagabond, bien et dûment reconnu; le corps a été porté à l'Hôtel-Dieu et déclaré de bonne prise[1].

» — Bonne prise tant que vous voudrez, je ne mangerai pas.

» — Pour faire croquer son bien, prier et payer, c'est trop.

» Il lui présente le verre.

» — Voyons, avale la douleur.

» — Tu n'as donc point d'entrailles?

» — Si fait, j'en ai, je sens même qu'elles crient en ce moment : la place demande à être ravitaillée.

1. On voyait autrefois errer dans Paris un grand nombre de cochons, qui paissaient dans les rues pavées comme dans celles qui ne l'étaient pas. Plusieurs ordonnances de nos rois prescrivaient de courir sus. Les sergents de ville étaient autorisés à tuer tous ceux d'entre ces animaux qu'ils rencontreraient vagants, et à s'en approprier la tête, après avoir porté le corps à l'Hôtel-Dieu. Plus tard, ce droit fut dévolu à l'exécuteur des hautes œuvres; il lui était seulement enjoint de respecter les cochons des religieux de Saint-Antoine; ceux-là étaient au nombre de douze et portaient une sonnette au cou.

» — Cœur de tigre, père dénaturé, âme atroce, Sanson! Sanso
qu'as-tu fait de ton fils?

» A cette grave interpellation, le maître des hautes œuvres pa
d'un grand éclat de rire.

» — Ah! ah! ah! en voilà encore un, le chevalier y a été p
comme les autres! Comment! mon ami, à ton âge, te laisser cont
des bourdes pareilles! — Louis! Louis! appelle le père Sanson.

» En entendant mon nom, je saute les marches quatre à quat
j'entre, et le chevalier recule, effrayé comme à l'approche d'
spectre.

» — Que souhaitez-vous, mon père?

» — Je souhaite que tu dises à notre ami que je ne t'ai pas t

» Le chevalier a peine à revenir de son étonnement.

» — Tu n'es pas mort? est-ce un rêve? est-ce bien toi?

» — Sûrement, c'est lui, répond mon père; ce n'est pas un aut

» — Cependant, on raconte très-positivement...

» — Qu'il a volé et que je lui ai brûlé la cervelle, n'est-ce p
Eh bien, mon ami, sais-tu qui on l'accuse d'avoir volé?

» — Je ne le soupçonne pas.

» — Toi-même : il t'a pris ta montre, tes boucles, ta bourse
peut-être, à l'heure qu'il est, te fait-on repêcher à la rivière.

» — Ah! c'est trop fort!... Ma montre, la voici; mes boucles,
peut les voir sur mes souliers; quant à ma bourse (il la tire
montrant qu'elle est vide), mon cher garçon, continue-t-il
pressant affectueusement mes mains dans les siennes, tu n'au
pas fait une trop bonne capture.

» — Maintenant, dit mon père, ai-je un cœur de tigre? sui
un père dénaturé, une âme atroce? M'en veux-tu toujours?

» — Puisqu'il est vivant...

» — Tu vas déjeuner avec nous.

» — La joie me coupe l'appétit, mais je trinquerai volontiers e
l'honneur de la résurrection. Ma foi, mon cher Sanson, je t'e
félicite!... Ce serait le cas de dire :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

» — Citation bien choisie! murmura mon père en fronçant
sourcil.

» — Où donc ai-je l'esprit? se demanda le chevalier; sotte distraction! Au reste, s'empressa-t-il d'ajouter en me posant la main sur le genou, dans ma situation elle est bien pardonnable, je suis à côté d'un revenant. Mais qui diable peut inventer de pareilles fables?

» — Mon vieil ami, lui répondit mon père, tu es un grand innocent : peut-être es-tu au fait des ruses de guerre?

» — Je m'en flatte : quand on a lu Frontin et le chevalier Folard, on est ferré sur le chapitre des stratagèmes.

» — Sans doute, mais la police a aussi les siens; se propose-t-on de donner un croc-en-jambe au peuple, on lui dit qu'il passe un papillon, et, tandis qu'il tourne la tête... Tu m'entends?

» — J'y suis; lorsque le gouvernement nourrit quelque mauvais dessein, il s'arrange pour qu'on parle d'autre chose; tactique des diversions! Les filous ont des compères qui font la parade, pendant qu'ils mettent leurs mains dans nos poches.

» — C'est cela, reprit mon père; si dans Paris on ne s'entretient aujourd'hui que de mon fils et de moi, c'est, sois-en certain, qu'il y a anguille sous roche.

» — Ainsi, il y a quelque manigance sur le tapis, répliqua le chevalier en jurant ses grands dieux qu'à l'avenir il ne croirait à rien avant d'avoir vu. — Désormais, poursuivit-il, bien fin qui m'y rattrapera, je serai, comme saint Thomas, de la religion des incrédules.

» Mais le chevalier n'était pas le seul qui eût pris pour argent comptant le mensonge que l'on débitait à notre sujet. M. Férey, le père de celui à qui je t'avais recommandé pendant que tu étais en pension chez M. Hardy, fit exprès le voyage de Paris, afin de s'assurer si j'étais réellement mort; plusieurs des confrères et des amis de mon père lui écrivirent, les uns pour le plaindre, les autres pour lui reprocher son excessive sévérité à mon égard. Leur sollicitude l'égayait beaucoup; il eut beau répondre à tout le monde que j'étais vivant, et très-vivant, on trouva plus piquant de penser le contraire. Aussi, mon cher Charles, ne manque-t-il pas encore de gens qui content fort sérieusement l'aventure, en affirmant qu'il n'est rien de plus vrai. Au fond, il n'y a d'incontestable que l'extrême susceptibilité des Sanson sur le fait de la probité; c'est elle qui a donné de la vraisemblance à l'imposture, et qui l'a propagée jusqu'à ce jour; si bien que c'est une tradition qui se

transmettra *in secula seculorum, amen*. Et il ne serait pas surprenant que, pour la rajeunir, on s'avisât de dire que c'est toi, mon cher Charles, qui as détroussé le chevalier, et moi qui ai fait justice !

X

Depuis quelque temps, je remarquais que mon père affectait de me parler sans cesse des gens de son état. Tantôt il me citait l'exécuteur de Lyon, le père Ripet, qui, disait-il, était bien vu des habitants, et que les malades de sa province venaient consulter de trente lieues à la ronde, parce qu'il s'était fait une grande renommée dans l'art de guérir. Il opérait des cures merveilleuses, traitait les pauvres gratis, leur donnait à ses frais le bouillon et la viande, et avait rendu la santé à bon nombre d'entre eux, après qu'ils s'étaient vus abandonnés de la Faculté, voire même du célèbre docteur Petit, qui était pourtant un homme fort habile. Tantôt, il me vantait la dextérité chirurgicale de Monsieur de Dijon, qui n'avait pas son pareil pour les rhabillages. Une autre fois, il me faisait lire dans la gazette un article où l'on rapportait que les magistrats de la ville d'Étampes avaient assisté à l'enterrement du sieur Desmorest[1], exécuteur de leurs arrêts. Le journaliste les félicitait d'avoir su s'élever ainsi au-dessus du préjugé : trente ans plus tard, on les eût blâmés avec amertume. J'ai encore présentes à la mémoire les lignes, injurieuses pour moi, que MM. Salgues et Villeterque insérèrent dans *l'Observateur français* (22 brumaire an XII), à l'oc

1. En 1790, lorsque nous nous adressâmes à l'Assemblée nationale pour obtenir qu'elle nous fît participer aux avantages dont jouissent les autres citoyens les magistrats d'Étampes n'attendirent pas que l'Assemblée se fût prononcée pour reconnaître la justice de cette demande. « Dernièrement, m'écrivait dès le 26 février le fils Desmorest, je suis allé chez messieurs nos magistrats, je leur ai présenté quelques-uns de nos mémoires; ils ont trouvé notre réclamation de toute justice, et m'ont dit qu'il était impossible qu'elle ne fût point accueillie. Ils sont tellement persuadés qu'on ne peut, sans blesser les droits de l'homme, nous contester l'état civil; qu'ils ont fait lecture de notre mémoire dans leurs district où leur opinion a été trouvée si juste, qu'on m'a enregistré sur-le-champ en qualité de soldat-citoyen. Mon tailleur fait actuellement mon uniforme, et je suis déjà commandé pour la garde. » (*Note de l'auteur des Mémoires.*)

casion d'une conduite semblable tenue par les magistrats de Duisbourg. L'exécuteur de cette ville venait de mourir; ses voisins ne voulaient pas l'ensevelir, et les préposés aux funérailles refusaient de lui donner la sépulture. Le bruit de ce refus se répand dans la ville. Aussitôt tout ce qu'elle renferme de savants, de philosophes, d'hommes libres de préjugés, se rassemble dans la maison du défunt; et, là, des magistrats, des négociants, des docteurs de l'Université, s'empressent de lui rendre les derniers devoirs; on se dispute l'honneur de porter son cercueil; on forme autour de lui un cortége solennel, et le peuple est étonné de la pompe qui environne les restes de l'exécuteur des hautes œuvres, ainsi que des honneurs extraordinaires qui lui sont rendus.

Certes, si pareille chose fût arrivée du vivant de mon père, il n'eût pas manqué de m'apporter la feuille où elle aurait été mentionnée; mais il se fût bien donné de garde de me montrer des déclamations du genre de celles-ci :

« Qu'au milieu de nos désordres révolutionnaires (disaient, dans leur courroux pudibond, MM. Salgues et Villeterque), à l'époque où le délire, le fanatisme et la soif du sang exaltaient tous les cerveaux, on ait rendu des décrets pour illustrer le bourreau; qu'il se soit trouvé un représentant du peuple, nommé Duquesnoi, qui ait fraternisé et bu avec lui; que les présidents de clubs et de comités aient tenu à honneur de partager ses fonctions et de couper des têtes; la folie de ces temps malheureux explique tout. Mais comment concevoir que des magistrats, des docteurs de l'Université, des citoyens honnêtes et considérés, aient oublié tout à coup les règles de la bienséance jusqu'à décerner au bourreau des honneurs qu'ils accorderaient à peine aux principaux magistrats, aux guerriers, aux savants qui ont illustré leur patrie? Il faut absolument que le bourreau soit enterré; mais c'est à la loi qu'il appartient de régler son enterrement. L'opinion qui flétrit l'homme dont le métier est d'étrangler ou de décapiter son semblable n'est pas un préjugé. Lorsqu'il fut question, dans l'Assemblée constituante, de fixer les droits des citoyens et d'établir l'égalité, le bourreau, jusqu'alors flétri dans l'opinion, ne manqua pas de défenseurs. Mirabeau fut celui qui embrassa ses intérêts avec le plus de chaleur; il parla contre les préjugés, vanta les principes des Anglais, qui

assistent aux exécutions et ne voient rien que de très-honnête dans l'acte de pendre un homme; il cita Aristote, qui donne au bourreau le titre de magistrat. Il rapporta le trait d'un shérif de Londres, qui, n'ayant pas d'exécuteur des hautes œuvres à sa disposition, fouetta et marqua de sa propre main l'accusé qu'il venait de juger. L'abbé Maury s'opposa à un projet de loi qui devait rendre au bourreau les droits dont jouissaient les autres citoyens: il demanda à ses collègues s'ils voudraient voir le bourreau siéger parmi eux, s'ils aimeraient à être présidés par ce prétendu magistrat, s'ils consentiraient à contracter des alliances avec lui. Il termina par ces mots énergiques :

» — Non, ce n'est pas le préjugé, c'est la nature, qui repousse le bourreau de la société, et je ne verrai jamais de sang-froid l'homme qui s'attache, s'agite et se débat sur son semblable pour lui ôter la vie.

» Le projet fut néanmoins adopté, et l'on a vu depuis le bourreau de Paris figurer glorieusement dans la garde nationale, et commander ensuite, si je ne me trompe, un détachement de l'armée révolutionnaire! »

Mon père ne soulevait jamais que l'un des coins du voile qui dérobait à mes regards les misères de sa condition; il n'avait pu me dissimuler que le mépris et l'isolement étaient son partage; mais il ne m'avertissait pas que de là résultait aussi l'impuissance de repousser les calomnies inventées par la lâcheté. Il ne me disait pas : « La loi n'est que censée me protéger à l'égal des autres citoyens; suis-je attaqué, ma plainte n'est pas accueillie, ou, si on l'accueille, on ne m'accorde qu'une satisfaction illusoire. » Il ne me disait pas : « J'ai des sentiments honnêtes, et le premier venu peut impunément, non-seulement me les dénier, mais encore m'en attribuer de toutes contraires. » Loin de là, il me disait : « On me flétrit parce que je suis le bras de la loi, mais la loi est nécessaire, et le bras qui venge la société outragée n'a pas tort; on me flétrit à cause de ce qu'il y a de terrible dans mon ministère; mais on me sait gré du bien que je fais, et, si j'ai des vertus, on m'en tient compte; on ne me donne pas des témoignages publics d'estime, mais intérieurement on me considère. » Lorsque, par la suite je fus accusé de conspirer contre MM. Bailly

et la Fayette, lorsque plus tard encore MM. Salgues et Villeterque, bien persuadés que je ne serais pas admis à rétorquer leurs invectives, inventèrent que j'avais commandé un détachement de l'armée révolutionnaire, je pus me convaincre que mon père, dans la crainte que je ne prisse trop en aversion son état, m'avait tu, en grande partie, les tribulations qui en font un perpétuel supplice pour celui qui l'exerce.

. . . .

Il est une remarque qui, je le pense, n'a été faite avant moi par aucun des antagonistes de la peine de mort : c'est que, par la multiplicité des personnes qui l'infligent ou concourent à ce qu'elle soit infligée, cette peine jette dans toutes les classes de la société une foule d'individus qui n'ont plus de morale que la loi, ou ce qui la remplace momentanément aux époques d'anarchie. Je sais à Paris des magistrats qui, depuis 1775, n'ont pas cessé de siéger dans un tribunal et de juger. Depuis trente ans, ils n'ont pas eu la moindre interruption dans leur service : ils sont en permanence, anarchie ou non, royauté ou non, république ou non.

D'où vient cette aptitude à rendre indifféremment des arrêts au nom de tous les gouvernements, et même des arrêts de mort? D'abord, de ce que la magistrature est un métier; ensuite, de ce qu'il n'est pas de pire renégat que celui qui, s'étant isolé de cette sensibilité que la nature a mise en nous, est parvenu, en accumulant les sophismes, à s'absoudre des actes qui la révoltent au plus haut degré. Tout ce qui subsiste de la conscience n'est plus qu'un vain artifice, qu'un échafaudage sans consistance, du moment que la sensibilité, ce principe vital de la conscience, a été étouffée. Ici, j'éprouve encore une fois le besoin de suspendre mon récit, pour exposer des faits propres à montrer le monde tel qu'il est sous l'influence funeste du mode de pénalité qui nous régit. Il faut que la plaie soit mise à nu : pour atteindre le but sans détour, je commence par un dénombrement qui fera voir d'un coup d'œil combien elle est large et profonde. Après cette donnée capitale, j'entrerai dans le détail de quelques signes pathologiques, à l'exposé desquels se rattacheront des épisodes qui peuvent donner matière à des méditations fort utiles.

PERSONNEL AU SERVICE DE LA PEINE DE MORT.

Pourvoyeurs fonctionnaires publics.

Les magistrats de sûreté	430
Les commissaires de police	227
Les commissaires généraux	6
Les simples espions, à Paris et dans les départements	12,000
Total	12,663

Démonstrateurs et préparateurs de l'évidence requérant la mort.

Présidents des jurys d'accusation	127
Procureurs impériaux ou substituts	254
Rapporteurs près les conseils des divisions militaires	175
Total	556

Arbitres de la vie décidant si le glaive tombera, c'est-à-dire tuant par la volonté.

TOUS LES MEMBRES DE LA HAUTE COUR IMPÉRIALE. Les sénateurs, conseillers d'État, membres de la cour de cassation, pouvant tous être appelés à en faire partie, selon leur rang d'ancienneté, on doit la considérer comme composée :

Des princes français et grands dignitaires	9
Des grands officiers de l'Empire	29
Du grand juge	1
Des sénateurs	112
Des conseillers d'État	58
Des membres de la cour de cassation	58
Du procureur général	1
Des officiers du parquet	3
Tous les membres des cours de justice criminelle et spéciale, présidents, juges et suppléants, pouvant se joindre aux jurés en cas de partage	1,254
Les jurés	7,620
Total	9,145

VOUÉS A DEVENIR DES ARBITRES DE LA VIE.

Pépinière de la cour de cassation.

Tous les membres des cours d'appel, juges et auditeurs	711

Pépinière des cours d'appel.

Les juges suppléants, procureurs impériaux, substituts de première instance	3,612
A reporter	4,323

Report.	4,323

Pépinière du conseil d'État.

Les préfets.	127
Les sous-préfets.	343
Les maîtres des requêtes et auditeurs.	92
Total.	4,885

Ministres directs de la mort avec ou sans forme de procès.

Exécuteurs titulaires.	127	Aspirants[1].	1,270
Aides.	381	—	762
Suppôts de police en province.	5,080	—	15,240
Idem à Paris.	1,500	—	6,000
Gardes-chiourmes, argousins, etc.	3,000	—	3,000
Concierges, geôliers, guichetiers, porte-clefs.	1,500	—	15,000
Gendarmes.	17,951	—	17,951
Douaniers	3,950	—	23,700
Soldats.	387,000	—	00,000
Tuant ou voulant tuer par métier.	420,489	—	82,923

Auxiliaires.

Charpentiers et ouvriers.	381
Charretiers.	127
Taillandiers.	127
Propriétaires logeant les exécuteurs et leur attirail.	127
Total.	762

Récapitulation du personnel de la peine de mort.

En fonctions.		*Candidats.*
Pourvoyeurs.	12,663	27,249
Préparateurs.	556	82,923
Arbitres de la vie.	9,145	
Admis à le devenir.	4,885	
Meurtriers directs.	420,489	
	447,738	110,172

Au service de la peine de mort, 557,910 individus.

Et dans ce nombre ne sont pas compris, d'après leur effectif, les conseils de

1. Toutes les fois qu'une place d'exécuteur vient à vaquer, le nombre des demandes pour l'obtenir est au moins de quarante à cinquante; que l'on juge des places plus lucratives, telles que celles de concierges, geôliers, etc.

guerre, les conseils de révision, les conseils maritimes, les cours martiales; (quarante mille marins qui fusillent, donnent la cale sèche, la cale mouillée, (infligent d'autres peines sous lesquelles le patient succombe.

La population de la France est de 33,000,000 d'habitants[1].

Distraction faite des femmes, elle est de 16,500,000.

Distraction faite des hommes au-dessous de vingt et un ans et au-dessus (cinquante, elle se réduit à 8,135,806.

Ainsi, sur *huit millions cent trente-cinq mille huit cent six* homm(de l'âge de vingt et un à cinquante ans, il y en a au moins *cinq ce cinquante-sept mille neuf cent dix* qui sont prêts à devenir meu triers ou de fait ou d'intention, c'est-à-dire 1 sur 13; et, quar il y a des dissidences politiques, l'unité se convertit prompteme en une dizaine, car la masse en disponibilité est énorme. Vienne les circonstances, notre civilisation est si bonne, que nous ı manquerons ni de *tapedur* ni de *prévôts*.

Auquel de ces deux états, la civilisation ou la barbarie, appa tient une nation dans laquelle il y a un *treizième* de ses membr valides qui, suivant l'éducation qu'ils ont reçue ou le sort de le condition, peuvent se classer comme il suit :

Capables de signaler au couteau.

Capables de demander que le couteau tombe.

Capables de prouver que le couteau doit tomber.

Capables d'amener la victime sous le couteau.

Capables de décider que le couteau tombera.

Capables de faire tomber le couteau.

Telles sont à peu près les catégories de ce terrible *treizièm* qui existe avec la mission légale de tuer tout le reste. Le déno brement des individus qui, grâce aux confiscations, vivent de peine de mort, ne serait pas moins curieux : en y joignant cel de tous les individus à qui il est licite de vivre du bien d'autru peut-être, à l'aide de ces documents, parviendrait-on à réduire sa juste valeur ce que Montesquieu appelle l'honneur des mo narchies.

. . . .

La peine de mort se place en tête de toutes les dépravation

1. A l'époque où ce tableau fut dressé, la France, c'est-à-dire l'Empire français, se composait de cent vingt-sept départements.

humaines; autour de l'échafaud se groupent toutes les turpitudes sociales, toutes pivotent autour de la loi sanglante qui rallie et féconde les monstruosités les plus atroces; plus on se rapproche de cette loi, plus on est son ministre direct, plus on s'est familiarisé avec elle, plus aussi on est perverti, à moins d'une grâce d'état toute particulière. Le prévôt et l'exécuteur, le brigand et le lansquenet, sont des êtres également corrompus; il n'y a de différence que dans la forme et dans la position, honorées ou flétries. De part et d'autre, il y a un même degré d'immoralité; mais il est une morale de convention, qui pactise avec cette immoralité et l'absout. Il est une société pour qui cette morale est sacrée; pitoyable morale! qui ne subsisterait pas sans une continuelle confusion des idées, sans la plus effroyable incohérence des sentiments; misérable société! dont les membres ne se composent que d'éléments hétérogènes, et qui se croirait menacée dans son existence, si elle ne portait dans son sein des principes de dissolution. Le spectacle des supplices enfante des concupiscences de cannibales; il vicie et gangrène tout du bas en haut, du haut en bas, point de condition qu'il ne dégrade et n'avilisse...

... J'ai connu plusieurs dames de haut parage, des actrices du Théâtre-Français, des cantatrices, des danseuses de l'Opéra, qui, durant les temps de la Terreur, avaient des abonnements de croisée pour les trois places sur lesquelles les exécutions avaient lieu; ces dames y étaient très-assidues...

Si les supplices ont une influence que l'on puisse constater, assurément elle se borne à apprivoiser les individus avec le meurtre, à leur inoculer l'habitude diabolique de marier ses images à toutes leurs sensations, soit de douleur, soit de volupté. Suivant que cette habitude a plus ou moins d'énergie, il peut être ou indifférent ou souverainement délicieux de s'abreuver dans un crâne humain; il y a une forfanterie, un cynisme révoltant qui vont jusque-là; ils sont même poussés plus loin parmi la jeunesse qui fréquente les amphithéâtres de chirurgie. Aujourd'hui, l'on voit tuer; demain, l'on sera un peu moins sensible; demain, l'on voit tuer encore; après-demain, tout ce qu'il y a de sympathique dans l'homme s'est émoussé; un spectacle de plus et un jour plus tard,

que l'occasion se présente, et il n'en coûtera plus autant de devenir assassin; voilà comment en France, en Angleterre, et dans presque toute l'Europe, les législateurs se sont entendus à faire l'éducation des peuples. La curiosité commande l'empressement autour de l'échafaud, la curiosité est satisfaite, mais toute cette foule de spectateurs d'un meurtre consommé de sang-froid n'en rapporte qu'une moindre aversion pour l'effusion du sang, avec un commencement de mépris pour la vie des autres et la leur. Il est certaines gens pour qui nous devenons les hommes modèles, le patient, lorsqu'il est résolu, et moi en tout temps. Rentrés chez eux, les êtres de cette trempe se sentiront un peu plus déterminés que la veille; à la prochaine exécution, ils le seront encore davantage, et ils n'ont garde d'en manquer une.

Il n'y a pas plus de six mois qu'à Rouen il fut question de transférer le lieu des exécutions de la place du Vieux-Marché, qui est au centre de la ville, à la Rougemarre, qui est située à l'une des extrémités.

— A quoi pensent donc ces gens-là? disaient les ouvriers : comment! il nous faudra courir à la Rougemarre?

Plus les circonstances dans lesquelles le peuple est ainsi convié à contempler des agonies humaines se multiplient, plus le peuple devient féroce. Bientôt il est possédé d'une frénésie dans les accès de laquelle il ne lui coûte pas plus de tuer que de mourir. C'est une épidémie qui, selon les temps, exerce ses ravages en masse ou en détail. Le carnage religieux de la Saint-Barthélemy, les massacres politiques par lesquels on fit déshonorer les premiers pas de notre révolution, les assassinats légaux des magiciens et des sorcières de la Nouvelle-Angleterre, les meurtres juridiques d'un nombre considérable de malheureux durant ce qu'on appelait la conspiration des noirs à New-York, jettent une affreuse et affligeante clarté sur l'idée que je désire exprimer. Au sein de la Grande-Bretagne, si les crimes atroces ont pullulé, si tous les débordements, toutes les dépravations possibles, celles même qui, chez nous, ne semblent compatibles qu'avec l'usage de l'éther, les nerfs, le cerveau capricieux et tout l'organisme détraqué de nos duchesses; si, dis-je, dans ce pays, tant d'aberrations sont devenues le partage du vulgaire, c'est certainement parce que la loi

y prodigue les sentences de mort, et qu'il fut un temps où elles étaient toutes exécutées.

. . . .

XI

J'ai suivi très-assidûment les expériences physiologiques qui furent entreprises sous les auspices du docteur Guillotin; les conséquences qui en ressortent ont pu être exagérées, mais elles n'ont pas moins porté dans mon esprit cette conviction très-affligeante, que la vie et la pensée ne sont anéanties que du moment où commence la décomposition de l'organisme. Cette vérité m'a encore été confirmée depuis par plusieurs médecins très-savants, notamment par le célèbre Bichat, dont la perte récente est si vivement sentie, et par le docteur Gall, dont le système fait actuellement tant de bruit. Il n'est pas, je crois, nécessaire de raconter comment il se fait que j'aie été en relation avec des hommes d'un si haut mérite : on devinera de reste quel intérêt ils avaient à me voir. Les personnes qui fréquentent les cours du docteur Gall ont appris de lui qu'il me doit plus d'un cas singulier dans sa collection de crânes humains; on se rit maintenant de ses bosses et des organes auxquels elles correspondent; mais ses idées à cet égard ne sont peut-être pas aussi extravagantes que le prétendent ses adversaires.

La première fois qu'il vint chez moi, il fut très-contrarié de ne me pas trouver la bosse du meurtre; cependant, il finit par en prendre son parti, et il me dit dans son baragouin, dont l'originalité lui attirait pour le moins autant d'auditeurs que ses opinions :

— Mossié Sanson, cété eine crande malher por fu te ne pas être orcanisé comme eine porreau... Fotre action de touer, il être eine prove qu'il y exister dans l'édication eine pouissance capable por soupléir la organe qui manque, o por paralyser; alors, le fiolence il remplace le fakilté.

Un jour, il me conduisit dans son cabinet.

— Ici, me dit-il en me montrant plusieurs rangées de têtes, chai peaucu de crimes et peaucu de fertus.

Puis il se mit à me faire la biographie de chaque personnage, èn manière d'épitaphe, c'est-à-dire très-laconiquement.

— Foyé *nimèro un,* pon polisson, kirreur té femmes, ein cerfelet t'enfer tiaplement défloppé... *Nimèro deux,* c'est ine chène fille, pas plisse quinsse ans, contamnée à Perlin por infanticide de son frouit. Le pauvre infortiné, il n'affré pas dé cerfelet cross comme eine noissette : non-sélement, il n'affre pas akiché, mais il n'affre pas même denuié sa ceintirc firchinale, il être picelle à probation... *Nimèro trois,* c'était ma meiller ami; il était eine crande camerate à mossié Frétéric Kivier. Chai là son cerfelle dans ein pocal; il affre ein génie extraordinaire, il pesse quatre livres... *Nimèro quatre,* mossié Mackensie, l'ami à tu le monde, pienfeillance ouniferselle, féritaple tête chinoise, ounie, point d'aspérités... *Nimèro cinq,* ah ! foilà ein pon prigand ! c'était ça ein caillard, le vol et la mortre très-défloppés. A côté, c'est ein petite chipper; il est morte à nove ans du petit férole; à dix et fouit, il aurait été ein Schinderhannes, céloui-là, et encore ein cran missicien : il affre eine tête à la rossignol... *Nimèro six,* ein vieux femme, c'était la reine des hytrocéphales; son tête il me cute, pendant diss années, eine revenou de cent curonnes; elle m'a peaucu opliché de mourir.

Après ces explications, prolongées au delà de ce que j'en rapporte, le docteur poussa un profond soupir, puis il reprit.

— Mais il manque ein tréssor à ce collection : c'était eine cholie tête de parricide. Ah ! mossié Sanson, fu seriez pien aimaple, si fu me tonniez eine ponne parricide... Tâchez pour avoir... Ah ! quel bonher s'il si commettait ein parricide dans fotre rissort !

Le docteur soupirait après une tête de parricide, comme un amant soupire après les faveurs d'une maîtresse adorée. Le lendemain de l'exécution de Georges Cadoudal, il vint à la maison, et me parla encore de son parricide, qu'il était toujours impatient de posséder.

Je lui fis voir alors une tête que je gardais depuis 1794.

— Monsieur, lui dis-je, voici le chef de l'une des victimes de la Terreur. C'était un ci-devant gentilhomme qui n'avait pas plus de trente ans quand il périt... Il était impossible d'avoir une figure plus douce, plus avenante ni qui exprimât plus de bonté; il mourut

en compagnie de dix-sept autres personnes condamnées, comme lui, par le tribunal révolutionnaire. Il était atteint et convaincu d'émigration.

— Oh! oh! s'écria le docteur, mossié Sanson, fu me moquez; c'est ein apominaple célérate que le tête à ce mossié!

— Vous l'avez bien jugé, lui répondis-je; cependant, il monta sur l'échafaud avec la résignation d'un saint... Ses traits n'étaient point altérés; on eût dit une conscience pure; quand la tête fut séparée, il était impossible de voir un masque plus hideux : la manifestation du remords et de ses tortures parvenues au plus haut degré y était tout entière : mes aides, en fouillant dans les vêtements de cet homme, y découvrirent un papier qu'ils m'apportèrent; c'était un écrit intitulé *Ma confession;* je l'ai conservé : si vous souhaitez en prendre connaissance, le voici; je n'ai supprimé que le nom, par égard pour la famille, qui est encore nombreuse.

Le docteur lut aussitôt ce testament de mort, dont il a parlé assez souvent dans ses leçons pour que la copie que j'en donne ait tous les caractères de l'authenticité :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

» Près d'être retranché de la société, en réparation d'un crime que je n'ai pas commis, je dois, pour obtenir miséricorde devant Dieu, confesser aux hommes les forfaits inouïs dont ma vie fut souillée, sans que, jusqu'à ce jour, j'en aie été puni, sinon par les remords et par les terreurs sans nombre qui viennent m'assaillir à cette heure où mon repentir va rester sans expiation.

» J'aurais désiré verser dans le sein d'un prêtre de l'Église catholique, apostolique et romaine, les amers secrets d'une âme qui ne s'est jamais contemplée avec tant d'horreur et de désespoir qu'aux approches d'une terrible éternité. Mais, à cette époque où l'exercice de la sainte religion dont j'ai trop longtemps méconnu les préceptes est livré à de faux prophètes, je ne les appellerai point pour répandre le baume de la consolation sur les plaies d'un cœur qui souffre les tourments de l'enfer. J'étais résolu à faire un aveu public de mon infamie; mais j'ai craint d'affliger les honnêtes gens

que le malheur de leur destinée précipite innocents sur le même échafaud que moi. J'ai voulu leur épargner la douleur de penser que leur sang serait mêlé à celui du plus méprisable des hommes. C'est pourquoi j'ai tracé ce récit ; choisissant pour mon confesseur quiconque le trouvera et voudra le lire après ma mort.

» A quatorze ans, je fus appelé à me prosterner pour la première fois devant la table sainte afin d'y recevoir le pain de l'Eucharistie; j'étais incrédule, et cet acte, si solennel pour les autres enfants, ne fut pour moi que l'occasion d'un sacrilége.

» A quinze ans, je quittai la maison paternelle, après avoir déshonoré ma sœur, qui était moins âgée que moi... Je m'étais dès lors nourri d'abominables lectures, qui avaient enflammé mes sens et égaré ma raison... Ma sœur mourut des suites de ma funeste et coupable tentative : elle mourut en implorant mon pardon, et ma mère ne lui survécut que de peu de jours; le chagrin la mit au tombeau.

» Quelque temps après, j'entrai dans le régiment de Lauragais, où je devins officier; mes chefs étaient satisfaits de ma conduite : ils me réconcilièrent avec mon père, qui témoigna le désir de me revoir. Après quatre ans d'absence, je pris un semestre, et je revins dans le Rouergue, où mon retour fut fêté comme celui de l'Enfant prodigue. Mon père ne me laissait pas entrevoir qu'il eût gardé le moindre souvenir de ce qui s'était passé; mais, jeune encore, il se montrait fatigué d'un long veuvage, et je commençai à concevoir, au sujet d'un second hymen, des inquiétudes que je dissimulais parfaitement... Mon père avait pris assez de confiance en moi pour ne pas me cacher ses intentions; je ne les désapprouvai pas, mon parti était pris de ne le contrarier en rien; je pensais comme lui, tout ce qu'il voulait était bien, tout ce qu'il proposait était de mon goût; je prévenais ses moindres désirs, et il était dans l'enchantement. Il avait toujours été passionné pour la chasse, j'eus l'air de ne me plaire qu'au milieu des bois, j'aimais à l'y suivre, et il était heureux, parce qu'il lui semblait que je mettais tout mon bonheur à l'accompagner.

» Un matin, c'était le 13 octobre 1781, à peine le jour paraissait, nous partîmes de la bastide... Mon père était d'une gaieté folle : jamais il n'avait appelé ses chiens d'une voix plus sonore, et jamais

peut-être ceux-ci ne lui avaient prodigué autant de caresses; il sifflait, il chantait, il se sentait plus dispos qu'à l'ordinaire : il avait retrouvé son agilité de vingt ans.

» — Alexis, me dit-il, voici une journée qui s'annonce bien : ou je me trompe, ou elle ne se passera pas sans qu'il y ait quelque bonne pièce d'abattue dans la bruyère...

» Tandis qu'il exprimait joyeusement cet espoir, mon visage manifestait sans doute quelque chose de sombre, car il fit la remarque que j'étais triste. Je lui répondis que je ne l'étais pas. Et, tout en longeant la lisière de l'immense forêt de Grésil, je fis en sorte de lui prouver par ma conversation qu'il s'était mépris sur la disposition de mon esprit; nous courûmes la campagne jusqu'à la tombée de la nuit, et, un peu avant que le soleil disparût de l'horizon, en suivant un petit ruisseau qui serpentait dans le taillis, nous arrivâmes sur les bords de l'Aveyron, où mon père proposa de s'arrêter pour attendre la bécasse. L'endroit où nous nous postâmes était une de ces ravines humides et boisées dont les sinuosités déterminent le passage de cet oiseau. Nous étions à l'affût depuis environ dix minutes lorsqu'une bruyante agitation de l'air vint donner l'éveil à mon père. Il était convenu que je lui abandonnerais le plaisir de tirer : le gibier paraît; il l'abat, mais, au moment où il fait feu, il tombe lui-même frappé mortellement. Aussitôt je fais une décharge de mes deux coups; je crie, j'appelle au secours : personne ne vient. Il n'y avait point d'habitation plus près que le village de Fénerols; je m'y rends en toute hâte, j'entre tout effaré au presbytère, où mon trouble ne révèle que trop la fatale nouvelle que j'apporte.

» J'étais vivement ému en racontant comment mon pauvre père venait d'expirer devant moi, atteint par le plomb d'un invisible assassin. J'accusai la vengeance, le lâche ressentiment d'un ennemi secret. Cependant, on va chercher la justice : le magistrat de Saint-Antonin recueille le cadavre de mon père, que n'avait pas quitté son fidèle Médor; et c'est sur moi que se dirigent les premiers soupçons du meurtre; toutefois, on n'osait me l'imputer trop ouvertement : tous les amis de mon père, toutes les personnes qui venaient habituellement chez nous, attestaient qu'entre mon père et moi régnait la meilleure intelligence; je sollicitai, je pressai

de moi-même pour qu'on ordonnât une enquête des plus rigoureuses.

» Deux balles avaient été retirées de la tête de mon père : si elles étaient sorties de mon fusil, il était évident qu'elles devaient pouvoir y rentrer; on essaya, elles se trouvèrent d'un calibre beaucoup trop gros; et cette épreuve ayant paru décisive pour mon innocence, le magistrat me fit des excuses.

» Après cet événement, qui me mettait en possession d'une fortune assez considérable, je me condamnai à la retraite et au deuil; toute la contrée était édifiée de mes regrets; je me montrais inconsolable. Enfin, je touchais au terme de mon semestre, et je faisais mes préparatifs de départ pour la garnison, lorsqu'un jeune pêcheur nommé Peïrolous vint m'offrir une truite énorme qu'il avait prise dans la Bonnette [1]. Nous ne tombâmes pas d'accord sur le prix.

» — Eh bien, me dit-il, puisque vous ne voulez pas de mon poisson, j'en ai un autre que j'ai ramené dans mes filets et dont je suis bien sûr que vous vous arrangerez : j'en veux dix mille francs.

» Et, en même temps, passant la main sous sa blouse, il y prit un petit sac en futaine verte, contenant un objet dont je ne distinguai pas la forme sans que le frisson me saisît et que tous mes cheveux se dressassent.

» — *N'es pas qu'a co n'es pas car?* (N'est-ce pas que ce n'est pas cher?) poursuivit le pêcheur, témoin de mon épouvante; vous m'en donneriez davantage si je voulais, mais je suis raisonnable.

» Et, en prononçant ces mots, il tira du sac vert une petite espingole qu'il me montra.

» — Convenez qu'elle est jolie, reprit-il, les balles entreraient dans celle-là; vous la reconnaissez? vous savez, et moi aussi, à qui elle a appartenu; tout ce qu'on jette à la rivière ne s'y perd pas. Allons, dix mille francs, ou le poing coupé.

» J'étais muet, interdit et comme foudroyé.

» Vous ne m'entendez pas? me demanda-t-il : dix mille francs et la truite par-dessus le marché.

» Je m'étais un peu remis de ma frayeur.

1. Petite rivière du pays : elle se décharge dans l'Aveyron, à Saint-Antonin.

» — Douze, lui répondis-je, si tu n'as parlé à qui que ce soit de ta trouvaille.

» Il me jura que j'étais le premier et le dernier à qui il en ouvrait la boûche. Je lui comptai aussitôt la somme; mais je le retins à souper, où je le choyai et le fis boire comme un homme qui me sauvait la vie... Le lendemain, l'or était réintégré dans ma valise, et le pêcheur avait disparu : les gouffres de l'Aveyron me répondaient de son silence... Quand il revint à la surface, il sembla tout naturel qu'il se fût noyé.

» Depuis ce temps, enhardi par l'impunité, je marchai de crime en crime. Point de forfait si atroce dont je ne me sois souillé; la séduction, le rapt, l'incendie, le viol, l'empoisonnement, sont au nombre des actions horribles dont il me faudra rendre compte devant Dieu. Jeunes gens, puissiez-vous ignorer jusqu'au titre des écrits où je puisai cette perversité qui a fait de moi le plus exécrable monstre que la terre ait porté! Que celui qui révoque en doute le danger de pareilles lectures médite sur les faits que voici :

» Pendant un séjour à Marseille, je fus frappé de la beauté d'une jeune fille que j'avais rencontrée à l'église... Je m'informe de son nom, de sa demeure; je m'introduis chez ses parents sous un prétexte honnête, je me fais bien venir d'eux. Six mois après, la jeune fille était enceinte de mes œuvres. J'avais promis de l'épouser; elle me sommait, on allait me contraindre de tenir ma parole... Mais bientôt il n'est bruit dans la ville que d'une famille entière qui vient de périr empoisonnée; c'était celle de l'infortunée que j'avais séduite, et elle était une des victimes. Les médecins attribuèrent cet accident à des champignons; ils ne se trompaient pas, mais c'était moi qui leur avais communiqué des propriétés vénéneuses en vidant dans le ragoût une fiole pleine d'une eau délétère extraite de la fausse oronge.

» A Toulouse, la femme d'un conseiller au parlement expia bien cruellement le tort de m'avoir écouté : elle mourut à la suite de plusieurs accès de rage, et elle ne se souvenait pas d'avoir été mordue. Vingt autres personnes dans les différentes villes où j'ai tenu garnison eurent le même sort. Malheur à celle à qui je faisais présent d'un paquet d'aiguilles! elles avaient été trempées dans la bave d'un chien enragé; le venin s'inoculait dès la première piqûre

et au bout de quarante jours, quelquefois plus tôt... Grand Dieu! après un tel excès de scélératesse, quelle contrition me rachètera de la damnation sans fin? ta clémence est inépuisable: oh! pardon, pardon; j'ai la foi, tout mon sang sera versé; je te l'offre: mais l'enfer! Dieu, permets que je souffre, je l'ai mérité... mais ne m'abîme pas... Pardon!... Je me recommande aux prières des chrétiens, et surtout à celles de mes frères qui se sont dévoués à la même cause que moi. »

Le docteur Gall était au comble de la joie, d'avoir rencontré une tête qui confirmait si bien son système. Je le priai de l'accepter, et il m'en témoigna sa reconnaissance avec des transports d'enthousiasme.

— Peaucu rare en France, choli criminel comme fu m'avoir fait la cadeau, observait-il; l'Italie peaucu plus riche sous cette rapport.

Une telle richesse n'est certes pas ce que nous pourrions envier aux pays d'outre-monts, où elle est malheureusement trop réelle, ainsi que j'ai pu l'observer pendant un séjour que je fis au delà des Alpes. C'est là qu'avant l'introduction des lois françaises, le docteur aurait pu faire pour son cabinet une ample moisson de crânes de coquins de toutes les espèces. Puisque l'occasion m'en est offerte, je saisis cet à-propos d'une comparaison qui nous honore pour jeter ici quelques souvenirs d'une contrée où je fus conduit dans ma jeunesse par une suite d'aventures bizarres, que je raconterai une autre fois.

C'était de mon temps une étrange justice que celle qui se rendait soit en Italie, soit en Piémont : chaque état y traitait les délinquants à sa manière; ici, la maxime en vigueur était comme à Domfront : *Sitôt pris, sitôt pendu*; là, on pouvait être toute sa vie prévenu, et mourir sans avoir jamais été jugé. Le sénat de Turin, qui statuait sur le sort des criminels, était surtout renommé pour sa lenteur à procéder. Un jour, c'était le vendredi saint, l'abbé Casati prêchant la Passion devant le roi, et voyant son auditoire en larmes, voulut profiter de la circonstance pour donner une leçon à ces juges paresseux. J'assistais au sermon :

— *O divino Redentore*, s'écria le malicieux abbé, *che disgrazzia che in quel tempo non ci sia stato uno senato di Turino per giudicarti!*

sareste encora vivo. (O divin Rédempteur, que n'y avait-il alors un sénat de Turin pour vous juger ! vous seriez encore vivant.)

Quoique très-vaste, la prison de la capitale du Piémont était presque toujours encombrée; il en était de même des autres prisons : dans un pays où régulièrement chaque année il se donnait sept ou huit cents coups de stylet, il ne se pouvait guère qu'il en fût autrement; mais, comme, si justice se fût faite, il y aurait eu constamment quinze cents familles dans le deuil en comptant celles des assassins et des victimes, on instruisait peu de procès, et les magistrats, avares de sentences, reculaient autant que possible devant les exécutions. Des bandits dont on aurait dû faire exemple mouraient de misère et parfois de vieillesse dans les cachots. Cette inaction de la justice fut poussée si loin, qu'elle finit par attirer au président Desmaris cette singulière supplique :

« Illustrissime Excellence,

» Expose très-humblement à Votre Seigneurie Felice Marteno, le plus indigne des serviteurs zélés de la suprême justice, qu'à la suite du dernier dégel, et par les grands vents de bise qui ont soufflé tout le temps de la semaine sainte, les os des suppliciés qui garnissent les fourches patibulaires en descendent les uns après les autres; que, ce matin, s'étant rendu aux gibets, il a encore trouvé sur la terre une cuisse qu'il présume être celle de Pietro Butafuoco, dont la carcasse est en ruine; que, non loin de là, il a ramassé deux jambes qui se promenaient, ainsi que quatre côtes, et quantité d'osselets provenant des pieds et des mains tant d'Onezipo Cuordolce que de sa sœur Albertina; qu'un grand bout d'échine s'est détaché de la chaîne où pendait l'infanticide Morilla; qu'il a rejoint et enlevé tous ces débris pour empêcher les écoliers d'en faire leur jouet; que, demain, il sera sans doute obligé de faire la même cérémonie; et que, selon toute apparence, si le vent continue, avant peu il n'y aura plus d'enseigne qui puisse indiquer aux passants qu'il y a des juges dans Turin. L'indigne Felice Marteno expose, en outre, qu'en ce moment les prisons sont remplies de mauvais garnements qui sont destinés à la potence, mais qui, si l'on n'y remédie bientôt, s'en iront insensiblement de ce monde

en l'autre, rongés par la vermine ou exténués par le besoin; q de cette façon déjà, le capitaine Orsino et sept de sa bande o trépassé misérablement, faisant leur dernier larcin aux corbea à qui leur dépouille revenait de droit si on ne les eût laissé pé d'inanition; que Jacobo Gransolazzo, dont le stylet a tant de ouvert les portes du paradis, va mourir de vieillesse si l'on ne dépêche de le juger; qu'une vingtaine d'autres n'ont plus que souffle; que la mère Budzarone, avec trois *ragazze* de son c vent, lesquelles étaient si fraîches et si bien portantes quand les a amenées, ont à peine aujourd'hui la force d'être pendues que cela fait pitié de voir tant de gens qui n'ont que la peau su les os, et que la charité chrétienne commande de mettre fin à leurs souffrances le plus tôt que faire se pourra.

» D'après les faits qu'il porte à la connaissance de Votre illustrissime Seigneurie, Felice Marteno se jette aux pieds de Votre Excellence, en la suppliant d'ordonner que tous les criminels actuellement détenus soient jugés et condamnés dans le plus bre délai, pour être ensuite expédiés en vertu de rigoureuse et valable sentence, rendue et confirmée par nos seigneurs du sénat. Felice Marteno ose implorer cette grâce de l'humanité de Votre Excellence, prenant la liberté de faire observer qu'il est père de famille et que, s'il est privé du casuel des exécutions, ce n'est pas avec ses gages, qui sont très-modiques, qu'il peut subvenir à l'entretien des gibets dont il a la charge, de sa femme, laquelle est presque toujours alitée, et de cinq enfants en bas âge qu'il a sur les bras. Le susdit soussigné remontre de plus que ces pauvres petits êtres (*bambini*), qu'il aime plus que la prunelle de ses yeux, sont maintenant comme les corbeaux et les prisonniers, jeûnant ou faisant maigre chère; que lui-même, les trois quarts et demi du temps, ne mange pas tout son soûl, tant s'en faut; qu'il ira bientôt le derrière tout nu, les manches pareilles, et que, si cela continue sur le même pied, par le désœuvrement de la justice, la place de bourreau de Turin finira par être la dernière de la ville. A ces causes, autant par compassion pour lui et les siens, qui sont comme l'oiseau sur la branche, que pour les pauvres détenus qui, ne sachant sur quel pied danser, s'ennuient dans l'incertitude de leur sort, au nom de Dieu et de sa très-sainte mère la benoîte

vierge Marie, il implore l'intervention de Votre Seigneurie illustrissime, pour faire cesser des lenteurs qui portent à tous un si grand préjudice, et il conjure Votre Excellence de faire en sorte que tous les coupables qui sont dans l'expectative de la liquidation de leur affaire soient remis entre ses mains; ce dont ils s'estimeront très-heureux, et vous béniront ainsi que lui, qui, pour votre gloire et obéissance, ne demande pas mieux que de les délivrer et mettre en repos.

» Il est, avec une profonde révérence, l'esclave de Votre suprême Autorité.

» FELICE MARTENO. »

A cette inertie, dont se plaint l'exécuteur piémontais, se joignaient les immunités, qui exaspéraient les pauvres, auxquels on ne faisait pas de grâce, et qui encourageaient les riches à commettre les plus noirs forfaits. Il était bien peu de crimes dont les gens comme il faut, c'est-à-dire ceux qui avaient de l'argent, ne parvinssent à se faire absoudre; avait-on encouru une peine, pour en être complétement déchargé, il suffisait de produire la preuve qu'une fois dans sa vie l'on avait arrêté ou fait arrêter un coupable passible d'une peine plus forte. Tout le monde n'avait pas un pareil bonheur; mais quiconque l'avait, était libre de transférer son exemption à qui voulait la payer; cela s'appelait *vendere la nomina* (la dénonciation). Les sbires et les chefs de police avaient toujours à leur disposition un certain nombre de ces *nomina,* que l'on pouvait acheter. Mettaient-ils la main sur un scélérat, ils ne manquaient jamais d'attribuer leur capture à une personne qui désirait ne pas être connue, mais qui, pour ne pas perdre le bénéfice de son action, les avait chargés de la faire constater en laissant le nom en blanc. A Novarre, les douaniers trouvèrent sur un paysan le pied d'un saint sacrement avec quelques lingots, provenant des rayons qu'il avait fondus; il fut pour eux évident que le porteur de ces objets était un de ces voleurs que l'on a qualifiés de *sacriléges;* la *nomina* valait la peine d'être réservée; le directeur de la douane, par bienveillance pour ses employés, songea à la placer le plus avantageusement possible. Il écrivit à ce sujet à l'intendant général, qui aussitôt lui manda de la retenir pour un

de ses protégés : elle coûta dix-huit cents livres, et servit à sauver un parricide.

L'immunité résultant de la *nomina* était en même temps une récompense promise aux dénonciateurs. Quiconque méditait un attentat, et voulait auparavant s'assurer l'impunité, avait grand soin de consulter la liste des fugitifs et des contumaces, et, dès que parmi eux il avait découvert celui qui pouvait le mettre à l'abri, il faisait en sorte de parvenir à le livrer. Dans la Lomellina, où il y eut toujours tant de brigands, un jeune homme des environs de Mortara, ayant conçu le dessein d'assassiner sa belle-mère, apprit que, de l'autre côté du Tésin, un de ses compatriotes, qui avait battu son père et tué son frère, vivait fort tranquillement dans Pavie. Après avoir pris l'avis du juge sur la validité de la *nomina* qu'il convoitait, il alla voir le fratricide, se lia avec lui, l'attira plusieurs fois sur le territoire sarde, et, quand il crut avoir suffisamment capté sa confiance, il le signala au poste piémontais, qui l'arrêta au moment où, pour rentrer dans la ville, il se préparait à passer le pont.

On ne pendait ou décapitait que les pauvres diables. Dans le premier cas, la famille du supplicié était déshonorée ; ses enfants et tous ses parents, jusqu'aux agnats du premier degré, étaient morts civilement. Il n'en était pas de même lorsqu'il avait eu la tête tranchée. Dans un pays où il y avait beaucoup de pénitents de toutes les couleurs, une exécution à mort était toujours une véritable fête... Dès qu'un homme était condamné à la peine capitale *sino a che l'anima sia separata del cuorpo* (jusqu'à ce que l'âme soit séparée du corps), ainsi qu'il était dit dans le texte de l'arrêt, vite il fallait qu'il fût remis entre les mains de quelque confrérie, pour qu'elle l'endoctrinât et en fît un saint. A Novarre, celle de saint Jean-Baptiste le Décollé s'emparait du patient : on le plaçait alors dans le *confortatorio,* sorte de chambre tendue en noir, où se trouvait un lit, un prie-Dieu, un crucifix et une table. Dès ce moment, les membres de la confrérie ne le quittaient plus; ils se relevaient à tour de rôle, de manière que quatre d'entre eux fussent toujours auprès de lui prêts à accomplir toutes ses volontés pour ce qu'il souhaiterait boire et manger : on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait; la confrérie, qui était fort riche, lui passait

toutes ses fantaisies; seulement, on ne souffrait pas qu'il s'enivrât. Toute la ville pouvait le visiter. L'heure fatale venue, le bourreau entrait, et, sans parler, il retournait une assiette, ce qui signifiait que le dernier repas était terminé. Bientôt on s'acheminait vers le lieu du supplice; le patient y allait à pied s'il était assez fort, sinon dans un tombereau; près de lui étaient son confesseur, l'aumônier de la confrérie, dont les membres, rangés sur deux files et précédés de leur bannière, suivaient en psalmodiant; tous avaient un bourdon à la main, et à la ceinture un chapelet composé de douze grains d'ivoire, gradués pour le volume depuis la grosseur d'un œuf de pigeon jusqu'à celle d'un œuf d'autruche; leur costume était une longue robe blanche, avec une pèlerine noire. La robe était agrafée et relevée, afin de laisser voir l'élégant bas de soie et les boucles d'or; car, dans ces sortes de processions, chacun faisait parade de ce qu'il avait de plus précieux. Arrivé au pied de l'échafaud, le patient était encore exhorté une fois, et bientôt il avait cessé de vivre. La strangulation opérée, le bourreau coupait la tête et la clouait au faîte de la potence. Souvent il dépeçait le cadavre par quartiers, que l'on attachait à des arbres dans les différents endroits où le supplicié avait commis des crimes. Quand la sentence n'ordonnait pas cette distribution, le corps était remis à la confrérie, qui, après l'avoir placé dans une très-belle bière, recouverte d'un drap noir, l'emportait en grande pompe, et allait ensuite le déposer dans son église. Le lendemain, une messe solennelle était chantée; on faisait des quêtes dans toute la ville pour l'âme du défunt; on donnait très-abondamment. Tous les ans, on célébrait par un service en musique la commémoration des pendus; et dans le pays il ne se concluait pas un marché qu'on ne stipulât une messe pour le repos de l'âme de tous les justiciés. Ce proverbe : *De cent pendus, pas un de perdu,* exprimait une croyance. Presque partout on pendait hors des villes et à proximité des grandes routes. A Turin, la potence était hors de la Porte Pallazzo; de son appartement, le roi pouvait la voir. Victor-Amédée la montra une fois à son favori et premier ministre le marquis de Saint-Thomas, qui, trois jours après, en mourut de chagrin.

— Quel est donc ce bâtiment là-bas? lui disait le prince, qui

l'avait entraîné dans l'embrasure d'une croisée d'où l'on découvrait la campagne.

— C'est la grande papeterie de Votre Majesté.

— Non, plus par ici.

— C'est la ferme Vinaia...

— Je vous dis ce petit bâtiment tout à côté de la ferme.

— C'est le gibet, répondit le ministre.

— En vérité, vous avez bien de la peine à y arriver, et pourtant...

Le monarque n'acheva pas, mais, tirant brusquement de sa poche un placet qu'il lui montra, il lui dit :

— Vous connaissez la signature? eh bien, hâtez-vous de faire droit à cette pétition, et rappelez-vous que la potence est faite aussi pour les ministres qui commettent des injustices.

Aujourd'hui que les rois sont plus cléments envers les serviteurs de la couronne, on croira peut-être que le marquis avait froissé les intérêts de toute une province : il s'agissait tout simplement d'un pauvre serrurier qui se plaignait de ce que Son Excellence, en agrandissant son palais, avait, au détriment de sa maisonnette, mis en oubli ce vieil adage : *Le soleil luit pour tout le monde.*

En Italie comme en Piémont, quelques princes bien intentionnés ont régné à de longs intervalles les uns des autres. Plusieurs d'entre eux ont tenté d'améliorer la législation pénale; mais l'influence de Rome, les mauvais exemples qu'elle donnait, les asiles qu'elle ouvrait, déconcertèrent tous les projets de réforme. Les plans de la sagesse échouèrent contre tous les usages vicieux que maintenait la superstition, car elle est l'alliée naturelle de tout ce qui est coutume, et l'ennemie de toute innovation. Lorsque Léopold, devenu grand-duc de Toscane, voulut abolir la peine de mort dans ses États, l'opposition la plus violente qu'il éprouva provint des gens d'Église; et pourtant *Ecclesia abhorret a sanguine.* Sans doute que ces messieurs n'étaient pas assez sûrs de l'enfer pour consentir à se priver des supplices en ce monde.

Quoi qu'il en soit, et l'on n'aura pas de peine à le concevoir, dans un pays où la justice n'était rigoureuse que pour les malheureux, il était très-naturel que ses exécuteurs fussent abhorrés. Comme ils n'étaient pas les instruments d'une loi également

flexible pour tous, on ne voyait en eux que des esclaves dévoués la volonté meurtrière des grands et des riches : dans l'espace un an, il y eut à Novarre une succession de cinq bourreaux; us les cinq périrent assassinés : au dernier, il fallut attendre us de six mois avant de le remplacer... On les égorgeait dans les urnées qu'ils étaient obligés de faire pour attacher les membres s coupables aux différents endroits où les crimes avaient été mmis... Personne ne se souciait plus de remplir une mission si rilleuse, lorsqu'un Novarrais, depuis longtemps absent de la ville, revint et offrit d'être l'homme de justice. Celui-là se nommait rmano; il s'était souvent mesuré avec les bandits, et il présumait le sa force le mettrait à l'abri de leur vengeance : on va voir mment il fut déçu dans cet espoir.

XII

Il était dix heures du soir... Germano revenait de disperser dans campagne le cadavre d'un pendu dont la sentence avait prescrit faire dix-neuf morceaux, lorsque, excédé de fatigue, et sentant besoin de prendre quelque nourriture, il entra dans une auberge, ès du village de Selvanera. Là, grâce à l'incognito qu'il gardait tant par prudence que pour ne pas être privé des politesses que n fait aux honnêtes gens, on lui servit un excellent souper qu'il angea et paya comme un grand seigneur. Le repas terminé, il raissait s'accommoder assez bien du repos et prendre en amour rosolio dont il se versait force rasades, quand l'aubergiste vint i demander s'il comptait passer la nuit dans son hôtellerie.

— Non pas, répondit Germano,

— Alors, reprit l'aubergiste, vous ferez bien de vous mettre en ute; il n'y a que deux milles d'ici à Mortara; mais je ne vous nseille pas de vous attarder ainsi sur les chemins, du moins ant quelque temps, car je suis certain qu'il reste encore bon mbre de bandits dans la Lomellina, et leur rencontre pourrait us être funeste.

— Bah! dit l'étranger en redressant sa haute stature et en gardant avec complaisance ses membres robustes, j'ai vu de

près les meilleurs de la troupe, et je vous réponds qu'avec deux doigts je ferais tourner comme une toupie le plus vigoureux de tous.

— Oui; mais un coup de stylet, fût-il donné de la main d'un enfant...

— Croyez-vous que je ne sois pas armé aussi?

Et, entr'ouvrant son pourpoint, il montra la poignée de deux pistolets et d'un poignard à large lame cachés sous son habit.

— Cependant, votre avis peut être bon, je n'entends pas le négliger.

En disant ces mots, Germano salua l'aubergiste et se mit en marche avec une vitesse à laquelle les paroles de l'hôte pouvaient avoir contribué.

C'était par une de ces belles nuits où la clarté du jour semble non avoir disparu, mais s'être seulement adoucie; on pouvait distinguer les objets d'assez loin pour ne pas avoir à redouter de surprise, et le voyageur promenait autour de lui des regards vigilants : il avait soin de garder le milieu de la route, évitant ainsi les buissons et les arbres derrière lesquels un ennemi aurait pu se cacher. Déjà il avait parcouru plus de la moitié de la distance, et le vent apportait à ses oreilles les sons mourants de la cloche du couvent de Salvi, lorsqu'il aperçut, sur le bord du chemin, quelque chose de couleur sombre étendu à terre au pied d'un mûrier. Défiant, mais comptant toutefois sur ses armes et sur sa force, Germano mit d'abord la main sur ses pistolets, les arma, puis s'avança vers ce qui avait frappé ses regards.

— Il vaut mieux, dit-il, s'approcher d'un objet suspect que le laisser derrière soi.

C'était un manteau brun qui paraissait être tombé de la croupe d'un cheval, ou de quelque chariot. Le voyageur jeta un coup d'œil inquiet derrière le mûrier et dans la plaine; mais, n'apercevant aucun être vivant, il se baissa pour ramasser le manteau.

— Il n'est pas neuf, se dit-il en l'examinant, mais il peut encore servir, ne fût-ce qu'à faire plaisir à un malheureux.

Comme il se penchait pour rouler ce vêtement sur son genou, il sentit tout à coup tomber sur ses épaules un homme qui lui passa rapidement une main sous le cou, et s'accrocha à lui comme le léopard se cramponne sur la brebis. En même temps, la pointe

d'un poignard s'enfonça dans son dos et lui fit pousser un cri de douleur et d'effroi.

— Silence, Germano! lui commanda une voix rude, silence! ou tu es mort.

L'infortuné Germano était resté courbé contre le sol, la terreur lui ôtant la force d'essayer même de secouer l'hôte incommode qui pesait sur lui.

— Les mains à terre, lui dit-on.

Il obéit : alors, les doigts qui semblaient s'être enfoncés dans sa gorge se retirèrent, glissèrent le long de sa poitrine, et, fouillant sous ses habits, le dépouillèrent de ses armes. Une sueur froide couvrait tout son corps; il sentait son sang couler de la blessure que lui avait faite le stylet resté dans la plaie, et près de pénétrer entre ses côtes à la moindre pression.

— Grâce! grâce! disait-il d'une voix étouffée.

— Connais-tu ce mot, Germano? lui demanda l'agresseur en approchant la bouche de son oreille; oses-tu prononcer ce mot, Germano? as-tu jamais fait grâce à personne?

— Ne me tuez pas; à quoi cela vous servirait-il? je vous payerai une bonne rançon.

— Lève-toi, dit l'inconnu en sautant à terre avec la légèreté d'un chat sauvage, lève-toi et marche.

Germano se releva, et pour la première fois il put voir l'assaillant dont le ton était si impérieux. C'était un homme de petite taille, aux membres grêles et secs, mais pleins d'agilité et de souplesse; il paraissait avoir au plus vingt ans, et déjà les passions avaient sillonné ses traits. En ce moment, une joie féroce brillait dans ses yeux étincelants : il regardait son prisonnier d'un air de satisfaction effroyable; et celui-ci, avec sa taille gigantesque, ses formes herculéennes et sa tête énorme, tremblait devant lui comme le magicien devant l'esprit infernal qu'il a imprudemment évoqué.

— Que voulez-vous de moi? demanda enfin Germano en faisant un effort pour parler; fixez ma rançon, et je vous promets de l'acquitter fidèlement.

— Oui, dit le bandit avec un rire étrange; tu es, assure-t-on, un homme habile dans ton métier et précieux pour les bons magistrats de Novarre; mais il faudra bien que Leurs Excellences

s'habituent à se passer de toi. Pour le moment, écoute, voici le seul marché que j'aie à t'offrir : tu vas me précéder dans le chemin que je t'indiquerai, et, si tu t'arrêtes, si tu appelles, si tu tentes de m'échapper de quelque façon que ce soit, si seulement j'en ai le soupçon, je te promets, foi de bandit, deux balles pour salaire, et vingt coups de poignard en sus.

Germano essaya de répondre.

— Silence ! commanda le bandit en lui présentant la bouche d'un pistolet ; je puis te tuer sur-le-champ, et je n'y manquerai pas si tu bronches ; choisis.

— Où voulez-vous que nous allions? demanda le malheureux prisonnier.

Le brigand lui montra un sentier, et ils s'y engagèrent tous deux. Germano était devant ; son ennemi le suivait de près, le poignard nu, et, de temps en temps, il s'en servait pour hâter la marche du captif. Cependant, Germano cherchait dans sa tête quelque moyen de se sauver ; mais comment se tirer des mains d'un homme déterminé, qui avait sur lui l'avantage des armes, et qui épiait tous ses mouvements avec la vigilance de l'épervier quand il guette sa proie? Deux ou trois fois, il voulut entrer en conversation avec le bandit, afin de se ménager une occasion de le surprendre.

— Avance, et tais-toi : nous aurons tout le temps de causer et de faire connaissance quand nous serons arrivés.

— Mais y a-t-il encore bien loin? disait Germano, à qui la crainte et l'incertitude du sort qu'on lui réservait ôtaient ses forces.

— Va toujours, te dis-je ; as-tu peur que la terre ne te manque?

Un nouveau coup de stylet, qui pénétra dans ses reins, fit faire à Germano un grand saut en avant, et rendit à ses jambes toute leur agilité. Mais, sur un sol couvert d'aspérités sans nombre, les obstacles devenaient de plus en plus fréquents ; chaque fois que le prisonnier hésitait, le terrible aiguillon se faisait sentir ; alors, pour éviter ses atteintes cruelles, Germano, quoique lourd et peu alerte de sa nature, s'élançait rapide comme le chamois ; l'épouvante semblait l'alléger, et pourtant il suait sang et eau ; il était haletant, il se morfondait. Le bandit, au contraire, n'éprouvait aucune fatigue ; au milieu des rocs escarpés, des ravins et des

précipices, il courait ou plutôt bondissait, tel que l'obus dont le choc redouble la vitesse, et qui dans son essor à peine interrompu se relève plus prompt à chaque ricochet. Toute la nuit se passa sans qu'ils prissent un instant de repos; dès que les premiers rayons du jour descendirent, Germano fut surpris de la hauteur prodigieuse à laquelle ils étaient parvenus. La petite ville de Mortara se distinguait à peine dans l'éloignement. Autour d'eux ils ne voyaient que des rocs arides et brûlés, véritables repaires de loups et de voleurs; les chevriers eux-mêmes n'auraient pas voulu y mener leurs troupeaux. Cependant, ils ne touchaient pas au terme de cette course pénible. L'infatigable bandit n'avait rien perdu de son activité, mais les membres engourdis de Germano refusaient leur service; et, après de nouveaux efforts, la prostration absolue de ses forces lui rendant une sorte d'énergie, il déclara nettement qu'il ne pouvait faire un pas de plus. Le stylet fit encore son office, mais en vain; Germano, au lieu d'avancer, se coucha sur la roche nue.

— Tu peux me tuer, dit-il à son impitoyable ennemi; me faire marcher, je t'en défie.

— Alors, repose-toi, dit le brigand d'un air d'insouciance. Aussi bien la halte est bonne, et l'on ne viendra pas te chercher ici.

Le prisonnier, succombant à la fatigue, perdit bientôt jusqu'au sentiment de son affreuse situation : il s'endormit. Pendant son sommeil, le bandit tira d'une sorte de gibecière qui pendait sur ses épaules une pipe dont le fourneau était de terre cuite, et le tuyau une simple branche de sureau encore revêtue de son écorce; ayant battu le briquet, il se mit à fumer tranquillement, sans cesser d'avoir l'œil sur son captif. Quand sa pipe fut épuisée, il se contenta d'approcher le fourneau brûlant du nez de Germano, et celui-ci se réveilla en sursaut, à demi suffoqué par la fumée qu'il avait aspirée.

— Allons, en route! commanda le brigand; dépêche-toi; j'ai hâte d'arriver.

La vue du fatal stylet toujours menaçant fit tressaillir Germano, et il recommença à escalader les rochers. Enfin ils touchèrent au sommet de la montagne qu'ils gravissaient depuis si longtemps : c'était une sorte de plateau, sur lequel croissaient à peine quelques

bruyères et quelques pins rabougris, sans cesse battus des vents; de nouvelles montagnes s'élevaient encore devant eux, et se trouvaient surmontées à leur tour par des pics énormes dont la pointe inaccessible allait se perdre dans les nuages.

Le bandit s'arrêta, et promena un instant ses regards sur toute l'étendue du plateau. Puis il s'élança sur la roche la plus élevée, et tira un coup de pistolet. Le bruit retentit au loin, et, lorsque les échos eurent cessé, un cri aigu et prolongé se fit entendre. Germano tourna les yeux du côté d'où était partie cette voix étrange, et vit sur un rocher une grande figure dont l'aspect lui sembla effrayant et bizarre; un manteau rouge couvrait ses épaules; des armes, des ornements d'or brillaient à sa ceinture et sur sa poitrine; un large chapeau, sur lequel flottait une plume rouge, ombrageait sa tête. Il n'eut pas le temps de l'examiner davantage, car la grande figure, s'étant précipitée de la cime sur laquelle elle était posée d'une manière pittoresque, s'éclipsa comme une ombre sous le soleil de midi; mais bientôt il la vit reparaître; à travers les pins, elle se dirigeait vers eux en courant. Germano, épouvanté de cette apparition subite et inattendue, ne savait si c'était un homme ou un démon : il fit un signe de croix, et se recommanda à son patron.

— Fabio! Fabio! cria la voix qui s'était déjà fait entendre.

— Bibiana! répondit le brigand en s'élançant à sa rencontre.

XIII

Germano se vit seul un instant : il regarda en arrière; la pensée de fuir lui vint, mais aussitôt il reconnut qu'il ne pourrait se soustraire à la poursuite d'un ennemi plus agile que lui, et surtout plus exercé à courir dans les montagnes. D'ailleurs, il croyait en être quitte pour une rançon, et la prudence lui conseillait de ne pas provoquer la colère du bandit. Celui-ci, qui s'était jeté au cou de Bibiana, s'entretenait avec elle; les paroles ne venaient pas jusqu'à Germano, mais il comprit bien qu'il s'agissait de lui, car Fabio le montrait du doigt. Au même instant, Bibiana s'élance vers le malheureux prisonnier; elle arrive, se précipite sur lui, le ren-

verse, le foule aux pieds, le frappe et refrappe d'un petit stylet, en proférant les imprécations les plus terribles.

— Assez, assez, Bibiana! dit Fabio, ne le tue pas.

Il ajouta à voix basse quelques mots et elle s'arrêta; Germano, meurtri, couvert de sang, essaya de se relever.

— Reste là, dit-elle en lui posant le pied sur la poitrine et en lui crachant au visage; reste là, crapaud! rampe, serpent! couche, chien! ou sinon...

Le poignard sanglant qu'elle brandissait acheva la période.

Bibiana était une jeune fille de dix-huit ans au plus, grande, bien faite, les joues vivement colorées par la course qu'elle venait de faire, ou par l'émotion qu'elle ressentait. Son chapeau d'homme, retombé en arrière et retenu par un ruban noué sous son menton, découvrait des cheveux noirs superbes; ses lèvres entr'ouvertes et légèrement tremblantes laissaient voir des dents d'une rare blancheur, et ses yeux brillants semblaient lancer des flammes. Bibiana était d'une beauté éblouissante, et la passion qui l'animait la rendait plus belle encore. La colère, l'indignation, la joie, se peignaient tour à tour sur ses traits mobiles. Fabio la contemplait avec ravissement. Germano, étendu à terre, respirait à peine; le saisissement qu'il avait éprouvé lui ôtait toutes ses facultés.

— Qu'il est laid, le monstre! s'écria Bibiana en éclatant de rire. Qu'il est lâche, le scélérat! tremblant et foulé sous le pied d'une femme! — Allons, lève-toi, pauvre innocent; levez-vous, Excellence; faut-il vous donner la main?

Germano tenta de se soulever, mais il n'en avait plus la force; il retomba sur ses genoux, et joignit les mains.

— Ah! ah! ah! reprit Bibiana avec un nouvel accès de rire, monseigneur n'a pas fait sa prière du matin.

Et elle se mit à genoux devant lui.

— Illustrissime Excellence, voulez-vous me permettre d'embrasser Votre Seigneurie?

Et soudain, le prenant à la gorge, elle approcha sa bouche de son visage et le mordit à la joue.

— Bibiana! dit Fabio en portant la main à l'un de ses pistolets, veux-tu en finir tout de suite?

— Non! par la sainte Vierge, non, Fabio! il est à moi, tu me

l'as promis, tu me l'as donné, tu n'y toucheras plus. C'est moi qui aurai soin de lui, ce cher amour, ce petit ange, ce Jésus de mon cœur.

Et, avec le manche de son poignard, elle porta à Germano un coup qui lui brisa les dents et le renversa sur le rocher.

— Bibiana, dit encore Fabio, tu sais nos conventions; trois jours et trois nuits, j'ai veillé, j'ai couru, j'ai guetté; je suis entré dans la ville, j'ai vu de près les uniformes, j'ai passé au milieu d'eux, je me suis assis pour mendier à la porte des églises, j'ai bravé tous les dangers pour t'obéir; enfin j'ai réussi. J'ai livré notre ennemi à ta vengeance; maintenant, accomplis à ton tour ta promesse.

— Oui, mon cher Fabio, je l'accomplirai : tu t'es donné bien du mal, ami; tu t'es bien exposé pour moi; je t'aurais vengé si tu avais succombé, mais je n'aurais pu te rendre à la vie. Hélas! les morts ne peuvent revenir; je t'aime : me voilà, use de tes droits, jouis de ton triomphe, Fabio, tu as satisfait ma haine, il est juste que ton amour...

Et déjà ses beaux bras s'arrondissaient autour du cou de Fabio; elle le pressait sur son cœur et le couvrait de baisers. Sa voix trahissait une émotion voluptueuse.

— Quand tu voudras, dit-elle en cachant sa tête dans le sein du bandit.

— A présent, répondit Fabio, dont les yeux étincelaient de désir et de joie.

— Marche, ordonna la jeune fille au prisonnier.

Et elle lui montrait la route qu'il fallait prendre.

Germano se leva.

— Pas ainsi, chien, s'écria-t-elle en le saisissant aux cheveux pour le terrasser; oses-tu marcher comme un homme, bête féroce? A genoux, et, si tu te lèves devant moi, voici qui châtiera ton insolence.

Le stylet brillait encore dans sa main sanglante. Germano fut obligé de se traîner à travers les ronces et les épines, et, s'il n'allait pas assez vite à son gré, Bibiana le frappait du pied. Chemin faisant, elle et Fabio se donnaient des baisers, et se disaient des paroles d'amour, mais d'un amour énergique et sauvage, mêlé

dées sanguinaires, de menaces et de promesses d'assassinat.

— Oui, disait Fabio, je tiendrai la route, je t'apporterai la dé-uille des voyageurs, prêtres ou soldats, hommes ou femmes, mporte : mon nom retentira dans toute l'Italie, comme celui du rde, et, quand on saura que je suis son fils, que je suis digne de on père, il ne manquera pas de braves compagnons pour s'asso-r à mes exploits. Alors, Bibiana, tu seras encore riche, heureuse respectée comme quand tu étais la femme du Sarde; tu auras core des robes de soie et des colliers d'or, et des calzettes uges, et des outres pleines du meilleur vin, et des piastres tant e tu voudras.

Bibiana riait et l'embrassait.

— Je t'amènerai des abbés et des évêques quand tu souhaiteras confesser; tu auras des duchesses et des marquises pour femmes chambre; par la vertu de mon poignard, toute l'Italie tremblera vant toi. Mais, Bibiana, sois-moi fidèle, ou, j'en jure sur les os Sarde, ce stylet te percera le cœur.

— Fou! dit-elle en riant, le mien ferait d'abord connaissance ec tes côtes.

Et, tout en jouant avec l'arme meurtrière, elle en frappa légère-ent son amant à la poitrine, et elle essuya le sang avec ses vres.

Enfin ils s'arrêtèrent à l'entrée d'une espèce de caverne qui ouvrait dans le roc, à l'endroit où une nouvelle montagne s'élevait -dessus du plateau. Fabio entraînait sa maîtresse, mais elle, se gageant :

— Un moment, Fabio; et l'animal qui s'enfuirait pendant que je lderais le marché!

Un coup de pied dans les reins de Germano indiqua suffisamment qui elle voulait parler. Celui-ci se retourna.

— Madame, dit-il en donnant à sa voix l'accent le plus suppliant ssible, je vous jure que je ne cherche pas à fuir. Le seigneur bio vous attestera que j'ai marché sans résistance; je suis prêt à ire tous les sacrifices pour me racheter, tout ce que je possède us appartient : dites quel prix vous mettez à ma rançon.

— Une rançon! s'écria Bibiana d'un ton à faire tressaillir le uvre Germano, une rançon! Misérable, sais-tu ce que je te paye?

je t'ai acquis au prix de mon amour; c'est toi, c'est ta vile et infâme carcasse que j'ai achetée, et je la troquerais contre de l'or je me vendrais pour des ducats! Me prends-tu pour une dame de la ville? Non, non; tu es à moi et je saurai te garder.

— J'ai là de bonnes chaînes, dit Fabio en montrant la caverne, veux-tu que je l'attache au tronc de ce pin?

— Non! répondit Bibiana d'un air furieux, non! je l'ai dit, il rampera, il ne marchera plus. — Face contre terre, esclave; à terre, te dis-je!

— Madame, reprit Germano tremblant, madame, au nom du ciel, au nom du salut de votre âme, soyez compatissante, ayez pitié de moi : je suis accablé de douleur et de fatigue, mon sang coule et se fige sur mon corps par trente blessures encore vives; je ne demande que la permission de me reposer.

— Eh bien, repose la face contre terre, indigne du jour que tu es.

Germano obéit. Croyant adoucir son ennemie par une absolue soumission, il s'étendit sur le ventre en mettant ses mains sur sa figure. Bibiana se baissa sur lui et se releva aussitôt. Germano poussa un cri terrible et se roula en se débattant sur la roche rougie.

— Allons, dit Bibiana en prenant Fabio à bras-le-corps, c'est fait : je suis sûre de lui.

Avec son poignard, elle lui avait coupé les muscles et les tendons du jarret.

XIV

Pendant que Germano remplissait l'air de ses gémissements, Bibiana et Fabio pénétrèrent dans la caverne en passant sur son corps mutilé. Dès qu'il ne vit plus ses persécuteurs, le patient cessa ses plaintes, et s'occupa d'examiner sa blessure. Elle était profonde; la lame avait pénétré jusqu'à l'os. Il reconnut avec désespoir que la fatale menace n'était que trop bien accomplie : il ne marcherait plus. Il déchira sa chemise et pansa le mieux qu'il put sa jambe désormais inutile.

— O cruauté de femme ! se disait-il, qu'ai-je fait pour mériter le devenir la pâture de cette tigresse ? Plutôt cent fois mourir que ester à la merci d'une furie pareille !

Comme il se livrait à ces réflexions, le bruit des ébats amoueux et des soupirs de volupté arriva jusqu'à lui. Sa rage en augnènta. Il eut la pensée de se traîner auprès des amants, de saisir ne arme, de les égorger tous deux ; mais, s'il échouait dans cette entative, il craignait de ne pas même y trouver la mort qu'il désiait. Désormais l'existence lui serait insupportable ; résolu à en nir, il songea à chercher un endroit d'où il pourrait se précipiter.

Il commença donc à ramper sur les genoux et sur les mains ; nais, accablé par la fatigue et la douleur, dévoré d'une soif ardente, l avançait lentement. Le soleil était au plus haut point de l'horizon, t la terre calcinée renvoyait une chaleur étouffante comme celle 'une fournaise. Il souffrait comme si un torrent de feu eût coulé ans ses plaies, auxquelles s'attachait un essaim innombrable de nouches et d'insectes qui tourbillonnaient autour de lui. Enfin il arvint à l'extrémité du plateau ; mais, hélas ! la côte hérissée 'offrait nulle part un escarpement assez élevé. Affaibli de plus n plus, mais de plus en plus déterminé, il suit le bord, dans espoir de découvrir quelque rocher coupé à pic. Tout à coup iermano fait un mouvement d'effroi ; il a entendu un sifflement, t la tête d'une vipère roulée sur l'herbe sèche se dresse devant lui.

— Insensé, se dit-il, c'est toujours la mort ; douloureuse sans oute, mais prompte et certaine.

Il va pour provoquer la colère du reptile. Le reptile siffle et 'enfuit ; le soleil dardait avec plus de force ; l'essaim qui suivait e blessé s'accroissait toujours et bourdonnait à ses oreilles : des ertiges saisissent Germano, sa tête devient pesante, son cœur éfaille, ses yeux se troublent ; il veut avancer, il tombe ; il se elève, retombe, et reste étendu, immobile, privé de sentiment.

Bibiana et Fabio s'oublièrent longtemps dans la caverne ; lorsu'ils en sortirent, ils furent surpris de ne plus voir leur prisonier : une large trace de sang noir leur indiquait la direction qu'il vait prise. Ils se mirent à sa poursuite, et n'eurent pas de peine le retrouver. Germano était gisant sur la terre. Fabio, voyant u'il ne donnait plus signe de vie, courut à la grotte, en rapporta

de l'eau, et quelques gouttes suffirent pour tirer de son évanouissement le malheureux qu'ils ramenèrent. Bibiana, afin de s'assurer de son captif, voulait encore lui mutiler un bras; mais Fabio lui fit comprendre qu'il succomberait à tant de blessures, et que, pour le conserver, il était bon de remettre l'opération à une autre fois. Dès lors, ils se contentèrent de l'enchaîner au tronc d'un arbre, mais ils eurent la cruelle précaution de l'attacher par la jambe blessée. Un peu d'eau et quelques figues sèches furent tout ce qu'on lui donna pour réparer ses forces épuisées.

Bibiana le considérait avec une sorte de curiosité impatiente; elle semblait contrariée de ce qu'il supportait ses souffrances sans se plaindre; elle eût été satisfaite d'entendre ses gémissements et ses lamentations. Enfin, irritée de son silence, elle lui adressa la parole.

— Eh bien, dit-elle, comment se trouve Ta Seigneurie? Es-tu charmé d'être venu dans mon royaume?

— Barbare! s'écria Germano, convaincu enfin que tout ménagement serait inutile, il faut que tu aies le cœur bien méchant pour te plaire ainsi à la vue du sang et des tortures!

— Eh quoi! Germano, est-ce toi qui parles ainsi, toi qui fais métier de tuer et de faire souffrir des gens qui ne t'ont rien fait?

— C'est qu'alors j'obéis, répondit le patient, et j'agis sans passion comme sans colère.

— Et par cela même tu es bien plus cruel que moi. Ma colère, ma passion, voilà mon excuse; toi, tu es de sang-froid; tu n'as pas de haine, et tu donnes la mort, misérable!

— Et voilà pourquoi vous me haïssez?

— Oui, entre toi et nous, c'est une guerre d'extermination. Ne nous regarderais-tu pas comme ta proie, si jamais nous venions à tomber sous tes griffes? Aujourd'hui, c'est toi qui te trouves dans les nôtres : malheur à toi!

— Mais ce n'est pas moi qui vous ai engagés dans la route que vous suivez; est-ce ma faute si elle ne mène qu'à l'échafaud?

— Tu mens, chien! jamais un de tes pareils ne touchera Bibiana.

— On ne doit pas me punir de ce qui ne saurait m'être imputé.

— Fabio, apporte-moi ma guitare. Mon sang fermente, ma tête bouillonne; il faut que je me soulage en chantant les louanges de celui dont le souvenir m'obsède sans cesse.

Elle prit l'instrument, et, en s'accompagnant, elle commença une sorte d'improvisation en vers libres; sa voix était flexible et sonore : Germano lui-même trouvait un secret plaisir à l'écouter. Pour Fabio, étendu à ses pieds, les yeux attachés sur ses yeux, il semblait enivré du bonheur de l'entendre; elle disait ainsi :

« — Moi aussi, je suis roi, dit le héros; le poignard sera mon sceptre, et la terreur sera mon trône. Guerre, guerre à cette race de tyrans et d'esclaves, à cette race perverse et corrompue. Peuples bâtards, valets d'un seul homme, baisez vos chaînes; à moi l'indépendance! Invoquez lâchement des lois muettes ou dociles, je n'en appelle qu'à mon épée.

» Longtemps il fut l'effroi de la Sardaigne; mais, obligé de céder au nombre, ou plutôt cherchant à ses exploits un plus vaste théâtre, il abandonna cette île obscure, portant avec lui son sceptre et son trône.

» La barque s'éloigne, poussée par un vent propice. O mer! incline-toi mollement sous cette barque fragile; elle porte le Sarde et son fils, et Bibiana sa bien-aimée.

» Elle est d'un sang illustre, Bibiana; un mystère est attaché à sa naissance : Bibiana ne veut pas que les hommes le sachent; elle a renoncé à leurs sottes vanités : la noblesse de Bibiana, c'est l'amour du Sarde.

» Tremblez! riches et puissants, évêques fastueux, prêtres aux mains avides; tremblez, enfants dégénérés de l'Italie : un homme a touché votre sol, la terre a tressailli sous son pied.

» Et vous, braves défenseurs de la société, soldats, douaniers et sbires, vous, inquisiteurs, juges, espions, la guerre est entre vous et nous sans trêve ni grâce; à vous le poignard et les balles.

» Qui dira les exploits du Sarde, et sa vaillance et son habileté? Avec quelques braves compagnons, l'élite des hommes, fiers de leur force et de leur bravoure, plus fiers encore de servir sous un tel chef, il régna pendant trois années sur les montagnes!

» Trois années de travaux, de succès, de triomphes, de plaisirs, de liberté, c'est une belle vie d'homme; quel citadin, hébété par l'esclavage, pourrait se vanter d'avoir vécu autant que lui?

» La fortune change : entourés d'ennemis nombreux, ils combattent vaillamment et tombent en héros. Deux seulement ont

survécu : le Sarde et un *traître* dont le nom infâme ne souillera pas ma bouche.

» Le Sarde se fait jour le fer à la main : il se fraye une route sanglante et revient auprès de son fils et de sa bien-aimée. Le *traître* s'est rendu ; il sait les moyens de racheter sa vie.

» — Juges, que ferez-vous d'un misérable comme moi? je ne suis ni fort ni brave, je ne saurais être dangereux; mais, si vous voulez me laisser aller, et si vous me promettez beaucoup d'or, je vous livrerai le Sarde.

» — Va.

» Il se rend à la montagne : il voit le Sarde de loin.

» — D'où viens-tu? Toi qui sors d'avec nos ennemis, que demandes-tu ? Quel dessein t'amène ?

» — J'ai rompu mes fers, je suis sorti la nuit de la prison pour revoir mon chef et mon ami.

» — Celui qui a vécu avec les hommes n'est plus mon ami; il n'a plus ma confiance, celui qui a conversé avec cette race perfide. Arrière, retire-toi, ou ma carabine te payera le prix de ta trahison.

» — Je viens à toi les mains ouvertes et le cœur pur! Où veux-tu que j'aille, puisque les hommes me traquent comme une bête fauve? Tue-moi, si tu le veux; j'aime mieux mourir de ta noble main.

» Le chef rejette sa carabine sur son épaule.

» — Dépouille-toi de tes habits.

» Il obéit, et ne garde que sa chemise.

« — Approche maintenant.

» Il s'avance. Le Sarde l'examine; mais le traître se jette à ses pieds et embrasse ses genoux en pleurant.

» Le Sarde chasse loin de lui la méfiance : il ouvre les bras et serre sur son cœur le perfide. Au moment où le héros l'embrasse, le traître a tiré un stylet du col de sa chemise, et le plonge dans le dos de son roi.

» — Assassin! s'écrie-t-il en se sentant frappé.

» Le traître veut se dégager et s'enfuir, mais les bras du Sarde l'étreignent et le brisent : il se débat comme le serpent dans les serres de l'épervier.

» — A moi, soldats! criait le perfide.

» Les soldats parurent : le Sarde ne lâcha sa proie qu'après avoir savouré les dernières convulsions de la mort sur les lèvres écumantes de son ennemi.

» Alors, il saisit ses armes; mais, déjà blessé, il sent que la vitesse de son pied ne saurait plus le dérober comme autrefois à la meute acharnée après lui.

» Appuyé contre un rocher, il ajuste le premier qui ose s'engager dans le sentier escarpé : sa bonne carabine ne l'a jamais trompé, ses quatre pistolets étincellent à sa ceinture. Le large poignard repose sur son cœur comme un ami fidèle.

» Qu'il était beau, le Sarde orné de ses armes, avec son habit galonné d'or, dépouille d'un prince de l'Autriche, et son chapeau à plumes blanches, enlevé jadis à un général français!

» Les lâches qui l'attaquent le tirent de loin; mais leurs balles se perdent dans les airs : l'éclat du héros les éblouit, sa vue les effraye. Pour lui, tous ses coups sont mortels; les soldats tombent dans l'abîme, leurs cris se mêlent au bruit des échos qui répètent la foudre.

» Le beau concert! Le Sarde savait bien qu'il n'échapperait pas, mais il tuait toujours. Ce dernier jour fut le plus beau de sa vie : plus de vingt soldats avaient roulé dans les précipices : il ne lui restait plus de poudre.

» — A moi, mon ami de cœur!

» Et le poignard brille dans sa main. Les baïonnettes touchent déjà sa poitrine. Il peut frapper un dernier coup. Sera-ce sur lui-même? Non! il vaut mieux en tuer encore un.

» Le poignard vole et frappe le capitaine. Celui-là ne se vantera pas de la victoire. Il n'aura ni croix ni pension, ni honneurs ni récompense. Quant aux soldats, ils recevront un écu chacun, et, le lendemain, des coups de bâton pour s'être enivrés.

» — Fabio, le corps de ton père pend à la potence, les corbeaux font un festin de sa chair. Laisse-les se repaître, il les a bien nourris pendant sa vie; mais, si tu peux m'amener vivant... »

A ces mots, Bibiana jeta sa guitare sur le rocher, et se dressa devant Germano; son regard était si terrible, que le prisonnier se crut pour le coup au dernier moment de ses maux. Elle se rassit pourtant sans le toucher, et se contenta de lui dire :

— Me demanderas-tu encore pourquoi je prends plaisir à tes souffrances, esclave?

Germano, qui ne demandait pas mieux que d'exciter sa fureur (car peut-être, dans son emportement, le débarrasserait-elle du fardeau de la vie), répondit avec fermeté :

— J'ai accompli la sentence; le juge avait prononcé, j'ai fait mon devoir.

— Tu as raison! s'écria Bibiana, comme frappée d'une idée nouvelle. — Le juge! Il a raison. Fabio, tu sais ce que vaut mon amour... Le juge, mon ami, le juge! Amène-moi le juge! amène-moi un juge; celui-là ou un autre, n'importe, et je t'enivrerai de telles caresses, que tu ne sauras plus si tu es encore de ce monde, ou si tu n'es pas d'avance transporté dans le paradis.

— Je pars, dit Fabio exalté.

Il fit à la hâte ses préparatifs. Quelques provisions dans sa gibecière, des figues, du tabac, et pour toute arme un petit stylet caché dans son sein. Il embrassa Bibiana, qui ne lui rendit ses baisers qu'à demi.

— Un juge, mon ami, mon cher Fabio, un juge! Oh! la belle collection d'esclaves que je vais avoir!

Fabio partit.

— Écoute, dit Bibiana au prisonnier, il va nous arriver un nouvel hôte, car Fabio ne manquera pas à sa promesse. Fais des vœux pour qu'il vienne bientôt.

— Eh! que m'importe? Crois-tu, femme, que ses souffrances adouciront les miennes?

— Sans doute. Et, de plus, tu vas monter en grade : tu n'étais qu'un exécuteur ordinaire, comme Sa Majesté Sarde en a beaucoup à son service; maintenant, tu vas devenir l'exécuteur en chef des volontés de la reine Bibiana. J'espère que tu te montreras digne de cet honneur et que tu nous donneras un échantillon de ton savoir-faire. Tu dois t'entendre merveilleusement à torturer un homme longtemps sans lui faire perdre la vie. Moi, pauvre femme, je n'agis que par passion; mon poignard a toujours soif du plus pur sang; et, malgré moi, il est sans cesse disposé à se désaltérer au beau milieu du cœur. Pour toi, la torture est un art que tu as dû étudier depuis ton enfance; tu es, dit-on, un homme habile dans

ton état : notre cher juge fera sur lui-même l'épreuve de ton talent.

Bibiana rentra dans la caverne sans attendre de réponse. La nuit tombait, et Germano s'endormit au pied de l'arbre où il était attaché, comme l'Indien dort lié au poteau qui doit brûler avec lui le lendemain.

Deux jours s'écoulèrent, et Fabio ne revenait point. Bibiana semblait parfois agitée et inquiète, et le prisonnier recevait de temps en temps des marques de sa mauvaise humeur. Le troisième jour au matin, on entendit des coups de feu dans la montagne.

— C'est lui! s'écrie Bibiana joyeuse.

Et elle court au bord du plateau.

Mais elle revient avec la rapidité d'une flèche, se précipite dans la grotte, et en ressort presque aussitôt, portant deux carabines et un sac de cartouches. Germano la voit passer auprès de lui sans le regarder, tant est grande son agitation. Bientôt Fabio paraît : il embrasse Bibiana, saisit une carabine et la décharge. Vingt coups de fusil partirent d'en bas au même instant. Mais Fabio et Bibiana, protégés par la saillie des rochers, ne pouvaient être atteints. Bibiana fit feu à son tour, et son coup porta juste, car elle poussa un cri de joie en suivant des yeux la direction dans laquelle elle avait tiré. Le bandit et la jeune fille restèrent longtemps à leur poste, chargeant leurs armes, et tirant avec une agilité, un sang-froid qui aurait fait honneur au soldat le mieux exercé. Mais Germano s'apercevait bien que leurs ennemis faisaient des progrès. Le bruit de leurs armes se faisait entendre de plus près. Ils perdaient du monde, mais ils avançaient toujours, cherchant l'abri des rochers; enfin Fabio et Bibiana furent contraints d'abandonner leur position. Ils revinrent droit à la caverne en courant, et s'arrêtèrent auprès de Germano.

— Eh bien, dit Bibiana, voici la fin, comme nous l'avions souvent prévue, comme nous la désirions. Fabio, mon ami, nous mourrons ensemble, mais nous mourrons ici; Bibiana ne veut pas être donnée en spectacle à cette race infâme; ils ne jouiront pas de ses tourments.

Déjà les soldats abordaient le plateau qu'ils avaient gravi de plusieurs côtés; ils semblaient chercher à découvrir les fugitifs.

— En voici un bien pressé, dit Bibiana en ajustant celui qui

s'était le plus avancé : ces messieurs nous cherchent, je vais leur dire où nous sommes.

Le coup partit, et le soldat roula sur le rocher.

— Les voici sur nos traces; à présent, entrons, dit la jeune fille.

— Laisse-moi d'abord en finir avec ce chien, dit Fabio en montrant le prisonnier.

— Non, mon ami, je lui ai dit que j'étais la reine des montagnes : il en doute; qu'il le sache, je lui fais grâce.

Elle souriait en prononçant ces mots. Quelque chose de doux et de fier à la fois, qui n'avait pas encore paru sur son visage, embellissait ses traits. Jamais Germano n'avait vu de femme aussi belle qu'au moment où elle rompit sa chaîne. Cependant, les soldats approchaient au pas de course sans faire feu.

— Hâtons-nous! s'écria Bibiana, ne soyons pas pris. Adieu, ciel! adieu la vie!

Et elle se précipita dans la grotte avec Fabio. Les soldats arrivèrent; vingt-quatre d'entre eux étaient devant l'entrée de la noire caverne, hésitant à s'y engager. Deux coups de carabine qui furent mortels les décidèrent; après avoir fait une décharge générale de leurs armes, ils se lancent en avant. Germano, bien qu'il fût déjà loin, reconnut la voix claire et vibrante de Bibiana, qui criait :

— A présent, feu!

Une clarté subite inonda le souterrain. Un bruit épouvantable se fit entendre; les rochers tremblèrent sur leur base énorme, le pin auquel Germano avait été attaché tomba déraciné; toute la caverne s'abîma; le sol était fendu et crevassé, aucun des soldats qui étaient entrés dans la grotte n'en ressortit; le bandit avait fait sauter son magasin à poudre.

. . . .

1829-1830.

LA COMÉDIE DU DIABLE

I

L'INTROÏT

Cette fête avait paru des plus belles à tous les invités. La salle à manger était éclairée par dix-huit cents lustres, portant douze cents becs d'un gaz rose qui sentait la vanille. Le couvert avait été mis pour trente-deux mille conviés. La table, représentant un serpent, se déployait en longs plis et replis ; tantôt se roulant en ligne droite, tantôt se courbant en légers anneaux; élégante, sinueuse, flexible, elle allait de çà, de là, remplissant tous les vides, multipliant ses nœuds; capricieuse comme un jeune chat qui joue dans l'appartement de sa maîtresse, elle courait en tous sens, se glissait partout, et, se croisant sans cesse, venait enfin reposer sa tête magnifique à l'une des extrémités de la vaste salle dans laquelle rugissait cet immense banquet.

Les milliers de plats d'or et d'émail qui couvraient cette table merveilleuse étincelaient comme des écailles; et deux énormes amphores, faites d'un seul rubis, flambaient à sa tête comme les yeux sanglants d'un boa.

Puis, là précisément s'élevait un dais fastueux.

Cherchant dans un vain simulacre des consolations aux douleurs de sa défaite et de l'exil, l'orgueil du maître de la maison l'avait poussé à en faire construire le dôme à l'image du firmament.

Un diamant de très-belle eau, et huit cents millions de fois plus gros que le *Régent*, y tenait la place du soleil. Jupiter et Saturne

étaient deux saphirs d'une assez belle grosseur. Le diamètre des pierres précieuses qui figuraient les étoiles fixes et le fretin des planètes variait entre le diamètre du lustre de l'Opéra et celui d'un fromage de Hollande. La lune était comme une opale du dernier ordre; et la terre, représentée par une escarboucle médiocrement luisante, aurait produit beaucoup d'effet dans le ciel.

Ce dôme était suspendu en l'air par un fil imperceptible et d'un métal divin. Dieu l'avait voulu ainsi. Irrité de la présomption de l'ange rebelle, il avait ordonné que ce monument menaçât toujours la tête de Satan en la couronnant. Celui-ci, bon diable, mais incorrigible, débitait à ce sujet force plaisanteries. Il disait que ce jeu d'enfant sentait l'épée de Damoclès de dix mille lieues; que c'était une pauvre imitation, déshonorante pour le Créateur de toutes choses, et qu'il en avait espéré du nouveau. Dieu ne l'écouta pas plus qu'on n'écoute le public du Théâtre-Français quand il siffle *Hernani;* le diable fut donc tenu au régime classique; car personne ne peut avoir du nouveau, ni le public, ni Satan, ni l'autre.

Toutefois, le démon était assis sur son trône de feu, assez peu soucieux de la chute de son dôme, tout prêt même à le lancer dans l'espace avec une chiquenaude s'il avait fait mine de bouger. Il cachait sous de longues paupières rouges ses yeux ardents comme des fournaises; puis il sifflait du bout de ses lèvres pâles : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière!...* Mais il était visiblement distrait et ennuyé, quoiqu'il jouât nonchalamment avec un éventail fait avec les secondes plumes de la tête de neuf millions de colibris.

Cependant, le souper avait été assez animé. Adam, assis à la seconde place d'honneur en qualité de président d'âge, avait pris soin de tout le monde. Cléopâtre, que nous nous représentons, par parenthèse, comme une héroïne de cinq pieds six pouces; Cléopâtre, petite, frêle, noirâtre, rieuse et colère, faisait des agaceries à Frédéric le Grand, qui racontait une de ses amourettes à Alcibiade; le père La Chaise avait volé le verre de Socrate; Confucius s'était moqué de Voltaire; saint Augustin disait mille gaudrioles, et Cornélie, la mère des Gracques, venait d'avouer que ses enfants n'étaient pas de son mari.

Tout cela, et bien d'autres choses encore dont il ne serait pas

décent d'instruire les mortels, n'avait pas déridé le front soucieux de l'amphitryon. Son ennui glaçait les plus ivres, et son silence pesait aux plus déterminés. Tout à coup, sortant de sa rêverie, il se dit avec résolution :

— Par le nom de Dieu! il faut que je m'amuse.

A ces mots, tout l'enfer tressaillit; et, au bruit qu'il fit, les gardiens des demeures célestes armèrent leur fusil à piston.

Le Diable, enchanté de l'effet qu'il avait produit, étendit sa main blanche et maigre comme celle d'un jeune débauché. D'un signe, il ordonna le silence; et, parlant à ses sujets de cette voix puissante à laquelle il peut prêter le son retentissant de la trompette et les sourds gémissements des volcans, de cette voix qu'il fait parfois éclater comme les foudres, et qu'il adoucit souvent jusqu'aux sons fugitifs de la harpe éolienne, il dit en souriant :

— Mes damnés, voilà tout à l'heure quelques millions de siècles que j'habite cette retraite, s'il faut en croire M. Cuvier, et il n'y a guère que deux ou trois cents ans qu'il m'a pris fantaisie d'avoir un théâtre. Cependant, l'accroissement prodigieux de la population de mes États, surtout depuis l'invention de la poudre, la découverte du nouveau monde, l'imprimerie, les jésuites, la loterie, l'acétate de morphine, les maisons de jeu et le choléra-morbus m'avaient fait ajourner mes projets d'amusement. Mais, si mes ministres veulent se contenter de vingt-sept sinécures outre leur portefeuille, si mes conseillers d'État ne mangent pas à plus de quinze râteliers, certain que mes chefs de bureau se contenteront de trente millions d'épingles, leurs femmes de trois amants et de vingt châles de Cachemire par nuit, et que mes expéditionnaires continueront à travailler vingt-quatre heures par jour pour cent écus d'appointements, je puis aujourd'hui, grâce à ces heureuses réformes, ô mes damnés! m'occuper de mes plaisirs et des vôtres. Je veux donc qu'on m'élève une salle de spectacle, qu'on me fasse des pièces, et qu'on joue la comédie chez moi...

Cette petite allocution, quoique assez peu remarquable, fut couverte de bravos par l'assemblée; on alla jusqu'à ces trépignements que font les admirateurs des ballades modernes; et Satan, se couchant alors sur un canapé comme la femme d'un ministre de huit jours, dit nonchalamment :

— Voyons, comment nous y prendrons-nous?

— Je demande la direction du théâtre!... s'écrièrent une foule de voix ardentes comme celle des chiens impatients qui hurlent et bondissent autour d'un cerf qu'on éventre.

— La direction! la direction! s'écriait un édile chargé dans son temps de vider les sentines de Rome.

— La direction! disait un capitaine de hussards fait au tour, et qui aimait prodigieusement les petites filles.

— La direction! criait un autre qui jouait de la viole d'amour comme sainte Cécile.

— La direction! glapissait astucieusement un gros père qui n'était plus maître de chapelle.

Mais par-dessus tout on entendait un vaudevilliste crier avec un accent gascon qui l'aurait trahi même à Toulouse :

— La direction, la direction!

— Silence! silence! dit aussitôt le souverain; je ne veux pas de faillite dans mon empire. Vous seriez tous ruinés dans six mois. — Approchez, reprit-il en s'adressant à un de ses sujets, approchez, vous qui avez l'air de comprendre l'affaire; expliquez-vous.

Toutes les voix s'apaisèrent soudainement, et il ne resta plus que deux candidats.

Le premier qui s'avança était un petit damné, à l'air décidé, tenace, intelligent, flexible comme un osier, impertinent comme un intendant de princesse.

— Je prends l'entreprise de votre théâtre, dit-il rapidement. Je ferai construire une salle où tout le monde sera gêné, ce qui ressemble absolument à une salle où il y a beaucoup de monde; j'achèterai tous les bons petits acteurs de l'enfer; je ferai faire mes pièces par un de mes camarades de pension; et, pour subvenir à toutes ces dépenses, je créerai six cent mille actions...

Il allait continuer lorsqu'une cruche d'agate pleine de vin de Malaga lui tomba sur la nuque et lui coupa la parole.

La police de l'enfer chercha le coupable, et, comme elle a d'honnêtes gens qui font avec assez d'habileté le métier d'espion, deux démons amenèrent au pied du trône une espèce de spectre qui criait avec rage :

— Des actions!... ah! ah! des actions!... ah! tu veux créer des actions!...

Satan ordonna qu'on lui passât des lames de canif entre les ongles et la chair, pour lui apprendre à ne plus troubler ses audiences; mais, quelqu'un l'ayant reconnu pour un ancien actionnaire de la plupart des entreprises faites en France, et pour un des souscripteurs du Champ-d'Asile, il fut gracié à l'instant.

La vigueur du coup de cruche avait tellement étourdi l'orateur, qu'on fut obligé d'écouter un second candidat.

Celui-ci, plus doux, grassouillet et blond, l'air demi-libertin, demi-benêt, dit à voix basse et patelinement :

— Sire, vous ferez construire une salle, vous payerez les costumes, vous payerez les décorations, vous payerez l'éclairage, vous payerez la garde, vous payerez l'orchestre, vous payerez les chœurs, vous payerez les acteurs, vous payerez les danseuses, vous payerez les contrôleurs, vous payerez l'administration, vous me donnerez neuf cent cinquante millions, et je me charge de votre théâtre.

Ce projet parut assez sage et assez économique aux ministres du Diable, et le petit homme fut nommé directeur à l'unanimité.

Les conviés admirèrent la sagesse du gouvernement.

— Maintenant, dit Satan, il me faut un architecte.

Cette fois, le concours fut moins bruyant. Les aspirants se divisèrent en deux partis. Quelque nombreux qu'ils fussent, sentant tous qu'il n'y avait qu'une idée de chaque côté, les deux sectes nommèrent leur député chargé de la représenter tout entière.

Le plus âgé des deux champions fut écouté le premier.

Quoique vieux, il était moins blanc que poudré. Les damnés devinèrent qu'il avait eu des ailes de pigeon; mais les diablotins les lui avaient coupées en haine du Saint-Esprit. Il avait sauvé sa queue. Du reste, il portait un habit gris-noisette à revers plats, un gilet d'indienne bordé de peluche, la culotte courte en drap de soie, les bas chinés et les souliers à boucles, même dans l'enfer!... Il avait gardé sa vie, autant qu'un mort peut la garder, pour ne pas changer ses habitudes.

Il mit des lunettes qui n'étaient pas à branches et qui lui

pinçaient horriblement le nez, puis il laissa tomber ces doctes paroles :

— Et d'abord je disposerai quatre murs en parallélogramme. Sur un soubassement élevé de quelques marches, j'établirai, en dehors du principal corps de bâtiment, un portique simple sur les côtés et double sur les façades. Les colonnes d'ordre dorique supporteront un entablement des plus riches. Aux deux façades, s'élèvera un fronton couvert de magnifiques sculptures, et je ferai régner autour du monument une frise où nous représenterons les jeux gymniques des anciens; nous y mêlerons quelques usages modernes, mais nous aurons soin de donner à nos personnages le costume antique, comme plus gracieux et le seul convenable aux monuments d'un style sévère.

— Oh! oh! dit Satan qui écoutait l'artiste attentivement; ceci ressemble au Parthénon comme deux gouttes d'eau.

— Parbleu! je le crois bien, s'écria notre architecte triomphant.

Il n'avait pas achevé cette exclamation, que le Diable avait déjà tiré quelques plumes de son éventail. Satan les roula sur son petit doigt avec une adresse incroyable, leur donna la forme d'un bonnet de coton, puis en coiffa soudain l'architecte stupéfait, en lui disant :

— Allez vous coucher.

Le malheureux se retira épouvanté; car, en passant devant le corps de ses antagonistes, il fut salué par le cri unanime de *Rococo!...* mot assez en usage parmi les jeunes élèves de l'École d'architecture.

Celui qui s'approcha, plus jeune mais plus gothique, avait quelque chose d'étrange; son air, qu'on aurait cru d'abord original, n'était que désagréable. Sa barbe, plus pointue que celle d'un bouc de Cosséir ou d'un juif polonais, sa moustache, fort bien copiée sur un portrait de Van Dyck, juraient à qui mieux mieux avec un costume de dandy. Il salua à peine le Diable et lui tint ces propos avec assurance et d'une voix haute, comme un missionnaire qui prêche, ou comme un acteur qui chante :

— Ce sera une magnifique façade, trois portes en ogive, une principale et deux latérales...; des faisceaux de petites colonnes élancées jusqu'au sommet de l'édifice...; des milliers de petites niches,

vec des milliers de statues...; des rosaces légères comme des oiles d'araignée...; deux espèces de tours avec des escaliers à our, travaillées comme de la dentelle... C'est bien!... Nous ntrons! Une nef principale..., deux bas côtés... monument triste t mélancolique!... Les formes grêles des piliers se perdent dans ne douce obscurité, se réunissent au cintre de ma voûte et pen-lent comme des branches sur la tête des assistants... Les anfrac-uosités de mes coupes intérieures distribuent avec harmonie les masses de lumière que je laisse pénétrer par des fenêtres à vitraux qui ne peuvent s'ouvrir!... C'est bien!... nous continuons...

—Non pas, non pas, s'écria Satan. Que me proposez-vous là? Je suis le Diable, c'est vrai; mais, dans ma position, il y a encore des choses qui sont de très-mauvais goût. Je ne veux pas faire jouer la comédie dans une église.

Il dit, et fit enlever le second concurrent, en ordonnant qu'on le rasât à sec avec un sabre ébréché.

Par aventure, un théophilanthrope, qui avait entendu les der-nières paroles du Diable, trouva son scrupule des plus misérables, et se prit à hausser les épaules.

Le Diable s'en aperçut, le regarda de travers et lui souffla dans le nez. Cette caresse royale procura au critique un éternument qui dura trois mille ans; mais il y avait près de lui un démon chargé de lui dire à tout moment :

—Dieu vous bénisse!

Les architectes et le théophilanthrope avaient disparu, lorsque Satan, guignant de l'œil un certain damné qui avait l'air plus spi-rituel que savant, lui dit brusquement :

— Qui es-tu?

— Je suis marquis, répondit l'interpellé.

— Bien, dit Satan, tu me feras une salle de spectacle.

— Je la ferai, reprit le marquis.

— Je veux, ajouta le maître, qu'on y voie de partout, qu'on y it assis à l'aise, qu'on entende et qu'on y respire. Va!...

— C'est une pensée diabolique!... se dit le damné.

Aussitôt le démon Astaroth prit le nouvel artiste entre le pouce t l'index, comme fait d'une bille un jeune écolier, et le lança lans un cabinet de travail, où se trouvaient disposés des compas,

des règles, de l'encre de Chine et du très-beau papier d'Annonay.

Pendant que ces choses se passaient, Satan avait entendu des murmures sourds, mais actifs, qui circulaient dans l'assemblée. Des groupes s'étaient formés et de vives interpellations avaient été échangées.

Le Diable comprit l'orage qui était près d'éclater. Promenant un regard satisfait sur ces symptômes de désordre, il retint un moment les paroles qu'il voulait dire, comme pour en accroître l'effet; puis, bien assuré de ne rien perdre du tumulte qu'il allait allumer, il jeta ces mots dans l'assemblée :

— Quel genre jouera-t-on sur mon théâtre?

La phrase n'était pas achevée qu'il s'opéra un mouvement inouï. Des milliers de voix s'écrièrent en même temps; des milliers de mains agitant des manuscrits s'élevèrent ensemble; des auteurs se haussèrent sur la pointe des orteils, les uns jetant leurs voisins par terre; la plupart volant à ceux qui étaient devant eux, habits, esprit, idées, pain, pensions, et même dérobant des calomnies; quelques-uns même filoutant ceux qui voulaient passer à côté; tous crachant les uns sur les autres, s'arrachant à belles dents des pages de roman, des pointes, des couplets, des sujets, des vers bien frappés, des pensées libérales et des allusions; se démenant, se battant, tombant, se relevant et criant toujours :

— Moi! moi! moi! moi! moi!...

— Bravo! bravo! dit Satan, le *genus irritabile* n'a pas changé. O mes bons humains! quelle chair à damnés vous serez toujours! — Jette ton bâton de commandement dans cette mêlée..., ajouta-t-il en s'adressant à Astaroth, et annonce à tous ces pieds-plats que je vais juger leurs droits et prononcer sur leurs mérites. Qu'ils parlent!... Je choisirai le genre le plus digne d'un théâtre national.

Astaroth obéit aux ordres de son maître, et la troupe orageuse devint immobile comme le parterre de l'Opéra quand la Taglioni danse.

— Attendu que ces gueux-là sont menteurs comme des marchands de salade, dit Satan à son ministre, charge quelque damné de répondre à leurs plaidoyers, et de me présenter des conclusions

motivées. Tâche sur toute chose qu'on me fasse une opinion juste, ou je te forcerai de manger des tartines de fromage fondu à la chandelle.

Astaroth tira de son gousset un filet en épervier, qu'il lança très-adroitement sur cette foule attentive. Il comptait y pêcher quelque grand homme, pour en faire l'avocat du Diable; mais, les damnés de quelque force s'étant depuis longtemps retirés près de Satan pour rire avec lui, tous ceux qui restaient se trouvèrent si petits, qu'ils glissèrent comme des ablettes entre les mailles du filet.

Un seul damné resta néanmoins dans l'épervier, non pas tant à cause de sa taille qu'à cause de ses formes anguleuses et saillantes. Au moment où le filet allait revenir à vide, il se trouva retenu par une oreille; et Astaroth, trop heureux de n'être pas pris au dépourvu, l'ayant installé sans lui faire prêter serment, l'audience fut ouverte.

Un *monsieur* se présenta d'abord à la barre.

Le petit damné ricanant dirigea sur lui ses yeux de chat-tigre; et, s'appuyant les coudes sur la table et le menton dans les mains, il se mit à l'écouter, comme fit le reste de l'assemblée.

Ce monsieur, qui était doué d'un habit noir galonné de vert, balança agréablement sa tête touffue comme le chien caniche d'un invalide, promena circulairement sur les auditeurs un regard académique, s'essuya la bouche avec le coin d'un mouchoir de batiste, toussa; puis, aspirant l'air *ad exemplar* d'un soufflet de forge, il commença :

— Messieurs, je viens plaider devant vous la cause de Corneille, de Racine et de Voltaire...

— Elle est jugée, jugée, archi-jugée. Plaide la tienne!

Une voix aigre et perçante, capable de dominer le tumulte de cent mille applaudissements, la voix du petit damné, avait fait cette interruption.

Les yeux du monsieur se tournèrent sur l'avocat avec un courroux d'orateur indigné mais dédaigneux; puis, les reportant avec calme et fierté sur Satan, il reprit sa phrase avec une voix plus imposante et un sourire de mépris superbe :

— Je viens plaider devant vous la cause de Corneille, de Racine et de Voltaire...

— Jugée! cria la même voix, plus perçante et plus aigre qu'elle ne l'était la première fois.

Les joues de l'orateur s'enflèrent comme celles d'un Eurus du Pujet. Ses yeux, semblables à ceux d'un crapaud à qui l'on met du tabac sur le dos, sortirent de leurs orbites, et il allait demander justice de tant d'insolence, lorsque Satan lui dit :

— Je crois qu'il a raison. Plaidez votre cause.

Le monsieur, stupéfait, recommença alors d'une voix altérée par la colère :

— *Academicinus sum!...*

— *Academicus,* ignorant!... reprit le même diable avec son fausset impassible et implacable.

L'orateur résolu ne tint compte de l'interruption et continua :

— En cette qualité, j'ai fait des tragédies...

— Les dupes qui ont pris cela pour des tragédies, imbécile! répliqua l'impertinent soprano.

— Et je suis devenu un homme dont le nom...

— Est celui d'un sot! cria le petit damné, en sautant, comme feu Mazurier, sur la table qui se trouvait devant lui.

Le monsieur, au comble de la fureur, allait tirer l'épée que portent les immortels, lorsque le damné grimpa, comme un chat, sur une petite tribune qu'il avait élevée avec des plumes et du papier. Ce frêle monument, soutenu par six colonnes au plus, ne durait qu'un instant, et se recommençait aussitôt de lui-même; le damné, qui en occupait le sommet, voyant accourir son ennemi, prit soixante volumes in-octavo, qui étaient à sa droite, les lança vigoureusement à la tête du Quarante, et l'enterra sous ses œuvres complètes.

Un sourd gémissement sortit de la tombe, et l'enfer entendit le cadavre, qui avait joué sur terre le rôle d'homme de génie, murmurant ces mots :

— Infâme journalisme!

Le damné, feignant de pleurer comme un Hollandais qui a bu trop de bière, se prit à dire pendant qu'on emportait le classique :

— Terre, sois-lui légère!...

Quelques autres de la même espèce se présentaient déjà, lorsque

atigable interrupteur, leur coupant la parole avant qu'ils ient ouvert la bouche, s'écria rapidement :

- Satan, Satan!... n'écoute pas ces faquins, ces marchands de oilles, littérateurs copistes, domestiques impertinents qui imi- et gâtent dans l'antichambre les bonnes manières de leurs tres. Ils te diront de jouer la tragédie comme ils la font. Voici s pièces!... Un père noble, tyran ou conspirateur; un jeune lard, amoureux contre l'autorité de son papa; une princesse parle vertu et donne des rendez-vous à son amant; un traître écoute derrière les cloisons; une femme entre cinq et six pieds haut, qui trahit son mari, ou qui le rosse; un vieillard qui est vertu même et qui lit dans l'avenir; un ami dévoué comme le ite d'un requin; cinq ou six gamins, spadassins, amis intimes ne savent aucun des secrets de leurs camarades; alguazils, jurés, juges, officiers vertueux ou gens à pendre *ad libitum;* -huit cents vers mal rimés, deux cents antithèses, cent pensées sses, trois cents plagiats, quatre cents réminiscences, une toge, laticlaves, un pallium, une paire de cothurnes, un poignard, verre de poison et un palais de marbre; je veux être pris pour académicien ou pour un de ces critiques habitués à faire des ies et à les lécher afin de les envenimer, si cette canaille te me autre chose pour ton argent.

– Que veux-tu donc que j'en fasse? demanda Satan.

– Allonge-leur les oreilles de quinze pouces, de façon qu'elles r tombent sur le nez, et qu'ils ne puissent parler sans les mor- à belles dents; loge-les ensemble, force-les de s'embrasser s s'égratigner, et fais-leur apprendre le rudiment jusqu'à la e *Asinus asinum fricat.*

- Approuvé l'arrêt! s'écria Satan.

La barre fut ouverte à de nouveaux orateurs.

Nous voici, nous voici!... dit en se présentant audacieuse- t une foule turbulente de jeunes hommes.

Qu'est-ce que c'est que ça? dit Satan, qui n'en connaissait an.

- C'est le DRAME! répondit le petit damné. Écoutons, voici l'ora- ordinaire de la troupe qui va parler.

- Nous te ferons une *centilogie* large et puissante; les siècles

reconstruits surgiront devant toi avec leurs mœurs, leur langage, leurs intérêts et leurs costumes, leurs costumes qui, à eux seuls, ressuscitent les siècles. Foin de ces pièces où la passion, sous un nom d'homme, agit seule et crée des héros qui sont des types et non pas des individus. Notre drame dédaigne les idéalités. Il crée par la *palingénésie !...* Il va chercher les morts dans leurs tombes, et, par un mystérieux galvanisme, les ranime et les fait revivre. La vérité prend la place de l'imagination. La vérité sera la muse de la jeune poésie. Nous voici! nous voici!...

Le Diable, qui aime assez la jeunessse, dit en regardant son avocat :

— Ceci, quoique un peu obscur et un peu fat, ne me paraît pas absolument bête.

— Pas absolument, dit le damné avec indolence; mais tu n'as pas le temps d'attendre; et ces gaillards-là te tiendraient toujours au futur contingent.

Puis, s'adressant à l'orateur qui était en tête, il lui dit sèchement, en le renvoyant du geste :

— Préface, va te faire pièce!...

— Nous en avons fait!... s'écrièrent quelques voix.

Et tout aussitôt trois ou quatre manuscrits apparurent sur le flot noir des jeunes dramaturges.

— Je vous reconnais!... dit l'avocat du Diable en ôtant le bonnet qu'il n'avait pas. Bonjour, Shakspeare! bonsoir, Calderon! adieu, Ronsard!... Vive-Dieu! Pâques-Dieu! mes petits amis, vous avez réimprimé des chroniques en les interlignant par des noms d'hommes!...

Ayant dit, le petit damné, grinçant des dents et l'écume à la bouche, se dressa aussitôt de toute sa petite hauteur; puis, tremblant de colère comme une feuille de peuplier sous un vent de sud-ouest, il lança cette terrible allocution aux petits grands hommes qui se broyaient du génie et s'en entre-barbouillaient *incognito :*

— Ingrats, dont j'ai caché la misère, ah! vous avez fait des pièces!... Chroniqueurs, qui avez rendu votre langue rude comme celle d'un chat! traducteurs mal avisés, phraséologues sans idées, capacités à ballades, génies à triolets, je vous renie! Satan, Satan,

Il faut les punir exemplairement. Coupe-leur les deux mains, et qu'ils soient forcés d'écrire avec leur ventre comme fait un brave homme de ta connaissance; tu leur donneras ainsi le loisir de méditer sur ce qu'ils écrivent, et ils finiront peut-être par inventer quelque nouvelle invention ! Du reste, fais-leur manger des oignons crus et du fromage à la crème, mais très-épicé, pour les punir d'avoir effrontément chanté toi et Dieu, les rois et les peuples, les monarchies et les révolutions.

— Passons, dit Satan. Ah ! voici des gens bien gais. Ils chantent comme des pinsons.

— Ne parlez, ne parlez pas, cria le petit damné à la nouvelle troupe qui s'approchait. Vous nous empesteriez de jeux de mots, de couplets ou de calembours. — Vois-tu, Satan, la septième plaie de l'Égypte, les sauterelles, les rats et les grenouilles, ne sont, pour une nation, que félicité, abondance et bonheur en comparaison de tous ces gentilshommes farcis de refrains. Ce sont des harpies qui vont salissant tout ce qu'elles touchent et qui touchent à tout. Elles racornissent l'esprit humain et te rendraient le goût aussi mesquin que l'est celui d'un marchand de nouveautés. Fais balayer tous ces vermisseaux !... qu'on ratisse avec soin le plancher; s'il en reste un seul dans l'assemblée, tu ne rentreras pas les poches pleines !... Regarde !... Ils ont déjà vidé celles de Molière, de la Fontaine et de Beaumarchais. Chasse, chasse vite ces lichens, ces mousses, cette ivraie !...

Satan passa légèrement son éventail sur la tourbe de ces mirlitons qui s'étaient faits hommes; ils disparurent comme l'éclair. Il y eut cependant un de ces enragés de damnés qui s'accrocha bravement à l'éventail et parvint à en arracher une plume. Il l'emporta et s'en servit pour écrire une foule de petites pièces d'un tout petit intérêt, tenant du colibri par l'exiguïté, l'éclat et l'élégance. Le bec de la plume se trouva d'or pur et valait un million.

Satan commençait à être fort embarrassé de choisir un genre, lorsque le petit avocat se leva vivement et lui dit en voyant succéder une foule non moins grande à celle qu'il venait d'expédier :

— Finissons-en. Ces gens-ci ne sont pas encore ce qu'il te faut. Résidu de tous les genres, leur littérature est une sorte de bacchanale où les esclaves commandent. Point de mélodrames !... Étends

tes regards tout là-bas, là-bas, et vois ceux qui s'avancent les derniers. Adopte le principe de l'Évangile, quoique tu ne sois pas en coquetterie avec lui, et fais que les derniers soient les premiers.

Satan, se trouvant en humeur d'être constitutionnel, ordonna que le vœu du damné fût accompli.

Aussitôt l'assemblée vit un magnifique cortége qui s'avança en mesure. Des femmes et des guerriers montés sur des chevaux, des chameaux, des éléphants, des chars de triomphe; des musiques guerrières; des combats tout prêts : infanterie, cavalerie, canons, vieux drapeaux; des peuples, des rois, des tentes, des villes, les paradis de toutes les religions; le matériel de toutes les civilisations : enfer, vaisseaux, houris, corvettes, prisons, esclaves, nègres; des incendies, des pompiers, des tigres tenant des enfants dans leur gueule, des sauvages polis et des comparses sauvages: enfin, des nains, des tours de force, des hourras, et peu ou point de paroles.

L'assemblée, ravie, applaudit avec fureur au bon goût du petit damné.

— C'est bien, c'est admirable!... dit Satan. Qu'on me joue des mélodrames. Voilà le genre national, voilà la vraie littérature. Il ne nous manque plus que des acteurs.

— Oh! oh! Je vais t'en faire!... reprit l'infatigable avocat.

Aussitôt, tirant un lorgnon de sa poche, il parcourut la foule de damnés dont il était entouré. Puis, faisant signe à un démon de lui envoyer une grande ombre à qui un jeune polisson volait son mouchoir, il interrogea rapidement ce quidam.

— En ton vivant, quel était ton métier?

— Entrepreneur d'éclairage d'une grande ville.

— Tu n'as jamais filouté l'administration?

— Jamais.

— Tu n'as point fait faillite?

— Non.

— Tu as payé tes dettes?

— Toujours.

— Tu crois que tes enfants t'appartiennent?

— Certes!

— Tu joueras les niais.

— A un autre !... reprit-il. Apportez-moi cette grande fille, jolie comme une sainte Vierge, et qui fait rire un officier.

Elle arriva.

— Ton nom, vestale ?

— Maria.

— Qu'as-tu fait dans ta vie ?

— J'ai quitté ma famille à quinze ans, après avoir dérobé la montre de mon frère.

— Bien !

— J'ai envoyé trois amants aux galères pour crime de faux.

— Très-bien !

— J'en ai mis sept à l'hôpital.

— Parfaitement !

— Et j'ai fait onze enfants.

— Tu joueras les ingénues.

Le Diable admirait la sagacité du damné ; lorsque celui-ci, appelant un démon, lui donna une petite liste en lui disant de lui remettre sur-le-champ tout ce qu'il demandait.

Un instant après, le démon lui apporta un croque-mort.

— Voilà notre premier comique, dit-il.

Puis, s'étant muni de trois dandys d'estaminet, de quatre boxeurs, de huit servantes d'auberge et de quelques postillons habiles :

— Voici pour les rois et les reines, les généraux et les sergents, reprit-il ; au commencement du siècle, nous n'avons pas garni les trônes autrement ! La troupe est au complet.

— Fais commencer, ajouta Satan.

— Moi ?... dit le damné en riant aux éclats. Tu as un directeur : qu'il marche !... s'il peut. Si je prenais sa place, qui donc se moquerait de ton théâtre et de tes acteurs ?...

— Comment ! dit Satan, c'est toi qui les as choisis.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Qui es-tu donc, pour te jouer ainsi de moi ?...

— Qui je suis ?... dit le damné en quittant sa gaieté et reprenant sa mine de chacal. Je suis un être qui ne te craint pas !... Quand j'étais sur la terre, on m'a crevé les yeux, on m'a arraché la langue

et les ongles; j'ai eu la pierre et le mal de dents; M. Broussais m'a traité d'une fluxion de poitrine; j'ai entendu la musique de tous les imitateurs de Rossini; j'ai assisté aux séances des saint-simonistes; j'ai eu la croix de Juillet; j'ai sauvé la France; j'ai été marqué à la tête tous les jours par un bourreau nommé *Timbre*; j'ai été souvent forcé de calomnier mes amis; on m'a brûlé les jambes avec des moxas; j'ai vu les tragédies de tous les auteurs de l'Empire, et je suis mort du tétanos?... J'ai tout souffert, et je te méprise.

— Attends, attends, dit le dieu des enfers : veux-tu être démon, au lieu d'être damné? tu feras du mal sans en recevoir.

— Tu es mon souverain, s'écria le damné; fais-moi démon.

Satan le toucha aussitôt du bout de l'index, et alluma sur son front une flamme bleue, immortelle; et, soudainement, le nouvel élu s'écria :

— Ah ! votre feu me rafraîchit.

— Je suis ton dieu, dit Satan en riant à son tour... Viens, ambitieux, partager mes plaisirs.

Pendant ce temps, les laquais avaient distribué des liqueurs aux conviés, l'administration théâtrale s'était organisée; un censeur avait été ordonner aux auteurs de la pièce de ne point parler en mal des crimes, vu que cela pourrait blesser quelqu'un de la compagnie, mais il leur livra la Création entière.

Satan déclara qu'il serait enchanté de voir ce qui se passait sur la terre; et, cinq minutes après sa royale parole, la salle était bâtie, les décorations étaient peintes, la pièce était faite et apprise; l'orchestre prit place et joua l'ouverture.

Les sept maîtresses de Satan vinrent avant la cour, saluèrent tout le monde et particulièrement Napoléon et Louis XVIII, qui avaient fait prendre deux stalles; puis l'assemblée attendit avec impatience l'arrivée de Satan et de sa femme.

II

REPRÉSENTATION ÉTERNELLE

Il y avait trente-deux milliards de damnés au parterre; et, dans les loges, un nombre incommensurable de bonnes diablesses. Si le vent de leurs voix avait été dirigé vers la terre quand ils se mirent à hurler en attendant le lever du rideau, le courant d'air produit par le souffle de leur conversation aurait pu faire dévier le globe et le lancer dans l'espace comme une bulle de savon. Ils étaient heureusement dans les caves de l'univers; et la manière dont leur gîte avait été bâti prouvait bien énergiquement la sagesse divine!...

Le rideau représentait Satan vainqueur de Dieu. Cette flatterie ne surprit personne. Tous les damnés avaient été, chacun dans leur patrie respective, habitués à se proclamer de grands guerriers, et à moissonner force lauriers en temps de paix.

L'assemblée lut avec plaisir cette inscription peinte sur le fronton de la scène :

Vivat ridendo malis!

Les acteurs tardant à lever la toile, les diables se mirent tous à hurler, et les musiciens, dont le moindre instrument était un orgue aussi gros que celui de Notre-Dame, obéirent au majestueux beuglement de cinquante milliards de spectateurs.

— Le *Dies iræ!...* le *Dies iræ!...* criaient-ils tous en riant.

Le *Dies iræ* était leur *Parisienne,* à eux; leur *Marseillaise,* leur *Vive Henri IV!* leur chant national, leur *God save the King!...*

Aussi, à chaque strophe, répondirent-ils par des battements de pieds sur le plancher, par des cris de joie, et par des interpellations ironiques adressées au paradis.

— Oh! oh! dit l'archange Michel, quel tapage font-ils donc là-bas, les forçats du bon Dieu!... N'ont-ils pas honte de rire et de s'amuser!... Si je vais à eux...

— Eh! laissez-les!... ces pauvres diables!... lui dit l'ange Raphaël.

Satan arriva en habit de garde national. La reine se plaça près lui. La reine, c'était la Mort; elle n'était pas jolie, mais elle avait des plumes sur la tête, une robe de mousseline blanche et une collerette fort simple. Avec l'air gracieux d'une souveraine et ce rire bénin que vous lui connaissez, elle salua ses sujets.

— *Vivat!...* crièrent-ils tous.

— Elle a des gants de coton!... dit une vicomtesse facétieuse.

— Par économie, ma chère!... lui répondit l'une des plus jolies filles de l'Olympe, venue là par curiosité.

Les trois coups de canon ayant été tirés, la toile se leva.

La scène était cachée par une grande affiche de papier jaune sur laquelle ces mots avaient été imprimés en majuscules hautes de dix-sept cents coudées, au moyen d'une presse mécanique et à vapeur que le souffle d'un enfant mettait en mouvement :

FARCES CLASSIQUES

Le cardinal Mazarin se présenta devant le trou du souffleur. L'*homme rouge* était habillé tout en percale blanche, comme le pierrot des Funambules, dont il avait la veste à grandes manches et les gros boutons. Il tenait à la main une baguette, courte comme un rapport sur le budget. Le cardinal, chef de l'emploi des *Scapins*, était chargé de réciter le discours d'ouverture, qui avait été fait par madame de Staël.

— Moussu le *Diavolo*, et *tutti quanti* qui faites le poublic, dit-il après avoir salué, ze reçois à l'instant oune petite esploit de l'administration des houspices *perche* faut *pagar* oun droit...

Dix-sept millions de pommes cuites furent lancées sur le cardinal; mais il sut les éviter en se jetant à plat ventre. Toujours premier ministre, il mettait en pratique, même en enfer, l'art de se coucher, de s'aplatir, de se relever et de voler à propos.

PROLOGUE

— Pendant que vous étiez en vie, messieurs, reprit-il, vous avez vu partout le *passé* représenté par l'HISTOIRE, le *présent* par la LOI,

l'avenir par la RELIGION; et vous avez été, selon vos goûts, hommes de pensée, d'action ou d'espérance; érudits, notaires ou prêtres; dupes, fripons ou honnêtes gens par spéculation!... Vous voilà maintenant tous ici sans savoir comment ni pourquoi; vous n'êtes pas plus clairvoyants, couchés, que vous ne l'étiez debout; seulement, vous apercevez, à la lueur des ténèbres, qu'il est absurde de s'occuper du passé. L'HISTOIRE est une plaisanterie permanente dont le sens échappe. Elle raconte les faits ou les convertit en systèmes. Or, il n'y a pas de fait qui n'ait été contredit, pas de système qui n'ait été combattu. Cependant, l'histoire a rendu des services à l'humanité : d'abord, les académiciens, les *historiogriffes* et les libraires en ont fait une citerne à puiser des écus et des pensions; puis elle a encouragé les tyrans à toujours couper la tête des gens de bien, et les peuples à se révolter : imitation périodique, par laquelle les peuples s'entretiennent en mouvement, et qu'ils appellent *progrès des lumières...*

» Quant à la LOI, vous vous en êtes tous moqués; quant à l'*avenir*, il est maintenant venu pour vous. Nous nous sommes donc trouvés dans un grand embarras, quand il s'est agi de chercher un sujet de pièce...

» Alors, nous avons essayé de vous représenter une espèce de charade historique, en 1,832,000 actes, vous suppliant, messieurs, d'en trouver aujourd'hui le mot, si vous pouvez! Cotisez toutes vos lumières et cherchez!

» Ne serait-ce pas œuvre diaboliquement belle, que d'envoyer à nos petits-neveux une moralité qui fût réellement morale?...

» Vous approuverez, j'espère, la réserve que nous avons mise à ne pas parler de la religion et des lois devant vous. Elles souffrent en ce moment le martyre là-haut; or, la jurisprudence satanique, toujours si noble et si grandiose, ne nous permettait pas d'attaquer les gens à terre.

» Nous devons laisser cette lâcheté aux vivants, et conserver l'attitude majestueuse et digne qui convient à une majorité aussi imposante que l'est la nôtre...

Et il promena ses regards sur l'assemblée, en adressant à tous les spectateurs un sourire sardonique.

— C'est vrai!... A bas le paradis!... crièrent les damnés.

— MM. les journalistes, dit Mazarin en regardant au balcon, sont priés de...

Un rire universel éclata dans la salle.

Il n'acheva pas.

— Ce prologue, dit Satan à la Mort, sent la femme et le prêtre...

La reine n'avait pas écouté : elle caressait son fils aîné, grand jeune homme blond et maigre, le RÉGICIDE, qui causait familièrement avec Louis XVI et Charles Ier, devenus ses aides de camp.

Cependant, la reine répondit avec cet à-propos qui la caractérise :

— Oui, sire, tous ces gens-là ont de grandes prétentions et ne trouvent que de petites idées.

— Il y a une intention comique, dit Astaroth. Il nous a parlé de morale et de générosité.

Après une ou deux phrases de la grande symphonie d'Haydn, exécutées comme elle l'est habituellement par l'orchestre du Théâtre-Français, les acteurs entrèrent en scène.

En un instant, les coulisses vomirent un peuple entier qui chanta :

— Accourons! chantons! allégresse! *félitchittà!*

Un homme fort laid leur dit :

— Oh! que vous êtes bien peuple!... Comment! vous ne vous apercevez pas que vous souffrez?...

Le chœur répéta, comme dans les tragédies grecques :

— Nous souffrons!... nous pleurons!... tristesse, *carità, la carità!...*

— Mais que faut-il faire? Parlez...

L'homme prit la parole; et ses discours renversèrent des monuments, des places fortes, des statues, des églises.

Cette scène mimodramatique eut un succès prodigieux.

— Vous êtes les maîtres parce que vous êtes les plus forts, leur cria l'orateur lorsqu'ils se trouvèrent sur des ruines; mais vous ne serez toujours les maîtres et les plus forts que si vous êtes tous égaux.

— Vous serez tous égaux!... cria un personnage inconnu dont la voix d'hyène se fit entendre dans la coulisse.

Et aussitôt le peuple vit venir une grande femme de bois, dont les bras menus et grêles s'élevaient en l'air. Elle était sans tête,

mais, par compensation peut-être, elle avait quatre pieds. Son rire eut quelque chose de si effrayant, que les spectateurs en frissonnèrent, tout damnés qu'ils étaient.

Cependant, comme Satan et la reine applaudirent, le parterre et les loges se mirent à crier :

— *Brava! brava!*

La grande femme avait un panier rouge au bras, et traînait derrière elle un petit escalier en manière de queue. Elle se montra en faisant le tour de la scène; puis elle se dressa de toute sa hauteur sur le théâtre et dit :

— Je suis la loi!... toute la loi!... Mais vous êtes silencieux, mes amis?... Vous devriez me couronner de fleurs, danser autour de moi; car, sans moi, que feriez-vous?... Je suis non-seulement l'égide sous laquelle vous dormirez en paix dans vos maisons, mais encore je reste au milieu de vous comme une flatterie perpétuelle... Ceux que mon couteau laisse en repos ne sont-ils pas tous d'honnêtes gens?... Voyez-moi sans crainte, mes amis : je serai parmi vous comme un épouvantail mis dans un verger pour garantir les fruits des atteintes que les petits oiseaux veulent y porter quand ils ont faim!

Elle poussa de nouveau son rire d'hyène et de femme; puis elle ajouta :

— Je suis l'ange exterminateur des faibles!... Allons, dansez, fêtez-moi! sinon, je me fâche...

Alors, quelques-uns chantèrent un hymne composé par un grand poëte, en cueillant des fleurs et tressant des couronnes; puis chacun les imita, et, graduellement, le peuple entier dansa en rond autour de la sinistre femme. Elle eut une cour, des amis, des chambellans, des poëtes, des flatteurs. Elle régna.

A son commandement, un profond silence s'établit. Elle passa ses puissantes mains sur la foule, et abattit toutes les têtes qui s'élevaient au-dessus des autres.

Le chœur se mit à chanter les plaisirs de l'égalité; mais, lorsqu'il fut question de célébrer son bonheur par une fête patriotique, il ne se trouva d'or et d'argent ni dans les caisses publiques ni dans les bourses particulières.

Alors vint un matamore italien qui promit au peuple monts et

merveilles!... Il fut intronisé. Son premier soin fut de reconstruire les monuments démolis, et d'élever les citoyens au-dessus les uns des autres.

Le chœur célébra par des cris de joie la restauration des monuments, des fortunes et des hommes qu'il avait abattus; puis, lorsque le matamore, heureux dans sept ou huit duels, eut reçu un coup d'épée et garda le lit, le chœur le maudit, l'injuria, le renvoya.

Puis le peuple se retrouva soudain dans la situation où il était au commencement de la pièce.

A chaque inconséquence du chœur, les damnés riaient et applaudissaient.

Enfin les destinées de la patrie furent confiées à deux hommes vertueux, chargés de défendre le pays et d'en éloigner l'ennemi commun.

— Nous saurons mourir plutôt que de vous trahir!...

Le chœur chanta :

— Gloire et honneur!...

A la scène suivante, les deux grands citoyens, venus à l'insu l'un de l'autre, se trouvèrent dans la tente du général ennemi. Lorsqu'ils se rencontrèrent, ils se mirent à rire.

— Ils méritent bien de nous avoir pour représentants!... s'écrièrent-ils.

Des bravos universels accueillirent ce passage.

Le premier qui entra en conférence dit au général ennemi :

— Je veux être fait duc et pair, je veux cinq millions, et je vous livre mon pays, mais à une condition!...

— Laquelle?

— Vous exilerez mon camarade, qui a la bêtise de m'avoir cédé le pas ici...

— D'accord.

Après avoir salué poliment son collègue quand il sortit, le deuxième ambassadeur dit au général :

— Défiez-vous de cet homme!... Il vous trompera. Que vous demande-t-il?

— Cinq millions, votre exil et un duché.

— Le sot!... Notre patrie ne vaut que deux millions! Je vous

la vends au rabais. Vous me ferez marquis, et vous me confierez le sort de mon ami.

Une grande bataille, dont les détails stratégiques étaient convenus entre les deux généraux ennemis, comme au théâtre deux acteurs s'entendent pour choquer leurs sabres en mesure, fut livrée sur le théâtre. Elle réjouit singulièrement l'assemblée.

Le chœur chanta son éternel refrain :

— Victoire ! gloire ! guerriers, lauriers ! allégresse, princesse !...

Quelques gens mécontents, qui n'avaient ni duchés ni millions, conspirèrent, renversèrent les vainqueurs et se proclamèrent les amis du peuple.

Le peuple, pour la dixième fois, crut à eux avec l'imbécillité d'un vieillard et la naïveté d'un enfant; mais, aussitôt après le triomphe, ses défenseurs se tournèrent vers le chœur, et lui dirent :

— Mais de quoi vous plaignez-vous donc?... Vous ne pouvez pas être plus heureux que vous ne l'êtes... Au nom de la nation, nous déclarons qu'il est impossible de vous donner à tous cinquante mille livres de rente, et qu'alors il faut laisser les choses comme elles sont. Que craignez-vous? les places et les emplois sont entre les mains de vos amis; ils mangeront votre argent patriotiquement, au lieu de le manger monarchiquement.

Un grand cri de douleur fut poussé par les nations, en s'apercevant qu'elles ne pouvaient pas être gouvernées à bon marché, qu'elles étaient toujours vendues et trompées, et qu'elles ne savaient pas trouver de moyens pour donner aux corps, aux esprits, aux têtes et aux fortunes d'égales dimensions et capacités !... Alors, le peuple se plaignit en strophes harmonieuses, composées par feu d'Avrigny. C'était une espèce de paraphrase du *Super flumina Babylonis*.

A ce chœur, l'enfer se prit à rire, et les cris de joie du parterre empêchèrent d'entendre les paroles des acteurs.

— Eh quoi ! monsieur le général, dit Louis XVIII à Napoléon, encore aujourd'hui les gens instruits ne veulent pas comprendre que la société doit perdre en liberté ce qu'elle gagne en civilisation !...

— Oh ! monsieur le comte, répondit l'empereur, ne vous éton-

nez pas de la mauvaise foi des bavards et de la sottise populaire; mais soyons mille fois contrits de nous être si fort occupés de toutes ces niaiseries là-haut!...

Cependant, la scène avait changé de face. Par un tour de force, le décorateur était parvenu, non sans peine, à faire voir toutes les nations agenouillées devant Dieu le Père. C'était comme un tableau de Martin, mais exécuté dans des proportions immenses.

En entendant la prière sublime que firent toutes les nations éclairées par des feux du Bengale, et prosternées devant un vieillard à barbe blanche, assis sur des nuages entre un agneau, une femme et une colombe, les damnés, semblables à un parterre qui fait de la morale en masse, et trompe, un instant après, son prochain individuellement, prirent la chose au sérieux, et se mirent à siffler de manière à faire trembler l'univers sur ses gonds et dans toutes ses charnières.

A voir l'humanité si religieusement à genoux, vous eussiez dit une jeune première de la Gaieté, s'écriant devant le trou du souffleur :

— O mon Dieu! je vous remercie!...

Un membre de la société des *Amis du peuple* monta, porté aux nues par les acclamations populaires, jusqu'à la *gloire* dans laquelle nageait le Père éternel, figuré par un mannequin d'Opéra. Arrivé là, il tira de sa poche un discours, et fut censé l'improviser devant le Seigneur, qui fut très-indulgent.

Le tribun du peuple demandait à Dieu de laisser les nations choisir à volonté leurs législateurs et des ministres parmi les plus honnêtes gens du paradis, afin d'expérimenter ce que serait un gouvernement dirigé par des hommes de morale et de probité.

Le damné qui représentait Dieu fut couvert d'applaudissements. Il répondit par un geste intraduisible et par lequel il sembla dire : « Ils ne sont pas bien forts, et j'ai grand'peur que vous ne vous en trouviez pas mieux... »

Les nations accueillirent le geste divin par un admirable *Alleluia*.

Puis il y eut aussitôt un changement de décoration.

Le théâtre représenta la capitale d'une grande nation, qui avait, par une révolution soudaine, renouvelé son matériel social, ses

idées, ses principes; et, selon le vœu général, le gouvernement venait du paradis.

Les spectateurs applaudirent avec enthousiasme une vue intérieure du palais où se rassemblaient les députés, et où devait se passer une scène de ce gouvernement modèle. En effet, tous les peintres, sculpteurs et architectes de l'enfer en avaient fait les plafonds, les tableaux, les sculptures, bas-reliefs, colonnes, etc.

Il était difficile aux critiques de mordre sur la composition du ministère et de l'assemblée... Les gens de talent y fourmillaient. Jeanne d'Arc était ministre de la guerre; Samuel Bernard, aux finances; la papesse Jeanne, aux cultes et à l'instruction publique; Saint-Simon, à l'intérieur; Socrate, à la justice; Pierre Corneille, à la marine; et Jules César, aux affaires étrangères.

La capitale avait élu, pour la représenter, Mahomet, ancien prophète; Platon en neuf volumes in-octavo, publié par M. Cousin, philosophe spéculatif; Fénelon, archevêque philanthrope; Numa Pompilius, ancien rédacteur du Code civil; Rabelais, écrivain (cette élection fut due en partie à l'influence des charcutiers et des marchands de liqueurs); Tamerlan, général en retraite; et Laurent Sterne, homme de lettres.

Le programme de la séance annonçait, entre autres choses, que saint Marc, ancien banquier, l'un des évangélistes les plus distingués, né à Jérusalem, présenterait un rapport sur les comptes antérieurs à cette session, et demanderait une allocation de 2,567,910,950,699,950,007,207,755 francs 42 centimes, pour faire face aux profusions de l'ancien gouvernement et payer les créanciers de l'État, en justifiant les motifs de ces dépenses.

A l'ouverture de la séance, les spectateurs virent avec indignation que la salle était vide.

M. de Marmontel, président, occupait le fauteuil.

Marcus Tullius Cicéron, Diderot, Aristote et le Père Porée, secrétaires, attendaient l'arrivée de leurs collègues en devisant sur la meilleure manière d'éternuer.

A trois heures et demie, quelques députés entrèrent. C'étaient le baron Tubalcaïn, manufacturier connu dans la Bible, et saint Éloi, célèbre orfévre, élus par des villes commerçantes; le comte de Noé, capitaine au long cours, choisi par un pays vignoble; et

M. Artaxerxès, Gonsalve de Cordoue, Sylla, Louis XIV, Hobbes, Spinosa et Montesquieu, envoyés par quelques colléges absolutistes.

A minuit, la chambre fut en nombre pour délibérer. A la lueur des bougies, des becs de gaz et des flambeaux, les spectateurs purent distinguer Borgia, ancien pape, chef de l'opposition royaliste. L'honorable député portait une perruque et des bas chinés. Confucius, reconnu par le centre pour son chef, était assis sur le premier banc après celui des ministres.

D'énormes moustaches, et l'ordre du Saint-Sépulcre qui brillait sur sa poitrine à côté d'un crachat en diamants, faisaient remarquer le fameux Luther, adopté comme étendard par le côté gauche; il gardait l'attitude sévère d'un procureur général.

Platon, commenté par M. Victor Cousin en neuf volumes in-octavo, commandait la section de gauche où étaient placés les doctrinaires. Il avait l'air tout à la fois d'une portière en mal d'enfant, et d'un avocat improvisant une charte.

Cicéron lut le procès-verbal de la dernière séance au milieu du bruit causé par toutes les conversations particulières. Cincinnatus demandait l'ordre du Saint-Esprit à Jeanne d'Arc, et Diogène remerciait le ministre de l'intérieur de sa nomination d'inspecteur des eaux thermales, espèce de sinécure.

M. de Marmontel donna la parole à Olivier Cromwell, rapporteur du troisième bureau.

— Messieurs, dit-il, le 37,925ᵉ collége a régulièrement élu M. Prudhomme de Paris; mais nous vous proposons d'ajourner son admission jusqu'à ce qu'il ait produit, conformément à la Constitution, son acte de décès...

— Je demande la parole !...

Ces mots, prononcés par la voix imposante de M. Prudhomme, attirèrent tous les regards sur ce personnage célèbre. Il marchait d'un pas ferme vers la tribune. Les dames braquèrent leurs doubles lorgnettes sur cet illustre type des bourgeois de Paris, aussi remarquable par l'ampleur de ses mollets que par sa carrure. Ses breloques et sa chaîne d'or produisirent un léger bruit. Il était en costume de garde national. Quand il apparut au-dessus de la tribune, sa figure excita l'hilarité de l'assemblée.

— Messieurs, dit-il, je m'importe peu des murmures qui s'élèvent, parce qu'en ce moment je suis plus haut que l'approbation ou la désapprobation... (Le silence se rétablit.) Messieurs, reprit-il, car je n'ose vous nommer encore mes collègues, j'ai l'honneur de vous affirmer qu'il est complétement inutile de vous fournir mon acte de décès. Une raison toute simple va vous en convaincre. En effet, je n'ai jamais existé, ce qui est tout à fait dans l'esprit de la loi. J'offre une grande similitude avec Tubalcaïn, Noé, Confucius et autres, tous soumis aux sages investigations de nos savants académiciens, qui nous ont dernièrement prouvé l'existence de Popocambou XVIII. Je suis le représentant des idées saines et justes qui circulent dans le monde sous le nom de lieux communs; et, à ce titre, ma place est parmi vous, qui êtes notre *mère commune*...

— Assez! assez!...

— La tribune est libre!... s'écria M. Prudhomme d'une voix tonnante, et vous n'aurez pas accompli les glorieuses, les immortelles, les patriotiques, les étonnantes, j'oserai même dire les sanglantes journées, pour étouffer ici la vérité!... Voulez-vous donc me conférer un de ces titres singulièrement aristocratiques, décernés par la multitude, et qu'on dise *l'opprimé* Prudhomme, comme jadis on disait : *le malheureux* Chauvet, *le vertueux* Robespierre, *le vénérable* la Fayette, *le féroce* Charles X, *l'immortel* Foy; et qu'on voie mon portrait, comme celui de Manuel, dans tous les mouchoirs?... Eh bien, messieurs, opprimez-moi!... Je serai digne de ce garde national qui...

— Assez!... assez!... assez!...

PLATON, commenté en neuf volumes in-octavo par M. Victor Cousin. — Il y a identité; car l'entéité, la spontanéité et la variété sont les qualités...

— Aux voix! aux voix!...

Ces cris, poussés par l'assemblée, étouffèrent la voix grêle de l'orateur, et les journalistes ne purent pas entendre un seul mot des admirables développements que ce grand maître sut donner à son opinion.

M. Prudhomme fut admis. Il siégea au centre gauche, à côté de feu Perrault, l'auteur de *Peau d'âne*.

— Je suis enchanté, monsieur, lui dit-il, de me trouver en relation avec un homme auquel j'ai d'immenses obligations.

Les huissiers font taire M. Prudhomme.

— Messieurs, dit le président, avant d'entendre le rapporteur de la loi des comptes antérieurs à l'an 18325792230, il convient d'accorder la parole aux auteurs des diverses propositions dont vous avez décidé la prise en considération. La première est celle faite par M. Abailard sur la nécessité d'abolir l'hérédité des fortunes patrimoniales.

Les huissiers vont chercher Abailard, qui *cause* dans le couloir avec sa *contemporaine*.

— Messieurs, dit Socrate, président du conseil, en montant à la tribune afin de mettre à profit l'interruption causée par l'absence d'Abailard, je prendrai la parole pour vous faire une communication. Messieurs, après la révolution immortelle qui vient de changer la face du monde, le premier besoin de la société est l'ordre, le travail et la liberté; nous avons donc l'honneur de vous présenter un projet de loi en vertu duquel il est enjoint à tous les citoyens de faire l'exercice tous les matins, des patrouilles jour et nuit, et de monter la garde à leurs portes, régulièrement, sous peine de mort civile. Nous avons, direz-vous, une armée nationale de sept cents millions d'hommes; mais, messieurs, pourquoi n'en aurions-nous pas deux?...

Le discours et le projet sont accueillis par d'unanimes applaudissements.

En quittant la tribune, Socrate dit à ses amis, tous patriotes éprouvés que le peuple avait portés en triomphe :

— Toi, Pythagore, tu seras chef d'état-major avec trente millions d'appointements. — Toi, Prudhomme, tu seras caporal. — Toi, Néron, tu seras secrétaire d'état-major.

Il créa dix mille petites sinécures patriotiques.

— Homme incorruptible!... criait le peuple, sommes-nous heureux!...

ABAILARD, à la tribune. — Messieurs, vous êtes des hommes trop supérieurs pour ne pas avoir remarqué où gît le principe de la profonde immoralité qui corrode une civilisation aussi avancée que l'est la nôtre. Les anciens se glorifiaient de la vapeur, des mouches

miel, des chemins de fer, du calicot à dix sous et des carcels... Qu'eussent-ils donc pensé s'ils nous voyaient allant d'ici à Saint-Pétersbourg en deux heures, mangeant une once de gélatine qui suffit à notre nourriture pour une année, conservant les vieillards dans la glace pendant un temps illimité, et obtenant des populations humaines comme jadis ils se procuraient des poulets, en simulant, à l'aide de petits fours, l'incubation mystérieuse de la poule!... Aussi, j'en ai peut-être déjà trop dit, et vous voterez par acclamation les différentes modifications apportées, par mon projet, au droit que nos ancêtres accordaient à leurs fils de leur succéder...

La sensation prodigieuse produite par ce discours ne permit pas à l'assemblée de se lever tout à coup; mais, bientôt, le legs des fortunes devint, suivant la proposition d'Abailard, facultatif aux individus sociaux.

Le célèbre publiciste reçut les félicitations de beaucoup de jeunes gens déshérités.

Danton fut appelé à la tribune.

Les spectateurs ne remarquent pas sans effroi que l'honorable membre est suivi de saint Denis, et qu'ils portent leurs têtes respectives dans leur main gauche; mais ce sentiment de stupeur fait place à un rire convulsif, quand Désaugiers montre que les deux membres se sont trompés, et que Danton tient la tête de saint Denis, et saint Denis celle de Danton.

Caton, l'un des questeurs, s'étant enivré en buvant outre mesure de l'acide prussique, et induit en erreur par les initiales, avait donné la tête de l'un à l'autre.

L'échange s'en étant fait rapidement, Danton pose sa tête sur la tribune, et elle parle pendant qu'il gesticule avec feu.

— Par ces motifs, ajouta la tête, je demande l'abolition de la peine de mort.

La chambre adopte.

Un rire effrayant part aussitôt de la loge où sont MM. Cartouche, Lacenaire, Mandrin, Dautun, Desrues, Ravaillac et autres, qui sortent et vont immédiatement, sur la grande route, attendre les membres les plus riches de l'assemblée.

Cette scène fut couverte d'applaudissements par les damnés.

Néron monte à la tribune et alors un profond silence s'établit.

— Messieurs, dit-il, j'applaudis bien sincèrement à votre détermination. Mes sentiments vous sont connus. (Marques d'approbation.) Mais, tout philanthropique que peut paraître ce décret, vous frémirez peut-être des conséquences qui dérivent d'un système de pénalité excluant complétement la peine de mort... Sans vouloir me prononcer encore sur cette grave question, je me permettrai de vous communiquer une grande nouvelle. Je reçois à l'instant une lettre particulière où l'on m'annonce la mort de MM. Mozart, Canova, Newton, Byron, Molière et Raphaël!... (Sensation.) Ils ont été assassinés dans une maison honnête où ils avaient gaiement passé la soirée en gens qui voulaient se délasser de leurs travaux... (Sensation.) Je désirerais savoir si vous donnerez la paix du cloître à leurs meurtriers, gens sans aveu, nullement regrettables, et qui dansent autour du gibet pendant dix ans avant d'y venir mourir.

MAHOMET. — Ces grands hommes sont maintenant heureux!... Nous seuls sommes à plaindre.

SOCRATE, de sa place. — Joli!...

MAHOMET, à Socrate. — N'est-ce donc pas vous qui avez mis, le premier, l'âme à la mode?

SOCRATE. — J'avais lu le *Pentateuque*...

FÉNELON. — Mais les préopinants ne font pas attention que nous ne pouvons pas avoir pour la race humaine le même respect que par le passé! Que nous importent les hommes, du moment que nous les fabriquons? (Assentiment général.)

LAW, à la tribune. — Messieurs, depuis cent ans environ, vous vous plaignez de l'immoralité de la loterie; en conséquence, je propose de la supprimer, comme constituant un jeu de dupe où le gouvernement joue le rôle d'un fripon.

HOBBES, de sa place. — La mise est facultative...

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, à la tribune. — Mais comptez-vous donc pour rien la faiblesse humaine..., la tentation?...

LOUIS XV, de sa place et nonchalamment. — Mais l'argent perdu a donné d'immenses jouissances; un billet de loterie, n'est-ce pas de l'opium? — La perte est un réveil.

CONFUCIUS. — L'impôt est immoral par suite de l'inégalité des

chances : vous condamneriez un particulier qui tiendrait une maison où l'on jouerait un tel jeu...

La loterie est abolie à perpétuité.

RABELAIS, à la tribune. — Messieurs, j'espère justifier votre confiance en vous présentant mes idées sur l'impôt des boissons. Sans me targuer ici de cognoissances que je n'ai pas, car vous avez tous été à même de recognoistre mon excessive sobriété et la niaiserie de ceux qui cuydent juger un auteur d'après ses écrits...

MICHEL CERVANTES. — Vous parlez de vous : à la question!

RABELAIS, continuant. — Mais j'ai heureusement été dans le cas d'étudier le système des boissons physiologiquement et budgétivement, soit par des remarques sur la purée septembrale, soit par des observations sur le merrain — je cuydois dire le terrain, — soit dans le clos de la Devinière... Dans le temps, des esprits généreux ont proposé de faire déclarer au fisc, par les propriétaires, la contenance de leurs cuviers, et la quantité qu'iceux vignerons récolteroient de cette mirifique eaue souveraine... Mais la commission, dont je m'honore d'être membre, m'a chargé de vous présenter les moyens de saisir plus expertement les trésors de la beuverie... *id est*, d'avoir les mesures de tous les gosiers du royaume, comme pourpoinctiers et chaussetiers ont celles du corps de leurs pratiques, et de créer des jurés-buveurs occupés à chercher les gens au moment où ils humeroient *le piot*, car en ce moment sauroient-ils bien ce que les ribauds en boivent!... Et en cettuy quart d'heure, ung chascun lascheroit l'impôt dû au roi, sans sourciller, pour ne point retarder sa jouissance... Cette loi bénigne est seule juste; mais, pour moi, je préfère boire mon vin sans eaue, plutôt que de payer un sol..., et j'aimerois donner autre argent sous couleur de taxe, nommée capitation vineuse (ceci est captieux et capiteux, *capite?* capitaines?) plutôt qu'être tourmenté dans ma joie...

M. DE MARMONTEL, président. — L'assemblée est dans l'usage de faire imprimer les rapports.

Rabelais descend de la tribune aux acclamations de toute l'assemblée, et il est reporté en triomphe sur son banc par ses amis...

La séance est un instant suspendue, ce discours pantagruélique ayant donné soif à tous les membres.

COLBERT, à la tribune. — Messieurs, je ne conteste pas à M. de Rabelais ses connaissances œnologiques... (Interruptions.) Mais son rapport est plus littéraire que fiscal. Il y a trois sortes de conclusions : celle de ne rien payer du tout; celle de saisir le vin dans le gosier, ou dans le pressoir; c'est tout un; et celle d'asseoir autrement l'impôt. Je suis de ce dernier avis, et ce serait signaler notre session que de partager l'impôt entre le producteur et le consommateur, afin de le rendre plus léger à l'un et à l'autre.

La proposition de M. de Colbert est adoptée.

Comme elle consacre le principe de la réduction de l'impôt, on entend les propriétaires crier à grand renfort de poumons. Les brocs, les tonneaux, les cuviers, les hottes, les foudres, les pots, les bouteilles et les verres s'entre-choquent; et l'assemblée, intimidée par ce tumulte, suspend la séance.

— C'est une insurrection!... s'écrie Richelieu.

— Ce sont les intérêts matériels de la Révolution qui se réjouissent!... répond Laurent Sterne.

La séance est reprise à quatre heures du matin.

L'huissier appelle M. Pitt-et-Cobourg à la tribune.

L'honorable membre arrive appuyé sur deux béquilles.

— Messieurs, une grande erreur des peuples est de croire que les révolutions se fassent à bon marché. Nous avons dépensé deux milliards en gloire et en lauriers sous un grand général; puis nous l'avons renié, nous avons brisé ses statues; puis nous les avons rétablies; enfin, nous allons probablement prescrire, à l'état social que nous avons l'ambition de fonder, de prendre un nouvel uniforme : je pense donc qu'il est urgent d'ouvrir aux ministres un crédit de dix-huit cents milliards...

— Oh! oh!...

— Mais... le peuple ne les payera pas, si nous ne lui donnons une petite satisfaction en échange de son argent : je vous propose donc de décréter l'anéantissement du Sénat, parce qu'alors nous serons tous véritablement égaux, selon le vœu de l'Évangile.

— Le roi sera donc seul devant son peuple!... dit Montesquieu de sa place.

— La plus belle place d'un roi n'est-elle pas d'être au milieu de son peuple? s'écria M. Prudhomme.

— Alors, il ne faut pas demander qui des deux dévorera l'autre, dit M. de Malesherbes à Mirabeau.

Ce projet est renvoyé à une commission.

La papesse Jeanne monte à la tribune pour une communication du gouvernement. (Profond silence.)

— Messieurs, sous le règne de Popocambou XXIII, les instituteurs se plaignaient déjà de la rétribution universitaire... Le sous-secrétaire d'État va vous lire le projet de loi portant abolition des droits abusifs qui pesaient sur les écoles depuis le règne de ce fabuleux Napoléon, dont la non-existence a été si judicieusement démentie par l'Institut... J'ai l'honneur de vous annoncer que, suivant les médailles retrouvées dans une maison de la grande ville de Saint-Cloud, ensevelies sous les laves du mont Valérien, on a pertinemment établi que l'on avait attribué à ce personnage mythologique les actions d'un certain Bonaparte, homme bien plus remarquable. Le travail sera publié sous les auspices du prince d'Yvetot.

Saint Marc succède à la papesse Jeanne.

— Les comptes sont sur le quai... Messieurs, ils consistent en 352593091055279123489100070 pièces, contenues en vingt-deux chariots attelés de quatre bœufs chacun... Toutes ces pièces ont été vérifiées, et nous devons la somme de dix-huit cents milliards. Aussi, j'ai l'honneur de vous proposer de nous mettre en faillite... (Violentes interruptions, murmures. M. de Marmontel se couvre. Diderot monte à la tribune.)

— Messieurs, voilà les fruits de vos paradoxes... Vous voulez créer un gouvernement à bon marché, ce sera de tous le plus coûteux; vous voulez instruire le peuple, vous le démoraliserez et le rendrez malheureux; vous voulez perfectionner l'état social, et la société n'est fondée que sur les vices et ne se gouverne que par l'injustice et l'arbitraire. Vous ne vous ferez pas des revenus avec de la morale...

— Assez!... assez!...

Diderot descend de la tribune; saint Marc y reparaît, et l'assemblée se dispose à écouter l'honorable rapporteur.

— Messieurs, par des motifs très-louables, il est vrai, mais très-erronés en matière de gouvernement, vous avez consacré des principes qui ne sont point en rapport avec la civilisation actuelle...

MONTESQUIEU. — Oh! oh!...

LOUIS XIV. — Laissez-le parler.

SAINT MARC. — En abrogeant les droits successifs, vous avez détruit les ressources du domaine; en supprimant la loterie, vous privez le trésor de trente millions; vous avez expérimenté qu'en vous dessaisissant du monopole des tabacs vous perdiez une grande partie de votre revenu; vous avez enfin, toujours en obéissant aux enseignements du catéchisme et au vœu d'une saine morale, tari toutes les ressources du fisc. — Vous allez vous trouver devant une dépense de 32794891509000551022578910111 27861778 millions, sans un sou pour les acquitter; car, à la séance prochaine, les propriétaires réclameront contre l'énormité de l'impôt foncier, en s'apercevant qu'ils payent tout...

L'ABBÉ TERRAY. — Eh! eh!...

SPINOSA. — Il est évident que l'honorable rapporteur vient de sauver nos finances d'une ruine complète en nous démontrant qu'il fallait rétablir les sources du revenu public. Je vous propose donc de récompenser l'honorable membre en décrétant que son immense fortune sera confisquée au profit de l'État.

L'assemblée décrète que la fortune de saint Marc est acquise à l'État.

— Réjouis-toi, mon fils, dit saint Marc à un jeune homme, de ce que notre patrie nous a trouvés dignes d'être indignement volés. La patrie est infaillible!

— Au diable la patrie!... répondit le jeune homme.

Cet aparté fut couvert d'applaudissements.

Héraclite et Démocrite montent en même temps à la tribune.

DÉMOCRITE. — Citoyens!...

HÉRACLITE. — Nigauds!...

DÉMOCRITE. — Vous voyez que la corruption...

HÉRACLITE. — Vous vous apercevez que la civilisation...

DÉMOCRITE. — Est un élément de...

HÉRACLITE. — Est une bouffonnerie qui...

MONTAIGNE, resté seul dans la salle. — Savent-ils bien ce qu'ils veulent dire?...

En ce moment, un effroyable tumulte se fit entendre derrière la toile et dans les coulisses. Aussitôt la salle des séances fut démolie par le peuple en fureur, qui criait :

— Du pain! du travail! nous ne voulons plus de liberté! Un roi! un roi!

Alors, sur les ruines du palais, un homme, monté sur un cheval blanc, apparut soudain; et, malgré l'uniforme de général dont il était revêtu, les damnés reconnurent en lui de vagues ressemblances avec Satan. — Il tenait un sabre d'une main, et, de l'autre, un sceptre en fer rouge.

A l'aspect de cet homme sans foi ni loi, sans croyances et sans cœur, la foule devint silencieuse et trembla, devinant instinctivement qu'il serait longtemps son maître.

Les damnés applaudirent, et Satan lui-même dit en souriant à la Mort :

— Ne devons-nous pas envoyer la décoration des deux cornes en croix à l'auteur de la pièce? La flatterie est ingénieuse.

— Flatterie! dit Astaroth; n'est-ce pas plutôt la vérité, sire?...

Ce premier acte fini, tous les damnés allèrent prendre des glaces chez Tortoni.

L'ARCHEVÊQUE[1]

Au temps où l'Église était puissante et riche, les princes ecclésiastiques n'avaient ni la simplicité des apôtres, ni l'hypocrisie froide et gourmée des prélats modernes.

Alors, les conciles regardaient comme un besoin aussi impérieux que celui du vivre et du boire, de requérir bon nombre de courtisanes, fraîches et joyeuses, pimpantes et bien *gorgiasées,* disent les anciens auteurs. Ces belles créatures étaient rencontrées par les chemins, allant au concile pour le service des Pères. Elles mettaient toutes les hôtelleries sens dessus dessous, fourrageant le meilleur pour leurs haquenées, leurs singes, leurs négrillons, pour leurs nains et leurs amours. Respectées comme des reines, car elles représentaient toute la puissance d'un cardinal, d'un seigneur, d'un prince ou d'un pape, elles se rigolaient dans la chrétienté comme moine dans un couvent de nonnes, et ne se gardaient que d'une seule chose, à savoir : ne point vieillir... Du reste, elles faisaient sauter les rochets, se jouaient des mitres et livraient les camails rouges à leurs singes, le tout *ad majorem Dei gloriam.*

1. Ce conte, ainsi que beaucoup d'autres morceaux qui viendront en leur ordre et à leur date respectifs, est extrait de *la Caricature,* à laquelle Balzac collabora très-activement, de 1830 à 1833. Parmi ces articles de fantaisie que le futur auteur de LA COMÉDIE HUMAINE donna à cette revue satirique, il en est quelques-uns qui, après avoir été plus ou moins remaniés, prirent place, soit dans les *Études philosophiques,* soit dans les *Études analytiques,* et que, pour cette raison, nous avons jugé inutile de reproduire ici. Du reste, afin de ne pas multiplier les notes, nous prions les lecteurs qui voudront connaître les sources où nous avons puisé, de se reporter à la notice bibliographique insérée à la fin du dernier volume de la présente édition.

Voilà comme on sait s'amuser dans les jours de conviction et de croyance!... Quel plaisir aurait-on aujourd'hui à faire un bon conte sur l'archevêque de Paris? L'anecdote devient d'abord politique; puis elle tourne au budget; et, du palais épiscopal, vous tomberez dans les choses sérieuses des 64 francs 75 centimes, 95 francs 25 centimes, dans la dette flottante, et autres gentillesses. Aussi faut-il dire adieu à la poésie.

Remontez donc le cours des âges, et voyez *la belle Impéria*[1], cette célèbre courtisane romaine, dont Verville a raconté les musquetades parfumées, voyez-la, sur le soir, dans la petite ville de Trente, languissamment couchée...

Autour d'elle sont meubles de velours, courtines crépinées d'or, flambeaux sculptés, tapis de Turquie, bougies parfumées, singe et perruche se querellant, miroirs de Venise encadrés en filigrane, enfin toutes les curiosités, tous les chefs-d'œuvre de cette époque où les arts prirent leur essor. En un coin du réduit magnifique s'élevait un lit voluptueux, riche de dentelles, sur lequel madame Impéria, étalant ses charmes, écoutait les galanteries du jeune archevêque monsignor Salviati.

La belle Impéria venait de perdre un petit serin des Canaries, et, dans sa douleur, à peine savait-elle si l'archevêque lui pressait la main ou le pied... Elle aimait Salviati, non pas à cause de son teint de femme et de ses yeux noirs, non à cause de ses beaux cheveux flottants, non pour son immense fortune, non pour sa jeunesse, car, d'abbés frais, jeunes, riches et beaux, elle en faisait litière et pouvait en jeter par sa fenêtre aux dames de la chrétienté qui en manquaient. Elle se souciait de prélats comme un gastronome de pains de munition.

Elle aimait Salviati parce qu'il avait fait très-proprement *daguer* un capitaine français dont la langue indiscrète accréditait une opinion dangereuse à son honneur de courtisane. Ce pauvre diable avait mal compris la délicieuse aventure des musquetades; et, se trompant d'organe, il disait que « la belle Impéria tuait les mouches au vol en parlant ». Salviati, empressé de plaire à cette

1. Nous n'avons pas besoin de rappeler que *la belle Impéria* est l'héroïne d'un des CONTES DROLATIQUES.

ravissante fille, ordonna bien vite à l'un de ses *bravi* de tuer le capitaine Bompart; ce qui fut fait.

La capricieuse et redoutable Impéria haïssait bien encore en ce moment un autre homme. C'était le cardinal Mathuseca « della Genga », qui, depuis l'ouverture du concile, la poursuivait de ses offres et voulait l'acheter comme on achète un lévrier, sans se soumettre aux galants préliminaires, à cette préface platonique, exigés plus impérieusement par la courtisane que si elle eût été duchesse... Mais Salviati n'osait pas faire assassiner un cardinal sans cérémonie.

— J'ai perdu ce que j'aimais le plus!... s'écriait-elle en pleurant. Une chère petite bête qui ne m'a jamais donné de chagrin... C'est la seule!... Car mon singe... il est bien gentil, mais il mord... C'est comme vous autres... Le perroquet... il crie... tandis que le petit serin...

— Madame, vous êtes bien cruelle pour moi!... s'écria Salviati.

Un page de madame Impéria, car elle avait des pages, entra tout à coup d'un air effaré.

— Qu'est-ce?... dit-elle.

— Voici monseigneur le cardinal Mathuseca, dit-il. Il est sur les degrés, et regarde attacher la bride de sa mule...

— Je meurs, si je vois encore cet homme!... s'écria la belle Impéria; il m'épouvante, c'est mon mauvais génie... Ah! comme j'aimerais celui qui m'en débarrasserait! Aussi, je laisserai venir le duc de Parme avec sa bonne épée. Nous verrons si ce bœuf de cardinal ne sera pas mis au ban des morts!... Comment faire?... Ne pas le recevoir?... il me fera emprisonner; le recevoir?... j'aime mieux mourir...

Impéria, violente, éperdue, s'était mise sur son séant, laissant voir son sein en désordre et palpitant de haine.

— Me récompenserez-vous, dit l'archevêque, si je vous en débarrasse pour ce soir?...

— Vous resterez!... répondit-elle avec un laisser aller digne de ces temps héroïques de la galanterie.

— Eh bien, dit l'archevêque, sauvez-vous dans votre oratoire, couchez-vous-y, restez-y tranquille; mais donnez-moi vos coiffes et emportez un de ces flambeaux.

Impéria se prit à rire; et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, elle coiffa l'archevêque, le mit au lit, le roula en folâtrant dans son lit, et disparut, emportant la défroque du prêtre.

— Eh! eh! s'écria le cardinal d'une voix de tonnerre, en envahissant la chambre de la malade, nous sommes au lit, la belle!... Foi de pécheur, cela est bien, vous m'épargnerez de briser vos corsets piqués d'or!...

Et, riant de sa plaisanterie grossière, il vint se mettre auprès du lit, enseveli dans l'ombre par la moire d'un rideau.

— La galanterie est inutile *in articulo mortis,* répondit la fausse Impéria d'une voix éteinte.

— Il y a quelque diablerie là-dessous, car tu parles latin, dit le cardinal.

— Ah! que je vous aurais aimé, reprit la courtisane, si vous aviez eu pour moi ces formes aimables que vous savez si bien prendre auprès de la marquise de Pescaire!... Voyez-vous, mon cher cardinal, nous ne pouvons pas, nous autres, aimer à être brusquées comme les femmes du monde... Ces sortes de plaisanteries les amusent; mais, moi, si vous ne me respectez pas, que serai-je?...

— Tu raisonnes comme un docteur.

— Voulez-vous bien ne pas me tutoyer, ou je vous fais donner le boucan!

— Je vous adore ce soir...

— Eh bien, si vous êtes bien aimable, demain...

— Oh! demain! Voilà deux mois que demain... Donnez-moi votre main à baiser.

— Vous êtes bien ambitieux!... Mais promettez-moi de vous en aller, et je me laisserai baiser la main...

— Je le jure par l'Évangile.

— Vous n'y croyez pas.

— Par la damnation éternelle.

— Non plus.

— Par quoi veux-tu que je jure?... par le pape?

— Ne jurez pas, et allez-vous-en! dit Salviati en tendant hors du lit une main blanche et potelée que le cardinal embrassa avec transport.

Mais il se fit mal aux lèvres en ne prenant pas garde à l'anneau de l'archevêque; et, en baisant une seconde fois cette main d'homme, il s'inclina de manière à laisser tomber la lueur des bougies sur l'anneau qu'il reconnut, car la grossièreté de l'anneau lui avait donné quelques soupçons.

— A demain, dit-il d'une voix affectueuse.

— Il m'a deviné, pensa l'archevêque, il faudra que je le prévienne.

— Si tu vis encore demain soir, je serai huguenot!... se disait le cardinal.

Le lendemain, après la séance du concile, ils s'invitèrent à dîner chez le patriarche d'Aquilée; et, comme c'étaient deux fins compères, ils s'empoisonnèrent tous deux, en faisant servir, chacun à son dessein, les précautions qu'ils prirent séparément pour se garantir l'un de l'autre.

Impéria s'amusa fort de cette aventure, et raconta l'histoire à je ne sais quel abbé tourangeau qui ne la comprit guère.

Novembre 1830.

RESSOUVENIRS

VINGT ANS

Nous étions seuls, devant une fenêtre ouverte, d'où nous regardions un beau ciel, un de ces ciels purs, légèrement dorés par le soleil couchant. Les nocturnes dégradations de la lumière rendent si impressionnable, que l'on sent tout avec violence. Il semble que la nature, en nous offrant la vague image d'un tranquille bonheur, nous dise d'en jouir ou de le regretter; et alors, il est difficile de rester calme; car la joie enivre ou la douleur accable. La poitrine oppressée a besoin de laisser échapper un soupir : soupir de mélancolie ou de tristesse, soupir de joie même, car il n'est pas toujours un gémissement de l'âme qui se déchire, c'est souvent aussi trop de bonheur qui cherche à s'exhaler. Le bonheur n'a pas de langage; plus près de la mélancolie que de la joie, n'est-ce pas à la première qu'il emprunte ses soupirs?

Elle était debout. J'étais assis près d'elle. Nous parlions... Je ne sais de quoi. Sa main était dans la mienne; cependant, elle ne me l'avait pas donnée, et je ne me souviens pas non plus de la lui avoir prise. Elle me la laissait sans que cela parût lui déplaire... Eh non, sans doute, cela ne lui déplaisait pas, car elle appuyait sa main dans la mienne, elle reposait son coude sur mon épaule, sur ma poitrine. J'éprouvais une de ces émotions si fortes, que l'on se sent près de s'évanouir. Ma vue était troublée. Un vertige doux et vague s'était emparé de moi, et il ne me restait de mes idées que ce qui pouvait me rappeler qu'elle partageait le délire de mes sensations. La pression de sa main si éloquente, si persuasive,

me disait tout sans qu'elle eût besoin de prononcer une seule parole! J'étais heureux! oh! bien heureux!...

Depuis un moment que nous ne disions plus rien, nous regardions tous deux devant nous, et sans doute, ainsi que le mien, son regard se portait machinalement sur les choses qui nous entouraient. Je fus tiré de ma rêverie par un mouvement que fit sa main en cherchant à se dégager de la mienne. Alors, je m'aperçus de la présence d'une personne qui était survenue. Elle l'avait remarquée avant moi, c'était naturel. Je ne lui témoignai aucun regret de me séparer d'elle : j'avais obtenu beaucoup, mais je craignais de l'en faire apercevoir.

Le lendemain, au même lieu, nous étions plus seuls encore. Nous étions assis l'un près de l'autre. Elle écrivait; je voulus écrire aussi, et je me penchai vers son papier. Elle ne quitta point sa place; cependant, ses cheveux touchaient ma joue, mes cheveux touchaient son front. Mon cœur battait sur son bras, elle ne s'éloigna pas. Je tenais la plume sans écrire, elle ne me le fit pas remarquer. Elle observa le même silence que moi, la même immobilité. O magie! quelles émotions éprouvai-je alors? Elles étaient si confuses, que je ne puis me les rappeler; elles étaient si mobiles, si délirantes, que leur souvenir est vague aujourd'hui, et n'a laissé en moi que la trace du long et doux baiser, de ce premier baiser que je lui ai donné, que j'ai reçu d'elle.

Mais, l'année d'après, nous étions bien plus heureux! je ne l'étais que près d'elle, et je croyais que nous le serions toujours. Elle me voyait avec tant de plaisir, me quittait avec tant de peine? Et c'était vrai, bien vrai. Point de semblants, point de fausseté. Elle avait tout mon amour, et me donnait tout le sien. Depuis un an, la vie de l'un était celle de l'autre. Un an!... oui... C'est un an de bonheur qu'elle m'a laissé dévorer en me le faisant payer de tout mon avenir.

J'étais bien jeune alors!... J'ignorais qu'on cessât d'aimer : elle me l'apprit.

Je dus partir. Elle pleura beaucoup, et fut sincèrement affligée. Mais mon absence se prolongea : j'avais perdu ma mère.

Avide de consolations, j'en vins chercher près d'elle, je ne la retrouvai plus, ou du moins je la retrouvai si changée, qu'elle était perdue pour moi.

Deux mois! et notre amour oublié, et son cœur à un autre!... Oh! que je l'ai aimée longtemps malgré ses torts!

Combien j'en voulais à mon cœur faible de se porter toujours vers elle; de s'occuper de son bonheur quand elle m'avait retiré le droit tant accordé, si bien acquis, d'embellir sa vie par notre seule affection! Jamais je ne lui ai fait un reproche, jamais je n'ai conçu le moindre ressentiment. J'en étais sûr et je le suis encore, elle m'aimait; elle a pu m'oublier, mais elle ne m'a pas trompé.

CINQUANTE ANS

Il y a longues années de cela!... Je suis bien vieux, mais mon âme, morte à tout sentiment de jeunesse, peut vivre encore à ce souvenir. Il me suit dans la mort. Mes yeux se fermeront bientôt, mes illusions sont détruites, et les rêves de mes beaux jours ne peuvent s'effacer. Elle est toujours près de moi, avec son joli regard, ses douces paroles, ses attachantes caresses. Quand elle prenait mes mains dans les siennes, qu'elle me baisait doucement au front, elle remplissait alors mon cœur d'une telle joie, que rien du tumulte de la vie, rien des passions même, n'a pu l'effacer du cœur dont elle était si maîtresse. Elle l'a quitté, il est resté vide. D'autres femmes ont agité ma vie; aucune n'a pris sa place, aucune ne lui a enlevé mon constant souvenir. Je vivais pour elle, j'ai vécu sans elle; mais, je le sens encore, c'est près d'elle que j'aurais voulu mourir. Ma tête blanchie, mon cœur glacé, se rajeunissent à son nom, quand je le prononce ou quand je repasse dans ma mémoire les souvenirs qui me sont venus d'elle. Elle est heureuse, elle l'est sans moi; elle l'est depuis notre séparation; et dans ce cœur où je connus, où j'inspirai tant d'amour, il ne reste pas un regret, peut-être même... pas un souvenir!

Novembre 1830.

UNE LUTTE

'était une femme de vingt-deux ans, pleine de grâces exté-ıres, de charme, d'esprit. Je l'aimais avec passion et je m'en yais haï. Je ne sais comment nous nous étions rencontrés, mais, s que je l'eus vue, son souvenir me domina; elle était la réalité mes chimères, j'avais lu dans son regard des années de bonheur, elle voulait me les accorder. Il me fallait d'elle un jour, un ment, un mot; elle me refusa tout avec la sécheresse de l'indif-ence; elle a fait de moi un monstre, quand elle aurait pu lier ı sienne une vie heureuse et enviée. Pour elle, j'ai commis un ne, et, pour elle, j'aurais voulu de la gloire. Quand j'étais près le, dominé par l'attrait tout-puissant de sa beauté, de son âme, ne croyais heureux. Il y avait dans l'expression de ses yeux, s l'indécision de ses paroles, quelque chose que je ne pouvais connaître... c'était de l'entraînement; parfois elle y cédait, s, l'instant d'après, elle évitait de me répondre, ses yeux se ournaient ou n'exprimaient plus rien; elle était froide : alors, voyait son devoir, elle l'écoutait. Ces incertitudes me soute-ent quand j'étais absent; je repassais dans mon esprit tout ce pouvait me donner de l'espoir, j'étudiais son caractère pour le mien s'y pliât; j'attendais tout du temps, et... le temps a t détruit.

lle avait un vieux mari à qui elle rendait les soins d'une fille. gtemps je les vis ensemble, sans que ce vieillard m'inspirât la s légère jalousie. Mais, un jour..., quel souvenir! O supplice qui donna des sentiments de haine!

ısqu'à ce jour, Anna m'était apparue comme une jeune fille

vivant sous les yeux d'un père. C'était son innocence plutôt que sa vertu que j'avais respectée, redoutant pour elle ce feu des passions qui dévore. Le calme doit être le bonheur pour un cœur de femme, et je n'osais troubler le sien.

Un jour, nous étions tous trois; elle se leva pour traverser la chambre, et passa entre nous. Le contact de sa robe m'émut fortement; je sentis qu'on pouvait s'apercevoir de mon trouble, et, pour le déguiser, je me cachai le visage dans les mains.

Quand je dévoilai ma figure et que je revis Anna, elle était encore près de moi; mais M. de L... l'avait rapprochée de lui, et la tenait par la taille. Alors, je me levai, elle rougit, se dégagea en souriant et détourna son regard, comme si le mien l'eût embarrassée. Il y avait là bien de l'éloquence, bien de l'expression; mais j'étais incapable de raisonner.

Avant de sortir, son mari s'arrêta devant moi.

— Vous êtes jeune, me dit-il, vous avez sans doute une maîtresse qui vous aime, vous vous marierez, vous aurez une femme qui vous aimera; je vous souhaite tout le bonheur que j'ai trouvé.

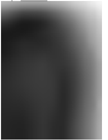
Pour toute réponse, je m'éloignai de M. de L..., et m'approchai d'Anna. Je ne sais ce que j'allais lui dire, mais heureusement je suivis la direction de son regard, et je fus maîtrisé. Frappé sans doute de ma brusquerie, M. de L... s'était arrêté près de la porte, et nous contemplait avec un étonnement interrogateur. Peut-être dans cet instant a-t-il conçu ce vague pressentiment qui crie intérieurement : « Malheur! » et fait entendre à notre âme comme à nos oreilles le bruit confus des voix qui annoncent un désastre; peut-être le bonheur dont il venait de se vanter fut-il troublé dès lors, car son visage devint sombre; et il disparut.

Je m'approchai de madame de L...

— Je suis bouleversé! lui dis-je; je puis l'avoir laissé paraître, mais la faute en est à vous. Vous pouviez m'épargner le mal que vous m'avez fait...

Elle me répondit avec une froideur, avec un sang-froid qui achevèrent de m'égarer, et elle finit par me dire qu'elle ne me verrait plus.

Mais je ne sais à ces paroles quelle frénésie s'empara de moi; je m'emportai comme si j'en avais eu le plus léger droit, et je la menaçai de la perdre dans le monde par des calomnies.



Elle ne fut pas ébranlée.

— Vous serez à moi, lui dis-je; vous ne serez plus à lui — surtout! Je vous forcerai à me suivre.

— Après..., que ferez-vous de moi? dit-elle, avec un calme effrayant.

— Ce que je ferai?...

Je m'avançai vers elle en grinçant des dents, et lui jetant un regard qui lui fit tourner les yeux vers le ciel.

— Je vous tuerai!... lui dis-je.

Ma voix tremblait de colère; quant à elle, son visage ne montrait aucune altération, sa respiration n'était pas agitée; elle était imposante.

— Alors, vous serez mon bon ange!... dit-elle.

Cette douceur me toucha. Je fus honteux de mon emportement, je voulus en obtenir le pardon; elle me répondit avec une expression de dédain qui me rendit toute ma rage. En la quittant, je lui dis à demi-voix :

— Quand il vous arrivera un malheur dont la source vous sera cachée..., ne cherchez pas... pensez à moi.

Oh! cela est infâme! mais, dans ce moment, je parlais du fond de mon cœur, il était plein de haine.

Le lendemain se passa sans me donner de calme; j'étais fou. Ces mots que j'avais prononcés revenaient toujours à mon esprit : « Vous serez à moi; vous ne serez plus à lui. »

Poussé par je ne sais quelle fatalité, je retournai vers cette maison, quoique j'eusse juré de n'y jamais rentrer. Il était onze heures du soir. Anna venait de se retirer dans son appartement. J'y pénétrai sans être vu, je ne sais ce que je voulais. Pouvais-je même l'emmener?

Je n'y songeais pas; je ne cherchais rien. J'entendis un pas, je reconnus le sien. Mon premier mouvement fut de me cacher, et je me mis derrière une porte. Alors seulement, il se fit jour dans mes idées, je sentis l'odieux de ma conduite. Ma jalousie, mon égoïste amour furent oubliés. Je ne vis plus que le malheur que je pouvais attirer sur Anna, et j'aurais voulu au prix de ma vie être loin d'elle.

Au même moment, d'autres pas se firent entendre. M. de L...

entra, il prit des livres et allait se retirer, lorsque mon ombre projetée sur le mur l'obligea de regarder avec attention. Sa main s'avançait pour terrasser un homme qui en eût voulu à sa vie, quand, dans cet homme..., il me reconnut... moi!...

Sa main retomba et il éclata en invectives. Sa voix excita en moi une rage dont je ne fus plus le maître.

— Du bruit!... pensai-je, il va la perdre...

Alors, je le regardai comme responsable de ce qui allait arriver Il était pâle, ses lèvres tremblaient, il se tourna vers Anna :

— Malheureuse!... dit-il.

— Taisez-vous! m'écriai-je, ne l'insultez pas.

Il voulait, le pauvre vieillard, secouer la force de ma main qui lui retenait le bras.

— Monsieur, dit-il en me regardant d'un œil jeune de colère, entre nous ce sera plus tard!... Mais elle, je ne la souffrirai plus chez moi. Qu'elle parte à l'heure même!... Qu'elle retourne dans sa famille!...

— De l'éclat?... Vous n'en ferez pas, vous le jurerez sur l'honneur!... lui répondis-je. Vous m'entendrez..., vous me croirez.

— Je n'entends rien! j'ai prononcé, laissez-moi. Sortez, ou j'appelle.

— Je vous suis.

A ce moment, mon sang bouillait avec tant de violence, que j'avais peine à me soutenir. J'étais porté à un degré de fureur auquel l'homme ne se connaît plus.

Un mot de mépris adressé par M. de L... à sa femme acheva de troubler ma raison.

Je me jetai sur lui comme un insensé. Nous n'avions d'arme que notre seule force. Il gémissait et se défendait faiblement. Nous n'étions ennemis que depuis un instant, et, pour terminer cette haine, il fallait notre vie à l'un des deux. A lui, peut-être la vengeance eût suffi; mais, comme il était attaqué, il cherchait à se défendre. C'est lui (oui, c'est lui, j'ai besoin de le croire!) qui se dirigea vers la fenêtre. Je m'en éloignais, et ses efforts m'en rapprochaient toujours. J'étais jeune, fort... Il était vieux et faible, la fenêtre était basse... Il cherchait à m'entraîner... Je résistai... Nous nous séparâmes... J'entendis le poids de son corps sur le pavé...

Je demeurai glacé d'horreur; je tombai sur une chaise, incapable d'aller au secours de cet homme, et oubliant de m'éloigner, indifférent même sur le sort d'Anna que je ne voyais pas près de moi. J'étais seul, tout ce qui m'entourait me faisait peur. Je regardais mes mains, croyant que j'allais les trouver tachées de sang.

J'entendis du bruit.

En quittant la chambre, je rencontrai madame de L... Elle ignorait ce qui s'était passé. Je me jetai à ses genoux, et je la conjurai de me dire un mot de pardon.

Elle se méprit sur le sens de mes paroles, regarda vivement du côté de la porte, et me fit signe de me taire; puis, serrant avec tendresse mes deux mains dans les siennes, elle pencha sa tête vers moi et une larme tomba sur ma joue.

— Nous ne nous verrons donc plus?... dit-elle.

J'étais hors d'état de lui répondre.

Cette parole d'amour près du cadavre de ma victime, cet aveu que j'obtenais au moment où Anna allait me haïr, quand je devenais un assassin, me semblait un sacrilége. Lorsque je la vis près d'entrer dans la chambre que je quittais, je retrouvai des forces pour l'en empêcher.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle. Je veux voir.

Je me mis devant elle.

— Vous n'entrerez pas!... par pitié pour moi, pour vous-même.

A ces mots, elle jeta un cri, me repoussa avec violence, et entra malgré moi. Elle alla se jeter à genoux, en se cachant le visage dans les mains, comme une enfant près de qui la foudre viendrait éclater.

Elle releva les yeux et les promena dans la chambre, craignant de les arrêter sur un objet effrayant. Je m'approchai d'elle.

— Je dois vous quitter!... lui dis-je. Si l'on me voyait ici, vous seriez compromise...

Elle se leva précipitamment, disant des mots sans suite, pleurant... Elle me faisait pitié.

J'allais partir.

Elle s'approcha de moi, et dit d'un air égaré, d'une voix sourde :

— Où donc?...

Je la crus folle. Je montrai la fenêtre, et un froid glacial courut dans mes veines.

Elle s'éloigna de la croisée comme d'un brasier, son regard m'effraya. Elle perdit la force de pleurer; ses sanglots la suffoquèrent.

Je ne pouvais me résoudre à laisser seule, dans un pareil moment, une femme jeune, craintive; mais ma raison revenait à la pensée du danger qui pouvait l'atteindre. Son honneur, sa vie même, j'avais tout compromis, car nous étions seuls ensemble. Mon sang se glaçait.

— Il faut de la fermeté, lui dis-je. Appelez, soyez effrayée!... Dites qu'il est tombé; dites ce que vous voudrez, mais sauvez-vous de la honte, sauvez-vous de la mort.

Je m'élancai hors de l'appartement, hors de la maison.

C'est ainsi que je m'éloignai d'Anna; tels furent et le mot d'amour que je désirais, et le moment d'union que je rêvais.

Unis dans la mémoire, — séparés à jamais par un souvenir d'exécration!

Le lendemain, je quittai Paris, pour ne pas avoir à écouter avec indifférence les récits de ce malheur, dont le poids m'a fait vieux à trente ans.

Lorsque je revins, on avait cessé de s'en occuper.

Les amis de madame de L... parlaient de son entrée à la Visitation.

On croyait alors qu'elle n'y passerait que le temps de son deuil, mais elle y mourut après un court noviciat.

Décembre 1830.

LA MORT DE MA TANTE

Italie! ne te lèveras-tu donc jamais en masse pour exterminer les *Tedeschi* et surtout les sots livres que tant de sots ont voulu re en ton honneur? Comment! tu n'as pas de poëte, de satique, de vengeur assez audacieux pour immoler, sous une poiante moquerie, ceux qui vont te polluant sans cesse, toi et tes rissantes figures, ton ciel chaud, tes monuments fauves, tes lents paysages, tes montagnes bleues et tes belles vallées inones de lumière et d'amour!

Ah! si je vais visiter jamais ce pays de poésie et de passion, de resse et de soleil, je serai comme un prêtre amoureux qui, prummment, ne publie pas ses conquêtes, jouissant, dans l'ombre et silence, des trésors complaisamment offerts à sa vue discrète...

Quoi! cette terre n'a pas un seul vallon secret, une petite grotte, grande comme une pantoufle, — brune, étroite et moussue, i puisse aborder un voyageur en s'écriant : « J'arrive ici le preier!... »

Non, le vulgaire a si bien piétiné, tâté, sali, foulé cette vieille ébauchée, encore dans les langes du despotisme, et qui, au mot « Liberté! » élève sa tête, comme un enfant curieux de voir delà de son berceau; il a si bien fatigué ce carrefour depuis ngtemps effondré par les *aldermen* et les *tourists* du monde ntier, que je n'y connais pas un seul point vierge dont la desiption puisse imprimer une piquante verdeur à ce passage, où je udrais placer *la Mort de ma tante* en forme de vignette capricieument dessinée au bas d'un livre, pour y remplacer le mot FIN!... r, après tout, la mort est la fin de bien des livres!...

Eh bien, elle mourut à un endroit que j'ai toujours admiré dans une des estampes du voyage de l'abbé de Saint-Non... C'est à l'extrémité de la baie de Naples. (Voyez la planche XXIX.) Ah! quel ciel!... Par le corps du Christ! l'artiste, le graveur et le typographe l'ont miraculeusement bien rendu!... Ces nuages me réchauffent!... Il y a du feu sur ce froid papier!... Tout le monde se dira comme moi : « Voilà bien comme je me figure que doit être l'Italie! Est-il possible de mourir sous les caresses de cette brise en respirant cet air embaumé, cette haleine pleine de vie, en voyant scintiller les facettes lumineuses de ces flots diaphanes qui se succèdent sur le rivage comme des mots d'amour!... »

A l'aspect de cette estampe, je devine qu'il est midi! J'entends, au milieu de ce profond silence, les gazouillements d'une cigale. Et voyez donc cette chèvre qui grimpe, et qui, de ses deux lèvres lascives, arrache avec dépit la baie d'un fruit ou la feuille de cet arbre. N'admirez-vous pas aussi ce fainéant couché qui bâille, à deux pas de ces pêcheurs groupés autour d'un homme improvisant sur sa guitare un chant doux et suave... Quel peuple! Il atteint sans peine ce que les Anglais et les riches cherchent en vain. C'est là qu'il faut aller vivre, et non pas mourir!... Ah! quel endroit j'ai choisi pour faire expirer ma tante! La mort et ce paysage!... mais c'est une antithèse!

— La signora aurait certainement vécu fort longtemps encore, sans le naufrage de *la Santa-Maria,* disait un vieux médecin.

— Non, docteur! Tenez, le cœur était affecté d'un anévrisme, et... elle serait toujours morte, répondit un chirurgien vêtu d'un tablier sanglant, et qui se grattait la tête avec le manche de son scalpel.

Les médecins discutaient devant le cadavre ouvert de ma pauvre tante!... Et son fils était dans le salon voisin, abîmé dans une horrible douleur.

— N'entrez pas, mon cousin, lui dis-je, ils font l'autopsie...

— Horreur! s'écria Sébastien.

Et il sortit dans un état d'irritation qui ressemblait à une frénésie.

Au bord de la mer, il entendit, vers le soir, le chant lugubre des prêtres qui étaient venus chercher processionnellement le corps de sa mère.

— Monsieur, on n'attend plus que vous pour la cérémonie, lui dit poliment le majordome de la Mort.

— Je n'irai pas!... s'écria-t-il.

— Voilà un jeune homme bien dépravé! répondit en murmurant le vieillard officiel.

— Il est donc sans religion? ajouta un lazzarone.

— Il ne croit pas à la Vierge!... cria une vieille femme.

— C'est pourtant sa mère!... dit un pêcheur.

La foule s'accrut, elle se passionna, rugit, et le tumulte commença.

— Un hérétique!... un parricide!... un excommunié!... — A mort, parricide! hérétique!...

Sébastien, immobile et froid, regarda dédaigneusement cette foule. Le convoi de sa mère se voyait dans le lointain. Les prêtres suivaient les contours du rivage pour aller au cimetière...

— *Stivalissimi* (triples niais)!... cria une voix forte partie d'une large poitrine.

En apercevant un marin trapu, carré, colère, les gens du groupe ne lancèrent pas les pierres qu'ils avaient ramassées pour assommer le prétendu parricide.

— Il a sauvé sa mère lors du naufrage de *la Santa-Maria!* dit le marin d'une voix mâle.

— Quoi! c'est lui?... Ah! c'est lui!... Bravo! bravo! bravo!... Pauvre jeune homme!...

Puis tout à coup soixante bras s'élevèrent pour porter le héros en triomphe.

— Laissez-le donc! s'écria le seul matelot qui eût échappé au naufrage de *la Santa-Maria*. Ne voyez-vous pas qu'il est presque évanoui de douleur?

Le convoi, ayant tourné l'angle d'un rocher, venait de disparaître, et Sébastien ne voyait plus, dans le lointain, les prêtres, leurs torches, le cercueil et la croix...

J'accourus, et j'aidai le matelot à porter mon cousin dans la villa où sa mère était morte la veille.

Le peuple alla se joindre au convoi, et chaque Napolitain débita pieusement un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* sur la tombe de la signora : seule aumône qu'ils pussent faire; — une aumône en

nature, une prière vive et sincère, un sentiment plus précieux que toutes les richesses de la terre, un concert de vœux pour le bonheur de la morte, pour ma tante bien-aimée!... — Elle était belle encore à trente-six ans. Vous l'eussiez adorée, autant que moi, qui en étais amoureux!

— Poverina!... disaient-ils en revenant, piccinina!... poverina!...

Puis ces braves gens, mobiles comme des nuages, rencontrèrent des marionnettes en arrivant sur le port. Ils oublièrent tout pour le seigneur Polichinelle, — le plus puissant de tous les souverains. — La vertu, la religion sont de belles institutions; mais, à Naples, Polichinelle lutte toujours, avec succès, contre ces deux principes sociaux, et il les fait sauter joyeusement en achevant sa partie de bâton avec le commissaire...

Et, comme ces Napolitains naïfs, je devais aussi, un beau jour, ne plus penser à ma tante, que parfois, le soir, si je retrouve un de ses gestes dans les gestes d'une jolie femme; ou si, en regardant les tisons d'un foyer, je reconnais, dans les caprices du brasier, son nez fin, plein d'enjouement... Ainsi de toutes les tantes!... et, un jour, de moi, de vous!... La mémoire est une courtisane, — toujours au dernier venu, au plus riche!

Décembre 1830.

VENGEANCE D'ARTISTE

C'était un artiste; il avait une figure originale, des manières peut-être un peu vives, mais franches; il aimait avec ivresse et bonne foi.

Elle, elle appartenait à une famille honorable; c'était une de ces jeunes filles qui parlent bien, dansent avec goût, savent toucher du piano, s'habiller gracieusement et prendre des airs de tête qui ne se prennent et ne réussissent qu'à Paris.

A Paris seulement, vous rencontrez de ces figures féminines, blanches, éclatantes aux flambeaux, de ces cheveux crépés clair qui encadrent ce visage virginal sous lequel un observateur devine que se cache une corruption profonde.

Quand, en présence de la famille, un soir, après dîner, en riant, et du consentement d'une mère vieille et astucieuse, Clara eut échangé sa bague de jeune fille contre un portrait, quelque aquarelle, que lui donna David, ils devinrent amants. Alors, si l'artiste entrait, Clara souriait, elle allait à lui, lui tendait la main; et seuls souvent, sur un canapé, au moment où les étrangers étaient dans le salon, eux dans le boudoir, plus d'une fois la jeune fille, la reine des salons, l'idole du monde, la riche héritière, laissa prendre plus d'un baiser au pauvre mais célèbre artiste. Ivre, bouillant, ses lèvres ne restèrent pas toujours sur le chaste terrain des joues décentes et roses. C'étaient deux êtres passionnés.

Un soir, au bal, David vit sa prétendue dansant avec un lord, un jeune homme bien cravaté, froid, long, guindé, vicomte, cinquante fois millionnaire.

— Elle! elle! elle! se dit-il en s'apercevant qu'elle souriait de la

bouche, des yeux, et qu'elle avait un plaisir dont il n'était pas la source.

Il se coula le long des froides et vieilles douairières, rangées en tapisserie, et parvint auprès de Clara au moment où, répondant à une interrogation de Damby, elle disait en parlant de David :

— Mais... il m'amuse...

Elle se retourna et ne rougit pas. L'artiste lui lança un regard, elle le soutint. Il voulut parler, elle s'élança pour figurer en entraînant milord Damby.

David sortit.

Il marcha longtemps dans les rues sombres, sales et désertes. Il était onze heures. Alors, le préfet de police Mangin n'avait pas attenté à la propriété la plus sacrée : il n'avait pas encore ordonné à la Vénus patentée de rester dans ses entre-sols obscurs, dans ses mansardes silencieuses.

Or, l'artiste, arrivé au sein de ce cloaque infect nommé cloître Saint-Honoré, avisa les pieds les plus blancs, la jupe la plus propre, les souliers les plus coquets qui se fussent offerts à ses regards pendant toute la soirée. Cette honnête personne ne trompait pas, elle! Elle vous donnait de l'amour avec la plus sévère de toutes les probités, et jamais épicier consciencieux n'avait pesé si consciencieusement une livre de sucre, qu'elle une heure de volupté.

L'artiste se trouva dans une chambre dont rien ne peut rendre l'horreur. Devant un foyer froid, sur une chaise sale, il foulait un carreau humide, et il contemplait le visage plombé de la dernière, de la plus infâme de toutes les créatures humaines.

C'était l'amant.

La beauté du cloître, vierge de la soirée, car elle pouvait dire le mot de Titus, jouait avec son parapluie sans être étonnée de faire rencontrer deux hommes dans cette chambre encyclopédique. L'amant avait des taches de sang sur les mains et s'essuyait.

L'artiste jeta un regard de plaisir sur le couple odieux.

— Voici vingt francs, leur dit-il, en jetant une pièce d'or sur une table dégoûtante.

Ils ouvrirent de grands yeux.

— Dites que vous méprisez Clara de Montbrun, en l'invectivant de vos plus sales injures.

Alors, ces deux êtres commencèrent le plus effroyable duo qui jamais ait retenti sous les voûtes du monastère dont cette maison avait jadis fait partie, et l'artiste écoutait avec volupté.

Puis il sortit.

Décembre 1830.

UNE INCONSÉQUENCE

— Te souviens-tu, mon petit Charles, combien de fois dans nos ꞉sses furtives tu m'as répété avec le soupir du regret : « Oh! rquoi faut-il que ta destinée soit enchaînée à celle d'un re!... »

— Oui, mon Amélie, je m'en souviens, et je le pense encore.

— Eh bien, je ne suis plus enchaînée, mon petit Charles; je suis ve et j'accours pour que tu m'épouses...

— Quoi! il serait vrai? dit Charles d'un air aussi atterré que si t un plafond lui tombait sur la tête.

— Oui, monsieur, *cela est vrai,* répondit Amélie en faisant une ces charmantes petites moues qui compliquent tant la gentil-se des femmes; mais est-ce que, par hasard, vous ne seriez plus s l'intention de m'épouser, monsieur?

— Oh! mon Dieu si! toujours...

.a réponse de l'artiste, nonchalamment prononcée, renfermait te pensée anti-chaleureuse : *Il faut bien faire une fin...* Il le tit, et ajouta aussitôt avec gaieté :

— Tout de suite même, si tu veux...

.a saillie produisit son effet. Amélie prit la philosophie pour l'amour, c'est tout ce que demandait la petite brune aux yeux s; elle sauta de joie d'abord, et puis après :

— Non pas tout de suite, mon petit Charles; car la convenance nterdit pour longtemps d'habiter avec toi le même monde n m'a vue forcément jusqu'ici fréquenter avec celui que je ne jamais souffrir; mais nous allons fuir ensemble, nous retirer s quelque coin bien solitaire, et, là, nous nous marierons pour

ne nous plus quitter jamais : nous rirons, nous causerons, nous dessinerons, nous jouerons ensemble, nous courrons l'un après l'autre, nous nous caresserons, et puis nous nous battrons, enfin nous nous amuserons bien, va, mon petit Charles!

— Eh bien, allons!... dit l'artiste en prenant son chapeau comme s'il partait pour les *Frères-Provençaux;* car la description de ce bonheur pittoresque n'était pas sans charmes pour lui.

. . . .

Un mois de cette solitude à deux, dans une retraite effrayante de calme et de monotonie, lassa le caractère blasé de l'artiste. Aussi, un soir, après avoir tout un quart d'heure tisonné le feu pendant que sa nouvelle épouse faisait de la tapisserie, Charles rompit le silence par cette question :

— Est-ce que, chère amie, tu ne comptes pas bientôt revoir Paris? Pour ma part, moi, je préfère les Bouffes au beuglement des plus belles vaches, et les galeries du Palais-Royal à la plus régulière avenue. Et toi?

— Pas moi, dit la petite femme, qui adorait la campagne, même au cœur de l'hiver, parce qu'elle adorait son mari comme au printemps de l'amour.

— Ah! c'est que, vois-tu, comme mes affaires m'obligent à faire un voyage à Paris, si tu avais voulu profiter de l'occasion, nous ne serions plus revenus prendre nos quartiers d'hiver dans tes catacombes champêtres; mais, puisque tu y tiens tant, j'y reviendrai, et, en même temps, je te rapporterai des nouvelles de chez toi.

— Ah! oui, c'est bien, mon petit Charles. Vois donc quel effet y a produit ma disparition, et surtout reviens promptement m'en instruire.

L'artiste avait touché la corde sensible, car, au catalogue des passions légitimes figure aussi la curiosité. Son départ fut donc vu avec plaisir par Amélie, qui décacheta avec plus de plaisir encore la première lettre de son mari, laquelle était ainsi conçue :

« Femme adorable et que j'adore,

» Toujours prêt à satisfaire tes désirs, ma visite à ton ancien domicile a été ma première démarche à Paris; voici l'exact récit du résultat de cette heureuse idée :

» Me présentant au portier avec cette indifférence si intéressante dans notre position, je lui demande si madame de V... est chez elle.

» — Oh! non, répondit-il; mais montez, *monsieur* est chez lui.

» Juge, de l'effet foudroyant de cette réponse.

» — Comment, *monsieur?* dis-je stupéfait.

» — Oui, *monsieur.*

» — Ah! miséricorde... Est-ce que, par hasard...? Je croyais... on m'avait dit...

» — Qu'il était mort, n'est-il pas vrai?

» — Oui, quelque chose dans ce genre-là...

» — Oh! mon Dieu! tout le monde l'a cru aussi pendant trois jours entiers; mais, fort heureusement, le quatrième on s'est aperçu que ce n'était qu'une léthargie, et maintenant, monsieur est en pleine convalescence. Seulement, il est bien chagrin, parce que la fausse nouvelle de sa mort a tellement affligé son épouse, qu'elle est partie, désespérée, on ne sait où.

» — Bah! vraiment?

» — Oui, monsieur.

» — Ah! la pauvre dame!... »

Et, depuis ce temps, M. de V..., qui a enfin retrouvé sa femme, va partout vantant son terrible accès de douleur funéraire, et, à chaque nouvelle proposition d'établissement qu'on fait au jeune artiste, celui-ci répond toujours *qu'il n'a pas de goût pour le mariage.*

Décembre 1830.

LES DEUX DRAGONS

D'immenses et hauts herbages, des bœufs qui s'y engraissent,
s chevaux aux formes arrondies, à la démarche paisible, qui
ent ou regardent par-dessus des haies semées de pommiers,
nobles de la Normandie; un ciel brillant de soleil, et ses rayons
s'adoucissent sur toute cette verdure; une colline avec son che-
ı jaunâtre; une troupe de jeunes gars normands qui la descen-
t, s'entraînant bras dessus, bras dessous, en chantant faux et
...

e n'était pourtant pas un jour de fête, et des hommes bêchant
lque coin de terre se redressaient pour les voir passer. Ce cos-
e endimanché, ces chapeaux bariolés de rubans de mille cou-
s, — on eût dit une noce. Mais la mariée manquait. Au lieu de
on, un tambour au milieu des rubans, des plaques de papier
ant les moindres numéros de l'alphabet arithmétique. Le pre-
r de la bande, une énorme canne à la main, avait cette tour-
e de tambour-major, dernière tradition des bizarres attitudes
rières dont l'image curieuse se retrouve dans quelques gra-
es du XVIe siècle.

'étaient donc des conscrits. Il ne leur manquait pour jouir de
reste que d'être tout à fait ivres, et c'est à quoi ils pour-
aient, en réveillant leur soif à courir d'un village à l'autre,
npant chaque fois leur cidre dans du vin. Ils faisaient bien.
resse, dit-on, est mauvaise pour les sauvages, qui n'ont pas
oin d'ivresse. Ils sont libres. Mais, quand le villageois quitte sa
umière, sa maîtresse, pour servir sous un caporal, le vin pro-
, et l'on n'en saurait trop boire.

Derrière la troupe marchaient deux jeunes paysans; l'un, d'une taille médiocre, une figure douce et pâle, de grosses larmes coulant dessus; l'autre, haut, robuste, des cheveux d'un roux ardent, des joues rondes et rouges, comme le fruit de sa province; les plus beaux yeux qu'on puisse voir, tant ils étaient grands, fermes, gais et bleus. Il faudrait que Charlet les eût vus.

Mais cette figure joviale était presque triste en ce moment. Penché sur son camarade, le soutenant d'une main, et posant l'autre sur sa poitrine gonflée de sanglots, Norbert s'y prenait de son mieux pour le consolér.

— Ne pleure pas, Thibaut, disait-il en le secouant. A quoi ça sert? Qu'est-ce que tu regrettes donc? Tu es orphelin. Nous partons ensemble. La guerre! Je ne la hais pas, moi. Ni toi non plus, je t'en réponds. Tu es un peu enfant; mais, au fond, tu as du cœur, tu en as, Thibaut, et, si tu me voyais dans l'embarras... Tu aurais mieux aimé le séminaire qu'un régiment? Bah! la tonsure..., bon pour les chauves. Des Français comme nous, c'est fait exprès pour la troupe. Si c'est que tu penses à la fille à Girard, elle ne vaut pas ça, vois-tu, et, moi qui te parle, si j'avais voulu... Suffit... J'en ai une aussi, moi, qui pleurait ce matin. Ne me soutenait-elle pas qu'elle était grosse! C'te idée de femme! Allons, allons, vive la joie! vive l'empereur! — le roi, faut dire; car, pour l'autre, il paraît qu'il est mort tout de bon. — Viens, nous vivrons longtemps. ensemble, nous deux. Viens!

La troupe s'était arrêtée autour d'un petit cabaret situé au bas du coteau. Bonne station pour nos pèlerins. Toutes les voix appelaient Norbert.

— Les fainéants, disait-il, ils ont besoin de moi pour rire.

On buvait, au grand air, à l'ombre; le cidre petillait comme du champagne. Des cris, des verres brisés, de bons tours aux camarades, et des refrains, et des chorus! plusieurs de ces chansons populaires, psaumes de ceux qui ne savent pas le latin. Norbert même improvisait des couplets, moins riches de rimes que sa verve villageoise. Puis des saillies, des éclats. Que de gorgées renvoyées par le rire! Norbert n'était pas de ceux qui regardent l'effet qu'ils produisent; mais, voyant du coin de l'œil Thibaut qui riait malgré lui, assis à sa droite, le bon jeune homme en prit tant, que, si son

camarade ne l'eût ramené trébuchant au village, il eût dormi là, à la belle étoile, au fond d'un fossé, bivac des ivrognes. Il n'en aurait pas plus mal dormi.

Les deux Normands avaient été dirigés sur un régiment de dragons en garnison en Alsace. Norbert était surtout propre à cette arme, qui tient à la fois de la troupe légère et du cuirassier. Elle souffrit, dit-on, lorsqu'on voulut y mêler aussi du fantassin. Mais les dragons ont fait parler d'eux en 1814, quand, pour bien finir, chacun fit de son mieux. On en parle encore, et, grâce à ces vieilles bandes accourues d'Espagne au secours de la patrie, ces gens du Nord ont laissé des carcasses de plus pour engraisser nos champs et nos chiens.

Norbert avait tant fait, qu'on ne l'avait pas séparé de Thibaut.

— Si vous ne nous laissez pas ensemble, disait-il à l'officier de recrutement, sauf respect, mon capitaine, je vous promets que je déserte.

L'officier était jeune : il comprit le paysan, et Thibaut fut dragon.

Un dimanche soir, deux mois après son entrée au régiment, il était assis seul près d'une table, dans le jardin d'une brasserie, rendez-vous ordinaire des cavaliers. Son casque était placé devant lui, à côté d'un pot de bière et de deux verres énormes. Il s'ennuyait en attendant Norbert, qui tardait à venir.

En ce moment vint un dragon, surnommé le Parisien, et connu de tous pour un homme dangereux, féroce, brave pourtant, fameux par son adresse dans tous les genres d'escrime et par vingt duels funestes à ses adversaires.

Le Parisien s'avança, suivi de deux cavaliers et d'une fille. Toutes les tables étaient prises. Il s'approcha de celle où Thibaut s'était assis, et, faisant glisser le fourreau de son sabre au ras de la table :

— Place aux anciens, conscrit ! dit-il en jetant bas le casque, le pot et les verres; va-t'en bâiller ailleurs, m'entends-tu ?

Thibaut le regardait, tout étourdi de cette attaque imprévue.

— Va-t'en donc ! dit le Parisien en le poussant brusquement.

Thibaut se débattit, et prononça le mot de *brutal*... L'autre avait déjà bu copieusement; le sang lui monta au visage : deux soufflets retentirent sur celui du jeune soldat; tous les cavaliers se retournèrent.

Thibaut n'était pas un lâche, non certainement; mais son inexpérience, sa faiblesse, sa stupeur, la redoutable réputation du Parisien, ce que l'affront même avait de terrible, ces mots, ces regards moqueurs qui l'accablaient de toutes parts... La fille s'était jetée entre l'autre et lui. Bref, il ramassa son casque et sortit, non sans jeter sur le Parisien un regard plein de colère, non sans penser à une vengeance; mais le chagrin et la honte étaient ce qu'il sentait le plus, et il pensait surtout à Norbert.

Il le cherchait au hasard et comme par instinct. Il l'aperçut enfin qui se promenait tranquillement sur le rempart, serrant le bras ou plutôt tenant le sien autour d'une grande et jolie paysanne, qui riait, comme lui, de tout son cœur, et marchait à demi penchée, touchant de ses lèvres l'épaulette du dragon. Dieu sait pourquoi le patois normand et la jargon d'Alsace pouvaient jaser ensemble et se comprendre. Deux mois de service avaient déjà fait de Norbert un cavalier accompli, et, quand les jugulaires de son casque encadraient cette figure animée, quand le cuivre de sa visière brillait au niveau de son œil hardi, quand le rire secouait sa jeune moustache, il n'est pas étonnant qu'il plût aux jeunes filles alsaciennes, race de femmes fécondes en bons, en beaux soldats, et qui les aime.

Ils riaient donc tous deux, et sans quelques baisers ils auraient ri toujours. Thibaut les atteint. Norbert lève les yeux.

— Qu'as-tu ? s'écria-t-il en quittant brusquement la jeune paysanne.

Thibaut se jeta en pleurant sur la poitrine de son ami, et cet embrassement émut plus Norbert que tous ceux de sa maîtresse.

— Est-ce qu'on t'a manqué, Thibaut? reprit-il, baissant la tête sur lui et le soutenant dans son bras gauche.

Je ne sais quel pressentiment l'avertissait.

— Oui, dit Thibaut en se frappant le cœur; le Parisien...

Norbert devint pâle comme un mort. Il lui avait suffi de voir le Parisien pour le prendre en haine, et d'entendre son nom pour être sûr...

— Il t'a frappé, dit-il, mille noms de... L'as-tu tué, le brigand? C'est ma faute, ajouta-t-il en frappant du pied, c'est ma faute. Je t'avais promis de me trouver là. Pour une fois que je te quitte!

Mais ne m'en veux pas, Thibaut, s'écria-t-il en lui serrant les mains.

Deux larmes roulaient dans ses grands yeux.

— Je vais te venger... Viens!

— C'est à moi à me battre avec lui, Norbert; tu seras mon témoin, et je ferai de mon mieux.

— A toi! s'écria Norbert en haussant les épaules, à toi! Tu es trop faible. Je t'ai toujours bien dit que, si tu me voyais dans l'embarras... C'est mon tour aujourd'hui. Viens!... Quand nous étions enfants, Thibaut, je t'ai défendu plus d'une fois, tu sais. Je suis toujours le même, frère, et à présent j'ai un sabre au flanc. Tu ne voudrais pas me faire de la peine. Marchons!

Thibaut le suivait dans un état impossible à décrire. Norbert avait toujours eu un grand ascendant sur lui. La jeune fille les regardait s'éloigner, tremblant de peur et ne reconnaissant plus à son air le galant et joyeux cavalier. Lui s'avançait d'un pas rapide; à travers sa contenance hardie, on retrouvait encore le jeune soldat; rien de ce qui signale un spadassin de régiment. Son œil bleu semblait noir, sa voix grondait entre ses dents, sa main secouait la poignée de son sabre, la lame râlait dans le fourreau.

Il entre dans la brasserie. Le Parisien lui tournait le dos. Mais qu'il le reconnut bien vite! Il s'élance en face de lui, et, renversant du pied la table et tout ce qu'elle portait, il abattit trois fois sa large main sur le visage du dragon [1].

. . . .

1. Cette première partie des *Deux Dragons* fut publiée dans le numéro de *la Silhouette* du 2 janvier 1831 ; on lit au bas cette note : *La suite au prochain numéro;* mais, *la Silhouette* ayant dès lors cessé de paraître, la suite des *Deux Dragons* demeura inédite, et même, probablement ne fut-elle jamais écrite.

LE MARCHAND DE BUSTES

se trouvait, par une belle matinée de 1793, à l'âge de dix-neuf , tourmenté de cette ambition juvénile qui fait entrevoir la une dans la carrière qu'on va entreprendre. Reste le choix.

oué d'une âme honnêtement passionnée, il aurait bien envié gloires de la tribune; mais les plus belles paroles compromettent toujours la tête qui les concevait, et, comme il n'aurait voulu e que de fort belles choses, il renonça à la tribune et à la gloire s tête.

Un jour, à la lecture d'un bulletin de l'armée, il lui avait pris la ble envie de se précipiter dans les camps pour faire profiter son ys de ses connaissances distinguées en stratégie; mais, ayant léchi qu'une balle avait le temps de l'atteindre dix fois dans les gs de l'obéissance passive, avant qu'il pût faire tuer les autres r nouveaux principes, il chercha une profession où l'on débutât r l'indépendance, et il pensa aux arts libéraux.

D'abord, la peinture s'offrit à son esprit avec ses hasards laboux et ses épreuves aventureuses; mais, comme nous avons dit e cet esprit n'était qu'honnêtement passionné, il s'effraya des rmes d'une profession féconde en écueils moraux, et il préféra sculpture. Une statue, c'est l'image de la nature, moins la coueur; cela convenait déjà mieux au penchant circonspect de l'imaation très-peu brûlante de notre hermaphros moral; il voulut procher encore davantage l'art prestigieux du statuaire du beau al de la réalité, et, coupant la nature par plus de la moitié, il nsacra ses facultés éloquentes, stratégiques et candides à la prosion simplement honnête de marchand de bustes.

[illegible] des grands hommes d'après la bosse, de l'im-[illegible] et plâtre des illustrations passées au moule, se con-[illegible] comme son propre ouvrage [illegible] ordinaires aux marchands de bustes; le nôtre [illegible] boutique et retroussa ses manches.

Bientôt, il [illegible] d'une physionomie superbe d'horreur : front bas et [illegible], favoris épais et criminels, yeux plus grands que une bouche déjà énorme, au bas de cela *Robespierre*, en grosses lettres, et la boutique fut bientôt remplie d'une foule de ces chefs-d'œuvre, avenir de fortune et de gloire.

Mais, un matin, le marchand de bustes vit entrer chez lui un individu élégamment poudré, mis avec recherche, à l'œil perçant et à la figure de chat. Vite le chef-d'œuvre lui fut offert. Alors, l'inconnu, fixant sur le marchand un regard diabolique, lui demanda en grinçant s'il était las de vivre et s'il voulait être brisé comme son œuvre, qu'il broya en effet d'un superbe geste de fureur. C'était M. de Robespierre en personne. Le pauvre marchand de bustes préféra briser lui-même tout ce que contenait son magasin plutôt que de contrarier le moins du monde le susceptible héros de l'échafaud.

Il y aurait eu gros à gagner à faire le buste de certaines dames de l'époque qui, mises à la mode par MM. Barras et autres voluptueux républicains, auraient pu être tirées à nombreux exemplaires; mais notre marchand, qui ne voulait tenir la fortune que d'une source pure et limpide, n'en fit rien. Admirateur d'une grande réputation militaire qui s'établissait alors, il résolut de la couler, lui trouvant du reste une physionomie fort propre à cela. Le buste de Moreau décora donc bientôt sa boutique. Mais à peu de jours de là arrivèrent de bruyants aides de camp qui, au nom de la République et de la liberté, donnèrent de grands coups de plats de sabre sur la tête du héros et sur les doigts de son admirateur, traitant ce dernier d'ennemi du général Bonaparte, et le forçant à leur promettre le buste de ce grand homme, sous peine d'être transpercé.

Contrarié dans ses goûts, mais trop bon citoyen pour n'avoir pas peur des coups de sabre, notre homme courut pendant plusieurs jours après la nouvelle figure historique. L'ayant enfin rencontrée, il ne

trouva que l'œil de bien dans toute cette physionomie pâle et déjà usée par la pensée. Un œil seulement pour faire un buste, c'est peu ; aussi le marchand ajouta-t-il, dans l'intérêt de l'art, quelques accessoires qui rendaient, sinon le portrait plus ressemblant, au moins fort nécessaire l'inscription indicative qui le décorait.

Malgré l'assurance des aides de camp et le parfait tranchant de leurs épées, le buste se vendit peu, quoique sur l'inscription le marchand ajoutât tous les quinze jours un nouveau titre, ou une nouvelle victoire. C'est que l'admiration des peuples reste béante pendant toute la durée de gloire, et ne devient expansive que quand cette gloire est ratifiée par un brevet de mort ou d'adversité. Le marchand de bustes attendit donc, avec une patience de quinze ans, que sonnât pour lui l'heure de la fortune et de l'illustration, augmentant toujours son inscription, et élargissant un peu son buste quand la gloire de l'époque engraissait par trop.

Cette heure tant désirée, le marchand crut enfin l'entendre à la Restauration, qui arrivait en calèche, suivie de figures aussi hétérogènes qu'inconnues. Et, pour la première fois, il gémit de ne s'être adonné seulement qu'à la reproduction de la gloire en buste, quand il aperçut les énormes guêtres en velours paternel qui ouvraient la marche d'un aussi beau règne.

Dans son enthousiasme restaurateur, il aurait voulu pouvoir transformer en héros de plâtre jusqu'au dernier goujat des armées coalisées; mais, obligé de renoncer à ce beau projet de centralisation glorieuse, à cause de la quantité, il se résigna à ne jeter au moule que les physionomies de qualité, et son magasin fut bientôt garni des bustes de toutes les Majestés européennes.

Vu l'étrangeté du patriotisme de l'époque, ce n'était peut-être pas un mauvais moyen de fortune et de gloire qu'avait choisi là notre marchand de bustes. C'est ce qu'empêcha de savoir au juste l'arrivée inattendue des guerriers de Grenoble, qui, confondant l'une et l'autre avec les portraits, objet de leur fureur, réduisirent le tout en poudre.

Accablé des coups du sort, toujours meurtrier pour son présent de plâtre et son avenir de gloire, le marchand de bustes commençait à être désolé des douceurs de sa profession, quand le triomphe du Trocadéro vint le rendre aux charmes de l'espérance. Ayant

écrit : *Le vainqueur des Espagnes* au bas de l'ancien buste d jeune officier, beau comme un Amour, le vertueux comte d'Ar envoya la croix d'honneur à l'artiste distingué qui avait su rep duire, d'une manière si heureuse, les traits de son auguste monseigneur le duc d'Angoulême, si joli garçon, comme on sait.

Par reconnaissance de la gloire en ruban rouge, et par dé d'une fortune quelconque, n'importe la couleur, le marcha s'empressa de mouler plus tard le portrait du monarque Charles Depuis, la révolution de juillet est venue le convaincre de la f gilité des calculs humains, chose qu'il croyait savoir déjà, m dont le convainquit encore davantage l'empressement du peupl faire une Saint-Barthélemy de ses bustes parjures.

Aujourd'hui, le marchand de bustes approche de la soixantain après trente-huit ans de longanimité et d'héroïsme pour une pr fession qu'il aima, il ne juge point à propos d'en changer; ma l'âme vide d'enthousiasme, parce qu'elle est pleine d'une doulo reuse expérience, ce n'est que d'une main tremblante que, to jours à l'affût de la circonstance, il vient de ressaisir le mou pour couler Louis-Philippe Ier. Justement, ce dernier buste est u chef-d'œuvre de belle stature et de mâles proportions : aussi, a moindre bruit, le marchand ferme-t-il religieusement son magasi car, si, par hasard, le buste du roi-citoyen ne réalisait point enfi l'espoir d'une fortune longtemps provoquée, il serait au moins l consolation de toute une vie de débris, de pièces et de morceaux

Janvier 1831.

UNE

PASSION AU COLLÉGE

Il me semble encore la voir avec sa taille onduleuse, ses toilettes toujours si pleines de goût, et ce pied élégant dont j'étudiais avec volupté l'étroite empreinte sur le sable de nos cours.

Il me semble encore la voir apparaissant au milieu de nous, indifférente aux autres, mais comme une divinité pour moi ; car, si elle venait voir son fils, mon camarade Hector, toujours elle s'informait de moi, partageait entre nous deux les approvisionnements qu'elle lui apportait, me faisait sortir avec lui, enfin m'associait à tous ses plaisirs, ayant compassion de l'isolement où me laissait une famille éloignée.

Aussi, quelle brûlante reconnaissance excitaient en moi les soins de la jeune veuve aux contours gracieux ! Ce n'était pas de la tendresse comme pour une mère, de l'amitié comme pour une sœur ; c'était un sentiment tout autre, vague, inconnu pour moi, terrible pour mon âme qu'il brisait. C'est l'enfer du cœur qu'une passion qui l'agite, le parcourt et le broie, toujours expirante sur les lèvres qui pourraient le soulager. Jugez de mon tourment, à moi qui de l'amour ignorais jusqu'au langage, qui d'un cœur de femme ne connaissais encore que la toilette et le joli pied de mon idole ! A moi qui, par-dessus tout cela, n'avais qu'une apparence chétive et cet âge de quinze ans, où l'on ne suppose à l'âme que l'instinct de la nullité, quand elle est souvent déjà le vestibule de toutes les passions !

Je me souviens qu'alors une jalouse rage m'animait contre ces

hommes du monde, vétérans de la séduction, qui, habitués à manier la louange, prodiguaient leurs fadeurs à la jeune veuve quand, moi qui aurais voulu tant lui dire, je ne pouvais rien exprimer.

Que de fois dans la fougue de la solitude, où j'allais crier son nom, je formai le projet de lui tout avouer; puis, ne sachant que lui apprendre, au moins lui raconter mes souffrances! Mais, quand je la voyais, quand je rencontrais ses beaux yeux, aussi bienveillants pour moi que pour Hector, alors le calme du bonheur succédait à l'agitation, et le trouble, la confusion me faisaient oublier le tourment qui bientôt devait recommencer à me déchirer.

Un soir, après tout un jour délicieux, puisque je l'avais passé à la contempler, Clémence, dans sa bonté ingénieuse pour nos plaisirs, nous mena, Hector et moi, à Tivoli; et puis, comme la fête s'était prolongée bien après l'heure du collége, il fut décidé que nous n'y rentrerions que le lendemain matin. J'allais donc habiter toute une nuit sous le même toit qu'elle, près du lieu où elle reposait! Nuit capricieuse et pleine de suavité! nuit dont ne peut jouir qu'une fois l'homme-enfant assez heureux pour la rencontrer dans la vie!

La journée avait été brûlante, et, dans l'embrasement de mon cerveau, je passai la plus grande partie de la nuit à humer l'air rafraîchi, à étudier le bruit du sommeil lointain de Clémence, à caresser les idées inconnues qui entretenaient mon délire.

Cependant, accablé par tant d'émotions, je finis par succomber au charme d'une illusion douce et je m'endormis en pensant à Clémence. Un voile s'était déchiré devant mes yeux; je voyais en elle comme un nouvel être. Aimante, elle m'abandonnait ses longues tresses de cheveux noirs; enfin, agitée des mêmes tourments que moi, sa main n'échappait plus à la mienne, son regard répondait au mien, son toucher délicieux m'apportait le frémissement du bonheur. — Mais ce n'est point un songe! la voilà bien! C'est elle qui, séduisante de grâce et de beauté, est là, inquiète, penchée sur mon chevet... C'est bien cette voix qui fait vibrer mon cœur.

— Édouard, me dit-elle; mais qu'avez-vous donc, mon ami?

pourquoi ce délire, pourquoi ces cris où est entremêlé mon nom? Que me voulez-vous? Seriez-vous souffrant?

— Quoi! j'ai dit votre nom! Mon sommeil a révélé mon secret! Ah! pardonnez, madame; ou plutôt plaignez les souffrances que vous causez.

— Comment? que dites-vous? Mais rappelez donc vos sens, Édouard, calmez cette agitation qui m'effraye.

— Elle ne me quitte jamais.

— Une fièvre ardente vous agite en ce moment.

— C'est toujours ainsi, madame, quand je pense à vous.

— Édouard, Édouard, chassez, vous dis-je, les dernières idées d'un songe agité... pour vous rappeler le respect... Mais qu'entends-je?... Oh! mon Dieu! nous sommes surpris!... Édouard! Édouard! malheureux enfant!...

Et elle tomba évanouie dans le cabinet de mon alcôve.

Cette violente scène fut un éclair qui me grandit à mes propres yeux, et qui me vieillit tout à coup de plusieurs années d'expérience. J'avais compris l'amour avant de le savoir, je voulais débuter convenablement.

— Bonjour, Hector, dis-je avec le sang-froid le plus risiblement étudié, car c'était lui qui venait m'éveiller pour nous rendre au collége. Comment! ajoutai-je, est-ce que nous allons partir tout de suite?...

— A présent même, il le faut, l'heure avance, et nous serons en retenue à la prochaine sortie. Je ne dirai pas même adieu à maman, de peur de nous retarder; ainsi, vois!

— A ta maman? Ah! oui..., tu as raison, il ne faut point troubler son sommeil; partons.

Et, promptement habillé, je quittai la maison de Clémence sans pouvoir lui dire adieu, sans savoir même si elle était revenue de son évanouissement.

Arrivé au collége, je recueillis toutes les nouvelles idées, j'étudiai toutes les sensations qui surgissaient en moi pour écrire à celle qui en était la cause, et j'attendis avec une incroyable anxiété le dimanche suivant, qu'un vague pressentiment me faisait entrevoir comme un jour de félicité. Enfin arriva le terme de cette semaine, la plus longue de ma vie, où, en proie au délire d'une

imagination aride et ignorante, dévoré d'un secret que je ne voulais point partager, je passai les jours et les nuits essayant de pénétrer un mystère que j'ignorais toujours davantage. Ivre de bonheur, je cours chez Clémence...

Elle était partie pour les eaux.

Janvier 1831.

UN LENDEMAIN

Enfin, ma chère Eléonore,
Tu l'as connu, ce péché si charmant
Que tu craignais même en le désirant;
En le goûtant, que tu craignais encore.
PARNY.

minés puissamment dès l'enfance par cette mutuelle affection
st déjà la naïveté de l'amour, puis séparés par les événements
ltueux d'une vie diversement heurtée, ils se trouvaient réunis
e hasard.

i, palpitant d'espoir dans l'avenir.

e, le trouble dans l'âme aux souvenirs du passé.

ssi, confiante dans le compagnon de ses jeunes jours, elle
lorait de lui que pitié pour sa nouvelle existence d'épouse,
ère, quand, au langage de l'amitié, il faisait succéder celui
passion.

rs, lui, cherchant dans son cœur généreux le moyen de ras-
une âme timidement aimante, il ne balançait pas à offrir le
fice de sa vie pour un seul instant de mystérieux bonheur.

Un seul, disait-il l'œil suppliant; puis, après, le secret enfoui
la pierre muette !

elle, dans son incrédulité de jeune femme, elle souriait à ces
stations du délire. Elle souriait à son ami, mais elle repoussait
urs son amant.

étaient donc là seuls. — Seuls comme on est pour distiller le
eur, comme on cherche à l'être quand on ne fait que l'es-
r.

Pour échapper l'un à l'autre tout en étant ensemble, elle lui avait demandé de lire ; — car, pendant ce temps au moins, elle pouvait le regarder sans craindre ses regards, entendre sa voix sans y répondre, jouir de sa présence qu'elle aimait tant, sans avoir à la redouter. Puis, son imagination la faisant heureuse, ses yeux cherchèrent comme un présage dans l'extrémité sombre de son appartement que la lampe n'éclairait pas. Ses pensées s'y réfugièrent comme dans un rêve. Elle écouta l'avenir...

Il lui semblait y voir des ombres caressantes..., comme des songes voluptueux d'illusions, de bonheur pour plusieurs vies... Mais, à travers ces nuages, dans le coin tout à fait, c'était un point si incertain, si noir, qu'elle y voyait une figure lugubre, hideuse... Et, pour calmer l'effroi qu'elle-même se créait, elle regarda son ami et lui rendit son attention.

Arrivé au récit de Françoise de Rimini, lui, plein de trouble, lisait en ce moment avec une chaleureuse ardeur, car sur ce passage il basait un vague espoir.

Un jour que nous lisions l'amoureuse aventure
De Lancelot, souvent, pendant cette lecture
Qui nous charmait tous deux de la même façon
(Nous étions seuls alors et sans aucun soupçon),
Souvent, sans y penser, nos yeux se rencontrèrent,
Et notre front pâlit et nos voix se troublèrent!
Mais un passage enfin dans ce livre si doux
Décida notre sort et triompha de nous.
Quand nous vîmes l'amant de Genèvre, en délire,
Imprimer un baiser sur son divin sourire,
Lui, que rien ne pourra me ravir à présent,
Baisa ma bouche aussi, brûlant et frémissant.
— Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage.

. . . .

Le lendemain, il était nuit partout, mais nuit sombre et bien noire. L'éclair qui sillonnait la nue montrait tout l'horrible de la nature dans ses caprices furieux, et, semblable à la mer houleuse qui enveloppe de ses mugissements les chants insouciants du riverain, le tonnerre écrasait l'harmonie légère au bruit de laquelle se balançait toute une foule heureuse de plaisirs et de fête.

— Quel étrange orchestre vient contrarier le nôtre !

— Si Gustave était ici, il improviserait des stances sur ce majestueux bacchanal.

— Gustave!... Comment! ignorerais-tu?

— Quoi donc?

— Ce matin, il s'est brûlé la cervelle.

— Bah! et pourquoi?

— On ne sait.

— Fâcheux! c'était un charmant garçon.

— Je ne conçois pas qu'on puisse se brûler la cervelle aujourd'hui, au milieu d'événements si dramatiques, sans en attendre le dénoûment. Dans six mois, je ne dis pas; mais, aujourd'hui, c'est une folie, parole d'honneur!

— Mademoiselle, me permettrez-vous d'être votre cavalier pour la prochaine?

— Monsieur, je suis engagée pour les onze premières; à la douzième, ce sera avec le plus grand plaisir.

— Trop heureux!

Et, bien loin de là, dans une chambre qu'éclairait douteusement une pâle lumière, était une jeune femme, seule avec ses larmes. — Elle leva les yeux vers l'espace sombre... L'image du bonheur avait disparu. Il ne restait plus que la figure sinistre, la figure lugubre; mais, plus hideuse encore, car elle grinçait un affreux rire...

Février 1831.

HISTOIRE DE GIBERNE

... Et moi qui ai fait la grimace à la Mort quand j'ai entrevu sa hideuse tête, j'ai tremblé en pensant que je pourrais la voir encore.

LORD BYRON.

— Oh! oui, l'émotion vive est un violent cahot dans la vie! dit un air tout sentimental un jeune grenadier au front pâle et aux irs cheveux, en embrassant de ses deux jambes l'estimable ēle du corps de garde.

— Eh bien, alors, comme je vous le disais, messieurs, j'ai fait age du cahot figuré.

— Oh! contez-nous donc ça, mon ancien!

— Contez-nous donc ça, père Julien!

— Oh! mon Dieu! c'est pas la chose d'ambitionner la gloire de ateur; mais, puisque ça m'est arrivé d'avoir de l'émotion, je out simplement vous dire comment. — C'était en 1823, pen- la guerre d'Espagne, la guerre aux procédés, vous savez, où e se tirait pas un coup de fusil sans la préalable politesse d'un de chapeau. Moi, ça m'était encore égal, parce qu'enfin, si *autre* on nous entretenait pour la chose d'être féroces, ceux- nous voulaient modérés. J'étais donc militaire civilisé, sans confesse cependant. Mais ce n'est pas tout. J'avais pour ne un homme acharné après moi. Vous savez, de ces espèces us qui, sans raison ni conséquence aucune, s'attachent à mé- injustement un homme jusque dans les moindres détails évolutions privées; comme un de ces êtres tracassiers que ous envoie dans un moment de guignon; un chien fini, quoi!

— Oui, père Julien.

— Pour lors, moi, peu flatté de cette haine disciplinaire, je ne dis encore rien; mais voilà ce que, en manière de rancune, je méditai contre le paroissien.

» Dans le cours de mon existence de garnison, j'avais déjà monté quelques factions à Toulon, et, après bien des doutes, bien des réflexions, les souvenirs de ma mémoire me firent acquérir la certitude que mon capitaine n'était autre qu'un forçat des bagnes de Toulon, que je me rappelais parfaitement y avoir vu à plusieurs reprises. Ainsi débarrassé du poids modérateur de la considération que tout troupier doit à son chef, je me dis :

» — Cré croquin! plus d'égards, Julien!

» Et, sans expliquer à personne la raison de mes motifs, j'annonçai hautement l'intention d'accueillir par un soufflet la première injustice de l'individu. — Histoire de rire. — A quoi tout le monde d'applaudir, parce que, dans toute affaire chanceuse, chacun aime mieux la voir entreprendre par le voisin que de s'en charger soi-même.

— C'est bien vrai, cela!

— Mais Julien ne recule jamais. Ce que j'avais promis aux camarades, je le fis. Par une belle revue d'inspection, l'individu s'arrête devant moi et me toise des pieds à la tête, comme un honnête homme aurait tout au plus le droit de le faire. Ma tenue était joliment soignée, j'ose le dire, mais v'la-t-il pas que le particulier finit par me conseiller la salle de police pour apprendre à nettoyer le fourniment. Depuis longtemps, la main me démangeait, et la réflexion me paralysait toujours, quand, ma foi, d'aligné que j'étais, je me distrais, et, d'un revers du poing, je vous envoie mon vilain être embrasser le cheval du colonel. — Stupéfaction de toute la ligne, silence général; on m'emmène en prison; v'là qu'est bon, je m'y attendais, je ne dis donc encore rien.

» Mais, quand arriva le conseil de guerre, où le capitaine, mon accusateur, me chargeait avec tout l'acharnement dont il était susceptible, et qu'on me demanda quelle raison avait pu me porter à une pareille extrémité, alors je rompis la dissimulation et déployai mes facultés.

» — Colonel, que je dis, je me suis laissé aller à l'apparence

fallacieuse d'une insubordination flagrante pour la seule chose de démasquer l'infamie. Maillard, portant les épaulettes de capitaine, n'est autre qu'un forçat échappé des bagnes de Toulon, et, pour toute défense, je demande que, sur-le-champ, l'épaule de Maillard soit mise à nu.

» Là-dessus, je relevai victorieusement ma moustache, en fixant Maillard, qui, pour un scélérat, faisait, ma foi, assez bonne contenance pendant qu'on le déshabillait. — Dans ce moment, je l'avouerai, soit effet de l'imagination ou de la peur, la contraction de ses traits me fit presque douter de sa ressemblance avec le forçat; la venette me prit; elle fut encore augmentée par le silence profond du conseil ébahi et par la solennité d'un instant si décisif. Tellement que, quand on en vint à enlever la chemise, je sentais mon cœur descendre la garde comme un conscrit.

» L'épaule nue, je me précipite dessus pour lire mon absolution dans le signe de l'infamie... Pas plus de signe que sur ma main.— Je m'étais trompé!

— Oh! mon Dieu!

— Caporal, voulez-vous, s'il vous plaît, me faire l'obligeance d'un verre de punch? ça réchauffera le récit. Quand je dis que je m'étais trompé, ça en avait tout l'air. Mais le désagrément de la circonstance me rend du cœur, je me ravise, je lève la main, je frappe vigoureusement sur l'épaule de Maillard, et, par l'effet du procédé, je parviens à y voir pour un moment la marque des lettres T. P. — T. P. ça veut dire galérien. C'était tout ce qu'il me fallait.

L'OFFICIER DU POSTE. — Messieurs, voici quatre heures, il faut relever les sentinelles.

— Allons silencieusement rêver! dit le jeune homme au front pâle et aux noirs cheveux.

LE NARRATEUR, *entre ses dents.* — Oui, allons rêver — l'arme au bras, — comme dit monsieur avec ses physionomies de rhétorique; mais, en attendant, caporal, faites-moi donc l'obligeance d'un dernier verre de punch; j'en ai trop bu cette nuit, et j'espère que celui-là m'en fera passer l'odeur.

Février 1831.

LE CORNAC DE CARLSRUHE

ɜrcé au milieu des cris féroces d'une ménagerie, élevé dans ɔérité des mœurs carnassières, séparé du monde par une grille, ɩe possédant de civilisation que cette part un peu équivoque tigre apprivoisé, le cornac de Carlsruhe ne connaissait qu'un re de gloire, voir trembler devant lui ses féroces sujets; qu'un re de bonheur, caresser tour à tour Lessica, sa compagne au ırd de feu, et Tony, son grand ours blanc, son ami d'enfance. ire lequel de ces deux êtres le cornac aimait le mieux lui eût chose impossible; ces deux affections complétaient son exis- ɔe d'homme-lion.

ussi, toute l'implacable colère de cette dernière nature s'em- a-t-elle de son âme quand il vint à soupçonner une trahison la part de Lessica.

lusieurs fois, il avait remarqué un jeune seigneur, dont les ɩuentes visites à la ménagerie semblaient révéler un autre if qu'une curiosité vulgaire; mais il fallut que le hasard lui en nît l'horrible preuve pour qu'enfin il doutât de la fidélité de ɔompagne, de celle qu'il aimait à l'égal de Tony!

n billet du jeune seigneur annonçait à Lessica que toutes les ures étaient prises pour réaliser leurs vœux; que, cette nuit ne, il franchirait le mur de la première cour pour l'enlever et avec elle, loin des deux ours qui la gardaient.

aire parvenir la lettre à Lessica, se promettant bien de faire ɜr un rôle à son poignard, fut pour le Cornac le résultat de sa nière pensée. Puis, en attendant l'heure de la vengeance, il ı s'enfermer avec Tony, le seul qui ne l'eût jamais trahi.

Tout le jour, ce fut un mutuel épanchement d'amitié, comme un échange de commisération entre l'ours et son maître. Celui-ci, la rage au cœur et le désespoir aux yeux, balbutiait sa douleur en frottant sa figure contre le front rugueux de son confident, et l'animal semblait comprendre, en considérant d'un œil morne chaque larme que son maître laissait tomber sur ses pattes velues.

... Deux heures du matin avaient sonné et toute la ville était ensevelie dans le plus profond repos. Seulement, la rue aboutissant à la ménagerie retentissait du bruit régulier de l'éperon, et un jeune cavalier s'arrêta bientôt au pied du mur de cette enceinte. La lune, qui éclairait brillante en cet instant, lui permit de choisir les cavités les plus commodes pour l'escalade; il se cramponna hardiment; parvenu au faîte du mur, il enjamba avec résolution, descendit comme il était monté, et disparut tout à fait derrière l'enclos.

Arrivé à terre, il avança de quelques pas, puis fixa des regards inquiets sur une petite croisée qui jetait une faible clarté. Bientôt une jeune femme parut, agitant amoureusement un mouchoir blanc; mais, derrière cette figure céleste, le cavalier crut voir celle du cornac, s'agitant horriblement...

Dans le même instant, il mit l'épée à la main et se retourna au bruit de pas pesants...

L'ours blanc, debout, l'œil joyeux, la gueule béante et les bras longs, s'avançait pour le happer!...

— Bravo, Tony, bravo! hurlait le cornac, qui tenait sa femme échevelée et la mordait cruellement, car il l'aimait trop pour la poignarder. Défends bravement ton maître, qui t'a réservé un fameux souper.

Et l'ours, haut de six pieds, franchissait, en se dandinant avec une nonchalance civilisée, l'espace que laissait le jeune seigneur en reculant d'effroi.

Enfin le danger ranima son courage; le malheureux se fendit plusieurs fois l'épée haute, à la grâce près, comme il faisait à la salle d'armes, et autant de fois son terrible adversaire, entamé, bondit à reculons.

Mais Tony devint furieux.

Le cornac, voyant le sang rougir le poil de son ami, menaçait le cavalier de venir l'achever, s'il ne se laissait dévorer.

L'ours, devinant alors une lutte où il n'avait cru voir qu'un repas, s'élança d'un saut sur le cavalier; l'homme disparut sous la bête fauve.

Toute une lame d'épée, qui traversait l'estomac de Tony, aiguisa singulièrement son appétit naturel, et un effroyable craquement annonça au cornac et à Lessica que le jeune seigneur avait été dévoré avant d'avoir cessé de vivre.

Mars 1831.

L'EMBUSCADE

ESQUISSE DU MOYEN AGE

ı la fin d'une superbe journée d'août 1594; le soleil ne ıs que des rayons obliques sur les riantes clairières du le Barret, situé à très-peu de distance de Bordeaux, sur e Bayonne; les plantes, ranimées par une brise fraîche te, relevaient leurs tiges inclinées vers le sol, et les rêts à se livrer au sommeil, s'agitaient sous leurs verts ı saluant d'un bruyant et dernier concert le coucher de jour.

poque de troubles et de guerres intestines, il était rare s'aventurer hors des villes, et, si quelque affaire vous y n'était que bien armé ou même avec une escorte, tant e la crainte des bandouliers et des hommes d'armes en ıi infestaient les campagnes, employant leurs loisirs à et rançonner les voyageurs.

là pourtant, à l'heure où les ouvriers quittent le travail, mes étaient partis de Bordeaux et s'étaient acheminés s de Barret. Quoiqu'ils ne portassent ni cottes d'armes, s, ni buffleterie, ni dague, ni rien de ce qui constituait utrement militaire, le tromblon à canon de cuivre, à dont chacun d'eux était muni, indiquait assez que leur ıvait un tout autre but qu'une simple promenade.

déjà quelque temps qu'ils étaient cachés dans un taillis la route, vers laquelle ils jetaient souvent des regards , lorsque l'un d'eux rompit enfin le silence.

encore! s'écria-t-il avec un jurement énergique, et voilà

huit heures qui sonnent à Saint-André. Conçois-tu quelque chose à ce retard, Bertrand?

— Tiens, Macaire, répondit l'autre, qui paraissait moins déterminé, si tu m'en crois, nous abandonnerons la place; aussi bien, tu t'es trompé de jour, et notre expédition est manquée.

— Manquée, dis-tu? Non pas, je suis sûr de mon fait. Ne sommes-nous point à la mi-août, et n'est-ce pas toujours à cette époque que le prieur de Saint-Dominique va recueillir ses dîmes? Le vieux chrétien est riche, et la proie sera belle.

— Porter la main sur un homme d'Église, reprit Bertrand, c'est un crime horrible!...

— Bah! nous gagnerons les indulgences au prochain jubilé. D'ailleurs, n'est-ce pas à nos dépens qu'ils s'engraissent, ces gens d'Église? Et celui-ci a-t-il eu pitié de toi, pauvre gars, quand tu fus cité à l'official pour avoir tué des lapins sur les plaisirs de Sa Seigneurie?

— C'est vrai! mon dos attesterait encore le prix que me coûtèrent ces maudits lapins; mais aussi le prieur a plus d'une fois secouru mon père, que ma conduite a réduit au pain de l'aumône. Ce matin encore, il est parti pour aller mendier sa vie dans les villages environnants; il doit revenir par cette route... S'il voyait le métier que je fais, il mourrait de douleur!...

— Toujours des scrupules, interrompit Macaire. Pauvre sot! ta probité t'empêchera-t-elle de mourir de faim? te fera-t-elle épouser ta mie Gertrude, la fille de messire Raimbaut?...

— Gertrude! Pourquoi as-tu prononcé ce nom?... Oui, il le faut... eh bien, que mon sort s'accomplisse donc!...

— Silence! reprit Macaire en mettant l'oreille contre terre, j'ai entendu du bruit... Vive-Dieu! compagnon, nous n'avons rien perdu pour attendre... Allons, du courage, voici la fortune qui nous arrive à portée de tromblon!

En effet, comme il achevait ces mots, un nuage de poussière s'éleva à l'horizon, et, en se dissipant peu à peu, laissa voir le coche du prieur de Saint-Dominique, qui s'avançait au trot pesant de quatre vigoureuses mules. De l'autre côté de la route cheminait péniblement un vieillard à barbe blanche, couvert de haillons et chargé d'une besace; mais la voiture le masquait entière-

ment. En ce moment, elle atteignit la lisière du bois. Macaire poussa du coude son compagnon.

— Voici l'instant, dit-il à voix basse, en ravivant la mèche de son espingole; à moi le postillon! toi, vise au valet de pied; après, 'affaire sera facile... Attention!... feu!...

Et il exécuta lui-même son commandement; mais l'amorce seule enflamma, et son tromblon ne partit point.

Bertrand essuya la sueur glacée qui découlait de son front, et cha aussi son coup, en détournant la tête. La balle de fer siffla vec violence, et un sourd gémissement vint retentir à leurs reilles. Macaire s'élança sur la route, Bertrand le suivit machina-ement; mais le coche du prieur était déjà bien loin, et le coup de eu, en effrayant les mules, n'avait fait que presser leur allure.

— Malédiction! s'écria Macaire, nous les avons manqués!... Qui donc as-tu frappé?... J'avais cru entendre...

Au même instant, il aperçut, à quelques pas de lui, un vieillard étendu sur la terre et baigné dans son sang.

— Tiens, continua-t-il froidement, voilà ton gibier!... Tu as fait là une belle expédition!...

Mais Bertrand ne l'entendait plus; d'un coup d'œil, il avait reconnu le vieillard; il se précipita sur ce cadavre inanimé, en poussant des cris affreux...

Le malheureux avait tué son père!

Avril 1831.

TABLEAU

D'UN

INTÉRIEUR DE FAMILLE

›h! heureux, quarante-sept fois heureux, l'homme complété ıs son existence imparfaite par cette précieuse moitié de son ividu vulgairement appelée madame son épouse! — Pour lui, le ıheur est une habitude, une nature intégrante dont il peut user iscrétion, comme moi d'un petit pain chez mon restaurateur.

ar, moi, je suis célibataire, et par conséquent réduit à cher- r le bonheur dans un *omnibus,* dans une loge de la Gaieté, ou ı Petite Provence; obligé pour le tout d'être pénétré de recon- ssance envers un mari complaisant, un amant décharmé, ou un 'e borgne, comme de voir la moindre espérance de félicité sou- e au pouvoir d'une averse, d'une rencontre, ou de toute autre aisie du destin.

- Voilà donc, me disais-je, le sort du célibataire, tandis que ›ux, bicéphale privilégié, n'a pas besoin, lui, de faire des expé- ces de bonheur à domicile; car ce bonheur, il le trouve conti- lement sous sa main; sans cesse il est à ses côtés : s'il sort, met sous son bras; s'il pleut, il le garantit de son parapluie! ıte heure, il peut lui faire un appel et en user indistinctement lumière du soleil, de la lune ou de la bougie. C'est ravissant! y a qu'une invasion de Cosaques qui puisse détruire une féli- pareille, et encore la garde nationale est-elle là.

t moi, célibataire, je me désolais à la lueur de ces tristes ›xions et d'un soleil de midi trente-cinq minutes, quand le

tout fut subitement interrompu par une de ces caresses délicieuses qui vous coupent la respiration.

C'était une amitié de collége que j'avais pour le moment suspendue au cou.

— Eh quoi ! s'écria Derville en reprenant terre, est-ce bien toi, cher Eugène, que je revois après dix ans de séparation ?

— Moi-même, répliquai-je en rajustant ma cravate.

— Et qu'es-tu, que dis-tu, que penses-tu, qui vois-tu, que fais-tu depuis si longtemps ?

— Je suis, je dis, je pense, je vois, je fais, comme j'étais, je disais, je pensais, je voyais et je faisais, lorsque le sort vint à nous séparer.

— Ah ! esprit stationnaire et inébranlable, je te reconnais bien là ! Dix ans de monotonie dans dix années d'existence ! Ce n'est pas vivre... Eh bien, moi, mon cher, j'ai fait une petite fortune, un bon mariage et des enfants charmants.

— O heureux ami, tu es époux ! et tu as des marmots !

— Dis donc des Amours. — Tiens, Eugène, pour prolonger le plaisir de cette première rencontre, accepte le dîner de l'amitié ; je vais te présenter à ma femme ; tu verras mes enfants et tu jouiras du tableau de mon bonheur.

— J'accepte avec reconnaissance... Ta femme est-elle jolie ?

— Adorable !

— Et jamais, jusqu'ici, tu n'as... elle n'a... vous n'eûtes... ?

— Dieu ! si un homme osait regarder mon Albertine, je lui passerais tout un arsenal au travers du corps !

— Sois tranquille, Derville, j'aurai toujours les yeux fixés sur mon assiette.

— Eh ! tu penses bien que je ne dis pas ça pour les anciens camarades comme toi.

— Oh ! époux magnanime et ami généreux !

Déjà nous commencions à entamer le quatrième étage d'un escalier assez étroit, lorsque je fus frappé d'un bruit très-confus, mais fort glapissant. J'allais m'informer de la cause d'un effet aussi incommode, quand mon ami me dit d'un air triomphant :

— Entends-tu mes petits gaillards ? quel vacarme ils font là-haut ! C'est toute la journée comme cela.

Dès lors, je trouvai fort gracieuse cette expression d'une joie enfantine.

— Ohé ! ohé ! v'là papa, cria, en ouvrant la porte, un gros joufflu de cinq à six ans, qui entra au salon la tête entre les jambes de son père.

Après quoi, il faillit me jeter à la renverse, en me gratifiant de la même gentillesse pendant que je présentais mes salutations respectueuses à madame Derville.

Apercevant un monsieur qui paraissait être de la famille, je demandai à Derville si c'était un parent de sa femme. C'était un ami de la maison, qui voulait bien partager les plaisirs, les peines et parfois le dîner des deux époux.

A peine fus-je assis, que mon ami appela Charlot pour me le faire voir. Charlot, bourrelet en tête, bavette au menton et tartine en main, accourut gaiement à la voix de son père. D'après l'ordre de me donner la main, Charlot me frappa plusieurs fois la cuisse avec cordialité. Malheureusement, c'était de la main qui tenait la tartine, et mon pantalon fut couvert de confitures. J'embrassai Charlot, alors j'en eus plein le visage.

Ceci fait, on appela Fanfan; mais Fanfan et son gros joufflu d'aîné étaient trop affairés pour répondre : tous deux traînaient une espèce de voiture... C'était mon chapeau de *sylvestrine* que ces messieurs avaient attelé d'une ficelle. Mon ami me fit admirer dans cette circonstance combien ses fils étaient ingénieux pour leur âge. Je tenais mon chapeau en bois de la munificence de l'inventeur, je ne répondis rien.

— C'est surtout l'aîné qui est précoce, reprit Derville, c'est un vrai diable; aussi j'en ferai un militaire, de celui-là.

— Oui, j'veux être gendarme, moi ! cria le gros joufflu.

Puis, sans doute pour nous convaincre de son goût décidé pour les armes, cet aimable enfant se mit à faire résonner mon chapeau, transformé en tambour, sous les coups redoublés d'une baguette et d'une cuiller à pot.

L'arrivée de madame Derville vint mettre un terme à ces exercices belliqueux. Elle avait fait, comme on dit, un bout de toilette, et nous passâmes à table.

Je voulus m'asseoir; mais on avait retiré ma chaise, et, sans

l'adresse de mon ami, qui me rattrapa en route, j'allais me casser les reins à jeun, grâce à une innocente espièglerie. On en rit beaucoup.

J'étais placé entre Derville et son fils aîné. Madame était entre Fanfan et le monsieur de la maison, lequel se chargeait de faire manger M. Charlot. — Oh! admirable dévouement de l'amitié!

Pendant la première demi-heure, j'eus à essuyer des excuses de la part de madame Derville sur le mauvais dîner qu'elle allait me donner; mais elle avait été surprise, son mari n'en faisait jamais d'autres! J'excusai mon ami avec chaleur, puis je secouai ma culotte; déjà mon jeune voisin m'avait donné neuf coups de pied.

On parla politique, modes, spectacles. L'ami de la maison prit la parole; il ne pensait pas comme Derville, sa femme n'était jamais de son avis; il fut décidé que mon ami était un exalté.

Un événement vint changer le cours de la conversation. La domestique, qui apportait un superbe poisson nageant dans la sauce. vint pour le placer devant moi. Malheureusement, mon jeune voisin, voulant savoir avant tout le monde ce que contenait un si grand plat, s'accrocha à l'un des bords pendant qu'il était suspendu sur ma tête, et, en un clin d'œil, tout mon individu eut l'apparence d'une matelotte.

A ce coup, grande rumeur. Madame voulait chasser la domestique à cause de sa maladresse; mon ami assurait que c'était moi qui avais haussé la tête; moi, je dématelottais cette tête coupable, tandis que l'ami de la maison nettoyait mon habit.

O artiste estimable, qui le premier transformâtes un manche de gigot en vase nocturne à l'usage d'un marmouset, que de coups de crayon vous eût fournis l'intéressante famille de mon ami!

Au dessert, le calme sembla renaître : Charlot avait été emporté à la cuisine avec le second service; Fanfan, perché sur sa haute chaise, y dormait paisiblement; mais cette tranquillité apparente était le prélude d'un autre orage.

Pour me donner une nouvelle preuve de l'affection particulière qu'il m'avait témoignée jusque-là, mon jeune voisin, trouvant ma part plus copieuse que la sienne, se mit à pêcher dans mon assiette à pleines mains par manière de *dînette*. Son père s'en aperçut, e lui débita à ce sujet une phrase morale accompagnée d'une chi-

quenaude paternelle; à quoi l'enfant répondit par des hurlements épouvantables. Furieuse, l'œil en feu et l'injure à la bouche, madame Derville s'élança sur son mari, s'écria qu'elle ne voulait pas qu'on battît *son enfant.* L'ami de la maison s'interposa, tous les marmots se mirent à pleurer en chœur, et moi, persuadé de la triste figure que devait faire un étranger dans ce charivari, je pris mon chapeau et m'échappai.

Je n'avais pas descendu deux étages, que je m'aperçus que j'avais oublié mes gants. En remontant, j'entendis ce même bruit qui m'avait frappé la première fois, mais d'une manière beaucoup plus distincte, celle-ci. Une voix colère et animée prononçait les mots de *monstre!* de *tyran!* — J'ouvre... Au même instant, une carafe qui se promenait dans l'espace vient frapper l'angle de la porte, crie, se brise et retombe sur moi en pluie et en éclats.

Madame Derville avait disparu; mon ami me fit des excuses de ce que sa femme s'était comportée ce soir-là *comme un enfant.* J'agréai le tout comme j'avais reçu le poisson à la sauce et la carafe d'eau fraîche, c'est-à-dire avec l'air de la plus grande satisfaction, et je descendis vite les quatre étages, me promettant bien de ne les plus remonter.

Mais, une fois dans la rue :

— Eh quoi! m'écriai-je, le bonheur conjugal ne serait-il qu'un vain mot? Un époux ne serait-il qu'une éponge de ménage? Un chef de famille est-il destiné à être coiffé d'une carafe, si un ami généreux ne se rencontre pas là qui la reçoive pour lui?... — J'y réfléchirai.

Mai 1831.

LE

PATRIOTISME DE CLARICE

D'aucuns s'imaginent que, pour servir son pays, il est indispen-le d'avoir cinq pieds six ou huit pouces, de larges épaules, un s vigoureux, des yeux flamboyants et de longues moustaches ges ou noires.

C'est une erreur.

Car Clarice n'est qu'une jeune et jolie fille, et cependant, elle si prétend... Mais n'anticipons pas.

Je m'étonnerais que vous ne connussiez pas Clarice; bien plus ange encore me paraîtrait-il que vous ne l'eussiez pas rencon-e quelquefois.

Vous n'iriez donc jamais aux Italiens, au bal de l'Opéra, chez Toni, au bois de Boulogne, partout enfin où se presse la foule jolies femmes qui n'existent que pour se faire admirer, ne pirent que dans une calèche, un tilbury, et n'éprouvent d'émo-s délicieuses qu'en jetant l'or par les fenêtres... et leurs ants à la porte, quand ils s'avisent d'être insupportables — ou nés, ce qui est absolument la même chose.

Or, Clarice est ainsi faite.

Que si vous désirez en savoir davantage, j'ajouterai qu'elle est nde, d'une taille svelte et flexible. Ses yeux noirs, ordinai-ment remplis d'une voluptueuse expression, petillent de joie nous forcent d'imiter son fou rire lorsqu'elle a pu se montrer nne et dévouée patriote... Devoir dont elle s'acquitte à ravir.

Je passe rapidement sur les autres attraits de Clarice. Son pied dalous, sa main effilée, son teint éclatant fourniraient à certains

autres l'occasion de pages longues et vides. Vous me saurez gré de vous en dispenser.

C'était la semaine dernière, je rencontrai Clarice aux Tuileries. Elle était seule. Je l'accostai poliment, c'est-à-dire le binocle à l'œil, pour ne rien perdre de ses charmes.

— Par quel prodige, adorable Clarice, devenez-vous chaque jour plus jolie?

— Ah! mon cher comte, c'est que le bonheur embellit.

— Vous êtes donc bien heureuse, Clarice?

— Flatteur!...

— Envers vous?... C'est impossible... Mais, dites-moi. Ernest a-t-il toujours l'avantage de se ruiner pour vous?

— Le petit baron?... Fi donc!... vous m'offensez.

— Ah! pardon... j'oubliais... c'est déjà fait.

— Non, je vous jure... Oh! mon cher, j'ai le cœur plus français que vous ne le pensez.

— Que voulez-vous dire?

— J'ai fait serment de ne plus me laisser adorer par mes compatriotes.

— Ingrate!... C'est vouloir faire bien des victimes!

— Que voulez-vous! j'ai aussi mon système d'amour et d'économie politique depuis la révolution... et, à moins d'être Russe...

— Quelle folie!

— Vous riez, incrédule, mais je vous pardonne, cela doit vous paraître si étrange... Que faites-vous ce soir?

— Ce qu'il vous plaira.

— Donnez-moi votre bras.

Elle me conduisit vers un élégant et riche landau, dans lequel nous montâmes. Une heure après, nous avions visité vingt magasins, et le landau, rempli de magnifiques étoffes, de cachemires, de tissus précieux, entrait dans la cour d'un hôtel immense.

Je suivis Clarice à travers une file d'appartements brillants, d'un luxe effréné, éblouissants d'une splendeur princiale.

— Ah! c'est vous, monsieur Broff? dit Clarice à un individu à tournure épaisse qui se trouva sur notre chemin; je suis enchantée de vous rencontrer. Vous allez m'avancer dix-sept mille francs pour acquitter quelques bagatelles dont je viens de faire emplette.

— Madame, j'avancerai tout ce qu'il vous plaira... Cependant... 'osais me permettre...

— C'est bien; je vous attends, mon cher Broff.

roff fronça le sourcil et sortit en secouant la tête. Il n'était pas s du salon que Clarice se prit à rire comme une folle.

— Avez-vous jamais avisé, mon cher comte, face d'intendant se plus déconfite?... Ah! ah! ah! ce pauvre Broff!... il ne peut pardonner d'avoir mangé trois cents paysans à son maître puis un mois... Ah! ah! ah! un million tout au plus.

— Trois cents paysans?...

— Pas un de moins... Le comte Daborowski, entiché de son autoate, les destinait à grossir les bataillons que doit nous envoyer icolas... Ah! ah! ah!... Ce que voyant, cher comte, je me suis évouée... non comme cette jeune Polonaise dont on célèbre la aute vertu, en me ruinant... J'ai préféré ruiner l'ennemi... Je rois que ce moyen en vaut bien un autre... Ah! ah! ah! ce pauvre aborowski est le troisième que j'enlève au czar depuis six mois... ne lui laisse absolument que le secours de leur vaillante épée. bien, que pensez-vous de moi, maintenant? Plaisanterez-vous core?

— A Dieu ne plaise, bel ange! je suis confondu. Vous méritez couronne civique, charmante Clarice... Mais y songez-vous? en lques mois... tant de millions!

— Vous oubliez que ces millions circulent tous dans Paris, que je ai pas conservé un seul napoléon.

— Je vous crois sans peine... du train dont vous allez.

— Bah!... je suis Française, mon pays avant tout!

patriotisme!

Mai 1831.

LE DOME DES INVALIDES

HALLUCINATION

Ce fut par une belle soirée du mois de juin, entre quatre et cinq ures, que je quittai la cellule de la rue du Bac où mon honorable studieux ami, le baron de Werther, m'avait donné le déjeuner plus délicat dont il puisse être fait mention dans les chastes et ›res annales de mon estomac; car l'estomac a sa littérature, sa ›moire, son éducation, son éloquence; l'estomac est un homme ns l'homme; et jamais je n'éprouvai si curieusement l'influence ›rcée par cet organe sur mon économie mentale.

Après nous avoir gracieusement régalés de vins du Rhin et de ngrie, il avait par politesse terminé le repas amical en faisant vir du vin de Champagne. — Jusque-là, son hospitalité se serait uvée vulgaire, sans sa causerie artiste, sans ses récits fantasti-›s, et surtout sans nous autres, nous ses amis, tous gens d'en-nement, de cœur et de passion.

Nous nous trouvâmes, vers la fin du déjeuner, livrés tous à une lancolie douce, et plongés dans une absorption assez naturelle gens qui ont bien mangé.

Voyant cela, le baron, cet excellent critique, cet Allemand idit, qui, malgré sa baronnie, mène l'admirable et poétique vie s moines du XVIe siècle devant un paysage monacal, dans une llule abbatiale; notre moine, dis-je, couronna son œuvre de strolâtrie par un vrai tour de moine.

Au moment où la conversation s'arrêta, quand nous fûmes tous des fauteuils inventés par le confort anglais et perfectionnés

à Paris, qui eussent fait l'admiration des bénédictins, Werther s'assit à une petite table, et, levant une partie du couvercle, il tira, d'un instrument allemand, des sons qui tiennent un juste milieu entre les accents lugubres d'un chat implorant une chatte ou rêvant les joies de la gouttière, et les notes d'un orgue vibrant dans une église. — Je ne sais ce qu'il fit de ce terrible appareil de mélancolie, mais jamais mon intelligence ne fut plus cruellement bouleversée. Le souffle de l'air, dirigé sur des métaux, produisait des vibrations harmoniques si fortes, si graves, si perçantes, que chaque note attaquait immédiatement une fibre, et cette musique de vert-de-gris, ces mélodies pleines d'arsenic, introduisirent violemment dans mon âme toutes les rêveries de Jean-Paul, toutes les ballades allemandes, toute une poésie fantastique et douloureuse qui me mit en fuite, moi gai, moi jovial, mais souffrant, mais agité. Je me sentais comme dédoublé. Mon être intérieur avait quitté cette forme extérieure pour laquelle une ou deux femmes, ma famille et moi, nous témoignions assez d'amitié. — L'air n'était plus de l'air; mes jambes n'étaient plus des jambes; c'était une nature molle et sans consistance qui pliait, et les pavés s'enfonçaient, les passants dansaient, et je trouvais Paris singulièrement gai.

Je pris par la rue de Babylone, et je marchai mélancoliquement vers les boulevards, en prenant le dôme des Invalides pour mon orient. — Au détour de je ne sais quelle rue, je vis le dôme venir à moi!... Dans le premier moment, je fus un peu surpris et je m'arrêtai. — C'était bien le dôme des Invalides, il se promenait sur sa pointe, et se mettait au soleil comme un bon bourgeois du Marais. Je pris d'abord cette vision pour un effet d'optique et j'en jouis avec délices, sans vouloir m'expliquer le phénomène; mais j'eus une sensation de frayeur en le voyant s'avancer, comme s'il voulait me marcher sur les talons... Je me mis à courir, mais j'entendais derrière moi le pas lourd de ce coquin de dôme, qui avait l'air de se moquer de moi. Ses yeux riaient; en effet, le soleil, passant à travers les ouvertures qui y sont pratiquées de distance en distance, leur donnait une vague ressemblance avec des yeux, et le dôme me jetait de véritables regards...

— Je suis bien bête, pensais-je, je vais aller derrière lui!...

Je le laissai passer, et alors il se remit la pointe en l'air.

Dans cette situation, il me fit un signe de tête, et sa maudite robe bleu et or se plissa comme la jupe d'une femme...

Alors, je fis quelques pas en arrière pour le planter là; car je commençais à être extrêmement inquiet. Certes, les journaux, le lendemain, n'allaient pas manquer de raconter que moi, l'auteur de quelques articles insérés dans la *Revue*, j'avais emporté le dôme des Invalides; mais cela m'était assez indifférent, parce que je comptais bien réclamer, et raconter naïvement que le dôme m'avait pris en amitié, m'avait suivi de son propre mouvement. Mon caractère bien connu, mes habitudes et mes mœurs, devaient faire supposer que, loin de dégrader les monuments publics, je plaiderais plutôt pour leur conservation.

La difficulté la plus grande, et qui m'embarrassait le plus, entre toutes les autres, était de savoir ce que j'allais faire de ce dôme. Certes, il y avait une fortune immense à gagner. Outre que l'amitié du dôme des Invalides pour un homme n'avait rien que de très-flatteur, je pouvais l'emmener en pays étranger, le montrer à Londres auprès de Saint-Paul; mais, s'il allait me suivre ainsi, comment rentrer chez moi?... Où le mettre? — Naturellement, il allait faire des dégâts considérables par les rues où il passerait; mais je pouvais l'emmener par les quais et le tenir du côté de la rivière. En criant gare, chacun se rangerait; mais son contact, s'il voulait entrer chez moi, renverserait la maison où je loge. Quelle indemnité le propriétaire ne me demanderait-il pas! Sa maison n'est pas assurée contre les dômes. Puis, si je l'emmenais à Londres ou à Berlin, que de dégâts sur la route, car il n'avait pas la voie...

— Dieu! comme les Invalides sont drôles sans le dôme!... m'écriai-je.

A ces mots, quelques personnes qui se trouvaient là levèrent les yeux sur l'église, et se mirent à rire.

Quelques-uns dirent :

— Mais qu'est-il donc devenu?

— Je suis sûr que tout Paris est en rumeur!...

Alors, j'entendis un brouhaha, des clameurs à faire croire que la fin du monde approchait.

— Allons, les voilà qui crient après leur dôme !... me dis-je.

Ils avaient bien raison, le dôme des Invalides est un des plus beaux monuments de Paris; et, depuis que, par une fantaisie assez rare chez les dômes, il était devenu ma propriété, je l'admirais avec ravissement. Il brillait sous les rayons du soleil comme s'il eût été couvert de pierreries; son azur se directait vivement sur celui du ciel, et sa lanterne si gracieuse, si merveilleusement élégante et légère, semblait m'offrir des beautés que je n'avais pas encore remarquées. Il avait bien quelques endroits fanés et dédorés où le plomb reparaissait; mais je n'étais pas assez riche pour leur restituer leur éclat impérial.

J'ai vu, dans les environs de Nemours, un paysan qui a la singulière puissance de fasciner les abeilles, et de s'en faire suivre sans qu'elles le piquent. Il est leur roi; il les siffle, elles viennent. Il leur dit de s'en aller, elles décampent. — Peut-être étais-je arrivé dans ma vie à un développement moral, à un pouvoir surnaturel, et peut-être avais-je le pouvoir d'attirer les dômes.

Alors, je pensais, dans l'intérêt de la France, à remettre celui-ci à sa place et à voyager en Europe afin de ramener à Paris plusieurs dômes célèbres, ceux d'Orient, ceux d'Italie, et les plus belles tours de cathédrales... Quelle gloire !... qu'étaient les Paganini, les Rossini, les Cuvier, les Canova, les Gœthe, auprès de moi ! — J'avais déjà dans mon pouvoir la foi la plus immense, cette foi dont le Christ a parlé, cette volonté sans bornes avec laquelle on transporte les montagnes, cette puissance à l'aide de laquelle nous pouvons abolir les lois de l'espace et du temps, lorsque je vis venir au plus grand trot que puissent avoir les chevaux de *régie*, un cabriolet qui déboucha par la rue Saint-Dominique.

— Prenez garde au dôme !... criai-je.

Le conducteur ne m'entendit pas : il poussa son cheval dans le beau milieu du dôme; je jetai un grand cri, car le pauvre dôme, n'ayant pas pu se ranger, se brisa en mille pièces; je fus horriblement éclaboussé. Puis, quand le damné cabriolet eut passé, je vis le dôme têtu se remettre sur sa pointe par petites secousses; les pierres s'ajustaient, les belles rayures d'or reparaissaient insensi-



blement, et je m'essuyai la figure machinalement; car en ce moment mon être extérieur revint, et je me trouvai près des Invalides, devant une grande nappe d'eau où se mirait le dôme des Invalides.

Il me semble que j'étais ivre. — Maudit physharmonica! cela donne sur les nerfs!...

1831.

DEUX DESTINÉES D'HOMMES

OU

NOUVEAU MOYEN DE PARVENIR

Ces deux destinées appartenaient à deux vauriens, Ripopette et Maclou. Ces deux vauriens étaient contrebandiers du temps que Charles X était roi légitime; et c'est une justice à leur rendre, que pas un autre ne *descendait* un douanier avec autant de perfection.

Le prince de Polignac les employa souvent à lui passer de la dentelle; et moi, j'aimais fort leur tabac. Je n'en prenais pas d'autre. Permettez même que je m'arrête un instant pour en goûter encore. — Voilà qui est fait.

Cependant, à force de tirer des coups de fusil aux hommes de la douane, ils finirent par en attraper; Ripopette, du moins, qui reçut une balle légale dans la fesse gauche, d'où maintenant il tire la jambe gauche. Quant à Maclou, il eut la figure partagée en deux parties horizontales par un coup de briquet, ce qui maintenant lui fait faire une grimace de possédé.

Cela, naturellement, les dégoûta du métier; ils vinrent à Paris, munis de leurs deux blessures, et se mirent à solliciter. C'était la mode alors. Ils se présentèrent chez le ministre, l'un tirant la jambe, l'autre faisant sa grimace. Ils prétendirent tous deux avoir été blessés aux barricades. Maclou, qui l'était à la face, fut cru sur parole, malheureusement pour lui; et alors, on ne lui donna rien.

Bien au contraire, on le fit mettre à la porte.

Ripopette, qui l'était par derrière, à la façon des lâches, ne fut pas cru; et alors, on lui donna quelques secours.

Ils les mangèrent ensemble. — Quand ils eurent mangé, ils eurent faim. Ils voulurent travailler honnêtement. Point d'ouvrage. Ils voulurent travailler malhonnêtement. Beaucoup d'ouvrage.

Ils ne firent pourtant pas le commerce de fusils anglais[1], ce qui était hors de leur portée; mais ils se louèrent, les jours de solennité, à faire de l'enthousiasme public, à se répandre dans les groupes, et à crier: *Vive un tel!* comme des enragés. Cela s'est fait ainsi, même sous Bonaparte.

Arriva le 14 juillet, cette grande journée des assommeurs. Ripopette et Maclou s'embrigadèrent parmi d'autres ouvriers, amis, comme eux, de l'ordre public et de la royauté fondée en juillet. Dès le 13, ils étaient chez Souchet à se remplir d'ivresse pour le roi, et de fromage de Gruyère. On leur avait promis trois francs et une place superbe. Ils se crurent au terme de leurs chagrins; dans leurs rêves de bonheur, ils entrevoyaient déjà cette félicité douce que donnent un bon traitement et une conscience pure.

Et ils assommèrent.

Par malheur, tout compte fait, ils n'avaient assommé que cinquante-deux républicains, dont vingt-cinq femmes, treize enfants et douze vieillards. Souchet et Armand avaient fait mieux que ça; ils avaient montré trois fois plus de dévouement à l'ordre de choses. Ils eurent la place, et ne donnèrent pas les trois francs.

Tout le fruit que Ripopette et Maclou retirèrent de leur patriotisme, ce fut une redingote et un chapeau gris, dont chacun d'eux se *requinqua,* sur les éternels ennemis de la tranquillité publique et de la propriété particulière.

Or, le bon ordre étant rétabli, et n'ayant pu d'ailleurs être sergents de ville, Ripopette et Maclou se mirent à voler des mouchoirs de poche le soir, et à crier, le matin, des extraits du *Moniteur.* Malheureusement encore, personne n'achetait leur *Moniteur,* et les mouchoirs de poche sont devenus à si bas prix, qu'à ces deux métiers-là, il n'y avait pas même de l'eau à boire.

C'est pourquoi, un beau jour, ils se jetèrent à la Seine et se noyèrent de compagnie, ce qui leur fut du moins une consolation.

— Mais, me demanderez-vous, que firent-ils quand ils furent noyés?

1. Allusion à la scandaleuse affaire dite des *fusils Gisquet.*

Vous allez voir.

Le fait est qu'ils ne se noyèrent pas tout à fait; l'un ne se noya qu'à moitié, l'autre qu'aux trois quarts. Il n'y avait chez eux qu'éclipse de la vie. On les repêcha donc. Quand ils furent repêchés, on leur donna des clystères de fumée de tabac pour les faire dégorger; on leur appliqua des ventouses sur tous les points; on épuisa sur eux tous les moyens de l'art; on fit tout, en un mot, pour les rendre à la vie. On n'eût fait rien de mieux pour Louis-Philippe lui-même. Quand ils furent rendus à la vie, on leur demanda s'ils avaient de quoi vivre, et, comme ils répondirent que non, on les jugea et condamna, pour les punir de vivre, l'un à deux mois de prison, l'autre à deux mois et demi. Pourquoi cette différence? Je n'en sais rien. Effet du hasard.

— Ce n'était pas la peine, direz-vous, de leur donner des clystères de fumée de tabac!

Je suis de votre avis. Il est possible que ce ne fût pas la peine, mais c'est comme cela chez les peuples civilisés. On empêche les gens de se jeter à l'eau; on veut qu'ils vivent, bon gré mal gré; et, de plus, qu'ils vivent bien : le tout par philanthropie. Le cas échéant, même, on les somme trois fois d'avoir à vivre; après quoi, on leur tire des coups de fusil pour les contraindre à vivre; toujours par philanthropie.

Mais revenons.

Aux termes dits, Ripopette et Maclou sortirent de prison. Comme le philanthropisme leur avait été fort peu profitable; que d'ailleurs l'hiver commençait; que l'eau était trop froide alors, et qu'il n'est vraiment agréable de se noyer que pendant l'été, il leur fallut s'ingénier d'autre façon à vivre ou à mourir. Tous deux, quoique séparés encore, avaient eu la même idée, idée fort ingénieuse, comme vous allez voir.

C'était par un brouillard épais, à la chute du jour, sur un chemin de la Vendée. Ripopette aperçut quelqu'un, et Maclou aperçut quelqu'un.

— Halte-là! Ta bourse, et crie : « Vive Henri V! »

Ils disent et se couchent en joue.

Ce quelqu'un, en effet, c'était Maclou pour Ripopette, et Ripopette pour Maclou.

— Eh quoi ! c'est toi !

— C'est toi !

— Que fais-tu maintenant ?

— Je fais du trône et de l'autel. Et toi ?

— Moi aussi; je me suis mis chouan.

— Avec qui ?

— Avec Diot. Et toi ?

— Moi, je travaille à mon compte.

— Embrassons-nous.

En effet, ils s'étaient mis chouans. C'est un fort bon état par le temps qui court. On peut même dire qu'avec celui de roi, c'est le meilleur connu. Toutefois, il ne suffit pas d'être roi, ni d'être chouan. Il faut être bon roi, il faut être bon chouan; il faut briller dans la partie. Et, par malheur toujours, Maclou n'avait pas de dispositions; il vous tuait les passants, tout simplement, tout bêtement; il en tuait même beaucoup, mais comme eût pu le faire un brigand ordinaire. Ce n'était pas cela. Aussi qu'advint-il? qu'il fut pris et occis juridiquement, malgré la protection puissante que lui accordait Ripopette. Il finit prosaïquement. Quant à Ripopette, oh! ce fut bien autre chose. Ripopette ne se borna pas à tuer les passants pour avoir leur monnaie et leur inspirer l'amour de la légitimité. Ripopette fit mieux, il attaqua les diligences, incendia, viola, chauffa. Ripopette avait toujours été ambitieux. Il se fit donc un nom terrible, à l'égal de Diot; si bien que, pour se débarrasser de lui, l'autorité, ne pouvant le prendre, le cajola, l'amadoua, l'amnistia et le gratifia très-largement.

Après cela, vous qui cherchez à parvenir, ayez donc les goûts simples, les mœurs douces, et le cœur désintéressé de l'infortuné Maclou !

Et maintenant Ripopette est heureux; il a une place, je ne sais où, et il sollicite la croix d'honneur.

Qui sait ?

C'est ainsi qu'a commencé la noble souche des Montmorency.



Janvier 1832.

ÉCHANTILLON

DE

CAUSERIE FRANÇAISE

Je fréquentais l'hiver dernier une maison, la seule peut-être où maintenant, le soir, la conversation échappe à la politique et aux niaiseries de salon. Là viennent des artistes, des poëtes, des hommes d'État, des savants, des jeunes gens occupés ailleurs de chasse, de chevaux, de femmes, de jeu, de toilette, mais qui, dans cette réunion, prennent sur eux de dépenser leur esprit, comme ils prodiguent ailleurs leur argent ou leurs fatuités.

Entre onze heures et minuit, la conversation, jusque-là brillante, antithétique, devint conteuse; elle entraîna, dans son cours précipité, de curieuses confidences, plusieurs portraits, mille folies.

Un savant, avec lequel je fis de conserve la route de la rue Saint-Germain des Prés à l'Observatoire royal, regarda cette ravissante improvisation comme intraduisible; mais, dans ma témérité de disputeur, je m'engageai presque à reproduire les plaisirs de cette soirée, moins pour soutenir mon opinion que pour donner à mes émotions la vie factice du souvenir, la distance qui se trouve entre la parole et l'écrit. Mais, en voulant tâcher de laisser à ces choses leur verdeur, leur abrupt naturel, leurs fallacieuses sinuosités, j'ai pris la conversation à l'heure où chaque récit nous attachait vivement. S'il fallait peindre le moment où tous les esprits luttèrent, où toutes les opinions brillèrent, où la pensée imita les

gerbes éblouissantes d'un feu d'artifice, cette entreprise serait une folie, et une folie ennuyeuse peut-être.

Donc, représentez-vous, assises autour d'une cheminée, dans un salon élégant, une douzaine de personnes dont toutes les physionomies, plus ou moins tourmentées, plus ou moins belles, expriment des passions ou des pensées. Trois femmes aimables, bien mises, gracieuses, dont la voix était douce, présidaient cette scène, à laquelle aucune séduction ne manqua, pour moi du moins. A la lueur des lampes, quelques artistes dessinaient en écoutant, et souvent je vis la sépia se séchant dans leurs pinceaux oisifs. Le salon était déjà par lui-même un tableau tout fait, et plus d'un peintre se trouvait là, capable de le bien exécuter.

Nous fûmes redevables à un vieux militaire de la tournure que prit la conversation. Il venait d'achever une partie dans un salon voisin, et, lorsqu'il se planta tout droit devant la cheminée, en relevant les deux pans de son habit bleu, l'une des dames lui dit :

— Eh bien, général, avez-vous gagné?

— Oh! mon Dieu non... Je ne puis pas toucher une carte...

Même question faite à quelques joueurs qui songeaient sans doute à s'évader, il se trouva, comme toujours, que tout le monde avait à se plaindre du jeu. Récapitulation savamment faite, il advint qu'un sculpteur qui, à ma connaissance, avait perdu vingt-cinq louis, fut atteint et convaincu d'avoir gagné six cents francs.

— Bah! les plaies d'argent ne sont pas mortelles!... dit mon savant, et tant qu'un homme n'a pas perdu ses deux oreilles...

— Un homme peut-il perdre ses deux oreilles? demanda la dame.

— Pour les perdre, il faut les jouer..., répondit un médecin.

— Mais les joue-t-on jamais?

— Je le crois bien, s'écria le général en levant un de ses pieds pour en présenter la plante au feu. J'ai connu en Espagne, poursuivit-il, un nommé Bianchi, capitaine au 6e de ligne, — il a été tué au siége de Tarragone, — qui joua ses oreilles pour mille écus. Il ne les joua pas, pardieu! il les paria bel et bien; mais le pari est un jeu. Son adversaire était un autre capitaine du même régiment, Italien comme lui, comme lui mauvais garnement, deux vrais dia-

bles ensemble, mais bons officiers, excellents militaires. Nous étions donc au bivac, en Espagne. Bianchi avait besoin de mille écus pour le lendemain matin, et, comme il ne possédait que quinze cents francs, il se mit à jouer aux dés sur un tambour avec son camarade, pendant que leurs compagnies préparaient le souper. Il y avait, ma foi, trois beaux quartiers de chèvre qui cuisaient dans une marmite, près de nous; et nous autres officiers, nous regardions alternativement et le jeu et la chèvre qui frissonnait fort agréablement à nos oreilles, car nous n'avions rien mangé depuis le matin. Nos soldats revenaient un à un de la chasse, apportant du vin et des fruits. Nous avions un bon repas en perspective. La marmite était suspendue au-dessus du feu par trois perches arrangées en faisceau, et assez éloignées du foyer pour ne pas brûler; mais, d'ailleurs, les soldats, avec cet instinct merveilleux qui les caractérise, avaient élevé un petit rempart de terre autour du feu. — Bianchi perdit tout; il ne dit pas un mot; il resta comme il était, accroupi; mais il se croisa les bras sur la poitrine, regarda le feu, le ciel, et par moment son adversaire. Alors, j'avais peur qu'il ne fît quelque mauvais coup; il semblait vouloir lui manger les entrailles. Enfin il se leva brusquement, comme pour fuir une tentation. En se levant, il renversa l'une des trois perches qui soutenaient la marmite, et voilà la chèvre et notre souper à tous les diables!... Nous restâmes silencieux; et, quoique ventre affamé ne porte guère de respect aux passions, nous n'osâmes rien lui dire, tant il nous faisait peine à voir... L'autre comptait son argent. Bianchi se mit à rire. Il regarda la marmite vide, et pensa peut-être alors qu'il n'avait pas plus de souper que d'argent. Il se retourna vers son camarade; puis, avec un sourire d'Italien :

» — Veux-tu parier tes mille écus, lui dit-il en montrant une sentinelle espagnole postée à cent cinquante pas environ de notre front de bandière, et dont nous apercevions la baïonnette au clair de la lune, veux-tu parier tes mille écus que, sans autre arme que le briquet de ton caporal, — et il prit le sabre d'un nommé Garde-à-pied, — je vais à cette sentinelle, j'en apporte le cœur, je le fais cuire et le mange?...

» — Cela va!... dit l'autre; mais si tu ne réussis pas...?

» — Eh bien, *corpo di Baccho!* — il jura un peu mieux que cela, mais il faut gazer le mot pour ces dames, — tu me couperas les deux oreilles...

» — Convenu !... dit l'autre.

» — Vous êtes témoins du pari ? s'écria Bianchi d'un air triomphant, en se tournant vers nous...

» Et il partit.

» Nous n'avions plus envie de manger, nous autres. Cependant, nous nous levâmes tous pour voir comment il s'y prendrait, mais nous ne vîmes rien du tout. En effet, il tourna par un sentier, rampa comme un serpent ; bref, nous n'entendîmes pas seulement le bruit que peut faire une feuille en tombant. Nos yeux ne quittaient pas de vue la sentinelle. Tout à coup, un petit gémissement de rien, un *Heu!* profond et sourd nous fit tressaillir. Quelque chose tomba... Pâoun ! Et nous ne vîmes plus la sacrée — excusez-moi, mesdames ! — baïonnette. Cinq minutes après, ce farceur de Bianchi galopait dans le lointain comme un cheval, et revint tout pâle, tout haletant. Il tenait à la main le cœur de l'Espagnol, et le montrait en riant à son adversaire.

» Celui-ci lui dit d'un air sérieux :

» — Ce n'est pas tout !...

» — Je le sais bien, répliqua Bianchi.

» Sans laver le sang de ses mains, il releva les perches, rajusta la marmite, attisa le feu, fit cuire le cœur et le mangea sans être incommodé... Il empocha les mille écus.

— Il avait donc bien besoin de cet argent ?... demanda la maîtresse du logis.

— Il les avait promis à une petite vivandière parisienne dont il était amoureux... Oh ! madame, reprit le général, après une petite pause, tous ces Italiens-là étaient de vrais cannibales, et des chiens finis. Ce Bianchi venait de l'hôpital de Como, où tous les enfants trouvés reçoivent le même nom, ils sont tous des Bianchi : c'est une coutume italienne. L'empereur avait fait déporter à l'île d'Elbe les mauvais sujets de l'Italie, les fils de famille incorrigibles, les malfaiteurs de la bonne société qu'il ne voulait pas tout à fait flétrir. Aussi, plus tard, il les enrégimenta, il en fit la *légion italienne ;* puis il les incorpora dans ses armées et en composa le

6e de ligne, auquel il donna pour colonel un Corse, nommé Eugène. C'était un régiment de démons. Il fallait les voir à un assaut, ou dans une mêlée!... Comme ils étaient presque tous décorés pour des actions d'éclat, ce colonel leur criait naïvement, en les menant au plus fort du feu :

» — *Avanti, avanti, signori ladroni, cavalieri ladri!...* (En avant, en avant, chevaliers voleurs, seigneurs brigands!...)

» Pour un coup de main, il n'y avait pas de meilleures troupes dans l'armée; mais c'étaient des chenapans à voler le bon Dieu. Un jour, ils buvaient l'eau-de-vie des pansements; un autre jour, ils tiraient, sans scrupule, un coup de fusil à un payeur, et mettaient le vol sur le compte des Espagnols. Et cependant ils avaient de bons moments!... A je ne sais quelle bataille, un de ces hommes-là tua dans la mêlée un capitaine anglais qui, en mourant, lui recommanda sa femme et son enfant. La veuve et l'orphelin se trouvaient dans un village voisin. L'Italien y alla sur-le-champ, à travers la mêlée, et les prit avec lui. La jeune dame était, ma foi, fort jolie. Les mauvaises langues du régiment prétendirent qu'il consola la veuve; mais le fait est qu'il partagea sa solde avec l'enfant jusqu'en 1814. Dans la déroute de Moscou, l'un de ces garnements, ayant un camarade attaqué de la poitrine, eut pour lui des soins inimaginables depuis Moscou jusqu'à Wilna. Il le mettait à cheval, l'en descendait, lui donnait à manger, le défendait contre les Cosaques, l'enveloppait de son mieux avec les haillons qu'il pouvait trouver, le couchait comme une mère couche son enfant, et veillait à tous ses besoins. Un soir, le diable de malade alla, malgré la défense de son ami, se chauffer à un feu de Cosaques, et, lorsque celui-ci vint pour l'y reprendre, un cosaque, croyant qu'on voulait leur chercher chicane, tua le pauvre Italien.

— Napoléon avait des idées bien philosophiques! s'écria une dame. Ne faut-il pas avoir réfléchi profondément sur la nature humaine, pour oser chercher ce qu'il peut y avoir de héros dans une troupe de malfaiteurs?...

— Je demande que l'on ne parle pas trop de Napoléon, dit un artiste gravement.

Ce mot avait assez d'à-propos à cause du retour des cendres de

l'empereur. Aussi chacun se mit à rire, moins la dame à qui l
devait l'observation.

— Il faut des guerres civiles pour faire éclore des caractè
semblables!... s'écria un avocat célèbre. Ces aventures où l'âme
déploie dans toute sa vigueur ne se rencontrent jamais dans la
tranquille telle que la constitue notre civilisation actuelle, si pâ
si décrépite.

— Encore la civilisation!... répliqua Bianchon, l'un de nos m
decins les plus distingués, votre mot est placé!... Depuis quelqu
temps, poëtes, écrivains, peintres, tout le monde est possédé d'un
singulière manie. Notre société, selon ces gens-là, nos mœur
tout se décompose et rend le dernier soupir. Nous vivons mort
nous nous portons à merveille dans une agonie perpétuelle, (
sans nous apercevoir que nous sommes en putréfaction. Enfin,
les entendre, nous n'avons ni lois, ni mœurs, ni physionomi
parce que nous sommes sans croyance. Il me semble cependa
que, d'abord, nous avons tous foi en l'argent, et, depuis que le
hommes se sont attroupés en nations, l'argent a été une religio
universelle, un culte éternel; ensuite, le monde actuel ne va pa
mal du tout. Pour quelques gens blasés qui regrettent de ne pa
avoir tué une femme ou deux, il se rencontre bon nombre de gen
passionnés qui aiment sincèrement. Pour n'être pas scandaleu
l'amour se continue assez bien, et ne laisse guère chômer que le
vieilles filles... encore!... Bref! les existences sont tout aussi dra
matiques en temps de paix qu'en temps de troubles... Je vou
remercie de votre guerre civile. Moi, j'ai précisément assez d
rentes sur le grand-livre pour aimer cette vie étroite, l'existenc
avec les soies, les cachemires, les tilburys, les peintures sur verre
les porcelaines, et toutes ces petites merveilles qui annoncent l
dégénérescence d'une civilisation...

— Le docteur a raison..., dit une dame. Il y a des situatio
secrètes de la vie la plus vulgaire en apparence qui peuvent co
porter des aventures tout aussi intéressantes que celles de l'évasio

— Certes, reprit le docteur. Et, si je vous racontais une d
premières consultations que...

— Racontez!...

— Racontez!...

Ce fut un cri général dont le docteur fut très-flatté.

— Je n'ai pas la prétention de vous intéresser autant que monsieur...

— Connu, dit un peintre.

— Assez... Dites! cria-t-on de toutes parts.

— Un soir, dit-il, après avoir laissé échapper un geste de modestie et un sourire, j'allais me coucher, fatigué de ces courses énormes que nous autres, pauvres médecins, faisons à pied, presque pour l'amour de Dieu, pendant les premiers jours de notre carrière, lorsque ma vieille servante vint me dire qu'une dame désirait me parler. Je répondis par un signe, et sur-le-champ l'inconnue entra dans mon cabinet. Je la fis asseoir au coin de ma cheminée, et restai vis-à-vis d'elle, à l'autre coin, en l'examinant avec cette curiosité physiologique particulière aux gens de notre *profession*, quand ils prennent la science en amour. Je n'ai pas souvenance d'avoir rencontré dans le cours de ma vie une femme qui m'ait aussi fortement impressionné que je le fus par cette dame. Elle était jeune, simplement mise, médiocrement belle cependant, mais admirablement bien faite. Elle avait une taille très-cambrée, un teint à éblouir et des cheveux noirs très-abondants. C'était une figure méridionale, tout empreinte de passion, dont les traits avaient peu de régularité, beaucoup de bizarrerie même, et qui tirait son plus grand charme de la physionomie; néanmoins, ses yeux vifs avaient une expression de tristesse qui en détruisait l'éclat.

» Elle me regardait avec une sorte d'inquiétude, et je fus extrêmement intéressé par l'hésitation que trahirent ses premières paroles et ses manières. Elle allait faire violence à sa pudeur, et j'attendais une de ces confidences vulgaires, auxquelles nous sommes habitués, mais qui n'en sont pas moins honteuses pour les malades, lorsque, se levant avec brusquerie, elle me dit :

» — Monsieur, il est fort inutile que je vous instruise du hasard auquel j'ai dû de connaître votre nom, votre caractère et votre talent.

» A son accent, je reconnus une Marseillaise.

» — Je suis, reprit-elle, mariée depuis trois mois à M. de..., chef d'escadron dans les grenadiers de la garde; c'est un homme violent et d'une jalousie de tigre. Depuis six mois, je suis grosse...

» En prononçant cette phrase à voix basse, elle eut peine à dis simuler une contraction nerveuse qui crispa son larynx.

» — J'appartiens, reprit-elle en continuant, à l'une des pre mières familles de Marseille; ma mère est madame de...

» Vous comprenez, dit le docteur en s'interrompant et nou regardant à la ronde, que je ne puis pas vous dire les noms...

» — J'ai dix-huit ans, monsieur, dit-elle; j'étais promise depui deux ans à l'un de mes cousins, jeune homme riche et fort aima ble, mais appartenant à une famille exclusivement commerçant la famille de ma mère. Nous nous aimions beaucoup... Il y a hu mois, M. de..., mon mari, vint à Marseille; il est neveu de l'an cienne duchesse de ..., et, favori de l'empereur, il est promis quelque haute fortune militaire : tout cela séduisit mon pèr Malgré mon inclination connue, mon mariage avec le comte de. fut décidé. Ce manque de foi brouilla les deux familles. Mon pèr redoutant la violence du caractère marseillais, craignit quelqu malheur; il voulut conclure cette affaire à Paris, où se trouvait l famille de M. de... Nous partîmes. A la seconde couchée, au milieu de la nuit, je fus réveillée par la voix de mon cousin, et je vis sa tête près de la mienne... Le lit où couchaient mon père et ma mère était à trois pas du mien; rien ne l'avait arrêté. Si mon père s'était réveillé, il lui aurait brûlé la cervelle. Je l'aimais... C'est tout vous dire.

» Elle baissa les yeux et soupira. J'ai souvent entendu les sons creux qui sortent de la poitrine des agonisants; mais j'avoue que ce soupir de femme, ce repentir poignant, mêlé de résignation, cette terreur produite par un moment de plaisir dont le souvenir semblait briller dans les yeux de la jeune Marseillaise, m'ont pour ainsi dire aguerri tout à coup aux expressions les plus vives de la souffrance. Il y a des jours où j'entends encore ce soupir, et il me donne toujours une sensation de froid intérieur, lorsque ma mémoire est fidèle.

» — Dans trois jours, reprit-elle en levant les yeux sur moi, mon mari revient d'Allemagne. Il me sera impossible de lui cacher l'état dans lequel je suis, et il me tuera, monsieur; il n'hésitera même pas. Mon cousin se brûlera la cervelle ou provoquera mon mari. Je suis dans l'enfer...

» Elle dit cette phrase avec un calme effrayant.

» — Adolphe est tenu fort sévèrement; son père et sa mère lui donnent peu d'argent pour son entretien; ma mère n'a pas la disposition de sa fortune; de mon côté, moi, je ne possède rien; cependant, entre nous trois, nous avons trouvé quatre mille francs. Les voici, dit-elle en tirant de son corset des billets de banque et me les présentant.

» — Eh bien, madame?... lui demandai-je.

» — Eh bien, monsieur, reprit-elle en paraissant étonnée de ma question, je viens vous supplier de sauver l'honneur des deux familles, la vie de trois personnes et celle de ma mère, aux dépens de mon malheureux enfant...

» — N'achevez pas, lui dis-je avec sang-froid.

» J'allai prendre le Code.

» — Voyez, madame, repris-je en montrant une page qu'elle n'avait sans doute pas lue, vous m'enverriez à l'échafaud. Vous me proposez un crime que la loi punit de mort, et vous seriez vous-même condamnée à une peine plus terrible peut-être que n'est la mienne... Mais la justice ne serait pas si sévère, que je ne pratiquerais pas une opération de ce genre; elle est presque toujours un double assassinat, car il est rare que la mère ne périsse pas aussi. Vous pouvez prendre un meilleur parti... Pourquoi ne fuyez-vous pas?... Allez en pays étranger.

» — Je serais déshonorée...

» Elle fit encore quelques instances, mais doucement et avec un sourd accent de désespoir. Je la renvoyai...

» Le surlendemain, vers huit heures du matin, elle revint. En la voyant entrer dans mon cabinet, je lui fis un signe de dénégation très-péremptoire; mais elle se jeta si vivement à mes genoux, que je ne pus l'en empêcher.

» — Tenez, s'écria-t-elle, voici dix mille francs!

» — Eh! madame, répondis-je, cent mille, un million même, ne me convertiraient pas au crime... Si je vous promettais mon secours dans un moment de faiblesse, plus tard, au moment d'agir, la raison me reviendrait, et je manquerais à ma parole; ainsi retirez-vous.

» Elle se releva, s'assit, et fondit en larmes.

» — Je suis morte !... s'écria-t-elle. Mon mari revient demain..

» Elle tomba dans une espèce d'engourdissement; et puis, après sept ou huit minutes de silence, elle me jeta un regard suppliant je détournai les yeux; elle me dit :

» — Adieu, monsieur !...

» Et elle disparut.

» Cet horrible poëme de mélancolie m'oppressa pendant toute la journée... J'avais toujours devant moi cette femme pâle, et je lisais toujours les pensées écrites dans son dernier regard. Le soir, au moment où j'allais me coucher, une vieille femme en haillons, et qui sentait la boue des rues, me remit une lettre écrite sur une feuille de papier gras et jaune; les caractères, mal tracés, se lisaient à peine, et il y avait de l'horreur et dans ce message et dans la messagère.

« J'ai été massacrée par le chirurgien malhabile d'une maison
» suspecte, car je n'ai trouvé de pitié que là; mais je suis perdue.
» Une hémorrhagie affreuse a été la suite de cet acte de désespoir.
» Je suis, sous le nom de madame Lebrun, à l'hôtel de *Picardie*,
» rue de Seine. Le mal est fait. Aurez-vous maintenant le courage
» de venir me visiter, et de voir s'il y a pour moi quelque chance
» de conserver la vie ?... Écouterez-vous mieux une mourante?... »

» Un frisson de fièvre me passa sur la colonne vertébrale. Je jetai la lettre au feu, puis me couchai; mais je ne dormis pas; je répétai vingt fois et presque mécaniquement :

» — Ah! la malheureuse !...

» Le lendemain, après avoir fait toutes mes visites, j'allai, conduit par une sorte de fascination, jusqu'à l'hôtel que la jeune femme m'avait indiqué. Sous prétexte de chercher quelqu'un dont je ne savais pas exactement l'adresse, je pris avec prudence des informations, et le portier me dit :

» — Non, monsieur, nous n'avons personne de ce nom-là. Hier, il est bien venu une jeune femme; mais elle ne restera pas longtemps ici... Elle est morte ce matin, à midi...

» Je sortis avec précipitation, et j'emportai dans mon cœur un souvenir éternel de tristesse et de terreur. Je vois passer peu

de corbillards seuls et sans parents à travers Paris sans penser à cette aventure, et, chaque fois, j'y découvre de nouvelles sources d'intérêt. C'est un drame à cinq personnages, dont, pour moi, les destinées inconnues se dénouent de mille manières, et qui m'occupent souvent pendant des heures entières...

Nous restâmes silencieux. Le docteur avait conté cette histoire avec un accent si pénétrant, ses gestes furent si pittoresques et sa diction si vive, que nous vîmes successivement et l'héroïne et le char des pauvres conduit par les croque-morts, allant au trot vers le cimetière.

— Toutes vos histoires sont épouvantables!... dit la maîtresse du logis, et vous me causerez cette nuit des cauchemars affreux. — Vous devriez bien dissiper les impressions qu'elles nous laissent en nous racontant quelque histoire gaie, ajouta-t-elle en se tournant vers un homme gros et gras, homme de beaucoup d'esprit et qui devait partir pour l'Italie, où l'appelaient des fonctions diplomatiques.

— Volontiers..., répondit-il. — Madame de... reprit-il en souriant, la femme d'un ancien ministre de la marine sous Louis XVI, se trouvait au château de..., où j'avais été passer les vacances de l'année 180... Elle était encore belle, malgré trente-huit ans avoués, et en dépit des malheurs qu'elle avait essuyés pendant la Révolution. Appartenant à l'une des meilleures maisons de France, elle avait été élevée dans un couvent. Ses manières, pleines de noblesse et d'affabilité, étaient empreintes d'une grâce indéfinissable. Je n'ai connu qu'à elle une certaine manière de marcher qui imprimait autant de respect qu'elle inspirait de désirs. Elle était grande, bien faite et pieuse. Il est facile d'imaginer l'effet qu'elle devait produire sur un petit garçon de treize ans : c'était alors mon âge. Sans avoir précisément peur d'elle, je la regardais avec une inquiétude désireuse et avec de vagues émotions qui ressemblaient aux tressaillements de la crainte.

» Un soir, par un de ces hasards dont il est difficile de se rendre compte, sept ou huit dames qui habitaient le château se trouvèrent seules, sur les onze heures du soir, devant un de ces feux qui ne sont ni petillants ni éteints, mais dont la chaleur moite dispose peut-être à une causerie plus intime, en communiquant

aux fibres une sorte d'épanouissement qui les béatifie. Madan de... jeta un regard d'espion sur les hauts lambris et les vieill tapisseries de l'immense salon. Ses grands yeux noirs tombère sur un coin passablement obscur où j'étais tapi derrière u duchesse aux pieds contournés : ce fut comme un regard de fe mais elle ne me vit pas. J'étais resté coi en entendant ces dam raconter, *sotto voce,* des histoires auxquelles je ne comprenais rie mais les rires de bon aloi qui terminaient chaque narration avaie piqué ma curiosité d'enfant.

» — A votre tour, avaient dit en chœur les châtelaines à madam de... Allons, contez-nous comment...

» Elle conservait peut-être une vague inquiétude de m'avoir v jouant auprès d'elle; elle se leva, comme pour faire le tour d meuble énorme derrière lequel j'étais tapi; mais une vieille dam plus impatiente que les autres, lui prit la main en lui disant :

» — Le petit est couché, ma chère; d'ailleurs, voudriez-vo paraître plus prude que nous?...

» Alors, la belle dame de... toussa, ses yeux se baissèrent so vent, et elle commença ainsi :

» — J'étais au couvent de... et je devais en sortir au bout de tro jours pour épouser M. le comte de M..., mon mari. Mon bonhe futur, envié par quelques-unes de mes compagnes, donnait li pour la vingtième fois à des conjectures que je vous épargn puisque, d'après vos récits, vous vous en êtes toutes occupées temps et lieu. Trois jeunes personnes de mon âge et moi, qui pouvions pas faire ensemble soixante et dix ans, étions groupé devant la fenêtre d'un corridor, d'où l'on voyait ce qui se pass dans la cour du couvent. Depuis une heure environ, nos jeun imaginations avaient cultivé le champ des suppositions d'une m nière si folle et si innocente, je vous jure, qu'il nous était impo sible de déterminer en quoi consistait le mariage; mes idé étaient même devenues si vagues, que je ne savais plus sur q les fixer. Une sœur de trente à quarante ans, qui nous avait pri en amitié, vint à passer. C'était, autant que je me le rappelle, fille d'un campagnard fort riche : elle avait été mise au couv dès sa jeunesse, soit pour avantager son frère, soit à cause d' aventure qu'elle ne racontait qu'à son honneur et gloire. Ma

moiselle de Lansac, qui était plus libre qu'aucune de nous avec elle, l'arrêta et lui exposa assez malicieusement le danger qu'il pouvait y avoir pour moi d'ignorer les conditions de la nature humaine. La religieuse avisa dans la cour un maudit animal qui revenait du marché, et qui dans le moment, par la fierté de son allure, la puissance de développement de tout son être, formait la plus brillante définition du mariage que l'on pût donner.

» Là, le groupe féminin se rapprocha, madame de... parla à voix basse, les dames chuchotèrent et tous les yeux brillèrent comme des étoiles; mais je ne pus entendre, de la réponse de la religieuse, que deux mots latins employés par la belle dame, et qui étaient, je crois : *Ecce homo !...*

» — A cet aspect, reprit madame de..., dont la voix remonta insensiblement au diapason doux et clair qui avait donné le ton aux juvéniles confidences de ces dames, je manquai de me trouver mal. Je pâlis en regardant mademoiselle de Cadignan, que j'aimais beaucoup, et la terreur que j'ai ressentie depuis en pensant au jour où je devais monter sur l'échafaud n'est pas comparable à celle dont je fus la proie en songeant à la première nuit de mes noces. Je croyais être faite autrement que toutes les femmes. Je n'osais parler à ma mère; je regardais le comte avec un curieux effroi, sans en être plus instruite. Je ne vous dirai pas toutes les pensées martyrisantes dont je fus assaillie; l'idée d'un pareil supplice a été jusqu'à me faire rester, la veille de mon mariage, à tenir pendant environ une heure le bouton doré qui servait à ouvrir la porte de la chambre où dormait ma mère, sans pouvoir me décider à entrer, à la réveiller et à lui faire part de l'impossibilité où me mettait la nature d'être femme un jour. Bref! je fus menée plus morte que vive dans la chambre nuptiale...

» Ici, madame de... ne pût s'empêcher de sourire, et elle ajouta, non sans quelque mine de sainte nitouche :

» — Mais j'ai vu que tout ce que Dieu a fait est bien fait, et que la pauvre bécasse de religieuse avait essayé, comme Garo, de mettre des citrouilles à un chêne.

— Monsieur, dit une jeune dame, si vos histoires gaies commencent ainsi, comment finiront-elles?...

— Oh! monsieur n'a jamais pu rien conter sans y mettre un

trait un peu trop vif, et vraiment je le redoute. J'espère toujours qu'il s'est corrigé...

— Mais où est le mal?... demanda naïvement le narrateur. Aujourd'hui, vous voulez rire, et vous nous interdisez toutes les sources de la gaieté franche qui faisait les délices de nos ancêtres. Otez les tromperies de femmes, les ruses de moines, les aventures un peu breneuses de Verville et de Rabelais, où sera le rire?... Vous avez remplacé cette *poëtique* par celle des calembours d'Odry!... Est-ce un progrès?... Aujourd'hui, nous n'osons plus rien!... A peine une honnête femme permettrait-elle à son amant de lui raconter la bonne histoire du cocher de fiacre disant à une dame : *Voulez-vous trinquer?*... Il n'y a rien de possible avec des mœurs si tacitement libertines; car je trouve vos pièces de théâtre et vos romans plus gravement indécents que la crudité de Brantôme, chez lequel il n'y a ni arrière-pensée ni préméditation. Le jour où nous avons donné de la chasteté au langage, les mœurs avaient perdu la leur.

— La philanthropie a ruiné le conte, reprit un vieillard.

— Comment? dit la femme d'un peintre.

— Pour qu'un conte soit bon, il faut toujours qu'il vous fasse rire d'un malheur, répondit-il.

— Paradoxe!... s'écria un journaliste.

— Aujourd'hui, reprit le vieillard en souriant, les sots se servent trop souvent de ce mot-là quand ils ne peuvent pas répondre pour qu'un homme d'esprit l'emploie.

Il y eut un moment de silence.

— Autrefois, dit le vieillard, les gens riches se faisaient enterrer dans les églises. Alors, il y avait un intervalle entre l'enterrement réel et le convoi, parce que la tombe n'était pas toujours prête à recevoir le mort. Cet inconvénient avait obligé les curés de Paris à faire garder pendant un certain laps de temps les cercueils dans une chapelle où se trouvait un sépulcre postiche. C'était en quelque sorte un vestibule où les morts attendaient. Il y avait un prêtre de garde près de la chapelle mortuaire, et les familles payaient les prières de surérogation qui se disaient pendant la nuit ou pendant le jour qui s'écoulait entre l'enterrement factice et l'inhumation définitive. Excusez-moi de vous donner ces détails;

mais, aujourd'hui, pour beaucoup de personnes, ils sont de l'histoire. Un pauvre prêtre, nouveau venu à Saint-Sulpice, débuta dans l'emploi de garder les morts... Un vieux maître des requêtes de l'hôtel avait été enterré le matin. Au commencement de la nuit, le prêtre de province fut installé dans la chapelle, et chargé de dire les prières à la lueur des cierges. Le voilà seul, au coin d'un pilier de cette grande église. Il dit un psaume, et, quand le psaume est fini :

» — Pan! pan! pan!

» Il entend trois petits coups frappés faiblement. Les oreilles lui tintent; il regarde la voûte, les dalles, les piliers... et finit par croire que ses confrères veulent lui jouer quelque tour, comme cela se fait dans les couvents pour les novices. Il se remet alors à dépêcher un autre psaume; et, de verset en verset :

» — Pan! pan! pan!

» Le prêtre répondit :

» — Oui, oui, frappe!... Je t'en casse!...

» Enfin les coups diminuèrent, et ne se firent plus entendre que de loin en loin. Vers le matin, un vieux prêtre vint relever de faction le débutant. Celui-ci lui donne le livre, la chaise, et s'en va.

» — Pan! pan! pan!

» — Qu'est-ce que c'est que ça?... demanda le vieux prêtre.

» — Oh! ce n'est rien, répondit le nouveau; c'est le mort qui a un tic...

— Je croirais volontiers que ce mot est vrai, dit un professeur d'histoire. Il est saturé de cet esprit rustique si précieux chez les vieux auteurs, et qui se retrouve souvent peut-être chez le paysan. Ce prêtre venait d'en deçà de la Loire... Le villageois est une nature admirable. Quand il est bête, il va de pair avec l'animal; mais, quand il a des qualités, elles sont exquises; malheureusement, personne ne l'observe. Il a fallu je ne sais quel hasard pour que Goldsmith ait fait *le Vicaire de Wakefield*. Aussi la vie campagnarde et paysanne attend-elle un historien.

— Votre observation me rappelle, dit un ancien fonctionnaire impérial, un trait qui peut servir de preuve à votre opinion. Il donne tout à fait l'idée d'un homme trempé comme devait l'être le paysan du Danube. — En 1813, lors des dernières levées d'hommes

dont Napoléon eut besoin, et que les préfets firent avec une rigueur qui contribua peut-être à la première chute de l'Empire, le fils d'un pauvre métayer des environs d'une ville que je ne vous nommerai pas, car ce serait vous désigner le préfet, refusa de partir, et disparut. Les premières sommations exécutées, l'on en vint aux mesures de rigueur contre le père et la mère. Enfin, un matin, le préfet, ennuyé de voir cette affaire traîner en longueur, manda le père devant lui. Le paysan vint à la préfecture, et, là, le secrétaire général d'abord, puis le préfet lui-même, essayèrent par des paroles de persuasion de convertir à l'Évangile impérial le père du réfractaire, et de lui arracher le secret de la retraite où son fils était caché. Ils échouèrent contre le système de dénégation dans lequel les paysans se renferment avec l'instinct de l'huître, qui défie ses agresseurs à l'abri de sa rude écaille. Des douceurs, le préfet et son secrétaire passèrent aux menaces, et ils se mirent très-sérieusement en colère, et rudoyèrent le pauvre homme, qui les regardait avec un grand flegme, en tortillant son chapeau à bords rabattus.

» — Nous saurons bien te faire retrouver ton fils, disait le secrétaire.

» — Je le voudrais bien, monseigneur, répondit le paysan.

» — Il me le faut mort ou vif! s'écria le préfet, en forme de conclusion.

» Là-dessus, le père s'en revint désolé chez lui; car il ne savait réellement pas où était son fils et se doutait bien de ce qui allait arriver. En effet, le lendemain, il vit le matin, en allant aux champs, le chapeau bordé d'un gendarme qui galopait le long des haies, et que le préfet envoyait loger chez lui, jusqu'à ce que le réfractaire se fût retrouvé. Il fallut donc chauffer, blanchir, éclairer le garnisaire et le nourrir, son cheval et lui. Le paysan y mangea ses économies, vendit la croix d'or, les boucles d'oreilles, les boucles de souliers, les agrafes d'argent et les hardes de sa femme; puis un champ qu'il avait, et enfin sa maison. Avant cette vente de la maison et du morceau de terre dont elle était environnée, il y eut une horrible dispute entre la femme et le mari : celui-ci prétendait qu'elle savait où était son fils... Le gendarme fut obligé de mettre le holà au moment où le paysan s'emporta, car il avait

ris son sabot pour le jeter à la tête de sa femme. Depuis cette soirée, le garnisaire, ayant pitié de ces deux malheureux, menait son cheval paître le long des chemins et dans les prés communaux. Quelques voisins se cotisèrent pour lui fournir de l'avoine et de la paille; la plupart du temps le gendarme achetait de la viande, et l'on s'entendait pour soutenir le pauvre ménage. Le paysan avait parlé de se pendre.

» Enfin, un jour qu'il fallait du bois pour cuire le dîner du gendarme, le père du réfractaire était allé dès le matin dans une forêt voisine pour ramasser des branches mortes et faire provision le bois. A la nuit, il aperçut dans un fourré, près des habitations, ne masse blanche, et, ayant été voir ce que cela pouvait être, il econnut son fils. Il était mort de faim, et avait encore entre les ents l'herbe qu'il avait essayé de manger. Le paysan chargea son fant sur ses épaules, et, sans le montrer à personne, sans rien re, il le porta pendant trois lieues; il arriva à la préfecture, enquit où était le préfet, et, apprenant qu'il était au bal, il l'atndit; et, quand celui-ci rentra, sur les deux heures du matin, il ouva le paysan à sa porte, qui lui dit :

» — Vous avez voulu mon fils, monsieur le préfet, le voilà!

» Il mit le cadavre contre le mur et s'enfuit.

» Maintenant, lui et sa femme mendient leur pain. »

— Ceci est tout bonnement sublime, reprit le médecin; mais e crois que, si les actions des paysans sont si complètes, si simplement belles, c'est que chez eux tout est naturel et sans art; ils obéissent toujours au cri de la nature; leur ruse même, leur astuce, si célèbres et si formidables, sont un développement de l'instinct humain. Ils sont cauteleux dans les affaires, et dissimulés, comme tous les gens faibles, en présence d'un ennemi puissant; et, ne faisant pas abus de la pensée, ils la trouvent comme la foi, très-robuste dans leur âme, au moment où ils en font usage. La foi du charbonnier est un proverbe. Ce qui m'étonne le plus en eux, ajouta-t-il, c'est leur détachement de la vie, et je ne comprends pas qu'en estimant si peu une existence si chargée de peines et de travail, ils soient si peu vindicatifs, et ne la risquent pas plus souvent, par calcul. Ils n'ont pas le temps peut-être de réfléchir ou de combiner de grandes choses.

— C'est ce qui sauve la civilisation de leurs entreprises, di quelqu'un.

— Encore la civilisation!... répéta le médecin d'un air comico tragique.

— Mais, docteur, lui dis-je, je vous assure que je connais u petit pays de Touraine où les gens de la campagne font mentir vo observations. Du côté de Chinon, les naturels de notre pays so possédés d'une fureur courte et vive qui leur donne l'énergie de s livrer à leurs passions, puis ils rentrent soudain dans cette douceu spirituelle et railleuse qui distingue le caractère tourangea Serait-ce que Caïn aurait peuplé les environs de Chinon, dont le habitants sont nommés *Caïnones* dans les cartulaires? ou faut-i attribuer ce sentiment de vengeance immédiate à la vie sauvag que mènent les habitants des campagnes? Le docteur Gall aurai dû venir visiter le Chinonnais, où, du reste, il y a de fort honnête gens. Un des avocats les plus distingués de ce pays me disait e riant que cet arrondissement devrait lui constituer une rente parce que la plupart des procès civils et criminels étaient issu de ce pays si célébré par Rabelais.

Quant à moi, j'ai vu de mes yeux un exemple frappant de cett observation, dont je ne voudrais pas cependant garantir la vérit psychologique.

Voici le fait.

» Je revenais, en 1820, d'Azay à Tours par la voiture de Chinon. En prenant ma place, je vis, sur la banquette de derrièr deux gendarmes, entre lesquels était un gars d'environ vingt-deu ans.

» — Qu'a-t-il donc fait, celui-là?... dis-je au brigadier, croyan qu'il s'agissait de quelque délit forestier ou autre.

» — Presque rien..., répondit le gendarme; il s'est permis d rompre avec une barre de fer l'échine de son maître, et il l'a tué pas plus tard qu'hier.

» Là-dessus, grand silence. Je voyageais en compagnie d'u assassin. Celui-ci se tenait coi dans la carriole, regardant ave assez d'insouciance les arbres du chemin, qui fuyaient avec autan de rapidité que sa vie promise à l'échafaud. Il avait une figur douce, quoique brune et fortement colorée.

» — Pourquoi donc a-t-il assommé son maître?... dis-je au brigadier.

» — Pour une misère! répondit le gendarme. En allant à la foire de Tours, son bourgeois, qui était un fort métayer, avait promis de rapporter les cadeaux d'usage à la fille de basse-cour et à ce gars-là. Pour lors, il s'agissait d'un tablier pour elle, et d'un gilet rouge pour lui. Au retour, il paraît que le fermier eut quelque motif de mécontentement contre lui. Il donna bien le tablier à la fille, mais il garda le gilet. Assoupi par la chaleur, et fatigué, vu qu'il avait fait la route sans arrêt et à cheval, il s'endormit sur le coin de sa table, dans la salle. Alors, le gars prit la barre de fer, et lui en assena un grand coup sur la nuque; le métayer a encore eu la force de se relever et de lui dire : « Malheureux!... » Et il lui a donné un second coup, qui finalement l'a tué raide, puis il a été se cacher dans l'écurie avec le gilet; mais il n'a pas seulement pris un liard de l'argent que son maître rapportait de Tours, et il s'est laissé empoigner sans résistance.

» — Comment, dis-je en me tournant vers le paysan, as-tu pu tuer un homme pour un gilet?...

» — Dame!... j'avais compté là-dessus pour aller à la danse.

» Ce fut tout ce que je tirai de ce garçon..., qui ne paraissait point méchant du tout. Les gendarmes ne lui avaient seulement pas lié les mains. La voiture vint à verser au-dessus de Ballan... Mais non, elle ne versa pas. L'un des brancards s'était cassé. Nous en sortîmes tous; les gendarmes se mirent de chaque côté de ce malheureux en le laissant libre; néanmoins, ils avaient l'œil sur lui. Ce gaillard-là, voyant le conducteur s'y prendre assez mal pour relever la patache, l'aida, lia lui-même une perche pour remplacer le brancard; et, quand tout fut fini :

» — Ah! ça ira maintenant! dit-il en achevant de serrer le dernier nœud d'une corde.

» Et il remonta dans cette voiture qui le menait pour ainsi dire au supplice. — Il fut exécuté à Tours. »

— Bah! ce sang-froid n'a rien de bien extraordinaire, dit un jeune homme qui était venu du salon de jeu, au milieu de ma narration, et n'avait pas assisté aux prémisses de mon argumentation. Il existe une foule d'anecdotes sur les derniers moments

des criminels; et, si je vous cite à ce propos un fait de ce genre, bien autrement curieux, c'est parce que je le crois peu connu; je l'ai entendu raconter par Charles Nodier.

» Le syndic du tribunal de Brest se nommait Vignes, et le président Vigneron. Ils furent condamnés à mort. En se trouvant sur l'échafaud, l'un d'eux, M. Vignes, dit à l'autre en lui montrant la foule :

» — Hein! ils vont se trouver bien embarrassés sans vignes ni vigneron.

» M. Vignes passa le premier; mais, au moment où le couteau lui tranchait la tête, les deux montants de la guillotine se désunirent; enfin il se dérangea quelque chose dans l'instrument du supplice, et, comme il était fort tard, l'exécuteur des hautes œuvres républicaines dit au président :

» — Ma foi, citoyen, te voilà sauvé; car c'est quelque chose que vingt-quatre heures par ce temps-ci.

» — Il faut que tu sois un grand lâche, répondit Vigneron. Comment! parce que tes planches ont un peu joué, tu vas me faire attendre! Le jugement ne m'a pas condamné à vingt-quatre heures de plus...

» Il prit lui-même le marteau, les clous, et raccommoda la guillotine; puis, quand elle fut jugée solide, il se coucha sur la planche, et fut exécuté. Ceci est autre chose que de mettre une perche à un brancard, et c'est du sang-froid argent comptant...

— Docteur, dit une dame, vous qui devez voir beaucoup de mourants, avez-vous rencontré souvent des exemples de cette singulière tranquillité?...

— Madame, dit-il, les criminels sont ordinairement des gens doués d'une organisation très-puissante, en sorte qu'ils ont plus de chances pour dire de jolies choses que les malades affaiblis par de longues agonies. On les tue vivants, tandis que les malades meurent tués. Puis, chez certains hommes, l'âme est fortement excitée par l'attente du supplice, et ils rassemblent toutes leurs forces pour soutenir cet assaut. Il y a exaltation. Cependant, j'ai vu de belles morts particulières. Maintenant, si vous voulez de l'horrible, je vous prie de croire, madame, que j'en ai ma provision tout comme un autre.

— Eh bien, s'écria la maîtresse de la maison, racontez-nous un u quelque chose d'affreux. Je voudrais voir la couleur de votre gique, quand ce ne serait que pour le comparer à celui qui a èsentement cours à la bourse littéraire.

— Malheureusement, madame, je ne parle que de ce que j'ai vu.

— Eh bien?

— Mais je dois avoir le dessous avec les gens qui ont sur moi ıs les avantages que donne l'imagination. Je ne puis pas vous ettre en scène deux frères nageant en pleine mer et se disputant ie planche... Je ne puis être que vrai.

— Eh bien, nous nous contenterons de la vérité.

— Je ne veux pas me faire prier, dit-il.

Et il se moucha.

— Le hasard, reprit-il, me mit autrefois en relation avec un mme qui avait roulé dans les armées de Napoléon, et dont alors position était assez peu brillante pour un militaire de son grade. était lieutenant-colonel et occupait dans l'administration d'un ırnal une place qui lui valait quinze cents francs; en outre, il ssédait quelque fortune. Où l'avait-il prise? je ne sais. Il était basse extraction, et, pour n'avoir pas d'avancement sous l'Eme, il fallait être un traînard, un niais, un ignorant ou un lâche. pendant, il y a aussi des gens malheureux. Mon homme n'était n de tout cela; c'était le type des mauvais soudards, débauché, 'eur, fumeur, vantard, plein d'amour-propre, voulant primer tout, ne trouvant d'inférieurs que dans la mauvaise compagnie s'y plaisant, racontant ses exploits à tous ceux qui ne savaient si une demi-lune est quelquefois entière, enfin un vrai *chena-* comme il s'en est tant rencontré dans les armées, ne croyant Dieu ni au diable; bref, pour achever de vous le peindre, il ira de vous dire ce qui m'arriva un jour que je l'avais rentré du côté de la Bastille. Nous allions l'un et l'autre au Palais-al. Nous cheminâmes par les boulevards. Au premier estaminet se trouva :

» — Permettez-moi, dit-il, d'entrer là un petit moment; j'ai un tant de tabac à y prendre et un verre d'eau-de-vie.

» Il avala le petit verre d'eau-de-vie, et reprit en effet une pipe largée et un peu de tabac à lui. Au second estaminet, comme il

avait achevé de fumer son restant de tabac, il recommença so antienne. Ce diable d'homme avait des restants de tabac dans tou les estaminets, qui lui servaient de relais pour ses pipes et pou son gosier. Il avait établi dans Paris ses lignes de communicatior Quand je lui fis des représentations à ce sujet, il me répondit :

» — Depuis la mort de *l'autre,* je passe ma vie à faire du gro sans eau.

» Je ne vous parlerai pas de ses moustaches grises, de ses vête ments caractéristiques, de son idiome et de ses tics, ce serait voc en entretenir jusqu'à demain. Je crois qu'il ne s'était jamais peign les cheveux qu'avec les cinq doigts de la main. J'ai toujours vu son col de chemise la même teinte blonde. Eh bien, cet homme là, ce chenapan, avait une assez belle figure, figure militaire, d grands traits, une expression de calme; mais j'ai toujours cru lir au fond de ses yeux verts de mer et tachetés de points orangé quelques-unes de ces aventures où il y a de la fange et du sang. Ses mains ressemblaient à des éclanches. Il était d'une taille médiocre, mais large des épaules et de la poitrine, un vrai corsaire. Par-dessus tout cela, il se disait un des vainqueurs de la Bastille.

» Cet homme rencontra une jeune fille assez folle pour s'amouracher de lui. C'était une grisette, mais un amour de feu. Elle avait nom Clarisse, et travaillait chez une fleuriste. Elle avait tout joli, la taille, les pieds, les cheveux, les mains, les formes, les manières. Sont teint était blanc, sa peau satinée. Ce n'est vraiment qu'à Paris que se trouvent ces espèces de produits et ces sortes de passions. Jamais je n'ai vu de contraste aussi tranché que l'opposition présentée par ce singulier couple. Clarisse était toujours mignonne, propre et bien mise. Par amour-propre, le lieutenant-colonel lui donnait tout ce qu'elle lui demandait, et la pauvre enfant lui demandait peu de choses : c'était la partie de spectacle, quelques robes, des bijoux. Jamais elle ne voulut être épousée, et, s'il la logea, s'il meubla son appartement, ce fut par vanité. Cette jeune fille était le dévouement même. J'ai souvent pensé que ces pauvres créatures obéissent à je ne sais quelle charitable missio en se donnant à ces hommes si rebutants, si rebutés, aux mauvai sujets. Il y a dans ces actes du cœur un phénomène qu'il sera intéressant d'analyser. Clarisse tomba malade, elle eut une fièvı

putride, à laquelle se mêlèrent de graves accidents, et le cerveau fut entrepris. Le lieutenant-colonel vint me chercher; je trouvai Clarisse en danger de mort, et, prenant son protecteur à part, je lui fis part de mes craintes.

» — Il faut, lui dis-je, avoir une bonne garde-malade au plus tôt; car cette nuit sera très-critique.

» En effet, j'avais ordonné de mettre, à une certaine heure, des sinapismes aux pieds, puis d'appliquer, une demi-heure après l'effet du topique, de la glace sur la tête, et, lorsqu'elle serait fondue, de placer un cataplasme sur l'estomac... Il y avait d'autres prescriptions dont je ne me souviens plus.

» — Oh! me répondit-il, je ne me fierais point à une garde; elles dorment, elles font les cent coups, tourmentent les malades. Je veillerai moi-même, et j'exécuterai vos ordonnances comme si c'était une consigne.

« A huit heures du matin, je revins, fort inquiet de Clarisse; mais, en ouvrant la porte, je fus suffoqué par les nuages de fumée de tabac qui s'exhalèrent, et, au milieu de cette atmosphère brumeuse, je vis à peine, à la lueur de deux chandelles, mon homme fumant sa pipe et achevant un énorme bol de punch. Non, je n'oublierai jamais ce spectacle. Auprès de lui Clarisse râlait et se tordait; il la regardait tranquillement. Il avait consciencieusement appliqué ses sinapismes, la glace, les cataplasmes, mais aussi le misérable, en faisant son office de garde-malade, trouvant Clarisse admirablement belle dans l'agonie, avait sans doute voulu lui dire adieu; du moins le désordre du lit me fit comprendre les événements de la nuit... Je m'enfuis, saisi d'horreur : Clarisse mourait.

— L'horrible vrai est toujours plus horrible encore!... dit le sculpteur.

— Il y a de quoi frémir quand on songe aux malheurs, aux crimes qui sont commis à l'armée, à la suite des batailles, quand la méchanceté de tant de caractères méchants peut se déployer impunément!... reprit une dame.

— Oh! dit un officier qui n'avait pas encore parlé de la soirée, les scènes de la vie militaire pourraient fournir des milliers de drames. Pour ma part, je connais cent aventures plus curieuses

les unes que les autres; mais, en m'en tenant à ce qui m'est p
sonnel, voici ce qui m'est arrivé...

Il se leva, se mit devant nous, au milieu de la cheminée,
commença ainsi :

— C'était vers la fin d'octobre; mais non, ma foi, c'était b
dans les premiers jours de novembre 1809; je fus détaché d
corps d'armée qui revenait en France, pour aller dans les gor
du Tyrol bavarois. En ce moment, nous avions à soumettre, p
le compte du roi de Bavière, notre allié, cette partie de ses Ét
que l'Autriche avait réussi à révolutionner. Le général Chaste
s'avançait même avec un ou deux régiments allemands, dans
dessein d'appuyer les insurgés, qui étaient tous gens de la ca
pagne. Cette petite expédition avait été confiée par l'empereu
un certain général d'infanterie nommé Rusca, qui se trouvait al
à Clagenfurth, à la tête d'une avant-garde d'environ quatre mi
hommes. Comme Rusca était sans artillerie, le maréchal Marm
avait donné l'ordre de lui envoyer une batterie, et je fus désig
pour la commander. C'était pour la première fois, depuis ma p
motion au grade de lieutenant, que je me voyais, au milieu d'u
brigade, le seul officier de mon corps, ayant à conduire d
hommes qui n'obéissaient qu'à moi, et obligé de m'entend
comme chef d'une arme, avec un officier général.

» — C'est bon, me dis-je en moi-même, il y a un commen
ment à tout, et c'est comme cela qu'on devient général.

» — Vous allez avec Rusca?... me dit mon capitaine. Pre
garde à vous, c'est un malin singe, un vaurien fini. Son p
grand plaisir est de *mettre dedans* tous ceux qui ont affaire à l
Pour vous apprendre ce que c'est que ce chrétien-là, il suf
peut-être de vous dire qu'il s'est amusé dernièrement à bapti
du vin blanc avec de l'eau-de-vie, afin de renvoyer à l'emper
un aide de camp soûl comme une grive... Si vous vous compor
de manière à éviter ses algarades, vous vous en ferez un enne
mortel... Voilà le pèlerin... Ainsi attention!

» — Eh bien, répliquai-je à mon capitaine, nous nous amu
rons; car il ne sera pas dit qu'un pousse-cailloux *embêtera* un o
cier d'artillerie. Dans ce temps-là, voyez-vous, l'artillerie ét
quelque chose, parce que le corps avait fourni l'empereur...

voilà donc parti, moi et mes canonniers, et nous gagnons Clagenfurth. J'arrive le soir; et, aussitôt que mes hommes sont gîtés, je me mets en grande tenue et je me rends chez Rusca. Point de Rusca.

» — Où est le général? demandai-je à une manière d'aide de camp qui baragouinait un français mêlé d'italien.

» — Le zénéral est à la zouziété, dans un chercle, au café, à boire de la bière sour la piazza.

» Je regarde mon homme en face, et je m'aperçois qu'il n'est pas ivre comme ses incohérences me le faisaient supposer.

» — Vous êtes étonné?... reprit l'aide de camp. Ma, s'il est là de si bonne houre, c'est pour oune petite difficoulté qué l'zénéral il a oue avec les habitanti. Perché i son di oumor pauco contrariente les Tedesques. Ces chiens-là né se sont-ils pas avisés dé né piou andare boire de la bière all chercle perché l'zénéral y était...

» En ce moment, nous fûmes interrompus par un roulement de tambour; après quoi, le crieur de la ville lut en français d'abord, puis en allemand et en italien, une proclamation de Rusca, en vertu de laquelle il était enjoint à tous les négociants et notables habitants de Clagenfurth d'aller comme par le passé, au cercle, pendant toutes les soirées, sous peine d'être taxés à une contribution extraordinaire.

» — Et comment la payeront-ils donc?... dit le colonel du 20ᵉ, qui se trouvait auprès de moi, car je m'étais avancé pour écouter; ce serait la quatrième qu'il lèverait sur ces pauvres diables. Ce compère-là est capable de les faire révolter, pour se donner le plaisir de mitrailler une sédition populaire...

» — Pourquoi n'allaient-ils plus au café, mon colonel? lui demandai-je.

» Le colonel me regarda.

» — Vous arrivez..., à ce que je vois, me répondit-il. Eh bien, voici le fait. Ce diable de Rusca ne s'amusait-il pas, le soir, à allumer sa pipe, au cercle, devant ces pauvres gens, avec les billets de florins qu'il leur arrachait le matin!... Il faut que ce soit encore un bien bon peuple, ces Allemands, pour qu'aucun d'eux ne lui ait tiré un coup de pistolet... Heureusement, nous partirons demain; nous n'attendions que vous...

» — Il paraît, lui dis-je, que votre général n'est pas commode?...

» — C'est un excellent militaire, répliqua-t-il, et il entend particulièrement la guerre que nous allons faire. Il a été médecin dans la partie de l'Italie qui avoisine les montagnes du Tyrol et il en connaît les routes, les sentiers, les habitants. Il est d'une bravoure exemplaire; mais c'est bien le plus malicieux animal que j'aie jamais connu. S'il ne brûle pas les paysans dans leurs villages, il faudra qu'il soit dans ses bons jours.

» Le colonel s'éloigna en voyant un officier venir à nous. Je fus assez embarrassé de ma personne en me trouvant seul. Je pensai qu'il n'était pas convenable que j'allasse voir Rusca au cercle; et, alors, je revins à l'aide de camp, qui était toujours resté immobile sur le seuil de la porte, occupé à fumer son cigare. J'avais toujours rencontré son regard, quand je jetais par hasard les yeux sur lui en causant avec le colonel; et, quoique ce regard me parût aussi railleur que perfide, je le priai d'annoncer à son général ma visite pour la fin de la soirée, objectant la nécessité dans laquelle j'étais de prendre quelque chose; car je n'avais rien mangé depuis le matin... mais un officier n'est pas aussi heureux que la mule du pape; en campagne, il n'a pas d'heures pour ses repas; il se nourrit comme il peut, et quelquefois pas du tout. Au moment où j'allais retourner à mon logement, j'entendis une grande rumeur dans le faubourg par lequel j'étais entré. Je demandai à un soldat qui me parut en venir, la raison de ce tumulte, et il me dit que l'un de mes canonniers en était cause; alors, je fus forcé de me rendre sur les lieux pour savoir ce qui se passait. Il y avait des attroupements composés de femmes principalement, qui paraissaient en colère, criaient et parlaient toutes ensemble; c'était comme dans une basse-cour, quand les poules se mettent à piailler. Au milieu du faubourg, je vis une grande et belle fille autour de laquelle on s'attroupait; quand elle m'aperçut, elle fendit la presse et vint à moi. Elle était furieuse, elle parlait avec une volubilité convulsive; elle avait des couleurs, les bras nus, la gorge haletante, les cheveux en désordre, les yeux enflammés, la peau mate; elle gesticulait avec feu, elle était superbe; c'est une des plus belles colères que j'aie vues dans ma vie. Là, je sus la cause de



tte émeute. Mon fourrier était logé chez le père de cette fille; et paraît que, la trouvant à son goût, il avait voulu la cajoler, ais qu'elle s'était brutalement défendue; alors, mon diable de nonnier, un Provençal, il se nommait Lobbé, c'était un petit omme, à cheveux noirs, bien frisés, qu'on avait appelé dans la ompagnie *la Perruque*...; la Perruque donc, par vengeance, se isait servir par le père et la mère de cette fille; et, comme il tait assis sur un fauteuil très-élevé, il avait mis chacun de ses ieds sur un escabeau de chaque côté de la table, et, pendant son epas, il avait forcé la mère et le père, qui était un homme à heveux blancs, de tourner les étoiles de ses éperons. Il dînait graement, ayant à ses pieds les deux vieillards agenouillés, occupés à faire aller ses molettes. Cette fille, ne pouvant pas digérer cet affront, essayait d'ameuter le quartier contre les Français. Lorsque j'eus compris le sujet de ses plaintes, je vis en effet le fourrier assis comme un pacha, regardant les deux vieillards, bons Allemands, qui faisaient consciencieusement aller les éperons. Je n'oublierai jamais le geste de la fille quand, en entrant avec moi, elle me montra ses parents. Elle avait les larmes aux yeux, et me dit d'un ton de voix guttural en allemand :

» — *Sehet!* (Voyez!...)

» — Allons donc, Lobbé, finissez! dis-je à mon canonnier. Que iable, vous mériteriez d'être puni. Cela ne se fait pas...

» Les deux vieillards continuaient toujours.

» — Mais, mon lieutenant, me dit la Perruque, tenez, regardez-il... Ça ne les contrarie pas..., ça les amuse.

» Je faillis rire.

» En ce moment, un gros homme bourgeonné, la face rouge le nez bulbeux, entra. A l'uniforme, je reconnus le général sca.

» — Bien, bien, canonnier!... s'écria-t-il. Voilà dix florins ur t'encourager à établir la domination française sur ces iens-là...

» Et il lui jeta des florins.

» — Il me semble, mon général, lui dis-je avec fermeté, quand ous sortîmes, que, si vous m'avez entendu, la discipline militaire t compromise. Il m'est fort indifférent, si cela vous plaît, que

mon fourrier fasse tourner ses molettes; mais, puisque je lui avais ordonné de cesser, et qu'il est sous mes ordres...

» — Ah! dit-il en m'interrompant, tu es sorti de cette école où l'on raisonne?... Je vais t'apprendre à clocher avec les boiteux...

» — Quels sont vos ordres? lui demandai-je.

» — Viens les prendre ce soir à huit heures!...

» Et nous nous quittâmes.

» Ce commencement de relations ne promettait rien de bon. A huit heures, après avoir dîné, je me présentai chez le général, que je trouvai buvant et fumant en compagnie de son aide de camp, du colonel et d'un Allemand qui paraissait être un personnage de Clagenfurth. Rusca me reçut civilement, mais il y avait toujours une teinte d'ironie dans son discours. Il m'invita fort courtoisement à boire et à fumer; je ne bus guère que deux verres de punch et fumai trois cigares.

» — Demain, nous partirons à sept heures, et devrons être en vue de Brixen dans la journée, il faut entamer ces gens-là vivement.

» Je me retirai.

» Le lendemain, je crus m'éveiller à six heures, il était neuf heures passées. Rusca m'avait sans doute mis quelque drogue dans mon verre, et je fus au désespoir en apprenant qu'il s'était mis en bataille à six heures du matin, et qu'il avait trois heures de marche en avance. Mon hôte, comprenant que j'en voulais à Rusca, me proposa de me donner les moyens d'arriver à Brixen avant lui. La tentative était audacieuse, car il fallait m'embarquer dans des chemins de traverse où je pouvais rester; mais, jeune et dépité comme je l'étais, je fis mon va-tout. Cependant, je ne voulus rien négliger : je communiquai mon entreprise à mes sous-officiers, qui crurent leur honneur aussi bien engagé que le mien. nous mêlâmes du vin à l'avoine de nos chevaux, et les bons Allemands, apprenant que nous voulions jouer un tour au Rusca, nous fournirent quatre guides chargés de nous préserver de tout malheur. Effectivement, Rusca nous trouva reposés et en bataille en avant de Brixen, l'attendant avec insouciance.

» — Comment, messieurs les b....., vous êtes partis avant nous?... dit le général. — Vous me payerez cela, lieutenant... ajouta-t-il en me regardant.

» — Mon général, lui dis-je, vous ne m'avez pas ordonné de vous accompagner; si vous vous en souvenez, votre ordre a été de regarder Brixen comme le point de notre ralliement.

» Il ne souffla pas mot; mais je vis qu'il faudrait jouer serré avec ce vieux singe-là.

» Nous entrâmes en campagne au delà de Brixen; j'avoue que je n'avais jamais vu faire la guerre ainsi. Nous battions la campagne en visitant tous les villages, les chemins, les champs. Vous eussiez dit une chasse, les soldats rabattaient les paysans comme du gibier sur la principale route suivie par le général, et, quand il s'en trouvait en quantité suffisante, Rusca passait tous ces malheureux en revue, en leur ordonnant de tendre leur main gauche; puis, au seul aspect de la paume de cette main, il faisait signe, remuant la tête, d'en séparer certains des autres, et il laissait le reste libre de retourner à leurs affaires; puis aussitôt, sans autre forme de procès, il fusillait ceux qu'il avait ainsi triés. La première fois que j'assistai à cette singulière enquête, je priai Rusca de m'expliquer ce mode de procéder. Alors, à quelques pas de l'endroit où nous étions, il aperçut dans un buisson je ne sais quels vestiges, et il le fit cerner. Le buisson fouillé, les soldats trouvèrent dans une espèce de trou deux hommes armés de carabines, qui attendaient sans doute que nous fussions passés afin de tuer nos traînards. Avant de les faire fusiller, Rusca me montra leur main gauche. Dans ce pays, les chasseurs ont l'habitude de verser la poudre nécessaire pour la charge de leur carabine dans le creux de leur main, et la poudre y laisse une empreinte assez difficile à distinguer, mais que l'œil de Rusca savait y voir avec une grande dextérité. Dès l'enfance, il avait observé ce singulier diagnostic et il lui suffisait de voir les mains des paysans pour deviner s'ils avaient récemment fait le coup de fusil. Le second jour, nous rencontrâmes un vieillard, septuagénaire au moins, perché sur un arbre et occupé à l'émonder. Rusca le fit descendre et lui examina la main gauche; par malheur, il crut y apercevoir le signe fatal, et, quoique le pauvre homme parût bien innocent, il ordonna de l'attacher à l'affût d'un canon. Ce malheureux fut obligé de suivre, et nous allions au petit trot. De temps en temps, il gémissait; les cordes lui enflaient les mains; il se trouva bientôt dans un état pitoyable; ses

pieds saignaient; il avait perdu ses sabots, et j'ai vu tomber de grosses larmes de sang de ses yeux. Nos canonniers, qui avaient commencé par rire, en eurent compassion, et vraiment il y avait de quoi, à voir ce vieillard en cheveux blancs, traîné pendant les dernières lieues comme un cheval mort. On finit par le jeter sur le canon, et, comme il ne pouvait pas parler, il remercia les soldats par un regard à tirer les larmes. Le soir, lorsque nous bivaquâmes, je demandai à Rusca ses ordres relativement à ce vieillard.

» — Fusillez-le! me dit-il.

» — Mon général, répondis-je, vous êtes le maître de sa vie; mais, si je commande à mes canonniers de tuer cet homme, ils me diront que ce n'est pas leur métier...

» — C'est bon! répliqua-t-il en m'interrompant. Gardez-le jusqu'à demain matin, et nous verrons...

» — Je ne me refuserai pas à le garder, dis-je; mais je ne veux pas en répondre.

» Et je sortis de la maison où était Rusca, sans entendre sa réplique; mais je sus plus tard qu'il m'avait cruellement menacé...

En ce moment, je partis, malgré tout l'intérêt que promettait ce début. La pendule marquait minuit et demi. J'étais près de Saint-Germain des Prés et je demeure à l'Observatoire. Un jour, j'aurai la suite de Rusca. Le nom me fait pressentir quelque drame; car je partage, relativement aux noms, la superstition de M. Gautier Shandy. Je n'aimerais certes pas une demoiselle qui s'appellerait Pétronille ou Sacountala, fût-elle jolie...

— Ma femme se nomme Rose-Vertu, me dit l'officier de l'Université, qui faisait route avec moi.

— Je le crois bien!... répliquai-je : mademoiselle Mars a nom Hippolyte... Et vous, monsieur? lui demandai-je.

— Moi?... Sébastien.

— C'est un martyr... Et vous êtes sans doute très-heureux en ménage?

— Mais oui.

Nous étions arrivés.

Ce fragment de conversation est sincère et véritable. Je puis affirmer que, sauf de légères inexactitudes, bien pardonnables, et qui n'ont adultéré ni le sens ni la pensée, tout ceci a été dit par

es hommes d'un haut mérite. N'est-ce pas un problème inté-essant à résoudre pour l'art en lui-même, que de savoir si la ature, textuellement copiée, est belle en elle-même? Nous avons ous été fortement émus, un lecteur le sera-t-il? Nous allons oir, à l'Exposition, les décors des peintres, et nous ne faisons as attention à des créatures qui fourmillent dans les rues de aris, bien autrement poétiques, belles de misère, belles d'expres-on, sublimes créations, mais en guenilles... Aujourd'hui, nous ésitons entre l'idéalisation et la traduction littérale des faits, des ommes, des événements.

Choisissez.

1832-1844.

LE REFUS

SCÈNE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ı 1589, et dans les premiers jours du mois d'août, quelques mes se dirigeaient de la ville vers le château de Fontenay, en u.

les voir, vous eussiez dit de bons bourgeois, des commerçants es avocats faisant leur promenade habituelle et en train de er sur les intérêts de la localité, sur les minces aventures de lle dont ils étaient les principaux habitants, bagatelles qui sou- deviennent de grandes affaires. Mais la guerre civile enflam- alors la France, et il n'était pas permis de croire que sept à hommes pussent être assemblés sans qu'ils parlassent des ds événements récemment arrivés, et qui, en France, chan- ent totalement la face des choses. Aussi ce n'étaient ni des geois, ni des gens de peu, mais de dignes conspirateurs, des de parti, qualité qui relève même un simple garde-chasse, le dit, l'ennoblit, quand il combat pour la bonne cause; car le ıement est la noblesse même; et, jadis, la noblesse était en que sorte le dévouement armé.

pendant, aucune face noble ne se dessinait sous les grands eaux à bords rabattus ou sur les larges fraises de ces bour- . Le tableau de l'entrée de Henri IV à Paris, cette vaste com- ion de Gérard, a trop popularisé le costume de cette époque qu'il soit permis à un auteur de le décrire et à un Français ignorer. Donc, les personnes qui allaient matinalement au eau ressemblaient toutes assez à ce ligueur désappointé que eintre a vêtu de brun et mis dans la partie obscure de sa belle

toile : c'étaient des figures communes, mais empreintes cependant d'une certaine énergie.

— Eh bien, messieurs, nous allons faire un roi ce matin!... dit un gros homme en rejoignant le groupe des promeneurs qui allaient assez lentement, sans doute pour l'attendre ; car, à plusieurs reprises, ils s'étaient retournés vers la ville, comme pour voir si le retardataire venait.

— Oui! répondit un avocat à la face patibulaire, s'il veut accepter nos conditions...

— La la, maître Copin!... dit le gros homme, quand il s'agit de la couronne de France, un homme n'y regarde pas de si près, d'abord...

— D'abord!... Ah! vous dites mieux que vous ne saviez dire, reprit un bourgeois. Oui, d'abord, il promettra monts et merveilles; mais, une fois assis sur le trône, le roi ne se souviendra peut-être plus des promesses du cardinal!...

Pour bien faire comprendre à tout le monde la valeur de cette scène, il faut dire que, six jours auparavant, le roi Henri III, chassé par les barricades parisiennes, était mort à Saint-Cloud. En lui finissait la branche des Valois. Or, un prince de sang royal, assez maltraité par le roi défunt ou par sa mère Catherine de Médicis, se trouvait au château de Fontenay, où naguère il avait été transféré...

En haine de Henri IV, auquel appartenait de droit la couronne de France, les ligueurs, et M. de Mayenne, le commandant de toutes leurs forces, avaient aussitôt dépêché vers le prince détenu dans le château trois ou quatre députés des plus habiles, pour lui mander la mort de son persécuteur et lui en offrir le trône.

Ces envoyés avaient fait diligence, et, comme, dans ces premiers moments, il était fort douteux de savoir à qui serait la France, le chef de l'ambassade bourgeoise, un avocat nommé Copin, et le gros curé de Saint-Jacques la Boucherie, ligueur fanatique, obtinrent facilement du gouverneur la permission de voir le prince, et se firent accompagner des principaux ligueurs de la petite ville, pour enlever de vive force le cardinal de Bourbon, s'il consentait à devenir le roi de la Ligue.

En ce moment, ignorant ses hautes destinées, le prisonnier, levé

depuis peu, se trouvait dans une salle basse où, suivant l'habitude des personnes de distinction captives, il s'était créé quelques-uns de ces divertissements qui charment les ennuis de la solitude et concentrent la vie sur les choses, au lieu de la répandre dans un grand cercle d'hommes et d'événements.

Le cardinal de Bourbon était un vieillard de haute taille, mais légèrement voûté. Il arrivait à cet âge où, lorsque la vie a été fortement agitée, les réflexions la dépouillent de soins, et l'exemptent de passions. Vêtu de sa longue soutane violette et la tête à peine couverte d'une petite calotte rouge qui se pliait en quatre, il était facile de voir, à la pâleur de sa figure blanche, à ses cheveux gris, clair-semés sur son front et assez abondants sur la nuque, les symptômes d'une maladie prochaine.

Le vieillard tenait à la main un *pichet* d'étain, espèce de broc d'un usage immémorial dans l'ouest de la France, et se dirigeait du fond de l'appartement vers les hautes croisées de la salle immense qui formait une espèce de galerie. Le jour tombant du haut de ces longues fenêtres éclairait une multitude de fleurs, les délices du prince, qui vint les arroser soigneusement en les regardant, en vérifiant leurs progrès, souriant à celles dont les calices s'ouvraient et le saluaient de leurs jeunes parfums... Au milieu de ce joli parterre était un grand fauteuil de bois, une table et des livres.

Le prince ayant reconnu son petit empire, allait s'asseoir, quand il entendit le bruit de pas précipités, les voix confuses de plusieurs personnes et le cliquetis des épées. Or, comme, à plusieurs fois, une pensée de défiance lui avait fait craindre d'être assassiné, le vieux cardinal, frappé de nouveau par ce soupçon, se mit à genoux sur son prie-Dieu. Les sept députés qui se croyaient les organes de la France, et qui représentaient à peine le plus turbulent des partis et la plus médiocre de toutes les factions, la Ligue, se dessinèrent au fond de la galerie, et, lorsque le prince eut jeté les yeux sur ce groupe, il reconnut facilement à l'attitude de ces bourgeois leurs intentions pacifiques. Tous vinrent tête nue, humbles et respectueux en apparence, jusqu'au bord du tapis sur lequel était la haute chaire, le prie-Dieu, la table du cardinal, et aussi ses plus belles fleurs.

— Que voulez-vous, messieurs? leur dit Charles de Bourbon.

— Nous venons, au nom de la France, saluer le roi...

— Tous mes parents sont morts?... dit le cardinal en laissant échapper un geste d'effroi.

— Non, sire. Mais Henri III, le tyran, a été tué par un bon catholique, par un saint qui s'est voué au martyre pour gagner le ciel en nous délivrant de l'hérétique.

— Le roi est mort assassiné?... dit le prince.

Il éleva les yeux vers la voûte, comme pour implorer la miséricorde divine, et ajouta, mais à voix basse :

— Que Dieu lui soit en aide!...

Il n'y avait dans cette phrase ni le sentiment d'une vengeance hypocrite, ni une joie cachée; c'était le vœu d'un bon et religieux vieillard.

— Nous n'en ferons rien! dit tout bas un drapier, l'un des quarteniers de Paris, à l'avocat Copin.

— Messieurs, reprit le cardinal, et qui donc vous envoie vers moi?

— L'intérêt de la France, sire, répondit l'avocat, et nous vous apportons la couronne...

— Elle appartient à Henri de Navarre, dit simplement le loyal gentilhomme.

— Elle est à vous, monseigneur, reprit l'avocat; les conseillers du Parlement, en qui réside l'autorité, l'ont ainsi résolu.

— Messieurs, l'héritage des rois de France se règle par des lois plus hautes que celles dues à l'autorité changeante de quelques gens de justice... Il n'est pas en leur pouvoir de faire que j'aie droit de dépouiller Henri de Navarre. Vous avez un roi : c'est mon neveu.

— La couronne de France ne doit pas être sur le chef d'un hérétique.

— Assez, messieurs!... reprit impérieusement le vieux prisonnier; il y a déjà eu du nom de Bourbon un traître à son roi, il ne doit pas s'en rencontrer deux... Encore, le connétable n'eût pas trahi François Ier malheureux!... Il y a quelque courage à braver un roi puissant; mais mon beau neveu Henri aura fort à faire avec vous avant de dormir tranquille dans son Louvre...

— Le Louvre, la France, tout est à vous, sire... Dites un mot, et vous serez roi de France...

— Je ne serais pas roi de France, et je ne serais plus digne du beau nom de gentilhomme. Messieurs, écoutez-moi... Vous voulez faire de moi un fantôme, gouverner en mon nom, me donner à signer les articles de votre union... Corbleu! vous seriez les chefs, et je serais votre esclave?... M. de Mayenne, ce connétable bourgeois, serait mon maître?... Non, non, messieurs, ce ne sont pas douze ligueurs, ni douze conseillers qui peuvent se dire les représentants de la noblesse et du tiers et bâtir un trône solide; la coutume royale est hors de l'atteinte des hommes : vous pouvez chasser, vous pouvez tuer vos rois, vous n'anéantirez pas la royauté. Elle est, comme Dieu, une chose placée au-dessus de nos mains... J'ai eu le temps de voir cela dans la Bible depuis mon emprisonnement. — D'ailleurs, reprit le vieillard en tournant les yeux sur les députés d'un air plein d'ironie, où sont mes trésors, mes défenseurs? Quels seront mes pairs, mes grands vassaux?

— Sire, vous aurez mieux que des vassaux, mieux que des pairs, mieux que des trésors!... s'écria le gros curé : vous aurez à vous le cœur de tous les citoyens...

— Oui, messieurs, et les *ci-toy-ens* me feront une belle cour, bien noble, bien généreuse!... Mes gentilshommes seront sans doute MM. Louchard, Leclercq, Broussel, le banquier Zamet; M. Bayet... Mon chancelier sera peut-être l'avocat Étienne Pasquier; vos quarteniers deviendront de hauts et puissants seigneurs... Ceci me semble très-royal!... Trêve de plaisanteries... J'ai meilleure compagnie dans ce château... J'y suis seul avec ces fleurs... — Encore une fois, non, messieurs, Charles de Bourbon ne veut pas être le roi des *manants,* le roi de cette Ligue qui se glorifie de l'assassinat des princes. Vous voulez déranger l'ordre de la succession pour arriver au renversement du trône... M. de Mayenne pense qu'il abattra plus facilement un roi sans droit que le véritable héritier du trône.

— Sire, dit l'avocat, vous ne connaissez pas l'étendue de vos droits, et je vous supplie de jeter les yeux sur cet écrit.

Copin présenta soudain au cardinal le libelle fraîchement com-

pose par les ligueurs et ayant pour titre : *Sommaire des raisons qui ont mu les Français à reconnaître Charles X.*

Les Français!... s'écria le cardinal. Messieurs, la reine Catherine avait raison! Vous voulez être les maîtres... Là où il y a un vrai roi, il ne doit se trouver que des sujets.

— Le lâche! dit le curé.

— Cela est vrai, monsieur Aubry... Je n'ai pas la force d'accepter l'héritage que veut me faire un régicide. La nature veut que tous les rois acceptent une couronne enveloppée de deuil, mais une couronne ensanglantée..., nenni!... En voilà plus qu'il n'est besoin messieurs!... — Délivrez-moi de votre présence, je n'ai pas de vocation pour le martyre.

— Monseigneur, dit l'avocat, vous ne voulez donc pas sauve la France des malheurs qui l'attendent?

Les députés se retirèrent lentement, surpris d'être reçus auss durement et de trouver tout l'orgueil de la royauté chez un homm qui refusait le trône. Ils avaient compté sur l'ambition du prêtre, e rencontraient la probité du gentilhomme; au lieu de l'effroyable ava rice des collatéraux, la générosité d'un prince digne du sang roya

— Maître Copin!... dit le cardinal à l'avocat.

L'avocat revint près du cardinal.

— Étienne Pasquier doit être en secret pour mon neveu de Na varre; il comprend l'affaire mieux que vous.

— Je serai toujours pour le peuple, répondit l'avocat.

— C'est un client bien difficile à conduire; s'il ne vous pend pa je vous conseille de retourner à mon neveu...

Ayant dit, le vieux cardinal chercha du papier, et, sans s'in quiéter du départ des députés de la sainte union, il écrivit cett lettre célèbre adressée à Henri IV et par laquelle il le reconna pour son roi légitime, en lui offrant noblement de rester en pr son, et de faire le sacrifice de sa liberté pour *le plus grand ava tage de la royauté.*

Six mois après cette scène, le cardinal de Bourbon mourut de gravelle le jour où il reçut de Henri IV une lettre pleine de recon naissance que malheureusement l'histoire ne nous a pas conservé La lettre du Béarnais devait être belle, car celle de Charles d Bourbon est sublime de bonhomie.

les hommes de génie ne peuvent s'immortaliser que par
›ndance de leurs pensées, les gens médiocres placés au-dessus
hommes ont aussi la chance de devenir célèbres par l'entente
uste et du vrai. Un mot a suffi à d'Orthès, quand il a fallu des
nes entiers à Dante et à Byron. Mais l'intelligence du beau,
dans l'agonie des sociétés, devrait, comme le soleil à son
her, éclairer encore les hauts lieux lorsque tout est sombre,
ι désertés de nos jours. Signe fatal pour les nations!...

1832.

AVENTURES ADMINISTRATIVES

D'UNE IDÉE HEUREUSE

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR LE FUTUR AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA SUCCESSION DU MARQUIS DE CARABAS

DANS LE FIEF DE COCQUATRIX

— La France, monsieur le marquis, est, dit-on, un des pays où les bonnes idées trouvent le plus flatteur accueil. Elles y sont bien, de prime abord, un peu bafouées ; mais la raillerie est une espèce d'épreuve que les indigènes ont imaginé de leur faire subir. Y résistent-elles, le peuple ne tarde pas à s'en coiffer, à les gruger, à les adopter, à les ouvrir, à s'en nourrir ; semblable à votre singe Babon, qui ne manque jamais de houspiller ses noix avant de les croquer...

— Ohé ! prends tes bottes, allons en France !

— Monseigneur, dit le chat, il serait prudent de nous fourrer le cou, afin que le couteau dont ce peuple se sert pour éprouver les hommes glisse sur notre chignon, et ne nous défasse pas trop, si l'on voulait nous raser...

— Qu'est-ce à dire ?

— Une bagatelle, monsieur le marquis. Les Français emploient le ridicule pour douaner les bonnes idées qu'on leur apporte, et la guillotine pour plomber les hommes qu'ils exportent. Le ridicule et la guillotine sont deux institutions qui aident à gouverner et administrer le pays merveilleusement. Vous aurez mainte occasion de vous en apercevoir.

— Tu es un chat prudent autant que tu es botté.

(*Histoire de la succession du marquis de Carabas dans le fief de Cocquatrix*. Tome XXIII, chap. MCCCIV. Editio princeps, Leyde, Elzevir, avec fig. 1499, texte latin de von Felinus. Ouvr. rare.)

FANTASQUE AVANT-PROPOS

Après minuit, dans un salon de Paris, au moment où les rangs des preneurs de thé s'étaient éclaircis, où les gens qui viennent se faire voir avaient disparu, se rencontrèrent quelques personnes

dont les esprits se mirent à l'unisson et vibrèrent doucement s'ensuivit une de ces conversations fortes, pleines de choses, t à la fois railleuses et polies, comme parfois il s'en écoute enc dans cette ville, aussi réellement profonde qu'elle semble folle.

Avez-vous quelquefois, en hiver, étudié du haut d'un pont bizarreries du charriage des glaces sur un grand fleuve? Les glaç filent, s'entre-choquent, remontent, dévient de leur route, von droite, vont à gauche; puis en un moment, on ne sait pourqu tout à coup ils s'engrènent, se saisissent, les figures de leur c tredanse fluviatile s'arrêtent, il se forme un majestueux plancl sur lequel un marmot saute pieds nus, hardiment, et court d' bord à l'autre. Il en est de l'entente des âmes ou des esprits da les salons de Paris comme de cet engrenage des glaçons. Homn et femmes se sont vus, se sont froissés, sont venus, se sont salı hier, et ne se sont point entendus; aujourd'hui, personne ne s pourquoi, ce soir, devant la cheminée, ils se sont trouvés enchaîn les uns aux autres, dans une même période d'idées, pour goût de compagnie les charmes d'un moment unique, sans ramificatio dans l'avenir, sans liens dans le passé. Est-ce le froid? Est-ce chaud? Quel timbre a rassemblé l'essaim de ces pensées? Qu choc les a désunies? A ces interrogations, nulle réponse. Vo demanderez où est l'enfant insoucieux qui tracera naïvement plante de ses pieds sur cette glace mouvante tout à l'heure, maintenant arrêtée. Lisez.

— Croyez-vous, monsieur, dit la maîtresse de la maison à ce tain savant prussien connu par l'intarissable fluidité de sa parol croyez-vous à ces miraculeuses puissances de la volonté humain à la vie des idées, à leur procréation? Enfin, croyez-vous, ain que monsieur...

La dame se tourna vers un jeune homme pâle et très-chevel nommé Louis Lambert.

— Croyez-vous, répéta-t-elle, ainsi que monsieur le prétend, q les idées soient des êtres organisés qui se produisent en dehors l'homme, qui agissent, qui...? Ma foi, je me perds dans ces p sées. Vous avez écouté monsieur : que dites-vous de son systèn

— Mais, madame, répondit en souriant le Prussien, est-ce un s tème? Je n'oserais ni le nier ni l'affirmer. De l'autre côté du Rh

plusieurs hommes se sont élevés dans les régions éthérées, et se sont cassé la tête contre les étoiles. Des écrivains connus par des noms en *org*, en *ohm*, en *œhm*, ont trouvé, dit-on, dans ces mêmes étoiles, de sublimes pensées que comprennent quelques gens presque fous, selon nos infirmes opinions vulgaires. Nous avons beaucoup d'Allemands, de Saxons, de Suédois qui ont vu des idées; mais nous en avons infiniment plus qui n'en ont pas vu. Cependant, je puis à ce sujet vous raconter un fait qui passe pour constant, mais que je rapporte sans le garantir; si vous me permettez d'employer cette formule journalistique et pleine de charlatanisme, dans un salon où le charlatanisme appartient exclusivement aux femmes.

» Un jeune Hanovrien, venu momentanément à Londres, se plaignit à plusieurs reprises d'un vol assez bizarre. Un monsieur lui avait pris, disait-il, sa cervelle, ses idées, et les détenait dans un bocal. A Paris, personne ne se serait étonné de ces vols; on y prend sans façon les idées des gens qui ont des idées; seulement, on ne les met pas en bocal, on les met en journal, en livre, en entreprises. A Londres, les gens du monde agirent comme agissent ceux de Paris; ils se moquèrent de mon pauvre Hanovrien, mais sérieusement, à la manière anglaise. Ce jeune homme restait par suite de ce brigandage dans un état d'imbécillité, de paresse, d'ennui, de spleen qui donnait beaucoup d'inquiétudes à ses amis. Alors, il fut fait droit à ses plaintes. On le mit à l'hospice de Bedlam. Il y resta près de deux mois. Un jour, l'un des médecins les plus célèbres de Londres racontait à l'un des médecins de Bedlam qu'il venait de voir le matin l'un de leurs confrères, à moitié fou probablement, qui se livrait à des opérations chimiques sur quelques masses d'idées prises à différents individus et contenues dans des bocaux très-bien étiquetés.

» — Bon Dieu ! (Remarquez que je ne dis pas *goddam!* fit le Prussien en s'interrompant.) Bon Dieu ! allons voir si la cervelle d'un pauvre Hanovrien lucide qui a suivi ses idées à la piste et que je soigne à mon hospice, ne serait pas par hasard dans le bocal dont il me parle.

» Les deux médecins coururent chez leur confrère, et y trouvèrent les idées de l'Allemand, qui remplissaient fort honorable-

ment une fiole; elles étaient bleues. Les deux médecins forcèr naturellement l'alchimiste des âmes à délivrer l'esprit hanovri Quand la prison fut brisée, ils revinrent à l'hospice, où le jei homme déclarait à ses gardiens avoir retrouvé ses idées et livrait à une joie semblable à celle que peut éprouver un aveu en revoyant la lumière. Ce fait pourrait, s'il était scientifiquem prouvé, corroborer la théorie que M. Lambert vient de nous ex ser sur la vie et l'iconographie des idées, système qu'en ma q lité d'Allemand je respecte, comme tout bon Allemand doit r pecter un système...

— Ce n'est pas un système, monsieur, c'est une éclata vérité, dit une voix qui semblait partir d'un bocal et qui effr l'assemblée.

— Ah! monsieur, vous m'avez fait peur! dit la maîtresse la maison en voyant une figure qui sortait de l'embrasure d'u fenêtre éloignée.

Quoique cette dame se mît à rire, son rire parut, à ceux q la regardèrent, produit par une convulsion dont la cause éta extérieure. Alors, convaincus que cette action violente procéda de l'inconnu, tous se retournèrent brusquement vers lui. Ce n fut pas sans un prodigieux intérêt, pour ne pas taxer d'épouvant les personnes distinguées dont l'assemblée était composée, qu chacun aperçut l'auteur de ce puissant exorcisme.

Ici, malgré la meilleure volonté du monde de rester dans le bornes du respect que tout homme doit avoir pour la très-nobl très-haute et très-puissante dame Langue française, il est néces saire, afin de peindre l'anthropomorphe qui se dessina vaguemen dans la partie obscure du salon, d'offenser un peu la rhétoriqu et la grammaire, sauf à rentrer en classe après en avoir tracé l vaporeux portrait. Qui voudrait punir cette licence? Quelqu pédant, quelque chien de cour. Quel poëte ne l'excuserai N'avez-vous jamais rencontré de cheval échappé? Avec quel bo heur il galope! Comme il lève les pieds! Quelle agilité fla boyante! Non mieux, quelle alacrité d'hirondelle n'ont pas mouvements! Il crie : « Vive la liberté! » comme un peuple se révolte par un beau jour de soleil. Mais son critique, à lui valet d'écurie, accourt le fouet en main! Ainsi de l'auteur.

Si jamais un homme a ressemblé à une idée, vous auriez juré que, de dessous la draperie des fenêtres, une pauvre idée gelée, et qui s'était collée aux vitres comme Trilby pour sentir la chaleur de ces campagnes qu'elle voyait voltiger sous les lambris dorés, qu'une idée foraine venait de passer par la fente de la croisée, avait fripé ses ailes dans l'espagnolette, laissé la poussière chatoyante de son corselet diapré le long des bourrelets. Elle grelottait encore, elle était malade, souffrante, grise, ébaubie, hystérique, blessée, cicatrisée; mais vivante, mais prête à laper quelque fluide comme un vampire. Oui, elle avait soif d'or comme un ouvrier a soif de vin et flaire le vin du lundi, dès la barrière...

A l'aspect de cet homme, ces images s'élevèrent diversement dans l'imagination; mais, si tous les yeux le virent, chacun l'aperçut sous une forme différente.

Il vivait, mais ses lèvres étaient pâles; mais ses habits noirs étaient pâles; mais il était détruit; mais il était à jour comme un chou rongé par les chenilles. Tous les malheurs sociaux qui peuvent accabler un homme promis aux incurables lui avaient tiré chacun leur coup. Mais il était nerveux, il avait soutenu tous les feux et demeurait droit comme le squelette d'un pendu que le vent balance. Le plomb fondu du jeu avait glissé sur son cœur sans l'entamer; les douches de la misère avaient glissé sur son crâne, l'avaient verdi, jaspé comme pierre d'égout; mais il avait encore assez de crâne pour contenir une cervelle, et assez de cœur pour recevoir du sang, un sang fielleux, qui jaunissait sa face creuse, blême, dont le système osseux était assez solide encore. Les mots « maigre, étique » ne pouvaient lui servir de modificatifs. Peut-être le mot moderne « squelettique » serait-il un comparatif, mais il était le superlatif incomparable et visible de la pensée que veulent exprimer ces syllabes, impuissantes pour lui. Il avait bien quelques cheveux, mais ces cheveux prouvaient l'extrême divisibilité de la matière; pour s'en faire une image, il faudrait supposer, fendus en cent parties, les cheveux les plus fins de la plus fine femme, et leur donner la couleur de l'édredon. Mais quelle comparaison peindrait l'air triste et désolé de ces cheveux qui retombaient derrière la tête et sur les épaules en se bouclant à peine aux extrémités. Vous eussiez dit des ondées de larmes. Ses yeux

sonna d'en voir la nacre sensibilisée, il sembla certes monde que Dieu allait descendre et sa gloire crever les Oui, si ce regard n'ouvrait pas les cieux, il fallait renc prière et à l'espoir; il n'y avait pas de Dieu! Quant à s c'étaient les articulations puissantes du homard; ou m vieilles serres d'un aigle mourant dans sa cage au J. Plantes, et qui pendant toute sa vie a voulu saisir une pı rien saisi. Sa langue avait quelque chose de noirâtre coı des perroquets, elle était sèche, épuisée, elle avait soi Enfin, son nez meurtri, long, son nez de marchand de avait dû se prendre cent fois dans la chattière du b oppositions au Trésor royal.

Cet homme, voyez-vous, était le désespoir centenaire, poir froid, mais qui ne doute pas encore. Son mobilier entier dans sa poche en reconnaissances du mont-de- son foulard jaunasse, parmi des placets apostillés. Cet type de malheur social, long comme un ténia, ressen sacoches de la Banque..., quand elles en partent poı enceintes d'écus. Mais elle était partie de la Banque depu et dix ans sans y rentrer, cette pauvre sacoche, en qué millions, et la gueule béante comme un boa qui ram Mais cet homme était sublime à la manière de Dante e nini, à la manière de l'artiste et du prêtre; il vivait idée; il marchait dans une atmosphère de courage et d ment. Il suait la foi. C'était enfin l'homme-idée, ou l'idé homme. Aussi avait-il un peu de l'air du faquir; et, diso plaire à la partie vaudevilliste de la France, il y avait

Il avait été arpenteur, notaire, ingénieur, maçon, intendant, grand seigneur, jacobin, agent de change, courtier, libraire, avocat au conseil, maître des requêtes pendant un moment, intendant général des hôpitaux militaires, garde-magasin des vivres, entrepreneur d'éclairage public, journaliste, fournisseur, homme de paille, professeur de l'Athénée, directeur de théâtre, auteur d'un quart de vaudeville. Il avait été tout ce qui ressemble, socialement parlant, à quelque chose.

La maîtresse de la maison le recevait en sa qualité d'attaché au corps diplomatique. Sur ses vieux jours, il se disait être le chargé d'affaires du prince primat de Fesse-Tombourg. Les longues vicissitudes de sa chétive existence ayant été couvertes sous le voile épais de la plus laborieuse prudence, il passait, depuis dix ans, pour être à la veille de faire une immense fortune, et avait de fréquents rapports avec les banquiers de France, de Hollande et d'Angleterre pour arrêter les conditions d'un emprunt de quatorze millions.

Comme tous les êtres repoussés partout, et qui persistent à se pousser partout, il jouissait d'une considération équivoque; néanmoins, il était reçu. Sa figure appartenait au genre de celles qui sont toujours collées à l'encoignure des portes, ou perdues dans un groupe de nouvellistes, ou colloquées à une table de whist. Or, comme il s'en allait toujours promptement en ne parlant qu'à ceux de qui dépendait sa destinée, sa tête pouvait sembler inconnue à beaucoup de personnes. Il était surtout de ces gens que tout le monde a vus, et qu'on ne reconnaît jamais.

Son nom de famille était Lacanal. Si quelques personnes le soupçonnèrent d'appartenir au Lakanal de la Convention, il s'en défendit sous l'Empire fort vigoureusement. Depuis la Restauration, il avait repris le titre et le nom de M. le comte de Lessones, et répondait dubitativement à qui lui demandait s'il était de la famille des Lassone, gens assez connus sous Louis XV.

Avez-vous par hasard observé dans le monde certaines personnes dont l'échine, toujours flatteuse et complaisante, devine si quelque hardi baladin veut sauter comme un collégien, et se courbe aussitôt; dont la mémoire approuve toutes les anecdotes; dont les lèvres gardent le sourire que le génie du gain et de la misère,

que l'espérance a stéréotypé pour les marchands, pour les solli citeurs, pour tout ce qui se plie en souffrant?... Eh bien, M. d Lessones avait cette échine fluide, cette mémoire omnibus, c sourire qui se prend et se quitte comme les comédiens quittent (prennent le leur. Peut-être un ministre l'avait-il jeté du haut e bas des escaliers dans un moment d'humeur; et, alors, peut-êti pour sauver sa dignité, le comte avait-il dit au garçon de bureau « Je voulais descendre! » comme cet honnête époux à sa moit furibonde. Peut-être avait-il vécu d'un pain caché sous sa redi gote, et trempé de ses larmes. A table, chez un banquier, il dév rait sans engraisser, ce pauvre homme nourri d'espérance. Il ava offert bien des prises de tabac, donné des poignées de mai autant que les rois populaires en donnent, bu bien des verres d liqueur, avalé bien des humiliations. Hélas! disons-le, il ava léché tous les amours-propres en faveur depuis l'Assemblée const tuante jusqu'à la Chambre actuelle. Pauvre homme! ses flatteus papilles avaient dû caresser Duport, Robespierre, Marat, Gara Tallien, Gohier, Fouché, Pasquier, Cambacérès, Talleyrand, M. d Villèle, *e tutti quanti!* Donc, il avait eu les nausées de tous l encens, déplié le marchepied de tous les pouvoirs, trinqué av tous les journalistes, roulé dans les fangeux boudoirs des Laïs c tous les étages, chez la Laïs du ministre et chez la Laïs du sou chef. Enfin, humble apôtre, il avait silencieusement baisé la ci lisation parisienne là où il fallait la baiser pour réussir, et n'ava pas encore réussi.

Pour lui, point de mystères; pour lui, rien d'ignoble. Il sava offrir et recevoir un écu; tirer son chapeau à un journaliste; s plier devant un sacristain; peser dans les balances du mépr toutes les insolences, et pouvait tout supporter, excepté la bonn fortune. Il avait la philosophie et l'instinct de l'animal, joint à l lucidité d'un cerveau newtonien. Mais cet homme était sublime voyez-vous! Il marchait avec un flegme égal, soit dans les boue de Paris, soit dans le cristal des ruisseaux champêtres; s'élançai également d'un vol de croyant aux cieux, comme il foulait triste ment les tapis ministériels, dévoué complétement à son état d ballon, de ver, de prostituée, de mendiant, de mollusque, d distome, d'atome... — Pour qui? direz-vous. — Eh bien, pour l

patrie, pour cette femme de mauvaise vie, toujours veuve de ceux qui l'aiment. Oui, cet homme portait sa couronne d'épines pour le bonheur, pour la fertilité d'un pays, pour lui un peu aussi, mais certes il souffrait au nom de tous. Il avait le courage de la honte, la persistance du génie. Cette vie secrète, ces malheurs, ces espérances se représentaient fatalement, nécessairement sur sa face, d'après les lois éternelles qui veulent que chaque partie d'une créature organisée se teigne de sa cause intime.

La soirée devait être un moment de triomphe pour cet être poétique dont M. Ballanche eût fait un mythe, le sculpteur Bra un symbole, Nodier une paradoxale plaisanterie, et les frères Rothschild un capital. Sa voix était celle d'un homme qui a des dettes, voix flatteuse, mielleuse, voix sourde, voix éclatante, une voix pour laquelle il faudrait créer une épithète, une voix qui est aux autres voix ce qu'est l'électricité à la nature des choses : elle embrassait toutes les inflexions humaines.

Quand M. de Lessones se fut planté sur ses pieds et qu'il ne vacilla plus, il se fit un grand silence.

— Monsieur, dit-il, au jeune homme pâle et frêle, vous vous nommez M. Lambert? Ah! que ce nom soit béni! vous vous êtes voué à une vérité, comme les martyrs se vouaient au Christ!...

Les figures devinrent immobiles. Louis Lambert, qui, pour la seule fois de sa vie avait osé parler de son système, et qui le voyait livré aux impitoyables railleries parisiennes, suait de souffrance, et aurait pleuré, s'il l'eût osé, de voir sa chaste pensée déshabillée, fouettée, polluée par les profanes.

— Oui, messieurs, les idées sont des êtres, reprit le vieillard, qui grandit et s'anima, dont la voix eut des vibrations de cloche. Tel que vous me voyez, je suis sous la puissance d'une idée. Je suis devenu tout idée : vrai démon, incube et succube; tour à tour méprisé, méprisant; acteur et patient; tantôt victime, tantôt bourreau. — Ah! dit-il en regardant Louis Lambert, jeune homme au front vierge, au front scellé de malheur, marqué de génie, signé du signe rouge mis aux arbres qu'on abattra, j'irai plus loin que tu n'as été tout à l'heure, alors que tu voyais des idées, que tu paraphrasais le principe d'une science à venir!... Mais j'irai plus loin que tu n'as été parce que j'ai moins à perdre. Ma forme

actuelle mourra, mais ma vraie nature, l'idée!... l'idée reste... J'existerai toujours.

— Où est le bocal de celui-là? dit tout bas le Prussien à la maîtresse de la maison.

Personne n'eut envie de rire, en voyant la main décharnée que l'orateur leva sur Louis Lambert. Une jeune femme attentive dit avec une sorte de terreur :

— Ah! mon Dieu, il va nous l'emporter!...

— Il y a dans le monde moral, dit en continuant M. de Lessones, de petites créatures boiteuses et manchotes, grêles, vieillottes, ce sont les idées de ce que vous appelez les gens de lettres. Elles vivent sur les murailles à la façon des giroflées jaunes, elles parfument un jour les airs, disparaissent et tombent. Dans ces familles d'éphémères, quelques-unes, semblables à de brillantes efflorescences chimiques, surgissent, réfléchissent mille couleurs, brillent et persistent; mais elles tombent un peu plus tard comme les précédentes. D'autres s'élèvent lentement, avec grâce, poussent en étendant avec majesté les immenses frondaisons de leurs branches, couvrent une époque de leurs ombrages, meublent les villes comme ces allées de platanes et de tilleuls sous lesquels se promènent cinq à six générations. Ce sont les beaux ouvrages dus à quelques cerveaux, et dont les idées vivaces régissent deux ou trois siècles. Les idées de Luther ont engendré Calvin, qui engendra Bayle, qui engendra Voltaire, qui engendra l'opposition constitutionnelle, enfin l'esprit de discussion et d'examen. Elles se conçoivent les unes par les autres, comme les plantes, filles de la même graine; comme les hommes, fils d'une première femme. Les idées de Luther étaient celles des Vaudois; les Vaudois étaient issus des anciennes et primitives hérésies de la première Église; puis ces hérésies, avec leurs microcosmes d'idées, recommençaient les théosophies du plateau de l'Asie. Laissons-les se reposer. A chaque climat ses fleurs intellectuelles, dont les parfums et les couleurs s'harmonient aux conditions du soleil, aux brouillards de l'atmosphère, aux neiges des montagnes : ainsi des idées. Les idées prennent en chaque pays la livrée des nations. A l'Asie ses tigres, ses onagres, ses feux dévorants, sa poésie imbibée de soleil, ses idées parfumées. A l'Europe ses plantes humides,

animaux sans fièvre; mais à l'Europe l'instinct, sa poésie con-
, ses œuvres analytiques, la raison, les discussions. S'il y a de
et du ciel bleu chez les écrivains orientaux, il y a de la pluie,
lacs, des rayons de lune, du bonheur pénible chez les écri-
is de l'Europe. L'Asie est la jouissance; l'Europe est la raillerie.
Europe, les idées glapissent, rient, folâtrent, comme tout ce
est terrestre; mais, en Orient, elles sont voluptueuses, célestes,
ées, symboliques. Dante seul a soudé ces deux natures d'idées.
poëme est un pont hardi jeté entre l'Asie et l'Europe, un
h-Sherro sur lequel les générations des deux mondes défilent
la lenteur des figures que nous rêvons sous l'empire d'un
hemar. De là cette majestueuse horreur, cette sainte peur qui
t à la lecture de cette œuvre où tournoie le monde moral. Mais
a des idées dont le système agit plus directement sur les
mes qui s'en emparent. Ces idées les tourmentent, les font aller,
r, pâlir, sécher. Ce sont des idées qui, mieux matérialisées,
ent plus vigoureusement le monde matériel. Il y en a de gigan-
ues, de monumentales, qui tiennent du règne minéral. Elles
ent à heure dite, se relèvent et retombent sur la tête des
ns ou d'un individu, comme un marteau sur l'enclume, et
forgent les siècles en préparant les révolutions. Ce sont les
s territoriales pour ainsi dire, les idées qui naissent d'un sol,
a configuration géographique d'un pays; idées qui martèlent
ècle en siècle les cerveaux politiques : elles se sont lentement
ées comme des pyramides, et vous les apercevez toutes droites
nt vous. « Il nous faut le Rhin! » dit la France. « Mangeons
usses! » disait Napoléon. Napoléon était une grande idée qui
erne encore la France. Eh bien, moi, je suis, dans une sphère
s large, une idée de ce genre et dont je vais vous raconter
ventures merveilleuses, inouïes; la naissance, la vie, les mal-
s, mais point la mort. *Calypso, dans sa douleur, ne se consolait*
l'être immortelle, devrait être l'épigraphe de mon récit, car les
s souffrent et ne meurent pas. Quand elles sont trop géhen-
, elles s'en vont à tire-d'aile comme les hirondelles. Il y a
coup d'idées européennes transmigrées d'Europe en Amérique,
ui s'y sont acclimatées. Mais écoutez. Donnez-moi deux heures
tention, faites crédit d'un peu de patience à une pauvresse qui

a des millions de rente. Vous verrez si les écrivains, montés sur les chevaux du Doute et du Dédain; si Byron, Voltaire, Rabelais, Swift, Cervantes ont eu tort de laisser l'empreinte des sabots de leurs coursiers, aussi pâles que celui de l'Apocalypse, sur la tête des siècles labourés par leurs chevauchées. Honte aux hommes! honte aux administrations surtout! car, voyez-vous, c'est la médiocrité organisée... Mon idée et moi sommes victimes des basses intrigues de la cour de Louis XIV, du règne de Louis XV, de la Convention, de l'Empire et de la Restauration. Vous aurez en peu de moments un croquis de ces cinq grands opéras, vus des coulisses... Ceci est mon avertissement de l'éditeur.

— Avant de livrer nos yeux, nos oreilles et notre attention à M. le comte, ne voulons-nous pas prendre un peu de thé? demanda la maîtresse de la maison à toutes les personnes qui étaient assises en cercle devant la cheminée.

— Volontiers, dit le baron prussien, mais n'en prenons pas trop, le thé endort...

Louis Lambert, le promoteur de cette scène étrange, quitta sa place et vint s'asseoir auprès de la dame hospitalière, chez laquelle, à cette époque, abondaient les poëtes, les écrivains, les gens de science, et dont le salon pouvait passer pour le vestiaire de la littérature.

Le vieux conteur but une tasse de thé que lui présenta l'élégante maîtresse de la maison.

— J'avais besoin de lui voir prendre son thé pour être convaincue de son existence, dit une dame à son voisin, l'un des plus riches banquiers de Paris.

— Il y a eu un temps, madame, répondit M. de Lessones qui l'entendit, où, comme vous, beaucoup de gens n'ont été convaincus de ma vie qu'en me voyant boire de l'eau. Si j'en avais eu à mes souhaits, je ne serais pas si sec. — Je commence, dit-il après une légère pause.

. . . .

1834.

LES MARTYRS IGNORÉS

FRAGMENT DU PHÉDON D'AUJOURD'HUI

I

SILHOUETTES DES INTERLOCUTEURS

La scène est au café *Voltaire*, place de l'Odéon, à Paris, dans le dernier salon, dont les croisées donnent sur la rue de l'Odéon, à côté de Soleil, opticien. Tous les soirs, jusqu'à minuit, trois ou quatre savants jouent aux dominos, à la table qui se trouve au fond de la salle, auprès de la croisée, et que l'on a nommée *la table des Philosophes*.

LE DOCTEUR PHYSIDOR. — Jeune médecin occupé de phrénologie, de l'irritation, de la folie, des aliénés, et voulant se faire une spécialité scientifique. Vingt-sept ans, taille au-dessus de la moyenne, peu coloré, l'œil gris et vif, maigre, la main blanche du penseur qui n'a jamais d'encre aux doigts, teint des blonds, quoiqu'il ne soit que châtain. Né en Touraine, à la Ville-aux-Dames; venu à Paris avec les Velpeau, les Trousseau, etc. Aimant la science, et dès lors plus adonné à la théorie qu'à la pratique. Chapeau à larges bords, longue redingote bleue, gilet jaune, pantalon noir, peu de fortune. Ayant, selon l'expression du docteur *Phantasma*, le doigt de la mort empreint sur le front. Consommant une limonade vers dix heures et demie. Voix de ténor.

LE DOCTEUR PHANTASMA. — Né à Dijon, et venu à Paris lors de la fameuse discussion sur le magnétisme animal qui souleva la France savante. Vêtu tout en drap noir, mais faisant preuve d'une

remarquable incurie; conservant les culottes antiques, fortement plissées, usées, et à petit pont, sous lequel il passe la main gauche en parlant; bas de laine noire drapée; gros souliers dans lesquels il met une semelle de poix de Bourgogne entre deux taffetas gommés afin de ne pas se laisser soutirer son électricité, ce qu'il appelle *être foudroyé par en dessous;* chapeau de soie à onze francs dans un état constant d'horripilation, habit carré à grands pans; portant une grosse tabatière qui, par le fréquent usage qu'il en fait, décout sans cesse la poche gauche de son gilet; montre à chaîne d'acier terminée par un coquillage très-connu et par une clef en cuivre. Figure de casse-noisette, ornée des nageoires républicaines, barbe faite deux fois par semaine. Ami du docteur Bouvard, l'un de ceux qui tinrent jadis pour Mesmer et Deslon, et qui, pour ce fait, était encore la bête noire des médecins de Paris. Gai, rieur, aimant la bonne chère, dînant rue Montesquieu, à une table d'hôte suspectée d'être peu difficile sur les femmes qui y sont admises. Logé, depuis trente-huit ans, rue de Condé, dans la maison où demeurait Beaumarchais avant qu'il allât Vieille-Rue-du-Temple, circonstance qu'il rapporte souvent. Soixante-treize ans, grand et gros; cheveux gris ramenés du bas de la tête sur le front par de longues mèches collées, mais qui, au temps des grandes chaleurs, s'éparpillent drôlement; ridé comme une feuille de vigne, parlant de ses passions sans parler de ses bonnes fortunes. Organisation vigoureuse, bonne judiciaire, tête carrée, ayant tout lu, médité sur tout. A son aspect, le mot *ganache* expire sur les lèvres de l'étudiant. Consommant une seule demi-tasse de café pendant toute la soirée. Voix de chantre.

GRODNINSKY. — Lithuanien, lieu de naissance et âge inconnus. Mathématicien, chimiste et inventeur, sans domicile connu, consommant beaucoup. Un air grave qui arrive au sournois, un front beau comme celui qu'on prête à Homère, à Hippocrate, à Rabelais, à Shakspeare, à tous les grands hommes desquels il n'existe pas de portrait authentique; le teint blafard des hommes du Nord, corporence de taureau. Mise peu soignée, cravate noire légèrement huilée par un long usage, voire même écorchée par la barbe. Aspect grandiose, manières polies. Des yeux bleus où se peint la résignation de l'homme méconnu, persécuté. Très en guerre avec

ıstitut, admirant Geoffroy Saint-Hilaire et le proclamant supé-ıur à Cuvier. Pris par les uns pour un grand génie, et par les tres pour un fin blagueur. Soupçonné d'avoir des fantaisies lteuses. Respectueusement accueilli par Physidor et Phantasma, ; le Libraire, par *tutti quanti* qui payent sa consommation sans 'il s'en aperçoive. Espèce de Grand Lama, mais si véritablement ilosophe, qu'il est au-dessus des compliments vulgaires; enfin un rate moderne qui n'aura pas de Platon. Belle voix de baryton.

rSCHOERN. — Allemand. Caractère indéfinissable, tantôt vapo-ıx comme une ballade, tantôt positif comme Dupuytren, impi-'able pour Kant, flagellant M. Cousin par le knout d'une sa-ə affilée. Plus spirituel que Voltaire et Beaumarchais réunis, croyant aux apparitions; errant par les rues en inspiré, te comme tout le monde à ses heures. Observant Grodninsky ec surprise, un homme entre l'esprit supérieur et le génie, ıant de l'un et de l'autre. Poëte, grand politique, et néanmoins ıidant pour les sottises humaines contenues dans le bocal éti-ıeté du mot *liberté*. Assez courageux pour dire que *Faust* est un ecroc. Jeune homme blond comme la blonde Allemagne, ayant s yeux qui brillent comme des étoiles. Très-souvent amoureux. édule et ne croyant à rien par moment, selon les différents états ı baromètre ou du thermomètre. Aimant beaucoup Physidor et ıphaël, inquiet de Phantasma qui reste au port d'armes de la itique, à la façon du dictionnaire de Bayle. Age indécis, cos-me de journaliste. Petite voix flûtée.

ıAPHAEL. — Logé rue des Cordiers, au cinquième étage. Pan-on à pied en nankin depuis Pâques jusqu'à Noël; en hiver, pan-ın de drap poilu; gilet bleu à boutons de métal peu dorés, che-e de calicot, cravate noire, souliers couverts et lacés, chapeau ré par la pluie, redingote olive. Mangeant rue de Tournon, chez nère Gérard, à vingt et un sous par dîner, dans un rez-de-ıssée où l'on descend par deux marches. Vingt-trois ans. ıre violente de santé, cheveux blonds, œil bleuâtre, maigre et tif. Avide de connaissances, les avalant sans digérer, admirant ıntasma qui sait tout, plein de respect pour Physidor qui mé-ə un système, à plat ventre devant Grodninsky qu'il vénère mme un dieu, sympathisant avec le doux, l'aimable, le spirituel

Tschoern. Ne consommant rien, et ne voulant rien accepter de la table dite *des Philosophes*. N'osant lever les yeux sur la divinité qui trône au comptoir. Six cents francs par an pour le moment, millionnaire dans l'avenir. Crédule, trompé, revenant avec intrépidité vers de nouveaux mensonges; gobe-mouche et perspicace, battu sur le terrain et victorieux sous la tente. Voix de poitrine et caverneuse.

THÉOPHILE ORMOND. — Irlandais et très-byronien, long cou, cravate soignée, teint d'Anglaise, prude à l'excès et au régime du copahu. Vêtement plein d'élégance, montre plate, petit lorgnon; passant une demi-heure à la toilette de ses ongles. Fanatique de Ballanche, alors inconnu, haïssant l'Angleterre, et par-dessus toute chose les *saints* (prononcez *seintz*) anglais qui invitent *à un thé et Bible*. Une jeune tante de la secte des *saints* lui a fait perdre la succession de son père, en disant mille horreurs de lui, pauvre gentleman, et le peignant comme un coquin, le tout parce qu'on voit beaucoup son tilbury chez une actrice française, quoique fiancé de miss Julia Marmaduke. Voulant le rappel de l'acte d'union, adorant O'Connell et Moor, lequel n'avait pas encore passé à l'aristocratie. Dépensant cinq francs par soirée, et venant après le spectacle, pendant que mademoiselle Lureuil se déshabille et s'habille. Parlant très-bien français, ayant des principes religieux sans aller dans aucune église. Poitrinaire achevé par la Lureuil, actrice de l'Odéon, à laquelle il a laissé en 1827 trois mille livres de rente. Salué par les garçons du café. Voix claire et gracieuse.

LE LIBRAIRE. — Ancien commis chez Briasson, le premier libraire de l'Encyclopédie de Diderot, ayant nécessairement connu les collaborateurs de *monsieur Diderot*. Se croyant obligé d'être athée, parce qu'il a été lié avec M. de Lalande. Ayant traversé les temps malheureux de 1790 à 1815 sur le dos de quatre faillites *non déclarées*, et se plaignant avec amertume des gens qui manquent à payer leurs billets. Maison de campagne à Meudon. Ne s'étonnant d'aucune idée, n'ayant jamais ouvert un livre, escomptant à vingt-quatre pour cent, connaissant bien la place, ayant des conceptions d'entreprise, n'entreprenant rien, mais poussant les autres à entreprendre, et se faisant payer ses conseils. Passant pour un homme fort, raisonnant sur tout, donnant d'excellents

avis aux gens de lettres. Essayant de savoir ce que fait Raphaël, afin de l'exploiter, s'il a quelque bel ouvrage sur le chantier. Professeur au domino. Soixante ans. Physionomie d'un professeur de rhétorique. Habit marron, pantalon noisette, gilet noir, un diamant à sa chemise, gants de chamois, air franc et ouvert. Voix éteinte. Consommation très-irrégulière.

ÉTUDIANTS. — Comparses mobiles, muets au café, mais s'entretenant dans la rue de ce qu'ils y ont entendu.

LE GARÇON. — Endormi sur une chaise après la fermeture de l'Odéon, depuis onze heures et demie, jusqu'au moment où *les Philosophes* s'en vont.

II

(Décembre 1827, dix heures et demie du soir.)

Deux étudiants sortant de l'Odéon et venant au café *Voltaire*.

LE PREMIER ÉTUDIANT.

Tu vas les entendre, et tu verras que ce ne sont pas des conscrits; mais le plus fort est encore le Russe.

LE SECOND.

J'ai vu le maigre à l'École de médecine.

LE PREMIER.

Je dîne chez la mère Gérard avec le plus jeune.

LE SECOND.

L'Irlandais est bien heureux d'avoir cette bête de Lureuil! Comme elle était belle ce soir!

LE PREMIER.

Il lui donne trois mille francs par mois, mon cher, et nous l'aurons peut-être pour rien.

Ils se taisent et s'asseyent à une table voisine de celle des Philosophes.

GRODNIÑSKY.

A-t-on jamais vu temps pareil, toujours humide! Quand viendra la gelée?

THÉOPHILE, il tire sa montre.

Onze heures, j'ai une demi-heure à moi. (Les étudiants se regardent.)

PHANTASMA.

Double-six! à moi la pose.

PHYSIDOR, à l'Irlandais.

Votre petite Lureuil a bien joué ce soir. — Garçon, ma limonade. — A votre place, dans sa loge, tout habillée en robe de bal comme elle était, je...

THÉOPHILE, rougissant.

Oh! monsieur le docteur, ce n'est pas *gentlemanly*.

LE LIBRAIRE.

Bonjour, messieurs. — Qu'avez-vous, mon petit Raphaël? vous avez l'air abattu. Ne nous abattons jamais! Moi, j'ai eu des malheurs; savez-vous comment je m'en suis tiré?... par beaucoup de courage. Vous travaillez peut-être trop, il ne faut pas tant travailler, vous n'arriveriez à rien. Ceux qui parviennent ne s'amusent pas à méditer. Mauvais système.

GRODNINSKY, il regarde le jeu de Phantasma.

Vous avez deux six, un de posé par Tschoern, le reste est dessous, vous ne pouvez pas gagner.

PHYSIDOR.

Avec le calcul, il n'y a plus que trois jeux possibles, le trictrac, la roulette et le creps.

GRODNINSKY.

C'est vrai. Là, l'homme combat le hasard. A tous les autres jeux, un nombre de parties étant donné, la science est sûre de triompher.

TSCHOERN.

Ne trouvez-vous pas quelque chose de gigantesque à se mesurer avec le hasard?

GRODNINSKY.

Le hasard est une puissance bien incomprise : il représente l'ensemble des mouvements d'une force qui nous est inconnue, et qui meut le monde. Les joueurs sont des Titans.

LE LIBRAIRE.

S'il n'y a pas de hasard, il y a donc un Dieu.

TSCHOERN, riant.

Il y en a deux. Pour quoi comptez-vous le diable?

PHANTASMA.

ai rencontré hier une douillette puce.

LE LIBRAIRE.

Mâle ou femelle?

PHANTASMA.

Elle m'a rappelé un fait à ma connaissance personnelle (A Phy-or.) et qui s'appliquerait au système que vous nous développiez 'ant-hier.

Avez-vous entendu parler de l'abbé Bouju, qui est vicaire néral de... de... de...? Ma foi, je ne me souviens jamais des dioses conservés parmi ceux d'autrefois. Eh bien, c'est de lui qu'il agit.

Il y a quelque quarante ans, mon Bouju était, vulgairement rlant, *un bon vivant,* ce que les imbéciles nomment un égoïste, mme si nous n'étions pas tous égoïstes de naissance ou par périence. L'oubli de soi-même est une dépravation. Soit qu'il gardât comme profondément risibles les idées religieuses, soit e tout lui fût indifférent, excepté ses propres jouissances, il ne sait que ce qui lui plaisait.

Il était marié, mais il n'avait pas d'enfants et laissait sa femme lle chez elle, libre de ses pensées, de ses actions : *Va te prome-, ma chère amie, fais ce que tu veux et vivons en paix!*

Madame habitait une aile de la maison, et monsieur l'autre. aju avait beaucoup d'amis : il allait sans cesse à la campagne, ait, chassait, faisait des parties, et restait quelquefois six à sept is hors de chez lui. L'hiver, il dînait toujours en ville, rentrait eux ou trois heures du matin, et avait une si profonde aversion chez soi, que, quand il donnait à dîner à ses amis, il les rece-t chez un traiteur, dans une salle qu'il avait louée.

Ce qui paraîtrait singulier à des niais (Les étudiants font un soubre-.), c'est que sa femme était jeune, jolie, d'une excessive sensi-ité, pieuse comme toutes les vieilles femmes de Dijon ensemble; in, elle était tout sentiment.

Bouju, lui, était tout plein de cette grosse joie provinciale assez male pour barboter dans un étang, sans penser à changer d'eau de boue. Cette femme l'aima d'abord; délaissée, elle se jeta ns les bras de la religion, attendant que Dieu lui ramenât son

mari, qui pensait à Dieu comme vous pensez à l'an quarante; il s'en occupait quelquefois dans ses jurons.

Bouju (un drôle de nom, n'est-ce pas?) était si bon enfant, si rieur, si boute-en-train, que personne ne blâmait sa conduite avec sa femme. Généralement, on expliquait cette bizarrerie par quelque vice de conformation, car la pauvre créature ne se plaignait pas; elle trouvait quelque chose d'immonde à courir après son mari. Elle était riche, elle s'amusait à faire du bien en secret.

Bouju faisait aussi du bien en secret : il aimait le tablier et courtisait toutes les servantes. Je n'ai jamais vu de si bon ménage; en sept ans, il n'y eut pas une querelle; à la vérité, ils ne se rencontraient que quand le hasard les faisait sortir ensemble, parfois encore dans un bal où chacun d'eux arrivait de son côté.

Madame Bouju avait trente ans quand elle reçut chez elle un cousin de M. Bouju, M. de Lescheville, caissier de M. Bodard de Saint-James, trésorier de la marine. Le désastre de son patron forçait ce monsieur à quitter Paris, à cause de la rigueur de la jurisprudence commerciale à l'endroit des lettres de change.

Bouju le logea chez lui, fort heureux de procurer une compagnie à sa femme. Lescheville était une manière de petit-maître, il devint amoureux de madame Bouju pour passe-temps; mais la résistance de la femme pieuse irrita si bien sa fantaisie, qu'elle prit le caractère d'une passion. Combien croyez-vous que dura la lutte? Quatre ans! Avant la Révolution, remarquez bien.

Madame Bouju fut la plus malheureuse femme du monde précisément parce qu'elle en était la plus heureuse. Elle avait trop de vertu pour goûter des plaisirs sans remords, elle se croyait à jamais damnée. Jamais femme ne sacrifia tant de choses à un homme, et conséquemment jamais femme n'eut de plus vives jouissances.

Le silence profond dans lequel sa passion s'enveloppait, la certitude de n'en point laisser de traces, et la longue indifférence de son mari la consolaient un peu.

Bouju s'occupait trop peu de sa femme pour la soupçonner; d'ailleurs, quelqu'un serait venu lui dire ce qui se passait dans l'aile gauche de sa maison, il en aurait été très-content. Ses idées

sur le mariage, sur les devoirs de la femme, étaient connues de tous ses amis, excepté de madame Bouju.

Vous direz : « C'est un imbécile, un monstre ou un homme très-fort. » Bah! rien de tout cela. Vous allez voir.

Par un beau matin, son valet de chambre vint le réveiller à une heure insolite, à cinq heures, en lui disant que madame demandait avec instance à être introduite chez lui. Bouju, très-étonné, consentit à recevoir sa femme, et la reconnut à peine, tant elle était changée : elle avait pâli, ses yeux étaient plombés, tout en elle annonçait les ravages d'un remords profond, et des nuits passées à pleurer.

La pauvre femme se jette à genoux au pied du lit de son mari; là, d'une voix étouffée par les sanglots, elle lui dit qu'elle vient lui demander de quelle manière il ordonne qu'elle meure. Bouju fait un saut de carpe dans son lit, et lui dit que son plus cher désir est de la voir heureuse : quant à mourir, son bon plaisir est qu'elle meure de vieillesse.

Cette femme se met à fondre en larmes, tant la bonté de son mari la surprend; elle lui avoue alors qu'elle sera bientôt mère.

Pendant que la pauvre créature s'épuisait en sanglots, en aveux humiliants, Bouju s'était enfoncé sous sa couverture, pour ne pas laisser voir l'hilarité qui régnait sur sa physionomie. Il se souvint alors de l'aventure attribuée au duc de Guise (et ce n'est pas faussement, j'ai vérifié le fait). Charles IX avait révélé l'intrigue de la duchesse avec Coconnas, en priant le duc de profiter d'une surprise pour tuer ce seigneur italien; le Balafré fit boire à la duchesse un bouillon en lui persuadant qu'il était empoisonné, s'amusant de ses terreurs pour toute vengeance.

Bouju se relève, prend un air grave et sombre.

— Appelez votre confesseur, madame, dit-il, faites vos dévotions pendant la journée, et soyez préparée pour ce soir à mourir chrétiennement. Surtout, ajouta-t-il, écrivez votre testament en de tels termes, que je ne sois nullement inquiété.

La pauvre femme lui baisa la main, en y laissant des larmes. Bouju avait dans les nerfs un fluide trop métallique, il ne fut pas ému, sortit de chez lui, déjeuna chez l'un de ses amis, joua toute la journée, donna à dîner à ses compagnons; puis il revint chez lui

muni d'une bouteille de vin de Tokay, prise chez le président de Brosses, l'ami de Buffon et de Diderot, qui avait reçu un panier de ce vin d'un certain comte Potocki...

GRODNINSKY.

Le mari de la belle Grecque, celui qui a bâti Sophiovka.

PHANTASMA, continuant.

C'était de ce vieux vin que vous nommez vin de succession, qui vaut trois ou quatre louis la bouteille, et dont un seul verre grise un homme. Il fallait à Bouju un vin qui développât dans l'estomac une chaleur violente. Il entre chez sa femme, la trouve résignée et prête à donner sa vie en expiation de ses crimes. Elle supplia Bouju de ne point inquiéter Lescheville. Bouju joua son rôle avec le sérieux que mettent les plaisants de société à leurs mystifications; sa femme but la bouteille de vin de Tokay, et se coucha; il la laissa en lui disant familièrement bonsoir, la baisa au front, puis il dit à son valet de chambre d'apporter chez madame ses pantoufles et toute sa toilette de nuit, ni plus ni moins qu'un grand seigneur...

TSCHOERN, interrompant.

Le prince de Ligne rencontre un matin l'amant de sa femme, et lui dit en partant d'un éclat de rire : « Mon ami, je t'ai joué le tour de passer la nuit avec *elle*. »

PHANTASMA, reprenant.

Ce signe de réconciliation conjugale après douze ans d'indifférence fit une grande sensation dans la maison. Comme il était alors huit heures du soir, et que Bouju ne comptait venir se coucher qu'à minuit, il alla faire une partie de billard chez le président.

A dix heures, ses gens arrivent effarés, le cherchent et lui disent que madame se meurt dans des convulsions horribles, madame est empoisonnée. Bouju se met à rire et dit :

— Bon, bon! le poison est de ma façon.

Et il continue de jouer.

A onze heures, son valet de chambre revient pour lui annoncer la mort de sa femme. Bouju rit encore et dit :

— Elle peut être ivre morte, mais non morte ivre.

Cependant, allez, lui dit le président; on ne sait ni qui vit, i meurt!

Bah! je vais vous conter la farce, lui dit Bouju.

de rire, et de jouer.

iju revint à minuit en s'applaudissant d'un stratagème qui rmettait de passer la nuit à dormir auprès de sa femme, u'elle était ivre; mais il la voit si bien morte, que la peur le .; il envoie chercher M. Gavet, auquel il raconte l'aventure. , qui l'écoutait en tenant la main de madame, ne trouve ni ni respiration; il prend un miroir, l'approche des lèvres, d'haleine.

mande le chirurgien en chef de l'hôpital, on consulte, je ; tous les symptômes de la mort se produisent à nos yeux: ir des membres, pâleur, froid, enfin putréfaction; mais, e il y a des exemples que ces symptômes se soient montrés, e chez le Lazare, sans que la mort ait lieu, nous fûmes unanent d'avis d'attendre.

ınd il fut impossible de douter de la mort, Bouju réclama rture. L'autopsie se fit avec un soin minutieux, mais l'obser- la plus rigoureuse ne put révéler aucune cause de mort, il tait de lésion nulle part : le vin de Tokay avait été parfait digéré, le cerveau était d'une intégrité remarquable; le ıe nerveux disséqué, vu à la loupe, ne présentait pas la ire trace d'inflammation; les intestins étaient dans un état t; personne de nous ne pouvait dire pourquoi la vie était te, ni d'où venait la mort.

peur produit quelquefois des perturbations dont les effets isibles : les cheveux ont blanchi, il y a congestion au cerveau, vous savez... Mais il n'y avait rien ni aux centres nerveux, le part.

ju se jeta dans un séminaire, se fit prêtre, donna la e de sa femme à Lescheville, et garda la sienne pour ir secourir les malheureux. Il croit à l'immaculée Concep- il a dernièrement refusé d'être évêque, car il vit confit ses remords; il se regarde comme un assassin dont le n'a pas été prévu par les lois; il a quatre-vingt-deux omme je vous le disais, je l'ai rencontré hier au Palais-

perles devant un aigle. Si vous avez la prétention d'être un vous mourrez de faim.

Il y avait, rue du Mont-Blanc, un portier qui tirait l cordon depuis trente-six ans. Agé de cinquante-huit ans il avait vu toute la Révolution; le quartier le suspectai trempé dans les actes les plus violents du terrorisme, il n point d'ailleurs sa prédilection pour Marat et Robespierre.

Cordonnier de son état, il paraissait devoir finir com sent les portiers rangés, par une place à Sainte-Périne, l événement imprévu est venu troubler sa vie de portier, d nier, de révolutionnaire...

THÉOPHILE.

Vous autres physiologistes, avez-vous réfléchi à l'abâ ment auquel arrivent les êtres condamnés à vivre dans de six pieds carrés, qui ne reçoit son jour que par u donnant sous un portail humide, qui se trouve au n ruisseau de la maison et du ruisseau de la rue, et presque coupée, à six ou sept pieds de hauteur, par le planch soupente?

Vos philanthropes s'occupent en ce moment à procure minels plus de jouissances que n'en ont les honnêtes personne ne réclame contre l'inhumanité des propriétai siens, qui condamnent une créature humaine à vivre prison infecte, et dans une occupation qui produit sur le l'effet de l'ankylose sur les articulations.

Aussi, pour combattre les maladies qui les menacent, heureux portiers ont-ils recours à mille industries pou leur vie. Les uns cultivent des fleurs, les autres s'attach oiseaux, à des chiens. Vos philanthropes ont une pitié

TSCHOERN.

Mais l'intelligence doit prendre soin d'elle-même.

GRODNINSKY.

.'espèce humaine vaut-elle ce qu'elle coûte? Il y a trente-trois llions de lieues d'ici au soleil, et sa lumière nous vient en cinq nutes. Malgré la rapidité de cette petite poste, certaines plaes sont si haut placées dans l'éther, que leur lumière ne nous pas encore arrivée, et il y a des milliards de ces étoiles; est-ce qu'un portier, là dedans? qu'est-ce que toute l'humanité me?

THÉOPHILE.

Lisez Ballanche! Mais laissez le portier; supposez Raphaël dans tte situation, et soumettez-le à la tyrannie d'une idée violente, 'arrivera-t-il? il sera fou dans huit jours.

RAPHAEL.

Vous ne détruisez pas le raisonnement de Grodninsky!

LE LIBRAIRE.

Le portier de la rue du Mont-Blanc avait eu dans sa vie un moent de grandeur : il avait présidé jadis une section, et failli venir un personnage. Sa vie, paisible en apparence, couvrait une ine horrible contre tout pouvoir qui détruisait son espérance de ouvrer son ancienne position politique.

Ce sentiment ignoré agitait violemment son existence, car lecture des journaux mettait ce faquir de 1793 en commuation avec toutes les phases politiques. Ses agitations cachées vaient usé, tout autant que son genre de vie : sa loge était tite, il y vivait seul, sans femme, avec un serin pour toute comgnie.

Il n'avait pas un seul cheveu sur la tête, son front et son sage étaient si profondément ridés et caractérisés, qu'un peintre aurait pu trouver de plus beau modèle pour le Temps. Je n'ai mais vu rien de plus pittoresque ni de plus menaçant que ce eil homme quand il balayait le ruisseau. Ses bas mal attachés issaient voir au-dessous de sa vieille culotte noire une partie ses genoux; il avait une veste reprisée en cent endroits, et n bonnet de soie noire lui cachait si mal la tête, qu'elle se

montrait toute pelée, ridée, avec son expression grimaçante où se peignaient des colères contraintes et un mécontentement diabolique.

Au cinquième étage de cette maison, demeurait un jeune artiste, sans sou ni maille, que la duchesse de Berry protége, mais qu'elle n'enrichira pas. C'est un cousin germain du diable, qui a, d'ailleurs, une ressemblance frappante avec le masque que, vous autres Allemands (Il se tourne vers Tschoern.), vous prêtez à Méphistophélès...

TSCHOERN, interrompant.

Vous mettez le doigt sur le ressort qui a fait partir un beau matin les lauriers qui couronnent notre grand Gœthe; son succès vient de ce que tout le monde invente Méphistophélès à sa manière. Ce personnage, en réalité bien au-dessous du moindre Scapin, Crispin ou Lafleur de votre théâtre français, a été agrandi, élargi par les idées que chacun avait sur le diable. Après tout, ce bonheur n'arrive jamais à des hommes ordinaires! — Continuez!

LE LIBRAIRE.

Vous croyez peut-être que ces deux natures, celle de l'artiste et celle du portier, concordèrent; non, au lieu de s'accrocher, elles se heurtèrent. Le portier fut, en premier lieu, le plus fort dans la lutte sourde qui s'émut entre elles. Au moment où l'artiste avait fait des dépenses dans son grenier, qu'il s'était même endetté pour s'y bien établir, le portier noircit l'artiste dans l'esprit du propriétaire et insista sur l'insolvabilité du pauvre dessinateur, qui devait deux termes. Comme le propriétaire était (Il jette un coup d'œil malicieux à ses auditeurs en montrant l'Irlandais.) une façon de *saint* anglais...

THÉOPHILE.

Des tartufes pires que les inquisiteurs d'Espagne, ils vous apportent du poison d'une mine douce en vous disant : « Mon ami, c'est pour ton bien!... » Au lieu de laisser mourir mon père tranquille et heureux, ils ont fait comme la femme du doge, dans le *Marino Faliero* donné ces jours derniers à la Porte-Saint-Martin, et qui vient dire à ce pauvre Faliero qu'elle est infidèle, quand il allait mourir heureux de la vertu de sa femme. Lord Byron avait eu une grande idée en la faisant fidèle à son mari...

TSCHOERN.

Ce n'est pas vulgaire.

THÉOPHILE.

Votre poëte français a fait de l'esprit là-dessus. Eh bien, ils ont agi comme cette malheureuse; ils ont ôté à mon père mourant la bonne opinion qu'il avait de moi. Ces infâmes *saints* sont des crapauds vêtus de noir, écrasant leurs femmes de leur amour, venimeux en paroles, rangés, abritant leurs intérêts derrière Dieu, froids comme une pierre de marécage et venant baver sur les divines fleurs de la vertu.

GRODNINSKY, frappant sur l'épaule de Théophile.

Nous faisons donc de temps en temps notre petit *speech* (prononcez *spîtche*)?

LE LIBRAIRE.

Le portier eut alors un plein succès en disant que le peintre causait des désagréments aux gens comme il faut dans les escaliers. Monsieur l'artiste amenait chez lui des créatures infâmes. Les demoiselles de la famille logée au premier rencontraient le matin dans les escaliers des dévergondées sans corset. Ses amis étaient des tapageurs qui fumaient et crachaient sur les carrés, qui réveillaient toute la maison en s'en allant à deux ou trois heures du matin.

L'artiste, exécuté avec rigueur, saisi dans ses meubles et congédié, s'en alla travailler chez un de ses amis, un peintre distingué qui lui donna l'hospitalité. Cet atelier renferme deux célébrités en germe, un grand peintre et un homme de lettres.

L'homme de lettres est votre Bouju, mais spirituel, il est incapable de se jeter dans un séminaire; cependant, il s'amuse trop, il ne fera rien; il donnera des essais remarquables, des contes, des petites scènes, et les femmes le perdront.

Le peintre est un froid plaisant, un homme dans le genre de Grimod de la Reynière, qui, ayant des mains de bois, étreignait dans un café du Palais-Royal, par un rude hiver, le tuyau du poêle quand il était rouge, afin de voir un étourdi s'y brûler les mains en l'imitant. Il a pour les bourgeois la même estime que vous pouvez avoir pour les limaces.

En arrivant chez son ami, l'artiste y respirait la vengeance et

contre son propriétaire et contre son portier. Le peintre et l'homme de lettres qui prenait des leçons de peinture épousèrent sa cause avec chaleur, il y eut une parodie du serment des trois Suisses, on jura solennellement de venger l'opprimé.

Ce qu'il advint au propriétaire, je vous le dirai en parenthèse. Ce propriétaire était un assez riche pharmacien établi dans le faubourg Saint-Honoré; il avait parmi ses garçons un jeune homme très-joli, dont la tournure était quasi féminine. Les trois conspirateurs profitèrent de cette circonstance pour ourdir leur vengeance. Une fois qu'ils eurent des renseignements sur ses idées de *saint*, ils l'attaquèrent dans le cœur de sa religion...

THÉOPHILE.

Braves gens!...

LE LIBRAIRE.

Ils découvrirent en province la famille de ce garçon apothicaire, et firent parvenir au père et à la mère des lettres anonymes, où on laissait planer des soupçons sur l'intimité de leur fils avec son patron...

THÉOPHILE. Il se frotte les mains, il veut parler et trouve la farce si britanniquement plaisante, qu'il ne peut dire qu'un seul mot.

Pendu! pendu!

LE LIBRAIRE.

Eh non! pas ici. La femme du pharmacien fut également avertie des débordements de son mari. Ce bruit fut sourdement répandu dans le quartier. Les artistes allèrent chacun à leur tour dans la boutique acheter des médicaments en regardant avec curiosité le jeune homme et l'apothicaire. Quelques attroupements se formèrent le soir devant la boutique. La mystification fut conduite avec tant d'art, que le pharmacien se vit obligé de vendre son établissement et de quitter le quartier.

Les artistes s'enquirent de son nouveau domicile, et y expliquèrent la cause de sa retraite. L'infortuné pharmacien fut forcé d'aller en province, poursuivi par la terrible mystification. Dès qu'il tentait de se justifier, ceux qui l'écoutaient se mettaient à rire, excités par les singulières circonlocutions du pharmacien. A l'heure où je vous parle, sa femme ne sait trop à quoi s'en tenir.

Par la vengeance exercée sur le propriétaire, vous devez pressentir à quel supplice dut être voué le portier.

Un matin, se présenta de l'air le plus innocent du monde un garçon coiffeur qui voulut à toute force couper les cheveux à ce vieux chauve; le bonhomme prit l'affaire en plaisanterie et se moqua du perruquier.

Le soir, un jeune homme assez bien mis, après s'être enquis si le vieux cordonnier était bien le portier de la maison, le pria de lui faire un grand plaisir et qu'il le payerait bien : c'était un service à lui rendre; enfin il aiguillonna la curiosité du portier, il intéressa son avarice, et, quand le vieux chauve demanda de quoi il s'agissait, le jeune homme le supplia de lui donner une mèche de ses cheveux. Cette fois, le portier se mit en colère, le jeune homme attisa cette colère par le sang-froid avec lequel il disait qu'il serait plus court, pour terminer l'affaire, de donner un peu de ses cheveux, et qu'il y mettait de la mauvaise volonté. Quand la rage du portier fut au comble, le jeune homme s'en alla.

Le mot avait été donné aux ateliers voisins de celui où s'était ourdie la mystification contre le portier. Dès lors, trois ou quatre fois par jour, et sous les prétextes les plus habilement trouvés, il se présenta quelqu'un qui lui demandait de ses cheveux. Bientôt la plaisanterie devint double.

Le portier, furieux, exaspéré, se crut en droit d'administrer des corrections à ceux qui venaient lui parler de ses cheveux; et, quand les peintres voulaient faire avoir une mauvaise affaire à quelque ennuyeux, ils l'envoyaient au portier de la rue du Mont-Blanc.

Souvent le portier se trouvait aux prises avec des gens ombrageux qui, furieux d'être mystifiés, lui rendaient ses coups ou ses malédictions avec usure, et il en résultait des rixes. Le portier devint hargneux, défiant et sombre; il ne venait pas une seule personne qu'il ne la regardât de travers, et il n'osait avouer ses craintes, ni aux locataires qui le questionnaient, ni à son propriétaire devenu plus farouche que lui.

Tous les jours, des passants s'écriaient à sa fenêtre :

— Oh ! les beaux cheveux ! Voilà l'homme aux cheveux !

Dès qu'un inconnu prononçait le mot cheveux, le portier prenait

l'éveil. Lorsqu'il en arriva là, les mystifications furent inépuisables.

Les peintres persuadèrent à un Anglais fort riche, amateur de curiosités, que le portier avait des cheveux de Napoléon. Le quiproquo qui s'ensuivit lorsque l'Anglais vint parler de cheveux au pauvre chauve, fut horrible; car, jusqu'alors, le malheureux n'avait trouvé de persécuteurs que chez les artistes qu'il méprisait; mais il voyait venir sur lui des gens riches, le monde entier se ruait sur son crâne.

Une vieille dame, à laquelle on fit accroire que ce vieux révolutionnaire possédait des cheveux de Louis XVI et de Marie-Antoinette, vint en équipage le supplier de lui vendre à tout prix les cheveux qu'il avait. La scène fut bien comique, car le vieil homme se mit à pleurer en lui disant :

— Ah ! madame...

Elle, voyant là quelque attendrissement royaliste, répondit :

— Cher monsieur, une seule mèche ! je ne veux pas vous priver de tout !

Un matin, en se levant pour balayer le devant de la maison, il trouva, sur le pas de la porte et dans la rue, un monceau de cheveux coupés que les peintres avaient achetés chez les coiffeurs et répandus de sa loge au coin de la borne.

— Il paraît que vous vous êtes fait couper les cheveux, lui dirent plusieurs personnes.

— En avait-il des cheveux, celui-là ! s'écrièrent des passants.

Quelques jeunes gens vinrent, un autre jour, lui demander de l'eau pour empêcher les cheveux de tomber, comme s'il en tenait un dépôt; quand il voulut se fâcher, on lui montra un écriteau à la fenêtre de sa loge.

Jamais le génie du mal ne se montra plus fertile en conceptions pour varier une torture : tantôt venait un jeune commis de magasin apporter à ce malheureux des peignes pour ses cheveux, des peignes payés et qu'il voulait à toute force lui laisser; tantôt une innocente grisette, innocente relativement au portier, lui remettait la bouteille d'huile de Macassar qu'il avait achetée la veille pour entretenir ses cheveux.

Un des *rapins* s'était amusé à contrefaire le portier et à lui susciter un Sosie à cheveux. Il reçut des avis pour venir retirer à

i poste des lettres chargées qui lui étaient envoyées de son pays, t il y trouvait des perruques. Les artistes lui adressèrent un méecin qui croyait le trouver malade de la plique, ils avaient mysfié le médecin.

Chaque matin, en arrivant à l'atelier, les peintres cherchaient ne façon neuve d'arriver près du malheureux pour lui parler des heveux qu'il n'avait pas.

Enfin ils le contraignirent à chercher une loge dans un autre uartier, où naturellement ils firent prendre une autre face à la ersécution. On lui demanda comment il avait perdu ses cheveux, l courut des bruits singuliers sur sa vie antérieure; il parut constant qu'il avait été renvoyé d'une excellente maison de la rue du Mont-Blanc à cause de sa calvitie.

La dernière plaisanterie à laquelle il succomba fut terrible. Les peintres promirent dix louis à une portière, voisine du chauve, si elle parvenait à lui persuader de se servir d'une pommade à faire pousser les cheveux, en lui affirmant qu'au bout de quinze jours il aurait une belle chevelure. La portière, guidée par les peintres, commença par lui parler mariage. Au milieu de la seule affection qu'il crût avoir inspirée dans sa vie, il trouva ses cheveux mêlés au cœur de sa prétendue.

Aujourd'hui, cet homme est fou, il est à Bicêtre, et passe sa vie à se peigner une chevelure imaginaire; il croit avoir des cheveux!

PHYSIDOR.

Cette histoire est celle de Jacques Clément, de Ravaillac, de Damiens, de l'assassin de Kléber et de celui du prince d'Orange, de Sand, de Louvel.

THÉOPHILE.

Quand la pensée serait matérielle comme l'est la lumière, le arfum et l'électricité, cela prouve-t-il contre Dieu?

GRODNINSKY.

Non, il y aurait tout au plus à conclure que nous sommes, comme utes les espèces terrestres, les ouvriers d'une œuvre que nous e connaissons pas bien.

THÉOPHILE.

Puisqu'il en est ainsi, je vais vous raconter un fait qui peut être

ntile à M. Physidor et qui s'est passé à Dublin, au collége de Trinité, dans les dernières années du siècle précédent : mon p y était alors.

Vous avez tous été au collége, vous savez combien est viole la haine que les écoliers ont contre certains de leurs tyrans, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il y avait à la Trinité homme chargé des exécutions, qui fouettait les condamnés, i enfermait au cachot, les surveillait la nuit, et qui avait eu la s tise de se mettre si mal avec les écoliers, qu'il était devenu le bête noire.

Entre eux et lui, le combat s'envenima. Il les surprenait dan les cours et dans les dortoirs; il les vexait de mille manières, e les écoliers ne pouvaient rien contre lui. C'était un homme gro et court, à face de bourreau, ne riant jamais, une espèce de Denys à Corinthe. Peut-être autrefois avait-il été l'un de ces em-pereurs romains qui tourmentèrent les premiers chrétiens. On ne pensait qu'à lui jouer de mauvais tours.

Enfin les grands inventèrent une scène capable de lui faire peur et de le corriger de la dureté avec laquelle il accomplissait les sentences.

Les jésuites laissaient jouer la comédie pendant les vacances: on faisait les répétitions dans une salle adossée au théâtre où étaient les décorations, les costumes et tout le matériel des repré-sentations. Cet endroit était un sanctuaire où la surveillance ne s'exerçait point, car les acteurs étaient pris parmi les élèves les plus raisonnables. Voici la comédie que l'on résolut de jouer pour le correcteur :

Un dimanche après l'office, les conjurés s'assemblèrent dan cette salle, y dressèrent des siéges sur une table et simulèrent le assises. Au bout du tribunal était un billot tendu de noir, entour de sciure de bois, puis un couperet emprunté à la cuisine, pos sur un tabouret, mais sous lequel on avait caché un sabre de bo recouvert de papier argenté dont on se servait dans les tragédie Ceux qui avaient le plus à se plaindre du correcteur étaient l silencieux et immobiles.

Quand la victime, amenée sous un prétexte plausible, se vit présence de ce tribunal, elle fut prise d'un horrible saisisseme

On lui fit une allocution pour lui donner à entendre que c'était grave, qu'il devait se défendre, et surtout que tout appel au dehors était inutile : on lui montra les ouvertures bouchées avec des matelas, on lui montra le billot et le couperet, auprès duquel se tenait un écolier gigantesque chargé de jouer le rôle de bourreau; on lui montra des cordes pour l'attacher, des mouchoirs pour lui bander les yeux; on lui promit qu'en cas de condamnation capitale, l'élève qui lui trancherait la tête ferait en sorte de s'acquitter habilement de ses fonctions.

L'homme resta muet, mais muet comme un muet de naissance. On prit son mutisme pour la contenance d'un homme fort. Le procès fut donc instruit, et l'accusé fut invité à se défendre, mais il ne dit pas un mot, ne fit pas un signe. Le tribunal le condamne à mort et lui demande s'il se repent : muet! On veut lui faire promettre d'être à l'avenir plus doux, plus humain, et qu'alors on lui ferait grâce : muet! Il fut considéré dès lors comme un criminel endurci. On l'attache : muet! on lui bande les yeux, on l'agenouille devant le billot, on lui pose la tête dessus, il se laisse faire.

L'élève qui jouait le bourreau prend le sabre de carton, lui en donne un coup très-léger sur le chignon; les élèves secouent alors le pauvre diable, il reste immobile; ils veulent le relever, il était mort.

Cela fit une affaire épouvantable, mais elle fut étouffée : il y avait vingt jeunes gens compromis, on ne pouvait pas les pendre tous; il s'y trouvait d'ailleurs des fils de lord. Le coroner fit une enquête où il fut établi que l'homme était mort d'apoplexie.

GRODNINSKY.

Sabre-de-bois! votre allusion est directe.

TSCHOERN.

J'ai mon histoire aussi! Les vôtres ne sont pas dignes de délier les cordons des souliers de la mienne. J'étais à Londres, il y a peu de temps. On m'avait fait accroire qu'il s'y trouvait une grande dame célèbre par son talent pour faire revenir les morts; mais c'était une plaisanterie anglaise relative à un goût dépravé.

Si mon cher Hoffmann, un Berlinois que vous ne connaissez pas encore, mais qui viendra prendre ici son picotin de gloire, comme tout le monde; si mon conteur avait connu cette aventure, nous

possédérions un chef-d'œuvre digne du *Casse-Noisette*, de *Maître Floh*, de *l'Homme au sable* et du *Petit Zach!* Le souvenir de ce génie me trouble. Aussi vous dirai-je mon histoire avec la précision d'un astronome écrivant dans l'Annuaire du Bureau des longitudes.

Pendant mon séjour, je rencontrai à Londres un mathématicien, un chimiste, un encyclopédiste enfin, qui sait tout, même un peu de mathématiques, et qui me raconta ceci. (Grodninsky jette à Tschoern un regard soupçonneux.) Il existe en ce moment à Londres un chimiste anglais, réputé fou, parce qu'il tente des expériences sur la pensée, considérée comme substance lumineuse, conséquemment colorée, de la nature des fluides impondérables, analogue à l'électricité, mais plus subtile... (S'adressant à Physidor.) Êtes-vous content de ce savant-là? Il abondait joliment dans vos recherches.

Vous jugez s'il devait être pris à Londres pour un fou. Aussi sa famille le faisait-elle traiter par un médecin, mais sans qu'il s'en aperçût. Le médecin venait dîner, et l'observait à table, ce qui est une excellente manière d'examiner les malades. Il ordonnait alors les choses relatives au traitement, qu'il variait d'après les phases de lucidité de son patient. La mère, la femme, le beau-père du chimiste, lui faisaient avaler les horribles remèdes de la pharmacopée anglaise, à son insu.

Vous ne savez peut-être pas qu'il y a dans la société anglaise beaucoup de fous que l'on n'enferme point et nommés *excentriques;* ce sont des gens à idées bizarres; et ce chimiste est classé parmi ces honorables ornements de la société. (L'Irlandais fait un signe affirmatif.) Laissons-le pour un moment.

Dans un quartier de Londres, un autre pauvre diable devint fou; mais, comme c'était peut-être un cordonnier politique, on le mit à l'hôpital des fous, afin de le guérir publiquement. Il faut être riche pour devenir *excentrique*. Cet homme ne sentait plus son âme dans son corps, il la voyait entre les mains d'un opérateur qui la lui avait soutirée et la retenait dans un bocal pour faire des expériences, et il décrivait ces expériences. Selon lui, l'enchanteur lui enlevait telle ou telle faculté, le privait du pouvoir de parler, et il demeurait muet; du pouvoir de composer, de colorer sa parole par des images, et il n'avait plus d'idées, et il se taisait; puis un pouvoir surnaturel le forçait à exprimer des sentiments com-

mandés, il se mettait en colère, il parlait amour ou religion, politique ou pommes de terre; enfin il analysait les éléments de la pensée, en nommant ceux dont l'inconnu le privait, ce qui parut aux médecins le comble de la folie. Ils étaient peut-être de la secte des *saints*.

Cet homme dépeignait les idées comme un naturaliste aurait dépeint les mammifères, les insectes, les rayonnés, les articulés. Sa folie fit grand bruit, les médecins anglais en parlèrent entre eux. Il y en eut un qui prétendit que c'était un chien échappé de chez Magendie sans sa cervelle. Il advint naturellement que le médecin qui soignait le chimiste rencontra le médecin de l'hospice des fous.

Le médecin de l'*excentrique* pensa que l'enchanteur qui opérait sur ce fou pouvait être son malade; il en parla à ses confrères, dont la curiosité fut vivement piquée. En flattant ce qu'ils appelaient l'*excentricité* du chimiste, ces médecins obtinrent de pénétrer dans son cabinet et dans le laboratoire où étaient ses appareils.

Quel fut leur étonnement de voir, parmi bien des bocaux, une fiole étiquetée du nom du pauvre diable enfermé dans l'hospice. Ils voulurent faire une expérience à laquelle nous eussions tous pensé, ils supplièrent le chimiste de rendre l'âme qu'il avait prise au corps à qui elle appartenait, et il y consentit en disant qu'il pouvait la reprendre à volonté; que d'ailleurs il y tenait peu, parce qu'elle *absorbait très-peu de matière éthérée.*

Mais, à la grande stupéfaction des médecins, à l'heure où le chimiste rendit la liberté à l'esprit du pauvre diable, celui-ci déclarait avoir recouvré l'exercice de son âme, et témoignait une vive joie. En ce moment, quelques savants anglais travaillent sur cette première donnée, à laquelle nous devrons probablement une nouvelle nomenclature chimique. (Tous se regardent avec étonnement, comme pour se demander si Tschoern ne les mystifie point.)

PHANTASMA.

Libraire, une partie de dominos? (Un moment de silence.)

GRODNINSKY.

Garçon, un journal quelconque.

PHYSIDOR.

Messieurs, je ne crois pas que Tschoern veuille se moquer d'une grande croyance et d'une belle science! Je n'attendais pas moins

L'action bienfaisante et régulière donnerait alors le gé
vertu.

PHYSIDOR.

Vous avez raison. Une idée est donc le produit du fluide
qui constitue une circulation intime, semblable à la ci
sanguine, car le sang engendre le fluide nerveux, comme
nerveux engendre la pensée. Mais il y a des abus dans l'un
dans l'autre. Ces abus se nomment *maladie* pour le sang
pour la pensée.

PHANTASMA.

Ici, vous vous prononcez trop, novateur!

PHYSIDOR.

Mais n'y a-t-il pas des idées pernicieuses qui, introdu
le système où s'élabore la pensée, la vicient et la perve
N'est-ce pas ce que vous venez de démontrer? On change
de la pensée comme on pourrait changer la nature du
donnant à un homme telle maladie indiquée. Cette e
qu'aucun médecin ne peut, ne doit, ni ne veut faire, les
la font, comme les fanatismes font l'autre expérience sur l

Quand un médecin à haute perspective voudra synth
observations, il vous décrira comment tel jeune homme
à vivre cent ans, est mort à trente ans poitrinaire; par
celui-ci est mort d'une hépatite qu'il n'aurait jamais eue
Mais je vous dois, messieurs, de vous dire comment s'

En 1821, je revenais à Tours pour la troisième fois depuis mon départ pour l'École de médecine, et, pendant chaque vacance, je ne manquais jamais de visiter un vieil ami de ma famille, un de ces personnages si complétement romanesques, qu'on ne peut croire à leur existence qu'en leur touchant la main.

Ce personnage était un vieux médecin âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, qui demeurait dans une de ces rues étroites situées autour du carroi Saint-Martin et qui mènent à la Loire. Sa maison avait une petite porte pleine dans sa partie inférieure et grillée par en haut.

Quand j'allai lui faire ma visite, je pus donc l'apercevoir à travers les barreaux de sa grille, et crus me dispenser de sonner en l'appelant par son nom, car il était sur la porte de la salle basse. Il ne me répondit pas; je sonnai très-fort, mais il ne remua point et resta planté sur ses pieds, devant la porte.

La cour était si petite, qu'à peine existait-il entre nous un intervalle de quelques toises. En examinant ce grand vieillard vêtu de drap noir, habillement qui faisait ressortir ses cheveux blancs, en le voyant immobile et les yeux ouverts, j'eus un vague sentiment de peur. Il n'était pas moins ruiné que ce vieux logis crevassé, garni de treilles dont les pampres lui caressaient le visage en courant au-dessus du linteau de la porte.

Le clair-obscur de la salle, où régnait un jour doux et où j'apercevais les meubles, le carreau blanc, la cheminée de bois que je connaissais depuis mon enfance, formait le fond sur lequel il se détachait comme un portrait.

Au premier étage s'étendait une galerie de bois à vieux balustres fendillés dans lesquels s'entortillaient les sarments de la vigne; d'un bout à l'autre de cette galerie se trouvaient tendues des cordes à sécher le linge; l'escalier qui y conduisait était extérieur, préservé de la pluie par un appentis, et situé le long d'un mur latéral qui faisait face au jardinet du docteur. Sous le rectangle décrit par cet escalier étaient un vieux cabriolet qui n'avait pas servi depuis quinze ans, des bûches soigneusement rangées, des fagots, des fûts, de vieilles futailles, puis des ardoises pour réparer les toits. Le jardinet était fermé par une grille de bois qui permettait d'apercevoir les carrés bordés de buis et d'arbres frui-

tiers taillés en quenouille, et les espaliers, cette jolie tapisserie de tous les murs en Touraine.

Pendant les intervalles de silence qui s'écoulaient entre le moment où j'appelais ce vieillard par son nom, et le moment où je recommençais sans obtenir de réponse, j'examinais ces détails empreints de je ne sais quelle bonhomie, rehaussée par la propreté qui respire en province, où, pour employer le temps, on donne aux choses autant de soins qu'aux êtres. Un séjour à Paris fait comprendre le prix de la naïve et calme vie de province. Autrefois, ce spectacle ne me disait rien.

Ma peur, un instant distraite par ce tableau, fut bientôt augmentée par l'aspect du personnage principal qui me regardait sans me voir, et dont l'immobilité ne se démentait pas. Était-il mort, et s'était-il refroidi debout dans un équilibre parfait?

Je demeurais en de croissantes perplexités, quand une femme enveloppée d'une coiffe, la pelisse des Tourangelles, et qui revenait de la messe son livre d'heures à la main, déboucha par la rue du Mûrier; elle se hâta de venir en me voyant à la porte.

Mademoiselle Ducormier, gouvernante du vieux médecin, me reconnut aussitôt; mais ni ses exclamations, ni le colloque qui s'ensuivit entre nous, rien ne tira le docteur de sa rêverie.

— Qu'est-il donc arrivé au bonhomme? lui dis-je en le lui montrant.

— Dame, il est ben vieux, que voulez-vous! il est quasiment comme un enfant, et reste des heures entières à regarder ses pavés, son escalier ou le carreau de la salle; c'est des idées qu'il a!

J'étais entré, je saluai le vieil ami de mon père, il me prit la main, la mit dans la sienne en me regardant avec une attention partagée entre ma personne et les pensées sur lesquelles il méditait.

— Ah! ah! c'est vous, dit-il enfin en laissant échapper un de ces sourires de vieillard comparables à des aurores boréales dans les neiges.

Et il me frappa dans la main.

— Vous venez de Paris?

— Oui, lui répondis-je.

— Nous revenez-vous bien savant? avez-vous appris ce qu'il faut savoir pour être un grand médecin? Il suffit d'une seule chose, mon

enfant, faire concorder l'estomac et le cerveau : le savez-vous?

Après ces demandes faites d'un ton où la raillerie se mêlait à je ne sais quelle bonhomie de vieux médecin, il me fit entrer dans la salle et nous nous assîmes devant la cheminée.

— Vous ne m'avez donc ni aperçu ni entendu, lui demandai-je, quand j'ai frappé à votre porte et que je vous ai appelé?

— Ah! si fait.

Puis il me dit après une pause :

— La science marche-t-elle?

— Mais tout marche! lui dis-je.

— Non, me répondit-il.

Il décrivit rapidement un cercle en l'air avec son index et me dit :

— Les anciens avaient raison, voilà le monde.

Je ne me souviens pas d'avoir vu quelque chose de plus apocalyptique que ne le fut à mes yeux ce geste en harmonie avec ce nonagénaire décrépit, desséché, de qui les yeux reprirent momentanément un éclat effrayant.

— Vous êtes jeune, reprit-il en me jetant un regard plein d'amitié brusque, j'ai beaucoup connu votre père, je vous ai soigné pendant votre enfance, je vous aime comme si vous étiez mon fils; je puis donc vous dire des choses que je ne confierais point à d'autres, car vous ne voudriez pas me chagriner. Savez-vous ce que je voyais dans ma cour, sous mes pavés? Il s'est levé de là, ce matin, des morts avec lesquels je causais, des personnes que j'ai soignées, que j'ai vues à leur agonie, pour lesquelles la science était impuissante, et sur lesquelles (ne dites jamais ceci) j'ai fait des expériences importantes. Dois-je avoir leur mort sur ma conscience? je les avais évoquées pour le leur demander.

— Vous croyez donc à l'apparition des morts?

— Oui, dit-il avec un accent de conviction, j'en ai des preuves incontestables.

— Lambert y croit aussi, pensai-je[1]. — Mais comment ces apparitions peuvent-elles avoir lieu?

— Eh! me répondit le vieux docteur, si rien ne s'anéantit phy-

1. Voir *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, dans les ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

siquement, à plus forte raison les essences, les qualités, les forces restent-elles! Les idées n'ont-elles pas une vie plus durable que ne l'est celle des corps? Les facultés se transmettent d'une vie à l'autre; aussi ceux qui peuvent évoquer les morts les revoient-ils dans leurs facultés et non dans leurs formes; mais les facultés rappellent la forme. Petit! pour arriver dans le monde des morts, il faut avoir à la main le rameau vert et s'être revêtu de la robe blanche. Ceci est la fiction, mon enfant, me dit-il, c'est l'image qui peint l'état dans lequel un homme doit se mettre pour s'élever au-dessus des Formes et des Espèces. La robe blanche exprime la sobriété, la continence, la pureté qui prolongent la vie et entretiennent les forces toujours actives, toujours vertes. Le rameau est le symbole des avantages qui résultent de ces qualités, admirables fructifications, *semper virentes!* Aujourd'hui, les hiéroglyphes ne sont plus gravés sur les marbres d'Égypte, mais dans les mythologies qui sont des verbes animés. Croyez aux sciences occultes! Le plus grand nombre des hommes les nient, rien de plus naturel; elles ne sont connues que par des hommes clair-semés dans l'humanité, comme dans une forêt les arbres qui restent verts quand les autres sont dépouillés; Becher, Stahl, Paracelse, Agrippa, Cardan sont de ces hommes incompris, incompris aussi bien que les alchimistes, accusés tous de chercher à faire de l'or! Faire de l'or était leur point de départ; mais, croyez-en le témoignage d'un vieux savant, ils cherchaient mieux, ils voulaient trouver la molécule constitutive; ils cherchaient le mouvement à son principe. Dans les infiniment petits, ils voulaient surprendre les secrets de la vie universelle dont ils apercevaient le jeu. La réunion de ces sciences constitue le magisme, ne le confondez pas avec la magie. Le magisme est la haute science qui cherche à découvrir le sens intime des choses, et qui recherche par quels fils déliés les effets naturels s'y rattachent...

GRODNINSKY.

Vous arriverez quelque jour, en France, aux concordances de Swedenborg.

PHYSIDOR.

— ... Tout ici-bas a sa vertu, c'est-à-dire sa force, les strychnos comme les roses de Provins, et les marbres aussi bien que les

hommes, comprenez-vous? Eh bien, ces forces correspondent entre elles, vont à des centres. Y êtes-vous? Le magisme est la science qui vous révèle la marche de ces forces; nous pouvons alors en user, et l'on voit alors les âmes.

J'étais comme hébété en écoutant ces phrases incomplètes qui ressemblaient à la nuit de la pensée, et faisaient supposer le jour; un peu plus, et tout devenait lucide. A l'état de mes yeux, le vieillard s'aperçut de la tension de mes forces morales, et me dit en souriant :

— Laissons cela, je n'en parlais qu'avec ce pauvre Saint-Martin qui s'est laissé mourir, et qui avait des connaissances en ce genre; nous avions formé le projet d'aller dans les Indes, mais il n'était pas assez entreprenant, quoique Tourangeau.

— Eh bien, lui dis-je pour le remettre sur la voie, que vous ont répondu vos morts?

Il tressaillit, et fit le geste d'un homme qui reprend le fil de ses idées.

— Je voulais vous dire un secret, le voici : la pensée est plus puissante que ne l'est le corps, elle le mange, l'absorbe et le détruit; la pensée est le plus violent de tous les agents de destruction, elle est le véritable ange exterminateur de l'humanité, qu'elle tue et vivifie, car elle vivifie et tue. Mes expériences ont été faites à plusieurs reprises pour résoudre ce problème, et je suis convaincu que la durée de la vie est en raison de la force que l'individu peut opposer à la pensée; le point d'appui est le tempérament. Les hommes qui, malgré l'exercice de la pensée, sont arrivés à un grand âge, auraient vécu trois fois plus longtemps en n'usant pas de cette force homicide; la vie est un feu qu'il faut couvrir de cendres. Penser, mon enfant, c'est ajouter de la flamme au feu. La plupart des individus qui ont dépassé cent ans s'étaient livrés à des travaux manuels et pensaient peu. Savez-vous ce que j'entends par penser? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs sont des torrents de pensées. Réunissez sur un point donné quelques idées violentes, un homme est tué par elles comme s'il recevait un coup de poignard. Un jour, j'étais au chevet d'un de mes bons amis, M. Desgranges. Vous avez connu M. Desgranges? Il était sujet à une angine

de cœur, personne ici n'en savait rien; il faut être grand praticien pour se connaître aux symptômes de cette affection. Le cœur est un organe où passe notre sang; mais, en tant qu'organe, il est spécialement nourri par des veines qui lui donnent le sang dont il a besoin pour lui-même; il a ses affluents nourriciers, comme les jambes, le cerveau, la main ont les leurs; quand les deux vaisseaux qui le nourrissent s'oblitèrent, il peut manquer de sang pour lui-même, son action peut alors s'arrêter, et mon homme crève, sans douleur, subitement : voilà l'angine! Vous comprenez dans quelles conditions se trouvait M. Desgranges. En cet état, le mouvement de monter ou celui de descendre, hausser le ton de la voix, toute chose violente cause immédiatement la mort. Je lui avais recommandé de rester au coin de son feu, pour ne pas gagner de rhume; nous étions dans l'hiver de 1789, et un rhume qui l'aurait fait tousser l'aurait contraint à des mouvements violents; alors, votre serviteur! Il aimait l'argent, le bonhomme, il tenait plus à ses écus qu'à ses enfants :

» — Je puis avoir des enfants, disait-il, et je ne saurais refaire ma fortune!

» Il était goguenard.

» Sa nièce, madame Lourson, vint lui dire devant moi, sans précaution, que le receveur général des finances faisait faillite. Desgranges lui avait donné ses fonds. Paf! mon homme meurt, tué par un mot, par une pensée, comme s'il était atteint par la foudre; il n'a ni crié, ni blêmi, ni remué, à peine son œil s'est-il convulsé, jamais je n'ai vu la mort opérer si promptement. J'avais depuis vingt ans prédit que Desgranges mourrait ainsi, plein de vie et de santé. Ici, j'ai passé pour un grand médecin, pour un sorcier. Vous comprenez, cher enfant, que, pour moi, l'immatérialité de la pensée était depuis longtemps une niaiserie à me faire pouffer de rire, *in petto,* s'entend. Pour moi, la pensée était un fluide de la nature des impondérables, qui a en nous son système circulatoire, ses veines et ses artères; par son affluence sur un seul point, il agit comme une bouteille de Leyde, et peut donner la mort; un homme peut le tarir dans sa source par un mouvement moral qui dépense tout, comme on peut tarir celle du sang en s'ouvrant l'artère crurale. Ce feu de notre organisation est modi-

fiable. Pensez beaucoup, vous vivrez peu; ne pensez point, vous ferez de vieux os. Pour établir mes expériences, je courais à cinquante lieues à la ronde afin d'assister à la mort des centenaires que je connaissais. Pendant quinze ans, j'ai peut-être analysé soixante centenaires; presque tous avaient le cerveau *hydriaque*, mot que je forge pour vous aider à comprendre mon idée : ils avaient tous une cervelle humide où la pensée était lente; tous étaient des gens habitués à des travaux mécaniques, à un régime sobre qui jetait peu d'huile sur le feu; car, dans les hautes régions sociales, la nutrition est violente, phosphorique; elle amène dans l'organisation des principes excitants qui accélèrent son jeu, lui font produire outre mesure des forces pour la pensée comme pour l'action. Mes centenaires, manouvriers ou laboureurs, mangeaient peu et des choses peu substantielles, ils entretenaient la vie et ne l'aiguillonnaient pas. Je cherchai les applications de ce grand principe.

» M. Mariette, que votre père a bien connu, était attaqué par une maladie dans le traitement de laquelle échoue la médecine : il avait un ramollissement au cerveau. Dans ce cas, la mort arrive subitement comme dans l'angine du cœur : une pensée trop violente, une nouvelle, comme celle qui avait tué M. Desgranges, peut déterminer la mort. Je veillais M. Mariette, j'allais le voir tous les jours, et j'observais les symptômes de sa maladie, ces contractions du bras, ces pesanteurs dans l'humérus qui correspondent à la partie attaquée dans le cerveau. Ce bonhomme avait un fils à l'armée, ce fils était l'aide de camp d'un général soupçonné de trahir la République; il fut mandé à Paris avec ce pauvre Custine; tous deux furent accusés, condamnés et exécutés. J'avais recommandé que l'on cachât la nouvelle au père Mariette. Mais, un matin que j'étais allé le voir, un de ses voisins vint pour le consoler, et prit de ces circonlocutions pathétiques qui agrandissent la fosse des morts; je lui fis signe de se taire; mais, quand il fut parti, le bonhomme voulut savoir ce dont il s'agissait, je le lui dis, il mourut foudroyé.

» Ces deux hommes, M. Desgranges et M. Mariette, étaient dans des conditions pour ainsi dire physiques qui les rendaient vulnérables; mais les conditions morales ne sont-elles pas plus favo-

rables encore à l'invasion de la mort conduite par la pensée? Cette preuve ne se fit pas attendre.

» Je soignais un vieux monsieur qui, après avoir fait les guerres du règne de Louis XV, n'y avait récolté que des chagrins. Quoiqu'il eût beaucoup souffert dans ses campagnes, ses services avaient été méconnus; il avait servi sous M. de Richelieu, et il avait été en Amérique avec M. de Rochambeau. Pour toutes ses blessures et ses fatigues, M. de Bomère avait obtenu la croix de Saint-Louis, encore par grâce, et sur la recommandation de la reine Marie-Antoinette.

» Le pauvre gentilhomme vivait de peu dans une petite maison de la place Saint-Venant; mais il était si insupportable, que la société l'avait abandonné peu à peu. Sur la fin de ses jours, ses gens le quittèrent. Une vieille servante à moitié sourde resta près de lui parce qu'elle n'entendait que les trois quarts de ce qu'il disait, encore était-ce assez pour qu'un certain jour elle parlât de s'en aller aussi! Le pauvre homme était hypocondriaque au dernier degré. Chez aucun sujet je n'ai vu d'hypocondrie aussi développée : il changeait vingt fois d'humeur dans une demi-journée, et tout son esprit était employé à agrandir et à varier ses plaintes.

» Moi qui l'étudiais, je n'ose pas affirmer qu'elles fussent chimériques, tant il précisait ses douleurs, tant il m'en expliquait savamment les causes. J'étais, comme vous le pensez, le seul être qu'épargnât sa verve caustique, souvent élégiaque, car il jouait tous les rôles, il épuisait tous les moyens pour exprimer le travail intérieur qui le martyrisait : tantôt il cherchait à attendrir par le récit de ses souffrances, tantôt il essayait d'effrayer, employant tour à tour la malice de l'enfant, l'art du comédien, la puissance de l'homme, la rage du révolutionnaire, la résignation de la femme, déployant sous toutes les formes un génie qu'il était loin d'avoir à l'ordinaire.

» J'ai fini par croire que cette maladie avait sa cause dans le système nerveux, et pouvait, par des lésions inconnues, donner alternativement toutes les douleurs desquelles ce brave homme se plaignait. Les raisons et les observations sur lesquelles mon opinion s'appuie feraient la matière d'un livre, je ne saurais donc

vous les dire. *Non est his locus,* ajouta-t-il en souriant et prenant une prise de tabac.

» Ce que j'observais avec un profond étonnement, mon enfant, reprit-il, était le fait dont je n'avais eu que deux attestations majeures, mais qui, chez M. de Bomère, se représentait journellement, à savoir, la qualité vénéneuse de la pensée. Son cerveau, son âme, son cœur, son sentiment, son intelligence (selon moi, ces mots expriment les faces diverses d'une même chose), disons toutes ses forces autres que ses forces corporelles (mais les forces morales n'absorbent-elles pas les forces physiques, en résumant tout dans la tension de je ne sais quel organe, est-ce le cerveau, est-ce le grand sympathique? aujourd'hui, je suis bien rouillé sur mon propre système); eh bien, lorsque la somme de ses forces était amassée sur un point, par une pensée, je tenais dans ma main sa vie, je pouvais lui donner la mort par un mot.

» J'étais comme un magicien, j'avais la baguette de Moïse. Croyait-il être en danger de mourir? si je lui avais dit : « Appelez » votre confesseur! » il serait mort à l'instant même. Sa vie était une flamme visible, sur laquelle je pouvais souffler, ou que je pouvais activer à mon gré. Un *non* ou un *oui,* dans certains cas, eussent été comme des coups de pistolet tirés au cœur. Sa volonté, ce magnifique attribut de l'homme, n'était plus à lui, mais à moi, je pouvais en user comme d'une chose à moi. Enfin, j'étais *lui,* sans qu'il pût être *moi.* Comprenez-vous bien ce singulier état?

» Maintenant, laissez-moi vous suspendre l'épée au-dessus de ce Damoclès. M. de Bomère avait un tel attachement pour le roi et la reine, qu'il ne vivait que par ces deux êtres; lui annoncer quoi que ce soit de nuisible ou de malheureux pour la famille royale, c'était le blesser à mort. Son fanatisme allait presque à la démence; il ne priait point pour lui, il ne croyait point à Dieu, en bon voltairien qu'il était; mais il priait pour eux, en cas, disait-il, qu'il y eût quelque chose là-haut qui concernât le roi.

» En 1793, il croyait que le roi et la reine florissaient à Versailles. Certain que la moindre nouvelle de la mort du roi ou de la reine le tuait raide, je n'avais rien négligé pour qu'il vécût dans la plus profonde ignorance des affaires du jour. Je lui avais fait changer de logement. Au lieu de demeurer sur la rue, il s'était

établi dans un appartement qui donnait sur un jardin, dans l maison qui lui appartenait, place Saint-Venant; il avait renvoy ses locataires le jour où je lui avais prouvé que le moindre bru nuisait à sa santé. Je lui avais défendu toute espèce de promenad au dehors; sa servante était prévenue, elle soustrayait tout ce qu pouvait dissiper son erreur.

» Un jour, sans moi, il allait mourir; il voulait savoir pourquo et comment elle avait payé une somme assez forte relative à l'*emprunt forcé*, et il avait dit des choses si dures à la pauvre fille, qu'elle voulait lui montrer l'avis de la commune de Tours, sur lequel il y avait RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, an II, *Liberté, Égalité*, et adressé au *citoyen Bomère*. J'entrai fort heureusement dans ce moment, je lui dis que la colère le tuerait, et que je vérifierais le compte pour lui.

» Désormais je fis ses affaires. Malgré nos précautions, il trouva une pièce de deux sous à terre, une pièce de deux sous sur laquelle il y avait *République française* et le bonnet de la Liberté sur un faisceau. Et il se croyait sous le règne de Louis XV.

» J'arrivai précisément au moment où il avait fait des réflexions infinies sur cette pièce dont le millésime était 1793. J'essayai de l'abuser par une dissertation d'antiquaire, en prétendant que c'était une pièce romaine. Mais il me l'arracha des mains en disant d'un air ironique :

» — Avec des mots français?

» Il avait, comme tous les malades de cette espèce, le génie de l'interrogation et un certain esprit de déduction qu'il était difficile de tromper. Toutes les fois qu'il s'agissait de lui, de sa maladie, j'en faisais ce que je voulais; mais, si nous avions parlé de la guerre d'Allemagne, et que j'eusse essayé de le contredire sur un point, il m'aurait parfaitement battu.

» Mes mensonges n'eurent pas le pouvoir de l'abuser; car je ne pouvais répondre à une question qu'il reproduisait sans cesse: « Que sont devenus le roi et la reine, le dauphin et les princes? » Il fallut le préparer à apprendre, non pas les événements dans toute leur horreur, mais la mort du roi.

» Cependant, le trône ne pouvait pas être vacant. Pressé de questions, je fus obligé de dire la vérité en la lui voilant. Chacune

de mes paroles était un coup de massue; je le rouais et je voyais la mort s'emparer de lui. Malgré tous mes efforts, quand je lui dis que la reine avait été exécutée, il s'écria :

» — La reine aussi!

» Je n'ai jamais entendu de cri pareil. Le vieux royaliste s'appuya la tête sur son fauteuil et mourut.

» Voilà les trois faits qui m'ont le plus frappé, quoique, de 1797 à 1810, en treize ans, les preuves se soient bien accumulées...

— Mais, lui dis-je, pour que votre système fût vrai, il faudrait que vous eussiez eu la preuve du contraire, c'est-à-dire que vous eussiez observé quelques longévités dues à l'inertie de la pensée.

— Bravo! s'écria le vieux médecin, vous y êtes!... mais toute lésion dans les organes de la pensée d'où peut résulter son inertie entraîne la mort! Il y a bien des questions de détail dans la question générale, hé hé! Je n'ai pas été dans le nord de l'Europe vérifier par moi-même les conditions de l'existence des prodigieux centenaires dont on nous parle, mais il y a eu plusieurs exemples de longévité surnaturelle. Ne croyez pas cependant que j'aie manqué de cette contre-preuve : il existe encore dans notre pays un homme... Mais ceci est un des plus horribles secrets de famille que j'aie appris durant le cours de ma vie... Oui, il existe et je connais un homme né en 1696, sous Louis XIV...

Je regardai le bonhomme en exprimant le doute et l'étonnement; sa divagation me parut toucher à la folie.

— Vous ouvrez des yeux grands comme des gueules de four, reprit-il. N'allez-vous pas du côté d'Azay?

— Oui, lui dis-je.

— Eh bien, il vit encore, vous pouvez le voir; il est dans un château au milieu des forêts avoisinant Chinon, à la Vauparlière. Allez, allez-y, tâchez de le voir, et vous direz comme moi : *Ecce Homo!* Cet homme a maintenant cent vingt-sept ans; mais il n'a jamais pensé!

Après ces paroles, le bonhomme ne me dit plus rien sur ce sujet : l'esprit l'avait abandonné. Peut-être même cette conversation fut-elle la dernière lueur que devait jeter la lampe, car il mourut l'année suivante; et, comme me le dit mademoiselle Ducormier, il ne parlait pas deux fois par an d'une manière suivie.

Après ce monologue, il m'entretint de la façon de tailler les pêchers, demanda son dîner, me questionna sur des choses sans importance, comme eût fait un enfant; il voulut voir si ma montre était d'accord avec la sienne; enfin il retomba d'autant plus bas qu'il s'était élevé plus haut.

J'avoue que cette singulière conversation me mit dans un état violent. Je le quittai, retenant le nom du château, frappé surtout des paroles que cet esprit, autrefois si grave, si profond, avait jetées, comme un arbre ses dernières fleurs, aux lèvres de cet homme en ruine; paroles qui contenaient la conclusion du spectacle que m'avait donné Louis Lambert, ce centenaire de vingt-cinq ans, déjà vieux de pensées, usé par des siècles de réflexions, perdu par la jouissance morale de tous les plaisirs humains perçus sans que le corps en fût complice, autrement que pour être ruiné par l'abus de la pensée. En m'en allant le long de la Loire, je tirai les conséquences de ces faits, je pensai que, si la pensée avait de tels pouvoirs, elle devait offrir aussi un immense point d'appui contre les douleurs corporelles, et je m'expliquai ainsi les miracles du diacre Pâris, les martyrs religieux, et Damiens attirant trois fois à lui les chevaux que l'on fouettait pour l'écarteler.

— La pensée serait-elle donc une *force vive?* me disais-je.

Puis, en jetant un coup d'œil par la fenêtre sur la société tout entière, j'aperçus bien d'autres martyrs. Mes réflexions me montraient un immense défaut dans les lois humaines, une lacune effroyable, celle des crimes purement moraux, contre lesquels il n'existe aucune répression, qui ne laissent point de traces, insaisissables comme la pensée.

J'aperçus d'innombrables victimes sans vengeance, je découvris ces horribles supplices infligés dans l'intérieur des familles, dans le plus profond secret, aux âmes douces par les âmes dures, supplices auxquels succombent tant d'innocentes créatures.

Je pensai que l'assassin de grande route mené si pompeusement à l'échafaud n'était pas, aux yeux du philosophe, si coupable dans son égarement que bien des hommes qui donnent la question avec des mots poignants, qui, après avoir éprouvé, dans certaines âmes, les endroits que la noblesse, la religion, la grandeur rendent vulnérables, y enfoncent à tout moment leurs flèches...

THÉOPHILE.

Écoutez, *saints!*

PHYSIDOR.

Je vis où frappaient le chagrin et les douleurs de l'âme, je pensai que Dieu...

LE LIBRAIRE.

Ah! cela se gâte.

PHYSIDOR.

Tout à coup mes yeux se dessillèrent, j'aperçus un éternel sujet d'observation sociale dans ces luttes secrètes dont les effets sont si mal appréciés par le monde.

Cette méditation produisit en moi d'étranges phénomènes. Pendant un instant, je crus être dans une grande plaine, à la nuit. Aux lueurs indécises des étoiles et de la lune, je voyais les ombres des malheureux à qui la vie avait été rendue odieuse par les tortures morales, se levant de leurs tombes et criant justice...

TSCHOERN.

Et trouvant visage de bois, comme dans le fameux songe de Jean-Paul.

LE LIBRAIRE.

Ah! ah! ah!

THÉOPHILE.

Il est bien tard; adieu, messieurs.

PHANTASMA.

L'Irlandais a raison, il faut nous en aller. (Il se lève.)

RAPHAEL, à Tschoern.

Savez-vous que la morale de tout ceci est que nous sommes aussi bien immortels en vertu des théories spiritualistes que par la force des analyses matérialistes?

TSCHOERN.

Nous, nous! c'est-à-dire nos substances élémentaires! Puis cela ne résout pas la question des curieux qui, de siècle en siècle, demandent où peuvent aller nos substances constitutives? Que ce soit une âme ou des gaz, il faut bien que cela serve à quelque chose!

GRODNINSKY, sur la porte du café.

Il y avait une fois un vieux bélier qui se dressa sur les deux

pieds de derrière pour mieux se faire entendre, en disant, au milieu d'un des plus anciens troupeaux de moutons connus, ces belles paroles, devenues la tradition sacrée de ces pauvres bêtes :

— Mes frères, voyez quelle est la grandeur de nos destinées. N'avons-nous pas le plus bel avenir parmi les quadrupèdes, car enfin nous allons faire partie de l'homme, et nous devenons ainsi d'immortelles intelligences. Sûrs de ne pas mourir, paissons donc avec courage, faisons-nous promptement gras, afin d'entrer plus vite dans la sphère de la lumière humaine où tout est joie et bonheur, où nous serons récompensés selon nos mérites.

Ce bélier passe encore pour un mouton divin chez les brebis dont la laine est sur vos épaules.

Si ce mouton n'est qu'une bête, il faut que l'homme renonce au plus joli dada de son écurie philosophique.

Les étudiants dans la rue de l'Odéon.

LE PREMIER ÉTUDIANT.

— Hein?

LE SECOND.

— Ah !

1836-1837.

LA FILANDIÈRE

CONTE ÉCRIT DANS LE GOUT DE PERRAULT

Le royaume de Mataquin est un royaume très-pauvre, dont les bitants sont presque tous obligés de labourer, faner, faire de os ouvrages et toute sorte de métiers. Chaque père de famille possède un petit champ et une chaumière; les femmes filent ou cotent en marchant ou en veillant aux soins de leur ménage. y a bien quelques vieux hommes et de pauvres filles qui ne ssèdent que leurs corps, puis des nobles qui ont des terres ties; mais le nombre de ceux-ci est si peu considérable, que le de Mataquin n'a jamais pu faire occuper toutes les charges de cour par des gentilshommes, et a souvent recours aux roturiers, i s'y prêtent de bonne grâce. Quelques auteurs infèrent de là e c'est un pays tout comme un autre; mais ils se trompent, vu e les fées hantent ce royaume et l'affectionnent beaucoup, peut-e parce qu'il est pauvre. Les chaumières, qui se ressemblent tes, sont bâties en boue et en gros cailloux, et ont une grande minée par où les fées viennent réjouir et consoler les malheu-x dans leurs travaux. La pauvreté du royaume vient de ce que st un pays tout de montagnes, où les terres sont en pente et ines de grosses pierres. Il n'y a de routes que pour les chèvres pour les hommes; les ânes, qui sont accoutumés de passer par-t, y passent difficilement. Ce royaume est gêné, faute de com-nications. Le commerce y est donc bien peu de chose, et les ventions des autres États y parviennent très-lentement. Les acarons et les biscuits ne s'y font que pour la cour, où les pra-

lines ne furent connues que lors du mariage de l'infante Ber
biche, si fameuse par ses petites mains et ses petits pieds, et q
épousa un prince de l'illustre maison des Riquet à la Houppe. Au:
beaucoup de géographes ont-ils nommé ce royaume le royau
des Chaumières; mais il est certain que tout autour des figures
lit, sur les écus, depuis un temps immémorial : *Un tel III* ou *XX*
roi de Mataquin, et sur le cordon de la pièce : *Dieu protège*
Mataquin! Le roi et les plus grands seigneurs de sa cour sont l
seuls qui aient des chevaux d'attelage et des voitures. Ses suje
possédant tous la même fortune, sont tous égaux, et parta
nullement jaloux les uns des autres. Il y a peu de mendiant
Lorsqu'une pauvre famille mataquinoise tombe dans une tro
grande misère, la cour de Mataquin a pour principe de la secouri
Le produit du jeu de la cour est destiné à ces actes de bienfai
sance, ce qui fait qu'on s'amuse toujours par charité chez le roi
Les sujets étant, pour la plupart, occupés la majeure partie d
temps à piocher leurs héritages, ne sont point enclins à se révolter
comme le font quelques citoyens dans d'autres pays; aussi, faut
de politique, n'y a-t-il point de journaux. Les Mataquinois payen
au roi leurs contributions en nature, avec des fromages, des bes
tiaux, des enfants et autres produits du pays, ce qui rend le
revenus du royaume très-incertains, et oblige les rois à user d'un
très-grande économie pour joindre les deux bouts de l'année. Ce
bons rois tenaient à avoir un Louvre dans leur capitale, pour res
sembler aux autres rois, qui ont tous au moins un palais; mais, san
trop pressurer leurs sujets, à s'en bâtir un en pierre du pays, qu
est une pierre tendre, facile à tailler et blanche comme du fro
mage de Brie. Ce palais, nommé *le Bonbonnif*, est orné de beau
meubles, de plusieurs grands miroirs d'une seule pièce, de pla
fonds peints par des peintres de la bonne école, et d'un tas d
belles choses dont il est inutile de donner le détail. Il existe u
livret qui se vend chez la femme où l'on dépose les cannes, l
parapluies, les ombrelles, enfin tous les instruments tranchant
et qui contient la liste numérotée des curiosités du palais. l
livret coûte trois sous mataquins, qui valent deux fois plus que l
sous des autres pays, vu qu'au Mataquin on peut avoir deux fo
plus de pain d'épice avec un sou qu'on n'en a dans la ville

Reims, en Champagne, où le pain d'épice fut inventé pour guérir une fille de France qui allait difficilement à la garde-robe. Mais le produit du livret est destiné aux orphelins du royaume, auxquels on achète un uniforme complet de militaire, parce qu'ils entrent tous, les garçons s'entend, dans la garde noble du roi, qui se trouve naturellement au milieu des enfants dont il est obligé d'être le père, puisqu'ils n'en ont plus. Aussi ne rencontre-t-on jamais d'enfants trouvés dans ce pays. Et le roi est entouré d'une garde très-dévouée, qui se ferait tuer tous jusqu'au dernier, en cas d'émeute, puisqu'ils sont censés les enfants de Sa Majesté.

Il y avait environ trente ans que le palais des rois de Mataquin était terminé; la rampe de l'escalier principal venait d'être posée, et l'on avait débarrassé les avenues du bâtiment de toutes les planches noires qui l'entouraient, et sur lesquelles il y avait : *Les Mataquins ne passent pas ici, par ordre de Sa Majesté.* Les grilles dorées étaient placées autour des jardins. Enfin, tout semblait sourire au roi de Mataquin ; mais à peine avait-il achevé son palais, doré les corniches de la chambre de la reine et payé les derniers bas-reliefs de la cour intérieure, où se voient des Amours combattant avec des roses, qu'il se sentit le besoin d'avoir, comme les autres souverains, des diamants de la couronne. Or, son trésor étant à sec, il lui était difficile d'acheter des pierreries en nombre suffisant, car il aurait endetté le royaume pour bien longtemps; peut-être, même en le vendant, n'aurait-il pas eu grand'chose, et il voulait un *régent* aussi gros que le *Régent* de France, qui est, comme on sait, un des plus beaux diamants blancs du monde.

Ce pauvre roi, qui n'était rien moins que Bonbonnin XXIV, dit le Franc-Maçon, parce qu'il acheva le Louvre, dont la construction était commencée depuis quatre cents ans, ce pauvre Bonbonnin ne dormait pas, tant était grand son déplaisir; mais il le cachait à ses sujets, à sa cour, à tout le monde, hormis à la reine sa femme et à sa sœur la princesse Vertugadin, auxquelles il se confiait dans les moments de crise. Il avait éprouvé de quel secours lui était sa femme, femme de bon conseil et d'exécution, qui ne s'endormait jamais, veillait aux affaires de l'État, ni plus ni moins qu'un premier ministre. Lors de la grande coqueluche qui fit tant de ravages dans la capitale du Mataquin, Son Altesse royale madame Vertu-

gadin donna pour soixante mille sous mataquins de sucre d'orge, au lieu de délibérer sur les mesures à prendre contre l'invasion de la coqueluche; et, par ce moyen, l'on ne perdit que cent cinquante mille personnes, tandis qu'il en serait mort peut-être cent soixante mille sans l'heureuse présence d'esprit de Madame. Il est vrai de dire que les grands du royaume portèrent le sucre d'orge avec un rare dévouement sur tous les points du royaume où le fléau sévissait avec le plus de colère. Mais cette maladie n'arrêta point le cours des prospérités du pays, parce que, par une spéciale faveur du ciel, l'année suivante toutes les mères du royaume devinrent grosses, et plusieurs eurent deux enfants. Aussi, cette année, les langes furent hors de prix; mais Madame, qui avait l'expérience de ces sortes de choses, ayant prévu le cas, tira des toiles de Flandre, et le roi consentit à ne leur faire payer aucun droit à l'entrée du royaume, dont le principal produit est le chanvre filé, vu que toutes les femmes y filent et que, partout où la terre est bonne, les habitants sèment du chanvre. Alors, les enfants eurent des langes, de manière à pouvoir en changer selon leurs besoins.

Lorsque Bonbonnin XXIV s'ouvrit à sa sœur sur son désir d'avoir des diamants, la reine, qui n'avait que ceux de sa grand'-mère, une princesse de Saxe-Cobourg, et qui étaient très-mal montés, la bonne reine, quoique âgée de quarante-quatre ans, pensa mourir d'aise; et, voyant cela, Madame proposa d'acheter secrètement des strass. Ce sont de beaux cailloux blancs qui croissent sur les bords du Rhin et que les ouvriers de Paris savent si bien tailler et polir, qu'ils les font ressembler à de véritables diamants. Il fallait s'approcher beaucoup de la personne qui en portait pour reconnaître la différence qui existe entre les strass et les pierres vraies. Il n'était donc pas présumable qu'on pût soupçonner le roi et la reine d'avoir de faux diamants; car l'étiquette de la cour était si sévère sur les distances, que personne, à moins d'être un souverain étranger, n'arriverait assez près de Leurs Majestés pour s'apercevoir de la fraude. Quant aux joailliers habiles, il y en avait peu dans le royaume; et, d'ailleurs, la princesse Vertugadin proposa de les bannir pour un temps, sous quelque prétexte de sûreté publique; mais le roi ne goûta point cette mesure, qui, à

dire, sentait un peu l'arbitraire. Et Bonbonnin fut connu, de son ınt, pour être tout vérité, éloge que les historiens les plus sévères confirmé. Il tenait sa parole; mais il avait soin de parler peu. et avis fut adopté; mais il ne satisfaisait point l'envie du roi, qu'au rebours des autres rois, il ne voulût point être trompé, qu'il présumât devoir être gêné par sa royale conscience en nant à ses sujets des diamants de la couronne pour de vrais nants, tout en les sachant faux de toute fausseté. Il en parla à confesseur et à son grand aumônier; car c'était un prince -pieux, élevé dans de bons sentiments; il leur demanda si ait pécher que de laisser croire à son prochain, quoique ce fût peuple, que des strass étaient des diamants. Là-dessus, le conseur, auquel la reine de Mataquin avait promis un évêché vacant ıs la province de Rose-et-Compote, et qui était du parti de la ne, dit à Sa Majesté Bonbonnin XXIV que, du moment que son ention secrète était de remplacer, à mesure que les finances du yaume le permettraient, les diamants faux par des diamants iis, il ne pouvait y avoir aucun péché, la chose étant entreprise ur le bonheur de ses peuples et pour ne point les fouler par des pôts; que Dieu lui en tiendrait compte et l'en récompenserait, que les autres souverains faisaient croire à leurs peuples, par raisons politiques, des mensonges bien plus gros que celui-là; , d'ailleurs, étant maître de son royaume, il pouvait bien renune ordonnance qui donnât aux strass une valeur supérieure diamants vrais, en les prohibant et en les soumettant à un ôt énorme, ce qui donnerait un prix inestimable aux diamants a couronne. En les passant par contrebande, il s'enrichirait même.

e roi, goûtant toutes ces raisons, ne fut plus embarrassé que ie seule chose : c'était de savoir par qui faire acheter les strass, que le secret de l'État fût bien gardé, Son Altesse royale lame Vertugadin tira, encore cette fois, la famille royale de as difficile, en proposant de se dire attaquée du foie, ce qui ait paraître vrai, vu que la princesse était haute en couleur, et e faire ordonner les eaux d'Enghien par le premier médecin roi, un fort habile homme, qui avait soutenu des thèses célès touchant les pendaisons publiques et particulières, et qui

saurait bien prouver la maladie de Son Altesse dans
mémoire couronné par l'Académie. Alors, elle pourra
beaucoup d'économie, aller à Paris incognito, sous le n
duchesse de Rouge-Fort, et y acheter secrètement les
de la couronne. La reine, le roi, l'infante et Son Altes
Madame réunirent tous leurs fonds, et l'abbé de Vergo
ceux des couvents, des évêchés et des petits séminaires
nant quelques sûretés, afin de pouvoir se procurer une
de diamants véritables, pour calmer les scrupules du roi
conscience ne se tranquillisait point.

Enfin, Son Altesse royale madame Vertugadin partit
long voyage, suivie d'une seule dame d'honneur et
Goguelin, lieutenant général à son service, et de plus s
tranchant. A la cour de Mataquin, toutes les charges o
aux choses de bouche, vu que, l'État étant despotique, l
tions ont été calquées sur celles de l'empire ottoman.
auteurs qui prétendent que le baron Goguelin fut dans
de la princesse, et ils furent conduits à émettre cett
injurieuse pour une personne si discrète, par des raiso
dans la fragilité des femmes; mais ils oubliaient que
royale du Mataquin est une de celles où l'on est le pl
sur les alliances, et que la fierté des princesses du sang
lieu au proverbe : « Sage comme une Bonbonnin ! » Au
homme de sens n'a cru que le baron Goguelin ait jam
l'objet de ce voyage, ou y ait été pour la moindre chose.
de la princesse, la grande aumônerie ordonna des priè
ques pour sa guérison ; et, comme, depuis la distribution
et de sucre d'orge, elle était devenue populaire, le
précipita dans les églises et pria pour le bonheur de S
et la réussite de son voyage, en la nommant la mère d

Cependant, le roi n'était pas sans concevoir de grand
tudes pour sa sœur qu'il aimait beaucoup, vu qu'elle
de mille lieues à faire avant d'arriver en France; puis
princesse accomplie, et nommée la princesse Manchonn
elle était blanche, jolie et mignonne, arrivait à sa dix
année. Son mariage était un événement très-probable q
survenir d'un instant à l'autre, et le roi craignait aut

point avoir ses diamants à cette époque que de les avoir, parce que, ne les ayant point, la reine était susceptible, eu égard à sa constitution nerveuse, d'en mourir de douleur; et, si les strass étaient arrivés, Bonbonnin, qui ne manquait pas de prudence, avait peur que son gendre, le beau-père et la belle-mère, tous gens pour lesquels l'étiquette des distances n'existerait pas, s'aperçussent de sa tromperie à l'endroit des diamants de la couronne, et, de soupçons en soupçons, ne prissent de mauvaises idées sur la noble et loyale maison de Bonbonnin. Aussi, souvent en s'endormant, le soir, Sa Majesté, après l'ordre, songeait que les rois ne doivent pas plus que toutes autres personnes se mettre dans une fausse position, et il regrettait amèrement d'avoir eu tant d'ambition; mais, comme il couchait très-bourgeoisement avec la reine, celle-ci, habituée à lire les pensées de son auguste époux sur sa royale physionomie, savait dissiper ces nuages; seulement, elle ne pouvait pas empêcher le roi de rêver à ses strass, quand une fois il était endormi. Souvent pendant la journée, lorsque Sa Majesté revenait de la chasse ou lorsqu'elle sortait du conseil, elle restait debout, se tenait la tête dans les mains, et, voyant cela, la reine disait en elle-même, ou à son confesseur, le seul qui sût ce secret d'État :

— Je suis sûre qu'il pense à ses strass!...

Et la reine ne se trompait pas. Sa Majesté était si fort absorbée par les difficultés de cette entreprise et les suites qu'elle pouvait avoir, qu'un jour de grand couvert, elle dit à l'oreille de la reine : « J'ai tué vingt-deux strass!... » croyant dire : « Vingt-deux lapins... »

Comme la reine se mit à sourire de la méprise de ce bon roi, le public des galeries et les grands de la cour disaient tous :

— Le roi est de bonne humeur; il a dit quelque chose de fort agréable à la reine.

Et cependant Sa Majesté était, au contraire, fort soucieuse, car sa couronne de strass lui pesait déjà sur la tête.

Tel était l'état des choses à la cour du royaume de Mataquin, quand il arriva, dans un village situé à deux lieues de la capitale, un événement qui devait apporter de grands changements dans les habitudes de la famille royale. Ce village, nommé la Gouttière-

des-Chats, ressemblait à un toit, tant il était en pente sur une montagne extrêmement élevée, et les chaumières, pressées les unes sur les autres, faisaient de loin l'effet de tuiles.

Tout en haut de la montagne, encore au-dessus du village, il y avait une maison isolée, qui semblait accrochée sur le pic comme une cage à un mur. Cette pauvre maison, à moitié ruinée, toute crevassée, était habitée par une bien vieille femme, en cheveux blancs, ridée comme sa chaumière, noire comme elle et comme elle malpropre et puante. Elle n'avait plus que deux grandes dents, jaunes, pointues et recourbées comme des crocs, qui eussent fait peur au diable; ses joues ressemblaient à des feuilles de parchemin ratatinées, semées de taches plus rousses que le fond du teint, et, toujours soucieuse, son vieux nez était noir et crochu comme un bec de perroquet méchant, et son menton faisait mine de vouloir le mordre; son front semblait un morceau de rocher; ses sourcils blancs étaient hérissés comme les poils d'un porc-épic, et dessous il y avait deux yeux clairs et flamboyants comme des yeux de chat sauvage. Elle faisait peur à tous les passants qui, en allant par curiosité en haut de la montagne, d'où l'on voyait trois provinces du royaume de Mataquin, n'osaient y entrer à l'aspect de cette vieille sorcière, qui ne dormait jamais, et filait avec une prestesse diabolique; elle filait, filait, que l'on croyait son fuseau, son fil, sa quenouille et ses doigts desséchés immobiles, tant vite ils allaient. Les plus hardis, ceux qui avaient le courage de s'arrêter et de regarder par une fente du mur, entendaient, dans le silence : *Brr brr,* ce qui était le bruit de ses doigts, de sa quenouille, de son fil et de son fuseau. Les habitants de la Gouttière-des-Chats avaient nommé cette vieille femme *la Filandière,* parce qu'elle filait toujours, et que son fil, tant fût gros le chanvre, était le plus fin du pays. Quelques ménagères disaient qu'elle avait la salive si âcre, que le chanvre en était amenuisé comme par enchantement. Le fait est qu'une fée n'eût pas mieux travaillé. Son fil de chanvre était acheté pour du fil de lin, et servait à faire de la dentelle, et il était payé si cher, qu'une livre valait mille francs mataquinois, et elle en filait une livre par semaine. Malgré cela, elle était toujours en haillons, ne réparait point sa chaumière et laissait aller son fils misérablement vêtu. Elle avait, en effet, un

fils qui, depuis sa naissance, lui servait de souffre-douleur, quoiqu'il eût dû être son Benjamin. C'était le seul enfant qu'elle eût eu de son mariage avec feu son mari, lequel avait été de son vivant un des plus habiles cultivateurs de chanvre, et qui était mort de chagrin, tant elle l'avait tourmenté, le rabrouant toujours, ayant des fantaisies à rendre un homme fou, voulant que le sabot aux allumettes fût à gauche, laissant brûler la soupe, lui tirant les oreilles quand il dormait, lui cachant ses souliers lorsqu'il les cherchait, les lui donnant s'il n'en avait que faire, prétendant avoir raison, le conseillant pour la semaison du chanvre, jetant aux oiseaux la moitié du chènevis; bref, elle lui rendit la vie si dure qu'il lui en laissa sa part, et, par aventure, un enfant; chose assez miraculeuse, car la vieille Filandière avait cinquante-huit ans lors de la mort de son homme, et se trouva grosse depuis trois mois, sauf erreur. L'Académie de médecine envoya des commissaires pour vérifier le fait, et il parut plusieurs mémoires où l'accouchement fut expliqué par des raisons puisées dans les lois sur les comètes, ce qui satisfit momentanément les savants et augmenta la renommée du premier médecin du roi, qui se chargeait de rendre raison de tous les cas extraordinaires.

L'enfant mis au monde par la Filandière était un garçon, beau comme un jour de printemps. Elle en accoucha pendant la nuit, en présence de trois commissaires, à l'instar des princesses, et, lorsque les médecins se furent en allés, la chaumière resta illuminée jusqu'au jour, et l'on y entendit des bruits de fête, des éclats de rire, des chants comme si toutes les fées du pays y eussent dansé. Mais, le lendemain, ceux qui eurent la curiosité de rôder autour de la chaumière, la trouvèrent paisible et muette; il n'y avait aucune trace du dégât que font les princes, les enchanteurs avec leurs voitures, et la vieille Filandière donnait à teter au nouveau-né, qui fut baptisé sous le nom de Faustin, comme pour dire Heureux. La Filandière se chargea de démentir le bonheur que ce nom présageait, et nul enfant ne fut plus malheureux dans le monde entier. Dès les premiers jours, sa mère lui donna des chiquenaudes sur le nez pour lui apprendre à ne point crier. Le pauvre petit eut une telle peur, qu'il ne criait plus, même pour demander de la bouillie quand il avait faim, et la vieille femme,

qui ne passait pas pour savoir élever les enfants, ne lui donnait de la bouillie que suivant ses idées. Aussi, une bonne femme allant un jour à la montagne et voyant ce joli menu poupon, tout chétif, pâlot, qui semblait dépérir, n'avait point de roses sur les joues, et devait être battu comme un blanc d'œuf, proposa, par pitié, à la Filandière édentée, de lui nourrir pour rien son enfant; mais la vieille fit un grognement si terrible, que la nourricière en eut son lait tourné pendant deux jours, tant grande fut sa peur. Et elle alla pronostiquer dans le village à toutes les vieilles que Faustin ne tarderait pas à mourir. Néanmoins, les passants virent toujours le petit barbotant dessous l'auvent de la chaumière, jouant avec des cailloux jetés là, dans la neige, et tous le plaignaient, en voyant son joli corps grelottant à travers les trous de ses haillons pendant que sa vieille mère filait devant un bon feu. Ce fut bien pire plus tard : la Filandière le forçait à aller tout seul, pendant la nuit, dans les précipices de la montagne, sans s'inquiéter s'il s'y casserait le cou, et le laissant se défendre comme il pourrait de ses petites mains contre des aigles dont la montagne abonde, et contre les autres bêtes. Un cri général s'éleva dans la Gouttière-des-Chats sur cette vieille mégère, mais elle faisait tant de peur, que personne n'osait lui demander compte de tout l'argent qu'elle gagnait et dont elle ne se servait pas pour son enfant. Après tout, chaque mère élève le sien à sa fantaisie, doit s'en faire obéir, et le bon Dieu est son seul juge.

Comme la Filandière avait le secret de faire du fil de dentelle avec le plus vilain chanvre, quelques personnes lui envoyèrent leurs filles pour leur enseigner à filer comme elle; mais aucune ne pouvait durer plus d'une semaine à cet apprentissage. La vieille leur montrait si rudement leur métier, elle leur donnait des coups si durs sur les doigts avec les siens, qui étaient durs comme les os d'un pendu, que toutes y renoncèrent, craignant d'avoir les doigts cassés ou tordus, ce qui eût été dommage parce qu'ils ne devaient pas leur servir à filer seulement.

Il se passa une quinzaine d'années pendant lesquelles la Filandière traita rudement son pauvre enfant; mais, comme malgré cette triste vie il se portait à merveille, devenait grand et fort, les voisins finirent par s'habituer à le voir gouverné de la sorte. Les

rres qui dépendaient de la chaumière, et qui étaient restées en che, furent cultivées par lui, et il y faisait venir le plus beau anvre du monde pour plaire à sa mère, qu'il aimait beaucoup, algré ses duretés. Mais, quand il eut seize ans, et qu'il eut acis des forces, la Filandière l'accabla de travaux qui eussent fait rir tout autre homme que lui, habitué, par son éducation, à mper dans les précipices et à tout supporter. Aussi tout le nde le plaignait, car il était bien fait, beau de visage, beau de evelure, beau de partout. Quand il passait, la tête baissée et it mélancolique, les filles disaient :

— Quel malheur de tuer un si beau garçon!...

En effet, sa mère lui donnait des tâches qui devaient finir par tuer. Avec l'âge, elle était devenue plus fantasque et plus sorre que jamais. D'abord, elle envoyait Faustin à la ville pour adre son fil et lui en rapporter l'argent, et, si le pauvre garçon fût laissé attraper d'un demi-liard mataquin, il aurait été battu nme plâtre, à coups de quenouille. Aussi, jamais il n'y avait rreur dans les comptes.

Une des singularités du royaume de Mataquin est la rareté des mboises, non qu'il n'y vienne pas de framboisiers, car, bien au ntraire, il n'y a pas de pays où il y en ait davantage ; mais, si les mboises ne sont pas cueillies dans un certain moment, il suffit in coup de soleil et adieu les framboises, elles sont grillées sans ié. En revanche, les framboises prises à point, surtout celles ii croissent sur le haut des montagnes, ont un goût merveilleux auquel il n'y a rien de comparable dans le monde ; c'est si délieux, qu'il semble que les anges les aient cultivées et arrosées ux-mêmes pour leurs menus plaisirs. Or, la vieille Filandière oulait, pour son déjeuner, un plat de framboises, tous les matins, endant toute la saison, et, sous peine d'être battu comme un fer la forge, il devait apporter un petit panier de framboises à sa eille mère, qui les gobait en les piquant une à une avec une ande aiguille à tricoter, sans jamais en donner une à son fils, i mangeait à côté d'elle, sans murmurer, un morceau de pain ir.

l y a derrière les montagnes du Mataquin un pays fort riche, c lequel il avait été impossible d'établir des communications

parce que les rochers étaient inaccessibles de ce côté, et qu'il aurait fallu dépenser cent fois la valeur de Mataquin pour y pratiquer un chemin; or, ce royaume voisin, qui est le Ghoulistan, produit un bois très-rare dont le prix est énorme, vu qu'en le brûlant il exhale une odeur de violette, et que sa chaleur donne la santé. La vieille Filandière ne voulait se chauffer qu'avec ce bois, auprès duquel le sambouc de Guinée n'est rien. Elle tirait de ce pays une infinité de choses qui étaient inconnues dans le royaume de Mataquin; ainsi, quand ses provisions tiraient à leur fin, il fallait que son fils risquât sa vie en traversant les montagnes, les glaciers, les précipices couverts de neige, pour aller chercher à sa mère tout ce dont elle avait besoin dans le Ghoulistan, et le pauvre enfant, obéissant, recommençait toujours cet affreux voyage, qu'il avait fait à l'âge de douze ans pour la première fois. Tout l'argent que gagnait sa mère passait à satisfaire ses fantaisies. Tantôt elle voulait des chemises de Jangac, faites avec du vrai jannequin! c'est la toile la plus douce du monde, et la vieille avait la peau si délicate, qu'elle ne pouvait porter que cette étoffe; et alors il lui était indifférent d'avoir par-dessus des haillons, vu que dans cette chemise elle se trouvait comme dans une robe de duvet. Tantôt il fallait que son fils lui apportât des œufs de roc, qui sont un manger le plus exquis, que les fées se réservent, et qu'il faut aller saisir dans des nids, au péril de ses jours, dans le creux des glaciers du Ghoulistan; c'étaient aussi des nids d'alcyons, qui viennent de la Chine, où ils se payent au poids de l'or; enfin, elle était gourmande des friandises les plus coûteuses, et qui obligeaient Faustin à des voyages sans fin dans toutes les villes du Ghoulistan. La paillasse de son lit était composée de feuilles de gesnelles, arbrisseau de la Cochinchine; ses draps se faisaient avec une peau du Nord, toute brune, odoriférante, douce comme celle des gants de Naples, et dans laquelle elle se conservait belle de corps, sinon de visage. Elle ne buvait que de l'eau d'or, ainsi nommée parce qu'elle est jaune; poison mortel quand elle est bue avec les lèvres, mais boisson délicieuse quand elle passe à travers un chalumeau fait en bois de Sampa, qui est un palmier de Cayenne, dont la vertu n'est connue que des savants et des fées. L'eau d'or ne se trouve que dans les États du Grand Mogol, qui

ait défendre l'approche de cette source unique au monde par des soldats armés de flèches. Quelquefois, le soir, pour son souper, il prenait fantaisie à la Filandière de manger une salade de roquettes des montagnes, et, quelque fatigué qu'il pût être, Faustin allait lui chercher des roquettes; puis, un autre jour, il lui fallait des cuisses de grenouilles, et son fils descendait jusqu'au fond de la vallée de Galbansson, où se trouvent les meilleures grenouilles. Un jour, elle voulut manger un momont, pour faire les Rois, et avoir une galette de manioc, et Faustin passa quinze jours en Thoulistan avant de se procurer un momont, qui est un faisan de l'Indostan, supérieur en goût à toutes les bêtes connues dans le monde. Quand elle prenait du café, il lui fallait du moka. Puis, en été, elle ne voulait pas une mouche dans sa chaumière; elle buvait à la glace; enfin, si tout avait chez elle l'apparence de la plus horrible pauvreté, elle menait dans sa baraque la vie la plus voluptueuse; et la reine de Saba, qui eut pendant quelque temps l'anneau de Salomon, avec lequel on satisfaisait tous ses désirs, n'aurait pas été plus heureuse que la Filandière. Elle avait toujours à ses ordres un fils qui la chérissait, et prêt à se rompre les os à son service, qui couchait sur un méchant grabat de paille, et qui, pour voir dans les yeux de sa vieille mère une expression douce, aurait pris un fer rouge, si elle le lui eût commandé. Tout le monde le plaignait, et il était heureux, parce que rien n'est aussi bon dans le cœur que de bien aimer sa mère. Or, comme, depuis son enfance, il avait été habitué à lui obéir, il ne connaissait pas de plus doux état que d'aller, de venir et de travailler pour elle, et il jouissait de tout ce qu'il lui donnait de bon.

Mais aussi le bon Dieu avait voulu qu'il fût récompensé de ses travaux. En effet, aussitôt qu'il avait couché sa vieille mère dans son lit de peau d'antilope, et que, après l'avoir baisée sur les yeux, il venait se jeter, bien fatigué, dans le coffre plein de paille qui lui servait de lit, sa vieille mère se levait dès qu'elle l'entendait dormir, et venait, sans qu'il s'en doutât, l'embrasser sur le front en pleurant. Alors, les larmes qui tombaient dans la chevelure de Faustin avaient le don de lui donner de beaux songes; chose que personne, pas même Faustin, ne savait. Alors, tout à coup, le jeune homme se croyait éveillé; il sortait de la

chaumière vêtu comme un prince souverain ; il trouvait à la porte une jument à tête de femme, ferrée, avec de petites ailes, et dont la croupe était gris pommelé, le corps agile ; il montait dessus, et allait dans le Ghoulistan, par une belle route, plantée d'arbres, bien nivelée à travers les montagnes, et il était partout bien reçu ; les grands seigneurs du Ghoulistan le reconnaissaient et le traitaient avec beaucoup d'égards. Il dansait à la cour, où l'on admirait beaucoup ses connaissances étendues et variées ; il faisait preuve d'esprit et de goût, parlait très-bien de ses voyages, et menait une vie extrêmement joyeuse, apprenait les œuvres des poëtes du Ghoulistan, assistait à des parties de chasse, disait des mots fort agréables, était fêté par toutes les dames, et se trouvait le jeune homme le plus heureux du monde, jusqu'à ce que la voix aigre de sa vieille mère le fît sortir de son grabat, en lui disant :

— Allons, grand paresseux, veux-tu te lever pour aller sarcler le chanvre !

Et il se levait soudain et prenait ses haillons, oubliant qu'il était fils de roi, et redevenait un simple chanvrier.

Il arriva ainsi jusqu'à l'âge de vingt-deux ans ; mais cette singulière existence, constamment continuée, avait eu pour effet de lui faire prendre pour sa vie véritable celle qui commençait le soir au commandement du baiser de pleurs que lui donnait sa mère, et la vie pénible de la journée pour quelque sommeil affreux par lequel il expiait les délices de son bonheur.

Cependant, il finit par s'apercevoir qu'il se trompait, et voici comment :

Un jour, se trouvant dans la capitale du royaume de Mataquin, où il était descendu pour vendre le fil de la vieille Filandière, sa mère, alors âgée de quatre-vingts ans, et qui avait, par miracle, filé dans sa semaine deux livres de fil à dentelle, afin de pouvoir manger, pour Noël, un momont à la purée de nid d'hirondelle, Faustin s'avisa, au lieu de revenir aussitôt, d'aller voir le Louvre, achevé par Bonbonnin XXIV, et dont on parlait comme d'une des sept merveilles du Mataquin. Mais il se trouva à l'entrée de la grille un factionnaire de la garde royale, qui lui dit que l'on n'entrait pas en guenilles dans le palais du roi. Le pauvre Faustin, regardant ses habits, reconnut en effet qu'ils n'étaient pas des plus

ropres, et alors il s'assit tout pensif sur une des bornes du garde-neuble de la couronne, bâtiment qui faisait face à l'une des façades lu Louvre. Le hasard voulut que l'infante doña Mancha, dont les ppartements étaient précisément situés dans cette partie du ouvre, vînt à passer pour aller prendre une leçon de danse, et u'en passant elle regardât dans la rue, où elle vit Faustin sur sa orne. De son côté, Faustin l'aperçut, et il en devint amoureux ou. Aussitôt, il demanda à un monsieur qui était occupé à lire les ffiches s'il connaissait la femme dont le joli visage se voyait à ravers les vitres du palais, et ce monsieur, étant précisément un air de Mataquin, lui apprit que ce n'était pas autre chose que 'infante elle-même, doña Mancha, pour laquelle tous les princes trangers envoyaient ambassade sur ambassade, afin de l'obtenir n mariage, à cause de sa grande beauté, de son instruction, de a gentillesse et de ses manières, dont il était bruit à toutes les ours. Faustin remercia poliment le pair mataquin, lequel était le hancelier des ordres du royaume.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, nais la princesse est bien mon fait!...

— Je le crois, lui dit le comte de Grandcoquin, mais vous ne ouvez pas y songer tant que vous ne serez pas décoré...

— Il a raison, dit Faustin.

Quand doña Mancha repassa après avoir pris sa leçon de danse, lle retrouva Faustin assis sur sa borne, et, comme c'était une per-onne charitable, elle lui envoya cent sous mataquins et un pain e sept livres. Faustin la remercia par un regard, et ils ne se outaient ni l'un ni l'autre qu'ils se marieraient un mois après, la barbe de tous les héritiers présomptifs des couronnes d'An-leterre, de France, d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Bavière, e Saxe-Gotha, de Saxe-Cobourg, de Saxe-Saxe, et autres, qui tous aisaient faire des propositions, plus avantageuses les unes que les utres, à Sa Majesté très-montagnarde et très-audacieuse, Bon-onnin XXIV, dit le Franc-Maçon.

Cette rencontre de Faustin et de doña Mancha eut lieu trois mois près le départ de Son Altesse royale madame Vertugadin pour la rance, où elle allait choisir des diamants pour la couronne; et en e moment les angoisses du roi étaient extrêmes.

En revenant chez sa vieille mère, la Filandière, Faustin goûtait une félicité inconnue et sans cesse renaissante à se ressouvenir de doña Mancha-Bella, et ce plaisir si vif, si vrai, lui démontra que sa vie n'était pas un sommeil; tout cela lui faisait oublier l'horrible colère que son retard avait dû amonceler contre lui au logis. Aussitôt que sa vieille mère le vit sur le pas de la porte, elle gronda de manière à faire reculer un rhinocéros, et ses deux dents eurent un air menaçant qui glaça Faustin de frayeur; et il baissa les yeux, car il ne pouvait pas voir sa mère quand elle les ouvrait si grands.

Elle saisit sa redoutable quenouille, qui était en cœur de cormier, elle la leva, et dit à Faustin :

— Mets-toi là à genoux, que je te batte!...

— Me tuerez-vous?... demanda Faustin en se jetant à ses genoux, moi qui ne vous ai jamais désobéi, moi qui suis votre enfant, moi qui suis allé sans murmurer partout où vous m'avez ordonné d'aller, je ne vous ai jamais parlé de mes souffrances...

— Je sais tout cela, dit-elle d'une voix terrible, pourquoi me le rappeler? crois-tu que j'oublie ce que tu as fait?...

Et la quenouille était toujours levée.

— Ce que vous ne savez pas, ma mère, reprit Faustin, étonné de sa hardiesse, c'est que je suis amoureux de l'infante de Mataquin...

— Oh! mon cher fils, dit la vieille Filandière, en posant sa quenouille sur son fauteuil et relevant Faustin, cela est bien différent; il faut que tu l'épouses...

— Et comment? lui dit le jeune homme surpris.

La Filandière s'assit au coin du feu, ne pensant plus ni à son argent ni à son fuseau, et elle se mit à considérer les rayons des tisons qui brûlaient.

— Faustin!...

— Quoi, ma mère?...

— Combien me rapportes-tu?...

— Deux mille livres en écus mataquins...

— Où sont-ils?

— Les voici...

— Va querir les maçons du roi et son architecte...

Faustin alla chercher l'architecte du roi, qui vint assez étonné se voir mander par une vieille filandière dont le fils était dégue-lé; mais, comme il était curieux, et que les architectes ne veu-it pas autre chose que de bâtir, il suivit Faustin après avoir dit es gens d'envoyer une centaine de maçons au-dessus des Gout-res-du-Chat, chez la vieille Filandière, où il allait de sa per-ine.

La vieille le pria de lui bâtir à la place de sa chaumière, où e se trouvait un peu trop à l'étroit, un palais dans le genre de rchitecture sarrazine de l'Alhambra, avec des balcons, des eries extérieures, des colonnes, et tout en marbre, pour plus solidité, parce qu'elle ne voulait pas donner dans le clin-ant des constructions modernes. Elle parlait d'un air si dégagé, e l'architecte crut devoir lui faire observer que ce qu'elle lui mandait coûterait plusieurs centaines de millions...

— Qu'importe? dit-elle; seulement, je vous préviens que je pourrai vous payer qu'en diamants. Mon fils en a trouvé le :ret; faites votre devis et vos dessins; voici, pour vous encou-ger, une marque de notre reconnaissance, si vous voulez aller e en besogne.

A ces mots, elle leva avec sa quenouille la pierre qui était devant foyer de sa cheminée et y prit un assez beau diamant qu'elle donna.

L'architecte n'eut rien de plus pressé que de rentrer en ville et ller s'habiller pour se rendre à la cour, où il y avait une grande eption. L'architecte, ayant été nommé baron par le roi le jour le Louvre avait été fini, jouissait des grandes et petites entrées a cour; en sorte qu'il vint au gala, et, quand Sa Majesté le prit -dessous le bras et l'emmena dans l'embrasure d'une croisée ır parler bâtiment, l'architecte lui raconta comme quoi il y avait leux lieues de là, au village de la Gouttière-du-Chat, un jeune nme qui savait faire des diamants, et, pour preuve, il lui raconta commande de la Filandière et lui montra le diamant qu'il en it reçu. Sa Majesté manda aussitôt le joaillier de la couronne et nferma avec lui dès qu'il fut venu. Cette conférence fit croire 'il allait commander des pierreries pour le mariage de doña ncha-Bella, et il y eut des paroles fort aigres-douces échangées

entre tous les membres du corps diplomatique. Le joaillier assura au roi que le diamant de la Filandière était un diamant incomparable pour l'eau, et qu'il était semblable en toute chose aux diamants extraits des mines d'Asie. Bonbonnin commanda aussitôt son équipage de montagne et partit, au grand étonnement de la reine et des courtisans, qui, contre leur habitude, ne savaient rien. Le roi ne voulut être accompagné que de son architecte.

— Bonne femme, où est votre fils? dit Sa Majesté en entrant dans la chaumière.

— Messire, dit-elle, qui êtes-vous?...

— Je suis le roi de Mataquin.

La vieille s'inclina et répondit :

— Mon fils, sire, est parti pour aller chercher des ingrédients de diamant dans les montagnes du Ghoulistan, et il ne sera pas de retour avant une huitaine de jours...

Le roi devint pensif.

— Il est donc vrai qu'il sait faire des diamants?...

— Aussi vrai, sire, que vous êtes roi de Mataquin et père de vos sujets.

Le bonhomme de roi s'était fait avare en devenant vieux, ce qui est un bien grand défaut pour un prince, et inexcusable chez tout le monde. Or, la vieille Filandière, qui avait envoyé Faustin en Ghoulistan pour se procurer un diamant avec les deux mille francs qu'elle venait de gagner avec son fils, vit bien, par le salut gracieux que lui fit Sa Majesté en la quittant, qu'elle pourrait le prendre par l'avarice. La longueur de sa vue lui avait déjà permis de deviner le secret de l'État relativement aux strass et les inquiétudes de Bonbonnin; car ses yeux étaient-fées, et de là venait leur clarté extraordinaire.

Bonbonnin XXIV resta dans une impatience terrible tant que Faustin ne fut pas revenu de son voyage. Il fit prendre des informations sur sa famille, et, sans l'étiquette sur les distances, il aurait logé la vieille horrible Filandière dans son Louvre. Il voulait lui proposer une place à la cour, mais en quelle qualité l'y attacher? La mère d'un homme en train de faire des diamants, et qui pouvait peut-être en fabriquer de gros comme un œuf d'autruche, ne devait pas occuper d'emploi subalterne; puis, s'il la nommait

dame d'honneur de la reine, toute la noblesse jetterait les hauts cris... Il lui fit secrètement proposer d'être gouvernante des enfants de Mataquin; mais il courait des bruits si extraordinaires sur l'éducation de Faustin, que c'eût été compromettre l'avenir de la famille royale; et, s'il flotta longtemps entre l'avarice et les destinées des Bonbonnins, il faut lui rendre cette justice que l'avarice eut le dessous.

Il avait établi trois gendarmes des chasses entre la Gouttière-des-Chats et le Louvre, afin d'être instruit plus vite de l'arrivée de Faustin. Ces préparatifs, l'air soucieux et affairé de Sa Majesté, firent croire à la cour et à la ville qu'il devait y avoir un nouveau prétendant à la main de doña Mancha-Bella. Les caquets s'établirent sur cette donnée, et, de bouche en bouche, ils arrivèrent jusqu'à l'infante, à laquelle sa première bassineuse dit à l'oreille qu'il n'était bruit que de la prochaine arrivée d'un jeune prince qui, au lieu de la demander par ambassadeur, venait incognito lui-même lui faire la cour; ce que doña Mancha-Bella trouva infiniment plus poli, plus amoureux et plus galant que la manière ordinaire des rois.

Enfin Faustin arriva chez sa vieille mère avec un diamant d'assez belle grosseur, pour les deux mille livres de Mataquin. La Filandière, qui guettait son fils, le cacha dans sa mée au pain afin que le roi ne sût l'arrivée de Faustin que quand elle le voudrait.

Alors, elle lui parla ainsi :

— Mon enfant, le roi croit que tu as l'art de faire des diamants; et sans doute il te priera de ne pas porter ton industrie ailleurs que dans ses États...

En ce moment arrivait le gendarme des chasses qui surveillait la chaumière et que la vieille avait occupé ailleurs quand elle entendit Faustin sur le haut de la montagne, en lui disant :

— Ne voyez-vous pas mon fils venir de ce côté?... Allez voir.

Et elle l'avait envoyé vers le village.

Le gendarme, entendant parler dans la chaumière, dit à la vieille, de sa grosse voix de gendarme des chasses :

— Vous m'avez trompé, vous parlez à votre fils, le roi nous a commandé de nous en saisir...

— Faites excuse, monsieur le soldat, dit la vieille, je parle à mon chat...

Et elle se mit à caresser un gros angora qu'elle avait autrefois envoyé son fils lui chercher dans un endroit du Ghoulistan en lui en désignant la peau, les taches et le miaulement; car il avait un miaulement particulier et une queue à servir de balai si elle n'en avait point eu.

— Minet, Minet, dit-elle en continuant, le roi voudrait bien te faire faire des diamants...

Et elle parlait à son fils, tout en causant avec le chat.

— Il t'enfermera... Mais, s'il t'enferme, tâche au moins d'être près de l'infante, parce qu'elle aime les beaux chats, et t'aimera si elle te voit; mais fais-toi faire de beaux habits, pour être à ton aise et comme un brave chat, de bonne mine, un angora de race pure. Et, quand même tu ne saurais pas faire de diamants, elle te gardera à son service.

En entendant cela, Faustin, à qui son habitude d'aller en tout pays et de voir le monde avait aiguisé l'entendement, toussa pour faire comprendre à sa mère qu'il devinait tout ce qu'elle voulait lui dire; alors, le gendarme des chasses, voyant bien que ce n'était ni une tousserie de vieille femme, ni celle d'un angora, se précipita dans la chaumière et s'empara de Faustin, qui fut incontinent mené devant Sa Majesté Bonbonnin XXIV, sans que sa mère eût pu lui dire autre chose que « De la prudence, mon enfant ! »

— Es-tu le fils de la Filandière?... lui dit le prince.

— Oui, sire...

— On m'a instruit de ta science lapidaire... Est-il vrai que tu saches faire du diamant?

Ici, Faustin fit une réponse modeste qui ne disait ni oui ni non; mais le roi se dit :

— Il a tout à fait la tournure et les manières d'un faiseur de diamants, et je me le représentais bien ainsi...

Alors, il lui dit :

— Il faut que tu me fasses des diamants vrais...

— Sire, répondit Faustin, il est besoin pour cela de tant de choses, que je doute que vous exécutiez toutes mes fantaisies...

— N'importe; si tu en fais seulement un de la grosseur d'une

ine, même sans coque, je t'accorderai tout ce que tu me de-
ıderas...

-Ainsi soit-il! répondit Faustin.

ır ce mot, Sa Majesté, qui était d'une haute prudence, fit ap-
ır le comte de Grandcoquin et deux gentilshommes ordinaires
ıa chambre, qui causaient dans le salon bleu; et, là, devant
il leur commanda de dépouiller Faustin de ses guenilles, et
e mettre nu comme un lima jaune; ce que les seigneurs firent
ıitôt, malgré les observations du jeune homme qui était timide
me une fille; et il rougit beaucoup, car les courtisans ne
ınt s'empêcher d'admirer sa blancheur et sa belle corpulence;
s c'étaient de vieux courtisans, et Bonbonnin ne put s'empê-
· lui-même de sourire.

austin était bien honteux, n'ayant pas l'habitude de se pré-
er dans ce costume; mais il fut bien étonné de voir Sa Majesté
ınner à ses gentilshommes de bien tâter partout le corps
r vérifier s'il n'avait point de diamants, et, pendant l'opé-
ın, que les gentilhommes firent avec beaucoup de décence,
lajesté commanda au chancelier de ses ordres de brûler, dans
eu de sa cheminée, les guenilles de l'homme aux diamants;
s tout ce qui résulta de cette recherche fut un eustache que
auvre Faustin portait sur lui. Devinant alors les intentions de
lajesté, le fils de la Filandière fut bien heureux d'avoir avalé
iamant, sûr de le retrouver au besoin.

ı roi, convaincu que Faustin n'avait point de diamant dans ses
ıes, le lia encore par un serment, en l'emmenant dans son
oire et lui faisant jurer sur les Évangiles qu'il n'avait aucun
ıant sur lui; serment que Faustin n'hésita pas à faire, puisque
iamant était dans son estomac.

ı reine et sa fille venaient par hasard faire leurs prières du
à l'oratoire, quand, en entendant la voix du roi, elle regar-
ınt par une porte en tapisserie, et, ayant vu Sa Majesté avec
ıeau jeune homme sans chemise, elles n'osèrent entrer, par
entiment de pudeur; puis, ne disant mot, elles se retirèrent
honteuses de ce hasard, mais aussi bien interloquées de cette
monie.

ınbonnin, enchanté, fit apporter des habits de prince à Faustin

qui, les ayant mis, se trouva le plus bel homme du royaume, et les porta comme s'il avait eu toute sa vie des habits brodés. Il parut accompli. Le roi demanda à Faustin en quel endroit du palais il désirait procéder à la confection du diamant, et, alors, le jeune homme ayant dit qu'il voulait le visiter, afin d'en reconnaître l'exposition, Sa Majesté prit elle-même un flambeau d'or, et défendant, sous peine de la vie, d'approcher de l'inconnu à une distance de plus de vingt pas, le défiant et prudent Bonbonnin parcourut le palais, en le montrant à Faustin, comme un propriétaire qui dit à son ami : « Voilà ce que j'ai fait faire cette année. »

Les gens de service, ceux de l'intérieur du Louvre, les officiers de garde et les seigneurs en charge, voyant Sa Majesté déroger à l'étiquette et plein d'attentions pour un jeune inconnu, vêtu comme un prince, crurent à quelque chose de nouveau. Tout le monde se rendit au jeu de la reine, et raconta ce que le roi faisait pour le prince si impatiemment attendu. Alors, l'infante, regardant sa mère, se mit à rougir, et toutes deux pensèrent que la cérémonie de l'oratoire était un usage secret des rois de Mataquin lors du mariage de leurs filles. Toute la cour pensa, en voyant l'infante et la reine rougissant, puis souriant, qu'elles savaient l'arrivée du jeune souverain : alors, il ne fut plus question que du prochain mariage de l'infante et de l'adresse avec laquelle cette affaire avait été conduite, puisque tout le monde ignorait le nom du futur.

— C'est là, sire..., dit Faustin en arrivant à une chambre adossée au cabinet de toilette de l'infante; il faut que je sois ici...

Bonbonnin ne fit aucune objection; et, mandant aussitôt des maçons, il enferma Faustin dans la chambre qu'il avait choisie et dont la porte fut murée. On adapta un tour pour faire passer au fils de la Filandière tout ce qu'il demanderait. Sa Majesté plaça sous les fenêtres et devant la porte, dans le corridor, des sentinelles qui étaient relevées d'heure en heure et devaient faire feu sur les indiscrets. Ayant pris toutes les précautions que lui suggérait la prudence, le roi attendit le diamant promis. L'infante apprit toutes les mesures extraordinaires ordonnées par son père, et sut que le prince qui en était l'objet avait été mis derrière son cabinet de toilette; en sorte que, pendant la nuit, au lieu de dor-

ir, elle fit un trou dans le mur pour revoir l'homme mystérieux ue le hasard lui avait offert d'abord en guenilles, sur la borne, ins la rue, puis tout nu au milieu de l'oratoire de son père, et nfin, vêtu comme un prince, étincelant de broderies, et toujours eau comme le jour. Elle en était passionnément amoureuse, parce u'elle devinait bien qu'elle en était ardemment aimée. Elle fit alors n trou très-promptement et vit, à la clarté d'une lampe, le jeune omme occupé à faire un second trou de son côté, ce qui la rendit rt aise; mais, comme elle avait été plus vite en besogne, car les les sont plus adroites de leurs mains que les hommes, elle lui ia joyeusement :

— Prince, le mien est fait!...

Faustin vint au bord du trou de l'infante et la reconnut. Ils res-rent pendant un petit moment tout bêtes, occupés à se voir, tant s avaient de plaisir à se rencontrer, et ne trouvant rien à se dire. s'avisa de passer sa main par le trou, comme pour l'agrandir, ais, dans le fait, pour prendre la main de doña Mancha, laquelle tait la plus petite et la plus mignonne qu'on eût vue, et l'infante lui donna sans se faire prier; et Faustin, l'attirant à lui par le ou, la baisa bien doucement, comme se baisent les mains de rincesses; alors, il lui raconta, non sans la contempler avec des eux bien ardents, pourquoi le roi l'avait enfermé dans cette hambre.

— Madame, lui dit-il en terminant, je ne voudrais pas tromper ni vous, ni monsieur votre père. Je ne sais pas faire de diamant, mais je vous aime bien, et c'est mon grand amour qui m'a fait inventer ces moyens de vous voir.

Là-dessus, il baisa la main que doña Mancha-Bella lui avait laissée pendant le récit.

L'infante trouva que l'invention de ces ruses était quelque chose le plus utile que celle des diamants, dont elle se souciait comme le rien du tout, et elle pensa que les deux yeux bien flamboyants lu beau Faustin valaient toutes les pierreries du monde; alors, les eux amants convinrent de s'épouser; et, comme il fallait le con-sentement du roi et de la reine, quand le matin fut venu, Faustin yant dit tout bas à l'infante où il avait mis son diamant, et la romesse de Sa Majesté à son égard, doña Mancha lui dit qu'elle

allait faire l'impossible pendant le temps que le diamant emploierait à sortir; puis ils rebouchèrent le trou qui servait leurs amours.

Le lendemain, Bonbonnin, qui avait rêvé diamants, accourut au guichet pour voir son faiseur, et là Faustin lui dit que ses gendarmes des chasses s'étaient si brutalement saisis de sa personne qu'ils avaient fait répandre de la poudre de mica du Ghoulistan et du charbon de racine d'urac, sans lesquels il ne pouvait rien entreprendre. Aussitôt Sa Majesté, s'étant fait expliquer comment était la poudre de mica du Ghoulistan et le charbon de racine d'urac, envoya l'abbé Vergogne, son confesseur, les rechercher sur la route avec force officiers. Il resta à causer au guichet environ une bonne heure avec Faustin, qu'il trouva un homme prodigieusement instruit, ce qui fut cause que les grandes et les petites entrées attendirent longtemps le petit lever. Sa Majesté partit pour la chasse aussitôt après avoir entendu la messe, dans le dessein de donner à son faiseur de diamants les perdrix, les gélinottes et tout ce qu'il tuerait, car il aimait déjà beaucoup Faustin. Le fils de la Filandière fut donc nourri de la table même du roi, car l'abbé Vergogne ne trouvait point le charbon de racine d'urac; mais Faustin, n'ayant pas l'habitude de manger les sauces et autres petits plats que l'on faisait pour Sa Majesté, eut des gargouillements terribles dans le ventre, ce dont il fit part le soir à l'infante, avec laquelle il s'en réjouit fort, parce que le diamant devait être entraîné plus promptement.

Aussi, le matin, quand Sa Majesté, inquiète de savoir comment Faustin avait passé la nuit, vint au guichet de l'appartement du faiseur, le fils de la Filandière lui dit :

— Sire, j'ai trouvé dans le mur un peu de poudre de mica, et, quoique je n'eusse pas de racine d'urac, je n'ai pas laissé que de vous faire un petit diamant, tout petit, vu que je n'avais pas assez d'ingrédients; mais il n'y a rien qui me coûte pour vous faire plaisir.

Et il donna au roi son diamant, qu'il avait bien nettoyé. Bonbonnin le trouva de très-belle eau, et fut alors tiré de peine relativement aux strass. Il fit sortir Faustin de sa prison, et le présenta à son petit lever comme un grand personnage à qui toute la cour

vait rendre les mêmes respects qu'à lui-même. Faustin demanda main de l'infante, ce que Bonbonnin, fidèle à sa parole, accorda cilement; mais doña Mancha avait, pendant que cela se passait, claré à la reine sa mère qu'elle se tuerait si elle n'était pas ariée à Faustin, quoique ce fût le fils d'une filandière, et qu'il sût pas faire de diamant. La reine, très-étonnée, comprit que roi pouvait être victime d'une ruse et qu'il s'en allait de l'honur de la race royale : elle accourut au moment où Sa Majesté ait à la chapelle, suivi de son gendre, auquel les courtisans mandaient déjà sa protection.

— Sire, lui dit-elle à l'oreille, vous courez la chance d'être time de votre fantaisie, et la famille royale est en train de se mpromettre...

Et elle lui raconta tout.

Sa Majesté dissimula sa colère, parce qu'il n'était pas dans l'étiette de la cour que le roi fît voir ses déplaisirs en public; mais donna ses ordres secrets pour l'arrestation de Faustin, en comndant d'assembler une commission de justice pour décider de n sort, et, s'il était condamné à mort, de l'exécuter dans les ux heures, songeant bien que l'infante n'y penserait plus...

Ce fut une fière surprise à la cour lorsque, dans la grande gaie, au retour de la chasse, Faustin fut arrêté. Le voyant passer chaîné, l'infante accourut échevelée se jeter aux pieds du roi, quel elle dit des choses très-touchantes, le menaçant de se sser mourir de faim, ou de périr en la façon que périrait son er Faustin.

— Mais, ma fille, dit le roi, je ne saurais vous donner une rpidon pour belle-mère.

— Sire, dit-elle, je gage qu'il est de race royale, cela se voit à manière dont il marche; il se dandine comme les princes de la anche aînée, que notre aïeul a dépossédée de la couronne...

— Raison de plus pour lui faire son procès..., dit Bonbonnin, i était un grand politique.

— Au contraire, raison de plus pour nous marier, répondit fante.

La reine, qui au fond était bonne, fut frappée de l'idée qu'avait fante, et elle donna envie au roi de vérifier le fait. Faustin fut

tiré de sa prison et ramené à la chaumière de la vieille Filandière par le roi, la reine et l'infante, assistés du grand juge et du comte de Grandcoquin, vieil ambassadeur, qui avait vu quatre règnes de rois. Jamais il ne s'était trouvé de si beau monde et de si habiles gens dans la chaumière ruinée, où filait la vieille, occupée à gronder son chat.

— Ah! te voilà, mauvais sujet! dit-elle à son fils. Sous votre respect, reprit-elle en saluant le roi, mon fils aura déplu à Votre Majesté...

— Ma mère, je suis condamné à mort, et viens vous dire adieu, car il n'est pas présumable que je sois fils de roi; je vous prie donc de me donner votre bénédiction et de me pardonner mes fautes.

Et il s'agenouilla pour baiser la main desséchée de la vieille mégère.

— J'ai été puni d'avoir eu trop de bonheur, et celui de baiser la main de l'infante vaut bien la mort.

— Mon fils, reprit la Filandière, il n'est pas décent que je reçoive la cour dans l'état où je suis.

Elle pria le roi et sa suite de s'asseoir, et passa derrière la huche au pain pour faire sa toilette.

— Permettez-vous que mon fils me serve encore une fois, sire? dit-elle.

— Faites, faites, bonne femme, repartit le roi.

C'était un spectacle à fendre le cœur aux plus insensibles; aussi l'infante pleurait, sans crainte de se compromettre.

— Va me chercher de la filasse pour me faire une perruque..., dit la Filandière à Faustin.

Faustin mit le reste de la filasse qui était à la quenouille sur la tête de sa vieille mère, en la baisant; aussitôt la filasse devint une chevelure blonde et jeune qui eût fait envie à la femme la mieux partagée du monde sous le rapport de la chevelure.

— Va me chercher ma quenouille et attrape mon angora...

Faustin lui donna la quenouille, et l'infante l'aida à prendre l'angora.

La Filandière, saisissant la quenouille, toucha l'angora, qui devint un lynx ailé de la plus belle espèce; puis les haillons de la Filandière se métamorphosèrent en une robe couleur de

ntagnes, et elle apparut à la cour sous sa véritable forme, qui it celle de la plus ravissante de toutes les fées.

— Je suis, dit-elle, la fée Studieuse! J'étais condamnée à res- pendant cent ans vieille et laide, pour avoir fait une faute rthographe dans une loi votée par le conseil des fées, et à ne rendre ma forme qu'au moment où je serais aimée par un en- t, malgré les mauvais traitements que je lui faisais subir. Celui- que j'ai nourri et élevé, est l'arrière-petit-fils de Bonbonnin XIV, : vous avez abandonné, et dont la famille s'était réfugiée dans montagnes... Vous pouvez lui donner l'infante, et, au lieu de mants, il vous procurera mille prospérités...

. ces mots, le comte de Grandcoquin, regardant Faustin avec s d'attention, lui trouva un peu l'air des Bonbonnins de la nche aînée.

l n'y avait pas moyen de ne pas croire la fée Studieuse, et, re- naissant en elle une bonne et tendre mère, Faustin s'était pré- ité à ses pieds et lui baisait ses belles mains.

.es deux yeux de la Filandière avaient allumé les deux mèches ne lampe d'or qu'elle prit sur la huche et tint de la main che; puis, s'asseyant avec grâce sur son lynx, elle agita sa uette et partit au grand trot par le toit, qui s'ouvrit pour la ser passer.

.ussitôt le roi de Mataquin donna l'infante au prince Faustin, fut proclamé l'héritier du royaume. Bonbonnin XXIV vécut ore une dizaine d'années, pendant lesquelles son gendre, met- t à profit ses connaissances et ses voyages faits au Ghoulistan, tiqua de belles routes en corniches sur les montagnes qui sé- ent les deux royaumes, et ouvrit ainsi une source nouvelle de spérités par l'échange des produits du Mataquin et du Ghou- in; et le trésor de l'État devint si considérable, que, lors du tême du premier enfant qu'il eut de Mancha-Bella, sa ver- ıse femme, dont il fut toujours aimé, tous les grands de la r avaient leurs ordres en vrais diamants, tant ils étaient de- us communs.

a fée Studieuse venait de temps en temps voir les deux époux, is la recevaient avec la déférence due à une personne à qui ils ent de si grandes obligations.

Madame Vertugadin épousa secrètement le baron Goguelin, qui fut nommé altesse royale.

Ceci doit apprendre aux enfants à toujours bien obéir à leurs mères, quelque chose qu'elles leur demandent, et aux rois à ne point laisser voyager leurs sœurs sans de grandes précautions.

1837.

TONY SANS-SOIN

Madame Gilbert, mère de quatre enfants, était restée veuve à quarante ans. Si son mari ne lui avait pas laissé assez de fortune pour établir ses enfants, elle avait de quoi vivre. L'éducation est la fortune des jeunes gens pauvres; aussi madame Gilbert endurait-elle les plus grandes privations pour pouvoir élever ses trois fils. Elle avait un frère qui aimait tant sa nièce et ses trois neveux, qu'on ne le nommait pas autrement que *le meilleur des oncles*.

Le dernier enfant de madame Gilbert était âgé de sept ans et s'appelait Tony. Antoinette, jolie fille de douze ans et l'aînée des trois autres enfants, avait tenu Tony sur les fonts de baptême, et le meilleur des oncles fut alors son compère. Antoinette, qui semblait comprendre la tâche de sa mère, lui donnait beaucoup de satisfaction. Georges et Lucien, les aînés de Tony, placés dans un bon collége, savaient que leur oncle, assez riche commerçant, payait leur pension : aussi travaillaient-ils bien.

Un jour, le meilleur des oncles trouva sa sœur un peu triste et lui demanda ce qui lui faisait du chagrin. Madame Gilbert n'ayant aucune raison plausible à donner à son frère, qui passait en revue toutes les peines qui peuvent affliger une mère, l'oncle, quoique garçon, finit par voir qu'il s'agissait des enfants. Or, comme Antoinette était sage et que les collégiens avaient de bonnes notes :

— Serait-ce mon filleul? demanda-t-il. — Sabre-de-bois! lui dit-il en lui faisant des yeux terribles, je te mettrais mousse sur un bâtiment du commerce.

Tony s'enfuit.

— Qu'a-t-il fait? demanda l'oncle à sa sœur.

— Je ne puis me résoudre à dire du mal de mon enfant, dit la mère; il se corrigera sans doute en voyant combien il m'attriste. D'ailleurs, voilà M. Huber, son maître; interroge-le.

Et la mère s'en alla pour retrouver Tony et l'envoyer à son oncle et au maître par Antoinette, qui l'amena devant ses deux juges.

M. Huber, digne vieillard, qui tenait une petite pension d'enfants, dit alors au meilleur des oncles :

— Monsieur, j'ai bien peur que cet enfant ne fasse jamais son chemin. Tantôt il reste la tête nue, monsieur a perdu sa casquette; on le voit sans jarretières, ses bas sont tout crottés sur ses talons. Il passera toute sa vie à chercher de quoi se mettre en route. Quand les autres seront tranquillement à leur place, il accourra tout essoufflé pour voir la sienne prise. Il emploie son temps à trouver son livre, et, quand il commence à apprendre sa leçon, les autres l'ont récitée. Il trouble la maison pour avoir ses affaires, et mange son déjeuner froid; puis il se précipite à travers la boue et les ruisseaux pour courir après ses camarades, vient trop tard, n'a eu le temps de rien faire, et il est mis en pénitence devant l'école qui rit de lui. Les défauts non réprimés à l'école deviennent des vices dans la vie de l'homme. Il est au piquet quand ses camarades s'amusent, et il prend l'habitude d'être puni, ce qui l'endurcit dans son vice. Il s'est laissé surnommer Tony Sans-Soin. Il serait malheureux que ce surnom lui restât.

— C'est grave ! répéta l'oncle. Je comprends pourquoi madame Gilbert était triste.

— Il est bon, il n'est pas taquin, il est obligeant, il est bien gentil, dit Antoinette, et il est le plus grondé de nous tous.

Quinze jours après, au retour d'un voyage, le meilleur des oncles, qui était allé sauver une partie de sa fortune compromise par un méchant homme en qui il avait eu trop de confiance, promit à sa nièce et à ses neveux une journée à la campagne sans fixer de jour. La veille du jour où l'oncle devait venir chercher sa petite famille, Tony, digne de son nom, s'était bien gardé d'accoupler sa chaussure en se couchant comme font les enfants soigneux, afin de la retrouver le lendemain. Après avoir lancé, pour rire, un soulier par la chambre, il trouva drôle de monter à

cloche-pied. Accablé de sommeil, il se fourra dans son lit et dormit comme un loir.

Le lendemain, l'heure de l'école sonne, Tony saute à bas et ne trouve qu'un soulier; il ne se souvenait plus d'avoir joué la veille avec l'autre. Le voilà qui bouleverse les meubles, se met à plat ventre pour regarder sous le lit et salit sa chemise. Ne trouvant rien, il accuse ses frères, alors en vacances, de lui avoir caché son soulier, car un sans-soin ne reconnaît son désordre qu'à la dernière extrémité. C'était d'autant plus malheureux que sa mère, après avoir reproché à Tony de trop promptement user ses souliers, lui en avait commandé deux paires; et les cordonniers, qui se font toujours attendre, ne les avaient pas encore apportés; en sorte que, pour le moment, il était réduit à cette seule paire de souliers.

Pendant que Tony appelait à son secours Gabrielle, la seule servante de la maison, des cris de joie annoncèrent l'arrivée du meilleur des oncles, dont le char à bancs retentissait dans la rue. On devait déjeuner à Saint-Cloud.

— Ah! nous irons en bateau! nous verrons la foire!

Tony entendait sa sœur et ses frères s'appelant, cherchant tous, l'une son châle et son chapeau, l'autre sa casquette. Ce fut enfin une émeute de famille, une de ces émeutes joyeuses par lesquelles les tiroirs restent ouverts et où les enfants se croient tout permis pour ne pas perdre un moment de joie.

— Et pas de soulier! disait Tony en pleurant de honte.

Il descend, et voit par une fenêtre ses frères parfaitement chaussés, lavés, boutonnés, gantés, regardant le char à bancs. Sa sœur, pomponnée par sa maman, piaffait autant que le cheval, qui avait aussi des bouffettes roses aux oreilles.

— Où est Tony? — Tony!

Tony remonte dans sa chambre. Il met son soulier tantôt à un pied, tantôt à un autre, comme pour se figurer qu'il en a deux, mais il n'en a qu'un. Tony repleure. Enfin, soutenu par l'espoir d'attendrir son oncle, sa mère, sa sœur, ses frères, et d'être emmené comme il est, il descend en oubliant son désordre, et il paraît les mains sales, la chemise déchirée, mal peigné, pas habillé du tout, rouge de désespoir. A cet aspect, un cri s'élève :

— Oh ! Tony ! Tony !

— Et il n'a qu'un soulier ! s'écrie le meilleur des oncles devenu terrible.

— Qu'as-tu fait de ton autre soulier, malheureux enfant ? dit la mère. Oh ! Tony ! Tony ! s'écrie-t-elle en pleurant à son tour.

— Mais cherche-le donc ! s'écrie Georges.

— Impossible de le trouver ! répond Gabrielle en apparaissant dans la cour.

— Oh ! dit Lucien, j'ai des chaussons de lisière, prends-en un.

— Non, dit le meilleur des oncles. Je lui donne encore cinq minutes pour être prêt, et après... fouette, cocher !

Toute la maison cherche le soulier, le soulier ne se trouve nulle part. Le chien se démenait sur le seuil de sa cabane en aboyant; il semblait partager la confusion générale. Pendant que sa mère fait une dernière tentative dans l'escalier, Tony tâche d'attendrir le meilleur des oncles, il crie :

— J'aurai de l'ordre, je rangerai tout ! emmène-moi !

L'oncle est impitoyable. Le neveu s'attache à l'oncle, il le prend par son gilet, s'accroche aux poches. En se sentant étreint par son neveu, l'oncle fait signe au gros cocher : le cocher arrache Tony. Le sans-soin est condamné à rester seul au logis avec Gabrielle.

— Ayez soin de lui, dit madame Gilbert. Tenez, achetez-lui une tarte aux abricots.

Et, en sortant, la mère, triste de n'avoir que trois de ses enfants, entendait les pleurs de Tony pendant que le char à bancs roulait. Tony, croyez-le bien, eut un affreux serrement de cœur en écoutant le bruit des roues. Quand il n'entendit plus rien, il regarda dans la rue. Plus de char à bancs ! la rue est déserte. Tout le monde est parti pour la campagne, et les passants lui semblent aller tous à Saint-Cloud. Tony rentre dans sa chambre et se dit :

— Je voudrais bien avoir de l'ordre comme Lucien...

Et le voilà qui se met à ranger tout chez lui : ses livres, ses crayons, sa boîte à couleurs, ses images coloriées, celles à colorier, ses livres délabrés, auxquels il donne un certain air en les mettant sur la planche. Puis il range toutes ses affaires dans leur armoire. Enfin il nettoie sa chambre, et il éprouve ce certain contentement que cause l'ordre.

Quand il eut tout bien rangé, il alla voir dans le corridor, et garda dans la cour. Que voit-il? son soulier! son soulier à la eule du chien, qui l'avait sans doute caché sous la paille dans niche. Tony descend et aperçoit, au milieu de la cour, un papier é en quatre. Comme il venait de se dire d'avoir de l'ordre, il masse le papier, le met dans sa poche, et reprend au chien son ulier en grondant le chien. Puis il revient à sa chambre, et se et à lire pour passer son temps de pénitence. Néanmoins, il commencait à s'ennuyer, il cherchait à s'amuser, il regardait si tout ait en ordre, il se disait :

— Ils sont à Saint-Cloud, eux!

Dans cette situation d'esprit, il ne fut pas insensible à l'invasion un jeune chat qu'il crut attiré vers lui par quelque instinct, car vint à lui d'un certain air coquet comme pour dire :

— Jouons ensemble!

Pour répondre aux avances du chat, Tony prit le papier qu'il vait dans sa poche, il en fit une boule, y passa un bout de fil, et simula les tours de passe-passe d'une souris pour le chat, qui se rêta très-bien à cette petite guerre. Tout allait bien, Tony et son hat cabriolaient à l'envi, quand le bruit du char à bancs retentit, t Tony vit revenir sa famille dans un émoi qui ressemblait à de consternation...

— Ah! madame, dit Gabrielle, M. Tony a rangé son armoire et chambre!

— Il s'agit bien de cela! cria le meilleur des oncles.

— Hélas! dit madame Gilbert, il manque à mon frère un papier la plus haute importance; s'il ne le retrouve pas, il perdra arante mille francs que ce méchant homme refuserait de lui yer. Il l'avait encore ici, et croit qu'il doit y être.

Tout le monde se met à chercher, et, après une demi-heure, sonne ne trouve.

— Mon Dieu, dit madame Gilbert à son frère, pourquoi avoir la fête avant ce dernier payement? c'est moi qui suis cause de te perte.

Tony, fier de ses deux souliers, descend avec sa boule de papier se montre; mais, en apprenant la cause de la désolation, il dit on oncle :

— Serait-ce cela ?

Et l'oncle, en dépliant le papier, retrouve la pièce importante. Il embrasse Tony et lui dit :

— Allons tous à Saint-Cloud; mais, si je t'emmène, ce n'est pas tant pour avoir gardé mon papier que tu as fait sortir de ma poche, que pour avoir rangé ta chambre, tes livres et ton armoire.

Aujourd'hui, si vous prêtez quoi que ce soit à Tony, Tony vous le rend propre, sans déchirures ni taches. Il est le premier arrivé à l'école. En ne perdant point ses gants, il n'a plus d'engelures aux mains. Sa mère ne dépense plus autant d'argent en livres, car il a soin des siens. Enfin, il s'est corrigé.

1842.

UNE RUE DE PARIS

ET

SON HABITANT

I

PHYSIONOMIE DE LA RUE

a des rues courbes, des rues qui serpentent; mais peut-compte-t-il que la rue Boudreau, dans la Chaussée-d'Antin, ; du Luxembourg, la rue Duguay-Trouin, qui figurent exac-une équerre. La rue Duguay-Trouin étend une de ses deux :s sur la rue de l'Ouest, et l'autre sur la rue de Fleurus.

;27, la rue Duguay-Trouin n'était pavée ni d'un côté ni de elle n'était éclairée ni à son angle rentrant, ni à ses bouts. :e encore aujourd'hui n'est-elle ni pavée ni éclairée. A la cette rue a si peu de maisons, ou les maisons ont tant de ;e, qu'on ne les aperçoit point ; l'oubli de la ville s'explique ır le peu d'importance des propriétés.

;faut de solidité dans le terrain explique cet état de choses. est située sur un point si dangereux des catacombes, que ; une certaine portion de la chaussée a disparu, laissant une ion aux yeux étonnés des quelques habitants de ce coin de

; beaucoup de bruit dans les journaux à ce propos. L'admi-›n reboucha le *fontis,* tel est le nom de cette banqueroute

territoriale, et les jardins qui bordent cette rue sans passants se rassurèrent d'autant mieux que les articles ne les atteigniraient point.

La branche de cette rue qui débouche sur la rue de Fleurus est entièrement occupée, à gauche, par un mur au chaperon duquel brillent des ronds de bouteille et des pointes de fer prises dans le plâtre, espèce d'avis donné aux mains des amants et des voleurs.

Dans ce mur, il existe une porte perdue, la fameuse petite porte du jardin, si nécessaire dans les drames, dans les romans, et qui commence à disparaître de Paris.

Cette porte, peinte en gros vert, à serrure invisible, et sur laquelle le contrôleur des contributions n'avait pas encore fait peindre de numéro ; ce mur le long duquel croissent des orties et des herbes à épis barbus, cette rue à ornières, les autres murailles grises et lézardées, couronnées par des feuillages, là tout est en harmonie avec le silence qui règne dans le Luxembourg, dans le couvent des Carmes, dans les jardins de la rue de Fleurus.

Si vous alliez là, vous vous demanderiez : « Qui est-ce qui peut demeurer ici ?... »

Qui ?... vous allez voir.

II

SILHOUETTE DE L'HABITANT

Un jour, sur les trois heures du soir, cette porte s'ouvrit ; il en sortit un petit vieillard grassouillet, pourvu d'un abdomen flottant et proéminent qui l'oblige à bien des sacrifices, car il est forcé de porter un pantalon excessivement large, afin de ne pas gêner ses mouvements ; aussi, depuis longtemps, a-t-il renoncé complétement à l'usage des bottes et des sous-pieds ; il a des souliers, et ses souliers étaient à peine cirés.

Le gilet, incessamment repoussé vers le plan supérieur des cavités gastriques par ce ventre de cuisinier, et déprimé par le poids de deux protubérances thoraciques qui feraient le bonheur d'une femme maigre, offre à la plaisanterie des passants une ressem-

nce parfaite avec une serviette roulée sur les genoux d'un con-
e absorbé dans une discussion au dessert.

Les deux jambes sont grêles, le bras est long, une des deux
ins n'a de gant que dans les occasions les plus solennelles, et
utre ignore absolument les bénéfices de cette seconde peau.

Ce personnage évite l'aumône et la pitié que lui mérite l'état
une vénérable redingote verte, par une rosette rouge qui prouve
tilité de l'ordre de la Légion d'honneur, un peu trop contestée
puis dix ans, disent les nouveaux chevaliers.

Le chapeau bossué, dans un système constant d'horripilation
x endroits où persiste un poil roussâtre, ne serait pas ramassé
r le chiffonnier si le petit vieillard l'oubliait sur une borne.

Beaucoup trop distrait pour s'astreindre à la gêne qu'exige
e perruque, ce savant (c'est un savant) montre, en saluant, une
e qui, vue d'aplomb, a toute l'apparence du genou de l'Hercule
rnèse.

Au-dessus de chaque oreille, quelques bouquets de cheveux
ncs tortillés brillent au soleil comme les soies factieuses d'un
nglier poursuivi. Le cou, d'ailleurs, est athlétique et se recom-
nde à la caricature par une infinité de rides, de saillants, par
fanon flétri, mais armé de piquants à la façon des orties.

L'état constant de la barbe explique aussitôt pourquoi la cra-
te, constamment refoulée, roulée, travaillée par les mouvements
une tête inquiète, a comme une contre-barbe infiniment plus
uce que celle du bonhomme, et composée des fils éraillés de
tissu malheureux.

Maintenant, si vous avez deviné le torse, le dos puissant d'un
vailleur obstiné, vous connaîtrez la figure douce, un peu bla-
de, les yeux bleus extatiques et le nez fureteur de ce vieillard;
and vous saurez que le matin, coiffé d'un foulard, et serré dans
robe de chambre, l'illustre professeur (il est professeur) res-
nble tant à une vieille femme, que plus d'un jeune homme
emand, venu du fond de la Saxe, de Weymar ou de la Prusse
ur le voir, lui a dit : « Pardon, madame ! » et s'est retiré.

Cette silhouette d'un des plus savants et des plus vénérés mem-
s de l'Institut, accuse si bien l'entraînement de l'étude et les
ractions causées par la recherche de la vérité, que vous devez

reconnaître le célèbre professeur Jean-Népomucène-Apollodore Marmus de Saint-Leu, l'un des plus beaux génies de ce temps.

III

MADAME ADOLPHE

Quand le vieillard — le professeur comptait alors soixante-deux printemps — eut fait trois pas, il tourna la tête en entendant cette interrogation lancée par une voix connue, sur un ton aigu :

— Avez-vous un mouchoir?

Une femme était sur le pas de la petite porte et regardait son maître avec une sorte de sollicitude.

Elle paraissait âgée d'une cinquantaine d'années, et sa mise annonçait une de ces domestiques pleines d'autorité dans la maison. Elle tricotait des bas.

Le savant revint et dit naïvement :

— Oui, madame Adolphe, j'ai mon mouchoir.

— Avez-vous vos conserves?

Le savant tâta sa poche de côté.

— Je les ai.

— Montrez-les-moi, car souvent vous n'avez que l'étui, dit madame Adolphe.

Le professeur tira son étui et montra ses lunettes d'un air triomphant.

— Vous feriez bien de les garder sur votre nez.

M. de Saint-Leu mit ses besicles après avoir nettoyé les verres avec son mouchoir.

Naturellement, il fourra le mouchoir sous son bras gauche pendant qu'il arrangeait ses lunettes; puis il fit quelques pas vers la rue de Fleurus et lâcha le mouchoir, qui tomba.

— J'en étais sûre, se dit madame Adolphe.

Elle quitta la porte, ramassa le mouchoir et cria :

— Monsieur! monsieur!

— Eh bien? fit le professeur indigné de cette surveillance. Ah! pardon, reprit-il en recevant le mouchoir.

— Avez-vous de l'argent? demanda madame Adolphe avec une sollicitude maternelle.

— Je n'en ai jamais besoin, répondit-il naïvement, en expliquant ainsi toute la vie des savants.

— C'est selon, si vous prenez le pont des Arts, il vous faut un sou.

— Tu as raison, répondit le savant comme s'il eût tracé des instructions pour un voyage au pôle, je prendrai le Luxembourg, la rue de Seine, le pont des Arts, le Louvre, la rue du Coq, la rue Croix-des-Petits-Champs, la rue des Fossés-Montmartre; c'est le plus court pour aller au faubourg Poissonnière...

— Il est trois heures, dit madame Adolphe, on dîne à six heures chez votre belle-sœur, vous avez trois heures à vous... oui... vous y serez, mais vous vous ferez attendre, dit madame Adolphe en fouillant dans la poche de son tablier et en y cherchant deux sous qu'elle tendit au professeur. — Allons, monsieur, lui dit-elle, ne mangez pas trop, vous n'êtes pas gourmand, mais vous pensez à utre chose; et vous, si sobre, vous mangez alors comme si vous n'aviez pas de pain chez vous. Tâchez de ne pas faire attendre otre belle-sœur, madame Vernet; autrement, on ne vous laisseait plus aller seul, et ce serait une honte pour vous...

Madame Adolphe regagna le seuil de la petite porte et de là urveilla son maître, à qui elle fut obligée de crier : « A droite! droite! » en le voyant aller du côté de la rue Notre-Dame-des-hamps.

— Mon Dieu, c'est pourtant un savant..., à ce qu'on dit, repritlle. Comment a-t-il fait pour se marier? Je le demanderai à maame en la coiffant.

IV

INCONVÉNIENTS DES QUAIS A LIVRES OU LES GLOIRES EN ESPALIER

Vers quatre heures, le professeur Marmus se trouvait au guichet de la rue de Seine, sous les arcades de l'Institut.

Qui le connaît avouera qu'il avait très-bien marché, pour

n'avoir mis qu'une heure à traverser le Luxembourg et descendre la rue de Seine.

Là, une voix lamentable, celle d'un petit enfant, arracha sans peine au bonhomme les deux sous que madame Adolphe lui avait donnés; quand il arriva devant le pont des Arts, il se souvint du péage, et retourna brusquement sur ses pas pour demander un sou à l'enfant.

Ce petit drôle était allé changer la pièce pour ne donner qu'un sou à sa mère, qui rôdait dans la rue Mazarine avec un enfant à la mamelle.

De là vint pour le professeur la nécessité de tourner le dos à l'invalide qui veille à ce qu'aucun Parisien ne passe sans payer. Deux voies se présentaient : ou le pont Neuf, ou le pont Royal. Le savant fut attiré vers le pont Royal par la curiosité, qui nous fait perdre plus de temps à Paris que partout ailleurs.

Comment marcher sans donner un regard à ces petites caisses oblongues, larges comme la pierre du parapet, et qui tout le long du quai stimulent les bibliophiles par des affiches collées sur des battoirs où se lisent ces décevantes paroles : « A vingt centimes, — à trente centimes, — à cinquante centimes, — à soixante centimes, — à un franc cinquante. » Ces catacombes de la gloire ont dévoré bien des heures aux poëtes, aux philosophes et aux savants de Paris!

Combien de cinquante centimes dépensés devant les boîtes à vingt centimes!...

En regardant l'étalage, le professeur aperçut une brochure de Vicq-d'Azyr, un Charles Bonnet complet, édition de Fauche-Borel, et une notice sur Malus.

— Voilà donc où nous arrivons, se dit-il en lui-même. Malus! un si beau génie! arrêté dans sa course quand il allait s'emparer de l'empire de la lumière! Mais nous avons eu Fresnel. Fresnel a fait d'excellentes choses!... Oh! ils arriveront à reconnaître que la lumière n'est qu'un mode de la *substance*...

Le professeur tenait la notice sur Malus, il la feuillette, il a connu Malus. Il se rappelle et décline tous les Malus; puis il revient à Malus, à son cher Malus; car ils sont entrés ensemble à l'Institut au retour de l'expédition d'Égypte. Ah! c'était alors

titut de France, et non un tas d'académiciens sans lien.
· L'empereur avait conservé, se dit Marmus, la sainte idée de ɔnvention. Je me souviens, dit-il en marmottant sur le quai, :e qu'il m'a dit quand on m'a présenté à lui comme membre 'Institut : « Marmus, je suis l'empereur des Français, mais ı êtes le roi des infiniment petits, et vous les organiserez me j'ai organisé l'Empire. » Ah! c'était un bien grand homme, n homme d'esprit, les Français l'ont compris trop tard.

: professeur remet Malus et sa notice dans la case aux cinıte centimes, sans avoir remarqué combien de fois l'espérance ; alternativement éteinte et rallumée dans les yeux gris d'une le femme assise sur un escabeau dans l'angle du quai, chaque qu'il agitait la notice.

· Il était là, se dit-il en regardant les Tuileries sur la rive ısée, je l'ai vu, passant en revue ses sublimes troupes! Je l'ai naigre, ardent comme les sables d'Égypte; mais, une fois emıur, il est devenu gras et bonhomme : car tous les hommes sont excellents; voilà pourquoi Sinard est maigre, c'est un hine à fiel! Mais Napoléon *aurait-il appuyé mon système?*

V

PREMIER SERVICE

était bientôt l'heure a laquelle on se mettait à table chez le -frère de Marmus.

: professeur marcha lentement vers la Chambre des députés, taminant si son système aurait eu l'appui de Napoléon.

ne pouvait plus considérer l'empereur que sous cet angle : ercher si le génie de Napoléon eût coïncidé avec celui de ıus à l'endroit du système *sur l'assimilation des choses engen- par une attraction perpétuelle et continue.*

VI

SECOND SERVICE

— Non, le baron Sinard, en adorateur du pouvoir, serait venu dire à l'empereur que mon système est l'inspiration d'un athée; et Napoléon, qui a fait, par politique, beaucoup de capucinades, m'aurait persécuté, car il n'aimait pas les idées! il était le courtisan des *faits*. D'ailleurs, sous Napoléon, je n'aurais pas pu communiquer librement avec l'Allemagne. M'eussent-ils prêté leur appui, les Wytheimler, Grosthuys, Scheele, Stambach, Wagner? Pour que les savants s'entendissent (les savants s'entendre!...), l'empereur aurait dû faire la paix; et, dans ce cas, peut-être se serait-il occupé de ma querelle avec Sinard! Sinard, mon ami!... mon élève devenu mon antagoniste, mon ennemi, lui, un homme de génie?... Oui, il a du génie, je lui rends justice devant tout le monde.

En ce moment, le professeur pouvait parler haut, mais sans aucun inconvénient, ni pour lui ni pour les passants, car il se trouvait à la hauteur de la Chambre des députés. La séance était finie, tout Parit dînait, excepté le savant.

Marmus interpellait les statues, qui d'ailleurs ressemblent à tous les auditoires : il n'en est pas un en France auquel toute marque d'improbation ou d'approbation ne soit défendue, et cette loi nous paraît excellente; car, autrement, il n'y a pas d'auditoire qui ne deviendrait l'orateur.

Au pont d'Iéna, Marmus éprouva des tiraillements d'estomac; il entendit la voix enrouée d'un fiacre, il se crut malade, fit un signe et se laissa mettre en voiture. Il s'y établit.

Quand le cocher demanda : « Où allons-nous? » il répondit tranquillement :

— Chez moi.

— Où, chez vous, monsieur?

— Numéro 3.

— Quelle rue?

— Ah! vous avez raison, mon ami. Mais voilà quelque chose d'extraordinaire, dit-il en prenant le cocher pour confident, je me suis tant occupé de la comparaison des hyoïdes, des caraçoïdes chez les... (oui, c'est là que je pincerai Sinard en flagrant délit! à la prochaine séance de l'Académie, il mettra les pouces... Il sera forcé de se rendre à l'évidence).

Le cocher s'était enveloppé dans son carrick en loques, avec résignation, il se disait :

— J'ai vu bien des bourgeois; mais!...

En ce moment, il entendit :

— A l'Institut.

— A l'Institut, notre maître?

— Oui, mon ami, ce sera en plein Institut.

— Au fait, il a la rosette! se dit le cocher.

Le professeur, qui se trouvait infiniment mieux en fiacre, s'abandonna complétement à la recherche d'une démonstration qui coquetait avec son système sans vouloir se rendre, la coquine!...

La voiture s'arrête à l'Institut, le portier voit l'académicien et le salue respectueusement. Le cocher, qui n'a plus aucun soupçon, se met à causer avec le concierge de l'Institut, pendant que l'illustre professeur se rend, à huit heures du soir, à l'Académie des sciences.

Le cocher raconte au concierge où il a chargé.

— Au pont d'Iéna? dit le concierge; M. Marmus revenait de Passy, il avait sans doute dîné chez M. Planchette, un académicien de ses amis.

— Il n'a jamais pu me dire son adresse...

— Il demeure rue Duguay-Trouin, n° 3.

— Joli quartier, dit le cocher.

— Mon ami, dit au concierge le professeur, qui avait trouvé la porte close, il n'y a donc pas séance?

— Aujourd'hui, répond le concierge, à pareille heure!

— Mais quelle heure est-il donc?

— Près de huit heures...

— Il se fait tard. Allons! chez moi, cocher.

Le cocher prend les quais, la rue du Bac, se fourre dans les

embarras, revient par la rue de Grenelle, la Croix-Rouge, la rue Cassette; puis il se trompe, il cherche la rue d'Assas par la rue Honoré-Chevalier, par la rue Madame, par toutes les rues impossibles; et il débarque, à neuf heures, le professeur rue Duguay-Trouin, en jurant que, s'il avait connu l'état de la rue, il ne serait pas monté là pour cent sous.

Enfin, il réclame une heure, car alors les ordonnances de police qui défendent les consommateurs de temps en voiture contre les ruses des cochers, n'avaient pas encore pavoisé les murs de Paris de leurs articles protecteurs, où toutes les difficultés sont prévues.

— C'est bien, mon ami. — Payez-le! dit le savant à madame Adolphe. Je ne me sens pas bien, ma chère enfant, dit-il en entrant dans le jardin.

— Monsieur, que vous avais-je dit? s'écria madame Adolphe; vous avez trop mangé. Pendant votre absence, je me suis dit: « C'est la fête à madame Vernet; on va me pousser monsieur, et il me reviendra malade. » Allons, couchez-vous, je vais vous faire du thé.

VII

LE DESSERT

Le professeur traversa le jardin, alla dans un pavillon sis à l'un des angles, où il demeurait seul, *pour ne pas être contrarié par sa femme...*

Il monta l'escalier de meunier qui menait à sa petite chambre, se déshabilla, se plaignit tant de ses souffrances à l'estomac, que madame Adolphe le gorgea de thé.

— Ah! voici une voiture, c'est madame qui rentre sans doute bien inquiète, dit madame Adolphe en tendant au professeur une sixième tasse de thé. Voyons, monsieur, j'espère que vous pourrez bien la prendre sans moi; n'allez pas la répandre dans votre lit. vous savez comme madame en rirait... Êtes-vous heureux d'avoir une petite femme aimable et gaie comme celle-là!

— Ne lui dis rien, mon enfant! s'écria le professeur, dont la physionomie annonçait une espèce de frayeur enfantine.

Le vrai grand homme est toujours plus ou moins enfant.

VIII

COMME QUOI LA FEMME D'UN SAVANT EN *US* EST BIEN MALHEUREUSE

— Eh bien, adieu! garde le fiacre pour t'en aller, il est payé, disait madame Marmus quand madame Adolphe arriva sur le pas de la porte.

Le fiacre avait déjà tourné. Madame Adolphe, qui ne put voir par qui madame avait été ramenée, se dit :

— Pauvre madame! ce sera son neveu.

Madame Marmus, petite femme svelte, gentille, rieuse, était mise divinement et d'une façon un peu trop jeunette pour son âge, car elle comptait vingt-cinq ans de ménage.

Enfin, elle pouvait encore porter une robe à petites raies roses, une pèlerine brodée et garnie de dentelles, des brodequins jolis comme des ailes de coléoptère, et un chapeau rose à fleurs de pêcher, d'un goût délicieux, qu'elle tenait à la main.

— Voyez, madame Adolphe, je suis toute défrisée; je vous le disais bien : quand il fait si chaud, il faut me coiffer en bandeau.

— Madame, monsieur est bien mal, vous l'avez laissé trop dîner...

— Que voulez-vous! il était à un bout et moi à un autre de la table, et il est revenu, comme toujours, sans moi... Pauvre petit homme! J'y vais, après m'être déshabillée.

Madame Adolphe retourne au pavillon pour proposer un vomitif au professeur en le grondant de ne pas avoir ramené madame.

— Puisque vous alliez en fiacre, vous pouviez bien m'épargner la dépense de celui que madame a pris pour revenir; et, pour me faire payer une heure, vous avez donc arrêté quelque part?

— A l'Institut.

— A l'Institut? Où donc êtes-vous monté en voiture?

— Devant un pont..., je crois...

— Faisait-il encore jour?

— Presque.

— Mais vous n'êtes donc pas allé chez madame Vernet?...

— Pourquoi n'es-tu pas venu chez madame Vernet?... demanda madame Marmus.

L'épouse du professeur, arrivée sur la pointe des pieds, avait entendu la question de madame Adolphe ; elle ne voulut pas voir l'étonnement peint sur la figure de la gouvernante, qui ne pouvait oublier l'assurance avec laquelle madame venait de placer le professeur à la table de madame Vernet.

— Ma chère enfant, je ne sais pas..., dit le professeur tout penaud.

— Mais tu n'as donc pas dîné? dit madame Marmus, dont l'attitude resta celle de l'innocence la plus pure.

— Et avec quoi, madame? il avait deux sous! dit madame Adolphe en regardant madame Marmus d'un air accusateur.

— Ah! je suis vraiment bien à plaindre, ma pauvre madame Adolphe; voilà vingt ans que cela dure, et je n'y suis pas encore faite. Six jours après mon mariage, nous allions un matin sortir de notre chambre pour déjeuner, monsieur entend le tambour des élèves de l'École polytechnique où il était professeur, il me quitte pour les aller voir passer; j'avais dix-neuf ans, et, quand je l'ai boudé, vous ne devineriez pas ce qu'il m'a dit?.. il m'a dit : « Mais ces jeunes gens sont la fleur et la gloire de la France!... » Voilà comment mon mariage a commencé. Jugez du reste.

— Comment, monsieur, est-ce possible?... demanda madame Adolphe indignée.

— Je tiens Sinard! dit Marmus d'un air triomphal.

— Mais il se laisserait mourir, s'écria madame Adolphe.

— Allez lui chercher quelque chose à manger, dit madame Marmus; mais que ne se laisserait-il pas faire!... Ah! ma bonne madame Adolphe, un savant, voyez-vous, est un homme qui ne sait rien du tout... de la vie, s'entend.

La maladie se calma donc par un cataplasme de fromage d'Italie, que madame Adolphe alla chercher, et que le savant s'administra

très-insouciamment, sans savoir ce qu'il mangeait, car *il tenait Sinard!...*

— Pauvre madame, dit l'excellente madame Adolphe, je vous plains! Comment, il était si distrait que cela?

Et madame Adolphe oublia l'étrange aveu de sa maîtresse.

1845.

FIN DES CONTES ET NOUVELLES

ESSAIS

ANALYTIQUES

ÉTUDE DE MŒURS

PAR LES GANTS

(HISTORIQUE)

lendemain du bal donné par la marquise de C..., nous nous rions réunis en petit comité dans le salon de la spirituelle :esse de S... Plusieurs jeunes gens et quelques jeunes femmes ent venus s'informer de la santé de la comtesse, qui n'avait it paru à cette brillante soirée.

'entretien était peu animé; on se sentait encore des fatigues la nuit. Une phrase banale, jetée au hasard pour interrompre silence monotone, amena la piquante conversation que je vais is rapporter.

— La baronne de Sp... est arrivée de Suède, dit une dame; : m'a rapporté une paire de gants qui sont bien ce qu'il y a de s frais et de plus commode tout à la fois.

— A propos de gants, dit une autre dame, n'est-il pas étonnant :, par un temps aussi maussade, par un hiver si rigoureux, les nes gens ne portent que des couleurs claires? C'est une re-rque que j'ai faite depuis quelques jours.

— Eh quoi! ma chère Émilie, dit la maîtresse de la maison, is n'en devinez pas le motif? demandez-le à notre jeune lieute-

nant; il vous dira : « C'est qu'on veut mettre à profit les gants qui ont servi aux soirées de la veille. »

— Madame a raison! s'écrièrent tous les hommes.

La comtesse continua.

— On nous a donné les mœurs et le caractère des individus par les traits de la figure ou la manière de mettre sa cravate; ce serait une étude curieuse que celle du caractère et des actions par l'inspection des gants, le lendemain d'un bal ou d'un rout!

Aussitôt, de vives instances furent adressées à la belle comtesse. Elle fut priée d'essayer elle-même cette étude. Nous assurâmes tous que nous avions, en effet, les gants dont nous nous étions servis la veille.

— Eh bien, reprit la comtesse, je ne vous promets pas des nuances aussi variées, des portraits aussi délicats que ceux de Lavater; mais...

— Ils seront du moins plus indulgents.

— Ne vous y fiez pas, colonel; je serai sévère, je vous le promets. Et tenez, commençons par vous. Voyons vos gants.

— Les voici, dit le colonel en avançant les mains.

— Le colonel les a beaucoup ménagés, dit une jeune personne, ils ne sont nullement salis.

— Est-ce un reproche de ne pas vous avoir fait danser, ma jolie cousine? A mon âge, à trente-cinq ans, on ne danse plus.

— Soit, interrompit la comtesse, mais on joue.

— Comment, vous pourriez croire que j'ai préféré...?

— Colonel, ne vous défendez pas, ce n'est pas moi qui accuse, ce sont vos gants froissés, chiffonnés tous les deux, quand l'adversaire de votre teneur tournait le roi ou faisait la vole. Vous avez beaucoup perdu, colonel. Voyez, un morceau a été emporté à votre gant gauche.

— Mais, comtesse, ils étaient trop étroits.

— L'excuse serait bonne si vous n'aviez pas la main droite plus forte.

— Je suis battu, dit le colonel.

— Pour moi, madame, dit le jeune Charles de M..., fils d'un pair de France, élève en droit, et élève de première année, je ne crains pas vos reproches...



Il présentait ses mains.

Les gants, en dessus, ne portaient que l'empreinte de la tigue, mais l'intérieur était taché de sueur en plusieurs enoits; quelques-uns des doigts étaient *grègis*, comme disaient les mes.

— Vous avez beaucoup dansé, dit la comtesse, c'est très-bien!... ais trop souvent avec la même personne.

— Madame..., dit Charles, rougissant et balbutiant, qui vous le t croire?

— Cette couleur tourterelle qui se mêle aux doigts de la main oite, et ne reparaît plus sur le gant gauche...

Charles de M... rougit davantage encore; la rougeur se commuqua à la jolie cousine du colonel, qui se hâta de cacher ses ains sous les plis de son écharpe.

En ce moment, le comte de S... entra dans le salon avec de V..., jeune poëte de la nouvelle école. Le comte de S... a le belle figure et de l'esprit. Il aime beaucoup sa femme..., mais est d'un caractère très-léger.

On instruisit les nouveaux venus du sujet de la conversation.

Le comte de S... s'approcha aussitôt.

— Ne me direz-vous pas aussi mes péchés, habile prophétesse?

La comtesse prit ses mains, les examina longtemps attentivement, et peu à peu le sourire disparut de ses lèvres.

— Vous n'avez pas joué, dit-elle.

— Cela est vrai.

— Vous n'avez pas dansé.

— Cela est vrai.

— Vous avez causé... longtemps.

— Cela est vrai...

— Avec une femme.

— Cela est... Mais, belle sorcière, ceci est une véritable conession.

— Une confession, comte? non certes, car vous n'avouez plus, t, moi, j'accuse.

— Alors, c'est à vous de prouver.

— La preuve n'est que trop facile. Voyez ce cercle noir qui enoure le doigt de votre gant gauche... Vous avez joué avec la cas-

solette de la duchesse... Je pourrais la nommer; mais je dois me taire. Tandis que votre main droite pressait la sienne...

— Mais mon gant droit?

— Votre gant droit a été foulé aux pieds, sans doute pendant que vous pressiez cette main qu'on vous abandonnait. Voyez, dessus en a conservé les marques.

— Pourquoi l'accuser? dit M. de V... Il aura sali son gant en reconduisant sa sœur à sa voiture.

— Oh! ce n'était pas lui, dit le jeune lieutenant.

Ce mot échappé, il eût voulu le retenir.

Ici, il y eut un silence de quelques instants, qui devenait embarrassant pour tout le monde.

Enfin le comte le rompit.

— J'avoue mes torts, dit-il, mais je jure...

— Ne jure pas, mon ami, reprit la comtesse avec un sourire charmant; je connais ton amour, et... faisons la paix. — Quant à vous, monsieur, continua-t-elle en se tournant vers le jeune officier, je n'ai pas besoin de voir vos gants. Il paraît que le camp de Lunéville et les bals du duc de Chartres ne vous ont pas fait oublier une passion qui n'est point partagée!

Le lieutenant allait répondre..., mais il se contint par respect pour le frère de celle qu'il aimait. Toutefois, un sourire d'incrédulité effleura ses lèvres.

— A vous, monsieur de V...

C'était le jeune poëte romantique.

— Oh! M. de V... ne danse pas, dit une dame. Il est attaqué d'une gastrite.

— Vous verrez qu'il y aura encore quelque causerie sentimentale.

— Bon Dieu! s'écrie la comtesse en regardant les gants du poëte : la gastrite exige-t-elle qu'on mange tant de bonbons, qu'on prenne tant de glaces, de punch...?

— Mais, madame...

— Mais, monsieur, voyez les doigts de votre gant droit. Croirons-nous que ce sont les gants de ces dames qui ont sali ce corps jaune qui couvrait votre main, imprégné cette peau d'une liqueur jaune, et laissé ces taches vertes, ces taches jaunes, qui sentent la vanille et la pistache?

Le pauvre poëte fut obligé de rire avec tout le monde et de convenir du fait.

— Vous êtes impitoyable, comtesse, interrompit le colonel ; mais épargnez notre sexe. Ne forcerez-vous pas ces dames à quelque confession ?

— Colonel, vous savez qu'à la guerre on ne tire pas sur ses alliés.

Janvier 1830.

COMPLAINTES SATIRIQUES

SUR

LES MŒURS DU TEMPS PRÉSENT

EXORDE

— Si j'étais peintre, disait un personnage politique, et qu'un nateur d'allégories vînt me demander de lui *pourtraire* (vieux yle) la France, je lui ferais une belle vieille femme, *in articulo ortis*. La moribonde serait entre un vieil oncle, figure de minis-re, qui lui soutiendrait mal la tête, attendu qu'il n'en aurait pas habitude, et un neveu, l'image de ces hommes qui sont, pendant ute leur vie, des jeunes gens qui promettent. Ce dernier serait , debout, grave, bien grave, vêtu de noir, ayant des gants jaunes t une figure allongée. Ce doctrinaire serait censé prononcer len-ment des phrases opiacées, il discuterait admirablement bien ur la nature du mal, sans vouloir administrer un élixir que lui ndrait quelque jeune chirurgien. Une femme bien sèche, bien èche, bien dure, essayerait de divertir la malade en l'entretenant e la vie éternelle. Dans un coin, une petite fille s'ennuierait à la ort; et, dans un autre, un vieil officier se mordrait les pouces. uis on verrait un usurier apportant son compte, et un artiste enant demander le prix d'une tête de saint Louis, peinte à l'huile. a mourante aurait sur le pied de son lit toutes les dents qu'on ui aurait arrachées, toutes ses nippes déchirées. Ce serait un

cadavre invoquant la vie, une Anglaise expirant de consompt dorsale.

Mais mériterions-nous donc cette plaisanterie humoristique? Examinons. Les morts de la République, les mourants de l'Empire, les squelettes de la Restauration voltigent parmi nous, les uns comme des épouvantails politiques, les autres comme des drapeaux mutilés qu'on suspend dans les temples, et les derniers restent sous verre, comme des curiosités d'histoire naturelle.

C'est autour de ces fantômes vivants que s'agite une population née d'hier, et, semblable à l'essaim d'Aristée, mise au monde par une mourante, la Liberté de la Charte. La jeunesse représente en ce moment tout ce qui sera devant tout ce qui fut. En attendant l'avenir, nous vivons pressés par un conflit de modes, de mœurs, d'idées; et, malgré les différences qui les distinguent, ces traits ne nous donnent aucune physionomie. La France porte un habit d'arlequin, où chacun, ne regardant que sa couleur, la croit dominante. De l'étrange amalgame formé par les superstitions de 1789, par les habitudes républicaines, par la fanfaronnade impériale et par le stabilisme constitutionnel, il résulte une société où la vie et la mort, les intérêts nouveaux et les intérêts anciens s'embrassent à toute heure et luttent sans cesse; où, chaque matin, une dernière idée du dernier siècle scintille et périt emportée par le flot de je ne sais quelle philosophie, prétendue nouvelle, mais certainement la plus triste du monde. Avec une douairière meurt la grâce affectueuse des anciennes conversations; avec un vieil émigré s'enterre la galanterie musquée du règne de Louis XV; avec un républicain succombe le désintéressement de ce temps devenu si vite l'antiquité pour nous; avec un colonel d'Austerlitz disparaissent la fatuité soldatesque et l'accent traditionnel qui donnaient tant de puissance à ce mot : *Pékin!* Avons-nous, par une sorte d'expérience nationale, mis à profit les enseignements de ces diverses éducations?... Je ne le crois pas. Nous avons prodigieusement perdu comme physionomie. Rien n'est moins vivant que la jeunesse actuelle : elle ressemble à un malade qui sort des mains du docteur Broussais. Le siècle est comme une femme enceinte qui n'accoucherait jamais. Plus instruites qu'autrefois, les Françaises sont moins aimables. Dans quel salon rencontrer une de ces conversations qui, jadis,

rent nommer Paris la capitale de la parole? La politesse existe à peine : elle ressemble à ces traités de Cicéron dont il ne reste que le titre; et, dans plus d'un salon d'aujourd'hui, l'homme médiocre qui n'ose paraître à la tribune, essaye de se faire une tribune d'un salon : il y domine par le bruit et prend le silence de la fatigue pour une marque de succès.

L'Europe prétend que les Russes sont nos héritiers en fait de politesse... Serions-nous donc morts? Je ne sais, mais nous sommes tous vêtus de noir comme des gens qui portent le deuil de quelque chose... Nous réfléchissons beaucoup. On rencontre une foule de rationalistes, de kantistes, de méthodistes, de doctrinaires, qui font des folies gravement et dont la sagesse est folle. Ils tâchent de rebâtir, avec force mots nouveaux, des systèmes anciens. Ils sèment des graines sans germes, des expressions qui ne répondent à rien, à aucune idée. Ils n'ont pas même le courage de laisser ces vieilles plaisanteries métaphysiques, et de créer, en philosophie, une analyse basée sur des faits. Ils ont, depuis Cabanis et Bichat, fait subir à la connaissance de l'homme une restauration rétrograde. Ils essayent même de pervertir notre caractère national en nous fatiguant à penser à vide. Si vous mettez un grain de sel dans le discours, ils disent que la gabelle est supprimée, qu'on ne doit plus rire de certaines choses, et que vous êtes immoral. Ce sont les Thomas Diafoirus de la constitutionnalité, espèces de sots qui se font graves, faute de mieux, et qui entendent la profondeur comme ce marquis occupé à cracher dans un puits pour y étudier ses ronds. Du reste, gens instruits, croyant savoir leur langue, parce qu'ils font des fautes de français; maîtres en fait de poésie, parce qu'ils ont le pouvoir de briser des césures et d'enjamber par-dessus le naturel, comme ils enjambent d'un vers à l'autre. Si vous leur parlez de la France,... ils vous diront qu'il s'agit du sort de tout le globe. Aussi, la Seine déborde-t-elle, ils vous entretiennent de l'Ohio ou du Susquehannah. Que le pain soit cher à Paris, ils vous vantent les récoltes que le maïs nous donnera en 1840. Ils s'élèvent si haut, qu'ils ne voient plus rien, et, perchés sur les hauteurs de leur métaphysique, il leur arrive souvent de trouver l'horizon à dix pas d'eux. En politique, leur innocent charlatanisme consiste à prévoir le présent, comme si c'était l'avenir. Puis, gour-

més dans leurs idées, ils prétendent influer sur le siècle, parce qu'ils possèdent un troupeau de niais qui, depuis dix ans, se cotise pour les comprendre, comme autrefois les financiers se réunissaient pour deviner les logogriphes du *Mercure*. Encore un peu, ils feraient de la France entière un collége où l'on s'endoctrinerait les uns les autres quotidiennement jusqu'à ce que sommeil s'ensuivit! Serait-ce donc là, *bone Deus*, notre vie et notre avenir?...

A la France il appartenait d'élever une postérité à ces hommes qui ne dédaignaient pas de mettre des livres dans un bon mot, tandis qu'aujourd'hui c'est à peine si l'on trouve un bon mot dans un livre; à ces hommes qui n'étaient occupés qu'à cacher la profondeur sous une légèreté gracieuse. Molière, la Bruyère, Rabelais, Voltaire, Diderot, Montesquieu ont pensé parfois; ont-ils jamais trahi le caractère national?

Si la conséquence de l'espèce de protestantisme moral et politique dont la jeunesse s'engoue est la conquête de nos libertés, elle nous coûtera trop cher; car nous pouvons perdre notre esprit, notre goût, le sentiment des arts, et faire de la France un temple nu, sans musique et sans tableaux. Ne saurions-nous donc combattre en riant comme jadis? Nos pères, qui périrent sur l'échafaud pour nous, y allèrent en plaisantant. Il se dépensait alors plus de courage en deux minutes qu'il ne s'en consomme aujourd'hui en deux sessions; alors, on signait une pensée de tout le sang que contiennent les veines de l'homme, et, aujourd'hui, les écrivains s'effarouchent de signer leur nom au bas d'un article — Incertains de leur avenir, les prisonniers du 8 thermidor chantaient et la génération actuelle, à peu près certaine de mourir au lit, est, Dieu me pardonne! hypocondriaque.

Mais un peuple aurait la jaunisse à bien moins. Ces gens graves et *si hauts sur cravate*, pour nous servir d'une expression créée par un jeune poëte de la plus haute espérance, ont bien pensé que tant d'étude n'allait pas sans un peu de récréation. Alors, ils ont entrepris de réjouir le siècle à leur manière. Chaque matin, un préparateur de médecines littéraires arrive, et, présentant quelque lourde horreur, s'écrie :

— Lisez, lisez; le livre est bénin, bénin.

Semblables aux Chinois, qui, partis du beau idéal peut-être

sont parvenus aux magots et aux chimères, nos hommes d'esprit se sont mis à considérer le crapaud dans toutes ses formes et sous tous ses aspects. Entre le *vrai* classique et le *vrai* romantique, il semble qu'il n'y ait pas de milieu. Ce sont ou les paillettes du vieux Zéphyre de l'Opéra, ou la boue de Paris. Mais la liberté absolue de l'imagination en produit le marasme. Shakspeare, au XIXe siècle, aurait tracé des règles ; il aurait béni le ciel, en trouvant certains principes tout établis. Molière lui eût appris la différence qui existe entre le grotesque et le comique : l'un est une impuissance, et l'autre est la marque distinctive du génie ; car il y a cent mille fois plus de talent dans un conte à rire que dans toutes les méditations, les odes et les trilogies cadavéreuses avec lesquelles on prétend régaler nos esprits. Aussi faut-il louer sans restriction *la Camargo* de M. de Musset et *Clara Gazul* de M. Mérimée, parce que ces deux écrivains ont du *naturel*, et qu'ils accusent un fait sans emphase. Le laurier appartiendra toujours aux poëtes dont la lyre aura plusieurs cordes. Nous déclarons ici que nous n'entendons faire le procès à personne. Le romantisme (puisque ce mot absurde est destiné à exprimer la révolution littéraire) est un excellent système, car il consacre la liberté ; mais nous déclarons aussi qu'il se prépare une réaction, parce que les compositions où, grâce à la terreur, on obtient si facilement de la poésie et de l'intérêt, n'amusent personne ; parce que le rire est un besoin en France, et que le public demande à sortir des catacombes où le mènent, de cadavre en cadavre, peintres, poëtes et prosateurs.

La théorie du laid, du grotesque et de l'horrible, le méthodisme de nos prophètes à froid, la gravité de ces littérateurs qui se croient du talent, parce qu'ils ont réimprimé des chroniques dont les lignes sont séparées par des noms d'hommes, doivent nécessairement nous conduire à l'hypocrisie anglaise, à chercher l'originalité dans le silence, à nous habiller chez le même tailleur, à nous faire un devoir de la plus simple niaiserie, à prendre l'affectation pour le bon goût, à ne danser avec une femme qu'après lui avoir été présenté, à mettre enfin le plaisir au cercueil.

La Régence et le règne de la du Barry ne sont certes pas regrettables ; mais encore quelques années de jésuitisme constitutionnel

et de conspiration en faveur de la tartuferie, et nous y arriverions malgré nous. M. Scribe n'est déjà que Crébillon fils dramatisé.

C'est un phénomène bien curieux à observer que la marche de nos mœurs.

Depuis le règne de Louis XVI, nous n'avons pas pu créer en France une société qui offrît, en quelque sorte, le type de ce que devrait être un peuple élégant et poli. Tantôt la populace domine, elle apporte des mœurs grossières, mais elle nous dote de ses vertus : l'énergie, le désintéressement, la franchise, la sobriété, l'esprit de famille; tantôt, jetés sous l'influence militaire, enfants du sabre et façonnés à la mort, nous ne pensons qu'à l'instabilité de la vie; alors, hommes et femmes, nous allons brusquement au fait. C'est la Régence sans l'esprit. La Restauration arrive, et cette jeune femme est vieille; cette chaste Suzanne a quatre cents ans. Alors, l'égoïsme triomphe, comme autour du lit d'un malade riche, et chacun pense à soi. La conscience politique disparaît. Il est tel discours sublime qui n'a pas remué un seul de ces cœurs métalliques qui ont siégé sur les banquettes du palais Bourbon. Les lois, les écrits, les mœurs puent l'argent. Voulez-vous être receveur des domaines? — de l'argent. Voulez-vous faire un journal? — de l'argent. Êtes-vous le Mirabeau futur de la liberté légale? — de l'argent. La puissance argent nous mène à la plus triste des aristocraties, celle du coffre-fort. Pourquoi n'y a-t-il pas une place marquée pour un écu de cent sous à la chambre héréditaire, de même qu'à Londres certain ballot de laine sert de fauteuil au président du parlement?

— Ah! ah! n'est pas Matthéo qui veut!... entendions-nous dire en riant dans un salon.

Mais ce rire était un passe-port pour la pensée.

Il serait cependant bien temps qu'un poëte comique vînt mettre les choses en place, et coordonner le langage de la tour de Babel que nous parlons depuis quinze ans. Les hommes qui s'intéressent à la patrie et à la figure qu'elle fait au dehors, devraient se réunir et soutenir le petit nombre de ceux qui essayent de restaurer l'école du rire, de réchauffer la gaieté française, de ceux qui ont le courage de plaider pour cette vivacité gauloise qui n'a empêché ni les *Pensées* de Pascal, ni l'*Esprit des lois*, ni l'*Émile*, ni la Révolu-

a d'apparaître. Or, notre grand défaut aujourd'hui est de n'être tout à fait Anglais, ni tout à fait Allemands, ni tout à fait Itaas, ni tout à fait Russes, et de n'être plus Français. Nous n'avons ; de mœurs, si, par ce mot, il faut entendre des habitudes parilières à un peuple, une physionomie de nation. Nous tenons ; habits de la Révolution, nos bottes de l'Empire, nos voitures l'Angleterre, notre cuisine de la Restauration. Tout est fait et t reste à faire. Notre révolution physique, morale, intellectuelle, entifique, a traversé l'Océan et ne nous est pas revenue. Sembles à des enfants qu'on a mis dans un magasin de jouets, nous ns tout pris, tout essayé, tout laissé : acquérant tout, pour tout dre.

Aussi vivons-nous comme au milieu des débris d'un tremblent de terre. Il y a de vieux meubles qui surnagent et qu'on pecte; on rencontre çà et là de vieilles étiquettes et des tiroirs es. La mode est indécise. Les galbes donnés par l'école de rid sont brisés par les formes gothiques qui surgissent de toutes rts. Est-ce le lever ou le coucher du soleil? Sont-ce les linceuls un mort ou les langes d'un nouveau-né? L'an 1830 est-il un vieild ou un adolescent? Irons-nous mieux avec deux peintures, deux tératures, deux politiques?... Oh! que M. Cousin a raison avec n dualisme! car, depuis les bœufs de la charrue jusqu'aux deux ambres, tout va par deux. Le corps social est peut-être comme corps humain, qui a deux pieds, deux mains, deux oreilles et ux yeux?...

Mais où allons-nous?... Cette question, le faubourg Saint-Germain se la fait, et il sait où il veut aller; le Marais la répète, et ne sait pas où il va; le quartier d'Antin, le Palais-Royal et la nque demandent : « Où allons-nous? » parce qu'ils voudraient us mener.

Ce malaise, faute d'amusement, cette maladie de rate commée a certainement une cause. Nos théâtres sont tristes, parce 'ils sont esclaves de la censure, et nos livres sont tristes, bien 'ils en soient affranchis. Un philosophe serait fort embarrassé tre ces deux résultats; mais, nous qui n'avons pas assez de ent pour être graves, et qui, nourris de principes pantagruéles, ne regardons pas trop d'où vient le sel, pourvu que le jambon

soit salé et le vin frais, nous nous hasarderons a écrire la célèbre inscription romaine sous ce bon Panurge qui dort, et que jusqu'à présent Molière, Lesage, Beaumarçhais, Courier, avaient entretenu gai, vivant, bien portant, et que le kantisme cherche à tuer. Il s'agit de livrer bataille à toutes les sottises qui débordent. Les compagnons du gai savoir aidant, qui sait si la dive bouteille ne triomphera pas du cercueil?

Le combat durera longtemps, car les ennemis sont nombreux. Ils ont de terribles alliés. En effet, à toutes les époques, il a existé de par le monde une masse de sots qui se sont mis autour d'une idée, comme des passants qu'un homme d'esprit attroupe au pont Neuf en feignant de voir quelque chose dans la rivière. C'est ainsi que la bulle *Unigenitus,* les économistes et la dispute musicale ont été des centres d'attraction du temps de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI; c'est ainsi qu'en 1590 le grand mot de ralliement de toutes les intelligences secondaires, pour exprimer les causes premières, était : « C'est la religion; » en 1690, les sots disaient : « C'est la philosophie; » en 1816, on résolvait tout par : « C'est la Révolution; » aujourd'hui, le pivot autour duquel tournent les niais, c'est la *Doctrine.* Ils passent leur vie à définir, c'est-à-dire à expliquer *ce qui est,* ridicule que le très-spirituel Henry Monnier a si bien saisi dans sa caricature des gobe-mouches.

— Otez l'homme de la société, vous l'isolez! dit l'un d'eux.

— C'est juste, répondent les autres.

Cette caricature est l'expression de quelques journalistes, de leurs abonnés et de tous ces hommes moraux et funèbres qui bientôt retrancheront du discours les syllabes déshonnêtes, comme ils ont amené ce vicomte qui porte un grand nom à rallonger les robes des danseuses.

M'est avis que nous devrions cependant les écouter de temps en temps pour ne pas les décourager; car il faut les laisser au milieu de Paris, comme une excellente matière à rire. En effet, de quoi ririons-nous?... Sous Louis XIV, on a ri des médecins et des marquis; sous la Régence, on a ri de la morale; sous Louis XV, on a ri de la religion; la Révolution s'est moquée des rois; la Restauration commence à se moquer des *guerriers...* Il ne nous reste vraiment que le peuple et ses faux tribuns, ces marchands d'idées

creuses, ces accapareurs d'outres philosophiques pleines de vent, ces frères Caïn de la liberté, qui veulent importer les mœurs de l'Angleterre à Paris. Voilà quinze ans qu'il nous parlent de la gravité du moment, de la gravité des circonstances, de la gravité publique, de la gravité particulière, et ils ne bougent pas; mais on peut devenir libre sans faire toutes ces singeries-là!... Et, après tout, des faces de carême inspireraient du courage à un ministère ultrà.

Les trafiquants de morale et les gouvernements à bon marché tuent les arts et assombrissent les mœurs. Or, comme le système démocratique le plus parfait ne donnera jamais mille écus à trente millions d'hommes, parce qu'on trouvera fort difficilement quatre-vingt-dix milliards de rente sur le sol, même avec l'*industrie attrayante et combinée, distribuée en séries passionnées,* de M. Charles Fourier, une nation doit, comme un homme, tâcher de donner à sa vie du ton et de la couleur, de la durée et des sensations, c'est-à-dire avoir des mœurs agréables, des fêtes, des plaisirs qui lui soient propres, et surtout elle ne doit jamais abdiquer le sentiment des arts. Sont-ce des banquiers comme les nôtres qui dépenseront quatre millions pour faire bâtir l'église de Possagnano, ou qui voudront placer leurs capitaux en fresques, en sculptures?... Ils croient les arts florissants parce qu'ils achètent des tableaux de genre. Aussi, par une admirable métamorphose, le génie devient Gudin, Eugène Devéria, Charlet... Nous aurons des chefs-d'œuvre de deux pieds sur quatre ou de quatre pieds sur deux, la sculpture périra une seconde fois, Poussin mendiera encore, et Reicha mourra sans être entendu... Soit, mais au moins restons spirituels, et, si nous devons tant perdre, conservons ce qui nous a jusqu'à présent distingués en Europe. Ne devenons pas aussi ennuyeux et ennuyés que des Anglais combinant un suicide. Paris serait asphyxié par des mœurs au charbon de terre.

Mais, sans vouloir faire de la France le cabaret de l'Europe, une esclave ou une prostituée, on peut lui demander de tâcher de reprendre le sceptre avec lequel elle a si longtemps donné des lois aux arts, aux littératures, à la vie élégante, aux modes, à la conversation, à la politesse et au goût. Dans ce moment-ci, tous nos jours ressemblent à des dimanches anglais ou américains. Une

femme exciterait du scandale si, au bal, elle ne marchait pas comme une ombre échappée des limbes; si elle se livrait à la gaieté de la danse, ou si elle exprimait un sentiment quelconque par un simple jeté battu.

— Est-elle folle? dirait-on. Que lui passe-t-il par la tête? Mais elle est, ma chère, de la dernière indécence!

L'hypocrisie est, chez une nation, le dernier degré du vice. C'est donc faire acte de citoyen que de s'opposer à cette tartuferie sous laquelle on couvre des débordements; car il est difficile de faire croire, même à un homme grave, que personne ne perd au jeu, et que ce sont les doctrinaires qui payent le cabriolet d'Herbault et de Delisle. Il règne donc bien certainement une maladie morale.

Aussi, nous nous proposons de rechercher si la triste situation de nos mœurs présentes, si l'absence de toute vérité, de toute passion, de toute franchise, vient de la cour, de notre mode de gouvernement, de l'esprit de famille, et de la bourgeoisie, et où seraient alors les moyens de remédier à l'ennui public.

Si cette société funéraire, si ces mœurs de catafalque sont produites par l'incertitude de nos usages, de nos modes et de nos opinions.

Si les restes de tant de révolutions, si le fumier humain qui pèse sur nos salons serait un obstacle à la renaissance de la gaieté. Ou si les systèmes de littérature, de peinture, de philosophie, et si les craintes ridicules du pouvoir, en fait de théâtre et de drame, n'influeraient pas sur nos plaisirs.

Nous serons conduit ainsi à analyser et à observer la politesse et la conversation actuelles, les modes, les habillements, les usages, et à rechercher si véritablement notre esprit national, notre beau caractère gaulois, est contraire aux formes nouvelles de notre gouvernement.

Dire la vérité à tous et ne flatter personne est le plus triste de tous les apostolats; car la satire n'est victorieuse que quand elle fait rire la victime elle-même : or, qui a jamais consenti à se reconnaître ridicule et à se corriger?

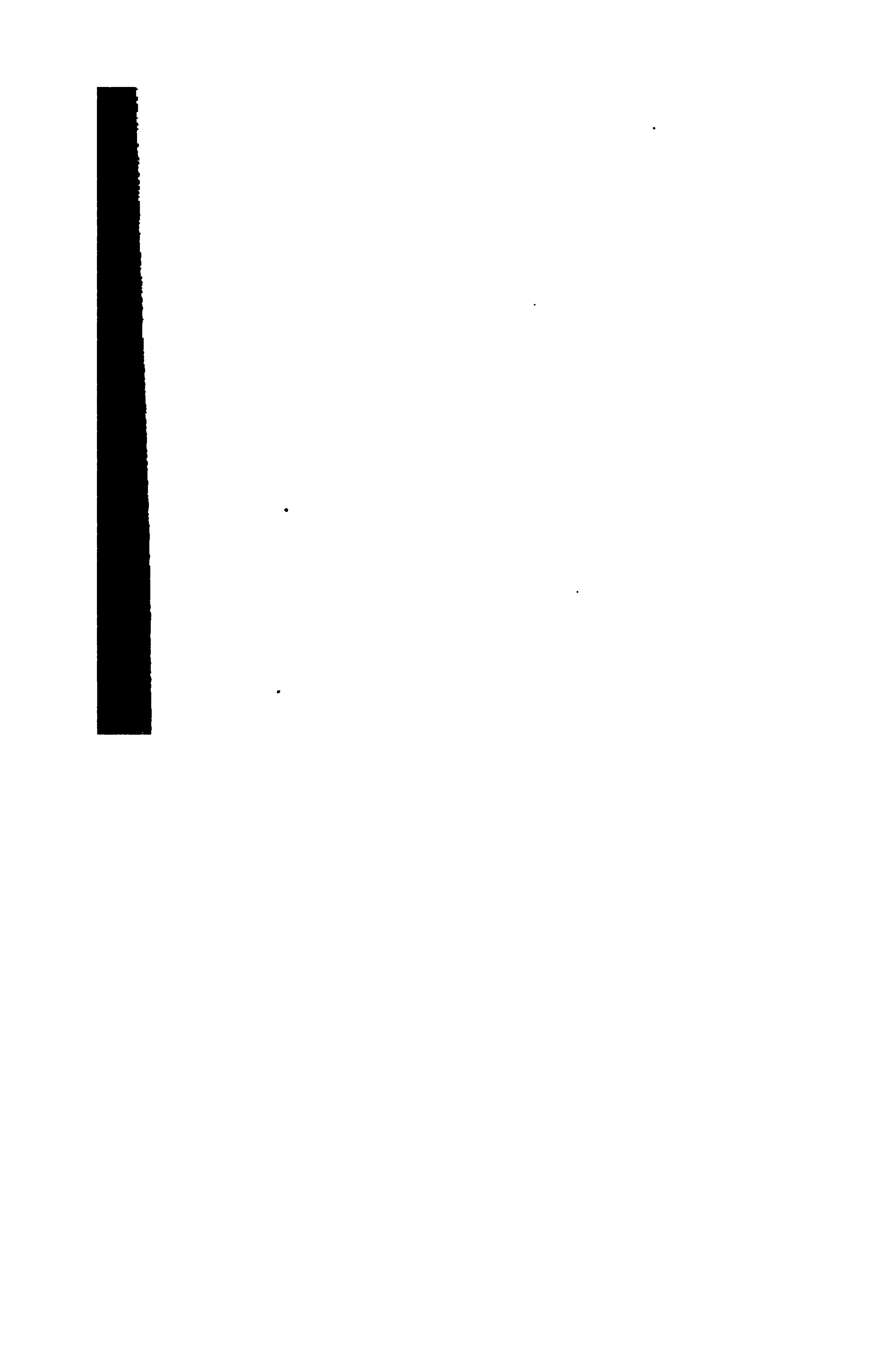
Malgré les dangers de cette mission volontaire, et au risque de voir la gaieté baptisée du nom de méchanceté, nous essayerons

de passer en revue, dans un second article[1], tous les *niais* du temps présent. Cette histoire naturelle toute neuve, cette nomenclature de statistique servira de point de départ aux observations que nous annonçons; et, après avoir, en quelque sorte, classé les figures, le lecteur les reconnaîtra plus facilement, quand, dans nos recherches morales, nous les mettrons en scène.

. . . .

Février 1830.

1. Ce second article ne fut point publié.



NOUVELLE

THÉORIE DU DÉJEUNER

Depuis quelques années, tout se renouvelle : doctrines, littéra-e, politique, et, si vous écoutez les *saints-simoniaques,* ils vous ont : « La religion aussi ! » L'état social, ce grand serpent dont la e est si perfide et la queue si débile, semble vouloir faire *peau ve;* mais, malheureusement, ce *renouveau,* pour parler la langue Ronsard, n'agit pas encore sur les individus : nous voyons beau-ıp de gens qui se survivent à eux-mêmes et se trouvent au milieu la nouvelle France comme des hommes fossiles, débris d'un ux monde impossible à reconstruire.

Au nombre des institutions qui ont péri, nous mettrons le déjeu-r, car les principes nouveaux d'après lesquels se rédigent les euners fashionables équivalent à une destruction complète de ıcien système. S'il nous est permis d'exprimer notre opinion sonnelle sur cette mode culinaire, nous n'hésiterons pas à re-der le dédain que le siècle affecte envers le déjeuner comme grand malheur. Les habitudes parlementaires, les mœurs nou-les, un caprice général, la nécessité peut-être, ont insensible-nt fait reporter sur le dîner toute la responsabilité de la nutri-n. Fatal système, qui ne tend à rien de moins que multiplier les times de l'apoplexie, décimer plus promptement les oncles, les nds parents, et rendre la société moins spirituelle.

En effet, un homme, quelque pudibond que vous le supposiez ıs la police de sa bouche, ne saurait se défendre d'un excès and l'appétit ne s'exerce complétement qu'une fois par jour... ssi voyez-vous maintenant tous les quadragénaires vider les

sucriers comme par magie, afin d'envoyer des forces auxiliaires à leur estomac récalcitrant; puis les jeunes gens alourdis devenir opaques, ternes, graves; enfin les sexagénaires rester gisant sur les canapés, comme des boas ruminant un bœuf, mornes, monosyllabiques dans leurs réponses, entendant mal les requêtes des solliciteurs, ou plutôt n'écoutant que leur propre digestion. Pour peu qu'un drame passionné survienne, quel trouble dans ces organismes!... Les forces physiques, loin de se recruter insensiblement par quatre repas égaux, comme l'aurait été la Chambre par le système de la quinquennalité, sont révolutionnées brutalement et sans périodicité (l'heure du dîner est soumise à tant de chances!); de là naissent des générations poitrinaires, des bicéphales, des acéphales et bon nombre de gastrites...

Pour qui veut réfléchir, n'est-il pas prouvé que la supériorité de conversation dont a joui le XVIIIe siècle provenait de son admirable gastrologie? Aussi nous sommes peut-être plus près des petits soupers qu'on ne le pense. La mesquinerie des déjeuners actuels nous amènera bientôt à une réforme générale. Le jour où une femme entreprenante aura créé chez elle un souper intime, la révolution sera faite et notre gaieté se restaurera. A la lueur des bougies, au feu des regards petillera tout à coup cet esprit moqueur, léger, profond, qui donnait à une épigramme l'air d'une confidence, qui désarmait un mot de tout pédantisme, résumait un événement, mettait l'avenir dans une plaisanterie, et faisait rire deux ennemis... Nous ne nous aimerons pas davantage et ne nous haïrons pas moins, mais nous éviterons de passer les uns devant les autres comme des traîtres de mélodrame, nous souriant d'un œil et nous calomniant de l'autre. Tous les jours, à minuit, il y aura un armistice entre nos amitiés, et la médisance sera forcée d'être spirituelle en présence de tous, au lieu d'être froide et plate d'oreille à oreille. Qui s'opposerait à cette réaction?... Mais nous nous sommes écarté de notre sujet.

En ce moment, le déjeuner n'est plus qu'un préjugé. Qui déjeune?... quelques clercs de notaire, d'avoué, ou des entrepreneurs : vieilles mœurs!... Aujourd'hui, *déjeuner* est un mot; mais ce n'est pas une chose, et un homme qui s'occuperait de cela comme d'un repas serait un homme jugé,

Cependant, le matin, presque tout le monde mange encore. Il a donc un problème à résoudre. En voici la solution.

D'abord, sous peine de passer pour un marguillier, vous devez srvir un déjeuner sans nappe. Soyez sûr que ceux qui garnissent ur table de linge en sont encore à lire le *Cours de littérature* de a Harpe, à se procurer *Zaïre* pour un franc cinquante centimes, in de pouvoir suivre le débit de M. Lafon quand ils vont aux ançais, ou à nous dire l'inscription du pont de Beaune, comme ne chose curieuse.

La plus grande faute que l'on puisse commettre, après celle de ettre une nappe sur la table, est d'y laisser paraître une bouteille. mode exige impérieusement qu'on ne boive que de l'eau le atin. Demander du vin, c'est avoir l'air d'un maçon, d'un ancien ldat du train, d'un vieux professeur émérite, d'un fiacre... Admiz le caprice des mœurs! Vous pouvez presque réclamer un cigare, us causerez moins d'étonnement... Il y a même une sorte de xe à fumer dans un appartement élégant et à souiller un riche pis... Mais du vin!... fi donc! — N'alléguez pas votre santé, iabitude; ne mettez pas votre estomac en avant!... Ce serait rouer que vous êtes classique, perruquiniste; enfin vous ne seriez is un homme à la mode, vous feriez l'effet d'être un propriétaire ligible. Alors, votre amphitryon vous ferait servir du vin rouge; mère plaisanterie! car vous n'ignorez pas que le dernier sacrifice ermis par la mode en faveur d'un *malade*, c'est un vin blanc, ncore faut-il que ce soit de l'Ermitage ou du Limoux : le chamagne, et surtout le champagne frappé de glace, est proscrit comme le mauvais ton jusqu'à sept heures du soir, moment où il reprend es droits. Un homme qui boit du champagne le matin est classé armi ceux qui vont en habit par les rues avant cinq heures.

Quant au cigare... Nous sommes forcé d'avouer que beaucoup le modimanes fument... La pipe est devenue comme un délire : il st impossible de faire trois pas à Paris sans aspirer le nuage emesté de quelque insolent tabacolâtre. Ces horribles fumeurs vous mposent leur haleine empestée; et tous prennent à plaisir le vent ur les femmes et les tabacophobes. M. Mangin, à qui la rue apparient, puisque les Chambres ne se sont pas révoltées contre cette bsurde prétention, M. Mangin devrait s'occuper, lui qui a déjà

enlevé ces demoiselles comme des corps saints, de parquer les fumeurs. L'estaminet est une institution; la tabagie est l'endroit où l'on fume; et un homme fumant dans la rue abuse de la liberté individuelle. Avouons que, si quelques jeunes gens élégants prostituent ainsi leur bouche, au moins c'est à un cigare de la Havane. Il y a entre un cigare espagnol et l'infernal *brûle-gueule* chargé du tabac de la régie la différence qui existe entre la Taglioni et les dânseuses des Funambules. Le cigare a quelque chose de doux, de moelleux, de parfumé; la pipe est horrible à sentir. Fumer un cigare, c'est une débauche; mais fumer d'habitude, c'est avouer une dégradation intellectuelle. L'homme qui a le pouvoir de penser, de s'aventurer dans les heureuses et suaves campagnes de la rêverie, cet homme ne fume pas. La pipe est la méditation matérielle d'un sot : s'il fume, c'est qu'il n'ose pas jouer avec ses pouces.

Mais revenons à la mode gastronomique des déjeuners modernes.

Nous avons déjà deux principes invariables : pas de nappe, pas de vin. Seulement, si vous êtes entre jeunes gens, le cigare se tolère...

Poursuivons.

Ne vous avisez pas de proposer des huîtres !... cela sent le peuple et les cabarets. Quand les gens comme il faut ont la passion des huîtres, ils vont en Normandie.

Donner un pâté de foies gras, des rognons au vin de Champagne, des pieds truffés..., autant vaudrait porter des socques articulés. Il n'y a plus que les employés à douze cents francs, les choristes, les bedeaux, les gens qui vont au parterre, enfin tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, capables de combiner un déjeuner pareil...

Les personnes qui entendent la vie élégante proscrivent également la viande et le poisson, le matin.

Offrir du café au lait, ce n'est pas une faute, c'est un ridicule. Il n'y a plus que les portières qui prennent cette mixtion populacière. Quand même l'expérience ne prouverait pas que cette boisson attriste la fibre, charge l'estomac de saburres pernicieuses et débilite le système nerveux, il y a quelque chose qui parle plus

ıut que l'hygiène et que la mode, c'est la vanité. Le commun est ıpardonnable. Quand le sucre vaudra six francs la livre, peut-re le café au lait sera-t-il présentable. Pour le moment, le café... la sent le Marais, le faubourg, la vieille femme, c'est un sou-nir de sénateur.

Le thé n'est pas plus cher, et, par une inexplicable bizarrerie, le é est de très-bon goût. Est-ce parce que son parfum possède une quise délicatesse? est-ce parce qu'il développe la sensibilité?... e sondons pas les mystères de la mode. Ce sont des dogmes pour squels il faut la foi.

Mais plus nous cherchons une solution au problème que résente le déjeuner actuel, plus elle doit paraître impossible à ouver. Avouons donc ici que jamais difficulté ne fut plus ardue.

Croirait-on que la vie élégante soit une chose naturelle? Pour ıx qui n'en ont pas le sentiment et qui roulent leur existence ıs les halliers de quelques provinces, ou pour ceux qui se sont roupis pendant vingt ans dans un commerce et qui veulent enir *quelque chose*, la vie élégante est une science, et une science utant plus immense qu'elle embrasse toutes les autres sciences, elle est de toutes les minutes.

u surplus, avant peu, nous offrirons un traité complet sur cette tière importante[1]. Ce sera une charte qu'on pourra violer à son e tout comme l'autre.

e déjeuner se trouve donc aujourd'hui l'écueil des disciples de *fashion*. Un maître, un modimane reconnaît le dégré d'élégance uel est parvenu son amphitryon, en jetant un coup d'œil sur table. Le déjeuner est un critérium, c'est le *prodrome* de votre fection personnelle, dirait M. Cousin.

Puisqu'il existe dans la vie fashionable une sorte d'horreur pour bol alimentaire, horreur qui, du reste, cesse à six heures du ir, il faut donc amuser l'estomac d'une manière ingénieuse, évi-r une digestion, et livrer l'intelligence tout entière aux affaires, ns l'obscurcir... Pour atteindre à ce but, le génie trouve d'im-enses ressources dans les légumes, les œufs, les herbes, les uits, le riz, les *mufflings*.

1. Voir *Traité de la vie élégante*, page 477, ci-après.

Menu élégant. Des œufs frais, — une salade, — un pilau. — beurre de Bretagne, — des fraises, — thé, — lait ou crème, — *soda water,* — *mufflings.*

Mais tout cela doit être servi sans symétrie, confusément, dans un désordre gracieux. Peut-être n'admirerez-vous pas ce menu comme il le mérite? Lavater a bien vu que la physionomie se divise en trois sections; qu'un homme ressemble plus ou moins à un poisson, à un quadrupède, à un oiseau; mais il n'a pas remarqué que l'homme-oiseau a la passion des graines : le pain, le riz, les lentilles, le maïs, le café, etc.; que l'homme-quadrupède aime le fourrage : les salades, les épinards, les chicorées, etc.; enfin que l'homme-poisson a le goût des sauces et boit beaucoup. Eh bien, examinez le menu proposé... Vous verrez que chaque nature d'homme y trouve sa substance, légère, appropriée à la circonstance; un fashionable aura mangé, mais il n'aura pas le droit de dire : « J'ai déjeuné. » Seulement, il aura *pris quelque chose,* un rien; c'est le mot de tout le monde, c'est-à-dire de la *jeune France.*

Depuis un an, la gastrolâtrie a perdu beaucoup de son importance. Il s'est fait une révolution gastronomique assez honorable pour notre époque. On commence à mépriser la table. La supériorité de l'intelligence étant de jour en jour plus sentie et plus désirée, chacun a compris tout ce que l'âme perdait de ressort dans ces luttes journalières, soutenues par l'organisme, à propos d'un repas. L'ambition mange peu, le savant est sobre, et l'homme à sentiment a l'obésité en horreur. Or, où est le fashionable qui n'appartient à aucune de ces trois classes? Ce dédain des jouissances gastronomiques fera nécessairement faire un pas gigantesque à la cuisine française : il s'agira pour elle de mettre le plus de substance possible sous la plus petite forme, de déguiser l'aliment, de donner d'autres formules à nos repas, de fluidifier les filets de bœuf, de concentrer le principe nutritif dans une cuillerée de soupe, et de remplacer l'intérêt d'un *suprême* par des intérêts plus puissants... C'est un progrès. Attendons l'avenir.

Mai 1830.

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE

I

DE LA CRAVATE, CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ ET LES INDIVIDUS

> **Une cravate bien mise répand comme un parfum exquis dans toute la toilette; elle est à la toilette ce que la truffe est à un dîner.**

.a Révolution fut pour la toilette, comme pour l'ordre civil et itique, un temps de crise et d'anarchie; elle amena pour la vate en particulier un de ces changements organiques qui vien- it, à des siècles d'intervalles, renouveler la face des choses. is l'ancien régime, chaque classe de la société avait son costume; reconnaissait à l'habit le seigneur, le bourgeois, l'artisan. Alors, cravate (si l'on peut donner ce nom au col de mousseline et au rceau de dentelle dont nos pères enveloppaient leur cou) n'était n qu'un vêtement nécessaire, d'étoffe plus ou moins riche, mais ns considération, comme sans importance personnelle. Enfin les ançais devinrent tous égaux dans leurs droits, et aussi dans leur lette, et la différence dans l'étoffe ou la coupe des habits ne stingua plus les conditions. Comment alors se reconnaître au lieu de cette uniformité? Par quel signe extérieur distinguer le ng de chaque individu? Dès lors était réservée à la cravate une stinée nouvelle : de ce jour, elle est née à la vie publique, elle acquis une importance sociale; car elle fut appelée à rétablir les ances entièrement effacées dans la toilette, elle devint le crité-

rium auquel on reconnaîtrait l'homme comme il faut et l'homme sans éducation.

En effet, de toutes les parties de la toilette, la cravate est la seule qui appartienne à l'homme, la seule où se trouve l'individualité. De votre chapeau, de votre habit, de vos bottes, tout le mérite revient au chapelier, au tailleur, au bottier, qui vous les ont livrés dans tout leur éclat; vous n'y avez rien mis du vôtre. Mais, pour la cravate, vous n'avez ni aide ni appui; vous êtes abandonné à vous même; c'est en vous qu'il faut trouver toutes vos ressources. La blanchisseuse vous livre un morceau de batiste empesé; selon ce que vous savez faire, vous en tirerez parti : c'est le bloc de marbre entre les mains de Phidias ou d'un tailleur de pierres. Tant vaut l'homme, tant vaut la cravate. Et, à vrai dire, la cravate, c'est l'homme; c'est par elle que l'homme se révèle et se manifeste.

Aussi est-ce une chose reconnue aujourd'hui de tous les esprits qui réfléchissent, que par la cravate on peut juger celui qui la porte, et que, pour connaître un homme, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette partie de lui-même qui unit la tête à la poitrine.

Ainsi, cette cravate empesée, raide, droite, sans un pli, au nœud plat, carré, symétrique, comme si le compas du géomètre y avait passé, vous annonce un homme exact, sec, égoïste.

Cette cravate en mousseline claire, sans empois, onduleuse, avec une rosette bouffante et prétentieuse...., c'est un parleur élégant, diffus, fade; un noticier.

Cette cravate en batiste, ni trop élevée, ni trop basse, assez lâche pour laisser au cou et à la tête toute la liberté de leurs mouvements, avec un nœud gracieux, mais naïf et simple..., c'est un poëte élégiaque.

Je m'arrête, pour ne pas déflorer en quelques lignes un sujet digne d'inspirer des volumes, tant il a d'intérêt, d'étendue et d'importance.

Considérés sous le rapport de la cravate, les hommes se divisent naturellement en trois grandes catégories.

D'abord, pour commencer par celle qui mérite le moins notre attention, se présente cette classe nombreuse d'hommes qui portent la cravate sans la sentir, ni la comprendre, qui chaque

tin tournent un morceau d'étoffe autour de leur cou, comme on d'une corde; puis, tout le jour, se promènent, mangent, uent à leurs affaires, et, le soir, se couchent et s'endorment, s scrupule, sans remords, parfaitement satisfaits d'eux-mêmes, me si leur cravate eût été mise le mieux du monde. Gens s actualité, continuant le XVIIIe siècle au milieu du XIXe; anachronnes vivants, trop nombreux, hélas! à la honte du siècle de ière, et que nous ne mentionnons ici que pour mémoire; car, tivement à la cravate, ce sont des êtres négatifs.

u-dessus d'eux immédiatement viennent ceux qui entrevoient u'il y a de bien dans la cravate et ce qu'on en peut faire, s qui, n'en pouvant tirer aucun parti par eux-mêmes, sont rés à copier autrui. Esprits étroits, stériles, sans imagination, s une seule idée à eux, ils étudient chaque jour le nœud qu'ils oduiront le lendemain. Quelle estime faire de ce *servum pecus* la cravate? Je les comparerai à ces hommes frivoles qui chernt chaque matin, dans les gazettes, les idées qu'ils auront toute ournée, ou aux mendiants qui vivent des charités d'autrui.

u premier rang, enfin, se placent ces hommes forts et solides eux-mêmes, qui sentent et comprennent la cravate, qui la comnnent dans ce qu'elle a d'essentiel et d'intime, avec cette rgie d'intelligence, cette puissance de génie, departies à ces tels privilégiés *quos æquus amavit Jupiter*. Ceux-là n'ont ni tres ni modèles, ils trouvent en eux de grandes, de nobles sources; ils n'écoutent qu'eux-mêmes, ils sont véritablement ateurs.

Car la cravate ne vit que d'originalité et de naïveté; l'imitation, ssujettissement aux règles la décolorent, la glacent, la tuent. Ce st ni par étude ni par travail qu'on arrive à bien; c'est sponnément, c'est d'instinct, d'inspiration que se met la cravate. Une vate bien mise, c'est un de ces traits de génie qui se sentent, dmirent, mais ne s'analysent ni ne s'enseignent. Aussi, j'ose le e avec toute la force de la conviction, la cravate est romantique ns son essence; du jour où elle subira des règles générales, des ncipes fixes, elle aura cessé d'exister.

Et cependant, il s'est trouvé de par le monde un baron de mpesé qui a publié *l'Art de mettre sa cravate! Art* et *cravate*;

voilà de ces mots qui hurlent de se voir accouplés. Quelle confusion d'idées, et comme on juge un homme par un pareil trait! Aussi faut-il le voir, ce baron de l'Empesé, avec son col en pointe, sa cravate droite comme un carton, son nœud sec et plat, les bouts ramassés en avant et attachés avec une épingle; enfin tout ce qui se peut imaginer de plus rococo. Et son livre! c'est à faire naître un ris inextinguible. Des divisions, des séparations de genres, des classifications, des prohibitions, toute une législation aristotélique, un véritable code à la Boileau... Voilà comme on prépare des entraves au génie; comme on l'emmaillotte des langes de la routine; comme on fournit des arguments et des textes à la médiocrité; comme on pervertirait le goût public, s'il ne se trouvait des esprits fermes pour braver de ridicules obstacles, pour marcher en avant d'un pas assuré, et maintenir la cravate dans sa liberté native et dans son éclat.

Parmi eux, nous citerons un seul exemple, qui est des plus illustres, et qu'il sera toujours honorable de suivre. M. le prince de R..., aujourd'hui archevêque et cardinal, fut longtemps la gloire de la cravate. Vous ne l'eussiez pas vu défaire, essayer, recommencer à plusieurs reprises le nœud d'une même cravate. Il mettait dans cette partie de la toilette une ampleur, un grandiose qu'un petit esprit ne saurait comprendre. Vingt cravates étaient préparées devant lui; il en prenait une, la mettait à son cou et la nouait d'une main sûre qui ne connaissait pas l'hésitation. Le nœud lui déplaisait-il, il jetait la première cravate, en prenait une autre. Quelquefois, il en essayait jusqu'à dix, quinze, avant d'être satisfait de son œuvre; car la cravate, expression de la pensée comme le style, est souvent rebelle comme lui. Mais, quand il était parvenu à reproduire dans sa cravate ce type sans pareil qu'il avait dans l'esprit, on admirait, on s'extasiait. Son âme était passée dans le tissu léger, et s'y manifestait tout entière. On y voyait cette aisance, cette liberté d'esprit, sans laquelle il n'est pas d'originalité, et surtout cette chaleur d'âme, ce feu brûlant qui se développa plus tard en zèle religieux, et devint une vocation au cardinalat.

II

DES HABITS REMBOURRÉS

.es meilleurs esprits de nos jours réclament une réforme dans toilette ; mais je ne sache pas que, jusqu'ici, personne ait indié l'abus d'où naissent tous les autres, le vice fondamental qu'il it corriger avant d'espérer aucune amélioration; je veux dire gnorance complète où est le tailleur de l'importance de sa prossion. Bien peu, sous ce rapport, s'élèvent au-dessus de l'artisan; is, ou peu s'en faut, font un habit, comme d'autres font des aises et des tables. Et cependant, depuis que l'homme est sorti l'état sauvage pour vivre en société, de quelle grave fonction trouve chargé le tailleur! Qu'on se figure aujourd'hui un mme nu, ses semblables le fuient, la société le repousse, il est ndamné à vivre isolé, à retourner à l'état sauvage. Car qui dit *mme,* dans la civilisation, dit *homme habillé;* l'homme sorti nu s mains de la nature est inachevé, pour l'ordre de choses où us vivons; c'est le tailleur qui est appelé à le compléter. Nous pouvons entrer dans le monde, y accomplir notre destinée qu'à condition de passer par ses mains; aussi, à peine sommes-nous és dans la vie, qu'il nous saisit, nous suit toujours, nous retient nous enserre par tous les côtés; nous ne lui échappons que pour trer dans notre lit de mort. Et quel tailleur a jamais réfléchi à nportance de pareilles fonctions? Quel a jamais songé combien sort d'un homme était étroitement lié à son habillement?

Voyez-les dans les rues, se rendant chez leurs pratiques, auient-ils si peu de noblesse et de dignité, s'ils comprenaient que, ns leur foulard, sous leur bras, ils portent un des éléments les is essentiels d'une destinée d'homme? Or, s'ils ne sentent point nportance de leur profession, quelles études, quels soins, quels ogrès pouvons-nous espérer d'eux? quelle perfection attendre nais de leurs travaux?

Ainsi donc, pour quiconque désire sincèrement la régénération la toilette, la première chose, c'est de faire sentir aux tailleurs

toute la gravité de leurs fonctions; qu'ils comprennent que, forcés d'avoir sans cesse recours à leur art, nous avons de grands devoirs à exiger d'eux; que, appelés par la société à revêtir le corps humain, tous leurs travaux, tous leurs efforts doivent tendre à en faire ressortir la grâce et la beauté. Alors seulement, ils s'élèveront jusqu'aux grands principes qui dominent leur art, ils en étudieront avec ardeur toutes les ressources, ils se feront hommes de conscience; et bientôt nous verrons disparaître ces vêtements sans goût qui rendent l'homme difforme ou ridicule, et la toilette marchera d'un pas rapide vers la réforme où elle aspire.

Peut-être quelque jour traiterons-nous *ex professo* de cette réforme; aujourd'hui, nous n'en toucherons qu'une partie, nous n'attaquerons qu'un seul abus, mais grossier, et dont la persistance est toujours pour nous un grave sujet d'étonnement. Ces habits à collet et à revers rembourrés, drap au dehors, carton en dedans, ne sont-ils pas le produit de la plus étrange aberration d'esprit? Quel tailleur eût jamais imaginé d'affubler un homme d'un attirail si lourd, si disgracieux, s'il eût eu quelque sentiment du beau? Que quelqu'un vous conseille de renoncer à tout ce que vous pouvez avoir de grâce et d'aisance, pour prendre un air de raideur et de gêne, vous croirez qu'il a perdu le sens; car, sans l'aisance et la grâce, que reste-t-il à la beauté? Eh bien, ce que cet homme vous conseillerait, vous le faites de vous-même, vous qui mettez un habit bourré de grosse toile et de laine. Ayez en effet autour du cou un collet aussi épais, aussi compacte, aussi dur que le collier d'un cheval; au devant de la poitrine, deux sortes d'ouvrages avancés, bombés en hémisphères, fermes, solides, et qui ne sauraient fléchir à moins d'un coup de poing; puis, avec cela, essayez de donner quelque souplesse à vos bras, quelque grâce à votre corps : vous aurez toujours l'air raide, guindé et lourd comme l'habit qui vous couvre.

Pour moi, je suis encore à concevoir comment deux hommes ainsi vêtus peuvent se regarder sans rire. Un habit souple et flexible, au contraire, gracieux par lui-même, ne peut que donner une nouvelle grâce au corps; il en suit tous les mouvements; il prend toutes les formes qu'on lui veut donner. Je ne veux point agiter ici l'importante et difficile question de savoir si l'habit doit

porter ouvert ou fermé sur la poitrine, ni décider entre le style anoui et le style boutonné; quoi qu'il en soit du mérite de ces ux genres, il est incontestable que l'habit sans bourre n'a d'engement exclusif avec aucun des deux, et qu'il convient, sous us les points, à l'un et à l'autre. Aimez-vous à avoir la poitrine découvert? vous rejetez sur vos épaules vos revers sans bourıre, ils s'y tiendront renversés. Voulez-vous que la chemise et gilet soient entièrement cachés? votre habit souple et flexible boutonne avec aisance, et vous n'aurez point la poitrine flanuée d'une cuirasse piquée et rembourrée comme le plastron d'un ıaître d'armes.

Si le système que je soutiens avait besoin de l'appui de quelque utorité, je pourrais citer l'exemple d'une nation entière, de l'Anleterre, cette terre classique des habits souples et sans bourıre. Peut-être quelques esprits étroits vont-ils m'accuser ici de ıanquer de nationalité, parce que je vais chercher mes modèles ors de mon pays. Mais je repousse les sots préjugés de haines ationales qui ne nous permettraient pas d'imiter ce qui est bien quelque lieu qu'il soit. Tous les peuples sont frères, la philophie l'a proclamé, et, s'ils sont encore séparés par des barrières ctices, peut-être la toilette est-elle appelée à renverser ces barères; peut-être est-ce par des rapprochements dans le costume ıe commencera la fusion; peut-être les peuples se traiteront-ils frères, quand l'habillement ne les distinguera plus. Le sultan ahmoud, par un instinct de génie, semble avoir senti cette vérité, ii qui, voulant incorporer son peuple à l'Europe, a commencé par revêtir du frac européen.

Au reste, il ne faudrait pas remonter bien haut dans notre hisoire pour y trouver l'habit sans bourrure dans tout son éclat. Qui ne connaît la souplesse de ce vêtement sous le Directoire et le Consulat? Alors, les habits étaient aussi éloignés de toute raideur que les mœurs. Comment donc de ce qui était bien avons-nous rétrogradé vers ce qui était mal? Comment l'habit bourré est-il venu à prévaloir? J'ai consulté sur ce point un homme érudit en cette natière; s'il faut l'en croire, cette mode daterait de 1815 : c'est ıux poitrines rembourrées des officiers russes de l'armée alliée que nous aurions emprunté nos bourrures; selon lui, ce serait un

des plus funestes effets de l'invasion. Le manque d'originalité, qui fait la honte du caractère français, notre défaut de goût et d'habileté dans l'imitation, rendent cette origine assez probable. Toutefois, sans en contester la réalité, je ne veux voir là qu'une cause seconde et accidentelle, et je pense qu'il faut se placer à un point de vue plus élevé pour découvrir la véritable cause, la raison philosophique.

En effet, dans l'état actuel des choses, la bourrure des habits n'est point un fait isolé, sans analogie; elle me semble avoir sa cause dans un fait général du même genre, dans une certaine roideur qu'on remarque de toute part autour de nous, dans les mœurs, dans les lettres, dans les arts. Cette grosse toile gommée qui sert à rendre si fermes nos revers d'habit, s'appelle en langue technique, du *bougran;* c'est le bougran qui donne aux choses simples et aisées en elles-mêmes une roideur artificielle. Eh bien, de tous côtés, sous mille noms, sous mille formes différentes, nous retrouvons le bougran.

Ce respect des convenances, cette hypocrisie puritaine qui pare les dehors sans améliorer les mœurs, c'est du bougran moral.

Cette empreinte politique qui s'applique à tout ce qui nous entoure, qui répand partout un froid ennui..., bougran constitutionnel.

Ces esprits consciencieux, solides, judicieux, mais ayant un vocabulaire à eux, parlant un langage scientifique, souvent obscur, prononçant avec morgue et d'un ton tranchant..., bougran philosophique.

La tragédie classique avec ses héros tout d'une pièce et ses tirades à effets..., bougran dramatique.

Ces écrivains corrects et purs, mais lourds et empesés..., bougran académique.

Ces tableaux à personnages si bien taillés, si bien fendus, si bien posés..., bougran de la peinture.

La danse noble avec ses poses lourdes, ses mouvements apprêtés, ses ritournelles de pirouettes..., bougran chorégraphique. Mettez un peu de bougran dans les membres de mademoiselle Taglioni, c'en est fait de son divin talent.

Je serais entraîné trop loin si je voulais poursuivre cette énu-

ıération. J'en ai dit assez pour montrer que es bourrures des abits tiennent à un fait général et périront avec lui. Déjà une ıerre lui est universellement déclarée; de tous côtés le bougran t battu en brèche. En littérature, en peinture, une nouvelle ole combat avec ardeur pour la réforme. La régénération de la ilette a aussi de fervents apôtres. Tous les bons esprits ont rejeté s habits rembourrés; je ne sais si je puis me féliciter d'avoir conerti quelques retardataires. Dans tout ce qui tient au sentiment u beau, comment convaincre? Beaucoup peut-être s'écrieront, après n'avoir lu : « Qu'est-ce que cela prouve? » A cela je n'ai rien à répondre. Par quels arguments établir que telle chose est pleine de grâce, que telle autre est lourde et pesante? Je n'ai pu que dire : ouvrez les yeux et regardez. Celui qui n'a point vu, c'est qu'il manque du sixième sens. Je le plains, mais je n'y puis que faire.

Heureusement, c'est une loi de l'ordre moral, que les esprits intelligents et éclairés marchent en avant et indiquent la route; masse les suit bon gré mal gré, plus ou moins vite; elle adopte e qui est bien, et le pratique souvent à son insu, sans le comrendre. Fions-nous donc au temps et à la marche nécessaire des hoses pour établir et achever l'édifice des idées nouvelles en toiette. Déjà des mains habiles en préparent et assemblent les matériaux; heureux si je puis dire aussi, moi chétif, que j'ai apporté une pierre toute taillée au seuil du temple!

Juin-juillet 1830.

PHYSIOLOGIE GASTRONOMIQUE

I

INTRODUCTION

avater, Gall et autres physiologistes, ont trouvé le secret de iner les affections morales, physiques et intellectuelles des ımes, par l'inspection méditée de leur physionomie, de leur ıarche, de leur crâne. Cette science, si profonde, si utile, si éable, quoique parvenue à un haut degré de perfection, n'est rtant pas encore arrivée au niveau des besoins actuels et des essités de notre civilisation française; elle ne s'adresse aujourui qu'à certaines classes privilégiées, qu'à certains individus en net de docteur. La crânologie, la physiognomonie, n'ont été liquées qu'aux illustres assassins, qu'aux célèbres imbéciles, ıux furieux érotiques. Les bosses de la tête, le feu des yeux, battements du cœur ont été analysés; mais on a négligé la catesse du palais, la capacité et les mouvements de l'estomac. s les hommes ne sont pas assassins, imbéciles ou érotiques, s tous les hommes ont une bouche, un estomac et un ventre. e vérité, si évidente, aurait dû déterminer MM. Lavater, Gall ie à abandonner les spécialités pour généraliser l'application eur science. La bosse frontale, la physionomie, la démarche homme qui mange et de celui qui sait manger, sont assuréıt des signes généraux que tout homme possède; il suffit de les lier pour en découvrir les différences phénoménales.

epuis quarante ans, j'observe à table; c'est donc le résultat de

longues et de pénibles études (pénibles! douloureuses! puisqu'il m'a fallu étudier à table!) que je vais exposer avec la bonne foi qui caractérise un bon vivant.

Principes généraux. Tous les hommes mangent; mais très-peu savent manger. Tous les hommes boivent; mais un plus petit nombre encore sait boire. Il faut distinguer les hommes qui mangent et boivent pour vivre, d'avec ceux qui vivent pour manger et boire. Il y a une infinité de nuances délicates, profondes, admirables entre ces deux extrêmes. Heureux mille fois celui que la nature a destiné à former le dernier anneau de cette grande chaîne! lui seul est immortel!

Deux numéros de *la Silhouette*[1] ne suffiraient pas à mes développements, si je voulais analyser toutes mes observations; je dirais à quel signe extérieur on reconnaît l'homme qui préfère le beaune au tavel, le volney au côte-rotie, le filet de chevreuil mariné aux rognons de coq sautés à la bière. Mais je vais restreindre mes démonstrations aux points suivants, qui ne sont encore que les grandes divisions de la science : le glouton, — le mangeur, — le gourmand, — le friand, — le gastronome, — l'ivrogne, — le buveur, — le sommelier, — le dégustateur, — le gourmet.

Boire et manger exigent des qualités différentes, quelquefois opposées; c'est le motif pour lequel j'établis deux catégories distinctes. L'homme est trop imparfait pour cumuler des penchants aussi nobles. Le mathématicien et le poëte ont une physionomie différente. Il en est de même des hommes qui brillent dans tous les arts, dans toutes les sciences. La nature a diversement et avec sagesse réparti ses dons. L'homme qui réunirait la qualité de gastronome au même degré que celle de gourmet, serait un phénomène, un monstre dans la nature. Nous ne nous occuperons donc pas de cet être idéal.

1. Revue dans laquelle furent publiés quelques-uns de ces *Essais analytiques.*

II

LE MANGEUR ET LE GLOUTON

Les dispositions gastronomiques sont subordonnées aux qualités physiques et morales des hommes : toujours aussi, l'influence combinée de ces deux principes qui, selon les cas, se modifient mutuellement ou s'impriment une plus grande activité, détermine la catégorie dans laquelle on doit placer le sujet. S'il y a quelques êtres mixtes, espèces d'eunuques ou d'hermaphrodites en gastronomie, qui appartiennent à toutes les catégories sans appartenir à aucune; c'est la médiocrité du genre. Nous ne nous occuperons pas de cet être si commun, mais si méprisable. Le plus bel apanage de l'homme est d'être lui, d'avoir un caractère distinctif.

Le sujet sans contredit le moins estimable de la gastronomie, c'est le glouton; il mange..., il mange encore..., il mange toujours..., mais sans méthode, sans intelligence, sans esprit; il mange, parce qu'il a faim, toujours parce qu'il a faim. C'est une disposition physique, indépendante de son intelligence; c'est un appétit vorace; c'est un besoin impérieux des sens.

Le glouton ignore le principe élémentaire de la gastronomie, l'art sublime de broyer! il avale les morceaux entiers; ils passent dans sa bouche sans chatouiller son palais, sans éveiller la plus petite idée; ils vont droit se perdre dans un estomac d'une capacité effrayante.

Le glouton est beaucoup plus qu'un animal; il est beaucoup moins qu'un homme.

Amphitryons dont la table est toujours bien servie, défiez-vous de ce destructeur; il dévorera votre repas sans vous en savoir gré, sans le trouver ni bon ni mauvais : injure sanglante!

C'est donc un véritable service à la société que de donner le signalement détaillé d'un être si dangereux.

Le glouton est généralement de la taille aujourd'hui exigée pour un grenadier de la garde nationale de Paris : cinq pieds quatre pouces; ses épaules sont larges, arrondies et bombées; son gros

ventre avance en pointe; le poids de son corps a fait dévier en dedans ses jambes courtes et épaisses; ses pieds sont aplatis. Il a les mains larges et courtes, les doigts inégaux et défigurés par d'énormes nodus, les ongles épais, rudes et jaunes, la tête immense, les cheveux épais, le front bas, les oreilles rouges comme l'écarlate, le nez gros, les narines ouvertes, les yeux petits, ternes, gonflés et remplis d'eau; la bouche fendue jusqu'aux oreilles — c'est le signe caractéristique; — les lèvres épaisses et bleuâtres, les dents larges, courtes, neuves et jaunes, le menton rond et triple, les joues rubicondes.

Sa démarche est lente, très-lente, après un copieux dîner : avant cette précieuse opération, elle est assez vive; mais, lorsque le glouton se rend à une invitation, il va comme le vent.

A table, jamais il ne lève les yeux, il dévore de l'œil comme de la bouche; il ne desserre les dents que pour manger; jamais un propos facétieux, ce sel de tous les bons dîners, même des mauvais; rien ne sort de sa bouche, tout y entre! jamais un coup d'œil à sa jolie voisine; jamais la plus légère attention, la moindre prévenance; il la coudoie parfois, parce qu'il lui faut ses aises, et que fort souvent l'on est l'un sur l'autre à table.

Enfin, il est tout à son assiette, qu'il voudrait voir de la capacité du plus énorme plat.

Parlerai-je de l'intelligence, de l'esprit d'un pareil sujet? Néant: il dort, il ronfle, il geint après dîner.

Néanmoins, j'aimerais mieux mille fois être le plus glouton des gloutons que de n'avoir en gastronomie aucun caractère distinctif: rien n'est plus poignant que d'être ce qu'est tout le monde. Un écrivain absurde, mais copieusement absurde, a plus de mérite à mes yeux qu'un écrivain médiocre, qu'un auteur comme tout le monde peut l'être. L'absurdité est le génie de la bêtise. En gastronomie, il en est de même de la gloutonnerie.

Le mangeur, quoique placé dans un rang gastronomique très-inférieur, occupe pourtant une place plus honorable que le glouton; il a moins de défauts, mais il est doué de bien faibles qualités.

Il ne mange pas pour vivre, mais il ne vit pas non plus pour manger : chez lui, ces deux influences se combinent: ces

ux affections le travaillent tour à tour, et quelquefois en même mps.

Le mangeur cède à l'appétit des sens, il cède aussi à l'appétit l'imagination. Un morceau, en passant dans sa bouche, y imme une sensation, bien légère, il est vrai, mais enfin elle éveille e idée; c'est un éclair qui peut produire la lumière; c'est un me qui, habilement fécondé par l'art, peut faire du sujet un rmand de mince mérite. La nature est plus souvent avare que digue.

Le mangeur est difficile à reconnaître à la seule inspection de sa sionomie; pour porter un jugement infaillible, il faudrait le opérer. Cependant, il est quelques signes caractéristiques qui vent mettre le novice observateur sur la voie.

Souvent il est maigre et grand; il mange vite, beaucoup; rarent il est difficile; cependant, il n'admet point tous les mets. Il fère généralement les morceaux solides, fait peu de cas des remets, du dessert. Un gigot braisé, une côte de bœuf, un frideau, le rôti sont assez de son goût, mais il refuse parfois d'y cher, dans la crainte de montrer quelque analogie avec le ton.

Le signe distinctif du mangeur, c'est d'opérer lentement, et, ès avoir passablement broyé, il parle assez souvent; quelquefois me il est enjoué, mais cette précieuse qualité ne se révèle chez qu'à la fin du second service.

Jamais le mangeur ne fait usage de pain tendre.

. . . .

Août-octobre 1830.



TRAITÉ

DE

LA VIE ÉLÉGANTE

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

Mens agitat molem.
VIRGILE.

L'esprit d'un homme se devine à la manière dont il porte sa canne.
TRADUCTION FASHIONABLE.

CHAPITRE PREMIER

PROLÉGOMÈNES

a civilisation a échelonné les hommes sur trois grandes lignes... ous aurait été facile de colorier nos catégories à la manière de Charles Dupin; mais, comme le charlatanisme serait un contre-s dans un ouvrage de philosophie chrétienne, nous nous dis-serons de mêler la peinture aux x de l'algèbre, et nous tâche-s, en professant les doctrines les plus secrètes de la vie ante, d'être compris même de nos antagonistes, les gens en t... à revers.

Or, les trois classes d'êtres créés par les mœurs modernes sont :

L'homme qui travaille;

L'homme qui pense;

L'homme qui ne fait rien.

De là trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les genres de vie, depuis le roman poétique et vagabond du *bohème* jusqu'à l'histoire monotone et somnifère des rois constitutionnels :

La vie occupée;

La vie d'artiste;

La vie élégante.

§ I — DE LA VIE OCCUPÉE

Le thème de la *vie occupée* n'a pas de variantes. En faisant œuvre de ses dix doigts, l'homme abdique toute une destinée; il devient un moyen, et, malgré toute notre philanthropie, les résultats obtiennent seuls notre admiration. Partout l'homme va se pâmant devant quelques tas de pierres, et, s'il se souvient de ceux qui les ont amoncelés, c'est pour les accabler de sa pitié; si l'architecte lui apparaît encore comme une grande pensée, ses ouvriers ne sont plus que des espèces de treuils et restent confondus avec les brouettes, les pelles et les pioches.

Est-ce une injustice? non. Semblables aux machines à vapeur, les hommes enrégimentés par le travail se produisent tous sous la même forme et n'ont rien d'individuel. L'homme-instrument est une sorte de zéro social, dont le plus grand nombre possible ne composera jamais une somme, s'il n'est précédé par quelques chiffres.

Un laboureur, un maçon, un soldat, sont les fragments uniformes d'une même masse, les segments d'un même cercle, le même outil dont le manche est différent. Ils se couchent et se lèvent avec le soleil; aux uns, le chant du coq; à l'autre, la diane; à celui-ci, une culotte de peau, deux aunes de drap bleu et des bottes; à ceux-là, les premiers haillons trouvés; à tous, les plus grossiers aliments : battre du plâtre ou battre des hommes, récolter des haricots ou des coups de sabre, tel est, en chaque saison,

le texte de leurs efforts. Le travail semble être pour eux une énigme dont ils cherchent le mot jusqu'à leur dernier jour. Assez souvent le triste *pensum* de leur existence est récompensé par l'acquisition d'un petit banc de bois où ils s'asseyent à la porte d'une chaumière, sous un sureau poudreux, sans craindre de s'entendre dire par un laquais :

— Allez-vous-en, bonhomme ! nous ne donnons aux pauvres que le lundi.

Pour tous ces malheureux, la vie est résolue par *du pain dans la huche,* et l'élégance, par un bahut où il y a des hardes.

Le petit détaillant, le sous-lieutenant, le commis rédacteur, sont des types moins dégradés de la vie occupée ; mais leur existence est encore marquée au coin de la vulgarité. C'est toujours du travail et toujours le treuil : seulement, le mécanisme en est un peu plus compliqué, et l'intelligence s'y engrène avec parcimonie.

Loin d'être un artiste, le tailleur se dessine toujours, dans la pensée de ces gens-là, sous la forme d'une impitoyable facture : ils abusent de l'institution des faux cols, se reprochent une fantaisie comme un vol fait à leurs créanciers, et, pour eux, une voiture est un fiacre dans les circonstances ordinaires, un remise les jours d'enterrement ou de mariage.

S'ils ne thésaurisent pas comme les manouvriers, afin d'assurer à leur vieillesse le vivre et le couvert, l'espérance de leur vie d'abeille ne va guère au delà : car c'est la possession d'une chambre bien froide, au quatrième, rue Boucherat ; puis une capote et des gants de percale écrue pour la femme ; un chapeau gris et une demi-tasse de café pour le mari ; l'éducation de Saint-Denis ou une demi-bourse pour les enfants, du *bouilli* persillé deux fois la semaine pour tous. Ni tout à fait zéros ni tout à fait chiffres, ces créatures-là sont peut-être des décimales.

Dans cette cité *dolente,* la vie est résolue par une pension ou quelques rentes sur le grand-livre, et l'élégance par des draperies à franges, un lit à bateau et des flambeaux sous verre.

Si nous montons encore quelques bâtons de l'échelle sociale, sur laquelle les gens occupés grimpent et se balancent comme des mousses dans les cordages d'un grand bâtiment, nous trou-

vons le médecin, le curé, l'avocat, le notaire, le petit magistrat, le gros négociant, le hobereau, le bureaucrate, l'officier supérieur, etc.

Ces personnages sont des appareils merveilleusement perfectionnés, dont les pompes, les chaînes, les balanciers, dont tous les rouages, enfin, soigneusement polis, ajustés, huilés, accomplissent leurs révolutions sous d'honorables caparaçons brodés. Mais cette vie est toujours une vie de mouvement où les pensées ne sont encore ni libres ni largement fécondes. Ces messieurs ont à faire journellement un certain nombre de tours inscrits sur des *agenda*. Ces petits livres remplacent les *chiens de cour* qui les harcelaient naguère au collége, et leur remettent à toute heure en mémoire qu'ils sont les esclaves d'un être de raison mille fois plus capricieux, plus ingrat qu'un souverain.

Quand ils arrivent à l'âge du repos, le sentiment de la *fashion* s'est oblitéré, le temps de l'élégance a fui sans retour. Aussi la voiture qui les promène est-elle à marchepieds saillants à plusieurs fins, ou décrépite comme celle du célèbre Portal. Chez eux, le préjugé du cachemire vit encore; leurs femmes portent des rivières et des girandoles; leur luxe est toujours une épargne; dans leur maison, tout est *cossu*, et vous lisez au-dessus de la loge : « Parlez au suisse. » Si dans la somme sociale ils comptent comme chiffres, ce sont des unités.

Pour les parvenus de cette classe, la vie est résolue par le titre de baron, et l'élégance par un grand chasseur bien emplumé ou par une loge à Feydeau.

Là cesse la vie occupée. Le haut fonctionnaire, le prélat, le général, le grand propriétaire, le ministre, le valet[1] et les princes sont dans la catégorie des oisifs et appartiennent à la vie élégante.

Après avoir achevé cette triste autopsie du corps social, un philosophe éprouve tant de dégoût pour les préjugés qui amènent les hommes à passer les uns près des autres en s'évitant comme des couleuvres, qu'il a besoin de se dire : « Je ne construis pas à plaisir une nation, je l'accepte toute faite. »

1. Le valet est une espèce de bagage essentiel à la vie élégante. (*Note de l'Auteur.*)

;et aperçu de la société, prise en masse, doit aider à concevoir premiers aphorismes, que nous formulons ainsi :

I

.e but de la vie civilisée ou sauvage est le repos.

II

.e repos absolu produit le *spleen.*

III

.a vie élégante est, dans une large acception du terme, l'art nimer le repos.

IV

.'homme habitué au travail ne peut comprendre la vie élé-ıte.

V

Corollaire. Pour être fashionable, il faut jouir du repos sans avoir ısé par le travail : autrement, gagner un quaterne, être fils de lionnaire, prince, sinécuriste ou cumulard.

§ II — DE LA VIE D'ARTISTE

.'artiste est une exception : son oisiveté est un travail, et son ail un repos; il est élégant et négligé tour à tour; il revêt, n gré, la blouse du laboureur, et décide du frac porté par mme à la mode; il ne subit pas de lois : il les impose. Qu'il upe à ne rien faire, ou médite un chef-d'œuvre, sans paraître ıpé; qu'il conduise un cheval avec un mors de bois, ou mène andes guides les quatre chevaux d'un britschka; qu'il n'ait vingt-cinq centimes à lui, ou jette de l'or à pleines mains, il oujours l'expression d'une grande pensée et domine la société. uand M. Peel entra chez M. le vicomte de Chateaubriand, il se va dans un cabinet dont tous les meubles étaient en bois de

chêne : le ministre trente fois millionnaire vit tout à coup les ameublements d'or ou d'argent massif qui encombrent l'Angleterre écrasés par cette simplicité.

L'artiste est toujours grand. Il a une élégance et une vie à lui, parce que, chez lui, tout reflète son intelligence et sa gloire. Autant d'artistes, autant de vies caractérisées par des idées neuves. Chez eux, la fashion doit être sans force : ces êtres indomptés façonnent tout à leur guise. S'ils s'emparent d'un magot, c'est pour le transfigurer.

De cette doctrine se déduit un aphorisme européen :

VI

Un artiste vit comme il veut, ou... comme il peut.

§ III — DE LA VIE ÉLÉGANTE

Si nous omettions de définir ici la vie élégante, ce traité serait infirme. Un traité sans définition est comme un colonel amputé des deux jambes : il ne peut plus guère aller que cahin-caha. Définir, c'est abréger : abrégeons donc.

Définitions.

La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle;

Ou bien :

L'art de dépenser ses revenus en homme d'esprit ;

Ou encore :

La science qui nous apprend à ne rien faire comme les autres en paraissant faire tout comme eux;

Mais mieux peut-être :

Le développement de la grâce et du goût dans tout ce qui nous est propre et nous entoure;

Ou plus logiquement :

Savoir se faire honneur de sa fortune.

Selon notre honorable ami, E. de G..., ce serait :

oblesse transportée dans les choses.
rès P.-T. Smith :
ie élégante est le principe fécondant de l'industrie.
ant M. Jacotot, un traité sur la vie élégante est inutile, qu'il se trouve tout entier dans *Télémaque*. (Voir la *Con-n de Salente.*)
tendre M. Cousin, ce serait, dans un ordre de pensées plus

xercice de la raison, nécessairement accompagné de celui is, de l'imagination et du cœur, qui, se mêlant aux institu-rimitives, aux illuminations immédiates de l'animalisme, va it la vie de ses couleurs. » (Voyez page 44 du *Cours de l'his-e la Philosophie,* si le mot *vie élégante* n'est pas véritable-elui de ce rébus.)
la doctrine de Saint-Simon :
ie élégante serait la plus grande maladie dont une société être affligée, en partant de ce principe : « Une grande for-t un vol. »
ant Chodruc :
est un tissu de frivolités et de billevesées.
ie élégante comporte bien toutes ces définitions subal-périphrases de notre aphorisme III; mais elle renferme, ous, des questions plus importantes encore, et, pour res-le à notre système d'abréviation, nous allons essayer de les oper.
euple de riches est un rêve politique impossible à réaliser. tion se compose nécessairement de gens qui produisent et s qui consomment. Comment celui qui sème, plante, arrose lte, est-il précisément celui qui mange le moins? Ce résultat mystère assez facile à dévoiler, mais que bien des gens se t à considérer comme une grande pensée providentielle. n donnerons peut-être l'explication plus tard, en arrivant au de la voie suivie par l'humanité. Pour le moment, au risque accusé d'aristocratie, nous dirons franchement qu'un homme au dernier rang de la société ne doit pas plus demander à Dieu de sa destinée qu'une huître de la sienne.
remarque, tout à la fois philosophique et chrétienne, tran-

chera sans doute la question aux yeux des gens qui méditent quelque peu les chartes constitutionnelles, et, comme nous ne parlons pas à d'autres, nous poursuivrons.

Depuis que les sociétés existent, un gouvernement a donc toujours été nécessairement un contrat d'assurance conclu entre les riches contre les pauvres. La lutte intestine produite par ce prétendu partage *à la Montgomery* allume chez les hommes civilisés une passion générale pour la *fortune,* expression qui prototype toutes les ambitions particulières; car du désir de ne pas appartenir à la classe souffrante et vexée dérivent la noblesse, l'aristocratie, les distinctions, les courtisans, les courtisanes, etc.

Mais cette espèce de fièvre qui porte l'homme à voir partout des mâts de cocagne et à s'affliger de ne s'y être juché qu'au quart, au tiers ou à moitié, a forcément développé l'amour-propre outre mesure et engendré la vanité. Or, comme la vanité n'est que l'art de s'endimancher tous les jours, chaque homme a senti la nécessité d'avoir, comme un échantillon de sa puissance, un signe chargé d'instruire les passants de la place où il perche sur le grand mât de cocagne au sommet duquel les rois font leurs exercices. Et c'est ainsi que les armoiries, les livrées, les chaperons, les cheveux longs, les girouettes, les talons rouges, les mitres, les colombiers, le carreau à l'église et l'encens par le nez, les particules, les rubans, les diadèmes, les mouches, le rouge, les couronnes, les souliers à la poulaine, les mortiers, les simarres, le menu vair, l'écarlate, les éperons, etc., etc., étaient successivement devenus des signes matériels du plus ou moins de repos qu'un homme pouvait prendre, du plus ou moins de fantaisies qu'il avait le droit de satisfaire, du plus ou moins d'hommes, d'argent, de pensées, de labeurs, qu'il lui était possible de gaspiller. Alors, un passant distinguait, rien qu'à le voir, un oisif d'un travailleur, un chiffre d'un zéro.

Tout à coup la Révolution, ayant pris d'une main puissante toute cette garde-robe inventée par quatorze siècles, et l'ayant réduite en papier-monnaie, amena follement un des plus grands malheurs qui puissent affliger une nation. Les gens occupés se lassèrent de travailler tout seuls; ils se mirent en tête de partager la peine et le profit, par portions égales, avec de malheureux riches

i ne savaient rien faire, sinon se gaudir en leur oisiveté!...
Le monde entier, spectateur de cette lutte, a vu ceux-là mêmes
i s'étaient le plus affolés de ce système le proscrire, le déclarer
versif, dangereux, incommode et absurde, sitôt que, de tra-
lleurs, ils se furent métamorphosés en oisifs.

Aussi, de ce moment, la société se reconstitua, se rebaronifia, recomtifia, s'enrubanisa, et les plumes de coq furent chargées pprendre au pauvre peuple ce que les perles héraldiques lui aient jadis : *Vade retro, Satanas!...* Arrière de nous, PÉKINS!...

France, pays éminemment philosophique, ayant expérimenté, cette dernière tentative, la bonté, l'utilité, la sécurité du vieux tème d'après lequel se construisaient les nations, revint d'elle-me, grâce à quelques soldats, au principe en vertu duquel la nité a mis en ce bas monde des vallées et des montagnes, des nes et des graminées.

Et en l'an de grâce 1804, comme en l'an MCXX, il a été reconnu 'il est infiniment agréable, pour un homme ou une femme, de dire en regardant ses concitoyens : « Je suis au-dessus d'eux; les éclabousse, je les protége, je les gouverne, et chacun voit irement que je les gouverne, les protége et les éclabousse; car homme qui éclabousse, protége ou gouverne les autres, parle, nge, marche, boit, dort, tousse, s'habille, s'amuse autrement e les gens éclaboussés, protégés et gouvernés. »

Et la VIE ÉLÉGANTE a surgi!...

Et elle s'est élancée, toute brillante, toute neuve, toute vieille, te jeune, toute fière, toute pimpante, tout approuvée, corrigée, mentée et ressuscitée par ce monologue merveilleusement ral, religieux, monarchique, littéraire, constitutionnel, égoïste : éclabousse, je protége, je... » etc.

Car les principes d'après lesquels se conduisent et vivent les s qui ont du talent, du pouvoir ou de l'argent, ne ressemble-t jamais à ceux de la vie vulgaire.

Et personne ne veut être vulgaire!...

La vie élégante est donc essentiellement la science des manières.

Maintenant, la question nous semble suffisamment abrégée et si subtilement posée que si S. S. le comte Ravez s'était chargé la proposer à la première Chambre septennale.

Mais à quelle gent commence la vie élégante, et tous les oisifs sont-ils aptes à en suivre les principes?

Voici deux aphorismes qui doivent résoudre tous les doutes et servir de point de départ à nos observations fashionables :

VII

Pour la vie élégante, il n'y a d'être complet que le *centaure*, l'homme en tilbury.

VIII

Il ne suffit pas d'être devenu ou de naître riche pour mener une vie élégante : il faut en avoir le sentiment.

« Ne fais pas le prince, a dit avant nous Solon, si tu n'as pas appris à l'être. »

CHAPITRE II

DU SENTIMENT DE LA VIE ÉLÉGANTE

La complète entente du progrès social peut seule produire le sentiment de la *vie élégante*. Cette manière de vivre n'est-elle pas l'expression des rapports et des besoins nouveaux créés par une jeune organisation déjà virile? Pour s'en expliquer le sentiment et le voir adopté par tout le monde, il est donc nécessaire d'examiner ici l'enchaînement des causes qui ont fait éclore la vie élégante du mouvement même de notre révolution; car autrefois elle n'existait pas.

En effet, jadis le noble vivait à sa guise et restait toujours un être à part. Seulement, les façons du courtisan remplaçaient, au sein de ce peuple à talons rouges, les recherches de notre vie fashionable. Encore le ton de la cour n'a-t-il daté que de Catherine de Médicis. Ce furent nos deux reines italiennes qui importèrent en France les raffinements du luxe, la grâce des manières et les féeries de la toilette. L'œuvre que commença Catherine, en introduisant l'étiquette (voir ses lettres à Charles IX), en entourant le trône de supériorités intellectuelles, fut continuée par les reines

ıgnoles, influence puissante qui rendit la cour de France arbitre lépositaire des délicatesses inventées, tour à tour, et par les ıres et par l'Italie.

lais, jusqu'au règne de Louis XV, la différence qui distinguait ɔurtisan du noble ne se trahissait guère que par des pourıts plus ou moins chers, par des bottines plus ou moins évasées, fraise, une chevelure plus ou moins musquée, et par des mots ɜ ou moins neufs. Ce luxe, tout personnel, n'était jamais comɛ́é par un ensemble dans l'existence. Cent mille écus, profusént jetés dans un habillement, dans un équipage, suffisaient pour te une vie. Puis un noble de province pouvait se mal vêtir et oir élever un de ces édifices merveilleux, notre admiration ıjourd'hui et le désespoir de nos fortunes modernes, tandis ın courtisan richement mis eût été fort embarrassé de recevoir x femmes chez lui. Une salière de Benvenuto Cellini, achetée prix de la rançon d'un roi, s'élevait souvent sur une table enrée de bancs.

nfin, si nous passons de la vie matérielle à la vie morale, un le pouvait faire des dettes, vivre dans les cabarets, ne pas oir écrire ou parler, être ignorant, stupide, prostituer son ıctère, dire des niaiseries, il demeurait noble. Le bourreau et oi le distinguaient encore de tous les exemplaires de Jacques homme (l'admirable type des gens occupés), en lui tranchant ète, au lieu de le pendre. On eût dit le *civis romanus* en France : véritables esclaves, les Gaulois [1] étaient devant lui comme s'ils :istaient pas.

ette doctrine fut si bien comprise, qu'une femme de qualité ıbillait devant ses gens, comme s'ils eussent été des bœufs, et se déshonorait pas en *chippant* l'argent des bourgeois (voir la versation de la duchesse de Tallard dans le dernier ouvrage de Barrière); que la comtesse d'Egmont ne croyait pas commettre fidélité en aimant un vilain; que madame de Chaulnes affirt qu'une duchesse n'avait pas d'âge pour un roturier, et que loly de Fleury considérait logiquement les vingt millions de éables comme un accident dans l'État.

Gentilhomme voulait dire homme de la nation : *gentis homo*. (*Note de l'Aut.*)

Aujourd'hui, les nobles de 1804 ou de l'an MCXX ne représentent plus rien. La Révolution n'était qu'une croisade contre les priviléges, et sa mission n'a pas été tout à fait vaine : car, si la Chambre des pairs, dernier lambeau des prérogatives héréditaires, devient une oligarchie territoriale, elle ne sera jamais une aristocratie hérissée de droits hostiles. Mais, malgré l'amélioration apparente imprimée à l'ordre social par le mouvement de 1789, l'abus nécessaire que constitue l'inégalité des fortunes s'est régénéré sous de nouvelles formes. N'avons-nous pas, en échange d'une féodalité risible et déchue, la triple aristocratie de l'argent, du pouvoir et du talent, qui, toute légitime qu'elle est, n'en jette pas moins sur la masse un poids immense, en lui imposant le patriciat de la banque, le ministérialisme et la balistique des journaux ou de la tribune, marchepieds des gens de talent? Ainsi, tout en consacrant, par son retour à la monarchie constitutionnelle, une mensongère égalité politique, la France n'a jamais que généralisé le mal: car nous sommes une démocratie de riches. Avouons-le, la grande lutte du XVIIIe siècle était un combat singulier entre le tiers état et les ordres. Le peuple n'y fut que l'auxiliaire des plus habiles. Aussi, en octobre 1830, il existe encore deux espèces d'hommes: les riches et les pauvres, les gens en voiture et les gens à pied, ceux qui ont payé le droit d'être oisifs et ceux qui tentent de l'acquérir. La société s'exprime en deux termes, mais la proposition reste la même. Les hommes doivent toujours les délices de la vie et le pouvoir au hasard qui, jadis, créait les nobles; car le talent est un bonheur d'organisation, comme la fortune patrimoniale en est un de naissance.

L'oisif gouvernera donc toujours ses semblables : après avoir interrogé, fatigué les choses, il éprouve l'envie de JOUER AUX HOMMES. D'ailleurs, celui-là dont l'existence est assurée pouvant seul étudier, observer, comparer, le riche déploie l'esprit d'envahissement inhérent à l'âme humaine au profit de son intelligence : et alors le triple pouvoir du temps, de l'argent et du talent lui garantit le monopole de l'empire; car l'homme armé de la pensée a remplacé le banneret bardé de fer. Le mal a perdu de sa force en s'étendant; l'intelligence est devenue le pivot de notre civilisation : tel est tout le progrès acheté par le sang de nos pères.

L'aristocratie et la bourgeoisie vont mettre en commun, l'une ses traditions d'élégance, de bon goût et de haute politique, l'autre ses conquêtes prodigieuses dans les arts et les sciences; puis toutes deux, à la tête du peuple, elles l'entraîneront dans une voie de civilisation et de lumière. Mais les princes de la pensée, du pouvoir ou de l'industrie, qui forment cette caste agrandie, n'en éprouveront pas moins une invincible démangeaison de publier, comme les nobles d'autrefois, leur degré de puissance, et, aujourd'hui encore, l'homme social fatiguera son génie à trouver des distinctions. Ce sentiment est sans doute un besoin de l'âme, une espèce de soif; car le sauvage même a ses plumes, ses tatouages, ses arcs travaillés, ses cauris, et se bat pour des verroteries. Alors, comme le XIX[e] siècle s'avance sous la conduite d'une pensée dont le but est de substituer l'exploitation de l'homme par l'intelligence à l'exploitation de l'homme par l'homme[1], la promulgation constante de notre supériorité devra subir l'influence de cette haute philosophie et participera bien moins de la matière que de l'âme.

Hier encore, les Francs sans armures, peuple débile et dégénéré, continuaient les rites d'une religion morte et levaient les étendards

1. Cette expression métaphysique du dernier progrès fait par l'homme peut servir à expliquer la structure de la société, et à trouver les raisons des phénomènes offerts par les existences individuelles. Ainsi, la VIE OCCUPÉE n'étant jamais qu'*une exploitation de la matière par l'homme* ou *une exploitation de l'homme par l'homme,* tandis que la VIE D'ARTISTE et la VIE ÉLÉGANTE supposent toujours une *exploitation de l'homme par la pensée,* il est facile, en appliquant ces formules au plus ou moins d'intelligence développé dans les travaux humains, de s'expliquer la différence des fortunes. En effet, en politique, en finances comme en mécanique, le résultat est toujours en raison de la puissance des moyens, C. Q. E. A. D. (Voyez page 483). Ce système doit-il nous rendre un jour tous millionnaires?... Nous ne le pensons pas. Malgré le succès de M. Jacotot, c'est une erreur de croire les intelligences égales : elles ne peuvent l'être que par une similitude de force, d'exercice ou de perfection impossible à rencontrer dans les organes : car, chez les hommes civilisés surtout, il serait difficile de rassembler deux organisations homogènes. Ce fait immense prouve que Sterne avait peut-être raison de mettre l'*art d'accoucher* en avant de toutes les sciences et des philosophies. Alors, les hommes resteront donc toujours les uns pauvres, les autres riches : seulement, les intelligences supérieures étant dans une voie de progrès, le bien-être de la masse augmentera, comme le démontre l'histoire de la civilisation depuis le XVI[e] siècle, moment où la pensée a triomphé, en Europe par l'influence de Bacon, de Descartes et de Bayle. *(Note de l'Auteur.)*

d'une puissance évanouie. Maintenant, chaque homme qui va se dresser s'appuiera sur sa propre force. Les oisifs ne seront plus des fétiches, mais de véritables dieux. Alors, l'expression de notre fortune résultera de son emploi, et la preuve de notre élévation individuelle se trouvera dans l'ensemble de notre vie; car princes et peuples comprennent que le signe le plus énergique ne suppléera plus le pouvoir. Ainsi, pour chercher à rendre un système par une image, il ne reste pas trois figures de Napoléon en habits impériaux, et nous le voyons partout vêtu de son petit uniforme vert, coiffé de son chapeau à trois cornes et les bras croisés. Il n'est poétique et vrai que sans le charlatanisme impérial. En le précipitant du haut de sa colonne, ses ennemis l'ont grandi. Dépouillé des oripeaux de la royauté, Napoléon devient immense; il est le symbole de son siècle, une pensée de l'avenir. L'homme puissant est toujours simple et calme.

Du moment que deux livres de parchemin ne tiennent plus lieu de tout, où le fils naturel d'un baigneur millionnaire et un homme de talent ont les mêmes droits que le fils d'un comte, nous ne pouvons plus être distinctibles que par notre valeur intrinsèque. Alors, dans notre société, les différences ont disparu : il n'y a plus que des nuances. Aussi le savoir-vivre, l'élégance des manières, le *je ne sais quoi,* fruit d'une éducation complète, forment la seule barrière qui sépare l'oisif de l'homme occupé. S'il existe un privilége, il dérive de la supériorité morale. De là le haut prix attaché, par le plus grand nombre, à l'instruction, à la pureté du langage, à la grâce du maintien, à la manière plus ou moins aisée dont une toilette est portée, à la recherche des appartements, enfin à la perfection de tout ce qui procède de la personne. N'imprimons-nous pas nos mœurs, notre pensée, sur tout ce qui nous entoure et nous appartient? « Parle, marche, mange ou habille-toi, et je te dirai qui tu es, » a remplacé l'ancien proverbe, expression de cour, adage de privilégié. Aujourd'hui, un maréchal de Richelieu est impossible. Un pair de France, un prince même, risque de tomber au-dessous d'un électeur à cent écus, s'il se déconsidère : car il n'est permis à personne d'être impertinent ou débauché. Plus les choses ont subi l'influence de la pensée, plus les détails de la vie se sont ennoblis, épurés, agrandis.

Telle est la pente insensible par laquelle le christianisme de notre révolution a renversé le polythéisme de la féodalité, par quelle filiation un sentiment vrai a respiré jusque dans les signes matériels et changeants de notre puissance. Et voilà comment nous sommes revenus au point d'où nous sommes partis : — à l'adoration du veau d'or. Seulement, l'idole parle, marche, pense, en un mot, elle est un géant. Aussi le pauvre Jacques Bonhomme est-il bâté pour longtemps. Une révolution populaire est impossible aujourd'hui. Si quelques rois tombent encore, ce sera, comme en France, par le froid mépris de la classe intelligente.

Pour distinguer notre vie par de l'élégance, il ne suffit donc plus aujourd'hui d'être noble ou de gagner un quaterne à l'une des loteries humaines, il faut encore avoir été doué de cette indéfinissable faculté (l'esprit de nos sens peut-être !) qui nous porte toujours à choisir les choses vraiment belles ou bonnes, les choses dont l'ensemble concorde avec notre physionomie, avec notre destinée. C'est un tact exquis, dont le constant exercice peut seul faire découvrir soudain les rapports, prévoir les conséquences, deviner la place ou la portée des objets, des mots, des idées et des personnes ; car, pour nous résumer, le principe de la vie élégante est une haute pensée d'ordre et d'harmonie, destinée à donner de la poésie aux choses. De là cet aphorisme :

IX

Un homme devient riche ; il naît élégant.

Appuyé sur de telles bases, vu de cette hauteur, ce système d'existence n'est donc plus une plaisanterie éphémère, un mot vide dédaigné par les penseurs comme un journal lu. La *vie élégante* repose, au contraire, sur les déductions les plus sévères de la constitution sociale. N'est-elle pas l'habitude et les mœurs des gens supérieurs qui savent jouir de la fortune et obtenir du peuple le pardon de leur élévation, en faveur des bienfaits répandus par leurs lumières? N'est-elle pas l'expression des progrès faits par un pays, puisqu'elle en représente tous les genres de luxe? Enfin, si

elle est l'indice d'une nature perfectionnée, tout homme ne doit-il pas désirer d'en étudier, d'en surprendre les secrets?

Alors, il n'est donc plus indifférent de mépriser ou d'adopter les fugitives prescriptions de la MODE, car *mens agitat molem :* l'esprit d'un homme se devine à la manière dont il tient sa canne. Les distinctions s'avilissent ou meurent en devenant communes; mais il existe une puissance chargée d'en stipuler de nouvelles, c'est l'opinion : or, la mode n'a jamais été que l'opinion en matière de costume. Le costume étant le plus énergique de tous les symboles, la Révolution fut aussi une question de mode, un débat entre la soie et le drap. Mais, aujourd'hui, la MODE n'est plus restreinte au luxe de la personne. Le matériel de la vie, ayant été l'objet du progrès général, a reçu d'immenses développements. Il n'est pas un seul de nos besoins qui n'ait produit une encyclopédie, et notre vie animale se rattache à l'universalité des connaissances humaines. Aussi, en dictant les lois de l'élégance, la mode embrasse-t-elle tous les arts. Elle est le principe des œuvres comme des ouvrages. N'est-elle pas le cachet dont un consentement unanime scelle une découverte, ou marque les inventions qui enrichissent le bien-être de l'homme? Ne constitue-t-elle pas la récompense toujours lucrative, l'hommage décerné au génie? En accueillant, en signalant le progrès, elle se met à la tête de tout : elle fait les révolutions de la musique, des lettres, du dessin et de l'architecture. Or, un traité de la vie élégante, étant la réunion des principes incommutables qui doivent diriger la manifestation de notre pensée par la vie extérieure, est en quelque sorte la *métaphysique* des choses.

CHAPITRE III

PLAN DE CE TRAITÉ

— J'arrive de Pierrefonds, où j'étais allé voir mon oncle : il est riche, il a des chevaux, il ne sait seulement pas ce que c'est qu'un *tigre*, un *groom*, un *britschka*, et va encore dans un cabriolet à pompe!...

— Eh quoi! s'écria tout à coup notre honorable ami L. M... en déposant sa pipe entre les bras d'une *Vénus à la tortue* qui décore sa cheminée; eh quoi! s'il s'agit de l'homme en masse, il y a le code du droit des gens; d'une nation, code politique; de nos intérêts, code civil; de nos différends, code de procédure; de notre liberté, code d'instruction; de nos égarements, code pénal; de l'industrie, code du commerce; de la campagne, code rural; des soldats, code militaire; des nègres, code noir; de nos bois, code forestier; de nos coquilles pavoisées, code maritime... Enfin nous avons tout formulé, depuis le deuil de cour, depuis la quantité de larmes que nous devons verser pour un roi, un oncle, un cousin, jusqu'à la vie et jusqu'au pas d'un cheval d'escadron...

— Eh bien, quoi? lui dit E. de G... en ne s'apercevant pas que notre honorable ami reprenait haleine.

— Eh bien, répliqua-t-il, quand ces codes-là ont été faits, je ne sais quelle épizootie (il voulait dire épidémie) a saisi les cacographes, et nous avons été inondés de codes... La politesse, la gourmandise, le théâtre, les honnêtes gens, les femmes, l'indemnité, les colons, l'administration, tout a eu son code. Puis la doctrine de Saint-Simon a dominé cet océan d'ouvrages, en prétendant que la *codification* (voyez *l'Organisateur*) était une science spéciale... Peut-être le typographe s'est-il trompé et n'a-t-il pas bien lu *caudification*, de *cauda*, queue..., mais n'importe... — Je vous demande, ajouta-t-il en arrêtant un de ses auditeurs et le tirant par un bouton, n'est-ce pas un vrai miracle que la *vie élégante* n'ait pas trouvé de législateurs parmi tout ce monde écrivant et pensant? Ces manuels, même ceux du garde champêtre, du maire et du contribuable, ne sont-ils pas des fadaises auprès d'un traité sur la MODE? La publication des principes qui rendent la vie poétique n'est-elle pas d'une immense utilité? Si, en province, la plupart de nos fermes, closeries, borderies, maisons, métairies, bordages, etc., sont de véritables chenils; si le bétail, et surtout les chevaux, obtiennent en France un traitement indigne d'un peuple chrétien; si la science du confortable, si le briquet de l'immortel Fumade, si la cafetière de Lemare, si les tapis à bon marché sont inconnus à soixante lieues de Paris, il est bien certain que ce manque général des plus vulgaires inventions dues à la

science moderne vient de l'ignorance dans laquelle nous laissons croupir la petite propriété! L'élégance se rattache à tout. Elle tend à rendre une nation moins pauvre, en lui inspirant le goût du luxe, car un grand axiome est certes celui-ci :

X

La fortune que l'on acquiert est en raison des besoins que l'on se crée.

Elle donne (toujours l'élégance) un aspect plus pittoresque à un pays, et perfectionne l'agriculture; car des soins apportés au vivre, au couvert des animaux, dépend la beauté des races et de leurs produits. Or, allez voir dans quels trous les Bretons logent leurs vaches, leurs chevaux, leurs moutons et leurs enfants, et vous avouerez que, de tous les livres à faire, un traité sur l'élégance est le plus philanthropique et le plus national. Si un ministre a laissé son mouchoir et sa tabatière sur la table de Louis XVIII, si les miroirs dans lesquels un jeune élégant se fait la barbe, chez un vieux campagnard, lui donnent l'air d'un homme près de tomber en apoplexie, et si enfin votre oncle va encore dans un cabriolet à pompe, c'est assurément faute d'un ouvrage classique sur la MODE!...

Notre honorable ami parla longtemps et très-bien avec cette facilité d'élocution que les envieux nomment *bavardage;* puis il conclut en disant :

— L'élégance dramatise la vie...

Oh! alors, ce mot éveilla un hourra général. Le sagace E. de G... prouva que le drame ne pouvait guère ressortir de l'uniformité imprimée par l'élégance aux mœurs d'un pays, et, mettant en regard l'Angleterre et l'Espagne, il démontra sa thèse en enrichissant son argumentation des couleurs locales que lui fournirent les habitudes des deux contrées. Enfin il termina ainsi :

— Il est facile, messieurs, d'expliquer cette lacune dans la science. Eh! quel homme jeune ou vieux serait assez hardi pour assumer sur sa tête une aussi accablante responsabilité? Pour

treprendre un traité de la vie élégante, il faudrait avoir un fana-me d'amour-propre inimaginable; car ce serait vouloir dominer ; personnes élégantes de Paris, qui, elles-mêmes, tâtonnent, sayent et n'arrivent pas toujours à la grâce.

En ce moment, d'amples libations ayant été faites en l'honneur la fashionable déesse du thé, les esprits s'étaient élevés au ton : l'illuminisme. Alors, un des plus élégants[1] rédacteurs de *la ode* se leva en jetant un regard de triomphe sur ses collabora-ars :

— Cet homme existe, dit-il.

Un rire général accueillit cet exorde, mais le silence de l'admi-tion y succéda bientôt quand il eut ajouté :

— BRUMMEL!... Brummel est à Boulogne, banni de l'Angleterre ir de trop nombreux créanciers, oublieux des services que ce ıtriarche de la fashion a rendus à sa patrie!...

Et alors la publication d'un traité sur la vie élégante parut facile fut unanimement résolue, *comme étant un grand bienfait* pour ıumanité, comme un pas immense dans la voie des progrès.

Il est inutile d'ajouter que nous devons à Brummel les induc-›ns philosophiques par lesquelles nous sommes arrivé à démon-er, dans les deux précédents chapitres, combien la vie élégante liait fortement à la perfection de toute société humaine : les ıciens amis de cet immortel créateur du luxe anglais auront, nous ›spérons, reconnu la haute philosophie à travers la traduction ıparfaite de ses pensées.

Il nous serait difficile d'exprimer le sentiment qui s'empara de ›us lorsque nous vîmes ce prince de la mode : c'était tout à la is du respect et de la joie. Comment ne pas se pincer épigram-atiquement les lèvres, en voyant l'homme qui avait inventé la ıilosophie des meubles, des gilets, et qui allait nous léguer des :iomes sur les pantalons, sur la grâce et sur les harnais?

Mais aussi comment ne pas être pénétré d'admiration pour le us intime ami de George IV, pour le fashionable qui avait im-›sé des lois à l'Angleterre, et donné au prince de Galles ce goût ; toilette et de *confortabilisme* qui valut tant d'avancement aux

1. Ici, l'élégance s'applique au costume. (*Note de l'Auteur.*)

officiers bien vêtus [1]? N'était-il pas une preuve vivante de l'influence exercée par la mode? Mais, quand nous pensâmes que Brummel avait, en ce moment, une vie pleine d'amertume, et que Boulogne était son rocher de Sainte-Hélène, tous nos sentiments se confondirent dans un respectueux enthousiasme.

Nous le vîmes au moment de son lever. Sa robe de chambre portait l'empreinte de son malheur; mais, tout en s'y conformant, elle s'harmonisait admirablement avec les accessoires de l'appartement. Brummel, vieux et pauvre, était toujours Brummel : seulement, un embonpoint égal à celui de George IV avait rompu les heureuses dispositions de ce corps modèle, et l'ex-dieu du dandysme portait une perruque!... Effrayante leçon!... Brummel ainsi!... N'était-ce pas Sheridan ivre mort au sortir du parlement ou saisi par les recors?

Brummel en perruque; Napoléon en jardinier; Kant en enfance; Louis XVI en bonnet rouge, et Charles X à Cherbourg!... Voilà les cinq plus grands spectacles de notre époque.

Le grand homme nous accueillit avec un ton parfait. Sa modestie acheva de nous séduire. Il parut flatté de l'apostolat que nous lui avions réservé; mais, tout en nous remerciant, il nous déclara qu'il ne se croyait pas assez de talent pour accomplir une mission aussi délicate.

— Heureusement, nous dit-il, j'ai pour compagnons à Boulogne quelques gentlemen d'élite, conduits en France par la manière trop large dont ils concevaient à Londres la vie élégante... *Honneur au courage malheureux!* ajouta-t-il en se découvrant et nous lançant un regard aussi gai que railleur. Alors, reprit-il, nous pourrons former ici un comité assez illustre, assez expérimenté, pour décider en dernier ressort des difficultés les plus sérieuses de cette vie, si frivole en apparence, et, lorsque *vos amis de Paris* auront admis ou rejeté nos maximes, espérons que votre entreprise présentera un caractère monumental!

Ayant dit, il nous proposa de prendre le thé avec lui. Nous acceptâmes. Une mistress élégante encore, malgré son embonpoint,

1. Quand George IV voyait un militaire mis avec soin, il manquait rarement de le distinguer et de l'avancer. Aussi recevait-il fort mal les gens sans élégance. *(Note de l'Auteur.)*

tant sortie de la chambre voisine pour faire les honneurs de la héière, nous nous aperçûmes que Brummel avait aussi sa marquise de Conyngham. Alors, le nombre seul des *couronnes* pouvait e distinguer de son royal ami George IV. Hélas! ils sont maintenant *ambo pares*, morts tous deux, ou à peu près.

Notre première conférence eut lieu pendant ce déjeuner, dont a recherche nous prouva que la ruine de Brummel serait une forune à Paris.

La question dont nous nous occupâmes était une question de vie u de mort pour notre entreprise.

En effet, si le sentiment de la vie élégante devait résulter d'une rganisation plus ou moins heureuse, il s'ensuivait que les hommes e partageaient, pour nous, en deux classes : les poëtes et les proateurs, les élégants et le commun des martyrs; partant, plus de raité, les premiers sachant tout, les derniers ne pouvant rien pprendre.

Mais, après la plus mémorable des discussions, nous vîmes surgir cet axiome consolateur :

XI

Quoique l'élégance soit moins un art qu'un sentiment, elle provient également d'un instinct et d'une habitude.

— Oui! s'écria sir William Crad...k, le compagnon fidèle de Brummel, rassurez la population craintive des *country gentlemen* (petits propriétaires), des marchands et des banquiers... Tous les enfants de l'aristocratie ne naissent pas avec le sentiment de l'élégance, avec le goût qui sert à donner à la vie une poétique empreinte; et cependant l'aristocratie de chaque pays s'y distingue par ses manières et par une remarquable entente de l'existence! — Quel est donc ce privilége? — L'éducation, l'habitude. Frappés dès le berceau de la grâce harmonieuse qui règne autour d'eux, élevés par des mères élégantes dont le langage et les mœurs gardent toutes les bonnes traditions, les enfants des grands seigneurs se familiarisent avec les rudiments de notre science, et il faut un

naturel bien revêche pour résister à un constant aspect de choses véritablement belles. Aussi le spectacle le plus hideux pour un peuple est-il un grand tombé au-dessous d'un bourgeois. Si toutes les intelligences ne sont pas égales, il est rare que nos sens ne soient pas égaux : car l'intelligence résulte d'une perfection intérieure; or, plus nous élargissons la forme, plus nous obtenons d'égalité : ainsi les jambes humaines se ressemblent bien mieux que les visages, grâce à la configuration de ces membres, qui offrent des lignes étendues. Or, l'élégance, n'étant que la perfection des objets sensibles, doit être accessible à tous par l'habitude. L'étude peut conduire un homme riche à porter des bottes et un pantalon aussi bien que nous les portons nous-mêmes, et lui apprendre à savoir dépenser sa fortune avec grâce... Ainsi du reste.

Brummel fronça légèrement le sourcil. Nous devinâmes qu'il allait faire entendre cette voix prophétique à laquelle obéissait naguère un peuple de riches.

— L'axiome est vrai, dit-il, et j'approuve une partie des raisonnements dus à l'honorable préopinant; mais j'improuve fortement de lever ainsi la barrière qui sépare la vie élégante de la vie vulgaire, et d'ouvrir les portes du temple au peuple entier. Non! s'écria Brummel en frappant du poing sur la table, non, toutes les jambes ne sont point appelées à porter de même une botte ou un pantalon... Non, milords. N'y a-t-il pas des boiteux, des gens contrefaits ou ignobles à toujours? Et n'est-ce pas un axiome que cette sentence mille fois prononcée par nous dans le cours de notre vie :

XII

Rien ne ressemble moins à l'homme qu'*un homme!*

Donc, reprit-il, après avoir consacré le principe favorable qui laisse aux catéchumènes de la vie élégante l'espoir de parvenir à la grâce par l'habitude, reconnaissons aussi les exceptions, et cherchons-en de bonne foi les formules.

Après bien des efforts, après de nombreuses observations savamment débattues, nous rédigeâmes les axiomes suivants :

XII

Il faut avoir été au moins jusqu'en rhétorique pour mener une e élégante.

XIV

Sont en dehors de la vie élégante les détaillants, les gens d'af-ires et les professeurs d'humanités.

XV

L'avare est une négation.

XVI

Un banquier arrivé à quarante ans sans avoir déposé son bilan, qui a plus de trente-six pouces de tour, est le damné de la vie gante : il en verra le paradis sans jamais y entrer.

XVII

L'être qui ne vient pas souvent à Paris ne sera jamais complète-nt élégant.

XVIII

L'homme impoli est le lépreux du monde fashionable[1].

— Assez ! dit Brummel. Si nous ajoutions un seul aphorisme, ce ait rentrer dans l'enseignement des principes généraux qui vent être l'objet de la seconde partie du traité.

[1] La connaissance des lois les plus vulgaires de la politesse étant un des élé-ats de notre science, nous saisissons cette occasion de rendre un hommage lic à M. l'abbé Gaultier, dont l'ouvrage sur la politesse doit être considéré ame l'œuvre la plus complète en cette matière et comme un admirable traité morale. *(Note de l'Auteur.)*

Alors, il daigna poser lui-même les limites de la science en divisant ainsi notre ouvrage :

— Si vous examinez avec soin, dit-il, toutes les traductions matérielles de la pensée dont se compose la vie élégante, vous serez sans doute frappés, comme moi, du rapprochement plus ou moins intime qui existe entre certaines choses et notre personne. Ainsi la parole, la démarche, les manières, sont des actes qui procèdent *immédiatement* de l'homme, et qui sont entièrement soumis aux lois de l'élégance. La table, les gens, les chevaux, les voitures, les meubles, la tenue des maisons, ne dérivent, pour ainsi dire, que *médiatement* de l'individu. Quoique ces accessoires de l'existence portent également le cachet de l'élégance que nous imprimons à tout ce qui procède de nous, ils semblent en quelque sorte éloignés du siége de la pensée, et ne doivent occuper que le second rang dans cette vaste théorie de l'élégance. N'est-il pas naturel de refléter la grande pensée qui meut notre siècle dans une œuvre destinée peut-être à réagir sur les mœurs des ignorantins de la fashion? Convenons donc ici que tous les principes qui se rattacheront immédiatement à l'intelligence auront la première place dans les distributions de cette encyclopédie aristocratique. Cependant, messieurs, ajouta Brummel, il est un fait qui domine tous les autres. L'homme s'habille avant d'agir, de parler, de marcher, de manger; les actions qui appartiennent à la mode, le maintien, la conversation, etc., ne sont jamais que les conséquences de notre toilette. Sterne, cet admirable observateur, a proclamé de la manière la plus spirituelle que les idées de l'homme barbifié n'étaient pas celle de l'homme barbu. Nous subissons tous l'influence du costume. L'artiste en toilette ne travaille plus. Vêtue d'un peignoir ou parée pour le bal, une femme est bien autre : vous diriez deux femmes !

Ici Brummel soupira.

— Nos manières du matin ne sont plus celles du soir, reprit-il. Enfin, George IV, dont l'amitié m'a si fort honoré, s'est bien certainement cru plus grand le jour de son couronnement que le lendemain. La toilette est donc la plus immense modification éprouvée par l'homme social, elle pèse sur toute l'existence. Or, je ne crois pas violer la logique en vous proposant d'ordonner ainsi

votre ouvrage : Après avoir dicté, dans votre seconde partie, les lois générales de la vie élégante, reprit-il, vous devriez consacrer la troisième aux choses qui procèdent immédiatement de l'individu, et mettre la toilette en tête. Enfin, selon moi, la quatrième partie serait destinée aux choses qui procèdent immédiatement de la personne, et que je regarde comme des ACCESSOIRES.

Nous excusâmes la prédilection de Brummel pour la toilette : elle avait fait sa gloire. C'est peut-être l'erreur d'un grand homme, mais nous n'osâmes pas la combattre, au risque de voir cette heureuse classification rejetée par les élégantologistes de tous les pays. Nous résolûmes de nous tromper avec Brummel.

Alors, les matières à traiter dans la seconde partie furent adoptées à l'unanimité par cet illustre parlement de modiphiles, sous le titre de PRINCIPES GÉNÉRAUX de la vie élégante.

La troisième partie, concernant LES CHOSES QUI PROCÈDENT IMMÉDIATEMENT DE LA PERSONNE, fut divisée en plusieurs chapitres.

La première comprendra la *toilette dans toutes ses parties*. Un premier paragraphe sera consacré à la *toilette des hommes*, un second à la *toilette des femmes;* un troisième offrira un *essai* sur les *parfums*, sur les *bains*, sur la *coiffure*.

Un autre chapitre donnera une *théorie complète de la démarche et du maintien*.

Un de nos meilleurs amis, M. Eugène Sue, aussi remarquable par l'élégance de son style et l'originalité de ses aperçus que par un goût exquis des choses, par une merveilleuse entente de la vie, nous a promis la communication de ses remarques pour un chapitre intitulé : *De l'impertinence considérée dans ses rapports avec la morale, la religion, la politique, les arts et la littérature*.

La discussion s'échauffa sur les deux dernières divisions. Il s'agissait de savoir si le chapitre des *Manières* devait passer avant celui de la *Conversation*.

Brummel mit fin au débat par une improvisation que nous avons le regret de ne pouvoir communiquer en entier. Il termina ainsi :

— Messieurs, si nous étions en Angleterre, les actions passeraient nécessairement avant la parole, car mes compatriotes sont assez généralement taciturnes; mais j'ai eu l'occasion de remarquer qu'en France vous parliez toujours beaucoup avant d'agir.

La quatrième partie, consacrée aux ACCESSOIRES, comprendra les principes qui doivent régir les appartements, les meubles, la table, les chevaux, les gens, les voitures, et nous terminerons par un traité sur l'*art de recevoir, soit à la ville, soit à la campagne,* et sur l'*art de se conduire chez les autres.*

Ainsi nous aurons embrassé l'universalité de la plus vaste de toutes les sciences : celle qui occupe tous les moments de notre vie, qui gouverne tous les actes de notre veille et les instruments de notre sommeil ; car elle règne encore même pendant le silence des nuits.

DEUXIÈME PARTIE

PRINCIPES GÉNÉRAUX

> Songez aussi, madame, qu'il y a des perfections révoltantes.
>
> MONOGRAPHIE DE LA VERTU.
>
> (*Ouvrage inédit de l'auteur.*)

CHAPITRE IV

DOGMES

L'Église reconnaît sept péchés capitaux et n'admet que trois rtus théologales. Nous avons donc sept principes de remords ıtre trois sources de consolation ! Triste problème que celui-ci : 7 : : l'homme : X... Aussi nulle créature humaine, sans en excepsainte Thérèse ni saint François d'Assise, n'a-t-elle pu échapper x conséquences de cette proposition fatale.

Malgré sa rigueur, ce dogme gouverne le monde élégant comme lirige l'univers catholique. Le mal sait stipuler des accommodeents, le bien suit une ligne sévère. De cette loi éternelle, nous uvons extraire un axiome confirmé par tous les dictionnaires des s *de conscience.*

XIX

Le bien n'a qu'un mode, le mal en a mille.

Ainsi la vie élégante a ses péchés capitaux et ses trois vertus ardinales. Oui, l'élégance est une et indivisible, comme la Trinité, omme la liberté, comme la vertu. De là résultent les plus imporants de tous nos aphorismes généraux :

XX

Le principe constitutif de l'élégance est l'*unité*.

XXI

Il n'y a pas d'unité possible sans la propreté, sans l'harmonie, sans la *simplicité relative*.

Mais ce n'est point la simplicité plutôt que l'harmonie, ni l'harmonie plutôt que la propreté, qui produisent l'élégance : elle naît d'une concordance mystérieuse entre ces trois vertus primordiales. La créer partout et soudain est le secret des esprits nativement distingués.

En analysant toutes les choses de mauvais goût qui entachent les toilettes, les appartements, les discours ou le maintien d'un inconnu, les observateurs trouveront toujours qu'elles pèchent par des infractions plus ou moins sensibles à cette triple loi de l'unité.

La vie extérieure est une sorte de système organisé, qui représente un homme aussi exactement que les couleurs du colimaçon se reproduisent sur sa coquille. Aussi, dans la vie élégante, tout s'enchaîne et se commande. Quand M. Cuvier aperçoit l'os frontal, maxillaire ou crural de quelque bête, n'en induit-il pas toute une créature, fût-elle antédiluvienne, et n'en reconstruit-il pas aussitôt un individu classé, soit parmi les sauriens ou les marsupiaux, soit parmi les carnivores ou les herbivores?... Jamais cet homme ne s'est trompé : son génie lui a révélé les lois unitaires de la vie animale.

De même, dans la vie élégante, une seule chaise doit déterminer toute une série de meubles, comme l'éperon fait supposer un cheval. Telle toilette annonce telle sphère de noblesse et de bon goût. Chaque fortune a sa base et son sommet. Jamais les Georges Cuvier de l'élégance ne s'exposent à porter des jugements erronés: ils vous diront à quel nombre de zéros, dans le chiffre des revenus, doivent appartenir les galeries de tableaux, les chevaux de

race pure, les tapis de la Savonnerie, les rideaux de soie diaphane, les cheminées de mosaïque, les vases étrusques et les pendules surmontées d'une statue échappée au ciseau des Cortot ou des David. Apportez-leur enfin une seule patère : ils en déduiront tout un boudoir, une chambre, un palais.

Cet ensemble rigoureusement exigé par l'unité rend solidaires tous les accessoires de l'existence; car un homme de goût juge, comme un artiste, sur un rien. Plus l'ensemble est parfait, plus un barbarisme y est sensible. Il n'y a qu'un sot ou un homme de génie qui puisse mettre une bougie dans un martinet. Les applications de cette grande loi fashionable furent bien comprises de la femme célèbre (madame T...) à laquelle nous devons cet aphorisme :

XXII

On connaît l'esprit d'une maîtresse de maison en franchissant le seuil de sa porte.

Cette vaste et perpétuelle image qui représente[1] votre fortune ne doit jamais en être le spécimen infidèle; car vous seriez placé entre deux écueils : l'avarice ou l'impuissance. Or, trop vain comme trop modeste, vous n'obéissez plus à cette unité, dont la moindre des conséquences est d'amener un heureux équilibre entre vos forces productrices et votre forme extérieure.

Une faute aussi capitale déduit toute une physionomie.

Premier terme de cette proposition, l'avarice a déjà été jugée; mais, sans pouvoir être accusés d'un vice aussi honteux, beaucoup de gens, jaloux d'obtenir deux résultats, tâchent de mener une vie élégante avec économie. Ceux-là parviennent sûrement à un but : ils sont ridicules. Ne ressemblent-ils pas, à tout le moment, à des machinistes inhabiles dont les décorations laissent apercevoir les ressorts, les contre-poids et les coulisses? manquant ainsi à ces deux axiomes fondamentaux de la science :

1. Ces mots *bien représenter*, la *représentation*, n'ont pas d'autre origine. *(Note de l'Auteur.)*

XXIII

L'effet le plus essentiel de l'élégance est de cacher les moyens.

XXIV

Tout ce qui révèle une économie est inélégant.

En effet, l'économie est un moyen. Elle est le nerf d'une bonne administration, mais elle ressemble à l'huile qui donne de la souplesse et de la douceur aux roues d'une machine : il ne faut ni la voir ni la sentir.

Ces inconvénients ne sont pas les seuls châtiments dont les gens parcimonieux soient punis. En restreignant le développement de leur existence, ils descendent de leur sphère, et, malgré leur pouvoir, se mettent au niveau de ceux que la vanité précipite vers l'écueil opposé. Qui ne frémirait pas de cette épouvantable fraternité?

Que de fois n'avez-vous pas rencontré, à la ville ou à la campagne, des bourgeois semi-aristocrates qui, parés outre mesure, sont obligés, faute d'un équipage, de calculer leurs visites, leurs plaisirs et leurs devoirs d'après Matthieu Laensberg? Esclave de son chapeau, madame redoute la pluie, et monsieur craint le soleil ou la poussière. Impressibles comme des baromètres, ils devinent le temps, quittent tout et disparaissent à l'aspect d'un nuage. Mouillés et crottés, ils s'accusent réciproquement, au logis, de leurs misères; gênés partout, ils ne jouissent de rien.

Cette doctrine a été résumée par un aphorisme applicable à toutes les existences, depuis celle de la femme forcée de retrousser sa robe pour s'asseoir en voiture, jusqu'au petit prince d'Allemagne qui veut avoir des bouffes :

XXV

De l'accord entre la vie extérieure et la fortune résulte l'aisance.

L'observation religieuse de ce principe permet seule à un homme de déployer, jusque dans ses moindres actes, une liberté sans laquelle la grâce ne saurait exister. S'il mesure ses désirs sur sa puissance, il reste dans sa sphère sans avoir peur d'en déchoir. Cette sécurité d'action, qu'on pourrait nommer la *conscience du bien-être*, nous préserve de tous les orages occasionnés par une vanité mal entendue.

Ainsi les experts de la vie élégante ne tracent pas de longs chemins en toile verte sur leurs tapis, et ne redoutent pas, pour eux, les visites d'un vieil oncle asthmatique. Ils ne consultent pas le thermomètre pour sortir avec leurs chevaux. Également soumis aux charges de la fortune et à ses bénéfices, ils ne paraissent jamais contrariés d'un dommage; car, chez eux, tout se répare avec de l'argent, ou se résout par le plus ou moins de peine que prennent leurs gens. Mettre un vase, une pendule en cage, couvrir ses divans de housses, ensacher un lustre, n'est-ce pas ressembler à ces bonnes gens qui, après avoir fait des tirelires pour s'acheter des candélabres, les habillent aussitôt d'une gaze épaisse? L'homme de goût doit jouir de tout ce qu'il possède. Comme Fontenelle, *il n'aime pas les choses qui veulent être trop respectées*. A l'exemple de la nature, il ne craint pas d'étaler tous les jours sa splendeur; il peut la reproduire. Aussi n'attend-il pas que, semblables aux vétérans du Luxembourg, ses meubles lui attestent leurs services par de nombreux chevrons, pour en changer la destination, et ne se plaint-il jamais du prix excessif des choses, car il a tout prévu. Pour l'homme *de la vie occupée*, les réceptions sont des solennités; il a ses *sacres* périodiques pour lesquels il fait ses déballages, vide ses armoires et décapuchonne ses bronzes; mais l'homme *de la vie élégante* sait recevoir à toute heure, sans se laisser surprendre. Sa devise est celle d'une famille dont la gloire s'associe à la découverte du nouveau monde; il est *semper paratus*, toujours prêt, toujours semblable à lui-même. Sa maison, ses gens, ses voitures, son luxe, ignorent le préjugé du dimanche. Tous les jours sont des jours de fête. Enfin, *si magna licet componere parvis*, il est comme le fameux Dessein, qui répondait, sans se déranger, en apprenant l'arrivée du duc d'York :

— Mettez-le au n° 4.

Ou comme la duchesse d'Abrantès, qui, priée la veille par Napoléon de recevoir la princesse de Westphalie au Raincy, donne le lendemain les plaisirs d'une chasse royale, d'opulents festins et un bal somptueux à des souverains.

Tout fashionable doit imiter, dans sa sphère, cette large entente de l'existence : il obtiendra facilement ces merveilleux résultats par une constante recherche, par une exquise fraîcheur dans les détails. Le soin perpétue la bonne grâce de l'ensemble, et de là vient cet axiome anglais :

XXVI

L'entretien est le *sine quâ non* de l'élégance.

L'entretien n'est pas seulement cette condition vitale de la propreté qui nous oblige d'imprimer aux choses leur lustre journalier : ce mot exprime tout un système.

Du moment que la finesse et la grâce des tissus ont remplacé, dans le costume européen, la lourdeur des draps d'or et les cottes armoriées du laborieux moyen âge, une révolution immense a eu lieu dans les choses de la vie. Au lieu d'enfouir un fonds dans un mobilier périssable, nous en avons consommé l'intérêt en objets plus légers, moins chers, faciles à renouveler, et les familles n'ont plus été déshéritées du capital [1].

Ce calcul d'une civilisation avancée a reçu ses derniers développements en Angleterre. Dans cette patrie du confortable, le matériel de la vie est considéré comme un grand vêtement essentiellement muable et soumis aux caprices de la fashion. Les riches changent annuellement leurs chevaux, leurs voitures, leurs ameublements; les diamants mêmes sont remontés; tout prend une forme nouvelle. Aussi les moindres meubles sont-ils fabriqués dans cet esprit;

1. L'habit de Bassompierre, que nous citons à cause de la vulgarité du fait, coûtait cent mille écus de notre monnaie actuelle. Aujourd'hui, l'homme le plus élégant ne dépense pas quinze mille francs pour sa toilette, et renouvelle ses habits à chaque saison. La différence du capital employé constitue des différences de luxe qui ne détruisent pas cette observation : elle s'applique à la toilette des femmes et à toutes les parties de notre science. *(Note de l'Auteur.)*

les matières premières y sont sagement économisées. Si nous ne sommes pas encore parvenus à ce degré de science, nous avons cependant fait quelques progrès. Les lourdes menuiseries de l'Empire sont entièrement condamnées, ainsi que ses voitures pesantes et ses sculptures, demi-chefs-d'œuvre qui ne satisfaisaient ni l'artiste ni l'homme de goût. Nous marchons enfin dans une voie d'élégance et de simplicité. Si la modestie de nos fortunes ne permet pas encore des mutations fréquentes, nous avons au moins compris cet aphorisme qui domine les mœurs actuelles :

XXVII

Le luxe est moins dispendieux que l'élégance.

Et nous tendons à nous éloigner du système en vertu duquel nos aïeux considéraient l'acquisition d'un meuble comme un placement de fonds ; car chacun a senti instinctivement qu'il est tout à la fois plus élégant et plus confortable de manger dans un service de porcelaine unie que de montrer aux curieux une coupe sur laquelle Constantin a copié la *Fornarina*. Les arts enfantent des merveilles que les particuliers doivent laisser aux rois, et des monuments qui n'appartiennent qu'aux nations. L'homme assez niais pour introduire dans l'ensemble de sa vie un seul échantillon d'une existence supérieure cherche à paraître ce qu'il n'est pas, et retombe alors dans cette impuissance dont nous avons tâché de flétrir les ridicules. Aussi nous avons rédigé la maxime suivante pour éclairer les victimes de la manie des grandeurs :

XXVIII

La vie élégante étant un habile développement de l'amour-propre, tout ce qui révèle trop fortement la vanité y produit un pléonasme.

Chose admirable !... Tous les principes généraux de la science ne sont que des corollaires du grand principe que nous avons pro-

clamé ; car l'entretien et ses lois sont en quelque sorte la conséquence immédiate de l'*unité*.

Bien des personnes nous ont objecté l'énormité des dépenses nécessitées par nos despotiques aphorismes...

— Quelle fortune, nous a-t-on dit, pourrait suffire aux exigences de vos théories?... Le lendemain du jour où une maison a été remeublée, retapissée, où une voiture a été restaurée, où la soie d'un boudoir a été changée, un fashionable ne vient-il pas insolemment appuyer sa tête pommadée sur une tenture? Un homme en colère n'arrive-t-il pas exprès pour souiller un tapis? Des maladroits n'accrochent-ils pas la voiture? Et peut-on toujours empêcher les impertinents de franchir le seuil sacré du boudoir?

Ces réclamations, présentées avec l'art spécieux dont les femmes savent colorer toutes leurs défenses, ont été pulvérisées par cet aphorisme :

XXIX

Un homme de bonne compagnie ne se croit plus le maître de toutes les choses qui, chez lui, doivent être mises à la disposition des autres.

Un élégant ne dit pas tout à fait, comme le roi, *notre* voiture, *notre* palais, *notre* château, *nos* chevaux, mais il sait empreindre toutes ses actions de cette délicatesse royale; heureuse métamorphose à l'aide de laquelle un homme semble convier à sa fortune tous ceux dont il s'entoure. Aussi cette noble doctrine implique-t-elle un autre axiome, non moins important que le précédent :

XXX

Admettre une personne chez vous, c'est la supposer digne d'habiter votre sphère.

Alors, les prétendus malheurs dont une petite-maîtresse demanderait raison à nos dogmes absolus ne peuvent procéder que d'un défaut de tact impardonnable. Une maîtresse de maison peut-elle

jamais se plaindre d'un manque d'égards ou de soin? N'est-ce pas sa faute? N'existe-t-il pas, pour les gens comme il faut, des signes maçonniques à la faveur desquels ils doivent se reconnaître? En ne recevant dans son intimité que ses égaux, l'homme élégant n'a plus d'accidents à redouter; s'il en survient, ce sont de ces coups du sort que personne n'est dispensé de subir. L'antichambre est une institution en Angleterre, où l'aristocratie a fait de si grands progrès : il est peu de maisons qui n'aient un parloir. Cette pièce est destinée à donner audience à tous les inférieurs. La distance plus ou moins grande qui sépare nos oisifs des hommes occupés est représentée par l'étiquette. Les philosophes, les frondeurs, les rieurs, qui se moquent des cérémonies, ne recevraient pas leur épicier, fût-il électeur de grand collége, avec les attentions dont ils entoureraient un marquis. Il ne s'ensuit pas que les fashionables méprisent les travailleurs : bien loin, ils ont pour eux une admirable formule de respect social : « Ce sont des *gens estimables.* »

Il est aussi maladroit à un élégant de se moquer de la classe industrielle que de tourmenter des mouches à miel, que de déranger un artiste qui travaille : cela est de mauvais ton.

Les salons appartiennent donc à ceux qui ont le *pied élégant,* comme les frégates à ceux qui ont le *pied marin.* Si vous n'avez pas refusé nos prolégomènes, il faut en accepter toutes les conséquences.

De cette doctrine dérive un aphorisme fondamental :

XXXI

Dans la vie élégante, il n'existe plus de supériorité : on y traite de puissance à puissance.

Un homme de bonne compagnie ne dit à personne : « J'ai l'honneur, etc. » Il n'est le très-humble serviteur d'aucun homme.

Le sentiment des convenances dicte aujourd'hui de nouvelles formules, que les gens de goût savent approprier aux circonstances. Sous ce rapport, nous conseillons aux esprits stériles de consulter

les *Lettres de Montesquieu*. Cet illustre écrivain a déployé une rare souplesse de talent dans la manière dont il termine ses moindres billets, en horreur de l'absurde monographie du « J'ai l'honneur d'être... »

Du moment que les gens de la vie élégante représentent les aristocraties naturelles d'un pays, ils se doivent réciproquement les égards de l'égalité la plus complète. Le talent, l'argent et la puissance donnant les mêmes droits, l'homme en apparence faible et dénué auquel vous adressez maladroitement un léger coup de tête sera bientôt au sommet de l'État, et celui que vous saluez obséquieusement va rentrer demain dans le néant de la fortune sans pouvoir.

Jusqu'ici, l'ensemble de nos dogmes a plutôt embrassé l'esprit que la forme des choses. Nous avons en quelque sorte présenté l'*esthétique* de la vie élégante. En recherchant les lois générales qui régissent les détails, nous avons été moins étonné que surpris de découvrir une sorte de similitude entre les vrais principes de l'architecture et ceux qu'il nous reste à tracer. Alors, nous nous sommes demandé si, par hasard, la plupart des objets qui servent à la vie élégante n'étaient pas dans le domaine de l'architecture. Le vêtement, le lit, le coupé, sont des abris de la personne, comme la maison est le grand vêtement qui couvre l'homme et les choses à son usage. Il semble que nous ayons employé tout, jusqu'au langage, comme l'a dit M. de Talleyrand, pour cacher une vie, une pensée qui, malgré nos efforts, traverse tous les voiles.

Sans vouloir donner à cette règle plus d'importance qu'elle n'en mérite, nous consignerons ici quelques-unes de ces règles :

XXXII

L'élégance veut impérieusement que les moyens soient appropriés au but.

De ce principe dérivent deux autres aphorismes qui en sont la conséquence immédiate.

XXXIII

L'homme de goût doit toujours savoir réduire le besoin au simple.

XXXIV

Il faut que chaque chose paraisse ce qu'elle est.

XXXV

La prodigalité des ornements nuit à l'effet.

XXXVI

L'ornement doit être mis en haut.

XXXVII

En toute chose, la multiplicité des couleurs sera de mauvais goût.

Nous ne chercherons pas à démontrer ici par quelques applications la justesse de ces axiomes, car, dans les deux parties suivantes, nous en développerons plus rationnellement les conséquences, en signalant leurs effets à chaque détail. Cette observation nous a conduit à retrancher de cette partie les principes généraux qui devaient dominer chacune des divisions subsidiaires de la science, pensant qu'ils seraient mieux placés, en forme de sommaires, au commencement des chapitres dont ils régissent plus spécialement les matières.

Du reste, tous les préceptes que nous avons déjà proclamés, auxquels nous serons forcé de recourir souvent par la suite, pr ront paraître vulgaires à bien des gens.

Nous accepterions au besoin ce reproche comme un éloge. Cependant, malgré la simplicité de ces lois, que plus d'un élégantologiste aurait peut-être mieux rédigées, déduites ou enchaînées, nous n'achèverons pas sans faire observer aux néophytes de la fashion que le bon goût ne résulte pas encore tant de la connaissance de ces règles que de leur application. Un homme doit pratiquer cette science avec l'aisance qu'il met à parler sa langue maternelle. Il est dangereux de balbutier dans le monde élégant. N'avez-vous pas souvent vu de ces demi-fashionables qui se fatiguent à courir après la grâce, sont gênés s'ils voient un pli de moins à leur chemise, et suent sang et eau pour arriver à une fausse correction, semblables à ces pauvres Anglais tirant à chaque mot leur *pocket?* Souvenez-vous, pauvres crétins de la vie élégante, que de notre XXXIII[e] aphorisme résulte essentiellement cet autre principe, votre condamnation éternelle :

XXXVIII

L'élégance travaillée est à la véritable élégance ce qu'est une perruque à des cheveux.

Cette maxime implique, en conséquence sévère, le corollaire suivant :

XXXIX

Le *dandysme* est une hérésie de la vie élégante.

En effet, le dandysme est une affectation de la mode. En se faisant dandy, un homme devient un meuble de boudoir, un mannequin extrêmement ingénieux, qui peut se poser sur un cheval ou sur un canapé, qui mord ou tette habituellement le bout d'une canne, mais un être pensant..., jamais! L'homme qui ne voit que la mode dans la mode est un sot. La vie élégante n'exclut ni la pensée ni la science : elle les consacre. Elle ne doit pas apprendre seulement à jouir du temps, mais à l'employer dans un ordre d'idées extrêmement élevé.

Puisque nous avons, en commençant cette seconde partie de notre traité, trouvé quelque similitude entre nos dogmes et ceux du christianisme, nous la terminerons en empruntant à la théologie des termes scolastiques propres à exprimer les résultats obtenus par ceux qui savent appliquer nos principes avec plus ou moins de bonheur.

Un homme nouveau se produit, ses équipages sont de bon goût; il reçoit à merveille, ses gens ne sont pas grossiers; il donne d'excellents dîners; il est au courant de la mode, de la politique, des mots nouveaux, des usages éphémères; il en crée même; enfin, chez lui, tout a un caractère de confortabilisme exact. Il est en quelque sorte le *méthodiste* de l'élégance, et marche à la hauteur du siècle. Ni gracieux ni déplaisant, vous ne citerez jamais de lui un mot inconvenant, et il ne lui échappe aucun geste de mauvais ton... N'achevons pas cette peinture; cet homme a la *grâce suffisante.*

Ne connaissons-nous pas tous un aimable égoïste qui possède le secret de nous parler de lui sans trop nous déplaire? Chez lui, tout est gracieux, frais, recherché, poétique même. Il se fait envier. Tout en vous associant à ses jouissances, à son luxe, il semble craindre votre manque de fortune. Son obligeance, tout en discours, est une politesse perfectionnée. Pour lui, l'amitié n'est qu'un thème dont il connaît admirablement bien la richesse, et dont il mesure les modulations au diapason de chaque personne.

Sa vie est empreinte d'une personnalité perpétuelle, dont il obtient le pardon grâce à ses manières : artiste avec les artistes, vieux avec un vieillard, enfant avec les enfants, il séduit sans plaire, car il nous ment dans son intérêt et nous amuse par calcul. Il nous garde et nous câline parce qu'il s'ennuie, et, si nous nous apercevons aujourd'hui que nous avons été joués, demain nous irons encore nous faire tromper... Cet homme a la *grâce essentielle.*

Mais il est une personne dont la voix harmonieuse imprime au discours un charme également répandu dans ses manières. Elle sait et parler et se taire, s'occupe de vous avec délicatesse, ne manie que des sujets de conversation convenables; ses mots sont heureusement choisis; son langage est pur, sa raillerie caresse et sa critique ne blesse pas. Loin de contredire avec l'ignorante assu-

rance d'un sot, elle semble chercher, en votre compagnie, le bon sens ou la vérité. Elle ne disserte pas plus qu'elle ne dispute; elle se plaît à conduire une discussion qu'elle arrête à propos. D'humeur égale, son air est affable et riant. Sa politesse n'a rien de forcé, son empressement n'est point servile; elle réduit le respect à n'être plus qu'une ombre douce; elle ne vous fatigue jamais, et vous laisse satisfait d'elle et de vous. Entraîné dans sa sphère par une puissance inexplicable, vous retrouverez son esprit de bonne grâce empreint sur les choses dont elle s'environne ; tout y flatte la vue, et vous y respirez comme l'air d'une patrie. Dans l'intimité, cette personne vous séduit par un ton naïf. Elle est naturelle. Jamais d'effort, de luxe, d'affiche; ses sentiments sont simplement rendus parce qu'ils sont vrais. Elle est franche, sans offenser aucun amour-propre. Elle accepte les hommes comme Dieu les a faits, pardonnant aux défauts et aux ridicules; concevant tous les âges et ne s'irritant de rien, parce qu'elle a le tact de tout prévoir. Elle oblige avant de consoler, elle est tendre et gaie : aussi l'aimerez-vous irrésistiblement. Vous la prenez pour type et lui vouez un culte.

Cette personne a la *grâce divine et concomitante.*

Charles Nodier a su personnifier cet être idéal dans son *Ondet*, gracieuse figure à laquelle la magie du pinceau n'a pas nui. Mais ce n'est rien de lire la notice : il faut entendre Nodier lui-même racontant certaines particularités qui tiennent trop à la vie privée pour être écrites, et alors vous concevriez la puissance prestigieuse de ces créatures privilégiées....

Ce pouvoir magnétique est le grand but de la vie élégante. Nous devons tous essayer de nous en emparer; mais la réussite est toujours difficile, car la cause du succès est dans une belle âme. Heureux ceux qui l'exercent! il est si beau de voir tout nous sourire, et la nature et les hommes!...

Maintenant, les sommités sont entièrement parcourues : nous allons nous occuper des détails.

TROISIÈME PARTIE

DES CHOSES QUI PROCÈDENT IMMÉDIATEMENT DE LA PERSONNE

— Croyez-vous qu'on puisse être homme de talent sans toutes ces niaiseries?
— Oui, monsieur, mais vous serez un homme de talent plus ou moins aimable, bien ou mal élevé, répondit-elle.

Inconnus causant dans un salon.

CHAPITRE V

DE LA TOILETTE DANS TOUTES SES PARTIES

Nous devons à M. Auger, jeune écrivain dont l'esprit philosophique a donné de graves aspects aux questions les plus frivoles de la mode, une pensée que nous transformerons en axiome.

XL

La toilette est l'expression de la société.

Cette maxime résume toutes nos doctrines et les contient si virtuellement, que rien ne peut plus être dit qui ne soit un développement plus ou moins heureux de ce savant aphorisme.

L'érudit, ou l'homme du monde élégant, qui voudrait rechercher, à chaque époque, les costumes d'un peuple, en ferait ainsi l'histoire la plus pittoresque et la plus nationalement vraie. Expliquer la longue chevelure des Francs, la tonsure des moines, les cheveux rasés du serf, les perruques de Popocambou, la poudre aristocratique et les titus de 1790, ne serait-ce pas raconter les princi-

pales révolutions de notre pays? Demander l'origine des souliers à la poulaine, des aumônières, des chaperons, de la cocarde, des paniers, des vertugadins, des gants, des masques, du velours, c'est entraîner un *modilogue* dans l'effroyable dédale des lois somptuaires, et sur tous les champs de bataille où la civilisation a triomphé des mœurs grossières importées en Europe par la barbarie du moyen âge. Si l'Église excommunia successivement les prêtres qui prirent des culottes et ceux qui les quittèrent pour des pantalons; si la perruque des chanoines de Beauvais occupa jadis le parlement de Paris pendant un demi-siècle, c'est que ces choses, futiles en apparence, représentaient ou des idées, ou des intérêts : soit le pied, soit le buste, soit la tête, vous verrez toujours un progrès social, un système rétrograde ou quelque lutte acharnée se formuler à l'aide d'une partie quelconque du vêtement. Tantôt la chaussure annonce un privilége; tantôt le chaperon, le bonnet ou le chapeau signalent une révolution; là, une broderie ou une écharpe; ici, des rubans ou quelque ornement de paille expriment un parti : et alors vous appartenez aux croisés, aux protestants, aux Guises, à la Ligue, au Béarnais ou à la Fronde.

Avez-vous un bonnet vert? vous êtes un homme sans honneur.

Avez-vous une roue jaune, en guise de crachat, à votre surcot? allez, paria de la chrétienté!... Juif, rentre dans ton clapier à l'heure du couvre-feu, ou tu seras puni d'une amende.

Ah! jeune fille, tu as des *annels* d'or, des colliers mirifiques et des pendants d'oreilles qui brillent comme tes yeux de feu!... Prends garde! si le sergent de ville t'aperçoit, il te saisira et tu seras emprisonnée pour avoir ainsi *dèvallé* par la ville, courant, folle de ton corps, à travers les rues, où tu fais étinceler les yeux des vieillards dont tu ruines les escarcelles!...

Avez-vous les mains blanches?... vous êtes égorgé aux cris de « Vive Jacques Bonhomme! Mort aux seigneurs! »

Avez-vous une croix de Saint-André?... entrez sans crainte à Paris : Jean Sans-Peur y règne.

Portez-vous la cocarde tricolore?... fuyez!... Marseille vous assassinerait, car les derniers canons de Waterloo nous ont craché la mort et les vieux Bourbons!

Pourquoi la toilette serait-elle donc toujours le plus éloquent des styles, si elle n'était pas réellement tout l'homme, l'homme avec ses opinions politiques, l'homme avec le texte de son existence, l'homme hiéroglyphé? Aujourd'hui même encore, la *vestignomonie* est devenue presque une branche de l'art créé par Gall et Lavater. Quoique, maintenant, nous soyons à peu près tous habillés de la même manière, il est facile à l'observateur de retrouver dans une foule, au sein d'une assemblée, au théâtre, à la promenade, l'homme du Marais, du faubourg Saint-Germain, du pays Latin, de la Chaussée-d'Antin; le prolétaire, le propriétaire, le consommateur et le producteur, l'avocat et le militaire, l'homme qui parle et l'homme qui agit.

Les intendants de nos armées ne reconnaissent pas les uniformes de nos régiments avec plus de promptitude que le physiologiste ne distingue les livrées imposées à l'homme par le luxe, le travail ou la misère.

Dressez là un porte-manteau, mettez-y des habits!... Bien! Pour peu que vous ne vous soyez pas promené comme un sot qui ne sait rien voir, vous devinerez le bureaucrate à cette flétrissure des manches, à cette large raie horizontalement imprimée dans le dos par la chaise sur laquelle il s'appuie si souvent en pinçant sa prise de tabac ou en se reposant des fatigues de la fainéantise. Vous admirerez l'homme d'affaires dans l'enflure de la poche aux carnets; le flâneur, dans la dislocation des goussets, où il met souvent ses mains; le boutiquier, dans l'ouverture extraordinaire des poches, qui bâillent toujours, comme pour se plaindre d'être privées de leurs paquets habituels. Enfin, un collet plus ou moins propre, poudré, pommadé, usé; des boutonnières plus ou moins flétries; une basque pendante, la fermeté d'un bougran neuf, sont les diagnostics infaillibles des professions, des mœurs ou des habitudes. Voilà l'habit frais du dandy, l'elbeuf du rentier, la redingote courte du courtier marron, le frac à boutons d'or sablé du Lyonnais arriéré, ou le spencer crasseux d'un avare.

Brummel avait donc bien raison de regarder la TOILETTE comme le point culminant de la vie élégante; car elle domine les opinions, elle les détermine, elle règne! C'est peut-être un malheur, mais ainsi va le monde. Là où il y a beaucoup de sots, les sottises se

perpétuent; et certes, il faut bien reconnaître alors cette pensée pour axiome :

XLI

L'incurie de la toilette est un suicide moral.

Mais, si la toilette est tout l'homme, elle est encore bien plus toute la femme. La moindre incorrection dans une parure peut faire reléguer une duchesse inconnue dans les derniers rangs de la société.

En méditant sur l'ensemble des questions graves dont se compose la science du vêtement, nous avons été frappé de la généralité de certains principes qui régissent en quelque sorte tous les pays, et la toilette des hommes aussi bien que celle des femmes; puis nous avons pensé qu'il fallait, pour établir les lois du costume, suivre l'ordre même dans lequel nous nous habillons. Et alors certains faits prédominent l'ensemble : car, de même que l'homme s'habille avant de parler, d'agir, de même il se baigne avant de s'habiller. Les divisions de ce chapitre résultent donc d'observations consciencieuses qui ont ainsi dicté l'ordonnance de la matière vestimentaire :

§ Ier. Principes œcuméniques de la toilette.
§ II. De la propreté dans ses rapports avec la toilette.
§ III. De la toilette des hommes.
§ IV. De la toilette des femmes.
§ V. Des variations du costume, et résumé du chapitre.

§ I — PRINCIPES ŒCUMÉNIQUES DE LA TOILETTE

Les gens qui s'habillent à la manière du manouvrier, dont le corps endosse quotidiennement, et avec insouciance, la même enveloppe, toujours crasseuse et puante, sont aussi nombreux que ces niais allant dans le monde pour n'y rien voir, mourant sans avoir vécu, ne connaissant ni la valeur d'un mets ni la puissance des femmes, ne disant ni un bon mot ni une sottise. Mais,

« mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

S'il s'agit de les convertir à l'élégance, pourront-ils jamais comprendre ces axiomes fondamentaux de toutes nos connaissances?

XLII

La brute se couvre, le riche ou le sot se parent, l'homme élégant s'habille.

XLIII

La toilette est, tout à la fois, une science, un art, une habitude, un sentiment.

En effet, quelle est la femme de quarante ans qui ne reconnaîtra pas une science profonde dans la toilette? N'avouez-vous pas qu'il ne saurait exister de grâce dans le vêtement, si vous n'êtes accoutumé à le porter? Y a-t-il rien de plus ridicule que la grisette en robe de cour? Et quant au sentiment de la toilette, combien, par le monde, compterez-vous de dévotes, de femmes et d'hommes auxquels sont prodigués l'or, les étoffes, les soieries, les créations les plus merveilleuses du luxe, et qui s'en servent pour se donner l'air d'une idole japonaise! De là suit un aphorisme également vrai, que même les coquettes émérites et les professeurs de séduction doivent toujours étudier :

XLIV

La toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter.

Aussi n'est-ce pas tant le chiffon en lui-même que l'esprit du chiffon qu'il faut saisir. Il existe au fond des provinces, et même à Paris, un bon nombre de personnes capables de commettre, en fait de modes nouvelles, l'erreur de cette duchesse espagnole qui, recevant une précieuse cuvette de structure inconnue, crut, après

bien des méditations, entrevoir que sa forme la destinait à paraître sur la table, et offrit aux regards des convives une daube truffée, n'alliant pas des idées de propreté avec la porcelaine dorée de ce meuble nécessaire.

Aujourd'hui, nos mœurs ont tellement modifié le costume, qu'il n'y a plus de costume à proprement parler. Toutes les familles européennes ont adopté le drap, parce que les grands seigneurs, comme le peuple, ont compris instinctivement cette grande vérité : il vaut beaucoup mieux porter des draps fins, et avoir des chevaux, que de semer sur un habillement les pierreries du moyen âge et de la monarchie absolue. Alors, réduite à la toilette, l'élégance consiste en une extrême recherche dans les détails de l'habillement : c'est moins la simplicité du luxe qu'un luxe de simplicité. Il y a bien une autre élégance; mais elle n'est que la vanité dans la toilette. Elle pousse certaines femmes à porter des étoffes bizarres pour se faire remarquer, à se servir d'agrafes en diamants pour attacher un nœud; à mettre une boucle brillante dans la coque d'un ruban; de même que certains martyrs de la mode, gens à cent louis de rente, habitant une mansarde et voulant *se mettre dans le dernier genre,* ont des pierres à leur chemise le matin, attachent leurs pantalons avec des boutons d'or, retiennent leurs fastueux lorgnons par des chaînes, et vont dîner chez Tabar!... Combien de ces Tantales parisiens ignorent, volontairement peut-être, cet axiome :

XLV

La toilette ne doit jamais être un luxe.

Beaucoup de personnes, même de celles auxquelles nous avons reconnu quelque distinction dans les idées, de l'instruction et de la supériorité de cœur, savent difficilement connaître le point d'intersection qui sépare la toilette de pied et la toilette de voiture!

Quel plaisir ineffable, pour l'observateur, pour le connaisseur, de rencontrer par les rues de Paris, sur les boulevards, ces femmes de génie qui, après avoir signé leur nom, leur rang, leur fortune, dans le sentiment de leur toilette, ne paraissent rien aux

yeux du vulgaire, et sont tout un poëme pour les artistes, pour les gens du monde occupés à flâner! C'est un accord parfait entre la couleur du vêtement et les dessins; c'est un fini dans les agréments qui révèle la main industrieuse d'une adroite femme de chambre. Ces hautes puissances féminines savent merveilleusement bien se conformer à l'humble rôle de piéton, parce qu'elles ont maintes fois expérimenté les hardiesses autorisées par un équipage; car il n'y a que les gens habitués au luxe du carrosse qui savent se vêtir pour aller à pied.

C'est à l'une de ces ravissantes déesses parisiennes que nous devons les deux formules suivantes :

XLVI

L'équipage est un passe-port pour tout ce qu'une femme veut oser.

XLVII

Le fantassin a toujours à lutter contre un préjugé.

D'où il suit que l'axiome suivant doit, avant tout, régler les toilettes des prosaïques piétons :

XLVIII

Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût, comme tout ce qui est tumultueux.

Brummel a, du reste, laissé la maxime la plus admirable sur cette matière, et l'assentiment de l'Angleterre l'a consacrée :

XLIX

Si le peuple vous regarde avec attention, vous n'êtes pas bien mis : vous êtes trop bien mis, trop empesé, ou trop recherché.

D'après cette immortelle sentence, tout fantassin doit passer inaperçu. Son triomphe est d'être à la fois vulgaire et distingué,

reconnu par les siens et méconnu par la foule. Si Murat s'est fait surnommer le roi Franconi, jugez de la sévérité avec laquelle le monde poursuit un fat! Il tombe au-dessous du ridicule. Le trop de recherche est peut-être un plus grand vice que le manque de soin, et l'axiome suivant fera frémir sans doute les femmes à prétentions :

L

Dépasser la mode, c'est devenir caricature.

Maintenant, il nous reste à détruire la plus grave de toutes les erreurs qu'une fausse expérience accrédite chez les esprits peu accoutumés à réfléchir ou à observer; mais nous donnerons despotiquement et sans commentaires notre arrêt souverain, laissant aux femmes de bon goût et aux philosophes de salon le soin de le discuter.

LI

Le vêtement est comme un enduit; il met tout en relief, et la toilette a été inventée bien plutôt pour faire ressortir des avantages corporels que pour voiler des imperfections.

D'où suit ce corollaire naturel :

LII

Tout ce qu'une toilette cherche à cacher, dissimuler, augmenter et grossir plus que la nature ou la mode ne l'ordonnent ou ne le veulent, est toujours censé vicieux.

Aussi toute mode qui a pour but un mensonge est essentiellement passagère et de mauvais goût.

D'après ces principes, dérivés d'une jurisprudence exacte, basés sur l'observation, et dus au calcul le plus sévère de l'amour-propre humain ou féminin, il est clair qu'une femme mal faite, déjetée,

bossue ou boiteuse, doit essayer, par politesse, de diminuer les défauts de sa taille; mais elle serait moins qu'une femme, si elle s'imaginait produire la plus légère illusion. Mademoiselle de la Vallière boitait avec grâce, et plus d'une bossue sait prendre sa revanche par les charmes de l'esprit ou par les éblouissantes richesses d'un cœur passionné. Nous ne savons pas quand les femmes comprendront qu'un défaut leur donne d'immenses avantages!... L'homme ou la femme parfaits sont les êtres les plus nuls.

Nous terminerons ces réflexions préliminaires, applicables à tous les pays, par un axiome qui peut se passer de commentaires :

LIII

Une déchirure est un malheur, une tache est un vice.

. . . .

Octobre-novembre 1830.

DE

CE QUI N'EST PAS A LA MODE

Connaître ce qui est à la mode, c'est une science. Cela s'étudie t s'apprend.

Savoir ce qui n'est pas à la mode, c'est un instinct. Cela se evine et se sent.

Vingt journaux attentifs, mille élégants avoués vous avertissent e ce qui est convenable; la toilette dont on s'informe, le livre dont n parle, le salon où l'on s'étouffe, le théâtre qui ne fait pas faillite ont à coup sûr à la mode. Trop d'indices assurés font aisément econnaître un succès, pour qu'il y ait mérite à s'associer à la voix ublique.

Mais ce qui n'est pas aussi manifeste, c'est ce qu'il faut abanonner, ce dont on ne parle plus, ce dont on n'a pas encore parlé, e qu'il faut trahir, et les hommes et les choses qu'on ne doit jaiais avoir connus.

En mode, faire est d'un grand talent, s'abstenir d'un beau géie.

Aussi combien peu l'on rencontre de ces hommes ne jetant imais dans la conversation un mot qui ne dit plus ce que le dic-onnaire lui faisait dire, et sachant qu'il y a des plaisirs qui ne ont plus partie de ceux de la bonne compagnie, et dont on ne doit imais prononcer le nom!

On peut ne pas inviter l'homme qui ne se pâme pas à made-ioiselle Taglioni; mais il faut chasser celui qui propose d'aller à Opéra-Comique. Si j'étais femme, j'aimerais autant qu'on me emandât des nouvelles de l'amant qui m'a quittée.

..ette phrase : *Ce qui n'est pas à la mode,* renferme dans sa courte contexture le catalogue complet des gloires déchues; elle enserre dans sept petits mots l'histoire des mérites méconnus, et des sots reconnus; des femmes passées et des beaux en perruque; elle met sur la même ligne les banquiers économes, les juges inamovibles, les deux cent vingt et un, les voitures jaunes, les héros de juillet et les chiens anglais.

La plèbe de nos lecteurs s'imagine peut-être que nous faisons de la fatuité ou de la passion : nullement; nous regardons et nous écrivons. En France, tout est mode : mais trois jours suffisent à user la gloire la plus haute, le succès le plus éclatant. Trois jours, c'est tout : le quatrième, on importune; le cinquième, on ennuie; le sixième, on vous hait, et l'on vous proscrit le septième. Ce fut le temps de faire le monde.

Électeurs, que pensez-vous de ces deux cent vingt et un que vous avez réélus comme l'espoir de la France, le salut de la patrie, la digne expression de nos vœux pour la liberté? Ne vous semblent-ils pas au-dessous de leur mission? N'ont-ils pas arrêté la Révolution dans sa course, au risque de la faire cabrer et de se voir jeter à terre comme des jockeys inhabiles? Hargneux contre toute opposition, se pavanant de tout le danger dont on les a sauvés, et qu'ils n'ont pas couru; ingrats envers la presse, haïssant et craignant la nouvelle génération, leurs jours de vogue sont passés. Au reste, c'est dans leur sein qu'on peut trouver toutes les nuances délicates de cette sorte d'exclusion qui les frappe tous. Ainsi, il sera juste de dire que M. Madier de Montjau n'est plus à la mode, que M. Charles Dupin n'y a jamais été, que M. Thiers ne peut pas s'y mettre, et que M. Salvandy n'y sera jamais.

Ces messieurs des communes se fâcheront-ils de cette triste vérité? Il ne le faut pas. De plus méritants qu'eux subissent déjà cette conséquence de tout ce qui se fait remarquer quelques jours. Demandez aux gens du pouvoir ce qui est à la mode dans leurs bureaux. Est-ce cette brave jeunesse qui a combattu dans les rues de Paris, ces hommes de conscience qui ont sacrifié, sous Charles X, leur fortune au maintien des bonnes doctrines? Point. Le pouvoir les méconnaît, les dénigre, les chasse. Il y a tel ministère, tout barricadé de canaille jésuitique, où les lettres des réclamants sont in-

terceptées, leur existence calomniée, leurs services méconnus, et où l'on n'a de chance d'obtenir ni justice ni réparation, à moins qu'on ne soit le valet d'un ancien valet de M. de Villèle. Les patriotes ne sont pas à la mode au pouvoir.

Brave peuple français, que cela ne t'étonne pas. Dans de plus grands intérêts, tu as prononcé des arrêts aussi injustes. Gens du monde, ne vous souvient-il plus que, malgré sa beauté séraphique, M. de Beauvais fut obligé de céder la palme des oratoires à M. de Paris, et que le violon de Tolbecque a détrôné le flageolet de Collinet?

Si nous nous occupons aujourd'hui de ce sujet, c'est qu'il y a eu révolution dans la mode comme dans le monde politique; c'est que les fusillades de juillet ont tué bien d'autres gens que les morts du Louvre, de Grenelle et de la fontaine des Innocents; elles ont détruit bien d'autres existences que celles d'un roi, de sa famille et de sa cour.

Les petites soirées littéraires, les petites adulations poétiques, les engouements romantiques de la coterie et les bouffonneries classiques de l'Académie sont restés sur place; toutes ces petites voix aigres qui se louangeaient se sont perdues dans le cri populaire qui s'est élevé. C'est au point que M. Émile Deschamps est obligé de se mettre devant sa glace pour se dire à lui-même : « Vous êtes un homme d'un beau génie. » La littérature romantique n'est plus à la mode.

La petite littérature de M. Scribe s'y est noyée aussi. *Bertrand, Suzette, Stanislas*, toutes ces petites grimeries, assez drôles sous le régime des censeurs, n'ont pu supporter le grand air ni le grand jour de la liberté. Le Gymnase n'est plus à la mode.

Voyez comme nous courions insensiblement, il y a six mois, aux mœurs de la Régence! L'oisiveté, le luxe envahissaient les esprits élégants; les longs soupers, les nuits sans sommeil, les femmes équivoques, le rire de tout et sur tout, les voitures et les vins exquis, tous ces éléments d'une vie débauchée s'appelaient *fashionable :* encore deux ans, et nous aurions affecté la chemise débraillée, le gilet taché et l'allure incertaine. Juillet a mis fin aux orgies; elles ne sont plus de mode.

Ce qui n'est pas à la mode, c'est ce gros patriote proscrit sous

la Restauration, qui voudrait que quinze ans de repos lui eussent gagné trois grades dans l'armée.

Ce qui n'est pas à la mode, c'est ce petit monsieur, écrivain pamphlétaire il y a quelques jours, et maintenant administrateur inhabile et impudent; c'est cet écolier, devenu préfet pour avoir suivi assidûment un cours d'histoire; c'est ce carliste rampant, qui effrayait M. de Polignac par son exagération et qu'on a trouvé suffisamment patriote pour lui donner un superbe emploi.

Ce qui n'est pas à la mode, c'est ce journal qui fait de l'aristocratie de principes devant l'impunité, après avoir été lâche dans les jours de danger; c'est cette petite feuille ordurière et grasse, qui pue la chandelle et qui s'appelle *le Corsaire*; c'est ce monsieur qui s'est vu, lui seul, partout où l'on s'est battu, et ce libérateur de la patrie qu'on n'a vu nulle part.

Ce qui n'est pas à la mode surtout, c'est l'argent.

Décembre 1830.

L'AMOUR

CONSIDÉRÉ DE PROFIL, DE TROIS QUARTS, DE FACE,
SENS DESSUS DESSOUS, VOIRE MÊME A REBOURS

L'amour, dans un pays d'athées, ferait adorer la Divinité.

ROCHESTER.

L'amour, c'est des bêtises !...

Dicton de la rue Vivienne.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : « Adieu prudence ! »

LA FONTAINE.

... Qu'est-ce que l'amour ? — Je n'en sais rien. — Mais qu'entend-on ordinairement par amour ? — Ah ! c'est autre chose. L'amour, c'est cette suave émotion qui causa le sac, le pillage, l'incendie, l'anéantissement de Troyes. (Troyes l'antique et non en Champagne.) C'est cette jolie passion qui porte à toute sorte de gentillesses et de belles actions, entre autres à se brûler la cervelle. C'est ce sentiment éclectique qui fait tout sacrifier à une créature parce qu'on l'aime, fût-elle laide comme ma première maîtresse. C'est cet instinct jovial qui vous égaye à la vue de toute femme jolie. Et puis c'est encore, pour certaines constitutions, cette extase polie qu'on éprouve en présence d'un être adoré ou seulement devant sa miniature, qui sera charmante si elle est de Maricot, rue Taitbout, nº 23. C'est cette passion platonique et contemplative qui dure cinq et dix ans sans augmentation ni diminution du degré calorifique; voire même ce caprice pour un

piquant minois, qu'on se passe si l'on peut, qu'on oublie quand il est passé.

Voilà l'amour.

Ensuite, ces significations analytiques se multiplient, s'augmentent et se subdivisent en autant d'autres encore qu'il y a de cervelets concevant l'amour, sujet passablement élastique, comme on sait. Après, viennent encore l'amour théorique et l'amour pratique, le tout par principes, et puis c'est fini.

Maintenant, que celui qui voudra déraisonner, c'est-à-dire tirer des conséquences et des inductions sur l'amour, débrouille ce chaos pour en extraire une signification analogue à ses goûts, à sa façon de sentir, il est certain d'avance de se trouver en opposition avec les trois quarts des êtres pensants, ce qui n'est nullement engageant pour argumenter en faveur d'une préférence quelconque. Par exemple, on peut, sans redouter le mérite de la nouveauté, avancer avec une assurance toute culinaire que ce qu'on entend communément par amour, est tout simplement l'appétit d'un second estomac, aussi impérieux que l'organe gastronomique, appétit naturel à l'espèce humaine comme aux autres. Seulement, les formes, le charme, l'assaisonnement enfin qu'on s'est plu à y ajouter, sont le résultat des difficultés dont nos institutions sociales l'accommodent; et cette opiniâtreté d'appétit, ce penchant général vers la consommation dérivent de ces mêmes difficultés qui, d'après l'ordre des dispositions primitives, ne devraient point subsister.

Je pense bien qu'à un pareil langage, tous les langoureux, professeurs, amateurs et élèves de sensiblerie vont crier au blasphème; qu'ils vont me traiter de *matérialiste;* m'accuser de faire ici de l'animalisation au lieu de caricature, de rabaisser l'espèce humaine au rang des bêtes à deux, quatre et six pattes, depuis le crocodile et l'oiseau-mouche jusqu'au caniche inclusivement. Mais, mon Dieu, quel mal y aurait-il donc après tout? On peut, en pareille matière, placer l'homme entre le caniche et le crocodile, et, pour justifier une pareille camaraderie aux yeux des scandalisés, il suffira de leur poser une seule question. — Comme vous, comme Mahieux, comme tous les enfants de la civilisation de ce XIX[e] siècle, où les rôles sont tracés à l'avance par la routine des temps,

ils dépensent auprès d'une jolie femme cinq ou six mois, plus ou moins, à suivre un cours d'harmonie poussive et aspirante, un cours de galanterie soumise et attentionneuse, et puis ils appellent cela de l'amour. — Eh bien, maintenant, je leur demanderai, dans le cas où, comme un honnête caniche bien peigné, aux soies ondoyantes, point bossu, caniche fashionable enfin, ils pourraient satisfaire leur appétit d'après cet axiome gastronomique : *Au plus fort la sauce*, je leur demanderai s'ils se condamneraient ainsi bénévolement au triste rôle du Gastronome sans argent, avec le moyen de remplir celui plus profitable du Gourmand de Corcelet.

— Ah ! non, ma foi ! diront-ils tous, c'est très-vrai, mais c'est désolant, c'est révoltant même, pour la dignité à deux pieds.

Ceci est possible. Mais c'est vrai, et, pourvu qu'Alfred Coudreux [1] ait raison, peu lui importe le reste.

Cela posé, il est constant que l'amour avec toutes ses illusions charmeresses et ses inconvénients désillusoires est le résultat de la civilisation en grand costume et non de sa nature primitive; que le blasement qui vient à sa suite est encore inné dans le cœur humain, et que notre contrat social contrarie terriblement ces deux dispositions naturelles, de même que l'appétit des consommateurs. Dès lors, il est prouvé que, quand deux êtres s'adorent parce qu'ils se trouvent gentils à croquer, ce sentiment doit avoir un terme, et que plus il augmente, plus il approche de sa fin. Ainsi, quand deux gastronomes affamés, par une belle matinée de printemps, jurent *légalement* de se goûter *toujours*, ils prononcent là un serment contre nature, un serment qui outrage horriblement cette respectable nature. Et, à quelque temps de là, lorsqu'à leur dévorant appétit aura succédé le rassasiement, conséquence de tout copieux festin, et qu'ils voudront quitter la table conjugale pour aller essayer un peu des mets étalés sur d'autres, ces martyrs de la légalité se trouveront enchaînés malgré eux, — comme cette illustre victime condamnée *à ne manger que des perdrix et toujours des perdrix !* — non point qu'ils soient contraints à ce régime par

1. Un des pseudonymes dont Balzac signait ses articles dans *la Caricature*.

le créateur du bipède des passions et du légume, mais comme qui dirait par un des capricieux articles du *Cuisinier royal*.

Mariez-vous donc !

Maintenant, lequel des deux genres d'amour, celui du monsieur aux soies ondoyantes ou celui du monsieur en cheveux, est préférable par ses résultats? Décide qui veut aimer encore. Celui d'un caniche, quelque vénérable que puisse être l'individu, doit être trop simple, trop brut, trop imparfait pour charmer l'homme à deux pieds, certainement. Mais aussi, il est tout naturel, et partant tout paisible, tandis que, somme toute, l'amour perfectionné est assez souvent un motif de destruction, de cervelles brûlées avant terme, et qu'il ne porte qu'à des violences, à des folies, ou tout au moins à des sottises.

Qu'on ne m'accuse point ici de vouloir renverser le système établi, ce beau fruit de peut-être vingt mille années d'expérience. Arrière cette pensée, parce qu'avec la meilleure volonté du monde je ne renverserai rien du tout. Arrivés bien après les autres, nous devons nous conformer aux principes suivis par nos aïeux. Ceci n'est pas très-sensé, mais c'est classique. Il n'est pas toujours agréable, mais il est parfois utile de réduire chaque chose à sa plus simple expression. Ainsi décomposé, l'amour ne paraît que ce qu'il est vraiment, *un puissant appétit!* Il faut bien s'accommoder de l'organisation que nous avons trouvée ici-bas; seulement, comme elle impose une trop sévère abstinence, il faut, en tacticien habile, tâcher de jeûner le moins possible, sans enfreindre les règles ni risquer les chances de l'indigestion. Enfin, il faut, entre autres conventions, faire l'amour comme les lois sociales l'exigent, le code en main et suivant l'étiquette; s'en acquitter, par exemple, comme de la danse, de l'escrime et du chant...

Après tout, le mode en usage peut bien ne pas être le moins agréable. Est-il, en effet, dans la plus heureuse destinée, des jours suaves comme ceux passés avec Caroline, Caroline aux noirs cheveux, au cœur de vierge, à l'amour de femme! Je ne sais qu'elle de belle au milieu des beautés qui l'entourent. Elle est si bien! Quel bonheur de l'entourer de mes soins, de lui consacrer toutes mes pensées, toutes mes actions, toute ma vie d'agitation et de tourmente!... Et je me plaindrais de ce bonheur, de ces délicieuses absences de

la terre, achetées par de cruelles angoisses, il est vrai; mais toutes les craintes passées n'ajoutent-elles pas à l'ivresse? Quel bonheur au-dessus du bonheur d'amour, de cette réalité des illusions les plus célestes? Oui, célestes, car peut-il exister un ciel sans amour?

Voilà qui est très-joli, vraiment. Mais il faut songer à revenir sur terre. Ah! ici, par exemple, ce n'est plus si ravissant. J'ai eu affaire à une demoiselle charmante. Dieu! si vous saviez comme elle est charmante! Eh bien, voilà son papa et sa maman furieux des effets d'un cœur sensible. Il faut que je l'épouse, me crient-ils aux oreilles. Oui, et tout de suite encore! Si je refuse, son frère, militaire et brutal, veut me passer son épée au travers du corps! Ah! mon Dieu! mais j'ai déjà agi comme ça avec une demoiselle charmante. Elle aussi avait un frère violent, très-violent même, et j'ai épousé. Je suis déjà marié! Comment faire maintenant? Je ne puis pas me multiplier, moi; et cependant cela ne ferait pas mal, car la nature me porte à épouser toutes les filles, veuves ou femmes tant soit peu appétissantes, et les lois de mon pays veulent que je n'en épouse qu'une seule légalement. Je ne puis pas non plus me faire pendre par délicatesse! — C'était cependant ça de l'amour, du véritable amour!...

Ensuite, j'ai encore idolâtré une autre créature céleste. C'était une femme. Quels yeux! Quelle femme! Si vous aviez vu ce pied, cette jambe, cette main! Quel port! quelle tête! Ah! c'était délicieux! ravissant! à n'y pas tenir! Aussi n'y ai-je pas tenu : j'ai encore épousé... Mais elle avait déjà un mari, celle-là, et un mari tyran, intolérant encore. Enfin, j'ai été obligé de le tuer par amour pour sa femme. Jugez quel amour!...

Ah! je vois bien, après tout, qu'il faut en revenir à ma chère Élisa-Christine-Antoinette Coudreux. C'est ma femme. Mais ce n'est plus de l'amour par là! Il y en a eu pourtant dans un temps... Eh bien, nous le réchaufferons. Oui, c'est ça, nous le réchaufferons. Au moins, elle m'appartient, celle-ci. Elle est bien à moi : il n'y a là ni papa, ni maman, ni frère qui tiennent. Ah! ma chère petite Élisa-Christine-Antoinette Coudreux! Ce souvenir me rallume; je sens de nouveau que je t'aime, que je t'adore! Ah! oui, ma foi, faisons maintenant de l'amour légal, conjugal, trivial, jovial, tout ce que tu voudras. — Ça sera original.

... Ah! mon Dieu! mais elle en fait sans moi, de l'amour!

— Comment! perfide!... — Comment! malheureux! — Toi, je te tuerai! — Vous, nous nous battrons!

— Volontiers.

Et pan! je reçois un grand coup d'épée dans l'estomac... Il me fait horriblement souffrir, ce maudit coup d'épée; j'en mourrai, peut-être!... Et moi, l'homme le plus doux au monde, qui ne voulais faire de mal à personne, j'ai compromis trois filles de bonne maison, j'ai éprouvé plusieurs infortunes de mauvais genre, j'ai tué trois hommes, j'ai épousé forcément un vrai diable, et je meurs trompé, convaincu et transpercé... Ah! Dieu! l'amour, l'amour! ça fait-il mal à l'estomac!

Janvier 1831.

MÉCANISME INTELLECTUEL

DE LA MNÉMOTECHNIE

> Employant tout pour vous rendre sensible,
> Je vous nommais et Ninon et Vénus!
> J'ai dit cela, ma chère, c'est possible,
> Mais, aujourd'hui, je ne m'en souviens plus.
>
> PAUL DE KOCK.

Ah! quelle belle chose que la mémoire! Par son moyen, on meuble agréablement son organisation mentale. Elle tient lieu d'esprit, parce qu'elle met à même de prendre souvent celui des autres. Elle empêche de jamais s'ennuyer seul, parce que, en pareil cas, on pense et l'on se ressouvient. Combien c'est délicieux alors de revenir sur le passé... s'il rappelle de jolies choses!

Et dans le monde donc! oh! c'est dans le monde qu'une bonne mémoire est surtout profitable. La moindre circonstance fournit l'occasion de raconter une historiette en variations, et, quand elle amuse, on vous sait le même gré que si vous l'aviez inventée.

Discute-t-on sur les affaires du temps, vous répétez en substance l'excellent article que vous avez lu, le matin, dans un estimable journal; vous persuadez, vous convainquez, et vous passez pour un homme fort, très-fort, même en politique.

Parle-t-on de la pièce nouvelle, vous en racontez le canevas, vous en citez deux ou trois passages retenus tant bien que mal, le tout accompagné d'un jugement bien irrévocable, donné d'un ton bref, les mains dans les poches et le ventre en avant, et vous passez

pour un homme aimable et surtout érudit. Les sots, dira-t-on, se laissent seuls prendre à pareille apparence; mais, comme ils sont en plus grand nombre, on est du moins assuré de la majorité — numériquement parlant. — C'est beaucoup.

Il n'est pas de malheur plus grand pour un homme du monde que de n'avoir point de mémoire. Aussi, dans ce cas, il est bon de l'exercer et de chercher à s'en créer une factice. Ceci n'est applicable qu'à une souvenance locale; mais, comme ce n'est point à dédaigner, parce qu'après tout c'est une mémoire comme une autre, il faut chercher à acquérir celle-là au moins quand la nature nous en a refusé le don. Le moyen d'y parvenir consiste dans les rapprochements, et c'est celui que tout le monde emploie naturellement, ceux même qui ne s'appliquent point spécialement à un travail remémoratif. Ainsi, par exemple, il arrive souvent, si l'on veut se rappeler le nom propre *Chapuis*, de penser tout d'abord à un *chat*, à un *puits*, et, l'image de ces deux objets se représentant à l'imagination dès qu'on a besoin du nom, aussitôt on prononce et sans recherche *Chapuis*. Ainsi de *Chavert*, de *Chauveau*, et de tant d'autres noms encore qui prêtent aux rapprochements.

Cependant, dans ces exercices salutaires, il faut avoir soin d'éviter les rapprochements vicieux qui peuvent s'appliquer à toute autre dénomination, parce que, dès que besoin est du nom ou du mot nécessaire, l'imagination, détournée de l'objet principal par l'analogie, fait prononcer un mot à peu près semblable, avant que la réflexion ait permis de s'apercevoir qu'il n'est que semblable seulement. C'est ainsi que, récemment, un des rédacteurs de *la Quotidienne* nommé *Pigeon* vit son nom transformé en celui d'un autre bipède à plumes. Un laquais le voit arriver, et, comme le drôle avait été frappé de la ressemblance de l'individu (c'est-à-dire de son nom) avec un animal, le drôle veut faire preuve de mémoire, d'intelligence, et, sans lui demander son titre, il ouvre la porte du salon rempli d'une nombreuse société, pour annoncer à haute et intelligible voix :

— *M. Poulet!...*

Pour éviter toute mauvaise direction des dispositions remémoratives, on fera bien de prendre des leçons.

— Comment des leçons?

C'est maintenant une branche d'industrie comme une autre. La mémoire est une bonne chose, c'est reconnu. Beaucoup de gens en sont privés, c'est prouvé; eh bien, qu'ils en achètent.

— Mais la mémoire est une faculté naturelle?

C'est vrai. Eh bien, alors on en vend d'artificielles, et de bonnes encore, puisque, au moyen de tableaux et autres expédients, des professeurs *ad hoc* enseignent à retenir le nom de personnes, de villes, les numéros, les dates, et jusqu'à des volumes d'histoires religieuses et profanes. Malgré toutes ces facilités qui rendent pour eux l'oubli chose impossible, ils ont cependant le soin de donner un numéro à chacun des élèves pour n'avoir pas à se rappeler leurs noms, ce qui, du reste, n'empêche pas que, souvent, ils oublient — par distraction, s'entend, — jusqu'aux chiffres qui les représentent. Du reste, leur méthode est immanquable, infaillible et surtout facile à saisir. Témoin le fait suivant arrivé à l'une des dernières séances mnémotechniques, que je rapporte ici comme plus grande preuve, et pour démontrer la simplicité de ce système, que certaines gens veulent faire supposer très-compliqué.

Le professeur demandait à ses élèves dans quel lieu Jeanne d'Arc était née. Personne n'ayant pu répondre à cette question, il leur dit, avec ce ton aimable de la conviction :

— Jeanne d'Arc naquit à Domrémy. Pour retenir ce nom, divisez-le. Gravez d'abord dans votre mémoire le mot *don,* titre espagnol : vous en ferez précéder le nom propre, comme dans *don Quichotte;* puis souvenez-vous de *saint Rèmi,* archevêque de Reims, qui sacra le roi Clovis.

Très-satisfait de cette petite démonstration historique, après un moment de silence, le professeur, tout confiant dans l'efficacité de ses principes et sûr de leurs résultats, s'adresse à l'intelligence de ses élèves, en se frottant les mains.

— Numéro 1, dit-il, ou mademoiselle Stéphanie...

— Non, monsieur, c'est moi, s'écrie mademoiselle Julie, qui suis le numéro 1.

— Ah! c'est juste, c'est juste! C'est que j'ai une idée, voyez-vous... Eh bien, mademoiselle Julie, mon enfant, où est née Jeanne d'Arc?

— Monsieur, elle est née à Reims, où elle sacra le roi Clovis.

— Vous êtes une petite sotte ! — A vous, mon petit Jules; dites-nous, mon ami, qui était archevêque de Reims ?

— Monsieur, répond le petit Jules avec le sang-froid d'un enfant bijou, *l'archevêque de Reims..., c'était don Quichotte !...*

Mars 1831.

DES SIGNES PARTICULIERS

APPLIQUÉS

A DES FIGURES GÉNÉRALES

Un signe particulier est le fil libérateur de tous les livres à dénoûment embrouillé, l'ange gardien de tous les enfants changés en nourrice, le cachet distinctif des passe-ports, qui sans cela se ressembleraient tous comme deux gouttes d'eau, le faux-fuyant du dessinateur de visages historiques. Car il y a cela d'avantageux pour les arts que le mérite d'un chef-d'œuvre n'est vraiment complet qu'autant qu'il réunit les charmes du talent à ceux de l'égalité. C'est ce qui fait que, si l'artiste était un animal raisonnable, ciseau, plume et pinceau resteraient suspendus en temps de révolution. Ensuite, comme, sous tous les gouvernements, la Révolution a une forme quelconque, chacun en est quitte pour représenter le sujet par la forme.

Pendant la Terreur, un parapluie à bec-de-corbin suffisait pour faire trancher la tête au plus honnête homme, parce que rien ne ressemble au nez des Bourbons comme un bec-de-corbin.

Sous l'Empire, une guêtre était séditieuse; la Restauration couvait dans une guêtre.

Durant les Cent-Jours, la seule odeur de la violette fut assez forte pour exaspérer les cerveaux les plus solides, et l'œillet rouge assez significatif pour provoquer le sang.

Pendant quinze ans, la Révolution a vécu sous la forme d'un oiseau, d'une botte, d'une vieille redingote, ou d'un petit chapeau. Ainsi l'individu qui suffoquait de liberté pouvait aller respirer l'air de

Poissy sous celui de ces quatre modèles qui lui paraissait le plus gracieux.

Aujourd'hui, plus de prohibition, plus d'entraves; mais de cette liberté qui tue la malice résulte un inconvénient bien positif pour l'innocence : c'est qu'alors, la coupable Révolution changeant tous les jours de forme, vu la liberté, l'innocence se trouve coiffée du bonnet criminel, quand par malheur la Révolution se promène, ce jour-là, sous son costume vertueux et inoffensif.

Faites une béquille, tout le monde y voudra voir un célèbre boiteux, comme s'il n'y avait qu'un boiteux dans le monde! — Faites une mâchoire, chacun reconnaîtra Charles X. — Un gros favori noir, l'un y verra tel citoyen, l'autre son oncle ou son papa, tandis que chaque garde national un peu propre en réunit deux superbes à lui tout seul.

Enfin, c'est arrivé au point qu'à en croire les abréviateurs historiques, ces démonstrateurs d'indices par principes et procédés nouveaux, on pourrait représenter une assemblée, un congrès, un dîner de cour, ou toute autre cérémonie, avec une croix, un bonnet de cosaque, une culotte d'enfant de chœur, une pioche, un fouet, un cierge, un mors, un mouchoir sur l'œil, un chiffon sur le pied, un gros ventre, une triste figure.

Par saint Philippe! cette science ingénieuse épargnerait bien des procès, si par malheur ces emblèmes inventifs, ces fractions d'idées tronquées n'étaient pas fréquemment les seuls matériaux des plus beaux réquisitoires.

Avril 1831.

PHYSIOLOGIE DES POSITIONS

LA DUCHESSE DE VALBREUIL (trois amants). — Allons donc, maréchal, c'est une plaisanterie; une femme comme moi! c'est tout au plus si la petite comtesse, dont on connaît la liaison avec le marquis de Brives, voudrait se compromettre à ce point. Cette pauvre comtesse, elle a perdu son mari, elle s'est aussi perdue tout à fait, c'est à ne plus la voir.

LA COMTESSE (deux amants). — Fi donc! fi donc! Croyez-vous parler à la femme de votre banquier, dont la conduite scandaleuse fait rougir? C'est une femme affichée, perdue; elle a un amant.

LA FEMME DU BANQUIER (un amant). — Oui, mademoiselle, je vous portais de l'intérêt; mais une pareille conduite! vous avez un amant!... C'est là le prix des soins que je vous ai donnés, ma filleule, vous que j'ai élevée comme ma propre fille! Et vous dites qu'il veut vous épouser, qu'il vous aime! quelle horreur! Apprenez, mademoiselle, qu'une jeune personne ne peut, sous aucun prétexte, avoir un amant... Une faute avant le mariage est ineffaçable! Vous prétendez que vous pouviez disposer de votre cœur; sachez, mademoiselle, qu'une femme n'est libre qu'alors qu'on prétend qu'elle ne l'est plus. Sortez de ma présence, votre immoralité me fait mal.

A L'OPÉRA

MADAME DE SAINT-IVIÈRE, ancienne belle femme, riche de quarante-cinq ans et de cinquante mille livres de rente. — Dites-moi, Charles, quelle est cette fille? Elle a un joli chapeau...

— Eh pardieu! vous la connaissez, c'est Désirée Saint-Alban. L'an dernier, vous étiez aux eaux de Bade avec elle.

— Laissez donc, mon cher, je ne vois pas de pareilles...

— Comment! vous ne vous souvenez pas de notre partie de Carlsruhe, avec ce jeune homme à moustaches, le fils du pair de France, où nous avons tant ri?

— Finissez, Charles; vous me déplaisez souverainement. Si je me suis permis cela aux eaux et à l'étranger, je n'aime pas qu'on me le rappelle à Paris...

MADEMOISELLE DÉSIRÉE DE SAINT-ALBAN, entretenue, jolie figure, dix mille francs de rente, grand train, beaucoup de dettes; loge en face de madame de Saint-Ivière. — Ah! c'est madame de Saint-Ivière? Voilà une belle sotte! Et ça a cinquante mille livres de rente! A présent, cela nous méprise, parce que nous sommes plus jolie qu'elle et que nous n'avons pas encore eu assez d'amants pour payer nos dettes et nous faire des revenus; ça nous traite de fille!...

— Eh bien, Désirée, viendrez-vous ce soir à notre souper?

— Oh! certes non, monsieur!

— Et pourquoi donc?

— Non, je vous dis. Ne me parlez pas de ce souper, Ernest; je finirais par vous faire une scène. Je sais que cela vous amuserait assez de me faire trouver avec des demoiselles...

— Mais, ma chère amie, ce sont deux utilités du Vaudeville et une doublure de l'Opéra-Comique...

— Des demoiselles, mon cher, des demoiselles! et une femme comme moi, ne peut, ne veut ni ne doit se permettre ces inconséquences-là.

SORTIE DE L'OPÉRA

ANGIOLINA. — Dieu! quelle charmante soirée, mon bon ami! J'ai joliment eu de l'agrément.

— Oui, mais tu vas rentrer maintenant. Ne crains-tu pas que *madame* ne te gronde?

— Oh non! Rue Richelieu, vois-tu, on est traitée avec égards.

belles toilettes, des ternaux et des amants comme toi qui nous nent à l'Opéra. C'est pas comme ces malheureuses du faubourg nt-Antoine, qui n'ont point de souliers et ne vont qu'à Frani!...

Juillet 1831.



PHYSIOLOGIE DU CIGARE

> Les Parisiennes n'ont que deux antipathies : les crapauds et la fumée de tabac.
>
> Je renoncerais à la plus belle maîtresse plutôt qu'à mon cigare!
>
> UN FUMEUR.
>
> Fumer, c'est voyager dans son fauteuil.
>
> LAUTOUR-MÉZERAY.

Semblable à une jolie femme, le cigare a aussi ses adorateurs, ses favoris, ses victimes et ses détracteurs. Il séduit d'abord, enivre ensuite, et parfois entraîne à des excès nuisibles ceux qui s'y livrent. On voit le cigare, et l'on désire en essayer; on hésite, mais on en goûte; on y retourne, et l'on s'y habitue. Bientôt après commence le chapitre des inconvénients. Chaque jour, ils se renouvellent, et l'on s'en aperçoit. Toujours ils augmentent, et l'on songe à s'en débarrasser. Mais alors, il n'est plus temps : l'usage du cigare, caprice passager, devenu une habitude, est une nécessité, et, comme une maîtresse absolue, il tyrannise quand il a cessé de charmer, jusqu'à ce qu'enfin il soit sacrifié à un commencement de passion plus violente que celle qui s'éteint.

Le cigare est une source de jouissances toutes personnelles et internes. Comme les liqueurs, le tabac en poudre, l'opium, il ne procure d'agrément qu'à celui qui en use, et éloigne les autres. C'est ce qui fait que les fumeurs ont tant de peine à y renoncer, et sont continuellement en butte aux reproches de ceux qui ont un goût différent, parce qu'un des principes de notre belle nature, c'est d'être intolérant pour les travers d'autrui.

Le fait est que, dans les pays où fumer n'est point coutume générale, pour une personne qui fait usage du cigare, on en trouvera cent qui en redoutent l'odeur. Aussi, par égard pour cette considération, doit-on fumer chez soi ou dans les lieux consacrés *ad hoc,* et non point en promenades publiques, où, pour satisfaire un besoin égoïste, on incommode un grand nombre d'individus, surtout les femmes, qui préfèrent assez généralement l'odeur du musc à celle du tabac.

Dans tout ce que fait un animal raisonnable, il existe un motif qui le guide, et l'homme doit toujours faire en sorte que ce motif soit bon. Comme on ne vient pas au monde avec un cigare à la bouche, et qu'il n'y a pas d'article de la Charte qui contraigne à l'y mettre, on n'est point, après tout, absolument obligé de l'adopter ici-bas, où, comme chacun sait, l'on peut fumer sans pipe. Ainsi donc, avant de se décider à prendre le titre de fumeur, il faut au moins avoir quelque raison qui y engage fortement. Plusieurs individus emploient le cigare comme un remède, soit pour adoucir les maux de dents, soit pour soulager leur canal respirateur. Que ceux-là fument, c'est très-bien; qu'ils guérissent même, si c'est possible, et ce sera mieux encore.

Mais, comme tous les animaux ne sont pas également raisonnables, il en est bon nombre qui, sans motif aucun, s'implantent un cigare dans la bouche, et qui, non contents d'en humer la fumée, de l'avaler même à s'en rendre malades, s'en vont jeter le peu qu'ils ne confisquent pas au détriment de leur santé à travers la physionomie de gens que cela n'amuse nullement.

Chez les uns, c'est désœuvrement; et, pour ceux-la, humer, entretenir et surtout voir tourbillonner la fumée d'un cigare, c'est tout à la fois un sujet d'occupation, d'amusement et d'admiration. Heureuses organisations!

Chez d'autres, comme chez les adolescents, par exemple, c'est un ton prématuré, un moyen de se donner *l'air homme*. Pour ces derniers, ils feront bien de renoncer à cette habitude, parce qu'elle est d'un pauvre genre là où elle n'est pas d'usage; et puis mieux vaut qu'ils fassent l'application de leurs dispositions viriles sur des choses plus utiles, et surtout moins nuisibles à leurs poumons.

Il est une circonstance, la seule où je fume, où l'emploi rare et modéré du cigare trouve un motif plausible, en ce qu'il procure une jouissance véritable, mais seulement à ceux qui ne sont point fumeurs de profession. C'est dans ces moments d'abattement moral où l'esprit, engourdi, refuse toute activité à l'imagination et jette l'âme dans la mélancolie. Alors, il suffit de fum r un cigare pendant quelques instants, d'en avaler quelques gorgées, et aussitôt, comme par enchantement, la tête se débrouille, l'esprit s'éclaircit, une émotion tumultueuse vient remplacer l'insouciance des sens, et un pouvoir inconnu ranime toutes les facultés auparavant assoupies. C'est-à-dire que la fumée, qui produit le même effet que les vapeurs du vin, commence à opérer, et c'est le moment de cesser, sous peine de ressentir bientôt les inconvénients de l'ivresse.

Pour continuer à éprouver le bienfait de cette espèce de remède, il faut en user rarement, et toujours avec modération; car, autrement, chaque nouvel essai lui faisant perdre un degré de son intensité, il finirait par dégénérer en habitude, et par ne plus produire les mêmes résultats.

Il est certains pays, principalement ceux à température brûlante, où fumer est une fonction dont chacun s'acquitte comme de boire et de manger, et il n'est même pas rare de voir quelques femmes du peuple le cigare à la bouche. Là, tous les lieux publics ou de réunion sont transformés en autant de tabagies. Au théâtre, dès que le rideau est tombé, chacun fait sa *cigarette,* toutes les loges brillent du feu de mille étincelles lancées par les briquets, les cigares sont allumés, et, pendant l'entr'acte, la salle est remplie de fumée. Elle n'incommode nullement les habitants, qui naissent, vivent et meurent au milieu de cette vapeur nécessaire à la purification d'un air malsain. Mais elle est désagréable pour les étrangers qui n'en ont pas l'habitude. Jamais je ne fus plus étonné de l'emploi que je vis faire du cigare qu'à Mexico, lors du voyage que j'y fis.

Invité à une soirée, chez l'alcade, où devait se trouver toute la noblesse de la ville, je m'y rends pour observer les mœurs de la haute société. Arrivé dans les antichambres, je sens une odeur de tabac qui me surprend; étonné qu'on permette aux valets un passe-

temps si incommode pour les maîtres, je parviens vite dans la salle du bal... Elle était remplie de fumée, et ce n'était qu'à travers un léger nuage formé par cette vapeur qu'on pouvait distinguer les objets. J'y fus témoin d'un valse très-vive et très-animée, pendant laquelle les danseurs fumaient, changeant alternativement leur cigare de main avec autant de grâce que d'agilité, pour enlacer la taille de leurs danseuses, et celles-ci, emportées par l'ardeur de la danse, enivrées par l'odeur du tabac et le bruit des instruments, s'abandonnaient avec complaisance, et semblaient savourer avec volupté les épaisses bouffées que lançaient leurs cavaliers.

Proposez donc une valse à la cigarette aux coquettes de France et d'Angleterre...

— Ah! fi donc! quelle horreur! vous répondront-elles.

« Autres pays, autres mœurs. »

Novembre 1831.

LETTRE A CHARLES NODIER

SUR SON ARTICLE INTITULÉ

DE LA PALINGÉNÉSIE HUMAINE ET DE LA RÉSURRECTION

Annecy, 8 octobre 1832.

Mon cher Nodier, excusez l'épithète, je ne vous la donne pas dans l'acception que vos nombreux amis rendent presque vulgaire, et que n'autoriseraient encore ni les souvenirs de mes soirées passées à l'Arsenal, ni le sentiment de bienveillance par vous si gracieusement accordé aux artistes et à vos collaborateurs. Non, ce bon adjectif émane d'une gratitude personnelle que m'inspirent vos écrits; il est l'expression de plusieurs jouissances ressenties dont je veux vous remercier, certain d'être l'interprète de tout un public.

J'ai lu tardivement ici, non loin du torrent où Puck expira, votre article biblique, encyclique et conjectural, sur la palingénésie humaine et la résurrection[1]; rassurez-vous... Je l'ai compris.

Pour beaucoup de chrétiens et d'infidèles, il est inintelligible. Soit dit en passant, vous, si fort de votre phrase toute française, habituellement pure et transparente, où la pensée est enchâssée comme un insecte d'or ou d'azur pris dans un morceau d'ambre, vous l'avez très-peu chrétiennement fortifiée contre l'assaut des esprits bourgeois par des expressions techniques, par des mots forgés, *more rabelaisiaco*, sans avoir eu la précaution d'y joindre

1. Cet article de Nodier avait paru dans la *Revue de Paris*, n° d'août 1832.

le glossaire de ce langage palingénésiaque. Mais vous n'avez écrit que pour quelques fidèles; il faut vous savoir gré de ce courage, par un temps où la littérature courtise les masses.

A certaines personnes, votre article pourra sembler n'être qu'une moquerie fantastique, dans laquelle vous aurez, avec insouciance, dépensé, nouveau Mathanasius, les trésors de votre profonde érudition, vous amusant à broder une méchante serge de fleurs délicatement ouvragées, coloriées, caprice de fée, rêverie délicieuse d'un poëte voyant des vaches brunes dans ses tisons, et riant de ses illusions au moment où d'autres commencent à les partager.

Mais il se rencontrera peut-être aussi des têtes carrées, au crâne desquelles cette bulle antédiluvienne, ou post-tumulaire, entrera comme un coin que, par une matinée d'hiver, pousse dans quelque quartier de hêtre un frileux portier... Votre article la leur cassera, sans la leur illuminer. Mais n'auriez-vous pas médité, de concert avec notre Directeur, de racoler, pour la *Revue de Paris*, parmi les platoniciens, les swedenborgistes, les illuminés, les martinistes, les bœhmenistes, les voyants, les extatiques, peuple poëte, essentiellement croyant, acharné à comprendre et nullement à dédaigner?... Treuttel et Wurtz n'ont certes pas réimprimé à votre insu plusieurs de ces œuvres mystiques où les abîmes de l'infini semblent organisés, et où bien des intelligences trop faibles, trop fortes peut-être, aiment à se perdre comme un voyageur dans les souterrains de Rome; songez que je respecte ces œuvres; vous trouveriez Swedenborg, madame Guyon, sainte Thérèse, mademoiselle Bourignon, Jacob Bœhm, etc., complets, reliés par notre ami Thouvenin, sur une tablette particulière de ma bibliothèque.

Aussi, mon cher Nodier, ai-je pris votre article gravement, quoique ma tête soit déplorablement ronde, et que je passe pour être un frivole conteur, *un amuseur de gens*, a dit notre savant collaborateur Philarète Chasles, lequel me conseillait d'ennuyer un peu notre public pour lui inspirer du respect, l'ennui étant une puissance.

Mais, *in petto*, vous m'acquitterez, je l'espère, de cet arrêt. Vous avez éprouvé mieux encore que je ne l'éprouve, moi, jeune, la pédantesque infirmité des jugements par lesquels les contemporains parquent un écrivain dans une spécialité, lui dénient les connaissances auxquelles il s'est adonné le plus amoureusement,

et, pesant sa pensée inconnue du même poids dont ils se servent pour estimer sa vie extérieure, veulent lui conformer l'âme à ses goûts apparents, à ses fantaisies d'artiste; lui refusant d'être complice de ses écrits, lui interdisant d'être de son opinion, savant de la science dont il s'occupe, occupé de la science dont il sonde plus promptement que tous les autres les obscurités mystérieuses. Singulières gens!... Inhabiles à s'expliquer les phénomènes de l'étude, ils se contentent d'un préjugé pour consoler leur amour-propre blessé, croyant que vous rencontrez des pensées larges, fécondes, comme l'hirondelle attrape ses tipules en fendant l'air, le soir, par hasard. Nous devrions leur envoyer — permettez-moi cet ambitieux souvenir de nos confidences —, quelques-uns des cheveux que nous nous arrachons, pendant nos veilles maladives, quand, perdus dans les espaces de la pensée et les champs du langage, les pensées et le langage nous fuient, capricieux, fantasques, tandis que maître Éverat attend notre copie avec un sang-froid barbare, et que, pour loyer de ses travaux grisonnants, un petit journal, où ne domine pas *l'être compréhensif,* apprête l'injure, aiguise d'obtuses épigrammes, en vous reléguant dans la famille des sauteurs de corde, vous accusant de faire des tours de force littéraires, plumet en tête, couvert de diamants du Rhin, avec ou sans balancier.

Donc, je suis un de ceux auxquels votre article a semblé l'effort d'une âme élevée attaquant des vérités trop haut situées; un effet de cette curiosité désespérée dont Faust et Manfred ont été peints, animés et victimés par deux beaux génies; l'éclatante clameur d'un esprit supérieur qui ne sait plus où se prendre en se trouvant sur le piton d'un rocher désert près du ciel, et qui retombe dans un pot de bière entre trois étudiants allemands, faute de rencontrer des cœurs fraternels ou des croyances religieuses parmi les torrents léthargiques et les existences lithomorphes de ce Paris, toujours moqueur, toujours insulteur, blessant ceux qu'il doit adorer, oubliant tout, même la girafe et le choléra.

Je me suis voué depuis longues années à quelques idées qui touchent aux vôtres par les points les plus éloignés du centre de l'éblouissante et vaste circonférence par vous si poétiquement parcourue; mais je les étudie dans un ordre de pensées que je crois être moins vague et moins confus, s'il est possible toutefois d'in-

troduire de l'ordre dans le vague et dans la confusion; mais l'homme possède, vous le savez, vous si connaisseur en nomenclature, l'incontestable faculté de tout enrégimenter, numéroter, empaqueter, mettre en bocal, classer, tailler; témoin le *Muséum* et les dictionnaires. — Or, comme en littérature et en philosophie théurgique, les ténèbres doivent être pour tout le monde, et que je pâture souvent sur ce terrain communal, j'ai eu l'orgueilleuse démangeaison, l'outrecuidance de vous critiquer, de vous faire enfourcher mes nuages grisâtres après avoir galopé sur les vôtres, si multicolores, si fluidement éclairés. Eh gentleman de la plus haute aristocratie littéraire, refuserez-vous d'essayer mes chevaux, quand j'ai poliment fatigué tous ceux de votre écurie?...

Pardonnez-moi d'égayer la critique de matières si graves, si sérieusement importantes; je vous promets que l'obscur n'y perdra rien, et il y aura des paragraphes où nous nous comprendrons à peine, sauf les trois Allemands qui, par état, devinent presque tout; mais je crois utile de consacrer çà et là par charlatanisme quelques phrases pour ne pas décourager les entêtés et les fats qui auraient la prévention de nous entendre, et leur donner le droit de dire en hochant la tête devant nos ennemis :

— Eh bien, je vous assure qu'il y a quelque chose dans ces articles-là!...

Donc, selon vous, mon cher Nodier, la Création n'est pas achevée; car je ne pense pas que vous ayez pris le mot *fini* dans le sens contraire d'*infini;* donc, les jours de la Bible sont d'incommensurables siècles d'enfantement dont nous sommes une révolution partielle; donc, vous reprenez à votre compte le système de Leibnitz, si magiquement transfiguré dans les passages harmonieux de votre article où vous déroulez une vie confuse dans les métaux, pensée progressive, échauffée par un soleil inconnu, gagnant de proche en proche la masse des êtres pour aboutir à l'homme; puis, continuant l'homme par l'ange, vous lui donnez apocalyptiquement l'agréable espoir de revivre *en être compréhensif.* — N'est-ce pas le sens intime de votre article? Pensée toute panthéiste, mélangée de spinosisme, trempée de christianisme, arrosée d'histoire naturelle et de phrases platoniciennes?...

N'ayez pas peur, mon bon Nodier, je ne veux pas apporter le

couperet de l'analyse et des mathématiques sur le cou gracieux, sur les ailes diaprées de vos chimères; je vous l'ai dit, j'ai voyagé sur leur croupe étincelante de poésie, et c'est entre elles et moi à la vie, à la mort!... Donc, je ne vous parlerai point de la bagatelle de ces quatre-vingt-dix mille ans d'existence attribués à notre révolution transitoire, par les calculs de Laplace sur la précession des équinoxes, et de l'effrayante accumulation d'années que sa mécanique céleste promet à notre système; moi, je n'aime les chiffres que dans mon revenu, et c'est passion malheureuse; aussi, foin des calculs!... Au diable les doigts glacés de cette froide science!... Mon barême est le *Qu'est-ce que cela me fait?* de votre divin Breloque, et ma règle de trois est mon imagination! Vous m'avez, en ce qui me concerne, renvoyé à Moïse; je ne vous renverrai ni à Bichat, ni à Laplace, ni à M. Savary, ni à M. Arago, parce que nous planons un peu plus haut qu'ils ne parviennent dans les espaces; leur orient est à Bercy, leur occident à Vaugirard. Maître, vous l'avez dit!...

Seulement, quoique Dieu puisse se passer d'avocat après avoir écrit ses titres sur un brin d'herbe, me sera-t-il permis d'en prendre les intérêts près de vous? Il est convenable et poli d'en discuter les intérêts avant toute autre chose. Donc, je vous demanderai ce que vous faites de sa toute-puissance, en prétendant que la Création n'est pas achevée? D'un trait de plume, et bien innocemment sans doute, vous lui donnez une veste d'ouvrier, travaillant toujours, s'y prenant à deux fois pour son œuvre, ne la fondant pas d'un seul coup, selon l'admirable expression de saint Jean, cet aigle des évangélistes, qui a si bien compris *le verbe* et *l'action*. Quoi! le seul jet de la parole n'a pas suffi pour parachever le monde dans l'infini de ses modes, dans l'ordre éternel que garde chacune de ses parties, dans l'infaillible reproduction de chaque être, en quelque forme qu'il ait dit à la matière d'affecter dans les siècles des siècles?... Vous me répondrez peut-être que le mouvement résurrectionnel dont vous avez prophétisé le lever est un effet logique de sa création, et que vous avez mis très-constitutionnellement son pouvoir à l'abri des discussions parlementaires; mais alors je vous prierai de me dire si l'entretien du trou de Botal, si le renversement complet de ce qui est, et dont

vous nous donnez la perspective, aura lieu sans l'intervention d'un autre verbe, d'une autre action céleste... Je ne suppose pas que le monde soit un de ces joujoux à surprise qui se mettent tout à coup sens dessus dessous. — Vous qui aimez les proverbes, n'attaquez-vous pas un peu le mot sublime *Ce que Dieu a fait est bien fait,* proclamé par Garo?

Nodier, au nom des ravissantes choses dont vous êtes un des plus passionnés amants, au nom des fleurs visibles, des jolis insectes, des mille élégants chefs-d'œuvre de la botanique et de la zoologie qui tapissent vos pages, revivent dans vos phrases, que vous savez si bien sertir en votre langage panoramique, et qui sont le cachet de votre style, au nom de cette belle nature, je vous ferai très-audacieusement cette question :

Avez-vous en votre génie intuitif la plus légère partie de ce qu'on nomme *la certitude* sur la marche de la Création?... La perfectibilité monte-t-elle ou descend-elle? Le mouvement ascendant de votre vie rectiligne est-il plus probable que le sens inverse? Revenons-nous du ciel, ou y allons-nous?... Le chemin est-il en dessus ou en dessous de notre espèce? Qui a tort, de l'instinct incommutable des créations que nous regardons comme inférieures à nous, ou de la raison vacillante, mobile de notre nature, si souvent à l'état de haillon? Les adorables émanations de la fleur du *volcameria*, qui sous-entendent et revêtent un monde entier de plaisirs et d'idées; la longévité de ce cèdre planté avant la venue du Christ, et qui vit encore en Italie, portant le nom du Sauveur, ne seraient-elles pas des pensées dont le poëte a le goût par avance, et une vie d'admirable monotonie pressentie par le chartreux?... Les innombrables générations de la mer tendent-elles à l'anthropomorphie, selon Maillet, ou l'homme s'achemine-t-il vers la tombe comme à un berceau, selon Swedenborg?... La paix granitique des marbres est-elle notre *oméga* ou notre *alpha?*... Ces questions n'ont rien d'offensant pour vous, qui dans votre article avez considéré le sommeil comme un grand bien, comme un avant-goût des paresseuses délices du *far niente* des morts... Mais serait-ce une pensée digne de Dieu que la rotation infusoire de la matière, en quelque sens qu'elle se fasse? Ne serait-ce pas, comme l'a dit Byron, une bien froide plaisanterie que le jeu d'une matière sortie

de Dieu pour y revenir, après mille transformations kaléidoscopiques du monde?...

Nodier, ma critique n'est teinte ni d'amertume ni d'ironie; elle procède d'une recherche logique de quelques vérités, et c'est mû par un sentiment d'estime pour vos œuvres, que je vous signale les dangers d'un article où vous amoindrissez la puissance infinie de Dieu, où vous faites marcher la Création sans savoir ni si elle marche, ni dans quel sens elle marche, ni pourquoi elle marche, et où vous n'avez pas tenu compte des mondes brisés que Herschell a rencontrés dans l'espace, demandant l'aumône à l'entrée d'un système planétaire où ils pussent s'arrondir.

Vous qui touchez par tant de points à la science humaine, vous dont la parole doit influer, plus fortement que vous ne le pensez dans votre touchante modestie, sur le siècle et sur la littérature, pourquoi n'employez-vous pas l'autorité de votre talent à maintenir nos connaissances dans l'admirable voie d'analyse que leur ont fait, depuis un siècle, ces grands inventeurs de sciences, ces génies dont vous pouvez, par un rare privilége, admirer les diverses portées : Newton, Charles Bonnet, Buffon, Bichat, Cuvier, Laplace, Lavoisier, Monge, Mela, Bernard Palissy, Herschell, Gall? Vous qui avez tant lu, tant appris, tant médité, tant comparé dans les études prodigieuses dont témoignent toutes vos pages, pourquoi ne pas rattacher vos écrits à quelque idée générique? J'ose vous adresser ce vœu parce que je ne l'ai pas formé seul, parce que vous avez des amis inconnus auxquels votre gloire est patriotiquement précieuse, et qui, sur la foi de vos aperçus si souvent lumineux, espèrent de vous plus que vous n'en espérez vous-même. En vous écrivant cette lettre, j'ai dépouillé tout intérêt personnel avec une générosité fabuleuse chez un auteur en herbe : j'attendais de votre bonne grâce et de celle de notre Directeur que vous rendissiez compte du quatrième volume de mes Romans philosophiques, où se trouve *Louis Lambert,* œuvre à laquelle votre intussusception et votre charitable critique eussent été nécessaires; or, maintenant je dois renoncer au plaisir de vous avoir jamais pour censeur; autrement, les rieurs de Paris pourraient se moquer de notre camaraderie, et nous défrayerions les colonnes d'un petit journal pendant un mois.

Ainsi donc, j'ai acheté chèrement le droit de vous dire : Laissez les impuissances scolastiques du moyen âge; usez de votre sacerdoce intellectuel dans un grand but de science réelle et de consolation philosophique. Essayez de convaincre l'humanité, sans en détruire les poétiques religions, qu'il faut laisser Dieu dans les sanctuaires inconnus où il s'est dérobé volontairement à nos regards.

Une seule pensée creusée avec sincérité doit toujours écraser notre raison ambulatoire, et je ne crois pas que cette pensée, quelque dissolvante qu'elle soit, puisse détruire aucune des idées religieuses dont le monde s'est nourri; ne doit-elle pas servir au contraire à nous rejeter humbles et petits, après nous être usés contre le plus grand des mystères?

La matière et Dieu sont contemporains, ou Dieu préexistait à tout, seul, unique. Le génie le plus gigantesque et la raison humaine amassée depuis les quatre-vingt-dix mille ans de Laplace ne sauraient imaginer un troisième mode pour ce problème insoluble, à moins de faire table rase et de supprimer matière et Dieu.

Or, la puissance de Dieu périt inévitablement dans la première proposition, puisqu'en subissant l'action ou la coexistence d'une substance étrangère à la sienne, il devient en quelque sorte un agent secondaire; et dans la deuxième proposition, Dieu ayant dû extraire le monde de sa propre essence, il faut reconnaître pour vrais les systèmes identiques de Malebranche et de Spinosa; dépouiller Dieu de tous les attributs dont notre âme le décore; ne plus admettre aucun mal ni dans la société ni dans le monde : alors, nous ne ferons pas un seul pas sans blasphémer, nous ne dirons pas un mot sans injurier Dieu. Tout est Dieu : Dieu, comme l'a écrit Bayle en examinant Spinosa, se trouve en deux camps dans les batailles, et se frappe lui-même; si nous trouvons la raison de nos amours, nos haines sont inexplicables; enfin nous tombons dans un abîme où périssent les lois, les religions, les crimes et les vertus...

Après ce résumé de toutes les théologies passées, présentes et futures, comment pouvons-nous oser pondérer l'ardente idée de Dieu, et en sonder les desseins? Il faut se coucher dans le pyrrhonisme, ou se jeter avec amour dans la religion de Jésus-Christ,

sans plus rien examiner. Donc, croyants ou incrédules, poëtes ou philosophes, employons notre pensée à constater des faits et non pas des théories. N'avez-vous pas mis l'invention sanguificative du tournebroche au-dessus de toutes les scholies inutiles de l'oblong docteur dom P. Fanfreluchio!...

Ne serait-il pas digne de notre époque si vivace, si poétique, si frétillante, d'établir les religions et le sentiment du bien sur la conscience, sur l'*être intérieur* placé en nous par le Tout-Puissant, au même titre que, dans les pauvres animaux dont vous parlez avec tant de grâce, les sens admirablement simples et étonnants nommés par nous INSTINCT?...

Maintenant, mon cher Nodier, j'ai peut-être acquis le droit de vous dire que vous avez abordé, en travers peut-être, de grandes questions relatives à la nature humaine; mais vous les avez abordées conduit à elles par un esprit d'une haute transcendance, vous en avez le pressentiment et l'appétit; vous en faites le tour, animé d'une admirable curiosité philosophique. Certes, l'erreur est permise en des inductions si ténébreuses, et je ne sais s'il faut vous blâmer ou vous louer de ces courses aventureuses en des sentiers peu pratiqués, pour arriver à une porte qui n'a point été ouverte; là, j'aurais voulu en vous des expressions plus hypothétiques; quel est ce sentier vierge des pas de cette race essentiellement grimpante et voyageuse dont nous faisons partie, et qui fouille tout à l'exception de sa propre nature, à elle encore inconnue?

Je ne contredirai certes aucune des observations contenues dans ma lettre en admettant, non pas la possibilité des *anges* de Swedenborg dont vous avez fait vos *êtres compréhensifs*, mais l'existence de plusieurs faits psychologiques, auxquels vous paraissez croire, et si singulièrement distincts des phénomènes habituels de notre nature que leur étude peut enfanter les hallucinations les plus bizarres dans la pensée, les théories les plus fabuleuses dans la science. Votre esprit translucide a souvent voulu pénétrer l'espace, le temps et le sommeil; vos pages métaphysiques en accusent de longues méditations, et je ne crois pas que, depuis l'existence des académies auxquelles vous manquez et dont vous vous moquez, aucune société pensionnée ait jamais proposé question plus utile que la vôtre ainsi conçue :

« Pourquoi l'homme qui n'a jamais rêvé qu'il fendît l'espace sur des ailes, comme toutes les créatures volantes dont il est entouré, rêve-t-il si souvent qu'il s'y élève d'une puissance élastique, songe mentionné dans tous les onéirocritiques anciens, si cette prévision n'est pas le symptôme d'un de ses progrès organiques? »

J'ai supprimé, de mon autorité privée, la comparaison de notre mouvement avec celui de l'aérostat, la question me paraissant ainsi plus simplement et plus abstractivement posée. Votre article n'eût-il que cette demande scientifique adressée à l'Europe studieuse, à ce peu d'hommes incessamment penchés à la clarté des lampes sur le texte éternel offert par la puissance omnivore, centripète et centrifuge, sise dans l'immense et minime dédale de notre cerveau; votre article, Nodier, doit vous attirer un jour une gloire incontestable, et vous élever au-dessus des académies inutiles d'où souvent l'on chasse à coups de fourche les faits, quand ils brisent les petits systèmes de nos seigneurs les académiciens.

Et je suis arrivé au moment où je vais faire avancer mes nuages, mélangés sans doute d'erreurs et de vérités, et vous donner le droit de haute et basse critique sur mon insolente réfutation de deux ou trois de vos phrases, sauf la vérification future de nos systèmes par l'*être compréhensif in sæcula sæculorum*.

Vous avez assemblé, malgré votre aversion pour les académies, un concile assez imposant où vous accumulez, par le jeu d'une pompe aspirante toute intellectuelle et fantastique, une somme effrayante de genre humain, et vous déniez à ces grands hommes convoqués en cinq lignes le pouvoir d'expliquer l'espace et le temps. Attendu l'état de silence auquel la mort les a réduits, il leur est fort difficile de vous répondre; et vous vous êtes mis commodément dans la situation superbe d'un prédicateur apostrophant les damnés; puis vous avez ôté la parole à vos auditeurs. Ne serait-ce pas la plus audacieuse des entreprises que de se constituer l'orateur de cette chambre où toutes les sciences ont un député?... Il ne me reste pas d'autre ressource que de vous détacher un autre concile de savants morts, — bien entendu! — composé de Kant, de Fichte, d'Apollonius de Tyane, de Porphyre, de van Helmont,

de Boerhaave, de Plotin, etc.; excusez si je ne vous en donne pas davantage ou bien si je me trompe, je vous écris avec une plume d'auberge, sans un livre, attablé presque seul dans une chambre où peut-être vous avez couché jadis en revenant de Suisse ou d'Italie. Mon esprit est encore tourmenté par les beaux sites que je viens de voir; puis je suis enfantinement sous le charme d'une montre que je viens d'acheter à Genève, en sorte que ma mémoire peut se détraquer pendant que je vérifie les ressorts de mon chronomètre, et que les paysages qui vous sont si familiers me reviennent comme la *défunte* de ce bon bourgeois dînant avec le carabinier, dans la caricature de Charlet. N'étaient donc ma montre, mes montagnes, mon isolement de toute autorité *livresque,* je vous recruterais de meilleurs morts peut-être, et vous extrairais des passages confortatifs pour corroborer ma réponse. Vous excuserez mon dénûment et mes folles fantaisies, vous si obéissant aux tentations diaboliques des passions et des caprices.

Or, mon cher Nodier, ni l'espace ni le temps n'existent, en dehors de l'homme du moins; Fichte et beaucoup de grands génies les ont abstractivement, philosophiquement niés. Le temps et l'espace sont, dans l'acception que vous donnez à ces mots, une seule et même chose, qui est, par rapport à nous, un produit du mouvement, et le mouvement est, comme l'espace, un abîme aussi profond que l'idée de Dieu, et où notre raison devient infirme quand nous voulons le pénétrer. Le sommeil, autre gouffre où nous pouvons nous plonger avec la chance de retrouver nos pantoufles au pied de notre lit, plus heureux qu'Empédocle, et dont vous semblez avoir étudié les phénomènes si notablement excentriques, qui d'inductions en inductions nous mettraient sur la trace de vérités perdues, de sciences évanouies, le sommeil montre souvent à un homme de bonne foi l'espace complétement anéanti, dans sa double forme de *temps* et d'*espace* proprement dit. Vous avez raconté plusieurs de ces preuves bizarres en apparence, mais toujours vraies, dans un article sur le sommeil, dont je me souviens encore; enfin *Smarra,* votre magique *Smarra,* me semble l'épisode poétique d'un grand ouvrage sur le sommeil, épisode où vous avez avec un merveilleux talent fait saillir, en dehors des parois cervicales, les accidents les plus insaisissables de notre pouvoir intérieur. Le sommeil démontre logi-

quement, par une chaîne de raisonnements dont quelque beau génie déduira l'ensemble, comme les Cuvier, les Laplace ont arraché des faits à un océan de pensées, que l'homme possède l'exorbitante faculté d'anéantir, par rapport à lui, l'espace qui n'existe que par rapport à lui;

De s'isoler complétement du milieu dans lequel il réside, et de franchir, en vertu d'une puissance locomotive presque infinie, les énormes distances de la nature physique;

D'étendre sa vue à travers la Création sans y rencontrer les obstacles par lesquels il est arrêté dans son état normal;

Et enfin d'obtenir une certitude mémoriale des actes dus à l'exercice de cette faculté.

Les études psychologiques, dirigées dans une voie d'analyse, acquerront sans doute une consistance mathématique, cesseront d'être creuses et conjecturales. Espérons-le, pour la gloire de notre époque déjà si grande, pour notre France déjà géante quand le siècle naissait. Les bornes d'une simple lettre ne me permettent pas d'embrasser autrement que par l'énumération les magnifiques irradiations de cette science nouvelle; mais les prodiges de la *volonté* en seront le lien commun, auquel se rattachent et les découvertes de Gall, celle du fluide nerveux, troisième circulation de notre appareil, et celle du principe constituant de l'électricité; puis les innombrables effets magnétiques, ceux du somnambulisme naturel et artificiel dont s'occupent les savants de Danemark, de Suède, de Berlin, d'Angleterre, d'Italie, et que nient ceux de notre Paris, tour à tour si stupides et si intelligents, si froids et si passionnés. Flourens et Magendie font graviter, sans le savoir, leurs recherches dans une sphère d'effrayantes réalités. Ils tuent bien des poésies sous leur scalpel, et sous leur scalpel renaîtront de vastes pouvoirs!... Ce sera quelque magnifique échange!... Sans doute la superstition du *double*, je puis en parler à vous qui avez réhabilité les paroles gelées de Rabelais, et retrouvé par fragments l'ancien bon sens des nations disparues, dans vos pages sur les superstitions si niaisement nommées paradoxales, en haine de votre supériorité peut-être : donc, alors *le double* de l'Allemagne deviendra l'un des faits les plus vulgaires de notre nature mieux connue, un fait aussi vrai, mais aussi incompréhensible que les phénomènes de pensée,

de mouvement, par nous quotidiennement accomplis, sans songer à leur profondeur sans fond. Alors, l'*homo duplex* de Buffon sera le point de départ ou le but commun de mille observations relatives à la séparation possible des deux natures, des deux actions, du verbe et du fait, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, sans cesse accouplés, séparés sans cesse en nous. Alors, si vous et moi sommes encore de ce monde, nous lirons dans l'œuvre d'un savant qui peut-être tette en ce moment, au globe veiné d'azur, le lait de sa mère, la solution de votre sagace demande; et, si nous pouvons le comprendre, nous vieillards au chef branlant, nous y verrons que l'effet jadis observé par vous résulte de la désunion de nos deux *natures* : j'emploie ce mot à défaut de celui dont nous gratifiera le grand homme au maillot pour nommer quelque chose d'innomé dans notre langage actuel : c. q. e. a. d.

La résurrection humaine serait peut-être explicable par la post-existence du *species* inconnu de cet être nouveau; mais la résurrection est un dogme de foi : la science peut le nier et les savants peuvent y croire. — Quant à moi, je ne me prononce pas, parce que j'étudie, et qu'un fait apparent est souvent détruit par un fait latent. Notre chimie a déjà dévoré tant de nomenclatures que ce serait folie de se passionner pour les accidents dubitatifs de la psychologie. Je pense actuellement, en mettant à part les illusions dont j'aime à me nourrir, que l'homme doit être une créature finie, mais douée de facultés perfectibles. En voyant un crétin, un épicier, un journaliste, Schnetz, lord Byron et Cuvier, six types entre lesquels peut se caser l'espèce humaine, nous interrogerons Dieu sur notre destinée, sans songer que les mêmes variations se retrouvent dans la nature inférieure : par exemple, chez les chevaux en liberté des steppes asiatiques, où ils élisent pour chef le plus beau d'entre eux; parmi les chiens, qui, chassant en commun, renvoient le chien dont le nez est infirme, et battent celui dont le courage, la vigilance ou la voix ont été en défaut. Mais il faudrait faire non pas une simple lettre, mais exécuter un ouvrage entrepris, laissé, repris déjà depuis dix ans, pour expliquer toute ma pensée. Or, je ne suis pas aussi certain que vous l'êtes de conserver mon auditoire et de colorer les nuages furtifs nés de mes longues études. Puis il est tard; je me suis promené toute la journée sur le joli lac

d'Annecy, en lisant votre article et l'interprétant au gré des paysages, en consultant le ciel et les eaux. Enfin ma notice biographique sur Louis Lambert contient quelques-unes de ces idées sous une forme dramatique : elles y agissent. Il serait donc inutile de me répéter, défaut dans lequel nous tombons, vieillards, et que, jeunes, nous devons éviter.

J'ajouterai cependant, en manière de madrigal, que je ne crains pas de vous redire mille choses affectueuses, et de vous attester l'innocuité d'une critique courageuse. Ne pouvez-vous pas maintenant victorieusement dissoudre mes doutes, et me convaincre d'ignorance peut-être?...

Agréez les bons souvenirs d'un voyageur qui ne parcourt pas les lieux où vous avez été sans admirer la poésie que vous y avez semée.

THÉORIE

DE

LA DÉMARCHE

> A quoi, si ce n'est à une substance électrique, peut-on attribuer la magie avec laquelle la volonté s'intronise si majestueusement dans le regard, pour foudroyer les obstacles aux commandements du génie, ou filtre, malgré nos hypocrisies, au travers de l'enveloppe humaine?
>
> *Histoire intellectuelle de Louis Lambert.*

Dans l'état actuel des connaissances humaines, cette théorie est, à mon avis, la science la plus neuve, et partant la plus curieuse qu'il y ait à traiter. Elle est quasi vierge. J'espère pouvoir démontrer la raison coefficiente de cette précieuse virginité scientifique par des observations utiles à l'histoire de l'esprit humain. Rencontrer quelque curiosité de ce genre, en quoi que ce soit, était déjà chose très-difficile au temps de Rabelais; mais il est peut-être plus difficile encore d'en expliquer l'existence aujourd'hui : ne faut-il pas que tout ait dormi autour d'elle, vices et vertus? Sous ce rapport, sans être M. Ballanche, Perrault aurait, à son insu, fait un mythe dans *la Belle au bois dormant.* Admirable privilége des hommes dont le génie est tout naïveté! Leurs œuvres sont des diamants taillés à facettes, qui réfléchissent et font rayonner les idées de toutes les époques. Lautour-Mézeray, homme d'esprit, qui sait mieux que personne traire la pensée, n'a-t-il pas découvert dans *le Chat botté* le mythe de l'*Annonce,* celle des puissances modernes

qui escompte ce dont il est impossible de trouver la valeur à la Banque de France, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'esprit dans le public le plus niais du monde, tout ce qu'il y a de crédulité dans l'époque la plus incrédule, tout ce qu'il y a de sympathie dans les entrailles du siècle le plus égoïste?

Or, dans un temps où, par chaque matin, il se lève un nombre incommensurable de cerveaux affamés d'idées, parce qu'ils savent peser ce qu'il y a d'argent dans une idée, et pressés d'aller à la chasse aux idées, parce que chaque nouvelle circonstance sublunaire crée une idée qui lui est propre; n'y a-t-il pas un peu de mérite à trouver à Paris, sur un terrain si bien battu, quelque gangue dont se puisse extraire encore une paillette d'or?

Ceci est prétentieux; mais pardonnez à l'auteur son orgueil : faites mieux, avouez qu'il est légitime. N'est-il pas réellement bien extraordinaire de voir que, depuis le temps où l'homme marche, personne ne se soit demandé pourquoi il marche, comment il marche, s'il marche, s'il peut mieux marcher, ce qu'il fait en marchant, s'il n'y aurait pas moyen d'imposer, de changer, d'analyser sa marche : questions qui tiennent à tous les systèmes philosophiques, psychologiques et politiques dont s'est occupé le monde?

Eh quoi! feu M. Mariette, de l'Académie des sciences, a calculé la quantité d'eau qui passait, par chaque minime division du temps, sous chacune des arches du pont Royal, en observant les différences introduites par la lenteur des eaux, par l'ouverture de l'arche, par les variations atmosphériques des saisons! et il n'est entré dans la tête d'aucun savant de rechercher, de mesurer, de peser, d'analyser, de formuler, le binome aidant, quelle quantité fluide l'homme, par une marche plus ou moins rapide, pouvait perdre ou économiser de force, de vie, d'action, de je ne sais quoi que nous dépensons en haine, en amour, en conversation et en digression!...

Hélas! une foule d'hommes, tous distingués par l'ampleur de la boîte cérébrale et par la lourdeur, par les circonvolutions de leur cervelle; des mécaniciens, des géomètres enfin ont déduit des milliers de théorèmes, de propositions, de lemmes, de corollaires sur le mouvement appliqué aux choses, ont révélé les lois du mouvement céleste, ont saisi les marées dans tous leurs caprices et les ont enchaînées dans quelques formules d'une incontestable sécurité

marine; mais personne, ni physiologiste, ni médecin sans malades, ni savant désœuvré, ni fou de Bicêtre, ni statisticien fatigué de compter ses grains de blé, ni quoi que ce soit d'humain, n'a voulu penser aux lois du mouvement appliqué à l'homme!

Quoi! vous trouveriez plus facilement le *De pantouflis veterum*, invoqué par Charles Nodier, dans sa raillerie toute pantagruélique de l'*Histoire du roi de Bohême,* que le moindre volume *De re ambulatoria !...*

Et cependant, il y a deux cents ans le comte Oxenstiern s'était écrié :

« C'est les marches qui usent les soldats et les courtisans! »

Un homme déjà presque oublié, homme englouti dans l'océan de ces trente mille noms célèbres au-dessus desquels surnagent à grand'peine une centaine de noms, Champollion, a consumé sa vie à lire les hiéroglyphes, transition des idées humaines naïvement configurées à l'alphabet chaldéen trouvé par un pâtre, perfectionné par des marchands; autre transition de la vocalisation écrite à l'imprimerie, qui a définitivement consacré la parole; et nul n'a voulu donner la clef des hiéroglyphes perpétuels de la démarche humaine!

A cette pensée, à l'imitation de Sterne, qui a bien un peu copié Archimède, j'ai fait craquer mes doigts; j'ai jeté mon bonnet en l'air, et je me suis écrié : *Euréka* (j'ai trouvé)!

Mais pourquoi donc cette science a-t-elle eu les honneurs de l'oubli? N'est-elle pas aussi profonde, aussi frivole, aussi dérisoire que le sont les autres sciences? N'y a-t-il donc pas un joli petit non-sens, la grimace des démons impuissants, au fond de ces raisonnements? Ici, l'homme ne sera-t-il pas toujours aussi noblement bouffon qu'il peut l'être ailleurs? Ici, ne sera-t-il pas toujours M. Jourdain, faisant de la prose sans le savoir, marchant sans connaître tout ce que sa marche soulève de hautes questions? Pourquoi la marche de l'homme a-t-elle eu le dessous, et pourquoi s'est-on préférablement occupé de la marche des astres? Ici, ne serons-nous pas, comme ailleurs, tout aussi heureux, tout aussi malheureux (sauf les dosages individuels de ce fluide nommé si improprement imagination), soit que nous sachions, soit que nous ignorions tout de cette nouvelle science?

Pauvre homme du XIXe siècle! En effet, quelles jouissances as-tu définitivement extraites de la certitude où tu es d'être, suivant Cuvier, le dernier venu dans les espèces, ou l'être progressif, suivant Nodier? de l'assurance qui t'a été donnée du séjour authentique de la mer sur les plus hautes montagnes? de la connaissance irréfragable qui a détruit le principe de toutes les religions asiatiques, le bonheur passé de tout ce qui fut, en déniant au soleil, par l'organe d'Herschell, sa chaleur, sa lumière? Quelle tranquillité politique as-tu distillée des flots de sang répandus par quarante années de révolutions? Pauvre homme! tu as perdu les marquises, les petits soupers, l'Académie française; tu ne peux plus battre tes gens et tu as eu le choléra. Sans Rossini, sans Taglioni, sans Paganini, tu ne t'amuserais plus; et tu penses néanmoins, si tu n'arrêtes le froid esprit de tes institutions nouvelles, à couper les mains à Rossini, les jambes à Taglioni, l'archet à Paganini. Après quarante années de révolutions, pour tout aphorisme politique, Bertrand Barrère a naguère publié celui-ci :

« N'interromps pas une femme qui danse pour lui donner un avis. »

Cette sentence m'a été volée. N'appartenait-elle pas essentiellement aux axiomes de ma théorie?

Vous demanderez pourquoi tant d'emphase pour cette science prosaïque, pourquoi emboucher si fort la trompette à propos de l'art de lever le pied? Ne savez-vous donc pas que la dignité en toute chose est toujours en raison inverse de l'utilité?

Donc, cette science est à moi! Le premier j'y plante la hampe de mon pennon, comme Pizarre, en criant : *Ceci est au roi d'Espagne!* quand il mit le pied sur l'Amérique. Il aurait dû cependant ajouter quelque petite proclamation d'investiture en faveur des médecins.

Cependant, Lavater a bien dit, avant moi, que, tout étant homogène dans l'homme, sa démarche devait être au moins aussi éloquente que l'est sa physionomie; la démarche est la physionomie du corps. Mais c'était une déduction naturelle de sa première proposition : *Tout en nous correspond à une cause interne.* Emporté par le vaste cours d'une science qui érige en art distinct les observations relatives à chacune des manifestations particulières de la pensée humaine, il lui était impossible de développer la théorie de la

démarche, qui occupe peu de place dans son magnifique et très-prolixe ouvrage. Aussi les problèmes à résoudre en cette matière restent tout entiers à examiner, ainsi que les liens qui unissent cette partie de la vitalité à l'ensemble de notre vie individuelle, sociale et nationale.

. . . . . Et vera incessu
Patuit dea. . . . . .

« La déesse se révéla par sa démarche. »

Ces fragments de vers de Virgile, analogues d'ailleurs à un vers d'Homère, que je ne veux pas citer de peur d'être accusé de pédantisme, sont deux témoignages qui attestent l'importance attachée à la démarche par les anciens. Mais qui de nous, pauvres écoliers fouettés de grec, ne sait pas que Démosthènes reprochait à Nicobule de marcher *à la diable,* assimilant une pareille démarche, comme manque d'usage et de bon ton, à un parler insolent?

La Bruyère a écrit quelques lignes curieuses sur ce sujet; mais ces quelques lignes n'ont rien de scientifique, et n'accusent qu'un de ces faits qui abondent par milliers dans cet art.

« Il y a, dit-il, chez quelques femmes, une grandeur artificielle attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, etc. »

Cela dit, pour témoigner de mon soin à rendre justice au passé, feuilletez les bibliographes, dévorez les catalogues, les manuscrits des bibliothèques; à moins d'un palimpseste qui soit récemment gratté, vous ne trouverez rien de plus que ces fragments, insouciants de la science en elle-même. Il y a bien des traités sur la danse, sur la mimique; il y a bien le *Traité du mouvement des animaux,* par Borelli; puis quelques articles spéciaux faits par des médecins récemment effrayés de ce mutisme scientifique sur nos actes les plus importants; mais, à l'exemple de Borelli, ils ont moins cherché les causes que constaté les effets : en cette matière, à moins d'être Dieu même, il est bien difficile de ne pas retourner à Borelli. Donc, rien de physiologique, de psychologique, de transcendant, de péripatéticiennement philosophique, rien! Aussi donnerais-je pour le cauris le plus ébréché tout ce que j'ai dit, écrit, et ne vendrais-je

pas au prix d'un globe d'or cette théorie toute neuve, jolie comme tout ce qui est neuf. Une idée neuve est plus qu'un monde : elle donne un monde, sans compter le reste. Une pensée nouvelle! quelles richesses pour le peintre, le musicien, le poëte!

Ma préface finit là. Je commence.

Une pensée a trois âges. Si vous l'exprimez dans toute la chaleur prolifique de sa conception, vous la produisez rapidement, par un jet plus ou moins heureux, mais empreint à coup sûr d'une verve pindarique. C'est Daguerre s'enfermant vingt jours pour faire son admirable tableau de l'île Sainte-Hélène, inspiration toute dantesque.

Mais, si vous ne saisissez pas ce premier bonheur de génération mentale, et que vous laissiez sans produit ce sublime paroxysme de l'intelligence fouettée, pendant lequel les angoisses de l'enfantement disparaissent sous les plaisirs de la surexcitation cérébrale, vous tombez soudain dans le gâchis des difficultés : tout s'abaisse, tout s'affaisse; vous vous blasez; le sujet s'amollit; vos idées vous fatiguent. Le fouet de Louis XIV, que vous aviez naguère pour mener votre sujet en poste, a passé aux mains de ces fantasques créatures; alors, ce sont vos idées qui vous brisent, vous lassent, vous sanglent des coups sifflants aux oreilles, et contre lesquels vous regimbez. Voilà le poëte, le peintre, le musicien qui se promène, flâne sur les boulevards, marchande des cannes, achète de vieux bahuts, s'éprend de mille passions fugaces, laissant là son idée, comme on abandonne une maîtresse plus aimante ou plus jalouse qu'il ne lui est permis de l'être.

Vient le dernier âge de la pensée. Elle s'est implantée, elle a pris racine dans votre âme, elle y a mûri; puis, un soir ou un matin, quand le poëte ôte son foulard, quand le peintre bâille encore, lorsque le musicien va souffler sa lampe, en se souvenant d'une délicieuse roulade, en revoyant un petit pied de femme ou l'un de ces je ne sais quoi dont on s'occupe en dormant ou en s'éveillant, ils aperçoivent leur idée dans toute la grâce de ses frondaisons, de ses floraisons, l'idée malicieuse, luxuriante, luxueuse, belle comme femme magnifiquement belle, belle comme un cheval sans défaut!

Et alors le peintre donne un coup de pied à son édredon, s'il y a un édredon, et s'écrie :

— C'est fini ! je ferai mon tableau !

Le poëte n'avait qu'une idée, et il se voit à la tête d'un ouvrage.

— Malheur au siècle !... dit-il en lançant une de ses bottes à travers la chambre.

Ceci est la théorie de la démarche de nos idées.

Sans m'engager à justifier l'ambition de ce programme pathologique, dont je renvoie le système aux Dubois, aux Maygrier du cerveau, je déclare que la *Théorie de la démarche* m'a prodigué toutes les délices de cette conception première, amour de la pensée ; puis tous les chagrins d'un enfant gâté dont l'éducation coûte cher et n'en perfectionne que les vices.

Quand un homme rencontre un trésor, sa seconde pensée est de se demander par quel hasard il l'a trouvé. Voici donc où j'ai rencontré la *Théorie de la démarche,* et voici pourquoi personne jusqu'à moi ne l'avait aperçue...

Un homme devint fou pour avoir réfléchi trop profondément à l'action d'ouvrir ou de fermer une porte. Il se mit à comparer la conclusion des discussions humaines à ce mouvement qui, dans les deux cas, est absolument le même, quoique si divers en résultats. A côté de sa loge était un autre fou qui cherchait à deviner si l'œuf avait précédé la poule, ou si la poule avait précédé l'œuf. Tous deux parlaient, l'un de sa porte, l'autre de sa poule, pour interroger Dieu sans succès.

Un fou est un homme qui voit un abîme et y tombe. Le savant l'entend tomber, prend sa toise, mesure la distance, fait un escalier, descend, remonte, et se frotte les mains, après avoir dit à l'univers : « Cet abîme a dix-huit cent deux pieds de profondeur, la température du fond est de deux degrés plus chaude que celle de notre atmosphère. » Puis il vit en famille. Le fou reste dans sa loge. Ils meurent tous deux. Dieu seul sait qui du fou, qui du savant, a été le plus près du vrai. Empédocle est le premier savant qui ait cumulé.

Il n'y a pas un seul de nos mouvements, ni une seule de nos actions qui ne soit un abîme, où l'homme le plus sage ne puisse laisser sa raison, et qui ne puisse fournir au savant l'occasion

de prendre sa toise et d'essayer à mesurer l'infini. Il y a de l'infini dans le moindre *gramen*.

Ici, je serai toujours entre la toise du savant et le vertige du fou. Je dois en prévenir loyalement celui qui veut me lire; il faut de l'intrépidité pour rester entre ces deux asymptotes. Cette *Théorie* ne pouvait être faite que par un homme assez osé pour côtoyer la folie sans crainte et la science sans peur.

Puis je dois encore accuser, par avance, la vulgarité du premier fait qui m'a conduit, d'inductions en inductions, à cette plaisanterie lycophronique. Ceux qui savent que la terre est pavée d'abîmes, foulée par des fous et mesurée par des savants, me pardonneront seuls l'apparente niaiserie de mes observations. Je parle pour les gens habitués à trouver de la sagesse dans la feuille qui tombe, des problèmes gigantesques dans la fumée qui s'élève, des théories dans les vibrations de la lumière, de la pensée dans les marbres, et le plus horrible des mouvements dans l'immobilité. Je me place au point précis où la science touche à la folie, et je ne puis mettre de garde-fous. Continuez.

En 1830, je revenais de cette délicieuse Touraine, où les femmes ne vieillissent pas aussi vite que dans les autres pays. J'étais au milieu de la grande cour des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, attendant une voiture, et sans me douter que j'allais être dans l'alternative d'écrire des niaiseries ou de faire d'immortelles découvertes. De toutes les courtisanes, la pensée est la plus impérieusement capricieuse : elle fait son lit, avec une audace sans exemple, au bord d'un sentier; couche au coin d'une rue; suspend son nid, comme l'hirondelle, à la corniche d'une fenêtre; et, avant que l'amour ait pensé à sa flèche, elle a conçu, pondu, couvé, nourri un géant. Papin allait voir si son bouillon avait des yeux quand il changea le monde industriel en voyant voltiger un papier que ballottait la vapeur au-dessus de sa marmite. Faust trouva l'imprimerie en regardant sur le sol l'empreinte des fers de son cheval, avant de le monter. Les niais appellent ces foudroiements de la pensée un hasard, sans songer que le hasard ne visite jamais les sots.

J'étais donc au milieu de cette cour, où trône le mouvement, et j'y regardais avec insouciance les différentes scènes qui s'y pas-

saient, lorsqu'un voyageur tombe de la rotonde à terre, comme une grenouille effrayée qui s'élance à l'eau. Mais, en sautant, cet homme fut forcé, pour ne pas choir, de tendre les mains au mur du bureau près duquel était la voiture, et de s'y appuyer légèrement. Voyant cela, je me demandai pourquoi. Certes, un savant aurait répondu : « Parce qu'il allait perdre son centre de gravité. » Mais pourquoi l'homme partage-t-il avec les diligences le privilége de perdre son centre de gravité? Un être doué d'intelligence n'est-il pas souverainement ridicule quand il est à terre, par quelque cause que ce soit? Aussi le peuple, que la chute d'un cheval intéresse, rit-il toujours d'un homme qui tombe.

Cet homme était un simple ouvrier, un de ces joyeux faubouriens, espèce de Figaro sans mandoline et sans résille, un homme gai, même en sortant de diligence, moment où tout le monde grogne. Il crut reconnaître un de ses amis dans le groupe des flâneurs qui regardent toujours l'arrivée des diligences, et il s'avança pour lui appliquer une tape sur l'épaule, à la façon de ces gentilshommes campagnards ayant peu de manières, qui, pendant que vous rêvez à vos chères amours, vous frappent sur la cuisse en vous disant :

— Chassez-vous ?...

En cette conjoncture, par une de ces déterminations qui restent un secret entre l'homme et Dieu, cet ami du voyageur fit un ou deux pas. Mon faubourien tomba, la main en avant, jusqu'au mur, sur lequel il s'appuya; mais, après avoir parcouru toute la distance qui se trouvait entre le mur et la hauteur à laquelle arrivait sa tête quand il était debout, espace que je représenterais scientifiquement par un angle de quatre-vingt-dix degrés, l'ouvrier, emporté par le poids de sa main, s'était plié, pour ainsi dire, en deux.

Il se releva la face turgide et rougie, moins par la colère que par un effort inattendu.

— Voici, me dis-je, un phénomène auquel personne ne pense, et qui ferait bouquer deux savants.

Je me souvins en ce moment d'un autre fait, si vulgaire dans son éventualité, que nous n'en avons jamais esgoussé la cause, quoiqu'elle accuse de sublimes merveilles. Ce fait corrobora l'idée

qui me frappait alors si vivement, idée à laquelle la science des riens est redevable aujourd'hui de la *Théorie de la démarche.*

Ce souvenir appartient aux jours heureux de mon adolescence, temps de délicieuse niaiserie, pendant lequel toutes les femmes sont des Virginies, que nous aimons vertueusement, comme aimait Paul. Nous apercevons plus tard une infinité de naufrages, où, comme dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, nos illusions se noient; et nous n'amenons qu'un cadavre sur la grève.

Alors, le chaste et pur sentiment que j'avais pour ma sœur n'était troublé par aucun autre, et nous portions à deux la vie en riant. J'avais mis trois ou quatre cents francs en pièces de cent sous dans le nécessaire où elle serrait son fil, ses aiguilles, et tous les petits ustensiles nécessaire à son métier de jeune fille essentiellement brodeuse, parfileuse, couseuse et festonneuse. N'en sachant rien, elle voulut prendre sa table à ouvrage, toujours si légère; mais il lui fut impossible de la soulever du premier coup, et il lui fallut émettre une seconde dose de force et de vouloir pour enlever sa boîte. Ce n'est pas la compromettre que de dire combien elle mit de précipitation à l'ouvrir, tant elle était curieuse de voir ce qui l'alourdissait. Alors, je la priai de me garder cet argent. Ma conduite cachait un secret, je n'ai pas besoin d'ajouter que je fus obligé de le lui confier. Bien involontairement, je repris l'argent sans l'en prévenir; et, deux heures après, en reprenant sa boîte, elle l'enleva presque au-dessus de ses cheveux, par un mouvement de naïveté qui nous fit tant rire, que ce bon rire servit précisément à graver cette observation physiologique dans ma mémoire.

En rapprochant ces deux faits si dissemblables, mais qui procédaient de la même cause, je fus plongé dans une perplexité pareille à celle du philosophe à camisole qui médita si profondément sur sa porte.

Je comparais le voyageur à la cruche pleine d'eau qu'une fille curieuse rapporte de la fontaine. Elle s'occupe à regarder une fenêtre, reçoit une secousse d'un passant, et laisse perdre une lame d'eau. Cette comparaison vague exprimait grossièrement la dépense de fluide vital que cet homme me parut avoir faite en pure perte. Puis, de là, jaillirent mille questions qui me furent adres-

sées, dans les ténèbres de l'intelligence, par un être tout fantastique, par ma *Théorie de la démarche* déjà née.

En effet, tout à coup mille petits phénomènes journaliers de notre nature vinrent se grouper autour de ma réflexion première, et s'élevèrent en foule dans ma mémoire comme un de ces essaims de mouches qui s'envolent, au bruit de nos pas, de dessus le fruit dont elles pompent les sucs au bord du sentier.

Ainsi je me souvins en un moment, rapidement, et avec une singulière puissance de vision intellectuelle :

Et des craquements de doigts, et des redressements de muscles, et des sauts de carpe que, pauvres écoliers, moi et mes camarades, nous nous permettions comme tous ceux qui restent trop longtemps en étude, soit le peintre dans son atelier, soit le poëte dans ses contemplations, soit la femme plongée dans son fauteuil ;

Et de ces courses rapides subitement arrêtées comme le tournoiement d'un soleil fini, auxquelles sont sujets les gens qui sortent de chez eux ou de *chez elles*, en proie à un grand bonheur;

Et de ces exaltations produites par des mouvements excessifs, et si actives, que Henri III a été pendant toute sa vie amoureux de Marie de Clèves, pour être entré dans le cabinet où elle avait changé de chemise, au milieu d'un bal donné par Catherine de Médicis ;

Et de ces cris féroces que jettent certaines personnes, poussées par une inexplicable nécessité de mouvement, et pour exercer peut-être une puissance inoccupée ;

Et des envies soudaines de briser, de frapper quoi que ce soit, surtout dans des moments de joie, et qui rendent Odry si naïvement beau dans son rôle du maréchal ferrant de *l'Éginhard de campagne,* quand il tape, au milieu d'un paroxysme de rire, son ami Vernet, en lui disant : « Sauve-toi, ou je te tue. »

Enfin plusieurs observations, que j'avais précédemment faites, m'illuminèrent, et me tenaillèrent l'intelligence si vigoureusement, que, ne songeant plus ni à mes paquets ni à ma voiture, je devins aussi distrait que l'est M. Ampère, et revins chez moi, féru par le principe lucide et vivifiant de ma *Théorie de la démarche.* J'allais admirant une science, incapable de dire quelle était cette science, nageant dans cette science, comme un homme en mer, qui voit la

mer et n'en peut saisir qu'une goutte dans le creux de sa main.

Ma pétulante pensée jouissait de son premier âge.

Sans autre secours que celui de l'intuition, qui nous a valu plus de conquêtes que tous les sinus et les cosinus de la science, et sans m'inquiéter ni des preuves, ni du *qu'en dira-t-on,* je décidai que l'homme pouvait projeter en dehors de lui-même, par tous les actes dus à son mouvement, une quantité de force qui devait produire un effet quelconque dans sa sphère d'activité.

Que de jets lumineux dans cette simple formule!

L'homme aurait-il le pouvoir de diriger l'action de ce constant phénomène auquel il ne pense pas? Pourrait-il économiser, amasser l'invisible fluide dont il dispose à son insu, comme la seiche aspire et distille, par un appareil inconnu, le nuage d'encre au sein duquel elle disparaît? Mesmer, que la France a traité d'empirique, a-t-il raison, a-t-il tort?

Pour moi, dès lors, le MOUVEMENT comprit la Pensée, action la plus pure de l'être humain; le Verbe, traduction de ses pensées; puis la Démarche et le Geste, accomplissement plus ou moins passionné du Verbe. De cette effusion de vie plus ou moins abondante, et de la manière dont l'homme la dirige, procèdent les merveilles du toucher, auxquelles nous devons Paganini, Raphaël, Michel-Ange, Huerta le guitariste, Taglioni, Liszt, artistes qui tous transfusent leurs âmes par des mouvements dont ils ont seuls le secret. Des transformations de la pensée dans la voix, qui est le *toucher* par lequel l'âme agit le plus spontanément, découlent les miracles de l'éloquence et les célestes enchantements de la musique vocale. La parole n'est-elle pas en quelque sorte la démarche du cœur et du cerveau?

Alors, la Démarche étant prise comme l'expression des mouvements corporels, et la Voix comme celle des mouvements intellectuels, il me parut impossible de faire mentir le mouvement. Sous ce rapport, la connaissance approfondie de la démarche devenait une science complète.

N'y avait-il pas des formules algébriques à trouver pour déterminer ce qu'une cantatrice dépense d'âme dans ses roulades, et ce que nous dissipons d'énergie dans nos mouvements? Quelle gloire de pouvoir jeter à l'Europe savante une arithmétique morale avec

les solutions de problèmes psychologiques aussi importants à résoudre que le sont ceux qui suivent :

La cavatine *Di tanti palpiti* EST à la vie de la Pasta COMME 1 EST A X.

Les pieds de Vestris SONT-ILS à sa tête COMME 100 EST A 2?

Le mouvement digestif de Louis XVIII A-T-IL été à la durée de son règne COMME 1814 EST A 93?

Si mon système eût existé plus tôt, et qu'on eût cherché des proportions plus égales entre 1814 et 93, Louis XVIII régnerait peut-être encore.

Quels pleurs je versai sur le tohu-bohu de mes connaissances, d'où je n'avais extrait que de misérables contes, tandis qu'il pouvait en sortir une physiologie humaine! Étais-je en état de rechercher les lois par lesquelles nous envoyons plus ou moins de force du centre aux extrémités; de deviner où Dieu a mis en nous le centre de ce pouvoir; de déterminer les phénomènes que cette faculté devait produire dans l'atmosphère de chaque créature?

En effet, si, comme l'a dit le plus beau génie analytique, le géomètre qui a le plus écouté Dieu aux portes du sanctuaire, une balle de pistolet lancée au bord de la Méditerranée cause un mouvement qui se fait sentir jusque sur les côtes de la Chine, n'est-il pas probable que, si nous projetons en dehors de nous un luxe de force, nous devons, ou changer autour de nous les conditions de l'atmosphère, ou nécessairement influer, par les effets de cette force vive qui veut sa place, sur les êtres et les choses dont nous sommes entourés?

Que jette donc en l'air l'artiste qui se secoue les bras, après l'enfantement d'une noble pensée qui l'a tenu longtemps immobile? Où va cette force dissipée par la femme nerveuse qui fait craquer les délicates et puissantes articulations de son cou, qui se tord les mains, en les agitant, après avoir vainement attendu ce qu'elle n'aime pas à trop attendre?

Enfin, de quoi mourut le fort de la Halle qui, sur le port, dans un défi d'ivresse, leva une pièce de vin; puis qui, gracieusement ouvert, sondé, déchiqueté brin à brin par messieurs de l'Hôtel-Dieu, a complétement frustré leur science, filouté leur scalpel, trompé leur curiosité, en ne laissant apercevoir la moindre lésion,

ni dans ses muscles, ni dans ses organes, ni dans ses fibres, ni dans son cerveau ? Pour la première fois peut-être, M. Dupuytren, qui sait toujours pourquoi la mort est venue, s'est demandé pourquoi la vie était absente de ce corps. La cruche s'était vidée.

Alors, il me fut prouvé que l'homme occupé à scier du marbre n'était pas bête de naissance, mais bête parce qu'il sciait du marbre. Il fait passer sa vie dans le mouvement des bras, comme le poëte fait passer la sienne dans le mouvement du cerveau. Tout mouvement a ses lois. Kepler, Newton, Laplace et Legendre sont tout entiers dans cet axiome. Pourquoi donc la science a-t-elle dédaigné de rechercher les lois d'un mouvement qui transporte à son gré la vie dans telle ou telle portion du mécanisme humain, et qui peut également la projeter en dehors de l'homme ?

Alors, il me fut prouvé que les chercheurs d'autographes, et ceux qui prétendent juger le caractère des hommes sur leur écriture, étaient des gens supérieurs.

Ici, ma *Théorie de la démarche* acquérait des proportions si discordantes avec le peu de place que j'occupe dans le grand râtelier d'où mes illustres camarades du XIXe siècle tirent leur provende, que je laissai là cette grande idée, comme un homme effrayé d'apercevoir un gouffre. J'entrais dans le second âge de la pensée.

Néanmoins, je fus si curieusement affriandé par la vue de cet abîme, que, de temps en temps, je venais goûter toutes les joies de la peur, en le contemplant au bord, et m'y tenant ferme à quelques idées bien plantées, bien feuillues. Alors, je commençai des travaux immenses et qui eussent, selon l'expression de mon élégant ami Eugène Sue, décorné un bœuf moins habitué que je ne le suis à marcher dans mes sillons, nuit et jour, par tous les temps, nonchalant de la bise qui souffle, des coups, et du fourrage injurieux que le journalisme nous distribue.

Comme tous ces pauvres prédestinés de savants, j'ai compté des joies pures. Parmi ces fleurs d'étude, la première, la plus belle, parce qu'elle était la première, et la plus trompeuse, parce qu'elle était la plus belle, a été d'apprendre, par M. Savary de l'Observatoire, que déjà l'Italien Borelli avait fait un grand ouvrage *De actu animalium* (du mouvement des animaux).

Combien je fus heureux de trouver un Borelli sur le quai ! com-

bien peu me pesa l'in-quarto à rapporter sous le bras! en quelle ferveur je l'ouvris; en quelle hâte je le traduisis! Je ne saurais vous dire ces choses. Il y avait de l'amour dans cette étude. Borelli était pour moi ce que Baruch fut pour la Fontaine. Comme un jeune homme dupe de son premier amour, je ne sentais de Borelli ni la poussière accumulée dans ses pages par les orages parisiens, ni la senteur équivoque de sa couverture, ni les grains de tabac qu'y avait laissés le vieux médecin auquel il appartint jadis, et dont je fus jaloux en lisant ces mots écrits d'une main tremblante : *Ex libris Angard.*

Brst! quand j'eus lu Borelli, je jetai Borelli, je maudis Borelli, je méprisai le vieux Borelli, qui ne me disait rien *de actu,* comme plus tard le jeune homme baisse la tête en reconnaissant sa première amie, l'ingrat! Le savant Italien, doué de la patience de Malpighi, avait passé des années à éprouver, à déterminer la force des divers appareils établis par la nature dans notre système musculaire. Il a évidemment prouvé que le mécanisme intérieur de forces réelles constitué par nos muscles avait été disposé pour des efforts doubles de ceux que nous voulions faire.

Certes, cet Italien est le machiniste le plus habile de cet opéra changeant nommé l'homme. A suivre, dans son ouvrage, le mouvement de nos leviers et de nos contre-poids, à voir avec quelle prudence le Créateur nous a donné des balanciers naturels pour nous soutenir en toute espèce de pose, il est impossible de ne pas nous considérer comme d'infatigables danseurs de corde. Or, je me souciais peu des moyens, je voulais connaître les causes. De quelle importance ne sont-elles pas! Jugez. Borelli dit bien pourquoi l'homme, emporté hors du centre de gravité, tombe; mais il ne dit pas pourquoi souvent l'homme ne tombe pas, lorsqu'il sait user d'une force occulte, en envoyant à ses pieds une incroyable puissance de *rétraction.*

Ma première colère passée, je rendis justice à Borelli. Nous lui devons la connaissance de l'*aire* humaine : en d'autres termes, de l'espace ambiant dans lequel nous pouvons nous mouvoir sans perdre le centre de gravité. Certes, la dignité de la démarche humaine doit singulièrement dépendre de la manière dont un homme se balance dans cette sphère au delà de laquelle il tombe.

Nous devons également à l'illustre Italien des recherches curieuses sur la dynamique intérieure de l'homme. Il a compté les tuyaux par lesquels passe le fluide moteur, cette insaisissable volonté, désespoir des penseurs et des physiologistes; il en a mesuré la force; il en a constaté le jeu; il a donné généreusement à ceux qui monteront sur ses épaules pour voir plus loin que lui, dans ces ténèbres lumineuses, la valeur matérielle et ordinaire des effets produits par notre vouloir; il a pesé la pensée, en montrant que la machine musculaire est en disproportion avec les résultats obtenus par l'homme, et qu'il se trouve en lui des forces qui portent cette machine à une puissance incomparablement plus grande que ne l'est sa puissance intrinsèque.

Dès lors, je quittai Borelli, certain de ne pas avoir fait une connaissance inutile en conversant avec ce beau génie; et je fus attiré vers les savants qui se sont occupés récemment des forces vitales. Mais, hélas! tous ressemblaient au géomètre qui prend sa toise et chiffre l'abîme; moi, je voulais voir l'abîme et en pénétrer tous les secrets.

Que de réflexions n'ai-je pas jetées dans ce gouffre, comme un enfant qui lance des pierres dans un puits pour en écouter les retentissements! Que de soirs passés sur un mol oreiller à contempler les nuages fantastiquement éclairés par le soleil couchant! Que de nuits vainement employées à demander des inspirations au silence! La vie la plus belle, la mieux remplie, la moins sujette aux déceptions, est certes celle du fou sublime qui cherche à déterminer l'inconnu d'une équation à racines imaginaires.

Quand j'eus tout appris, je ne savais rien, et je marchais!... Un homme qui n'aurait pas eu mon thorax, mon cou, ma boîte cérébrale, eût perdu la raison en désespoir de cause. Heureusement, ce second âge de mon idée vint à finir. En entendant le duo de Tamburini et de Rubini, dans le premier acte du *Mosè,* ma théorie m'apparut pimpante, joyeuse, frétillante, jolie, et vint se coucher complaisamment à mes pieds, comme une courtisane fâchée d'avoir abusé de la coquetterie et qui craint d'avoir tué l'amour.

Je résolus de constater simplement les effets produits en dehors de l'homme par ses mouvements, de quelque nature qu'ils fussent, de les noter, de les classer; puis, l'analyse achevée, de rechercher

les lois du beau idéal en fait de mouvement, et d'en rédiger un code pour les personnes curieuses de donner une bonne idée d'elles-mêmes, de leurs mœurs, de leurs habitudes : la démarche étant, selon moi, le prodrome exact de la pensée et de la vie.

J'allai donc le lendemain m'asseoir sur une chaise du boulevard de Gand, afin d'y étudier la démarche de tous les Parisiens qui, pour leur malheur, passeraient devant moi pendant la journée.

Et, ce jour-là, je récoltai les observations les plus profondément curieuses que j'aie faites dans ma vie. Je revins chargé comme un botaniste qui, en herborisant, a pris tant de plantes, qu'il est obligé de les donner à la première vache venue. Seulement, la *Théorie de la démarche* me parut impossible à publier sans dix-sept cents planches gravées, sans dix ou douze volumes de texte, et des notes à effrayer feu l'abbé Barthélemy ou mon savant ami Parisot.

Trouver en quoi péchaient les démarches vicieuses;

Trouver les lois à l'exacte observation desquelles étaient dues les belles démarches;

Trouver les moyens de faire mentir la démarche, comme les courtisans, les ambitieux, les gens vindicatifs, les comédiens, les courtisanes, les épouses légitimes, les espions, font mentir leurs traits, leurs yeux, leur voix;

Rechercher si les anciens marchaient bien, quel peuple marche le mieux entre tous les peuples; si le sol, le climat est pour quelque chose dans la démarche.

Brrr! les questions jaillissaient comme des sauterelles! Sujet merveilleux! Le gastronome, soit qu'il saisisse sa truelle pour soulever la peau d'un lavaret du lac d'Aix, celle d'un surmulet de Cherbourg, ou d'une perche de l'Indre; soit qu'il plonge son couteau dans un filet de chevreuil, comme il s'en élabore quelquefois dans les forêts et s'en perfectionne dans les cuisines; ce susdit gastronome n'éprouverait pas une jouissance comparable à celle que j'eus en possédant mon sujet. La friandise intellectuelle est la passion la plus voluptueuse, la plus dédaigneuse, la plus hargneuse : elle comporte la critique, expression de l'amour-propre jaloux des jouissances qu'il a ressenties.

Je dois à l'art d'expliquer ici les véritables causes de la délicieuse virginité littéraire et philosophique qui recommande à tous les

bons esprits la *Théorie de la démarche;* puis la franchise de mon caractère m'oblige à dire que je ne voudrais pas être comptable de mes bavardages, sans les faire excuser par d'utiles observations.

Un moine de Prague, nommé Reuchlin, dont l'histoire a été recueillie par Marcomarci, avait un odorat si fin, si exercé, qu'il distinguait une jeune fille d'une femme, et une mère d'une femme inféconde. Je rapporte ces résultats entre ceux que sa faculté sensitive lui faisait obtenir, parce qu'ils sont assez curieux pour donner une idée de tous les autres.

L'aveugle qui nous a valu la belle lettre de Diderot, faite, par parenthèse, en douze heures de nuit, possédait une connaissance si approfondie de la voix humaine, qu'il avait remplacé le sens de la vue, relativement à l'appréciation des caractères, par des diagnostics pris dans les intonations de la voix.

La finesse des perceptions correspondait chez ces deux hommes à une égale finesse d'esprit, à un talent particulier. La science d'observation tout exceptionnelle dont ils avaient été doués me servira d'exemple pour expliquer pourquoi certaines parties de la psychologie ne sont pas suffisamment étudiées, et pourquoi les hommes sont contraints de les déserter.

L'observateur est incontestablement homme de génie au premier chef. Toutes les inventions humaines découlent d'une observation analytique dans laquelle l'esprit procède avec une incroyable rapidité d'aperçus. Gall, Lavater, Mesmer, Cuvier, Lagrange, le docteur Méreaux, que nous avons récemment perdu, Bernard Palissy, le précurseur de Buffon, le marquis de Worcester, Newton enfin, le grand peintre et le grand musicien, sont tous des observateurs. Tous vont de l'effet à la cause, alors que les autres hommes ne voient ni cause ni effet.

Mais ces sublimes oiseaux de proie qui, tout en s'élevant à de hautes régions, possèdent le don de voir clair dans les choses d'ici-bas, qui peuvent tout à la fois abstraire et spécialiser, faire d'exactes analyses et de justes synthèses, ont, pour ainsi dire, une mission purement métaphysique. La nature et la force de leur génie les contraint à reproduire dans leurs œuvres leurs propres qualités. Ils sont emportés par le vol audacieux de leur génie, et par leur ardente recherche du vrai, vers les formules les plus

simples. Ils observent, jugent et laissent des principes que les hommes minutieux prouvent, expliquent et commentent.

L'observation des phénomènes relatifs à l'homme, l'art qui doit en saisir les mouvements les plus cachés, l'étude du peu que cet être privilégié laisse involontairement deviner de sa conscience, exigent et une somme de génie et un rapetissement qui s'excluent. Il faut être à la fois patient comme l'étaient jadis Muschenbrock et Spallanzani, comme le sont aujourd'hui MM. Nobili, Magendie, Flourens, Dutrochet et tant d'autres; puis il faut encore posséder ce coup d'œil qui fait converger les phénomènes vers un centre, cette logique qui les dispose en rayons, cette perspicacité qui voit et déduit, cette lenteur qui sert à ne jamais découvrir un des points du cercle sans observer les autres, et cette promptitude qui mène d'un seul bond du pied à la tête.

Ce génie multiple, possédé par quelques têtes héroïques justement célèbres dans les annales des sciences naturelles, est beaucoup plus rare chez l'observateur de la nature morale. L'écrivain, chargé de répandre les lumières qui brillent sur les hauts lieux, doit donner à son œuvre un corps littéraire, et faire lire avec intérêt les doctrines les plus ardues, et parer la science. Il se trouve donc sans cesse dominé par la forme, par la poésie et par les accessoires de l'art. Être un grand écrivain et un grand observateur, Jean-Jacques et le bureau des Longitudes, tel est le problème, problème insoluble. Puis le génie qui préside aux découvertes exactes et physiques n'exige que la vue morale; mais l'esprit de l'observation psychologique veut impérieusement et l'odorat du moine et l'ouïe de l'aveugle. Il n'y a pas d'observation possible sans une éminente perfection de sens et sans une mémoire presque divine.

Donc, en mettant à part la rareté particulière des observateurs qui examinent la nature humaine sans scalpel et veulent la prendre sur le fait, souvent l'homme doué de ce microscope moral, indispensable pour ce genre d'étude, manque de la puissance qui exprime, comme celui qui saurait s'exprimer manque de la puissance de bien voir. Ceux qui ont su formuler la nature, comme le fit Molière, devinaient vrai, sur simple échantillon; puis ils volaient leurs contemporains et assassinaient ceux d'entre eux qui criaient

trop fort. Il y a dans tous les temps un homme de génie qui se fait le secrétaire de son époque : Homère, Aristote, Tacite, Shakspeare, l'Arétin, Machiavel, Rabelais, Bacon, Molière, Voltaire, ont tenu la plume sous la dictée de leurs siècles.

Les plus habiles observateurs sont dans le monde; mais, ou paresseux, ou insouciants de gloire, ils meurent ayant eu de cette science ce qu'il leur en fallait pour leur usage, et pour rire le soir, à minuit, quand il n'y a plus que trois personnes dans un salon. En ce genre, Gérard aurait été le littérateur le plus spirituel s'il n'eût pas été grand peintre; sa touche est aussi fine quand il fait un portrait que lorsqu'il le peint.

Enfin, souvent ce sont des hommes grossiers, des ouvriers en contact avec le monde et forcés de l'observer, comme une femme faible est contrainte d'étudier son mari pour le jouer, qui, possesseurs de remarques prodigieuses, s'en vont faisant banqueroute de leurs découvertes au monde intellectuel. Souvent aussi la femme la plus artiste, qui, dans une causerie familière, étonne par la profondeur de ses aperçus, dédaigne d'écrire, rit des hommes, les méprise, et s'en sert.

Ainsi le sujet le plus délicat de tous les sujets psychologiques est resté vierge sans être intact. Il voulait et trop de science et trop de frivolité peut-être.

Moi, poussé par cette croyance en nos talents, la seule qui nous reste dans le grand naufrage de la Foi, poussé sans doute encore par un premier amour pour un sujet neuf, j'ai donc obéi à cette passion : je suis venu me placer sur une chaise; j'ai regardé les passants; mais, après avoir admiré les trésors, je me suis sauvé d'abord, pour m'en amuser en emportant le secret du *Sésame ouvre-toi.*

Car il ne s'agissait pas de voir et de rire; ne fallait-il pas analyser, abstraire et classer?

Classer, pour pouvoir codifier!

Codifier, faire le code de la démarche; en d'autres termes, rédiger une suite d'axiomes pour le repos des intelligences faibles ou paresseuses, afin de leur épargner la peine de réfléchir et les amener, par l'observation de quelques principes clairs, à régler leurs mouvements. En étudiant ce code, les hommes progressifs, et ceux

qui tiennent au système de la perfectibilité, pourraient paraître aimables, gracieux, distingués, bien élevés, fashionables, aimés, instruits, ducs, marquis ou comtes, au lieu de sembler vulgaires, stupides, ennuyeux, pédants, ignobles, maçons du roi Louis-Philippe ou barons de l'Empire. Et n'est-ce pas ce qu'il y a de plus important chez une nation dont la devise est *Tout pour l'enseigne?*

S'il m'était permis de descendre au fond de la conscience de l'incorruptible journaliste, du philosophe éclectique, du vertueux épicier, du délicieux professeur, du vieux marchand de mousseline, de l'illustre papetier, qui, par la grâce moqueuse de Louis-Philippe, sont les derniers pairs de France venus, je suis persuadé d'y trouver ce souhait écrit en lettres d'or : *Je voudrais bien avoir l'air noble!*

Ils s'en défendront, ils le nieront, il vous diront :

— Je n'y tiens pas! cela m'est égal! Je suis journaliste, philosophe, épicier, professeur, marchand de toile, ou de papier!

Ne les croyez pas. Forcés d'être pairs de France, ils veulent être pairs de France; mais, s'ils sont pairs de France au lit, à table, à la chambre, dans le *Bulletin des lois,* aux Tuileries, dans leurs portraits de famille, il leur est impossible d'être pris pour des pairs de France lorsqu'ils passent sur le boulevard. Là, ces messieurs redeviennent Gros-Jean comme devant. L'observateur ne cherche même pas ce qu'ils peuvent être, tandis que, si M. le duc de Laval, si M. de Lamartine, si M. le duc de Rohan viennent à s'y promener, leur qualité n'est un doute pour personne; et je ne conseillerais pas à ceux-là de suivre ceux-ci.

Je voudrais bien n'offenser aucun amour-propre. Si j'avais involontairement blessé l'un des derniers pairs venus, dont j'improuve l'intronisation patricienne, mais dont j'estime la science, le talent, les vertus privées, la probité commerciale, sachant bien que le premier et le dernier ont eu le droit de vendre, l'un son journal, l'autre son papier, plus cher qu'ils ne leur coûtaient, je crois pouvoir jeter quelque baume sur cette égratignure en leur faisant observer que je suis obligé de prendre mes exemples en haut lieu pour convaincre les bons esprits de l'importance de cette théorie.

Et, en effet, je suis resté pendant quelque temps stupéfié par les observations que j'avais faites sur le boulevard de Gand, et surpris de trouver au mouvement des couleurs aussi tranchées.

De là ce premier aphorisme :

I

La démarche est la physionomie du corps.

N'est-il pas effrayant de penser qu'un observateur profond peut découvrir un vice, un remords, une maladie en voyant un homme en mouvement? Quel riche langage dans ces effets immédiats d'une volonté traduite avec innocence! L'inclination plus ou moins vive d'un de nos membres; la forme télégraphique dont il a contracté, malgré nous, l'habitude; l'angle ou le contour que nous lui faisons décrire, sont empreints de notre vouloir, et sont d'une effrayante signification. C'est plus que la parole, c'est la pensée en action. Un simple geste, un involontaire frémissement de lèvres peut devenir le terrible dénoûment d'un drame caché longtemps entre deux cœurs.

Aussi, de là cet autre aphorisme :

II

Le regard, la voix, la respiration, la démarche sont identiques; mais, comme il n'a pas été donné à l'homme de pouvoir veiller à la fois sur ces quatre expressions diverses et simultanées de sa pensée, cherchez celle qui dit vrai : vous connaîtrez l'homme tout entier.

EXEMPLE :

M. S... n'est pas seulement chimiste et capitaliste, il est profond observateur et grand philosophe.

M. O... n'est pas seulement un spéculateur, il est homme d'État. Il tient et de l'oiseau de proie et du serpent; il emporte des trésors et sait charmer les gardiens.

Ces deux hommes aux prises ne doivent-ils pas offrir un admirable combat, en luttant ruse contre ruse, dires contre dires, mensonge à outrance, spéculation au poing, chiffre en tête?

Or, ils se sont rencontrés un soir, au coin d'une cheminée, sous le feu des bougies, le mensonge sur les lèvres, dans les dents, au front, dans l'œil, sur la main; ils en étaient armés de pied en cap. Il s'agissait d'argent. Ce duel eut lieu sous l'Empire.

M. O..., qui avait besoin de cinq cent mille francs pour le lendemain, se trouvait, à minuit, debout à côté de S...

Voyez-vous bien S..., homme de bronze, vrai Shylock qui, plus rusé que son devancier, prendrait la livre de chair avant le prêt; le voyez-vous accosté par O..., l'Alcibiade de la banque, l'homme capable d'emprunter successivement trois royaumes sans les restituer, et capable de persuader à tout le monde qu'il les a enrichis? Suivez-les : M. O... demande légèrement à M. S... cinq cent mille francs pour vingt-quatre heures, en lui promettant de les lui rendre en telles et telles valeurs.

— Monsieur, dit M. S... à la personne de qui je tiens cette précieuse anecdote, quand O... me détailla les valeurs, le bout de son nez vint à blanchir, du côté gauche seulement, dans le léger cercle décrit par un méplat qui s'y trouve. J'avais déjà eu l'occasion de remarquer que mes cinq cent mille francs seraient compromis pendant un certain temps...

— Eh bien? lui demanda-t-on.

— Eh bien..., reprit-il.

Et il laissa échapper un soupir.

— Eh bien, ce serpent me tint pendant une demi-heure, je lui promis les cinq cent mille francs, et il les eut.

— Les a-t-il rendus?...

S... pouvait calomnier O... Sa haine bien connue lui en donnait le droit, à une époque où l'on tue ses ennemis à coups de langue. Je dois dire, à la louange de cet homme bizarre, qu'il répondit : « Oui. » Mais ce fut piteusement. Il aurait voulu pouvoir accuser son ennemi d'une tromperie de plus.

Quelques personnes disent M. O... encore plus fort en fait de dissimulation que ne l'est M. le prince de Bénévent. Je le crois vo-

lontiers. Le diplomate ment pour le compte d'autrui, le banquier ment pour lui-même. Eh bien, ce moderne Bourvalais, qui a pris l'habitude d'une admirable immobilité de traits, d'une complète insignifiance dans le regard, d'une imperturbable égalité dans la voix, d'une habile démarche, n'a pas su dompter le bout de son nez. Chacun de nous a quelque méplat où triomphe l'âme, un cartilage d'oreille qui rougit, un nerf qui tressaille, une manière trop significative de déplier les paupières, une ride qui se creuse intempestivement, une parlante pression de lèvres, un éloquent tremblement dans la voix, une respiration qui se gêne. Que voulez-vous! le vice n'est pas parfait.

Donc, mon axiome subsiste. Il domine toute cette théorie; il en prouve l'importance. La pensée est comme la vapeur. Quoi que vous fassiez, et quelque subtile qu'elle puisse être, il lui faut sa place, elle la veut, elle la prend, elle reste même sur le visage d'un homme mort. Le premier squelette que j'ai vu était celui d'une jeune fille morte à vingt-deux ans.

— Elle avait la taille fine et devait être gracieuse, dis-je au médecin.

Il parut surpris. La disposition des côtes et je ne sais quelle bonne grâce de squelette trahissaient encore les habitudes de la démarche. Il existe une *anatomie comparée* morale, comme une *anatomie comparée* physique. Pour l'âme, comme pour le corps, un détail mène logiquement à l'ensemble. Il n'y a certes pas deux squelettes semblables; et, de même que les poisons végétaux se retrouvent en nature, dans un temps voulu, chez l'homme empoisonné, de même les habitudes de la vie reparaissent aux yeux du chimiste moral, soit dans les sinus du crâne, soit dans les *attachements* des os de ceux qui ne sont plus.

Mais les hommes sont beaucoup plus naïfs qu'ils ne le croient, et ceux qui se flattent de dissimuler leur vie intime sont des faquins. Si vous voulez dérober la connaissance de vos pensées, imitez l'enfant ou le sauvage, ce sont vos maîtres.

En effet, pour pouvoir cacher sa pensée, il faut n'en avoir qu'une seule. Tout homme complexe se laisse facilement deviner. Aussi tous les grands hommes sont-ils joués par un être qui leur est inférieur.

L'âme perd en force centripète ce qu'elle gagne en force centrifuge.

Or, le sauvage et l'enfant font converger tous les rayons de la sphère dans laquelle ils vivent à une idée, à un désir; leur vie est monophile, et leur puissance gît dans la prodigieuse unité de leurs actions.

L'homme social est obligé d'aller continuellement du centre à tous les points de la circonférence; il a mille passions, mille idées, et il existe si peu de proportion entre sa base et l'étendue de ses opérations, qu'à chaque instant il est pris en flagrant délit de faiblesse.

De là le grand mot de William Pitt : « Si j'ai fait tant de choses, c'est que je n'en ai jamais voulu qu'une seule à la fois. »

De l'inobservation de ce précepte ministériel procède le naïf langage de la démarche. Qui de nous pense à marcher en marchant? personne. Bien plus, chacun se fait gloire de marcher en pensant.

Mais lisez les relations écrites par les voyageurs qui ont le mieux observé les peuplades improprement nommées sauvages; lisez le baron de la Hontan, qui a fait *les Mohicans* avant que Cooper y songeât, et vous verrez, à la honte des gens civilisés, quelle importance les sauvages attachent à la démarche. Le sauvage, en présence de ses semblables, n'a que des mouvements lents et graves; il sait par expérience que plus les manifestations extérieures se rapprochent du repos, plus impénétrable est la pensée. De là cet axiome :

III

Le repos est le silence du corps.

IV

Le mouvement lent est essentiellement majestueux.

Croyez-vous que l'homme dont parle Virgile, et dont l'apparition

calmait le peuple en fureur, arrivait devant la sédition en sautillant?

Ainsi nous pouvons établir en principe que l'économie du mouvement est un moyen de rendre la démarche et noble et gracieuse. Un homme qui marche vite ne dit-il pas déjà la moitié de son secret? Il est pressé. Le docteur Gall a observé que la pesanteur de la cervelle, le nombre de ses circonvolutions, étaient, chez tous les êtres organisés, en rapport avec la lenteur de leur mouvement vital. Les oiseaux ont peu d'idées. Les hommes qui vont habituellement vite doivent avoir généralement la tête pointue et le front déprimé. D'ailleurs, logiquement, l'homme qui marche beaucoup arrive nécessairement à l'état intellectuel du danseur de l'Opéra.

Suivons.

Si la lenteur bien entendue de la démarche annonce un homme qui a du temps à lui, du loisir, conséquemment un riche, un noble, un penseur, un sage, les détails doivent nécessairement s'accorder avec le principe ; alors, les gestes seront peu fréquents et lents. De là cet autre aphorisme :

V

Tout mouvement saccadé trahit un vice, ou une mauvaise éducation.

N'avez-vous pas souvent ri des gens qui *virvouchent?*

Virvoucher est un admirable mot du vieux français, remis en lumière par Lautour-Mézeray. Virvoucher exprime l'action d'aller et de venir, de tourner autour de quelqu'un, de toucher à tout, de se lever, de se rasseoir, de bourdonner, de tatillonner ; virvoucher, c'est faire une certaine quantité de mouvements qui n'ont pas de but ; c'est imiter les mouches. Il faut toujours donner la clef des champs aux *virvoucheurs;* ils vous cassent la tête ou quelque meuble précieux.

N'avez-vous pas ri d'une femme dont tous les mouvements de bras, de tête, de pied ou de corps, produisent des angles aigus?

Des femmes qui vous tendent la main comme si quelque ressort faisait partir leur coude?

Qui s'asseyent tout d'une pièce, ou qui se lèvent comme le soldat d'un joujou à surprise?

Ces sortes de femmes sont très-souvent vertueuses. La vertu des femmes est intimement liée à l'angle droit. Toutes les femmes qui ont fait ce que l'on nomme des fautes sont remarquables par la rondeur exquise de leurs mouvements. Si j'étais mère de famille, ces mots sacramentels du maître à danser : *Arrondissez les coudes*, me feraient trembler pour mes filles. De là cet axiome :

VI

La grâce veut des formes rondes.

Voyez la joie d'une femme qui peut dire de sa rivale : « Elle est bien anguleuse! »

Mais, en observant les différentes démarches, il s'éleva dans mon âme un doute cruel, et qui me prouva qu'en toute espèce de science, même dans la plus frivole, l'homme est arrêté par d'inextricables difficultés; il lui est aussi impossible de connaître la cause et la fin de ses mouvements que de savoir celles des pois chiches.

Ainsi, tout d'abord, je me demandai d'où devait procéder le mouvement. Eh bien, il est aussi difficile de déterminer où il commence et où il finit en nous, que de dire où commence et où finit le *grand sympathique*, cet organe intérieur qui, jusqu'à présent, a lassé la patience de tant d'observateurs. Borelli lui-même, le grand Borelli, n'a pas abordé cette immense question. N'est-il pas effrayant de trouver tant de problèmes insolubles dans un acte vulgaire, dans un mouvement que huit cent mille Parisiens font tous les jours?

Il est résulté de mes profondes réflexions sur cette difficulté l'aphorisme suivant, que je vous prie de méditer :

VII

Tout en nous participe du mouvement, mais il ne doit prédominer nulle part.

En effet, la nature a construit l'appareil de notre mobilité d'une façon si ingénieuse et si simple, qu'il en résulte, comme en toutes ses créations, une admirable harmonie; et, si vous la dérangez par une habitude quelconque, il y a laideur et ridicule, parce que nous ne nous moquons jamais que des laideurs dont l'homme est coupable : nous sommes impitoyables pour des gestes faux, comme nous le sommes pour l'ignorance ou pour la sottise.

Ainsi, de ceux qui passèrent devant moi et m'apprirent les premiers principes de cet art jusqu'à présent dédaigné, le premier de tous fut un gros monsieur.

Ici, je ferai observer qu'un écrivain éminemment spirituel a favorisé plusieurs erreurs, en les soutenant par son suffrage. Brillat-Savarin a dit qu'il était possible à un homme gros de *contenir son ventre au majestueux*. Non. Si la majesté ne va pas sans une certaine amplitude de chair, il est impossible de prétendre à une démarche dès que le ventre a rompu l'équilibre entre les parties du corps. La démarche cesse à l'obésité. Un obèse est nécessairement forcé de s'abandonner au faux mouvement introduit dans son économie par son ventre qui la domine.

EXEMPLE :

Henry Monnier aurait certainement fait la caricature de ce gros monsieur, en mettant une tête au-dessus d'un tambour et dessous les baguettes en X. Cet inconnu semblait, en marchant, avoir peur d'écraser des œufs. Assurément, chez cet homme, le caractère spécial de la démarche était complétement aboli. Il ne marchait pas plus que les vieux canonniers n'entendent. Autrefois, il avait eu le sens de la locomotion, il avait sautillé peut-être; mais aujourd'hui le pauvre homme ne se comprenait plus marcher. Il me fit l'aumône de toute sa vie et d'un monde de réflexions. Qui avait amolli ses jambes? D'où provenaient sa goutte, son embonpoint? Étaient-ce les vices ou le travail qui l'avaient déformé? Triste réflexion! le travail qui édifie et le vice qui détruit produisent en l'homme les mêmes résultats. Obéissant à son ventre, ce pauvre riche semblait tordu. Il ramenait péniblement ses jambes, l'une après l'autre, par un mouvement traînant et maladif, comme un

mourant qui résiste à la mort, et se laisse traîner de force par elle sur le bord de la fosse.

Par un singulier contraste, après lui venait un homme qui allait, les mains croisées derrière le dos, les épaules effacées, tendues, les omoplates rapprochées; il était semblable à un perdreau servi sur une rôtie. Il paraissait n'avancer que par le cou, et l'impulsion était donnée à tout son corps par le thorax.

Puis une jeune demoiselle, suivie d'un laquais, vint, sautant sur elle-même à l'instar des Anglaises. Elle ressemblait à une poule dont on a coupé les ailes, et qui essaye toujours de voler. Le principe de son mouvement semblait être à la chute de ses reins. En voyant son laquais armé d'un parapluie, vous eussiez dit qu'elle craignait d'en recevoir un coup dans la partie d'où partait son quasi-vol. C'était une fille de bonne maison, mais très-gauche, indécente le plus innocemment du monde.

Ensuite je vis un homme qui avait l'air d'être composé de deux compartiments. Il ne risquait sa jambe gauche, et tout ce qui en dépendait, qu'après avoir assuré la droite et tout son système. Il appartenait à la faction des binaires. Évidemment son corps devait avoir été primitivement fendu en deux par une révolution quelconque, et il s'était miraculeusement mais imparfaitement ressoudé. Il avait deux axes, sans avoir plus d'un cerveau.

Bientôt ce fut un diplomate, personnage squelettique, marchant tout d'une pièce comme ces pantins dont Joly oublie de tirer les ficelles; vous l'eussiez cru serré comme une momie dans ses bandelettes. Il était pris dans sa cravate comme une pomme dans un ruisseau par un temps de gelée. S'il se retourne, il est clair qu'il est fixé sur un pivot et qu'un passant l'a heurté.

Cet inconnu m'a prouvé la nécessité de formuler cet axiome :

VIII

Le mouvement humain se décompose en TEMPS bien distincts; si vous les confondez, vous arrivez à la roideur de la mécanique.

Une jolie femme, se défiant de la proéminence de son busc, ou

gênée je ne sais par quoi, s'était transformée en Vénus Callipyge et allait comme une pintade, tendant le cou, rentrant son busc et bombant la partie opposée à celle sur laquelle appuyait le busc.

En effet, l'intelligence doit briller dans les actes imperceptibles et successifs de notre mouvement, comme la lumière et les couleurs se jouent dans les losanges des changeants anneaux du serpent. Tout le secret des belles démarches est dans la décomposition du mouvement.

Puis venait une dame qui se creusait également comme la précédente. Vraiment, s'il y en avait eu une troisième, et que vous les eussiez observées, vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire des demi-lunes toutes faites par ces protubérances exorbitantes.

La saillie prodigieuse de ces choses, que je ne saurais nommer, et qui dominent singulièrement la question de la démarche féminine, surtout à Paris, m'a longtemps préoccupé. Je consultai des femmes d'esprit, des femmes de bon goût, des dévotes. Après plusieurs conférences où nous discutâmes le fort et le faible, en conciliant les égards dus à la beauté, au malheur de certaines conformations diaboliquement rondes, nous rédigeâmes cet admirable aphorisme :

IX

En marchant, les femmes peuvent tout montrer, mais ne rien laisser voir.

— Mais certainement! s'écria l'une des dames consultées, les robes n'ont été faites que pour cela.

Cette femme a dit une grande vérité. Toute notre société est dans la jupe. Otez la jupe à la femme, adieu la coquetterie; plus de passions. Dans la robe est toute sa puissance : là où il y a des pagnes, il n'y a pas d'amour. Aussi bon nombre de commentateurs, les Massorets surtout, prétendent que la feuille de figuier de notre mère Ève était une robe de cachemire. Je le pense.

Je ne quitterai pas cette question secondaire sans dire deux mots sur une dissertation vraiment neuve qui eut lieu pendant ces conférences :

UNE FEMME DOIT-ELLE RETROUSSER SA ROBE EN MARCHANT?

Immense problème, si vous vous rappelez combien de femmes empoignent sans grâce, au bas du dos, un paquet d'étoffe, et vont en faisant décrire, par en bas, un immense hiatus à leurs robes; combien de pauvres filles marchent innocemment en tenant leurs robes transversalement relevées, de manière à tracer un angle dont le sommet est au pied droit, dont l'ouverture arrive au-dessus du mollet gauche, et qui laissent voir ainsi leurs bas bien blancs, bien tendus, le système de leurs cothurnes et quelques autres choses. A voir les jupes de femme ainsi retroussées, il semble que l'on ait relevé par un coin le rideau d'un théâtre, et qu'on aperçoive les pieds des danseuses.

Et d'abord il passa en force de chose jugée que les femmes de bon goût ne sortaient jamais à pied par un temps de pluie ou quand les rues étaient crottées; puis il fut décidé souverainement qu'une femme ne devait jamais toucher à sa jupe en public et ne devait jamais la retrousser sous aucun prétexte.

— Cependant, dis-je, s'il y avait un ruisseau à passer?

— Eh bien, monsieur, une femme comme il faut pince légèrement sa robe du côté gauche, la soulève, se hausse par un petit mouvement, et lâche aussitôt la robe. *Ecco.*

Alors je me souvins de la magnificence des plis de certaines robes; alors je me rappelai les admirables ondulations de certaines personnes, la grâce des sinuosités, des flexuosités mouvantes de leurs cottes, et je n'ai pu résister à consigner ici ma pensée.

X

Il y a des mouvements de jupe qui valent un prix Montyon.

Il demeure prouvé que les femmes ne doivent lever leurs robes que très-secrètement. Ce principe passera pour incontestable en France.

Et, pour en finir sur l'importance de la démarche en ce qui con-

cerne les diagnostics, je vous prie de me pardonner une citation diplomatique.

La princesse de Hesse-Darmstadt amena ses trois filles à l'impératrice, afin qu'elle choisît entre elles une femme pour le grand-duc, dit un ambassadeur du dernier siècle, M. Mercy d'Argenteau. Sans leur avoir parlé, l'impératrice se décida pour la seconde. La princesse, étonnée, lui demanda la raison de ce bref jugement.

— Je les ai regardées toutes trois de ma fenêtre pendant qu'elles descendaient de carrosse, répondit l'impératrice. L'aînée a fait un faux pas; la seconde est descendue naturellement; la troisième a franchi le marchepied. L'aînée doit être gauche; la plus jeune étourdie.

C'était vrai.

Si le mouvement trahit le caractère, les habitudes de la vie, les mœurs les plus secrètes, que direz-vous de la marche de ces femmes bien corsées, qui, ayant des hanches un peu fortes, les font monter, descendre alternativement, en temps bien égaux, comme les leviers d'une machine à vapeur, et qui mettent une sorte de prétention à ce mouvement systématique? Ne doivent-elles pas scander l'amour avec une admirable précision?

Pour mon bonheur, un agent de change ne manqua pas à passer sur ce boulevard, où trône la Spéculation. C'était un gros homme enchanté de lui-même, et tâchant de se donner de l'aisance et de la grâce. Il imprimait à son corps un mouvement de rotation qui faisait périodiquement rouler et dérouler sur ses cuisses les pans de sa redingote, comme la voluptueuse jaquette de la Taglioni quand, après avoir achevé sa pirouette, elle se retourne pour recevoir les bravos du parterre. C'était un mouvement de circulation en rapport avec ses habitudes. Il roulait comme son argent.

Il était suivi par une grande demoiselle qui, les pieds serrés, la bouche pincée, tout pincé, décrivait une légère courbe, et allait par petites secousses, comme si, mécanique imparfaite, ses ressorts étaient gênés, ses apophyses déjà soudées. Ses mouvements avaient de la roideur, elle faillait à mon huitième axiome.

Quelques hommes passèrent, marchant d'un air agréable. Véritables modèles d'une reconnaissance de théâtre, ils semblaient

tous retrouver un camarade de collége dans le citoyen paisible et insouciant qui venait à eux.

Je ne dirai rien de ces paillasses involontaires qui jouent des drames dans la rue; mais je les prie de réfléchir à ce mémorable axiome :

XI

Quand le corps est en mouvement, le visage doit être immobile.

Aussi vous peindrais-je difficilement mon mépris pour l'homme affairé, allant vite, filant comme une anguille dans sa vase, à travers les rangs serrés des flâneurs. Il se livre à la marche comme un soldat qui fait son étape. Généralement, il est causeur, il parle haut, s'absorbe dans ses discours, s'indigne, apostrophe un adversaire absent, lui pousse des arguments sans réplique, gesticule, s'attriste, s'égaye. Adieu, délicieux mime, orateur distingué !

Qu'auriez-vous dit d'un inconnu qui communiquait transversalement à son épaule gauche le mouvement de la jambe droite, et réciproquement celui de la jambe gauche à l'épaule droite, par un mouvement de flux et de reflux si régulier, qu'à le voir marcher vous l'eussiez comparé à deux grands bâtons croisés qui auraient supporté un habit? C'était nécessairement un ouvrier enrichi.

Les hommes condamnés à répéter le même mouvement par le travail auquel ils sont assujettis ont tous dans la démarche le principe locomotif fortement déterminé; et il se trouve soit dans le thorax, soit dans les hanches, soit dans les épaules. Souvent le corps se porte tout entier d'un seul côté. Habituellement, les hommes d'étude inclinent la tête. Quiconque a lu la *Physiologie du goût* doit se souvenir de cette expression : *le nez à l'ouest*, comme M. Villemain. En effet, ce célèbre professeur porte sa tête avec une très-spirituelle originalité, de droite à gauche.

Relativement au port de la tête, il y a des observations curieuses. Le menton en l'air à la Mirabeau est une attitude de fierté qui, selon moi, messied généralement. Cette pose n'est permise qu'aux

hommes qui ont un duel avec leur siècle. Peu de personnes savent que Mirabeau prit cette audace théâtrale à son grand et immortel adversaire, Beaumarchais. C'étaient deux hommes également attaqués; et, au moral comme au physique, la persécution grandit un homme de génie. N'espérez rien du malheureux qui baisse la tête, ni du riche qui la lève; l'un sera toujours esclave, l'autre l'a été; celui-ci est un fripon, celui-là le sera.

Il est certain que les hommes les plus imposants ont tous légèrement penché leur tête à gauche. Alexandre, César, Louis XIV, Newton, Charles XII, Voltaire, Frédéric II et Byron affectaient cette attitude. Napoléon tenait sa tête droite et envisageait tout rectangulairement. Il y avait habitude en lui de voir les hommes, les champs de bataille et le monde moral en face. Robespierre, homme qui n'est pas encore jugé, regardait aussi son assemblée en face. Danton continua l'attitude de Mirabeau. M. de Chateaubriand incline la tête à gauche.

Après un mûr examen, je me déclare pour cette attitude. Je l'ai trouvée à l'état normal chez toutes les femmes gracieuses. La grâce (et le génie comporte la grâce) a horreur de la ligne droite. Cette observation corrobore notre sixième axiome.

Il existe deux natures d'hommes dont la démarche est incommutablement viciée : ce sont les marins et les militaires.

Les marins ont les jambes séparées, toujours près de fléchir, de se contracter. Obligés de se dandiner sur les tillacs pour suivre l'impulsion de la mer, à terre il leur est impossible de marcher droit. Ils louvoient toujours : aussi commence-t-on à en faire des diplomates.

Les militaires ont une démarche parfaitement reconnaissable. Presque tous sont campés sur leurs reins comme un buste sur son piédestal; leurs jambes s'agitent sous l'abdomen, comme si elles étaient mues par une âme subalterne chargée de veiller au parfait gouvernement des choses d'en bas. Le haut du corps ne paraît point avoir conscience des mouvements inférieurs. A les voir marcher, vous diriez le torse de l'Hercule Farnèse posé sur des roulettes, et qu'on amène au milieu d'un atelier. Voici pourquoi : le militaire est constamment forcé de porter la somme totale de sa force dans le thorax; il le présente sans cesse et se tient toujours

droit. Or, pour emprunter à Amyot l'une de ses plus belles expressions, tout homme *qui se dresse en pied* pèse vigoureusement sur la terre, afin de s'en faire un point d'appui, et il y a nécessairement dans le haut du corps un contre-coup de la force qu'il puise ainsi dans le sein de la mère commune. Alors l'appareil locomotif se scinde nécessairement chez lui. Le foyer du courage est dans sa poitrine. Les jambes ne sont plus qu'un appendice de son organisation.

Les marins et les militaires appliquent donc les lois du mouvement dans le but de toujours obtenir un même résultat, une émission de force par le *plexus* solaire et par les mains, deux organes que je nommerais volontiers les seconds cerveaux de l'homme, tant ils sont intellectuellement sensibles et fluidement agissants. Or la direction constante de leur volonté dans ces deux agents doit déterminer une spéciale atrophie de mouvement, d'où procède la physionomie de leur corps.

Les militaires de terre et de mer sont les vivantes preuves des problèmes physiologiques qui ont inspiré cette théorie. La projection fluide de la volonté, son appareil intérieur, la pariété de sa substance avec celle de nos idées, sa mobilité flagrante, ressortent évidemment de ces dernières observations. Mais l'apparente futilité de notre ouvrage ne nous permet pas d'y bâtir le plus léger système. Ici, notre but est de poursuivre le cours des démonstrations physiques de la pensée, de prouver que l'on peut juger un homme sur son habit pendu à une tringle, aussi bien que sur l'aspect de son mobilier, de sa voiture, de ses chevaux, de ses gens, et de donner de sages préceptes aux gens assez riches pour se dépenser eux-mêmes dans la vie extérieure. L'amour, le bavardage, les dîners en ville, le bal, l'élégance de la mise, l'existence mondaine, la frivolité, comportent plus de grandeur que les hommes ne le pensent. De là cet axiome :

XII

Tout mouvement exorbitant est une prodigalité sublime.

Fontenelle a touché barre d'un siècle à l'autre par la stricte

économie qu'il apportait dans la distribution de son mouvement vital. Il aimait mieux écouter que de parler; aussi passait-il pour infiniment aimable. Chacun croyait avoir l'usufruit du spirituel académicien. Il disait des mots qui résumaient la conversation, et ne conversait jamais. Il connaissait bien la prodigieuse déperdition de fluide que nécessite le mouvement vocal. Il n'avait jamais haussé la voix dans aucune occasion de sa vie; il ne parlait pas en carrosse, pour ne pas être obligé d'élever le ton. Il ne se passionnait point. Il n'aimait personne; on lui plaisait. Quand Voltaire se plaignit de ses critiques chez Fontenelle, le bonhomme ouvrit une grande malle pleine de pamphlets non coupés :

— Voici, dit-il au jeune Arouet, tout ce qui a été écrit contre moi. La première épigramme est de M. Racine le père.

Il referma la boîte.

Fontenelle a peu marché, il s'est fait porter pendant toute sa vie. Le président Rose lisait pour lui les éloges à l'Académie; il avait ainsi trouvé moyen d'emprunter quelque chose à ce célèbre avare. Quand son neveu, M. d'Aube, dont Rulhière a illustré la colère et la manie de disputer, se mettait à parler, Fontenelle fermait les yeux, s'enfonçait dans son fauteuil, et restait calme. Devant tout obstacle, il s'arrêtait. Lorsqu'il avait la goutte, il posait son pied sur un tabouret et restait coi. Il n'avait ni vertus ni vices; il avait de l'esprit. Il fit la secte des philosophes et n'en fut pas. Il n'avait jamais pleuré, jamais couru, jamais ri. Madame du Deffand lui dit un jour :

— Pourquoi ne vous ai-je jamais vu rire?

— Je n'ai jamais fait *ah! ah! ah!* comme vous autres, répondit-il, mais j'ai ri tout doucement, en dedans.

Cette petite machine délicate, tout d'abord condamnée à mourir, vécut ainsi plus de cent ans.

Voltaire dut sa longue vie aux conseils de Fontenelle.

— Monsieur, lui dit-il, faites peu d'enfantillages, c'est des sottises.

Voltaire n'oublia ni le mot, ni l'homme, ni le principe, ni le résultat. A quatre-vingts ans, il prétendait n'avoir pas fait plus de quatre-vingts sottises. Aussi madame du Châtelet remplaça-t-elle le portrait du sire de Ferney par celui de Saint-Lambert.

Avis aux hommes qui virvouchent, qui parlent, qui courent, et qui, en amour, pindarisent, sans savoir de quoi il s'en va.

Ce qui nous use le plus, ce sont nos convictions. Ayez des opinions, ne les défendez pas, gardez-les; mais des convictions, grand Dieu! quelle effroyable débauche! Une conviction politique ou littéraire est une maîtresse qui finit par vous tuer avec l'épée ou avec la langue. Voyez le visage d'un homme inspiré par une conviction forte : il doit rayonner. Si jusqu'ici les effluves d'une tête embrasée n'ont pas été visibles à l'œil nu, n'est-ce pas un fait admis en poésie, en peinture? Et s'il n'est pas encore prouvé physiologiquement, certes il est probable. Je vais plus loin et crois que les mouvements de l'homme font dégager un fluide animique. Sa transpiration est la fumée d'une flamme inconnue. De là vient la prodigieuse éloquence de la démarche, prise comme *ensemble des mouvements humains.*

Voyez.

Il y a des hommes qui vont la tête baissée, comme celle des chevaux de fiacre. Jamais un riche ne marche ainsi, à moins qu'il ne soit misérable; alors il a de l'or, mais il a perdu ses fortunes de cœur.

Quelques hommes marchent en donnant à leur tête une pose académique. Ils se mettent toujours de trois quarts, comme M. le comte Molé, l'ancien ministre des affaires étrangères; ils tiennent leur buste immobile et leur cou tendu. On croirait voir des plâtres de Cicéron, de Démosthènes, de Cujas, allant par les rues. Or, si le fameux Marcel prétendait justement que la mauvaise grâce consiste à mettre de l'effort dans les mouvements, que pensez-vous de ceux qui prennent l'effort comme type de leur attitude?

D'autres paraissent n'avancer qu'à force de bras; leurs mains sont des rames dont ils s'aident pour naviguer : ce sont les galériens de la démarche.

Il y a des niais qui écartent trop leurs jambes, et sont tout surpris de voir passer sous eux les chiens courant après leurs maîtres. Selon Pluvinel, les gens ainsi conformés font d'excellents cavaliers.

Quelques personnes marchent en faisant rouler, à la manière d'Arlequin, leur tête, comme si elle ne tenait pas. Puis il y a des hommes qui fondent comme des tourbillons; ils font du vent, ils

paraphrasent la Bible; il semble que l'esprit du Seigneur vous ait passé devant la face si vous rencontrez ces sortes de gens. Ils vont comme tombe le couteau de l'exécuteur. Certains marcheurs lèvent une jambe précipitamment et l'autre avec calme : rien n'est plus original. D'élégants promeneurs font une parenthèse en appuyant le poing sur la hanche, et accrochent tout avec leur coude. Enfin, les uns sont courbés, les autres sont déjetés; ceux-ci donnent de la tête de côté et d'autre, comme des cerfs-volants indécis; ceux-là portent le corps en arrière ou en avant. Presque tous se retournent gauchement.

Arrêtons-nous.

Autant d'hommes, autant de démarches! Tenter de les décrire complétement, ce serait vouloir rechercher toutes les désinences du vice, tous les ridicules de la société, parcourir le monde dans ses sphères basses, moyennes, élevées. J'y renonce.

Sur deux cent cinquante-quatre personnes et demie (car je compte un monsieur sans jambes pour une fraction) dont j'analysai la démarche, je ne trouvai pas une personne qui eût des mouvements gracieux et naturels.

Je revins chez moi désespéré.

— La civilisation corrompt tout! elle adultère tout, même le mouvement! Irai-je faire un voyage autour du monde pour examiner la démarche des sauvages?

Au moment où je me disais ces tristes et amères paroles, j'étais à ma fenêtre, regardant l'arc de triomphe de l'Étoile, que les grands ministres à petites idées qui se sont succédé, depuis M. Montalivet le père jusqu'à M. Montalivet le fils, n'ont encore su comment couronner, tandis qu'il serait si simple d'y placer l'aigle de Napoléon, magnifique symbole de l'Empire, un aigle colossal aux ailes étendues, le bec tourné vers son maître. Certain de ne jamais voir faire cette sublime économie, j'abaissai les yeux sur mon modeste jardin, comme un homme qui perd une espérance. Sterne a, le premier, observé ce mouvement funèbre chez les hommes obligés d'ensevelir leurs illusions. Je pensais à la magnificence avec laquelle les aigles déploient leurs ailes, démarche pleine d'audace, lorsque je vis une chèvre jouant en compagnie d'un jeune chat sur le gazon. En dehors du jardin se trouvait un chien

qui, désespéré de ne pas faire sa partie, allait, venait, jappait, sautait. De temps à autre, la chèvre et le chat s'arrêtaient pour le regarder par un mouvement plein de commisération. Je pense vraiment que plusieurs bêtes sont chrétiennes pour compenser le nombre des chrétiens qui sont bêtes.

Vous me croyez sorti de la *Théorie de la Démarche.* Laissez-moi faire.

Ces trois animaux étaient si gracieux, qu'il faudrait pour les peindre tout le talent dont Charles Nodier a fait preuve dans la mise en scène de son lézard, son joli Kardououn, allant, venant au soleil, traînant à son trou les pièces d'or qu'il prend pour des tranches de carottes séchées. Aussi, certes, y renoncerai-je ! Je fus stupéfait en admirant le feu des mouvements de cette chèvre, la finesse alerte du chat, la délicatesse des contours que le chien imprimait à sa tête et à son corps. Il n'y a pas d'animal qui n'intéresse plus qu'un homme quand on l'examine un peu philosophiquement. Chez lui, rien n'est faux! Alors je fis un retour sur moi-même; et les observations relatives à la démarche que j'entassais depuis plusieurs jours furent illuminées par une lueur bien triste. Un démon moqueur me jeta cette horrible phrase de Rousseau : L'HOMME QUI PENSE EST UN ANIMAL DÉPRAVÉ !

Alors, en songeant derechef au port constamment audacieux de l'aigle, à la physionomie de la démarche en chaque animal, je résolus de puiser les vrais préceptes de ma théorie dans un examen approfondi *de actu animalium.* J'étais descendu jusqu'aux grimaces de l'homme, je remontai vers la franchise de la nature.

Et voici le résultat de mes recherches anatomiques sur le mouvement :

Tout mouvement a une expression qui lui est propre et qui vient de l'âme. Les mouvements faux tiennent essentiellement à la nature du caractère; les mouvements gauches viennent des habitudes. La grâce a été définie par Montesquieu, qui, ne croyant parler que de l'adresse, a dit en riant : « C'est la bonne disposition des forces que l'on a. »

Les animaux sont gracieux dans leurs mouvements, en ne dépensant jamais que la somme de force nécessaire pour atteindre à leur but. Ils ne sont jamais ni faux ni gauches, en exprimant

avec naïveté leur idée. Vous ne vous tromperez jamais en interprétant les gestes d'un chat : vous voyez s'il veut jouer, fuir ou sauter.

Donc, pour bien marcher, l'homme doit être droit sans roideur, s'étudier à diriger ses deux jambes sur une même ligne, ne se porter sensiblement ni à droite ni à gauche de son axe, faire participer imperceptiblement tout son corps au mouvement général, introduire dans sa démarche un léger balancement qui détruise par son oscillation régulière la secrète pensée de la vie, incliner la tête, ne jamais donner la même attitude à ses bras quand il s'arrête. Ainsi marchait Louis XIV. Ces principes découlent des remarques faites sur ce grand type de la royauté par les écrivains qui, heureusement pour moi, n'ont vu en lui que son extérieur.

Dans la jeunesse, l'expression des gestes, l'accent de la voix, les efforts de la physionomie, sont inutiles. Alors vous n'êtes jamais aimables, spirituels, amusants *incognito*. Mais, dans la vieillesse, il faut déployer plus attentivement les ressources du mouvement; vous n'appartenez au monde que par l'utilité dont vous êtes au monde. Jeunes, on nous voit; vieux, il faut nous faire voir : cela est dur, mais cela est vrai.

Le mouvement doux est à la démarche ce que le simple est au vêtement. L'animal se meut toujours avec douceur à l'état normal. Aussi rien n'est-il plus ridicule que les grands gestes, les secousses, les voix hautes et flûtées, les révérences pressées. Vous regardez pendant un moment les cascades; mais vous restez des heures entières au bord d'une profonde rivière ou devant un lac. Aussi un homme qui fait beaucoup de mouvements est-il comme un grand parleur : on le fuit. La mobilité extérieure ne sied à personne; il n'y a que les mères qui puissent supporter l'agitation de leurs enfants.

Le mouvement humain est comme le style du corps : il faut le corriger beaucoup pour l'amener à être simple. Dans ses actions comme dans ses idées, l'homme va toujours du composé au simple. La bonne éducation consiste à laisser aux enfants leur naturel, et à les empêcher d'imiter l'exagération des grandes personnes.

Il y a dans les mouvements une harmonie dont les lois sont précises et invariables. En racontant une histoire, si vous élevez la voix subitement, n'est-ce pas un coup d'archet qui affecte désagréablement les auditeurs? Si vous faites un geste brusque, vous les inquiétez. En fait de maintien, comme en littérature, le secret du beau est dans les transitions.

Méditez ces principes, appliquez-les, vous plairez. Pourquoi? Personne ne le sait. En toute chose, le beau se sent et ne se définit pas.

Une belle démarche, des manières douces, un parler gracieux, séduisent toujours et donnent à un homme médiocre d'immenses avantages sur un homme supérieur. Le bonheur est un grand sot, peut-être! Le talent comporte en toute chose d'excessifs mouvements qui déplaisent, et un prodigieux abus d'intelligence qui détermine une vie d'exception. L'abus soit du corps, soit de la tête, éternelles plaies des sociétés, cause ces originalités physiques, ces déviations, dont nous allons nous moquant sans cesse. La paresse du Turc, assis sur le Bosphore et fumant sa pipe, est sans doute une grande sagesse. Fontenelle, ce beau génie de la vitalité, qui devina les petits dosages du mouvement, l'homœopathie de la démarche, était essentiellement Asiatique.

— Pour être heureux, a-t-il dit, il faut tenir peu d'espace, et peu changer de place.

Donc, la pensée est la puissance qui corrompt notre mouvement, qui nous tord le corps, qui le fait éclater sous ses despotiques efforts. Elle est le grand dissolvant de l'espèce humaine.

Rousseau l'a dit, Gœthe l'a dramatisé dans *Faust,* Byron l'a poétisé dans *Manfred.* Avant eux, l'Esprit-Saint s'est prophétiquement écrié sur ceux qui vont sans cesse : « Qu'ils soient comme des roues! »

Je vous ai promis un véritable non-sens au fond de cette théorie, j'y arrive.

Depuis un temps immémorial, trois faits ont été parfaitement constatés, et les conséquences qui résultent de leur rapprochement ont été principalement pressenties par Van Helmont, et avant lui par Paracelse, qu'on a traité de charlatan. Encore cent ans, et Paracelse deviendra peut-être un grand homme!

La grandeur, l'agilité, la concrétion, la portée de la pensée humaine, le génie, en un mot, est incompatible :

Avec le mouvement digestif,

Avec le mouvement corporel,

Avec le mouvement vocal;

Ce que prouvent en résultat les grands mangeurs, les danseurs et les bavards; ce que prouvent en principe le silence ordonné par Pythagore, l'immobilité presque constante des plus illustres géomètres, des extatiques, des penseurs, et la sobriété nécessaire aux hommes d'énergie intellectuelle.

Le génie d'Alexandre s'est historiquement noyé dans la débauche. Le citoyen qui vint annoncer la victoire de Marathon a laissé sa vie sur la place publique. Le laconisme constant de ceux qui méditent ne saurait être contesté.

Cela dit, écoutez une autre thèse.

J'ouvre les livres où sont consignés les grands travaux anatomiques, les preuves de la patience médicale, les titres de gloire de l'école de Paris. Je commence par les rois.

Il est prouvé, par les différentes autopsies des personnes royales, que l'habitude de la représentation vicie le corps des princes; leur bassin se féminise. De là le dandinement connu des Bourbons; de là, disent les observateurs, l'abâtardissement des races. Le défaut de mouvement, ou la viciation du mouvement, entraîne des lésions qui procèdent par irradiation. Or, de même que toute paralysie vient du cerveau, toute atrophie de mouvement y aboutit peut-être. Les grands rois ont tous essentiellement été hommes de mouvement. Jules César, Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Napoléon, en sont des preuves éclatantes.

Les magistrats, obligés de passer leur vie à siéger, se reconnaissent à je ne sais quoi de gêné, à un mouvement d'épaules, à des diagnostics dont je vous fais grâce, parce qu'ils n'ont rien de pittoresque, et, partant, seraient ennuyeux; si vous voulez savoir pourquoi, observez-les! Le genre magistrat est, socialement parlant, celui où l'esprit devient le plus promptement obtus. N'est-ce pas la zone humaine où l'éducation devrait porter ses meilleurs fruits? Or, depuis cinq cents ans, elle n'a pas donné deux grands hommes. Montesquieu, le président de Brosses, n'appartiennent à l'ordre

judiciaire que nominativement : l'un siégeait peu, l'autre est un homme purement spirituel. L'Hôpital et d'Aguesseau étaient des hommes supérieurs, et non des hommes de génie. Parmi les intelligences, celles du magistrat et du bureaucrate, deux natures d'hommes privées d'action, deviennent *machines* avant toutes les autres. En descendant plus dans l'ordre social, vous trouvez les portiers, les gens de sacristie et les ouvriers assis comme le sont les tailleurs, croupissant tous dans un état voisin de l'imbécillité, par privation du mouvement. Le genre de vie que mènent les magistrats, et les habitudes que prend leur pensée, démontrent l'excellence de nos principes.

Les recherches des médecins qui se sont occupés de la folie, de l'imbécillité, prouvent que la *pensée humaine,* expression la plus haute des forces de l'homme, s'abolit complétement par l'abus du sommeil, qui est un repos.

Des observations sagaces établissent également que l'inactivité amène des lésions dans l'organisme moral. Ce sont des faits généraux d'un ordre vulgaire. L'inertie des facultés physiques entraîne, relativement au cerveau, les conséquences du sommeil trop prolongé. Vous allez même m'accuser de dire des lieux communs. Tout organe périt soit par l'abus, soit par défaut d'emploi. Chacun sait cela.

Si l'intelligence, expression si vive de l'âme que bien des gens la confondent avec l'âme, si le *vis humana* ne peut pas être à la fois dans la tête, dans les poumons, dans le cœur, dans le ventre, dans les jambes ;

Si la prédominance du mouvement dans une portion quelconque de notre machine exclut le mouvement dans les autres ;

Si la pensée, ce je ne sais quoi humain, si fluide, si expansible, si contractile, dont Gall a numéroté les réservoirs, dont Lavater a savamment accusé les affluents, continuant ainsi Van Helmont, Boërhaave, Bordeu et Paracelse, qui, avant eux, avaient dit : Il y a trois circulations en l'homme (*tres in homine fluxus*) : les humeurs, le sang et la substance nerveuse, que Cardan nommait *notre sève ;* si donc la pensée affectionne un tuyau de notre machine au détriment des autres, et y afflue si visiblement, qu'en suivant le cours de la vie vulgaire vous la trouvez dans les jambes chez l'enfant ;

puis, pendant l'adolescence, vous la voyez s'élever et gagner le cœur; de vingt-cinq à quarante ans, monter dans la tête de l'homme, et, plus tard, tomber dans le ventre;

Eh bien, si le défaut de mouvement affaiblit la force intellectuelle, si tout repos la tue, pourquoi l'homme qui veut de l'énergie va-t-il la demander au repos, au silence et à la solitude? Si Jésus lui-même, l'Homme-Dieu, s'est retiré pendant quarante jours dans le désert pour y puiser du courage, afin de supporter sa passion, pourquoi la race royale, le magistrat, le chef de bureau, le portier, deviennent-ils stupides? Comment la bêtise du danseur, du gastronome et du bavard a-t-elle pour cause le mouvement, qui donnerait de l'esprit au tailleur, et qui aurait sauvé les Carlovingiens de leur abâtardissement? Comment concilier deux thèses inconciliables?

N'y a-t-il pas lieu de réfléchir aux conditions encore inconnues de notre nature intérieure? Ne pourrait-on pas rechercher avec ardeur les lois précises qui régissent, et notre appareil intellectuel, et notre appareil moteur, afin de connaître le point précis auquel le mouvement est bienfaisant, et celui où il est fatal?

Discours de bourgeois, de niais, qui croit avoir tout dit quand il a cité *Est modus in rebus*. Pourriez-vous me trouver un grand résultat humain obtenu sans un mouvement excessif, matériel ou moral? Parmi les grands hommes, Charlemagne et Voltaire sont deux immenses exceptions. Eux seuls ont vécu longtemps en conduisant leur siècle. En creusant toutes les choses humaines, vous y trouverez l'effroyable antagonisme de deux forces qui produit la vie, mais qui ne laisse à la science qu'une négation pour toute formule. *Rien* sera la perpétuelle épigraphe de nos tentatives scientifiques.

Voici bien du chemin fait; nous en sommes encore comme le fou dans sa loge, examinant l'ouverture ou la fermeture de la porte : la vie ou la mort, à mon sens. Salomon et Rabelais sont deux admirables génies. L'un a dit : *Omnia vanitas* (tout est creux)! Il a pris trois cents femmes, et n'en a pas eu d'enfant. L'autre a fait le tour de toutes les institutions sociales, et il nous a mis, pour conclusion, en présence d'une bouteille, en nous disant : « Bois et ris! » il n'a pas dit : « Marche! »

Celui qui a dit : « Le premier pas que fait l'homme dans la vie est aussi le premier vers la tombe, » obtient de moi l'admiration profonde que j'accorde à cette délicieuse ganache que Henry Monnier a peinte, disant cette grande vérité : « Otez l'homme de la société, vous l'isolez. »

Octobre 1833.

TRAITÉ

DES

EXCITANTS MODERNES

---

§ I[er] — LA QUESTION POSÉE

L'absorption de cinq substances, découvertes depuis environ deux siècles et introduites dans l'économie humaine, a pris depuis quelques années des développements si excessifs, que les sociétés modernes peuvent s'en trouver modifiées d'une manière inappréciable.

Ces cinq substances sont :

1° L'eau-de-vie ou alcool, base de toutes les liqueurs, dont l'apparition date des dernières années du règne de Louis XIV, et qui furent inventées pour réchauffer les glaces de sa vieillesse.

2° Le sucre. Cette substance n'a envahi l'alimentation populaire que récemment, alors que l'industrie française a su la fabriquer en grandes quantités et la remettre à son ancien prix, lequel diminuera certes encore, malgré le fisc, qui la guette pour l'imposer

3° Le thé, connu depuis une cinquantaine d'années.

4° Le café. Quoique anciennement découvert par les Arabes, l'Europe ne fit un grand usage de cet excitant que vers le milieu du XVIII[e] siècle.

5° Le tabac, dont l'usage par la combustion n'est devenu général et excessif que depuis la paix en France.

Examinons d'abord la question, en nous plaçant au point de vue le plus élevé.

Une portion quelconque de la force humaine est appliquée à la satisfaction d'un besoin; il en résulte cette sensation, variable selon les tempéraments et selon les climats, que nous appelons *plaisir*. Nos organes sont les ministres de nos plaisirs. Presque tous ont une destination double : ils appréhendent des substances, nous les incorporent, puis les restituent, en tout ou en partie, sous une forme quelconque, au réservoir commun, la terre, ou à l'atmosphère, l'arsenal dans lequel toutes les créatures puisent leurs forces *néocréatives*. Ce peu de mots comprend la chimie de la vie humaine.

Les savants ne mordront point sur cette formule. Vous ne trouverez pas un sens, et par sens il faut entendre tout son appareil, qui n'obéisse à cette charte, en quelque région qu'il fasse ses évolutions. Tout excès se base sur un plaisir que l'homme veut répéter au delà des lois ordinaires promulguées par la nature. Moins la force humaine est occupée, plus elle tend à l'excès; la pensée l'y porte irrésistiblement.

I

Pour l'homme social, vivre, c'est se dépenser plus ou moins vite.

Il suit de là que, plus les sociétés sont civilisées et tranquilles, plus elles s'engagent dans la voie des excès. L'état de paix est un état funeste à certains individus. Peut-être est-ce là ce qui a fait dire à Napoléon : « La guerre est un état naturel. »

Pour absorber, résorber, décomposer, s'assimiler, rendre ou recréer quelque substance que ce soit, opérations qui constituent le mécanisme de tout plaisir sans exception, l'homme envoie sa force ou une partie de sa force dans celui ou ceux des organes qui sont les ministres du plaisir affectionné.

La nature veut que tous les organes participent à la vie dans des proportions égales; tandis que la société développe chez les hommes une sorte de soif pour tel ou tel plaisir dont la satisfaction porte dans tel ou tel organe plus de force qu'il ne lui en est dû,

et souvent toute la force, les affluents qui l'entretiennent désertent les organes sevrés en quantités équivalentes à celles que prennent les organes gourmands. De là les maladies, et, en définitive, l'abréviation de la vie. Cette théorie est effrayante de certitude, comme toutes celles qui sont établies sur les faits, au lieu d'être promulguée *à priori*. Appelez la vie au cerveau par des travaux intellectuels constants, la force s'y déploie, elle en élargit les délicates membranes, elle en enrichit la pulpe; mais elle aura si bien déserté l'entre-sol, que l'homme de génie y rencontrera la maladie décemment nommée *frigidité* par la médecine. Au rebours, passez-vous votre vie au pied des divans sur lesquels il y a des femmes infiniment charmantes, êtes-vous intrépidement amoureux, vous devenez un vrai cordelier sans froc. L'intelligence est incapable de fonctionner dans les hautes sphères de la conception. La vraie force est entre ces deux excès. Quand on mène de front la vie intellectuelle et la vie amoureuse, l'homme de génie meurt comme sont morts Raphaël et lord Byron. Chaste, on meurt par excès de travail, aussi bien que par la débauche; mais ce genre de mort est extrêmement rare. L'excès du tabac, l'excès du café, l'excès de l'opium et de l'eau-de-vie, produisent des désordres graves, et conduisent à une mort précoce. L'organe, sans cesse irrité, sans cesse nourri, s'hypertrophie : il prend un volume anormal, souffre, et vicie la machine, qui succombe.

Chacun est maître de soi, suivant la loi moderne; mais, si les éligibles et les prolétaires qui lisent ces pages croient ne faire du mal qu'à eux en fumant comme des remorqueurs ou buvant comme des Alexandre, ils se trompent étrangement; ils adultèrent la race, abâtardissent la génération, d'où la ruine des pays. Une génération n'a pas le droit d'en amoindrir une autre.

II

L'alimentation est la génération.

Faites graver cet axiome en lettres d'or dans vos salles à manger. Il est étrange que Brillat-Savarin, après avoir demandé à la science

d'augmenter la nomenclature des sens, du sens *génésique*, ait oublié de remarquer la liaison qui existe entre les produits de l'homme et les substances qui peuvent changer les conditions de sa vitalité. Avec quel plaisir n'aurais-je pas lu chez lui cet autre axiome :

III

La marée donne les filles, la boucherie fait les garçons; le boulanger est le père de la pensée.

Les destinées d'un peuple dépendent et de sa nourriture et de son régime. Les céréales ont créé les peuples artistes. L'eau-de-vie a tué les races indiennes. J'appelle la Russie une autocratie soutenue par l'alcool. Qui sait si l'abus du chocolat n'est pas entré pour quelque chose dans l'avilissement de la nation espagnole, qui, au moment de la découverte du chocolat, allait recommencer l'empire romain? Le tabac a déjà fait justice des Turcs, des Hollandais, et menace l'Allemagne. Aucun de nos hommes d'État, qui sont généralement plus occupés d'eux-mêmes que de la chose publique, à moins qu'on ne regarde leurs vanités, leurs maîtresses et leurs capitaux comme des choses publiques, ne sait où va la France par ses excès de tabac, par l'emploi du sucre, de la pomme de terre substituée au blé, de l'eau-de-vie, etc.

Voyez quelle différence dans la coloration, dans le galbe des grands hommes actuels et de ceux des siècles passés, lesquels résument toujours les générations et les mœurs de leur époque! Combien voyons-nous avorter aujourd'hui de talents en tout genre, lassés après une première œuvre maladive? Nos pères sont les auteurs des volontés mesquines du temps actuel.

Voici le résultat d'une expérience faite à Londres, dont la vérité m'a été garantie par deux personnes dignes de foi, un savant et un homme politique, et qui domine les questions que nous allons traiter.

Le gouvernement anglais a permis de disposer de la vie de trois condamnés à mort, auxquels on a donné l'option ou d'être pendus suivant la formule usitée dans ce pays, ou de vivre exclusivement,

l'un de thé, l'autre de café, l'autre de chocolat, sans y joindre aucun autre aliment de quelque nature que ce fût, ni de boire d'autres liquides. Les drôles ont accepté. Peut-être tout condamné en eût-il fait autant. Comme chaque aliment offrait plus ou moins de chances, ils ont tiré le choix au sort.

L'homme qui a vécu de chocolat est mort après huit mois.

L'homme qui a vécu de café a duré deux ans.

L'homme qui a vécu de thé n'a succombé qu'après trois ans.

Je soupçonne la Compagnie des Indes d'avoir sollicité l'expérience dans l'intérêt de son commerce.

L'homme au chocolat est mort dans un effroyable état de pourriture, dévoré par les vers. Ses membres sont tombés un à un, comme ceux de la monarchie espagnole.

L'homme au café est mort brûlé, comme si le feu de Gomorrhe l'eût calciné. On aurait pu en faire de la chaux. On l'a proposé, mais l'expérience a paru contraire à l'immortalité de l'âme.

L'homme au thé est devenu maigre et quasi diaphane, il est mort de consomption, à l'état de lanterne; on voyait clair à travers son corps; un philanthrope a pu lire le *Times*, une lumière ayant été placée derrière le corps. La décence anglaise n'a pas permis un essai plus original.

Je ne puis m'empêcher de faire observer combien il est philanthropique d'utiliser le condamné à mort au lieu de le guillotiner brutalement. On emploie déjà l'adipocire des amphithéâtres à faire de la bougie, nous ne devons pas nous arrêter en si beau chemin. Que les condamnés soient donc livrés aux savants au lieu d'être livrés au bourreau.

Une autre expérience a été faite en France relativement au sucre.

M. Magendie a nourri des chiens exclusivement de sucre; les affreux résultats de son expérience ont été publiés, ainsi que le genre de mort de ces intéressants amis de l'homme, dont ils partagent les vices (les chiens sont joueurs); mais ces résultats ne prouvent encore rien par rapport à nous.

§ II — DE L'EAU-DE-VIE

Le raisin a révélé le premier les lois de la fermentation, nouvelle action qui s'opère entre ses éléments par l'influence atmosphérique, et d'où provient une combinaison contenant l'alcool obtenu par la distillation, et que, depuis, la chimie a trouvé dans beaucoup de produits botaniques. Le vin, le produit immédiat, est le plus ancien des excitants : à tout seigneur, tout honneur, il passera le premier. D'ailleurs, son esprit est celui de tous aujourd'hui qui tue le plus de monde. On s'est effrayé du choléra. L'eau-de-vie est un bien autre fléau!

Quel est le flâneur qui n'a pas observé aux environs de la grande halle, à Paris, cette tapisserie humaine que forment, entre deux et cinq heures du matin, les habitués mâles et femelles des distillateurs, dont les ignobles boutiques sont bien loin des palais construits à Londres pour les consommateurs qui viennent s'y consumer, mais où les résultats sont les mêmes? Tapisserie est le mot. Les haillons et les visages sont si bien en harmonie, que vous ne savez où finit le haillon, où commence la chair, où est le bonnet, où se dresse le nez; la figure est souvent plus sale que le lambeau de linge que vous apercevez en analysant ces monstrueux personnages rabougris, creusés, étiolés, blanchis, bleuis, tordus par l'eau-de-vie. Nous devons à ces hommes ce frai ignoble qui dépérit ou qui produit l'effroyable gamin de Paris. De ces comptoirs procèdent ces êtres chétifs qui composent la population ouvrière. La plupart des filles de Paris sont décimées par l'abus des liqueurs fortes.

Comme observateur, il était indigne de moi d'ignorer les effets de l'ivresse. Je devais étudier les jouissances qui séduisent le peuple, et qui ont séduit, disons-le, Byron après Sheridan, *e tutti quanti*. La chose était difficile. En qualité de buveur d'eau, préparé peut-être à cet assaut par ma longue habitude du café, le vin n'a pas la moindre prise sur moi, quelque quantité que ma capacité gastrique me permette d'absorber. Je suis un coûteux convive. Ce fait, connu d'un de mes amis, lui inspira le désir de vaincre cette virginité. Je n'avais jamais fumé. Sa future victoire fut assise

sur ces autres prémices à offrir *diis ignotis*. Donc, par un jour d'Italiens, en l'an 1822, mon ami me défia, dans l'espoir de me faire oublier la musique de Rossini, la Cinti, Levasseur, Bordogni, la Pasta, sur un divan qu'il lorgna dès le dessert, et où ce fut lui qui se coucha. Dix-sept bouteilles vides assistaient à sa défaite. Comme il m'avait obligé de fumer deux cigares, le tabac eut une action dont je m'aperçus en descendant l'escalier. Je trouvai les marches composées d'une matière molle; mais je montai glorieusement en voiture, assez raisonnablement droit, grave, et peu disposé à parler. Là, je crus être dans une fournaise, je baissai une glace, l'air acheva de me *taper*, expression technique des ivrognes. Je trouvais un vague étonnant dans la nature. Les marches de l'escalier des Bouffons me parurent encore plus molles que les autres; mais je pris sans aucune mésaventure ma place au balcon. Je n'aurais pas alors osé affirmer que je fusse à Paris, au milieu d'une éblouissante société dont je ne distinguais encore ni les toilettes ni les figures. Mon âme était grise. Ce que j'entendais de l'ouverture de *la Gazza* équivalait aux sons fantastiques qui, des cieux, tombent dans l'oreille d'une femme en extase. Les phrases musicales me parvenaient à travers des nuages brillants, dépouillés de tout ce que les hommes mettent d'imparfait dans leurs œuvres, pleines de ce que le sentiment de l'artiste y imprime de divin. L'orchestre m'apparaissait comme un vaste instrument où il se faisait un travail quelconque dont je ne pouvais saisir ni le mouvement ni le mécanisme, n'y voyant que fort confusément les manches de basses, les archets remuants, les courbes d'or des trombones, les clarinettes, les lumières, mais point d'hommes. Seulement une ou deux têtes poudrées, immobiles, et deux figures enflées, toutes grimaçantes, qui m'inquiétaient. Je sommeillais à demi.

— Ce monsieur sent le vin, dit à voix basse une dame dont le chapeau effleurait souvent ma joue, et que, à mon insu, ma joue allait effleurer.

J'avoue que je fus piqué.

— Non, madame, répondis-je, je sens la musique.

Je sortis, me tenant remarquablement droit, mais calme et froid comme un homme qui, n'étant pas apprécié, se retire en donnant

à ses critiques la crainte d'avoir molesté quelque génie supérieur. Pour prouver à cette dame que j'étais incapable de boire outre mesure, et que ma senteur devait être un accident tout à fait étranger à mes mœurs, je préméditai de me rendre dans la loge de madame la duchesse de... (gardons-lui le secret), dont j'aperçus la belle tête si singulièrement encadrée de plumes et de dentelles, que je fus irrésistiblement attiré vers elle par le désir de vérifier si cette inconcevable coiffure était vraie, ou due à quelque fantaisie de l'optique particulière dont j'étais doué pour quelques heures.

— Quand je serai là, pensais-je, entre cette grande dame si élégante, et son amie si minaudière, si bégueule, personne ne me soupçonnera d'être entre deux vins, et l'on se dira que je dois être quelque homme considérable entre deux femmes.

Mais j'étais encore errant dans les interminables corridors du Théâtre-Italien, sans avoir pu trouver la porte damnée de cette loge, lorsque la foule, sortant après le spectacle, me colla contre un mur. Cette soirée fut certes une des plus poétiques de ma vie. A aucune époque je n'ai vu autant de plumes, autant de dentelles, autant de jolies femmes, autant de petites vitres ovales par lesquelles les curieux et les amants examinent le contenu d'une loge. Jamais je n'ai déployé autant d'énergie, ni montré autant de caractère, je pourrais même dire d'entêtement, n'était le respect que l'on se doit à soi-même. La ténacité du roi Guillaume de Hollande n'est rien dans la question belge, en comparaison de la persévérance que j'ai eue à me hausser sur la pointe des pieds et à conserver un agréable sourire. Cependant, j'eus des accès de colère, je pleurai parfois. Cette faiblesse me place au-dessous du roi de Hollande. Puis j'étais tourmenté par des idées affreuses en songeant à tout ce que cette dame avait le droit de penser de moi, si je ne reparaissais pas entre la duchesse et son amie; mais je me consolais en méprisant le genre humain tout entier. J'avais tort néanmoins. Il y avait, ce soir-là, bonne compagnie aux Bouffons. Chacun y fut plein d'attentions pour moi et se dérangea pour me laisser passer. Enfin, une fort jolie dame me donna le bras pour sortir. Je dus cette politesse à la haute considération que me témoigna Rossini, qui me dit quelques mots flatteurs dont je ne me

souviens pas, mais qui durent être éminemment spirituels : sa conversation vaut sa musique. Cette femme était, je crois, une duchesse, ou peut-être une ouvreuse. Ma mémoire est si confuse, que je crois plus à l'ouvreuse qu'à la duchesse. Cependant, elle avait des plumes et des dentelles! Toujours des plumes et toujours des dentelles! Bref, je me trouvai dans ma voiture, par la raison superlative que mon cocher avait avec moi une similitude qui me navra, et qu'il était endormi seul sur la place des Italiens. Il pleuvait à torrents, je ne me souviens pas d'avoir reçu une goutte de pluie. Pour la première fois de ma vie, je goûtai l'un des plaisirs les plus vifs, les plus fantasques du monde, extase indescriptible, les délices qu'on éprouve à traverser Paris à onze heures et demie du soir, emporté rapidement au milieu des réverbères, en voyant passer des myriades de magasins, de lumières, d'enseignes, de figures, de groupes, de femmes sous des parapluies, d'angles de rues fantastiquement illuminées, de places noires, en observant, à travers les rayures de l'averse, mille choses que l'on a une fausse idée d'avoir aperçues quelque part, en plein jour. Et toujours des plumes! et toujours des dentelles! même dans les boutiques de pâtisserie.

J'ai dès lors très-bien conçu le plaisir de l'ivresse. L'ivresse jette un voile sur la vie réelle, elle éteint la connaissance des peines et des chagrins, elle permet de déposer le fardeau de la pensée. On comprend alors comment de grands génies ont pu s'en servir, et pourquoi le peuple s'y adonne. Au lieu d'activer le cerveau, le vin l'hébète. Loin d'exciter les réactions de l'estomac vers les forces cérébrales, le vin, après la valeur d'une bouteille absorbée, a obscurci les papilles, les conduits sont saturés, le goût ne fonctionne plus, et il est impossible au buveur de distinguer la finesse des liquides servis. Les alcools sont absorbés, et passent en partie dans le sang. Donc, inscrivez cet axiome dans votre mémoire :

IV

L'ivresse est un empoisonnement momentané.

Aussi, par le retour constant de ces empoisonnements, l'alcoo-

lâtre finit-il par changer la nature de son sang; il en altère le mouvement en lui enlevant ses principes ou en les dénaturant, et il se fait chez lui un si grand trouble, que la plupart des ivrognes perdent les facultés génératives ou les vicient de telle sorte qu'ils donnent naissance à des hydrocéphales. N'oubliez pas de constater chez le buveur l'action d'une soif dévorante le lendemain, et souvent à la fin de son orgie. Cette soif, évidemment produite par l'emploi des sucs gastriques et des éléments de la salivation occupés à leur centre, pourra servir à démontrer la justesse de nos conclusions.

§ III — DU CAFÉ

Sur cette matière, Brillat-Savarin est loin d'être complet. Je puis ajouter quelque chose à ce qu'il dit sur le café, dont je fais usage de manière à pouvoir en observer les effets sur une grande échelle. Le café est un torréfiant intérieur. Beaucoup de gens accordent au café le pouvoir de donner de l'esprit; mais tout le monde a pu vérifier que les ennuyeux ennuient bien davantage après en avoir pris. Enfin, quoique les épiciers soient ouverts à Paris jusqu'à minuit, certains auteurs n'en deviennent pas plus spirituels.

Comme l'a fort bien observé Brillat-Savarin, le café met en mouvement le sang, en fait jaillir les esprits moteurs; excitation qui précipite la digestion, chasse le sommeil, et permet d'entretenir pendant un peu plus longtemps l'exercice des facultés cérébrales.

Je me permets de modifier cet article de Brillat-Savarin par des expériences personnelles et les observations de quelques grands esprits.

Le café agit sur le diaphragme et les plexus de l'estomac, d'où il gagne le cerveau par des irradiations inappréciables et qui échappent à toute analyse; néanmoins, on peut présumer que le fluide nerveux est le conducteur de l'électricité que dégage cette substance qu'elle trouve ou met en action chez nous. Son pouvoir n'est ni constant ni absolu. Rossini a éprouvé sur lui-même les effets que j'avais déjà observés sur moi.

— Le café, m'a-t-il dit, est une affaire de quinze ou vingt jours; le temps fort heureusement de faire un opéra.

Le fait est vrai. Mais le temps pendant lequel on jouit des bienfaits du café peut s'étendre. Cette science est trop nécessaire à beaucoup de personnes pour que nous ne décrivions pas la manière d'en obtenir les fruits précieux.

Vous tous, illustres chandelles humaines, qui vous consumez par la tête, approchez et écoutez l'Évangile de la veille et du travail intellectuel.

1° Le café concassé à la turque a plus de saveur que le café moulu dans un moulin.

Dans beaucoup de choses mécaniques relatives à l'exploitation des jouissances, les Orientaux l'emportent de beaucoup sur les Européens : leur génie, observateur à la manière des crapauds, qui demeurent des années entières dans leurs trous en tenant leurs yeux d'or ouverts sur la nature comme deux soleils, leur a révélé par le fait ce que la science nous démontre par l'analyse. Le principe délétère du café est le *tannin*, substance maligne que les chimistes n'ont pas encore assez étudiée. Quand les membranes de l'estomac sont *tannées*, ou quand l'action du tannin particulier au café les a hébétées par un usage trop fréquent, elles se refusent aux contractions violentes que les travailleurs recherchent. De là des désordres graves si l'amateur continue. Il y a un homme à Londres que l'usage immodéré du café a tordu comme ces vieux goutteux noués. J'ai connu un graveur de Paris qui a été cinq ans à se guérir de l'état où l'avait mis son amour pour le café. Enfin, dernièrement, un artiste, Chenavard, est mort brûlé. Il entrait dans un café comme un ouvrier entre au cabaret, à tout moment. Les amateurs procèdent comme dans toutes les passions ; ils vont d'un degré à l'autre, et, comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort jusqu'à l'abus. En concassant le café, vous le pulvérisez en molécules de formes bizarres qui retiennent le tannin et dégagent seulement l'arome. Voilà pourquoi les Italiens, les Vénitiens, les Grecs et les Turcs peuvent boire incessamment sans danger du café que les Français traitent de *cafiot*, mot de mépris. Voltaire prenait de ce café-là.

Retenez donc ceci. Le café a deux éléments : l'un, la matière

extractive, que l'eau chaude ou froide dissout, et dissout vite, lequel est le conducteur de l'arome; l'autre, qui est le tannin, résiste davantage à l'eau, et n'abandonne le tissu aréolaire qu'avec lenteur et peine. D'où cet axiome :

V

Laisser l'eau bouillante, surtout longtemps, en contact avec le café, est une hérésie; le préparer avec de l'eau de marc, c'est soumettre son estomac et ses organes au tannage.

2° En supposant le café traité par l'immortelle cafetière à la de Belloy et non pas du Belloy (celui aux méditations de qui nous devons cette méthode étant le cousin du cardinal, et, comme lui, de la famille très-ancienne et très-illustre des marquis de Belloy), le café a plus de vertu par l'infusion à froid que par l'infusion d'eau bouillante; ce qui est une seconde manière de graduer ses effets.

En moulant le café, vous dégagez à la fois l'arome et le tannin, vous flattez le goût et vous stimulez les plexus, qui réagissent sur les mille capsules du cerveau.

Ainsi, voici deux degrés : le café concassé à la turque, le café moulu.

3° De la quantité de café mis dans le récipient supérieur, du plus ou moins de foulage et du plus ou moins d'eau, dépend la force du café; ce qui constitue la troisième manière de traiter le café.

Ainsi, pendant un temps plus ou moins long, une ou deux semaines au plus, vous pouvez obtenir l'excitation avec une, puis deux tasses de café concassé d'une abondance graduée, infusé à l'eau bouillante.

Pendant une semaine, par l'infusion à froid, par la mouture du café, par le foulage de la poudre et par la diminution de l'eau, vous obtenez encore la même dose de force cérébrale.

Quand vous avez atteint le plus grand foulage et le moins d'eau possible, vous doublez la dose en prenant deux tasses; puis quelques tempéraments vigoureux arrivent à trois tasses. On peut encore aller ainsi quelques jours de plus.

Enfin, j'ai découvert une horrible et cruelle méthode, que je ne conseille qu'aux hommes d'une excessive vigueur, à cheveux noirs et durs, à peau mélangée d'ocre et de vermillon, à mains carrées, à jambes en forme de balustres comme ceux de la place Louis XV. Il s'agit de l'emploi du café moulu, foulé, froid et anhydre (mot chimique qui signifie peu d'eau ou sans eau) pris à jeun. Ce café tombe dans votre estomac, qui, vous le savez par Brillat-Savarin, est un sac velouté à l'intérieur et tapissé de suçoirs et de papilles; il n'y trouve rien, il s'attaque à cette délicate et voluptueuse doublure, il devient une sorte d'aliment qui veut ses sucs; il les tord, il les sollicite comme une pythonisse appelle son dieu, il malmène ces jolies parois comme un charretier qui brutalise de jeunes chevaux; les plexus s'enflamment, ils flambent et font aller leurs étincelles jusqu'au cerveau. Dès lors, tout s'agite : les idées s'ébranlent comme les bataillons de la grande armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées; la cavalerie légère des comparaisons se développe par un magnifique galop; l'artillerie de la logique accourt avec son train et ses gargousses; les traits d'esprit arrivent en tirailleurs; les figures se dressent; le papier se couvre d'encre, car la veille commence et finit par des torrents d'eau noire, comme la bataille par sa poudre noire. J'ai conseillé ce breuvage ainsi pris à un de mes amis, qui voulait absolument faire un travail promis pour le lendemain : il s'est cru empoisonné, il s'est recouché, il a gardé le lit comme une mariée. Il était grand, blond, cheveux rares; un estomac de papier mâché, mince. Il y avait de ma part manque d'observation.

Quand vous en êtes arrivé au café pris à jeun avec les émulsions superlatives, et que vous l'avez épuisé, si vous vous avisiez de continuer, vous tomberiez dans d'horribles sueurs, des faiblesses nerveuses, des somnolences. Je ne sais pas ce qui arriverait : la sage nature m'a conseillé de m'abstenir, attendu que je ne suis pas condamné à une mort immédiate. On doit se mettre alors aux préparations lactées, au régime du poulet et des viandes blanches; enfin détendre la harpe, et rentrer dans la vie flâneuse, voyageuse, niaise et cryptogamique des bourgeois retirés.

L'état où vous met le café pris à jeun dans les conditions ma-

gistrales, produit une sorte de vivacité nerveuse qui ressemble à celle de la colère : le verbe s'élève, les gestes expriment une impatience maladive; on veut que tout aille comme trottent les idées; on est braque, rageur pour des riens, on arrive à ce variable caractère du poëte tant accusé par les épiciers; on prête à autrui la lucidité dont on jouit. Un homme d'esprit doit alors se bien garder de se montrer ou de se laisser approcher. J'ai découvert ce singulier état par certains hasards qui me faisaient perdre sans travail l'exaltation que je me procurais. Des amis, chez qui je me trouvais à la campagne, me voyaient hargneux et disputailleur, de mauvaise foi dans la discussion. Le lendemain, je reconnaissais mes torts, et nous en cherchions la cause. Mes amis étaient des savants du premier ordre, nous l'eûmes bientôt trouvée : le café voulait une proie.

Non-seulement ces observations sont vraies et ne subissent d'autres changements que ceux qui résultent des différentes idiosyncrasies, mais elles concordent avec les expériences de plusieurs praticiens, au nombre desquels est l'illustre Rossini, l'un des hommes qui ont le plus étudié les lois du goût, un héros digne de Brillat-Savarin.

Observation. — Chez quelques natures faibles, le café produit au cerveau une congestion sans danger; au lieu de se sentir activées, ces personnes éprouvent de la somnolence, et disent que le café les fait dormir. Ces gens peuvent avoir des jambes de cerf, des estomacs d'autruche, mais ils sont mal *outillés* pour les travaux de la pensée. Deux jeunes voyageurs, MM. Combes et Tamisier, ont trouvé les Abyssiniens généralement impuissants : les deux voyageurs n'hésitent pas à regarder l'abus du café, que les Abyssiniens poussent au dernier degré, comme la cause de cette disgrâce. Si ce livre passe en Angleterre, le gouvernement anglais est prié de résoudre cette grave question sur le premier condamné qu'il aura sous la main, pourvu que ce ne soit ni une femme ni un vieillard.

Le thé contient également du tannin, mais le sien a des vertus narcotiques; il ne s'adresse pas au cerveau; il agit sur les plexus seulement et sur les intestins qui absorbent plus spécialement et plus rapidement les substances narcotiques. La manière de

le préparer est absolue. Je ne sais pas jusqu'à quel point la quantité d'eau que les buveurs de thé précipitent dans leur estomac doit être comptée dans l'effet obtenu. Si l'expérience anglaise est vraie, il donnerait la morale anglaise, les miss au teint blafard, les hypocrisies et les médisances anglaises; ce qui est certain, c'est qu'il ne gâte pas moins la femme au moral qu'au physique. Là où les femmes boivent du thé, l'amour est vicié dans son principe; elles sont pâles, maladives, parleuses, ennuyeuses, prêcheuses. Pour quelques organisations fortes, le thé fort et pris à grandes doses procure une irritation qui verse des trésors de mélancolie; il occasionne des rêves, mais moins puissants que ceux de l'opium, car cette fantasmagorie se passe dans une atmosphère grise et vaporeuse. Les idées sont douces autant que le sont les femmes blondes. Votre état n'est pas le sommeil de plomb qui distingue les belles organisations fatiguées, mais une somnolence indicible qui rappelle les rêvasseries du matin. L'excès du café, comme celui du thé, produit une grande sécheresse dans la peau, qui devient brûlante. Le café met souvent en sueur et donne une violente soif. Chez ceux qui arrivent à l'abus, la salivation est épaisse et presque supprimée.

§ IV — DU TABAC

Je n'ai pas gardé sans raison le tabac pour le dernier; d'abord cet excès est le dernier venu, puis il triomphe de tous les autres.

La nature a mis des bornes à nos plaisirs. Dieu me garde de taxer ici les vertus militantes de l'amour, et d'effaroucher d'honorables susceptibilités; mais il est extrêmement avéré qu'Hercule doit sa célébrité à son douzième travail, généralement regardé comme fabuleux, aujourd'hui que les femmes sont beaucoup plus tourmentées par la fumée des cigares que par le feu de l'amour. Pour le sucre, le dégoût arrive promptement chez tous les êtres, même chez les enfants. Quant aux liqueurs fortes, l'abus donne à peine deux ans d'existence; celui du café procure des maladies qui ne permettent pas d'en continuer l'usage.

Au contraire, l'homme croit pouvoir fumer indéfiniment. Erreur. Broussais, qui fumait beaucoup, était taillé en hercule; il devait, sans excès de travail et de cigares, dépasser la centaine : il est mòrt dernièrement à la fleur de l'âge, relativement à sa construction cyclopéenne. Enfin un dandy tabacolâtre a eu le gosier gangrené, et, comme l'ablation a paru justement impossible, il est mort.

Il est inouï que Brillat-Savarin, en prenant pour titre de son ouvrage *Physiologie du Goût,* et après avoir si bien démontré le rôle que jouent dans ses jouissances les fosses nasales et palatales, ait oublié le chapitre du tabac.

Le tabac se consomme aujourd'hui par la bouche après avoir été longtemps pris par le nez : il affecte les doubles organes merveilleusement constatés chez nous par Brillat-Savarin : le palais, ses adhérences, et les fosses nasales. Au temps où l'illustre professeur composa son livre, le tabac n'avait pas, à la vérité, envahi la societé française dans toutes ses parties comme aujourd'hui. Depuis un siècle, il se prenait plus en poudre qu'en fumée, et maintenant le cigare infecte l'état social. On ne s'était jamais douté des jouissances que devait procurer l'état de cheminée.

Le tabac fumé cause en prime abord des vertiges sensibles; il amène chez la plupart des néophytes une salivation excessive, et souvent des nausées qui produisent des vomissements. Malgré ces avis de la nature irritée, le tabacolâtre persiste, il s'habitue. Cet apprentissage dure quelquefois plusieurs mois. Le fumeur finit par vaincre à la façon de Mithridate, et il entre dans un paradis. De quel autre nom appeler les effets du tabac fumé? Entre le pain et du tabac à fumer, le pauvre n'hésite point; le jeune homme sans le sou qui use ses bottes sur l'asphalte des boulevards, et dont la maîtresse travaille nuit et jour, imite le pauvre; le bandit de Corse que vous trouvez dans les rochers inaccessibles ou sur une plage que son œil peut surveiller, vous offre de tuer votre ennemi pour une livre de tabac. Des hommes d'une immense portée avouent que les cigares les consolent des plus grandes adversités. Entre une femme adorée et le cigare, un dandy n'hésiterait pas plus à la quitter que le forçat à rester au bagne s'il devait y avoir du tabac à discrétion! Quel pouvoir a donc ce plaisir que le roi des rois

aurait payé de la moitié de son empire, et qui surtout est le plaisir des malheureux? Ce plaisir, je le niais, et l'on me devait cet axiome :

VI

Fumer un cigare, c'est fumer du feu.

Je dois à George Sand la clef de ce trésor; mais je n'admets que le houka de l'Inde, ou le narguilé de la Perse. En fait de jouissances matérielles, les Orientaux nous sont décidément supérieurs.

Le houka, comme le narguilé, est un appareil très-élégant; il offre aux yeux des formes inquiétantes et bizarres qui donnent une sorte de supériorité aristocratique à celui qui s'en sert aux yeux d'un bourgeois étonné. C'est un réservoir, ventru comme un pot du Japon, lequel supporte une espèce de godet en terre cuite où se brûle le tabac, le patchouli, les substances dont vous aspirez la fumée, car on peut fumer plusieurs produits botaniques, tous plus divertissants les uns que les autres. La fumée passe par de longs tuyaux en cuir de plusieurs aunes, garnis de soie, de fil d'argent, et dont le bec plonge dans le vase au-dessus de l'eau parfumée qu'il contient, et dans laquelle trempe le tuyau qui descend de la cheminée supérieure. Votre aspiration tire la fumée, contrainte à traverser l'eau pour venir à vous par l'horreur que le vide cause à la nature. En passant par cette eau, la fumée s'y dépouille de son empyreume, elle s'y rafraîchit, s'y parfume sans perdre les qualités essentielles que produit la carbonisation de la plante, elle se subtilise dans les spirales du cuir, et vous arrive au palais, pure et parfumée. Elle s'étale sur vos papilles, elle les sature, et monte au cerveau, comme des prières mélodieuses et embaumées vers la Divinité. Vous êtes couché sur un divan, vous êtes occupé sans rien faire, vous pensez sans fatigue, vous vous grisez sans boire, sans dégoût, sans les retours sirupeux du vin de Champagne, sans les fatigues nerveuses du café. Votre cerveau acquiert des facultés nouvelles, vous ne sentez plus la calotte osseuse et pesante de

votre crâne, vous volez à pleines ailes dans le monde de la fantaisie, vous attrapez vos papillonnants délires, comme un enfant armé d'une gaze qui courrait dans une prairie divine après des libellules, et vous les voyez sous leur forme idéale, ce qui vous dispose à la réalisation. Les plus belles espérances passent et repassent, non plus en illusions, elles ont pris un corps, et bondissent comme autant de Taglioni, avec quelle grâce! vous le savez, fumeurs! Ce spectacle embellit la nature, toutes les difficultés de la vie disparaissent, la vie est légère, l'intelligence est claire, la grise atmosphère de la pensée devient bleue; mais, effet bizarre, la toile de cet opéra tombe quand s'éteint le houka, le cigare ou la pipe. Cette excessive jouissance, à quel prix l'avez-vous conquise? Examinons. Cet examen s'applique également aux effets passagers produits par l'eau-de-vie et le café.

Le fumeur a supprimé la salivation. S'il ne l'a pas supprimée, il en a changé les conditions, en la convertissant en une sorte d'excrétion plus épaisse. Enfin, s'il n'opère aucune espèce de sputation, il a engorgé les vaisseaux, il en a bouché ou anéanti les suçoirs, les déversoirs, papilles ingénieuses dont l'admirable mécanisme est dans le domaine du microscope de Raspail, et desquels j'attends la description, qui me semble d'une urgente utilité. Demeurons sur ce terrain.

Le mouvement des différentes mucosités, merveilleuse pulpe placée entre le sang et les nerfs, est l'une des circulations humaines les plus habilement composées. Ces mucosités sont si essentielles à l'harmonie intérieure de notre machine, que, dans les violentes émotions, il s'en fait en nous un rappel violent pour soutenir leur choc à quelque centre inconnu. Enfin, la vie en a tellement soif, que tous ceux qui se sont mis dans de grandes colères peuvent se souvenir du desséchement soudain de leur gosier, de l'épaississement de leur salive et de la lenteur avec laquelle elle revient à son état normal. Ce fait m'avait si violemment frappé, que j'ai voulu le vérifier dans la sphère des plus horribles émotions. J'ai négocié longtemps à l'avance la faveur de dîner avec des personnes que des raisons publiques éloignent de la société : le chef de la police de sûreté et l'exécuteur des hautes œuvres de la cour royale de Paris, tous deux d'ailleurs citoyens, électeurs, et pouvant jouir des

droits civiques comme tous les autres Français. Le célèbre chef de la police de sûreté me donna pour un fait sans exception que tous les criminels qu'il avait arrêtés sont demeurés entre une et quatre semaines avant d'avoir recouvré la faculté de saliver. Les assassins étaient ceux qui la recouvraient le plus tard. L'exécuteur des hautes œuvres n'avait jamais vu d'homme cracher en allant au supplice, ni depuis le moment où il lui faisait la toilette.

Qu'il nous soit permis de rapporter un fait que nous tenons du commandant même sur le vaisseau de qui l'expérience a eu lieu, et qui corrobore notre argumentation.

Sur une frégate du roi, avant la Révolution, en pleine mer, il y eut un vol commis. Le coupable était nécessairement à bord. Malgré les plus sévères perquisitions, malgré l'habitude d'observer les moindres détails de la vie en commun qui se mène sur un vaisseau, ni les officiers ni les matelots ne purent découvrir l'auteur du vol. Ce fait devint l'occupation de tout l'équipage. Quand le capitaine et son état-major eurent désespéré de faire justice, le contre-maître dit au commandant :

— Demain matin, je trouverai le voleur.

Grand étonnement.

Le lendemain, le contre-maître fait ranger l'équipage sur le gaillard en annonçant qu'il va rechercher le coupable. Il ordonne à chaque homme de tendre la main, et lui distribue une petite quantité de farine. Il passe la revue en commandant à chaque homme de faire une boulette avec la farine en y mêlant de la salive. Il y eut un homme qui ne put faire sa boulette, faute de salive.

— Voilà le coupable, dit-il au capitaine.

Le contre-maître ne s'était pas trompé.

Ces observations et ces faits indiquent le prix qu'attache la nature à la mucosité prise dans son ensemble, laquelle déverse son trop-plein par les organes du goût, et qui constitue essentiellement les sucs gastriques, ces habiles chimistes, le désespoir de nos laboratoires. La médecine vous dira que les maladies les plus graves, les plus longues, les plus brutales à leur début, sont celles que produisent les inflammations des membranes muqueuses. Enfin le coryza, vulgairement nommé rhume de cerveau, ôte pen-

dant quelques jours les facultés les plus précieuses, et n'est cependant qu'une légère irritation des muqueuses nasales et cérébrales.

De toute manière, le fumeur gêne cette circulation, en supprimant son déversoir, en éteignant l'action des papilles, ou leur faisant absorber des sucs obturateurs. Aussi, pendant tout le temps que dure son travail, le fumeur est-il presque hébété. Les peuples fumeurs, comme les Hollandais, qui ont fumé les premiers en Europe, sont essentiellement apathiques et mous; la Hollande n'a aucun excédant de population. La nourriture ichthyophagique à laquelle elle est vouée, l'usage des salaisons, et un certain vin de Touraine fortement alcoolisé, le vin de Vouvray, combattent un peu les influences du tabac; mais la Hollande appartiendra toujours à qui voudra la prendre; elle n'existe que par la jalousie des autres cabinets, qui ne la laisseraient pas devenir française. Enfin le tabac, fumé ou chiqué, a des effets locaux dignes de remarque. L'émail des dents se corrode, les gencives se tuméfient et sécrètent un pus qui se mêle aux aliments et altère la salive.

Les Turcs, qui font un usage immodéré du tabac, tout en l'affaiblissant par des lessivages, sont épuisés de bonne heure. Comme il est peu de Turcs assez riches pour posséder ces fameux sérails où ils pourraient abuser de leur jeunesse, on doit admettre que le tabac, l'opium et le café, trois agents d'excitations semblables, sont les causes capitales de la cessation des facultés génératives chez eux, où un homme de trente ans équivaut à un Européen de cinquante ans. La question du climat est peu de chose : les latitudes comparées donnent une trop faible différence.

§ V — CONCLUSION

La régie fera sans doute contredire ces observations sur les excitants qu'elle a imposés; mais elles sont fondées, et j'ose avancer que la pipe entre pour beaucoup dans la tranquillité de l'Allemagne; elle dépouille l'homme d'une certaine portion de son énergie. Le fisc est de sa nature stupide et antisocial; il précipiterait une nation dans les abîmes du crétinisme, pour se donner le

plaisir de faire passer des écus d'une main dans une autre, comme font les jongleurs indiens.

De nos jours, il y a dans toutes les classes une pente vers l'ivresse, que les moralistes et les hommes d'État doivent combattre; car l'ivresse, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est la négation du mouvement social. L'eau-de-vie et le tabac menacent la société moderne. Quand on a vu à Londres les palais du gin, on conçoit les sociétés de tempérance.

Brillat-Savarin, qui l'un des premiers a remarqué l'influence de ce qui entre dans la bouche sur les destinées humaines, aurait pu insister sur l'utilité d'élever sa statistique au rang qui lui est dû, en en faisant la base sur laquelle opéreraient de grands esprits. La statistique doit être le budget des choses; elle éclairerait les graves questions que soulèvent les excès modernes relativement à l'avenir des nations.

Le vin, cet excitant des classes inférieures, a dans son alcool un principe nuisible; mais au moins veut-il un temps indéfinissable, en rapport avec les constitutions, pour faire arriver l'homme à ces combustions instantanées, phénomènes extrêmement rares.

Quant au sucre, la France en a été longtemps privée, et je sais que les maladies de poitrine, qui, par leur fréquence dans la partie de la génération née de 1800 à 1815, ont étonné les statisticiens de la médecine, peuvent être attribuées à cette privation; comme aussi le trop grand usage doit amener des maladies cutanées.

Certes, l'alcool qui entre comme base dans le vin et dans les liqueurs dont l'immense majorité des Français abuse, le café, le sucre, qui contient des substances phosphorescentes et phlogistiques, et qui devient d'un usage immodéré, doivent changer les conditions génératives, quand il est maintenant acquis à la science que la diète ichthyophagique influe sur les produits de la génération.

La régie est peut-être plus immorale que ne l'était le jeu, plus dépravante, plus antisociale que la roulette. L'eau-de-vie est peut-être une fabrication funeste dont les débits devraient être surveillés. Les peuples sont de grands enfants, et la politique devrait être leur mère. L'alimentation publique, prise dans son ensemble, est une partie immense de la politique et la plus négligée; j'ose même dire qu'elle est dans l'enfance.

Ces cinq natures d'excès offrent toutes une similitude dans le résultat : la soif, la sueur, la déperdition de la mucosité, la perte des facultés génératives, qui en est la suite. Que cet axiome soit donc acquis à la science de l'homme :

VII

Tout excès qui atteint les muqueuses abrége la vie.

L'homme n'a qu'une somme de force vitale ; elle est répartie également entre la circulation sanguine, muqueuse et nerveuse ; absorber l'une au profit des autres, c'est causer un tiers de mort. Enfin, pour nous résumer par une image axiomatique :

VIII

Quand la France envoie ses cinq cent mille hommes aux Pyrénées, elle ne les a pas sur le Rhin. Ainsi de l'homme.

1838.

FIN DU TOME VINGTIÈME

ET DES ESSAIS ANALYTIQUES.

TABLE

CONTES ET NOUVELLES.

ESSAIS ANALYTIQUES.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1114]

